

9 5 G f 117. 12848

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

257.

TOME VIII (1933)

FASCICULE 1



BRUXELLES

SECRETARIAT DE LA REVUE

Rue de Berlaimont, 13

1933

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VIII (1933), FASCICULE 1.

Dédicace au R. P. H. DELEHAYE	<i>Pages</i> 5
-------------------------------------	-------------------

Articles

R. VAN LOY. Le « Pro Templis » de Libanius	7-39
J.-R. PALANQUE. L'empereur Gratien et le grand pontificat païen	41-47
H. GRÉGOIRE. Notes épigraphiques	49-88
H. GRÉGOIRE. Encore l'inscription d'Abercius	89-91
E. GERLAND. Die Grundlagen der byzantinischen Geschichtschreibung	93-105
G. ROUILLARD. Note prosopographique et chronologique	107-116
G. ROUILLARD. Note de diplomatique byzantine	117-124
V. LAURENT. La généalogie des premiers Paléologues ..	125-149
D. TALBOT RICE. Excavations at Bodrum Camii (1930)..	151-174
W. H. BUCKLER. Appendix. Three inscriptions.	175-176
Z. AVALICHVILI. La succession du curopalate David d'Ibérie, dynaste de Tao	177-202
N. ADONTZ et H. GRÉGOIRE. Nicéphore au Col roide. ...	203-212
A. SOLOVIEV. Histoire du monastère russe au Mont-Athos	213-238
H. PERNOT. Étymologies byzantines et néo-helléniques	239-245
R. M. DAWKINS. The Crypto-christians of Turkey.....	247-275

Chronique

BULLETIN SPÉCIAL.

La question du Paristrion ou Conclusion d'un long débat. Par N. Bănescu	277-308
---	---------

Comptes rendus

Ouvrages de MM. E. Kornemann, E. Honigmann, A. Michel, L. Petit † et X. A. Sidéridès †, M. Jugie, J. Rivière, A. Vaillant, A. Xyngopoulos, J. Markwart †, F. Halkin, R. M. Dawkins	309-369
Mémento bibliographique	371-374
Notes et informations	375-376
Nécrologie	377-378

Le fascicule présent comporte 14 planches hors-texte et 1 plan.

BYZANTION

IMPRIMERIE
DE MEESTER
WETTEREN
(BELGIQUE)

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

TOME VIII (1933)

FASCICULE 1



BRUXELLES

SECRETARIAT DE LA REVUE

Rue de Berlaimont, 13

1933

LA DIRECTION DE *BYZANTION*

OFFRE CE TOME HUITIÈME

EN TÉMOIGNAGE DE RESPECT ET DE GRATITUDE

AU

R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES

AU NOM DE TOUS LES BYZANTINISTES

QU'IL A DOTÉS D'ADMIRABLES INSTRUMENTS DE TRAVAIL

PENDANT UN DEMI-SIÈCLE

DE LUMINEUSE ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE

AVEC DES VŒUX POUR LUI-MÊME

ET SES SAVANTS CONFRÈRES ET COLLABORATEURS

DES *ACTA SANCTORUM*, DES *ANALECTA BOLLANDIANA*

ET DES *SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA*

LE “ PRO TEMPLIS ” DE LIBANIUS (1)

INTRODUCTION

I. Sujet du PRO TEMPLIS.

A la fin du IV^e siècle de notre ère, le paganisme, à l'agonie, voyait renverser ses statues, démolir ses autels, raser ses sanctuaires. Les plus acharnés à cette « guerre de Titans », pour nous servir de l'expression pittoresque d'Eunape (2), c'étaient les moines. Les païens étaient impuissants, la plupart du temps, à empêcher leurs déprédations, et ils pouvaient s'estimer « bien heureux de ne pas souffrir pis » (3). En Orient, les défenseurs les plus ardents du paganisme étaient les sophistes ; leurs discours y charmaient toujours des populations intelligentes, mais turbulentes. Antioche affectionnait particulièrement leur éloquence.

L'illustre sophiste Libanius eut surtout le don de captiver les habitants de la grande métropole de l'Orient. D'autre part, il fut leur défenseur dans toutes les grandes occasions.

A l'époque où Libanius écrivit son discours *Pro Templis*, il était déjà septuagénaire (4). Pourtant, c'était toujours le grand homme, ami des empereurs, avec lequel il fallait

(1) Nous publions dans ce fascicule la première partie d'un travail important de M. Van Loy sur le *Pro Templis*. Ce travail est déjà ancien, et l'auteur n'a pu le mettre à jour. Nous exprimons notre gratitude à M. Ernst Stein, qui s'est chargé de compléter le commentaire, et à M. P. Orgels, qui a soigneusement révisé la traduction. Nous devons en outre à ce dernier une belle correction du texte même de Libanius.

(2) EUNAPE, *Vita Aedesii*, Paris, Didot, 1849, p. 472.

(3) LIBANIUS, *Pro Templis*, § 11.

(4) Né en 314, Libanius écrivit son *Pro Templis* en 390, comme nous le verrons plus loin.

compter. Il voyait avec douleur les chrétiens renier les dieux séculaires. Les moines dont le nombre grossissait sous ses yeux lui étaient en horreur comme des ennemis de la civilisation. Le *Pro Templis* est un véritable réquisitoire contre eux.

Voici un résumé rapide de ce célèbre discours :

« Théodose n'a pas ordonné de fermer les temples ; il n'a supprimé ni le feu ni l'encens et il n'a banni aucun genre de fumigation. Et cependant les moines, « ces hommes habillés de noir, qui mangent plus que des éléphants », détruisent les temples dans les villes, et surtout dans les campagnes. C'est une guerre de rapines qui leur permet de se plonger dans les plaisirs de la table. C'est une guerre injuste, car on ne sacrifie pas dans les temples. Jamais, parmi ces simples campagnards ignorants des détours et des subtilités du droit, personne n'eût été assez hardi pour entrer en lutte avec la loi. Sans doute, les gens de la campagne ont égorgé des animaux, mais c'était pour un banquet, pour une fête. Et alors les bœufs ont été égorgés ailleurs que dans les temples. Aucune loi n'a été enfreinte dans ces conditions. Ce qui le prouve, c'est que jamais on n'a fait appel aux tribunaux. En jugeant de leur propre autorité, les moines avouent qu'ils n'ont pas le moindre prétexte pour traduire les païens en jugement. C'est la cupidité qui pousse les moines ; c'est la rage de faire le mal pour le mal.

Même s'il y avait eu violation de la loi, on ne s'arme pas d'une épée : on porte une accusation, on dépose une plainte. Mais les moines, par une exception monstrueuse, ont fait tout ensemble l'office d'accusateurs et de juges, de juges et de bourreaux.

Que voulaient-ils donc ? Contraindre les païens à l'abjuration ? Mais Théodose, qui désire transformer les croyances, n'a pas osé toucher aux temples. S'ils prétendent avoir converti déjà beaucoup de païens, ils se trompent. Ces conversions ne sont qu'apparentes. Et pourquoi veut-on transformer les croyances ? L'intérêt du monde exige-t-il qu'on détruise les temples ? Quelle erreur ! Combien de victoires ne doit-on pas à la bienveillance des dieux ? D'autre part, les princes qui ont affecté le plus de mépris pour les dieux, ne les ont-ils pas honorés malgré eux en n'osant point supprimer les sacrifices à Rome ?

La stabilité de l'Empire dépend, en effet, de ces sacrifices. Les princes ont également maintenu les sacrifices dans la cité de Sérapis, parce que, si le Nil déborde, c'est à cause des banquets qu'on lui offre, des victimes qu'on lui immole.

D'ailleurs, les princes qui ont méprisé les dieux ont été punis.

Constantin se punit lui-même durant sa vie et son châtiement se prolongea après sa mort, car ses enfants s'armèrent les uns contre les autres.

Constance passa toute sa vie dans les transes, frissonnant au seul bruit des incursions des Perses. Pourquoi détruisit-il les temples, alors qu'il eût été si simple de les affecter à un autre usage ? Au surplus les temples ne sont-ils pas la propriété des Empereurs ? Est-il sage dès lors de détruire son propre bien ? Mais les grands coupables sont les moines. De leur propre initiative, ils se livrent à tous ces pillages. Si Théodose avait voulu mettre fin à l'idolâtrie, il aurait rendu un édit dans ce sens. Mais il a préféré tolérer le paganisme.

Bien plus, il n'a jamais exclu les païens des honneurs. De quel droit donc les moines continuent-ils leurs persécutions ? Il est temps qu'ils s'arrêtent : sinon les campagnards sauront faire respecter à la fois et leurs droits et la loi. »

Tel est, résumé dans ses grandes lignes, le célèbre discours *Pro Templis* de Libanius. De l'avis de tous ceux qui l'ont étudié, ce discours est un des plus importants du sophiste d'Antioche. Chastel y voit une « célèbre requête, qui indépendamment des documents précieux qu'elle fournit pour notre histoire, est considérée comme un des morceaux les plus éloquents de ce rhéteur ».

Le comte Beugnot, qui a fait une critique très sévère de l'œuvre de Libanius, est obligé d'avouer que « le discours sur les Temples doit occuper une place importante parmi les documents historiques relatifs à l'extinction du polythéisme grec » (1). Il reconnaît que « lors même que le discours sur les Temples n'aurait point été prononcé devant Théodose, ce qui est fort probable, il faudrait se garder de le confondre avec cette multitude de déclamations sans importance qui

(1) COMTE BEUGNOT, *Libanius et les sophistes*, *Le Correspondant*, 1844, t. VII, p. 9.

attestent plutôt la faconde que le talent véritable de Libanius. Parvenu à un haut degré de renommée, professant ouvertement ses opinions religieuses, cet orateur ne pouvait traiter un tel sujet sans exciter parmi les païens une sensation d'autant plus vive que tout indiquait que bientôt de pareils efforts ne pourraient plus être tentés impunément ».

Le *Pro Templis* peut être considéré comme l'œuvre qui couronne la carrière de Libanius. Le célèbre rhéteur était parvenu à la pleine maturité de son talent et c'est en toute liberté qu'il proclama bien haut pour la dernière fois ses opinions religieuses.

* * *

Le *Pro Templis* est conçu comme s'il avait été prononcé devant Théodose le Grand. Nous verrons plus loin que c'est là un simple artifice oratoire. Mais voyons dans quelles circonstances Libanius aurait pu parler devant l'Empereur.

Le § 3 de son discours fait présumer que c'est lors d'une réunion de plusieurs personnes. Voici, en effet, comment il s'adresse à Théodose : « Je te prie donc, ô Empereur, de tenir tes regards attachés sur moi qui te parle, et de ne point jeter les yeux sur ceux qui voudront par bien des moyens nous séparer l'un de l'autre ».

D'autre part, ces personnes semblent bien former avec Libanius un conseil ; car l'orateur débute en disant : « Dans beaucoup de délibérations antérieures, Empereur, je t'ai paru.... » Plus loin, au § 48, il dira : « Mais vienne le moment où le conseil rassemblé... » Quel est ce conseil qui délibère sous la présidence de l'Empereur ? Il semble bien qu'il s'agit du *consistorium principis*, auquel Libanius, en sa qualité de préfet honoraire, aurait bien pu être convoqué (1).

Quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas que le *Pro Templis* ait été prononcé devant Théodose le Grand. Libanius se figure être en présence de l'Empereur. Mais ce n'est là, comme pour tant d'autres discours de Libanius, qu'une fiction littéraire. Nous estimons pour notre part avec Tillemont que le *Pro*

(1) Voyez pour le consistoire E. STEIN, *Gesch. d. spätröm. Reiches*, I, 1928, p. 170, et pour la dignité de Libanius, *ibid.*, p. 251.

Templis « est une pure déclamation que Libanius a composée pour se satisfaire lui-même ou la réciter à Antioche devant ses écoliers et d'autre païens ; mais qu'il n'a jamais eu la hardiesse de la prononcer devant un prince aussi zélé que Théodose (1) ». Ce qui indique au surplus que Libanius prononça son discours à Antioche, c'est que le temple de la Fortune, ainsi que les autres temples cités au § 51 du *Pro Templis*, se trouvait précisément dans cette ville (2).

D'ailleurs, nous plaçons le *Pro Templis* en l'année 390, et le célèbre professeur d'Antioche, rentré en 354 dans sa ville natale, ne l'avait plus quittée depuis lors (3).

II. Principales opinions émises, avant Seec^k, au sujet de la date du PRO TEMPLIS.

La date du *Pro Templis* a été fixée différemment par les savants qui ont cherché à résoudre ce problème de chronologie littéraire. Avant d'indiquer l'époque à laquelle, selon nous, Libanius a écrit son fameux discours, nous exposerons, dans l'ordre chronologique, les diverses opinions qui ont été émises à ce sujet.

Le premier éditeur du *Pro Templis* est Jacques Godefroy. Né à Genève en 1587, élevé à trois reprises différentes à la charge de syndic — la plus haute magistrature de la république genevoise —, chargé de plusieurs missions importantes — il fut notamment envoyé en 1643 en France auprès du gouvernement de Louis XIII —, Godefroy joua un rôle politique important dans son pays. Mais il ne fut pas seulement un homme d'État ; il fut encore et surtout un savant, d'une activité prodigieuse et d'une érudition étonnante (4).

(1) TILLEMONT, *Histoire des Empereurs*, t. V, p. 234.

(2) Cf. commentaire du § 51.

(3) MONNIER, *Histoire de Libanius*, Paris, 1868, p. 158. — Cf. SIEVERS, *Das Leben des Libanius*, p. 151 : « In eine persönliche Berührung mit dem Theodosius ist Libanius nicht gekommen, denn nie ist er zu ihm gereist, und nie hat Theodosius Antiochia besucht ».

(4) Nous ne citerons de lui que les deux ouvrages que nous avons consultés pour la préparation de notre thèse. Son édition princeps du *Pro Templis* : *Libanii Antiocheni pro Templis non excindendis*

Mommsen, l'illustre historien allemand, n'a que des éloges à adresser à son édition du *Codex Theodosianus*.

Quali doctrina, écrit-il ⁽¹⁾, *qualique sagacitate constitutionum hanc syllogen illustravit, nemo horum temporum studiosus vel hodie post plus duo saecula ignorat* » ; et un peu plus loin ⁽²⁾ : *In rebus ad Romanorum jus et rerum administrationem spectantibus nemo adhuc Gothofredum nec superavit nec aequavit*.

Godefroy ⁽³⁾ fixe deux dates extrêmes pour la composition du *Pro Templis* : un *terminus ante quem*, qui est l'année 391, et un *terminus post quem*, qui est l'année 381.

Le *terminus ante quem* : quand Libanius s'adressa à l'empereur, les sacrifices étaient encore permis à Rome, le temple de Sérapis était toujours debout et les fumigations étaient tolérées dans tout l'Orient.

Or, c'est en 391, dit Godefroy, que les sacrifices furent interdits à Rome ⁽⁴⁾, que le temple de Sérapis fut détruit à Alexandrie et que les fumigations furent abolies en Orient. Le *terminus post quem* : Libanius fait allusion à l'évêque Flavien. Or celui-ci fut élevé au trône patriarcal d'Antioche en 381. Le *Pro Templis* est donc au moins postérieur à 381. Mais d'autres données permettent, aux yeux de Godefroy, de préciser davantage la date à laquelle le *Pro Templis* a été écrit.

D'après Godefroy, le temple voisin de la Perse dont il est question dans le discours ⁽⁵⁾, est celui d'Édesse, encore debout en 382 ⁽⁶⁾.

ad Theodosium M. imp. oratio, Genève, 1634, in-4°, et son *Codex Theodosianus*, Lyon, 1665, 6 tomes en 3 vol. in-fol. ; Leipzig, 1736-1745, 6 vol. in-fol.

TROTZIUS a réuni vingt-sept opuscules de Godefroy sous le titre de *Opera juridica minora* (Leyde, 1733, in-fol.). L'édition du *Pro Templis* figure dans ce recueil aux pages 469 ss.. C'est dans ce recueil que nous l'avons consultée.

(1) MOMMSEN, *Theodosiani libri XVI*, vol. I, pars prior, Berlin, 1905, p. CXVI.

(2) MOMMSEN, *op. cit.*, p. CXVII.

(3) TROTZIUS, *op. cit.*, p. 469.

(4) *Cod. Theod.*, XVI, 10, 10.

(5) *Pro Templis*, § 4.

(6) *Cod. Theod.*, XVI, 10, 8.

La loi de Théodose qui défend les sacrifices est celle du 25 mai 385 (XVI, 10, 9).

Le haut personnage, esclave de sa femme et des moines, n'est autre que Cynégus, qui fut préfet d'Orient de 384 à 388, et qui mourut en 388 pendant son consulat.

Enfin, c'est au consulat de Cynégus que Libanius fait allusion, dit Godefroy, si on lit *ὑπατευκότος* au lieu de *ἡπατηκότος* (1).

Godefroy conclut que la date de la composition du *Pro Templis* doit se placer entre 388 et 391, et vraisemblablement en 390, pendant l'été, comme l'indique un passage du discours (2).

Godefroy estime d'autre part que le *Pro Templis* fut prononcé à Antioche et non à Constantinople (3).

Tillemont.

Dans son *Histoire des Empereurs* (4), Tillemont, le savant et judicieux historien français du XVII^e siècle, consacre une note (5) à la discussion de la date du discours de Libanius.

Il commence par admettre avec Godefroy, comme dates extrêmes, les années 381 et 391. Il réfute ensuite l'argument de Godefroy en ce qui concerne la loi du 25 mai 385. La loi du 20 décembre 381 (XVI, 10, 7) défendait déjà, dit-il, partout les sacrifices « et l'on voit encore dans le texte d'autres preuves qu'ils étaient défendus en l'an 383. » Tillemont ne croit pas que le temple détruit sur les confins de la Perse soit celui que Théodose permit de rouvrir en 382. Godefroy le suppose « mais il avoue en même temps qu'il le suppose sans preuve ». Tillemont estime qu'il s'agit plutôt du temple de la Lune de Carrhes, c'est-à-dire de Harran, « célèbre par les abominations de Julien » (6).

Godefroy pensait qu'il était question de la mort de Cynégus

(1) *Pro Templis*, § 46.

(2) *Pro Templis*, § 14.

(3) Cf. le commentaire du § 51.

(4) LE NAIN DE TILLEMONT, *Histoire des Empereurs*, Paris, 1720.

(5) TILLEMONT, *op. cit.*, t. V, note xvi, p. 733.

(6) TILLEMONT, *op. cit.*, t. V, p. 233.

dans le *Pro Templis* (1). L'endroit qu'il cite, fait remarquer Tillemont, « ne nomme personne et je n'y vois rien qui convienne à Cynège plutôt qu'à un autre... ». « Je ne vois même, ajoute-t-il, que Libanius dise que cette personne fût morte, et si ce discours a été prononcé devant Théodose, je ne saurais croire qu'il eût osé parler comme il fait, en présence de ce prince, d'un homme aussi illustre que Cynège, quand même il eût déjà été mort. »

D'autre part, l'allusion à un consulat — celui de Cynégius — que Godefroy trouve dans un passage du discours (2), repose uniquement, selon Tillemont, sur « une correction fautive et insoutenable ».

Enfin quand Libanius parle des honneurs qu'il a reçus de Théodose, on n'est pas obligé d'admettre avec Godefroy (3) que c'est une allusion au titre de préfet honoraire du prétoire dont l'aurait gratifié l'Empereur, en 387 ou en 388. Eunape (4) est le seul qui parle de ce brevet : car Libanius n'en dit rien, « ce qui peut, ajoute Tillemont, donner un juste sujet de croire que c'est une fable. »

Tillemont est encore en désaccord avec Godefroy au sujet de la date de la destruction du temple de Sérapis. Godefroy avait placé cette date en 391. Tillemont croit qu'il faut plutôt la placer en 389. Il conclut qu'il faut, selon toute apparence, dater le discours de Libanius de la première moitié de 384. Libanius, dit-il, « vint à Constantinople à la fin de 383, il y fut bien reçu de Théodose, au moins à ce qu'il dit. Rien ne nous empêche, ce me semble, de croire qu'il fit alors son discours, s'il est vrai néanmoins qu'il l'ait prononcé devant Théodose, à quoi nous voyons peu d'apparence ».

(1) *Pro Templis*, § 46.

(2) *Pro Templis*, § 46.

(3) Cf. GODEFROY, *op. cit.*, éd. Troitz., p. 467 : *ipseque Libanius honorarios codicillos praefecturae praetorianae jam indeptus fuerat (quod ego A. D. 387 vel 388 ex ipsomet Libanio de vita sua p. 76 et 78 ed. Mor. factum colligo).*

(4) EUNAPE, *Vitae sophistarum*, éd. Didot, 1849, p. 426 *in fine*.

Reiske.

Reiske (1), l'auteur d'une célèbre édition des discours de Libanius, qui lui valut le surnom élogieux de *Sospitator Libanii* (2), est complètement d'accord avec Godefroy au sujet de la date du *Pro Templis* ; il se contente de reproduire les arguments du savant genevois (3).

Sievers.

Nous en dirons autant de Sievers, qui publia en 1868 une excellente étude sur la vie de Libanius (4). Sievers admet que le *Pro Templis* a été écrit entre 384 et 391. C'est en 385, dit-il, que fut rendue une loi (*Cod. Theod.*, XVI, 10, 9) qui n'interdisait pas les fumigations dans les temples, et que Libanius interpréta comme si elle les autorisait. En 391, les sacrifices furent défendus dans les temples de Rome et dans le Sérapéum (*Cod. Theod.*, XVI, 10, 10 et 11). Or, les sacrifices n'étaient pas encore interdits à Rome et à Alexandrie à l'époque où Libanius écrivit son discours. Sievers fait ensuite remarquer que s'il s'agit réellement de Cynégius à la page 194 de l'édition de Reiske (5), comme le croit Godefroy, Cynégius devait être mort à cette époque. Le *Pro Templis* pourrait donc avoir été écrit entre 388, année de la mort de Cynégius, et 391. Les raisons alléguées par Tillemont contre cette argumentation ne sont nullement probantes aux yeux de Sievers.

Foerster.

Le dernier éditeur de Libanius est Foerster (6). Le troisième tome de cette « œuvre de géant (7) » parut en 1906.

(1) REISKE, *Libanii sophistae orationes*, 4 vol., Altenburg, 1791-1794, in-8°.

(2) ALFR. GUDEMAN, *Grundriss zur Geschichte der klassischen Philologie*, Leipzig, 1907, p. 189.

(3) REISKE, *op. cit.*, t. III, p. 155 ss..

(4) SIEVERS, *Das Leben des Libanius*, Berlin, 1868, p. 192.

(5) Cf. FOERSTER, III, p. 112.

(6) FOERSTER, *Libanii opera*, Leipzig, 1903-1923, 12 vol..

(7) H. SCHENKL, *Berl. Philol. Wochenschr.*, 1904, col. 1443.

Foerster a repris ⁽¹⁾ la discussion de la date du *Pro Templis*. Il se rallie en somme à l'opinion de Tillemont. Il croit que Libanius parle ⁽²⁾ d'une seule loi défendant les sacrifices, la loi du 21 décembre 381 (*Cod. Theod.*, XVI, 10, 7). L'année 381 constitue donc pour Foerster le *terminus post quem* du *Pro Templis*. Le passage relatif au temple détruit sur les confins de la Perse lui permet d'être un peu plus précis. Foerster croit qu'il s'agit du temple d'Édesse. Or Théodose avait permis par sa loi du 30 novembre 382 ⁽³⁾ que ce temple restât ouvert au peuple pourvu qu'on n'y sacrifiât pas. Il fut détruit. Libanius n'accuse pas Théodose. C'est l'œuvre, dit-il ⁽⁴⁾, d'un homme qui a trompé l'empereur, d'un homme qui est esclave de sa femme. Godefroy prétend que cet homme est Cynégius et Sievers ⁽⁵⁾ voit dans la femme Acanthia.

Foerster fait remarquer que nous ne connaissons pas l'homme que Libanius a en vue. Celui-ci parle en tout autres termes de Cynégius dans ses discours contre Eutrope ⁽⁶⁾ et *κατὰ τῶν εἰσιόντων* ⁽⁷⁾. Il est vraisemblable, dit Foerster, que Libanius n'eût pas parlé en termes méprisants de l'homme qui fut chargé par Théodose de fermer les temples ⁽⁸⁾.

Mais un autre passage est plus explicite : Libanius dit ⁽⁹⁾ que Théodose eut si peu l'intention de persécuter ceux qui étaient restés attachés à l'ancienne religion, qu'il les éleva aux honneurs et aux magistratures. Foerster pense qu'il s'agit ici de Richomer, un adepte intrépide des anciens dieux, proclamé consul le 1^{er} janvier 384. Ce qui porte Foerster à le croire, c'est le mot *παρέξενξας* dont Libanius s'est servi ⁽¹⁰⁾. Ce mot indique, d'après Foerster, que le personnage en question a

(1) FOERSTER, *op. cit.*, t. III, pp. 80-81.

(2) FOERSTER, *op. cit.* t. III, p. 91, 6. 17 ; p. 92, 5 ; p. 95, 9. 13. 19. 21 ; p. 96, 18. 20.

(3) *COD. THEOD.*, XVI, 10, 8.

(4) *Pro Templis*, § 46.

(5) SIEVERS, *op. cit.*, p. 266.

(6) FOERSTER, *op. cit.*, t. I, p. 293, 17.

(7) FOERSTER, *op. cit.*, t. IV, p. 47, 3 ss..

(8) ZOSIME, IV, 37 : *κλειθρα τοῖς τεμένεσιν ἐπιθεῖναι*.

(9) FOERSTER, *op. cit.*, t. III, p. 117, 5.

(10) FOERSTER, *op. cit.*, t. III, p. 117, 7.

obtenu les honneurs du consulat. Libanius emploie, en effet, un mot semblable (ὁμόζυξ) (1) quand il parle de Sallustius, appelé par l'empereur Julien à partager avec lui le consulat. Comme Richomer (2), peu de temps avant d'entrer en charge, avait invité Libanius par des lettres écrites en son nom et au nom de l'Empereur, à venir à Constantinople, Libanius put croire l'occasion favorable pour plaider la cause des temples. Tillemont avait déjà songé à Richomer (3) et avait daté le discours du commencement de 384. Foerster le place vers le milieu ou la seconde moitié de l'année 384 à cause du § 14 du discours (4), où il est dit notamment : « Et ces murailles toutes nouvelles et ces travaux que tu fais exécuter en plein été... ».

III. Confirmation de l'opinion de Godefroy et solution définitive du problème par Seeck.

Telles sont les principales opinions qui ont été émises, avant Seeck, au sujet de la date du *Pro templis*. Nous nous sommes essayé nous-même à la solution de cette question chronologique, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XXII (1913), pp. 313-319 ; mais le problème a été définitivement résolu, croyons-nous, par l'illustre historien allemand, et nous nous bornerons à résumer son argumentation (cf. *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. V², pp. 527-528 et 534-535).

A l'époque où Libanius écrivit son discours, remarque Seeck, il avait déjà été élevé par Théodose au rang de préfet honoraire (cf. *Pro templis*, 1). Or, le brevet que lui conférerait cette haute distinction ne lui fut remis qu'au retour de l'ambassade qui avait quitté Antioche en automne 388 (cf. *Or.*

(1) FOERSTER, *op. cit.*, t. II, p. 43, 10, p. 215, 11.

(2) FOERSTER, *op. cit.*, t. I, p. 180, 8.

(3) TILLEMONT, *Hist. des Empereurs*, t. V, p. 233 : « Il en marque un en particulier fort considéré de Théodose ; et ce pouvait bien être Ricomer ».

(4) FOERSTER, *op. cit.*, t. III, p. 94, 20 : τὰ τείχη ταῦτα τὰ καινὰ καὶ οἱ θερινοὶ πόνοι.

I, 258 ; SEECK, *Die Briefe des Libanius*, p. 451). Le *Pro templis* ne saurait donc être antérieur au début de 389. D'autre part, la destruction du Sérapéum, qui est postérieure à la composition du discours (cf. *Pro templis*, 44), se place, semble-t-il, en 391. En effet, la manière insolite dont Eunape, dans ses *Vitae sophistarum* (p. 472), date l'événement — il mentionne à la fois le gouverneur civil et le gouverneur militaire de la province — atteste qu'il a dû avoir sous les yeux, en écrivant son récit, le texte de la loi du 16 juin 391 (*Code Théodosien*, XVI, 10, 11), adressée précisément à ces deux fonctionnaires, qui interdisait l'exercice du culte païen en Égypte. Sans doute, cette loi, dans la forme sous laquelle elle nous est parvenue, ne renferme aucune allusion au célèbre sanctuaire, mais on n'en saurait conclure qu'elle n'a eu aucun rapport avec sa destruction, attendu que le *Code Théodosien* ne nous en a conservé qu'un extrait. La date de 391 est d'ailleurs confirmée en quelque sorte par le témoignage d'Ammien Marcellin, dont l'ouvrage, publié à Rome en 392 (cf. SEECK, *Die Briefe des Libanius*, p. 463), mentionne le Sérapéum comme un temple encore existant (XXII, 16, 12), ce qui conduit naturellement à en placer la destruction à une date aussi rapprochée que possible de cette année. Quant au fait que saint Jérôme, dans son *De viris illustribus* (134), a pu mentionner déjà un ouvrage de Sophronius *de subversione Serapis*, il ne saurait être invoqué pour prouver que la destruction du temple a dû être antérieure à 391. La facilité des communications entre l'Égypte et la Palestine rend parfaitement possible, en effet, que saint Jérôme ait eu connaissance dès 392 de l'ouvrage de Sophronius, qui a certainement été écrit peu après les événements d'Alexandrie.

De cet ensemble de raisons, on conclura avec Seeck que la composition du *Pro templis*, postérieure au début de 389 et antérieure à 391, se place vraisemblablement en 390. Et peut-être même, comme le suggère également Seeck, est-il possible d'être plus précis encore. Si l'on admet, en effet, comme l'influence maintes fois exercée par les écrits de Libanius sur la législation impériale autorise à le faire, que le célèbre discours ne fut pas étranger à la loi du 2 septembre 390 (*Code Théodosien*, XVI, 3, 1), qui interdisait aux moines

l'accès des villes, on pourra en fixer la date au cours de l'été de la même année.

Cette date convient très bien sous tous les rapports. On peut notamment faire valoir en sa faveur les arguments suivants :

1^o Le *Pro Templis* n'a pas été écrit très longtemps après que l'empereur se fut attaché le personnage visé par Libanius au § 53. Or Tatien ne reçut la préfecture d'Orient que dans le courant de l'année 388 (1).

2^o Libanius dit que les chrétiens avaient déjà porté *souvent* des accusations contre les païens devant Flavien. Cela suppose, avons-nous vu plus haut, que Flavien était déjà patriarche depuis quelque temps. Or, en 390, Flavien occupait le trône épiscopal depuis 9 ans.

3^o Si le *Pro Templis* a été écrit pendant l'été de l'an 390, il est postérieur à la mort de Cynégius. On comprend dès lors pourquoi Libanius a osé traiter Cynégius d'« homme pervers, lâche, cupide. »

4^o Libanius fait allusion dans le § 14 aux préparatifs d'une guerre. Or nous verrons dans notre commentaire qu'en 390, la péninsule des Balkans fut le théâtre de graves événements qui durent provoquer de pareilles mesures.

TRADUCTION.

§ 1. Dans beaucoup de délibérations antérieures, empereur, je t'ai paru avoir trouvé ce qui convenait et je l'ai emporté sur ceux qui voulaient et disaient des choses contraires, parce que mes conseils étaient meilleurs ; aussi je suis venu aujourd'hui encore pour faire la même chose, avec le même espoir. Puisses-tu surtout aujourd'hui te laisser encore persuader ! Sinon, ne pense pas que celui qui a pris la parole est hostile à tes intérêts : songe d'abord, en négligeant le reste, à la grandeur de la distinction dont tu m'as honoré, et dis-toi

(1) Cynégius a été enterré le 19 mars 388 et la première loi adressée au préfet du prétoire Tatien est datée du 16 juin 388. sur Tatien, cf. H. GRÉGOIRE, *Anatolian Studies*, p. 161 sqq. ; sur Cynéguis GRÉGOIRE-KUGENER, *Vie de Porphyre*, p. 122.

bien qu'il est naturel que celui qui a reçu un bienfait aime vivement son bienfaiteur. Telle est précisément la raison qui me fait regarder comme un devoir de te conseiller chaque fois que je crois avoir quelque chose d'utile à dire. Car je ne vois pas de quelle manière je pourrais témoigner à l'empereur ma reconnaissance, si ce n'est — peut-être — par des discours et par le bien qui peut en sortir.

§ 2. Beaucoup penseront que j'aborde un sujet bien périlleux, en voulant te parler des temples et des dommages que ceux-ci ne devraient pas subir, comme [c'est le cas] maintenant. Mais ils me paraissent se tromper beaucoup sur ton caractère, ceux qui éprouvent cette crainte. Seul, je pense, un homme irascible et difficile, s'il entend un langage qui lui déplaît, se hâte de punir les propos qui ont été tenus ; un homme bienveillant, humain et doux — et ces qualités sont les tiennes — se borne à ne pas accueillir le conseil qu'il n'approuve pas. Quand celui qui entend des discours est maître ou non de se laisser persuader, il ne lui sied ni de se refuser à entendre — il n'en coûte rien d'écouter —, ni, quand il ne partage pas les idées exprimées, de s'irriter et de recourir à la vengeance parce que quelqu'un a dit courageusement ce qu'il tenait pour le mieux.

§ 3. Je te prie donc, ô Empereur, de tenir tes regards attachés sur moi qui te parle, et de ne point jeter les yeux sur ceux qui voudront par bien des moyens nous séparer l'un de l'autre. Car souvent, à vrai dire, la puissance des signes de tête l'a emporté sur la force de la vérité. Je prétends que ceux-là aussi doivent me permettre de développer tranquillement et sans ennui mon discours. Après cela, eux-mêmes pourront prendre la parole et essayer de réfuter ce que j'aurai dit.

§ 4. Les premiers hommes qui parurent sur la terre, ô Empereur, occupèrent les lieux élevés. Réfugiés dans des cavernes et des cabanes, ils eurent de suite la notion des dieux, et, s'étant rendu compte de la grandeur de leur bienveillance à l'égard des hommes, ils leur élevèrent des temples — en rapport avec les moyens des premiers mortels — et leur dressèrent des statues. Leurs ressources leur permettant de construire des villes et l'art de bâtir étant déjà suffisamment avancé, les villes parurent en grand nombre,

les unes au pied des montagnes, les autres dans les plaines, et dans chacune d'elles, les premiers édifices qui furent construits après le rempart, ce furent les sanctuaires et les temples. On pensait, en effet, qu'avec de pareils pilotes, la sécurité serait aussi la plus grande.

§ 5. Et si tu parcours tous les pays qu'occupent les Romains, tu trouveras partout la même chose. Même dans la première ville après Rome ⁽¹⁾, il subsiste encore des temples, dépourvus, il est vrai, de tout honneur ; ils sont en petit nombre, après avoir été très nombreux ; mais enfin les temples n'ont pas disparu complètement de son enceinte. C'est avec l'assistance de ces mêmes dieux que les Romains marchaient contre leurs ennemis, leur livraient bataille et en triomphaient, et que vainqueurs, ils donnaient aux vaincus après leur défaite une condition meilleure que celle qu'ils avaient auparavant, les délivrant de toute crainte et les faisant participer à leur régime politique.

§ 6. Nous étions donc encore enfant lorsque celui qui avait couvert Rome d'outrages, fut vaincu par celui qui avait conduit contre lui une armée de Gaulois — ces Gaulois qui combattirent les dieux après les avoir adorés jadis, lorsque <le vainqueur>, après avoir triomphé aussi dans la suite du prince qui avait fait fleurir les villes, et après avoir jugé qu'il était avantageux pour lui de reconnaître un autre dieu, se servit des richesses des temples pour bâtir la ville à laquelle il consacra son zèle, mais ne changea absolument rien au culte légal ; la pauvreté régnait, il est vrai, dans les temples, mais on pouvait y voir accomplir toutes les cérémonies du culte ⁽²⁾.

§ 7. Le pouvoir ayant passé à son fils fut plutôt un pouvoir de nom que de fait, car le commandement appartenait à d'autres : ceux auxquels le soin qu'ils eurent de son enfance dès le début, donna aussi en toutes choses une autorité égale à la sienne. Celui-ci donc, régnant sous leurs ordres, leur obéit en beaucoup de vilaines choses et interdit notamment les sacrifices. Mais son cousin, qui était doué de toutes les vertus,

(1) Littéralement : après la très grande.

(2) Littéralement : toutes les autres choses.

les rétablit. Il mourut chez les Perses. Ce qu'il fit ou voulut faire, je n'en parle pas pour le moment ; les sacrifices durèrent encore un temps, mais des événements imprévus étant survenus, il y eut interdiction de la part des deux frères, exception faite pour l'encens. Cette exception du moins fut aussi confirmée par la loi, de sorte qu'il nous faut moins pleurer ce dont nous avons été privés que nous féliciter de tes concessions.

§ 8. Toi donc tu n'as ni fait fermer les temples ni interdit leur accès ; tu n'as banni des temples et des autels ni le feu, ni l'encens, ni les autres offrandes de parfums ; et cependant ces hommes vêtus de noir qui mangent plus que des éléphants et qui fatiguent, par la quantité de coupes qu'ils vident, ceux qui leur servent à boire au milieu des chants et qui cachent leurs désordres sous une pâleur artificielle, ces gens-là, ô empereur, au mépris de la loi qui reste toujours en vigueur, courent vers les temples, portant des morceaux de bois, des pierres et du fer ; quelques-uns même se contentent de leurs mains et de leurs pieds. Alors, butin de Mysiens ! les toits sont abattus ; les murs, sapés ; les statues, renversées ; les autels, détruits de fond en comble. Quant aux prêtres, ils ont le choix entre le silence et la mort. Lorsqu'un premier temple gît par terre, on court à un second, puis à un troisième, et les trophées s'ajoutent aux trophées, contrairement à la loi.

§ 9. Ces exploits sont perpétrés même dans les villes, mais surtout dans les campagnes. Ils vont, en bande, attaquer chaque village, puis, après avoir causé séparément mille maux, ils se réunissent et se demandent compte de ce qu'ils ont fait, et c'est un déshonneur pour eux de ne pas avoir commis les pires injustices. Ils s'avancent donc à travers les campagnes comme des torrents, et les ravagent par le fait même qu'ils ruinent les temples ; car toute campagne dont ils ont détruit le temple est une campagne dont ils ont arraché l'œil (1), qu'ils ont abattue, qu'ils ont tuée. En effet, ô Empereur, les temples sont l'âme des campagnes, ce sont les premiers édifices bâtis dans les champs et ils sont arrivés jusqu'à nous à travers bien des générations.

(1) Littéralement : qui a été rendue aveugle.

§ 10. C'est en eux que les laboureurs placent leurs espérances au sujet d'eux-mêmes ⁽¹⁾, de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs bœufs, de la terre ensemencée et plantée. Une campagne qui a subi cet <affront> ⁽²⁾, est une campagne perdue et le courage des laboureurs a disparu avec leurs espérances. Car ils pensent que c'est en vain qu'ils travailleront, une fois privés des dieux qui menaient leurs travaux à bonne fin. La terre n'étant plus l'objet des mêmes soins, le rendement est moindre qu'auparavant ; par suite ⁽³⁾, le cultivateur est plus pauvre et l'impôt en souffre. Car, le voudrait-il de tout cœur, l'impossibilité <d'acquitter ses charges> l'arrête.

§ 11. Ainsi, c'est aux intérêts les plus grands que portent atteinte les actes que leur insolence leur fait commettre dans les campagnes. Ils disent, <ces brigands>, qu'ils font la guerre aux temples, mais cette guerre est un moyen pour arriver aux richesses contenues dans les temples, pour piller l'avoir des malheureux, les produits de leurs terres et le <bétail> qu'ils nourrissent. Alors les assaillants se retirent, emportant les biens de ceux qu'ils ont forcés à capituler. Mais cela ne leur suffit pas : ils s'approprient aussi la terre d'un tel, alléguant qu'elle est une terre sacrée, et beaucoup ont été privés de leur patrimoine sous un faux prétexte. Ils s'engraissent des malheurs d'autrui ⁽⁴⁾, eux qui honorent, comme ils le disent, leur dieu par le jeûne. Quant aux autres, aux victimes d'un pillage, s'ils viennent en ville auprès du pasteur — ils appellent ainsi, en effet, un homme qui n'est pas précisément bon — et lui racontent en pleurant les injustices qu'ils ont souffertes, ce pasteur approuve les pillards et chasse leurs victimes, sous prétexte qu'elles peuvent compter comme un gain de n'avoir pas souffert pis.

§ 12. Et pourtant, ô empereur, ils sont eux aussi tes sujets et ils l'emportent en utilité sur ceux qui les oppriment autant que les travailleurs sur les fainéants. En effet, ceux-là

(1) Littéralement : des hommes.

(2) Littéralement : Une campagne ayant souffert cela.

(3) Littéralement : Les choses étant telles.

(4) Littéralement : Ils vivent dans l'opulence grâce aux...

ressemblent aux abeilles, ceux-ci, aux frelons. S'ils apprennent qu'un territoire possède quelque chose qui puisse être pillé, vite <ils prétendent qu'>on y fait des sacrifices, <qu'>on y commet des abominations ; il faut y faire une expédition ; on voit accourir les gardiens de l'ordre — c'est le nom que se donnent ces brigands, si je n'emploie pas une expression trop faible. Mais les brigands s'efforcent du moins de se cacher et nient les exploits qu'ils osent commettre : si tu les appelles brigands, tu les outrages ; eux, au contraire, se montrent fiers de leurs exploits, ils s'en vantent et les racontent à qui les ignore : ils se jugent dignes d'être récompensés.

§ 13. Et cependant, est-ce autre chose que faire la guerre en pleine paix aux laboureurs ? Leurs malheurs ne sont pas moindres parce que ce sont des compatriotes qui les leur infligent ⁽¹⁾ ; au contraire, il est même plus terrible de voir ceux qui étaient leurs alliés naturels dans les périodes de troubles, leur faire souffrir pendant une ère de paix les calamités que je viens de décrire ⁽²⁾.

§ 14. Pourquoi donc, ô empereur, tiens-tu tes forces rassemblées, prépares-tu tes armes, délibères-tu avec tes généraux ? Pourquoi envoies-tu les uns là où c'est utile, écris-tu aux autres au sujet des mesures urgentes, réponds-tu à d'autres au sujet de ce qu'ils te demandent ? Et ces murailles toutes nouvelles et ces travaux que tu fais exécuter en plein été, que signifie tout cela et en vue de quoi cela se fait-il ? Et qu'est-ce qui permet aux habitants des villes et des champs de vivre en sécurité, de dormir paisiblement, de ne pas être troublés par les entreprises ⁽³⁾ des ennemis, sinon la conviction générale que s'il en survient un, il se retirera avec plus de dommage qu'il n'en aura causé ? Si donc, tandis que tu repousses les ennemis du dehors, une partie de tes sujets se rue sur une autre partie de tes sujets pour leur défendre de

(1) Littéralement : Le fait de souffrir de la part de leurs compatriotes ne rend leurs malheurs moindres en rien.

(2) Littéralement : Si le fait de souffrir ce que je viens de dire en temps de paix de la part de ceux qu'ils avaient naturellement comme alliés dans les périodes de troubles, n'était pas encore plus terrible.

(3) Littéralement : les espérances. (Lire *πολεμίων*).

partager les biens de tous, comment ne lèsent-ils pas ta providence, tes soucis, tes travaux, ô empereur ? Comment ne sont-ils pas, dans ce qu'ils font, en révolte contre ta volonté ?

§ 15. C'est que, disent-ils, nous punissions ceux qui sacrifiaient malgré la loi qui prohibait les sacrifices. Ils mentent lorsqu'ils parlent ainsi, ô empereur ; car personne parmi ces gens ignorants des choses du droit ⁽¹⁾ n'est assez hardi pour se juger plus fort que la loi, et lorsque je dis la loi, j'entends celui qui l'a rendue. Peux-tu donc croire que ceux qui n'osent même pas regarder la chlamyde du collecteur d'impôts feraient fi de l'autorité de l'empereur ? Ces accusations ont été portées par ces gens-là souvent même devant Flavien, mais elles ne furent jamais justifiées, pas même maintenant.

§ 16. Voyons, je fais appel à ceux qui veillent sur cette loi : qui connaît parmi ceux que vous avez ruinés, des hommes qui ont sacrifié sur les autels de la façon que la loi défend ? Quel enfant <en a connaissance>, quel vieillard, quel homme, quelle femme, quel habitant du même village en désaccord avec ceux qui auraient ⁽²⁾ sacrifié aux dieux, quel habitant d'un village voisin ? La malveillance et l'envie auraient amplement suffi pour déterminer l'un des voisins à venir avec plaisir déposer contre eux, mais cependant ni des villages qu'ils habitent, ni des autres, personne n'est venu, et personne ne viendra, de peur de faire un faux serment, pour ne pas dire de peur de recevoir des coups. Quel est donc le fondement de leur accusation, si ce n'est l'affirmation que <leurs adversaires> accomplirent des sacrifices défendus ? Mais cette affirmation ne suffira pas à l'empereur.

§ 17. Ils ne sacrifièrent donc pas, me demandera quelqu'un ? Certainement, mais pour un banquet, pour un dîner, pour un festin, les bœufs étant égorgés ailleurs, aucun autel ne recevant leur sang, aucune partie <des victimes> n'étant brûlée : les grains d'orge ne furent pas répandus au commencement ; les libations ne terminèrent pas <la cérémonie>. Si certains

(1) *ἀγορά* qui désigne un lieu où l'on se réunit, peut signifier « place où siège un tribunal ». Cf. Il. 16, 387 ; Od. 12, 439.

(2) Il semble qu'il faille intercaler ici un *ἄν*, car Libanius ne peut avouer incidemment ce qu'il s'efforce tant de nier. La leçon des mss. se traduirait par *ceux qui ont sacrifié*.

<agriculteurs> s'étant réunis dans un endroit agréable, égor-gèrent un veau, un mouton ou les deux à la fois ; s'ils firent bouillir telle partie et rôtir telle autre et la mangèrent couchés sur le sol, je ne sais s'ils enfreignaient quelques-unes de tes lois.

§ 18. Car ces faits-là, ô empereur, tu ne les as pas défendus par une loi, mais en interdisant une seule chose, tu permis toutes les autres. Si donc ils buvaient en brûlant toutes sortes de parfums, ils ne transgressaient aucune loi ; il en était de même lorsqu'ils chantaient tous en buvant à la santé l'un de l'autre et quand ils invoquaient les dieux, à moins que tu veuilles chicaner aussi chacun sur sa vie privée.

§ 19. C'était une coutume que beaucoup d'agriculteurs, se réunissant chez les plus importants <d'entre eux> les jours de fête, sacrifiaient et se régalaient ensuite. Ils faisaient cela lorsqu'il était permis de le faire. Dans la suite, à l'exception du sacrifice, tout demeura permis. Ainsi donc, lorsque le jour traditionnel les y invitait, docilement, ils l'honoraient ainsi que la divinité ⁽¹⁾, sans s'exposer au danger <de pratiques non autorisées>. Qu'ils aient jugé bon de sacrifier aussi, personne ne l'a dit, ni appris, ni persuadé, personne ne l'a cru. Aucun des ennemis de ces malheureux n'oserait affirmer qu'il a vu de ses propres yeux un sacrifice ou qu'il a <sous la main> un dénonciateur. Car, si vraiment ils eussent eu l'une ou l'autre de ces preuves, qui les aurait empêchés ⁽²⁾ de traîner les coupables, de les accuser à grands cris, et non pas certes devant le tribunal de Flavier, mais devant les vrais tribunaux ? Car ainsi ils auraient cru davantage qu'ils allaient supprimer les sacrifices, en faisant périr certains de ceux qui avaient sacrifié.

§ 20. Mais ce n'est pas là leur manière d'agir, diront-ils, de livrer un homme à des bourreaux, même s'il est coupable des plus grands crimes. Quant à moi, je passerai sous silence tous ceux qu'ils ont tués dans ces séditions, ne respectant même pas la communauté du nom, de peur qu'on ne m'objecte que de tels forfaits sont le produit de l'irréflexion. Mais

(1) Littéralement : le temple, ou bien la statue.

(2) ἤνευχε est certainement corrompu. Nous proposons de lire ἀν'σχε.

quand vous avez chassé ceux qui par leurs soins secouraient la misère de vieilles femmes, de vieillards, d'enfants orphelins, de cette foule de malheureux privés de l'usage de la plupart de leurs membres, n'avez-vous pas commis de meurtre? N'avez-vous pas donné la mort? N'est-ce pas là tuer, et de la mort la plus cruelle, celle de la faim? Car la nourriture leur ayant été enlevée, il ne leur restait qu'à mourir. En faisant périr ces gens-là, vous faisiez périr des gens auxquels vous n'aviez rien à reprocher, et vous ne feriez pas périr ceux qui auraient enfreint la loi? Ainsi donc, le fait qu'ils ne se sont pas adressés aux tribunaux, est la preuve que ces gens n'avaient pas sacrifié. En les tuant sans jugement, ils ont avoué qu'ils n'avaient aucun motif pour les traduire en jugement.

§ 21. S'ils me parlent de la lettre de livres qu'ils prétendent observer, je leur opposerai les actes de gredins (1) qu'ils ont commis... S'ils ne violaient pas ces préceptes, ils ne vivraient pas dans la mollesse. Nous les connaissons maintenant, <nous savons> comment ils emploient leurs journées, comment ils emploient leurs nuits. Était-il donc vraisemblable que des personnes qui ne reculent pas devant de tels <excès> eussent observé <les préceptes qu'ils invoquent>? Mais leur insolence, leur ivrognerie, leur cupidité, leur parti pris de ne pas se contenir, ont ruiné de si nombreux temples dans de si nombreux villages!

§ 22. En voici une preuve : Il y avait dans la ville de Bérée une statue d'airain <représentant> Asclépios sous les traits du gracieux fils de Clinias et <où> l'art rivalisait avec la nature ; elle était si belle que ceux à qui il était donné de la voir tous les jours, avaient toujours envie de la revoir. Personne ne serait assez impudent pour oser dire qu'on lui offrait des sacrifices. Cette statue cependant, ô empereur, qui a dû coûter bien du travail, qui était l'œuvre d'un brillant génie, a été brisée ; elle n'est plus : l'œuvre de Phidias, beaucoup de mains se la sont partagée (2). Et quel sang l'avait arrosée,

(1) Nous adoptons la correction *φάλλον*, de Sinner-Mai.

(2) Il y a ici un jeu de mots : « Beaucoup de mains se sont partagé les mains (= l'œuvre) de Phidias. *χείρες* signifie en effet « œuvre ». Cf. les dictionnaires, s. v..

quelle victime était tombée sous le couteau, quels honneurs illégaux lui avait-on rendus (1) ?

§ 23. Comme donc ils ont agi à Bérée, où ils n'avaient pourtant aucun sacrifice à invoquer, mettant en pièces la statue d'Alcibiade, ou plutôt d'Asclépios, déparant la ville en la privant de sa statue, de même sans doute ils ont agi aussi à l'égard des temples des campagnes. Alors que personne n'y avait offert de sacrifice, les temples dans lesquels des êtres souffrants se consolait, ont été abattus, grands et petits. Ceux qui ont été chassés de ces temples (2) ressemblent à des naufragés tombés des navires sur lesquels ils naviguaient.

§ 24. Quels sont donc ceux qui encourent une peine, ceux qui ont observé les lois ou ceux qui leur ont préféré leur propre volonté ? Car si c'est un crime, ô empereur, de désobéir à tes prescriptions, et s'il est évident que ceux qui n'ont pas sacrifié les ont observées, alors que ceux qui ont détruit les <temples> qui devaient, selon ta volonté, demeurer à leurs possesseurs, les ont enfreintes (3), ceux qui ont infligé une peine en encourent une par le fait même qu'ils se sont fait justice. Ils ont, en effet, infligé une peine contraire au droit en laissant vivre ceux qu'ils jugeaient coupables et en livrant à la destruction des corps inanimés auxquels il n'y avait rien à reprocher.

§ 25. Et même s'il y avait là une faute grave, c'était à eux à prouver qu'ils méritaient une peine, mais c'était au juge à appliquer la peine. Ce ne sont pas les juges qui manquaient, puisque toutes les provinces sont sous leur juridiction. C'est ainsi que les parents des victimes tirent vengeance des meurtriers ; ils les dénoncent et les juges les condamnent (4). Et personne, faisant appel à son bras plutôt qu'à la justice, ne prend une épée pour courir sur l'assassin et l'égorger ; on n'agit pas non plus ainsi à l'égard d'un détrousseur de

(1) Littéralement : A cause de quel sang, à cause de quel couteau, à cause de quel culte en dehors des lois ?

(2) Littéralement : Ceux qui ont enduré de pareilles souffrances.

(3) Littéralement : ont fait le contraire.

(4) Littéralement : tirent vengeance par leurs dénonciations d'une part, et d'autre part par le vote de ceux qui jugent.

morts, d'un traître, ou de tout autre criminel (1) : jamais on ne l'a fait et jamais on ne le fera ; mais au lieu <de s'armer> d'épées, on a recours aux poursuites, aux assignations, aux procès.

§ 26. Il suffit, je pense, au juge que la loi désigne ceux qui doivent appliquer le châtement. Mais eux, seuls entre tous, jugeaient ceux qu'ils accusaient et après avoir fait l'office de juges, ils faisaient celui de bourreaux. Que cherchaient-ils ? A détourner de leur croyance les adorateurs des dieux pour les amener à leur propre religion ? Voilà bien la plus grande des sottises ! Car qui ne sait que par les souffrances mêmes qu'ils ont endurées, ils sont devenus plus attachés qu'auparavant à leur ancien culte ? Ainsi ceux qui se sont épris <de la beauté> d'un corps n'ont qu'à trouver un obstacle pour le chérir davantage (2) et devenir bien plus épris.

§ 27. Si par le renversement des temples, les croyances avaient dû changer, il y a longtemps que par ton ordre ils auraient été renversés, car il y a longtemps que tu aurais vu avec plaisir ce changement. Mais tu savais que cela te serait impossible. Voilà pourquoi tu n'as pas touché aux temples. Quant à ces gens-là, même s'ils s'attendaient à pareil changement, c'est avec ta permission qu'ils auraient dû l'entreprendre, c'est sur celui qui est le maître qu'ils auraient dû en faire rejaillir l'honneur. Il eût été plus beau, je crois, qu'ils réussissent dans leur entreprise en ayant le droit pour eux, qu'en l'ayant contre eux (3).

§ 28. S'ils te disent que quelques autres, grâce à ces moyens-là, se sont convertis et partagent leur foi, ne te laisse pas tromper, car ils parlent de <convertis> apparents et non sincères. Ceux-ci n'ont pas changé de croyance (4) ; mais ils le disent. Voici la vérité : ils n'ont pas abandonné leurs anciens dieux pour en adorer de nouveaux, mais ils trompent leurs

(1) Littéralement : personne de ceux qui ont commis toutes autres injustices.

(2) Littéralement : ils font cela davantage par le fait qu'on les empêche de le faire.

(3) Littéralement : qu'ils réussissent ce qu'ils voulaient en n'étant pas dans leur tort qu'en étant dans leur tort.

(4) Littéralement : Ils ne sont, en effet, pas du tout séparés d'eux-mêmes.

persécuteurs (1). Ils vont à leurs cérémonies et <se mêlent> à leur foule, ils suivent leurs autres coutumes (2), ayant l'air de prier, mais ils n'invoquent personne, si ce n'est leurs dieux : c'est à tort qu'ils le font en un pareil endroit, <mais ce sont bien leurs dieux qu'ils implorant. De même que dans les tragédies, celui qui joue le rôle d'un tyran n'est pas un tyran, mais l'homme qu'il était avant <de prendre> le masque, ainsi chacun d'eux est resté lui-même mais semble avoir changé.

§ 29. Or quel avantage retirent-ils <d'une abjuration> qui ne réside que dans les paroles et dont la sincérité est absente? Il faut, en effet, en pareille matière, persuader et non contraindre. Si, ne pouvant persuader, on use de la contrainte, on n'a rien gagné, quoi qu'on en pense. On dit qu'une pareille manière d'agir est défendue par leurs propres lois, qui approuvent la persuasion et désavouent la violence. Pourquoi donc vous jeter avec cette furie sur les temples? Si la persuasion ne vous réussit pas, vous faut-il employer la violence? Vous enfreindriez ainsi d'une manière évidente vos propres lois.

§ 30. Mais l'anéantissement des temples, disent-ils, est salutaire au monde et à l'humanité. Il faut qu'ici, ô empereur, je parle en toute liberté. Je crains, en effet, de blesser quelqu'un de plus puissant que moi. Cependant, je continuerai mon discours, n'ayant qu'un seul but : la vérité (3).

§ 31. Qu'un de ces hommes qui ont abandonné leurs tenailles, leurs marteaux et leurs enclumes, prétendant discuter au sujet du ciel et de ses habitants, me dise à quels dieux durent leur puissance les Romains qui s'élevèrent si haut (4) en étant partis d'une origine humble et pauvre ; est-ce au dieu de ces moines (5) ou bien à ceux qui avaient des temples et des autels et qui prescrivaient par l'entremise des

(1) Littéralement : ceux-ci.

(2) Littéralement : ils se dirigent par les autres <chemins> que ceux-ci <suivent>.

(3) Littéralement : Cependant donc, que mon discours, ne recherchant que ceci seul : la vérité, continue.

(4) Littéralement : qui ont pu de très grandes choses.

(5) Littéralement : au dieu de ceux-ci.

devins ce qu'il fallait faire ou ne pas faire? Les sacrifices qu'Agamemnon naviguant vers Ilion offrit partout le firent-ils revenir honteusement ou vainqueur et comblé de gloire par Athéna (1)? Et Héraclès qui avait détruit avant lui cette même ville, ne savons-nous pas que c'est par des sacrifices qu'il obtint la faveur des dieux?

§ 32. Marathon brille encore maintenant non tant par <le courage> de ses dix mille Athéniens que par<l'apparition d'>Héraclès et de Pan. Si Salamine est appelée divine, c'est moins à cause de <la victoire>des trois cents navires grecs que du secours qu'ils reçurent d'Éleusis quand les dieux se dirigèrent vers les vaisseaux en chantant l'hymne qui leur était consacré. On pourrait citer d'innombrables guerres dirigées par la bienveillance des dieux, et celle-ci, par Zeus, se manifeste aussi dans les temps de calme et de paix.

§ 33. Mais voici le comble : ceux qui ont montré le plus de mépris en cette matière, ont, sans le vouloir, honoré <les dieux>. De qui voulez-vous parler? De ceux qui n'ont pas osé supprimer les sacrifices à Rome. Mais si tout ce qui a rapport aux sacrifices n'est que vanité, pourquoi cette vanité a-t-elle subsisté? Et si les sacrifices sont nuisibles, c'était une raison de plus pour les abolir. Mais si la stabilité de l'empire est attachée aux sacrifices qui se font à Rome (2), il faut admettre qu'ils sont utiles partout ailleurs, et si les divinités de Rome procurent de plus grands avantages, celles des campagnes et des autres villes en donnent aussi, même s'ils sont moindres (3), et tout homme sensé n'aurait garde de les refuser, si petits soient-ils (4).

§ 34. Dans les armées non plus, chacun ne rend pas les mêmes services, mais tous concourent <au gain> de la bataille. On pourrait en dire autant des équipages de rameurs : tous les bras n'ont pas la même vigueur et pourtant les moins forts se rendent utiles. <Ainsi aussi parmi les dieux> : celui-ci

(1) M. P. Orgels a corrigé *τέλος* en *κλέος*, en comparant Pindare, *Pyth.* III, 111 (196) : *ἐλπίδ' ἔχω κλέος εὐρέσθαι*. *Τέλος* serait lourd et maladroit.

(2) Littéralement : qui se font là-bas.

(3) Littéralement : en donnant de moindres.

(4) Littéralement : tout homme sensé accepterait même de pareils <avantages>.

protège la souveraineté de Rome, d'autres défendent les villes sujettes, d'autres veillent sur les campagnes et leur donnent la fertilité. Qu'il y ait donc des temples partout ou bien que mes adversaires conviennent que vous êtes animés de mauvaises intentions à l'égard de Rome, puisque vous lui laissez faire ce qui lui sera funeste.

§ 35. Mais ce n'est pas seulement à Rome que les sacrifices ont été maintenus ; ils le sont aussi dans la grande et populeuse cité de Sérapis, qui possède une multitude de vaisseaux faisant participer tous les hommes à la fertilité de l'Égypte. Cette fertilité est l'œuvre du Nil ; quant au Nil, ce sont les banquets qui le poussent à déborder dans les campagnes et s'ils ne lui étaient offerts dans les circonstances voulues et par qui de droit, <le fleuve> ne voudrait plus <fertiliser les champs>. Ils le savaient bien, me semble-t-il, ceux qui eussent volontiers supprimé aussi ces festins et qui pourtant ne les supprimèrent pas, mais laissèrent honorer le fleuve suivant les anciennes coutumes, pour obtenir sa rémunération habituelle.

§ 36. Mais quoi ! parce qu'il n'y a pas dans chaque campagne un fleuve fournissant à la terre les avantages du Nil, faut-il anéantir les temples qui s'y trouvent et leur faire souffrir tous les maux qui pourraient réjouir ces nobles <dévastateurs> ? Je leur demanderais volontiers si, défilant à la tribune, ils oseraient proposer de faire cesser <les honneurs> qu'on rend au Nil, d'exclure <des eaux> de ce fleuve la terre <d'Égypte>, d'empêcher <cette terre> d'être ensemencée, d'être moissonnée, de produire du blé, de rapporter tout ce qu'elle donne, de transporter par tout l'univers ses richesses actuelles. S'ils n'osent prononcer un mot qui eût une telle portée, ils réfutent ce qu'ils disent par ce qu'ils ne disent pas. Car eux qui n'oseraient dire qu'il faut priver le Nil de ses honneurs, conviennent que les honneurs <qu'on rend> dans les temples sont utiles aux hommes.

§ 37. Si maintenant ils évoquent le souvenir de celui qui a pillé <les temples>, je pourrais leur répondre qu'il ne toucha pas aux sacrifices, mais je n'insiste pas (1) ; car qui paya plus

(1) Littéralement : Si... les temples, le fait qu'il ne toucha pas aux sacrifices, que <ce fait> soit passé sous silence.

chèrement sa conduite dans la question religieuse : il se punit d'abord lui-même et quand il fut mort, ses enfants, pour son châtement, s'armèrent les uns contre les autres et personne ne survécut. Et certes, il eût bien mieux valu pour lui que certains de ses descendants fussent sur le trône que de voir cette ville à laquelle il a légué son nom, s'enrichir de monuments et causer de terribles malédictions parmi tous les hommes qui doivent — à part ceux qui y jouissent d'un luxe usurpé — s'imposer la disette pour fournir l'abondance à cette <ville>.

§ 38. Et s'ils parlent du fils après avoir parlé du père, <s'ils disent> qu'il détruisit des temples et que ceux qui les détruisirent ne se donnèrent pas moins de mal que ceux qui les construisirent — tellement il était difficile de désunir ces pierres scellées entre elles par de très puissantes attaches—, si donc ils disent cela, j'ajouterai, moi, quelque chose de plus, c'est qu'il donna des temples comme présents à ses courtisans, comme on donne un cheval, un esclave, un chien ou une coupe d'or ; mais ils furent funestes aux uns et aux autres, ces dons, à ceux qui les avaient faits ainsi qu'à ceux qui les avaient reçus. Le prince passa toute sa vie à craindre et à redouter les Perses, tremblant à chaque printemps de subir leur incursion, comme les enfants qui entendent parler de spectres ; quant aux autres (les courtisans), ou bien ils moururent sans postérité et sans testament, les malheureux, ou bien il eût mieux valu qu'ils n'eussent pas d'enfants.

§ 39. Telles sont les infamies au milieu desquelles vivent leurs fils, si implacable est la guerre qu'ils se font mutuellement parmi les colonnes de ces temples, ces colonnes qui sont cause, je crois, de leur malheurs. Voilà les moyens qu'ils ont donnés à leurs enfants pour être heureux, ceux qui savaient si bien s'enrichir. Maintenant ceux qui vont en Cilicie, malades implorant le secours d'Asclépios, ne voient en cet endroit que ruines qui les renvoient désespérés (1). Comment voudriez-vous qu'ils s'en retournent en ne maudissant pas l'auteur de tous leurs maux ?

§ 40. Un prince doit si bien se comporter pendant sa vie que même après sa mort il vive par les éloges qu'il reçoit. Tel

(1) Littéralement : n'ayant rien obtenu.

fut, nous le savons, le prince qui régna ensuite et qui eût renversé l'empire des Perses, si la trahison n'avait pas arrêté son dessein. Il est grand encore après sa mort. Car s'il est mort par trahison, comme Achille, les exploits qui ont précédé sa mort sont chantés tout comme ceux d'Achille.

§ 41. Cette destinée lui échut de la part des dieux dont il releva les temples, auxquels il rendit leurs honneurs, leurs enceintes sacrées, leurs autels, leurs victimes (1). Ayant su par eux qu'après avoir humilié l'orgueil des Perses, il mourrait aussitôt, il acheta la gloire au prix de sa vie en prenant bien des villes, en ravageant mainte contrée, en apprenant la fuite à ceux qui le poursuivaient, à la veille enfin de recevoir, comme chacun le sait, une députation qui lui apportait la soumission de ses ennemis. Aussi, il chérit sa blessure, il la regardait avec joie et, sans verser de larmes lui-même, il demandait à ceux qui pleuraient si son sort n'était pas préférable à toute vieillesse. Si depuis lors tant d'ambassades nous sont venues, c'est grâce à lui, et si les Achéménides ont préféré les négociations à l'usage des armes, c'est qu'il a imprimé la crainte au fond de leurs âmes (2). Tel fut le prince qui releva les temples des dieux, auteur d'exploits plus grands que l'oubli, lui-même étant plus fort que l'oubli.

§ 42. Pour ma part, j'aurais compris que son prédécesseur détruisît, renversât, brûlât les temples des ennemis, puisqu'il avait trouvé bon de mépriser les dieux, et pourtant, il est plus beau de respecter les temples, même quand ils appartiennent aux ennemis. Mais les temples de sa patrie, qui ont coûté tant de travaux, de temps, de bras, d'argent, il aurait dû affronter tous les dangers pour les défendre. En vérité, si l'on doit protéger les villes et tout ce qu'elles renferment (3), et si les villes doivent leur plus bel éclat aux temples (4), si ceux-ci sont après les merveilles du palais la chose principale,

(1) Littéralement : le sang.

(2) Littéralement : Et certes les nombreuses ambassades, celles <qui nous sont venues> après lui sont toutes dues à celui-là et le fait que les Achéménides usent de négociations au lieu d'armes résulte de la crainte déposée par lui dans leurs âmes.

(3) Littéralement : de toutes parts.

(4) Littéralement : si les villes brillent par ceux-ci plutôt que par autre chose.

comment ne pas veiller aussi à leur conservation ⁽¹⁾ et ne pas s'efforcer de les faire entrer dans le corps des villes? De toute façon, ce sont des édifices, quand ils ne seraient pas des temples. Il faut, j'imagine, des édifices pour recevoir l'impôt. Qu'on le reçoive là, mais qu'on les laisse debout (les temples), qu'on ne les renverse pas. Ne considérons plus comme un crime de couper la main à un homme si nous trouvons juste d'arracher les yeux des villes et ne pleurons plus les édifices renversés par un tremblement de terre si nous remplissons le rôle de celui-ci quand il n'est pas là et ne cause pas de ravages.

§ 43. Les temples sont la propriété des empereurs comme les autres <monuments>. Or, plonger dans la mer ses propres biens, dites-moi si c'est le fait d'un homme sage. Celui qui jette sa bourse dans la mer est un fou ; un pilote qui couperait un câble indispensable au navire ou qui ordonnerait au matelot de lancer à la mer l'aviron, ne passerait-il pas pour un insensé ⁽²⁾? Et un magistrat qui détruirait une partie si importante de la ville, lui aurait rendu le plus grand service? Pourquoi donc détruire un monument quand on peut en faire un autre usage? N'est-ce pas une honte de voir une armée faire la guerre à des pierres qui lui appartiennent et le général qui la commande animer ses soldats contre d'antiques édifices qui s'élevèrent jusqu'au ciel grâce à bien des efforts, et dont l'achèvement fut célébré dans des fêtes par les souverains d'alors?

§ 44. Cependant, ô empereur, que personne ne croie que ce soit là une accusation dirigée contre toi. Il existait, en effet, sur les frontières de la Perse un temple auquel il n'y avait rien de comparable, au témoignage de tous ceux qui l'ont vu. Ce temple colossal avait été construit avec des pierres gigantesques et occupait autant de terrain que la ville elle-même. Il suffisait au salut des habitants, au milieu des terreurs de la guerre, que l'envahisseur n'eût occupé que la ville elle-même, incapable qu'il était d'emporter aussi le temple ; car la force de son enceinte défiait toutes les machines de

(1) Littéralement : comment ne pas faire participer ceux-ci de la prévoyance.

(2) Littéralement : ne semblerait-il pas faire quelque chose de terrible?

siège... De plus, quand on montait sur le toit, on voyait la plus grande partie du territoire ennemi, avantage inappréciable pour des soldats attaqués. J'ai même entendu disputer quelle était la plus grande merveille, ou ce temple qui n'existe plus ou celui que les dieux préservent d'un semblable malheur, le temple de Sérapis.

§ 45. Cependant ce temple si beau et si grand — et je ne parle pas des beautés cachées de son plafond ni de ses nombreuses statues de fer qui étaient recélées dans l'ombre loin du soleil — ce temple est détruit, il est perdu. Ce fut une douleur pour ceux qui l'ont vu tomber, une joie pour ceux qui ne l'ont pas vu, car dans ces sortes de choses, qui voit ou qui entend n'éprouve pas les mêmes sentiments, ou mieux : ceux qui n'ont pas vu sa chute ont été à la fois affligés et contents, affligés de sa destruction, contents parce qu'ils ne l'ont pas vue.

§ 46. Pourtant, à bien examiner les choses, ce n'est pas toi qui es en cause, mais l'homme qui t'a trompé, homme pervers, ennemi des dieux, lâche, cupide, mal intentionné envers la terre qui l'a reçu à sa naissance et qui a fait mauvais usage de la Fortune et de la destinée (1) ; esclave de sa femme, il fait tout pour lui plaire et la prend pour guide en toutes choses. Or celle-ci s'est fait une loi d'obéir en tout aux instigateurs de ces mesures, à ces hommes qui montrent leur vertu en vivant couverts d'habits de deuil ou mieux d'habits que tissent les fabricants de sacs (2).

§ 47. C'est ce pilier de mauvais lieu qui t'a trompé, abusé, séduit, joué, et nous savons par les fils des dieux que beaucoup de dieux ont été trompés. « On immole des victimes, et si près d'eux que la fumée leur monte aux narines ; on fait des menaces et on s'avance toujours plus loin, on se vante et on croit qu'aucun pouvoir n'est assez fort pour triompher ». C'est par de telles fables, par ces intrigues, par ces propos perfides calculés pour irriter le plus doux des princes qu'on l'a fait sortir de son caractère. Car, en vérité, son caractère, c'est l'humanité, c'est la miséricorde, c'est la pitié, c'est la

(1) Littéralement : qui a profité de la déraison de la Fortune, mais qui a fait mauvais usage de la destinée.

(2) Littéralement : d'habits dont les tisseurs sont ceux qui tissent aussi les sacs.

mansuétude, c'est la modération, c'est l'amour de sauver et non de détruire. Des hommes plus justes disaient que si de pareils faits s'étaient produits, il fallait punir l'infraction pour en prévenir ainsi le retour dans l'avenir ; mais ce <misérable> a pensé qu'il fallait vaincre à la façon de Kadmos et il en vint complètement à ses fins (1).

§ 48. Et cependant, il aurait dû rechercher ta satisfaction avant la sienne et ne pas se proposer l'estime de ceux qui ont déserté l'agriculture et prétendent s'entretenir sur les montagnes avec le créateur de toutes choses, mais veiller à ce que tes actes paraissent justes et dignes d'éloges aux yeux de tous les hommes. Maintenant, tant qu'il s'agit de recevoir et de puiser dans tes richesses, tu as beaucoup d'amis et de serviteurs et ta personne impériale leur est plus chère que la vie. Mais vienne le moment où le conseil rassemblé réclame la modération, ils n'ont cure de leurs beaux sentiments et n'écoutent plus que leur intérêt.

§ 49. Puis, quand on s'approche d'eux pour leur demander de s'expliquer, ils mettent leur conduite hors de cause, ils répondent qu'ils ont fait ce qui a plu à l'empereur, que c'est à lui à se défendre, et autres choses semblables. Mais ce sont eux qui doivent se justifier, et jamais ils ne pourront rendre aucun compte de leurs actes. Quelle raison, en effet, pourrait <légitimer> de pareilles violences ? En public, ils se défendent d'être les auteurs de celles-ci, mais seuls avec toi, ils prétendent qu'ils n'ont pas rendu de plus grand service à ta maison. Puissent les dieux qui t'ont fait le maître de la terre et de la mer délivrer ta maison de pareils <bienfaiteurs> ! Car c'est la plus grande faveur que tu pourrais recevoir d'eux. Ceux, en effet, qui sous le nom d'amis et de protecteurs nous donnent des conseils pour nous nuire et abusent de notre confiance pour nous perdre, n'ont pas de difficulté à nous faire tort.

§ 50. Mais je reviens à ceux-ci pour démontrer leur injustice par ce qui vient d'être dit. Car voyons : pour quelle raison avez-vous détruit ce temple fameux ? Sans doute parce que cela parut bon à l'empereur ? Bien. Donc ceux qui l'ont

(1) Littéralement : il vainquit de tous côtés.

détruit étaient dans le droit, puisqu'ils obéissaient à la volonté de l'empereur. Donc quiconque agit en dehors de la volonté de l'empereur n'est pas dans le droit? Donc vous n'étiez pas dans le droit (1), puisque vous ne pouviez alléguer aucun ordre semblable pour faire ce que vous avez fait.

§ 51. Dites-moi donc pourquoi le temple de la Fortune, celui de Zeus, celui d'Athéna, celui de Dionysos ont été laissés intacts. Est-ce parce que vous vouliez les laisser subsister? Non, mais parce que personne ne vous a donné l'autorisation de les <détruire>. Or, l'avez-vous reçue pour ceux que vous avez renversés? Non. Comment donc ne devriez-vous pas être punis? Et comment osez-vous appeler justice ce que vous avez fait, quand ces infortunés n'ont fait à personne rien qui pût fournir matière à accusation?

§ 52. Il t'appartenait, ô empereur, de rendre cet édit : *Qu'aucun de mes sujets ne révère les dieux, ne les honore, ne les invoque pour obtenir d'eux quelque bien, soit pour lui-même, soit pour ses enfants, si ce n'est en silence et en secret. Que chacun croie au dieu honoré par moi, participe <au culte> qu'on lui rend, fasse des prières dans la forme prescrite par ce dieu et courbe la tête sous la main de celui qui dirige le peuple. Que celui qui désobéira <à cet édit> soit mis à mort, je l'ordonne formellement (2).*

§ 53. Il t'était facile de promulguer cet édit ; cependant tu n'as pas voulu le faire, tu n'as pas placé ce joug sur les consciences humaines. Mais tout en considérant cette (= ta) religion comme meilleure que l'autre, tu n'as pas regardé cette autre comme une impiété, comme un délit punissable à juste titre. Bien plus, tu n'as pas exclu des honneurs les adeptes de cette religion, mais tu leur as confié des magistratures, tu en as fait tes convives, et cela bien souvent, tu leur as fait passer la coupe, et aujourd'hui, après plusieurs autres, tu t'es adjoint, croyant être utile à l'État, un homme qui jure par les dieux non seulement devant les autres, mais encore

(1) Littéralement : Donc vous êtes ceux auxquels il est impossible de dire quelque chose de semblable au sujet de ce que vous avez fait.

(2) Littéralement : Il est de toute nécessité que celui qui désobéit meure.

devant toi. Tu ne t'es pas indigné, tu n'as pas cru qu'on t'offensait par de telles professions de foi (1). <Tu sais bien> qu'on n'est pas nécessairement un méchant homme parce qu'on place dans les dieux ses meilleures espérances.

§ 54. Si tu ne nous persécutes pas, pas plus que celui qui vainquit les Perses au moyen de ses armes ne persécuta ceux de ses sujets qui professaient des sentiments opposés aux siens en matière religieuse, pourquoi ces gens-ci nous persécutent-ils? De quel droit dirigent-ils des expéditions contre nous? Pourquoi s'attaquent-ils avec fureur aux terres d'autrui? Comment <se fait-il> qu'ils détruisent ceci, pillent cela et l'enlèvent, ajoutant à l'insolence d'une telle conduite celle de se vanter de leurs exploits?

§ 55. Pour nous, ô empereur, si tu approuves et permets de tels actes, nous les supporterons non sans douleur et nous montrerons que nous avons appris à obéir. Mais si, sans ta permission, ces <brigands> attaquent encore les temples qui ont échappé à leur fureur ou ceux qu'on a relevés à la hâte, sache que les propriétaires des campagnes défendront et leurs biens et la loi.

(A suivre).

R. VAN LOY.

(1) Littéralement : de tels serments.

L'EMPEREUR GRATIEN

ET LE GRAND PONTIFICAT PAÏEN

A propos d'un texte de Zosime.

L'empereur Gratien est le premier à avoir pris contre le paganisme des mesures qui, aggravées sous Théodose, amenèrent la disparition à peu près totale de la vieille religion. Les textes célèbres de Symmaque et de saint Ambroise nous ont fait connaître deux d'entre elles qui ont suscité par la suite les plus vives polémiques entre le « parti païen » et le « parti chrétien » au sein du Sénat romain et dans les conseils des empereurs d'Occident : la suppression de l'Autel de la Victoire dans la Curie de Rome, la confiscation des biens et l'abrogation des privilèges que détenaient les collèges sacerdotaux. N'y a-t-il pas lieu d'y ajouter une troisième décision, non moins importante en principe, mais qui semble n'avoir pas ému l'opinion publique ? Nous voulons parler du geste par lequel Gratien aurait rejeté les insignes et le titre de grand pontife. L'historien byzantin Zosime est le seul à faire mention de cet acte : la portée de ce texte mérite d'être étudiée de près. Les érudits du xvii^e siècle ont déjà abouti, sur ce point, à des conclusions divergentes. Récemment encore, M. Martroye a examiné la valeur de ce témoignage (1) : il a ouvert la voie à la solution qui nous paraît la plus vraisemblable de ce petit problème historique.

Rappelons ce texte : « Au moment où chaque empereur prenait possession du pouvoir souverain, la robe sacerdotale lui était présentée par les pontifes ; et sur-le-champ, on l'inscrivait comme pontife suprême, c'est-à-dire grand prêtre.

(1) *Le titre de Pontifex maximus et les empereurs chrétiens* (Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1928, p. 192-197).

Tous les empereurs jusque là avaient témoigné du plus grand empressement à recevoir cet honneur et à porter ce titre, même lorsque l'empire échut à Constantin, qui s'était écarté du droit chemin dans les choses divines et qui avait préféré la foi des chrétiens ; après lui, agirent de même ses successeurs, et Valentinien et Valens. Les pontifes apportèrent donc, suivant l'usage, la robe à Gratien : celui-ci rejeta leur demande, pensant qu'un chrétien n'a pas le droit d'adopter un tel vêtement » (1).

La plupart des anciens auteurs, Baronius, Godefroy, Tillemont, Pagi, se refusent à faire état de ce texte : selon eux, Zosime, païen fanatique et historien mal informé, ne mérite aucune créance ; Gratien n'a pas eu à rejeter les insignes de grand pontife, car les empereurs chrétiens n'ont jamais dû revêtir cette fonction païenne (2). La numismatique, il faut le dire, semblerait confirmer cette vue *a priori*, puisque Constantin est le dernier empereur dont les monnaies portent le titre de *pontifex maximus* (3). Mais l'épigraphie vient la contredire, ou du moins la compléter. Baronius avait dû en effet rétracter sa première opinion, ayant remarqué deux inscriptions où Valentinien, Valens et Gratien paraissent munis de ce titre (4). M. Martroye, qui cite une troisième inscription analogue, a démontré de façon péremptoire que cet argument est dirimant : on ne saurait soutenir, comme l'ont fait Godefroy et Pagi, que ces inscriptions ont pu être gravées par des fonctionnaires païens qui n'auraient pas tenu compte du

(1) "Αμα γὰρ τῷ παραλαβεῖν ἕκαστον τὴν τῶν ὄλων ἀρχὴν ἢ ἱερατικὴν στολὴν παρὰ τῶν ποντιφικῶν αὐτῷ προσεφέρετο, καὶ παραχρῆμα ποντίφρεξ μάλιστα ἀνεγράφετο, ὅπερ ἐστὶν ἀρχιερεὺς μέγιστος. Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι πάντες αὐτοκράτορες ἀσμενέστατα φαίνονται δεξάμενοι τὴν τιμὴν καὶ τῇ ἐπιγραφῇ χρῆσάμενοι ταύτῃ, ἐπειδὴ εἰς Κωνσταντινον ἦλθεν ἡ βασιλεία, καὶ ταῦτα τῆς ὀρθῆς ὁδοῦ τῆς περὶ τὰ θεῖα τραπεῖς καὶ τὴν χριστιανῶν ἐλόμενος πίστιν, καὶ μετ' ἐκείνον ἐξῆς οἱ ἄλλοι καὶ Οὐαλεντινιανός τε καὶ Οὐάλης. Τῶν οὖν ποντιφικῶν κατὰ τὸ σύνθηρες προσαγαγόντων Γρατιανῷ τὴν στολὴν ἀπεσεύσατο τὴν αἴτησιν, ἀθέμιτον εἶναι χριστιανῷ τὸ σχῆμα νομίσας (Zosime, IV, 36).

(2) Cf. surtout *Annales Baronii cum critice Pagii*, t. III, c. 525-533.

(3) Cf. COHEN, *Description historique des monnaies impériales*, t. VII et VIII.

(4) BARONIUS, *Annales Ecclesiastici*, t. III, p. 530-532.

nouvel usage adopté par Constantin, car la première que cite Baronius a été gravée en 370 sur le Pont Cestius, devenu Pont Gratien, par ordre du préfet urbain Olybrius, un chrétien convaincu (1). Si Gratien y est qualifié, comme son père et son oncle, de *pius felix maximus victor ac triumphator semper augustus pontifex maximus*, c'est qu'à cette date le grand pontificat fait encore partie de la titulature impériale.

Il n'y a donc aucune impossibilité à admettre le témoignage de Zosime. Mais on ne saurait néanmoins accepter la date qu'il assigne à cette anecdote. L'avènement impérial, auquel il fait allusion, s'est produit pour Gratien en 367 : c'est alors que Valentinien I^{er}, à Amiens, a fait proclamer Auguste son fils, âgé de huit ans. Il serait invraisemblable de supposer que le jeune prince, encore sous la férule du terrible empereur, ait pu songer à se séparer de la politique paternelle, en éconduisant la délégation pontificale. Mais il n'est pas même besoin de faire appel à cet argument psychologique, puisque les inscriptions de 370 et 371 nous attestent que Gratien était alors *pontifex maximus*. La plupart des auteurs modernes (2) ont essayé de concilier cette donnée avec le témoignage de Zosime en situant le refus au lendemain de la mort de Valentinien I^{er}, en 375 ou 376. A cette date, l'invraisemblance psychologique qu'on vient de dénoncer ne pourrait être objectée ; et l'on voit même en cet acte un de ces gestes symboliques par lesquels Gratien, délivré de son père, aurait inauguré une réaction religieuse, autant que politique. Nous avouons être fort peu sensible à cet argument, car Gratien ne nous semble pas avoir modifié avant 378 la politique religieuse de son prédécesseur (3) : la date de 375 est donc, à nos yeux, aussi invraisemblable que celle de 367. — Du reste cette date ne peut reposer que

(1) CIL, t. VI, n° 1175.

(2) HERMANT, *La vie de saint Ambroise*, p. 81 ; BAUNARD, *Histoire de saint Ambroise*, p. 95 ; SCHULTZE, *Geschichte des Untergangs des griechisch-römischen Heidenthums*, t. I, p. 213 ; RAUSCHEN, *Jahrbücher der christlichen Kirche*, p. 120 ; ALLARD, *Le christianisme et l'Empire Romain*, p. 253-256 ; ŞESAN, *Kirche und Staat im römisch-byzantinischen Reiche*, t. I, p. 312 ; HUTTMANN, *The establishment of christianity and the proscription of paganism*, p. 192.

(3) Cf. GEFFCKEN, *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidenthums*, 2^e éd., p. 144 et 294 sq. ; E. STEIN, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I, p. 284 et 304.

sur un contresens historique que l'on commettrait sur le texte de Zosime : d'après le droit public romain, le « moment où chaque empereur prend possession du pouvoir souverain » doit se comprendre de l'élévation à l'augustat, et non de l'époque où le prince est appelé à exercer effectivement la direction des affaires. Si le collègue des pontifes a envoyé en Gaule une délégation porter la *stola* traditionnelle, c'est, à coup sûr, en 367 et non en 375. — Enfin nous sommes certains que Gratien n'a pu refuser à cette dernière date le titre pontifical, car en 379 Ausone lui donne encore la qualification de *pontifex* ⁽¹⁾. Essaiera-t-on de se débarrasser de ce témoignage, comme on a tenté de le faire des inscriptions déjà citées, en prétendant que c'est la façon de voir d'un païen ou un simple jeu de rhétorique chez un poète ? A vrai dire, Ausone n'avait pas plus de convictions païennes que chrétiennes, et il était trop courtisan pour prononcer devant son ancien élève une parole qui eût pu lui déplaire, tenant pour nul et non avvenu un acte capital de son gouvernement. Soyons donc assurés qu'en 379, Gratien était encore *pontifex maximus*.

Allons nous donc rejeter comme entièrement légendaire le récit de Zosime ⁽²⁾ ? Gratien a-t-il jamais cessé de porter ce titre païen ? Un argument indirect peut d'abord être retenu : aucun empereur, après lui, ne paraît avoir revêtu cette fonction et les mots de *pontifex maximus* ne figureront plus jamais dans la titulature impériale ⁽³⁾, pas même quand l'usurpateur Eugène tolérera en Italie la restauration du paganisme, à laquelle Théodose devait mettre fin. Sans doute ces preuves *ex silentio* sont-elles fragiles ; mais nous pouvons trouver ici une confirmation du témoignage de Zosime. Celui-ci n'a guère pu imaginer de toutes pièces un événement de cette

(1) AUSONE, *Gratiarum actio*, 35, 42.

(2) C'est à quoi se résout G. Boissier (*La fin du paganisme*, t. II, p. 299). D'autres auteurs, comme O. Seeck (*Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. V, p. 186) et Geffcken (*Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums* 2^e éd. p. 145) ne rejettent pas formellement la véracité de Zosime, mais ne se prononcent pas sur la date de cet épisode.

(3) Cf. J. ZELLER, *Critique d'une inscription fautive attribuant à l'empereur Justin le titre de Pontifex Maximus* (Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1928, p. 174-177).

importance ⁽¹⁾ ; il n'avait aucun intérêt à l'inventer, puisqu'il s'agit d'une humiliation infligée à ses croyances. Il a dû simplement, comme il arrive souvent, *déformer* un fait réel et en *transférer* indûment la date.

Quant à la déformation de l'événement, on a proposé jadis une solution assez bizarre. Gratien aurait bien refusé la robe, mais il aurait gardé les pouvoirs de pontife ⁽²⁾. Nous adopterions plutôt la position inverse : Gratien a sans doute revêtu en 367 la *stola*, s'il est vrai qu'on la lui a offerte ; mais il aura renoncé par la suite à ses pouvoirs pontificaux. Cette renonciation, postérieure, on l'a vu, à 378, doit probablement être datée de 382, quand sont prises les autres mesures hostiles au paganisme ⁽³⁾. Une présomption nouvelle est fournie, nous semble-t-il par la fin du récit de Zosime : « Quand la robe fut rendue aux prêtres, le chef de la délégation s'écria, dit-on : Si l'empereur ne veut pas être appelé pontife, Maxime deviendra bientôt pontife » ⁽⁴⁾. Ce mot, comme le reconnaît M. Martroye, « n'a évidemment rien d'authentique », mais nous ne le comprenons pas comme lui. S'il a été imaginé, ainsi que les circonstances mêmes dans lesquelles il aurait été prononcé, il répond à une arrière-pensée, que Tillemont avait discernée : c'est une pointe, dit-il, qui « apparemment n'a été trouvée que depuis qu'on a vu Gratien tué par Maxime » ⁽⁵⁾. En effet, les païens ont considéré la mort tragique de cet empereur comme un châtement des dieux ⁽⁶⁾ ; il est assez naturel qu'ils aient fait ce jeu de mots facile : « il n'a plus

(1) On ignore la source où a pu puiser Zosime dans ce chapitre (« videtur... non ex Eunapio sed ex alio quopiam fonte derivasse », L. Mendelssohn, édit. de Zosime, p. 192).

(2) SCHULTZE, *op. cit.*, p. 214.

(3) M. Martroye se contente d'indiquer l'opinion courante (que je m'efforce seulement de préciser) : « Une autre politique prévalut après l'avènement de Théodose. Il se peut que Zosime ait voulu faire allusion au début de ce changement d'attitude à l'égard de l'ancienne religion romaine » (*loc. cit.*, p. 196).

(4) *Τοῖς τε ἱερεῦσι τῆς στολῆς ἀναδοθείσης φασὶ τὸν πρῶτον ἐν αὐτοῖς τεταγμένον εἰπεῖν : Εἰ μὴ βούλεται ποντίφειξ ὁ βασιλεὺς ὀνομάζεσθαι, τάχιστα γενήσεται ποντίφειξ μάξιμος* (Zosime, *loc. cit.*).

(5) TILLEMONT, *Histoire des Empereurs*, t. V, p. 138.

(6) Cf. SYMMAQUE, *Relatio* 3 et AMBROISE, *Epist.* XVIII, 34.

voulu être *pontifex maximus*, c'est *Maximus* qui va devenir *pontifex* » ; et Zosime aura traduit ce cri de satisfaction en prophétie inventée après coup. Espoir, du reste, vite déçu, puisque Maxime n'a pas davantage revêtu la *stola* pontificale. Si elle lui a été offerte, il l'a certainement repoussée : héritier de la politique de Gratien, défenseur de l'orthodoxie chrétienne, il n'a pas plus pactisé avec le paganisme qu'avec l'hérésie.

Aussi ne saurions-nous souscrire à l'interprétation que donne M. Martroye à la fin de sa petite étude. D'après lui, c'est « une raison de prudence » qui aurait dicté aux prédécesseurs de Gratien « la précaution de tenir à ce titre de pontife maxime. Demeurant à la tête du collège des pontifes, ajoute-t-il, ils le décapitaient. S'ils laissaient la place vacante, ils s'exposaient à voir élire un grand pontife qui pouvait devenir l'agent d'une réaction païenne, encore à craindre à Rome » (1). C'est cette menace discrète qu'aurait formulée le délégué du collège païen en s'écriant (d'après la traduction de M. Martroye) : « Si l'empereur ne veut pas être appelé pontife, un pontife maxime sera bientôt créé. » (2).

En réalité, ce corps n'avait rien de redoutable, et la supposition de M. Martroye ne repose sur rien : nul n'a essayé d'occuper la place laissée vacante par la « démission » de Gratien ; même au moment de la réaction païenne de 392-394, nous ne voyons pas que le collège pontifical ait coopté un nouveau titulaire de cette fonction, qui n'a eu de titulaire après Gratien (3). Avant cette date non plus, les empereurs n'avaient pas à ménager une confrérie sans influence : si Constantin, Constance, Valentinien ont conservé le rang et les insignes de *pontifex maximus*, ce n'est pas dans le dessein machiavélique de « décapiter » un collège païen, c'est bien plutôt afin de conserver à l'antique religion romaine le chef qu'une tradition millénaire lui assignait et qui, depuis les débuts du Principat, se confondait avec l'*Imperator Augustus*. Après Constantin, sept princes — Julien excepté — se sont succédé, qui étaient personnellement des adeptes du christia-

(1) *Loc. cit.*, p. 196-197.

(2) *Ibid.*, p. 193.

(3) Voir p. e. J. ZEILLER, *loc. cit.*, p. 177 et E. STEIN, *Geschichte des spätromischen Reiches*, t. I, p. 309.

nisme ; ils n'en demeuraient pas moins officiellement à la tête des sacerdoces du paganisme. C'est Gratien qui a rompu avec cette survivance, en même temps qu'il enlevait aux cultes traditionnels de la Ville Éternelle tout caractère officiel. Les décisions qui intéressaient l' *Urbs* et son Sénat soulevèrent une vive émotion, et nous savons que Symmaque en a plusieurs fois demandé l'abrogation. La démission du titre pontifical, qui équivalait, en somme, à une suppression du grand pontificat, ne concernait que la personne du prince et la dignité impériale. Aussi n'a-t-elle pas été remise en question au point de demeurer inaperçue des contemporains et mal comprise des historiens. Elle n'en est pas moins le geste décisif, par lequel Gratien a opéré une véritable séparation du paganisme et de l'État, ou, si l'on veut, une laïcisation de la pourpre. S'il s'y est résolu, c'est que saint Ambroise a dû lui montrer selon la formule de Zosime, « qu'un chrétien n'a pas le droit de revêtir la livrée » du paganisme ⁽¹⁾. Ici encore le témoignage de notre auteur est donc à retenir, mais à condition de l'interpréter ou d'en transposer les données.

Jean-Rémy PALANQUE.

(1) Sur le rôle joué par l'évêque de Milan, en cette affaire, nous nous permettons de renvoyer à notre prochain ouvrage *Saint Ambroise et l'Empire Romain*.

NOTES ÉPIGRAPHIQUES

I

La religion de Maximin Daia.

Dans cet article, qui précédera de peu la publication du fascicule 2 de mon *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* (1), j'examinerai quelques *tituli*, connus depuis longtemps, mais qui n'avaient pas été encore interprétés d'une manière satisfaisante. Je commencerai par une inscription dont l'original est à ma portée, c'est-à-dire au musée du Cinquantenaire. Il s'agit d'un autel funéraire de marbre blanc, provenant d'Otourak, près d'Acmonia en Phrygie, donné à notre musée en 1903 par M. Paul Gaudin. Je ne décris pas un monument très connu, sur lequel on peut voir les publications suivantes : W. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, II, p. 566, nos 467-469 (Ramsay

(1) J'ai fait attendre longtemps ce second fascicule, non à cause du précepte général *nonum prematur in annum*, mais à cause des progrès de l'exploration épigraphique de l'Asie Mineure, dont je voulais attendre les résultats. Les recherches de M. Calder, pour ne parler que de lui, ont immensément accru le nombre des inscriptions chrétiennes ; et il est infiniment heureux, pour moi comme pour l'Académie des Inscriptions et Belles lettres, que la suite de notre « Corpus » ne paraisse qu'après les quatre volumes des *Monumenta Asiae Minoris*, les admirables observations d'Adolphe Wilhelm, *Griechische Grabinschriften aus Kleinasien* (dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1932, 792 à 865), et — je le cite pour sa précieuse bibliographie — le *volumen sextum* du *Supplementum epigraphicum graecum* de M. M. Hondius (Leiden, fin 1932). Mon fascicule 2 comprend les provinces suivantes : les deux Phrygies, la Pisidie, la Lycaonie, l'Isaurie, la Bithynie, l'Honoriade et les deux Galaties. Nous espérons qu'il sortira de presse en octobre prochain.

avait copié la pierre *in situ* en 1883) ; Em. de Stoop, *Une famille sacerdotale de Phrygie*, dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. LII (1909), p. 293-307 (photographies du monument, en face de la page 21 ; inscription, pp. 293-94 ; note de Fr. Cumont, *ibid.*, p. 306-307, enfin F. Cumont, *Catalogue des sculptures et inscriptions antiques (monuments lapidaires) des Musées royaux du Cinquantenaire*, 2^e éd. refondue, Bruxelles, Vromant, 1913, p. 158-163, n^o 136 (photographies des quatre faces, pp. 159 et 161).

Je reproduis le texte, en minuscules naturellement. A, B, C et D désignent les quatre faces de l'autel.

A. — [Ἄ]θανάτος Ἐπιτόνχα|ρος Πίου, τιμηθῖς ὑπὸ Ἐκά|της πρώτης, δεύτε|ρον ὑπὸ Μάνου Δάου | [ῆ]λιοδόμου Διός, τρί|τον Φοίβου ἀρχηγέτο|ν | χρησιμοδότου, ἀ|ληθῶς δῶ[[ρον] ἐλαβ|[ο]ν χρησ|[μ]οδοτῖ|[ν] ἀλη|[θει]ας ἐν | πατρῖ|δι, κὲ (ἐ)ν ὄ|[ρ]οις χε|ρησμο|δοτῖν, νόμους τιθῖν, ἐν ὄροι|ς [χε]ρησμοδοτῖν |[π]ᾶσιν. τοῦτο ἔχω δῶ[[ρον] ἐξ ἀθανά|των πάντων. | Ἄθανάτω πρώ|τῳ ἀρχιε(ρ)εῖ κα|[λ]λιτέκνω Πίω | κὲ μητρὶ Τατίει (ἰ)|[ε]ρί(η)? (leg : [τ]ρί[ς] (1) ἦ ἐτέτεκε (sic) | καλὰ τέκνα, κα|λὸν ὄνομα|, πρώτον Ἄθά|νατον Ἐπιτόνχανον ἀρχιερέ|α, σωτήρα π[α]τρίδος νομοθέ|της (sic).

B. — Ἐτους τη|γ' κὲ τηρ|ῶν ἐντολὰς ἀθανάτων | κὲ ἐγὼ ἴμε ὁ λαλῶν πά|ντα Ἄθάνατος Ἐπι|τόνχανος, μνηθῖς ὑ|πὸ καλῆς ἀρχιερέας | δημοτικῆς, κα|λὸν ὄνομα| Ἰσ|πατ|άλης, ἦν ἐ|τίμησαν | ἀθάνα|τοι θε|οὶ κὲ | (ἐ)ν ὄροις κὲ ὑπὲ|ρ ὄρους · ἐλυτρώ|σατο γὰρ πολλοὺς ἐ(κ) κα|κῶν βασάνων. Ἀρχιερέ|α [Ἐ]πιτόνχανον τιμηθέ|ντα ὑπὸ Θεῶν ἀθανάτων · | καθιέρωσαν αὐτὸν Διογ|ᾶς κ(ἐ) Ἐπιτόνχανος κὲ Τάτιο|ν | ῥύνη κὲ τὰ τέκνα αὐτῶν | Ὀνήσιμος κὲ Ἀλέξανδρος | κὲ Ἀσκλᾶς κὲ Ἐπιτόνχανος.

C. — Ἄθάνατοι πρώτοι | ἀρχιερεῖς δμά|δελφοὶ Διογ|ᾶς κ(ἐ) Ἐπιτό|νχαν|ος, σω|τῆρ[ε] πατ|ρίδο|ς, νομοθέτε.

Traduction : A. « Moi, Athanatos Epitynchanos, fils de Pios, honoré par Hécate, d'abord, en second lieu par Manès Daos,

(1) La leçon *ιερίη*, qu'on trouve dans les éditions précédentes, me paraît impossible. Il faut supposer, pour l'« obtenir », une double haplographie : c'est trop compliqué ! On lit sur la pierre *ΓΠΙ*. Je propose donc, tout simplement *τρίς* (= γ') : fille de Tatiè, fille de Tatiè. Cette lecture est d'autant plus assurée que, sur le linteau de Zebed, CUMONT *Catal. des Sculptures et Inscr. antiques... du Cinquantenaire*, n^o 145, on lit *TPI* avec un petit *C* à peine perceptible sous le *C*, et même *ΔΙ* pour *ΔΙC*, cas tout à fait analogue au nôtre.

courrier solaire de Zeus, en troisième lieu par Phoibos, dieu archégète et prophétique, j'ai vraiment reçu le don de prophétiser des vérités dans ma patrie, — et, dans les limites [de la cité] d'établir des lois, comme de rendre des oracles à tous dans les limites [de la cité]. Je tiens ce don de tous les immortels.

A Athanatos, Pios, premier grand-prêtre, père d'une belle lignée, et à ma mère, Tatie III, qui mit au monde de beaux enfants, et d'abord Athanatos Epitynchanos, grand-prêtre, sauveur de la patrie, nomothète.

B. — L'an 398 (313-314 après J.-Chr.) — et observant les commandements des immortels, c'est moi qui dis tout cela, Athanatos Epitynchanos, initié par la grande prêtresse publique (ou : populaire ?) au beau nom, Ispatalè, que les dieux immortels ont honorée, dans les limites (de la cité) et au-delà. En effet, elle a racheté beaucoup (d'hommes) de pénibles tourments.

Au grand prêtre Epitynchanos, honoré par les dieux immortels : l'ont consacré (enseveli) Diogas et Epitynchanos avec sa femme Tation et leurs enfants Onesimos et Alexandros et Asklas et Epitynchanos.

C. — Les deux frères, Athanatos Diogas et Athanatos Epitynchanos, premiers grands-prêtres, sauveurs de la patrie, nomothètes ».

Avant tout commentaire, j'examine la question capitale de la date. Or, Ramsay semble avoir erré à cet égard ou induit en erreur, par une expression trop vague, tous ceux qui se sont après lui occupés de ce texte curieux. Il écrit : « The quaint inscription, dated A.D. 313-314, contemporary with the struggle of Maximin and Licinius ». M. Cumont dit même que l'inscription serait « antérieure à l'édit de Milan ». Or, la défaite de Maximin au *Campus Serenus* est du 13 avril 313. Le mois suivant, Licinius maître de toute l'Asie Mineure occidentale proclamait à Nicomédie son édit de tolérance. Maximin réfugié en Cappadoce, puis à Tarse, mourait en octobre 313. Et d'autre part, l'année « syllanienne » commence en automne. L'épithaphe de 313-314, fut donc gravée en pleine « paix de l'église » et non point « sous la réaction païenne de Maximin ». Il faudra tenir compte de ce fait dans l'interprétation.

MM. de Stoop et Cumont ont vu clair dans la généalogie, assez embrouillée à cause de la répétition des mêmes noms, de tous ces « Athanatoi ». L'ancêtre, mais non le grand homme est Athanatos Pios, époux de Tatiè. Le personnage principal est son fils, Athanatos Epitynchanos I. C'est lui qui mourut en 313-314, et auquel le monument est consacré. C'est lui qui parle (*κὲ ἐγὼ ἴμε ὁ λαλῶν*), c'est-à-dire qui a rédigé les cinquante-quatre premières lignes — fort mal pour un si grand homme. Mais que l'on compare son grec à celui du « professeur de philosophie » de l'inscription examinée plus loin, on le trouvera passable. C'est par Epitynchanos I que toute l'inscription commence ; aussi, de Stoop a-t-il eu bien raison de ne pas transcrire d'abord le texte de la face où figure la date, mais celui de la face A. Le nom de la femme de cet Epitynchanos n'est pas indiqué, à moins qu'il ne faille comprendre qu'il avait épousé la grande-prêtresse Ispatalè, son initiatrice. Epitynchanos II, époux de Tation, et frère de Diogas, tous deux grands-prêtres, sont les fils d'Epitynchanos I. Onésimos, Alexandros, Asklas, Epitynchanos III s'associent à la dédicace de la tombe avec leur père Epitynchanos II et leur oncle, Asklas.

Si Epitynchanos a terminé sa carrière un moment où le paganisme venait de recevoir un coup mortel, il faut probablement en revenir pour l'interprétation des mots *ἐλυτρώσατο πολλοὺς ἐκ κακῶν βασάνων*, au sens « obvie » et naturel. Non seulement la bonne prêtresse Ispatalè avait pu sauver (sens ésotérique) beaucoup d'initiés des peines d'outre-tombe (traduction de M. Cumont), non seulement, en convertissant des chrétiens pendant les persécutions de Galère et de Maximin, elle leur avait épargné des châtimens ici-bas ; mais encore, sans doute, cette femme excellente et populaire, si influente en-deçà comme au-delà des « limites », avait protégé les chrétiens eux-mêmes, en majorité dans la région, en intervenant en leur faveur auprès de l'autorité. La conjecture est de M. E. Stein, et je me suis empressé de l'adopter. Il faut voir dans la phrase *ἐλυτρώσατο πολλοὺς ἀπὸ κακῶν βασάνων* (1) — à cause de la date du *titulus* — une

(1) Qui peut, je le répète, avoir pour les initiés païens d'autres sens encore.

sorte de désaveu de la persécution récente, qui pouvait sauver le monument de la colère des Chrétiens. Ceux-ci n'ont pa-laissé, néanmoins, d'être offusqués des représentations païennes en bas-relief qui décoraient le βωμός ; ils les ont martelées, et dans un cas, remplacées par une croix. Le rappel plus ou moins discret de services rendus aux « vainqueurs » était donc une précaution assez utile.

Il reste certain que le grand-prêtre Epitynchanos a « servi » Maximin. Son titre déjà semble l'indiquer. Nous savons en effet, par Eusèbe et par Lactance (*De Mortibus Persecutorum*) que cet empereur, imitant — comme le fera plus tard Julien — la hiérarchie chrétienne, installa des ἀρχιερεῖς, non seulement dans les capitales des provinces, mais encore dans toutes les cités. Deux grandes-prêtres dans chaque métropole ; dans chaque *civitas*, un ἀρχιερεὺς auquel était subordonné le clergé municipal (1).

Epitynchanos était sûrement l'un de ces ἀρχιερεῖς municipaux. C'est sans doute parce qu'il était tiré *ex primoribus* qu'il avait aussi les fonctions d'un archonte.

On s'est demandé quelle était cette triade qu'il desservait et qu'il avait peut-être instituée. Hécate et Apollon y encadrent un dieu bizarre, Manès Daos, courrier solaire de Zeus. De ces deux noms le premier est connu. MM. de Stoop et Cumont, après Ramsay, ont bien vu que Manès était un dieu national phrygien. Les traditions de la Phrygie et de la Lydie ont fait de Manès le fondateur de la dynastie nationale. Nous savons par Denys d'Halicarnasse (I, 27) qu'il était né de l'union de Zeus et de Gê, déesse de la Terre ; il figure chez Hérodote (IV, 45) comme père de Cotys et grand père d'Asias, l'éponyme de l'Asie ; il est également le père d'Atys, dont le fils Tyrrhénos conduisit l'émigration tyrrhénienne (Hérodote I, 94). M. Ramsay, JHS, 1883 p. 420, a rapproché ce Manès de Maneus, père d'Acmon, qui

(1) « Novo more sacerdotes maximos per singulas civitates singulos ex primoribus fecit, qui et sacrificia per omnes deos suos quotidie facerent... Parumque hoc fuit, nisi etiam provinciis ex altiore dignitatis gradu singulos quasi pontifices superponeret, et eos utrosque candidis chlamydis ornatos iussit incedere » (LACTANCE, cap. XXXVI). Cf. STEIN, *Gesch. d. spätr. Reiches*, p. 136, note 3.

fut, suivant Étienne de Byzance, le fondateur éponyme d'Acmonia (d'après de Stoop et Cumont, v. aussi Roscher, s. v. *Manes*). Il a pu être identifié avec le Dieu anatolien *Μήν* (1). Et qui sait si, au moment où les Empereurs luttèrent contre la diffusion du Manichéisme, ce nom presque identique à celui du fondateur de la religion nouvelle n'était choisi à dessein pour ramener les sectaires à une *religio licita*?

Quant au génitif *Δάον*, M. Cumont le déclare inexplicable. Pourquoi cette forme ne viendrait-elle pas de *Δᾶος*? *Δᾶος* est l'ancien nom national des Daces. Le créateur — quel qu'il fût — du culte trinitaire et syncrétique attesté par l'inscription d'Otourak, a voulu marquer la communauté ethnique des Phrygiens et des Daco-Thraces (dont on n'avait pas cessé d'avoir conscience), et leur donner, sous le double nom de Manès-Daos, un dieu national commun. Intéressante tentative de *revival* religieux s'appuyant sur le nationalisme, le « phylétisme » barbare. Manès-Daos était, d'autre part, s'il faut en juger par un relief, très effacé, de notre monument, confondu avec le Dieu cavalier d'Asie Mineure, qui lui-même n'est autre que le Héros Cavalier de la Thrace. Le cavalier, ici, est armé de la bipenne, l'arme par excellence des Zeus orientaux. Manès-Daos n'est pas Zeus lui-même, toutefois, mais seulement son *ἡλιοδρομος*, son « courrier solaire », expression qui convient à un cavalier — ce pourquoi elle a été choisie — et qui a été empruntée peut-être aux mystères de Mithra.

Qui ne voit la raison, profondément politique, de ce Dieu géminé des Phrygiens et des Daces? M. Ramsay et son école ont souvent montré qu'en Asie Mineure, le grec fut, dès l'origine, le véhicule unique de la pensée et de la propagande chrétiennes, tandis que le paganisme favorisait les

(1) C'est du moins ce que Sir W. Ramsay ne s'est pas lassé d'affirmer. Mais je ne suis pas convaincu. On n'a jamais cité un seul cas certain de Manès = *Μήν*. Bien mieux, aucun monument, aucun texte ne nous parle d'un culte de *Μάρης* alors que celui de *Μήν* (v. PAULY-WISSOWA s. v.) est si bien attesté pour l'Asie Mineure, et spécialement pour la Phrygie. Cela prouve, selon moi, que Manès est une invention des Epitynchanoi, qui, en quête d'un dieu national, l'auront tiré des vieilles généalogies.

patois anciens. Mais les Phrygiens « paganisants » et « patoisants » étaient faibles numériquement et socialement. On dut songer à les rattacher à un peuple apparenté qui, vers 300, était « massivement » païen, et dont l'influence, lors de la reprise de la lutte contre la foi nouvelle, fut prépondérante : les Daces. Ici, nous sommes sur un terrain solide. Tout le monde sait d'où vint la dernière et grande persécution. De l'armée du Danube, des milieux daces. Les témoignages de Lactance sont formels. Galère fut excité par sa mère, une Dace « transdanubienne », « *admodum superstitiosa, deorum montium cultrix* ». Maximin, neveu de Galère, était Dace lui aussi. Et nous n'avons pas à « supposer » chez ces païens fanatiques un « nationalisme dace », qui nous est dénoncé par l'auteur du *De mortibus persecutorum*. On cite rarement ces passages de Lactance, et sans doute ne les a-t-on jamais pris au sérieux — même en Roumanie. Et pourtant ils sont éloquents et aussi explicites qu'on peut les souhaiter. Voici le plus curieux. Lactance explique l'imposition de la capitation à la ville de Rome par le désir qu'avait Galère de « venger les Daces » des impôts de Trajan : *quia parentes eius (les ancêtres daces de Galère) censui subiugati fuerant, quem Traianus Daciis assidue rebellantibus poenae gratia victor imposuit (De mortibus, XXIII)*. Et d'ailleurs, dit Lactance, à propos de l'expédition malheureuse de Galère en Italie et des violences qui la marquèrent « *olim quidem ille, ut nomen imperatoris acceperat, hostem se Romani nominis erat professus, cuius titulum immutari volebat, ut non Romanum imperium, sed Daciscum cognominaretur...* ». Il est difficile de croire que cette accusation de Lactance soit pure calomnie. Des boutades de l'« armentarius » ont dû y donner lieu, à tout le moins. Et quant à Maximin, son nom « barbare » de Daia parle assez haut.

Que les derniers païens de Phrygie aient pensé à s'appuyer sur leurs cousins et coreligionnaires Daces, c'est chose naturelle, d'autant plus que toute « initiative » de ce genre devait flatter les « empereurs daces ». Maximin, on le sait, savait « jouer de l'opinion publique ». Pour reprendre la lutte contre les chrétiens, après l'édit de 311, il fit pétitionner les païens des villes. La propagande en faveur d'un dieu national phrygien qui se confondait, par son second nom dace,

avec sa propre personne (Daos ou Daes = Daia) devait le flatter doublement. Voilà comment nous expliquons le nom que M. Cumont déclarait inexplicable : puisse cette conjecture lui agréer ! Et Daia n'était-il pas *Jovien* (ἡλιοδρομος Διός) ?

Le syncrétisme phrygo-daco-thrace rend peut-être compte de ce gentilice ou prénom d'Ἀθάνατος que s'attribuent tous les membres de la famille sacerdotale. Le remplacement d'Ἀδρήλιος ou Φλάβιος par un adjectif comme ἀθάνατος est sans exemple. Et il semble d'ailleurs que la famille des Epitynchanoi ait réellement changé son prénom (ou gentilice) civil en un prénom sacré. Ce serait même certain si l'on suivait W. Ramsay, qui reconnaît le grand père d'Épitynchanos, fils de Pios dans l'inscription suivante (1) :

A. — Ἀγαθῆ τύχη | Ἀδρήλιοι | Ἐπιτόνχανος καὶ | Ἐπίνικος
 σὺν τῇ μη|τρὶ Τερτύλλη πατέ[ρα] Τελέσφορον ἀπει|έρωσαν —
 B. — ἔτους τλδ' | σὺν τῇ εἰερά̄ εἰσ|[π]είρη̄ ἧς καὶ εἰρο|φάντης.
 Λατύπος Λούκιος.

« On ne voit pas cependant, disait de Stoop, par suite de quelles circonstances les *Ἀδρήλιοι* auraient pris le nom d'Ἀθάνατος. Ramsay pense que c'est un nom sacré qu'ils ont adopté après coup ». Cette hypothèse est plus que vraisemblable. Et ce nom sacré est significatif d'un mouvement religieux en sympathie avec ces Daces ou Gètes qui, de tout temps, avaient cru à l'immortalité de l'âme, et que l'on appelait même les « Immortels » (2).

II

Un texte difficile ?

Coup sur coup dans ces derniers temps, on a publié et republié une courte inscription de Sebaste en Phrygie, qui a fini par avoir les honneurs du *Supplementum Epigraphicum*

(1) W. RAMSAY, REA, III (1901), p. 275 ; CHAPOT, *ibid.*, IV (1902) ; p. 84 ; RAMSAY, *ibid.*, IV (1902), p. 269.

(2) Voyez tous les témoignages dans ROHDE, *Psyche*, trad. franç. I, p. 286-288 et notes.

graecum, VI, 180. Voici d'ailleurs la bibliographie complète. Tatar Köy, sur un bloc rectangulaire, devant la mosquée, inscription byzantine d'époque tardive, publiée successivement par Anderson, JHS, XVII (1897), page 417, n° 19; A. Körte, *Inscriptiones Bureschianae*, page 36, n° 63 (copie de Buresch). Corrections de Papadopoulos-Kerameus, *Žurnal Ministerstva narodn. Prosvěščenija*, 1902, sept., section de phil. classique, p. 411-412. La pierre a été retrouvée par MM. Buckler, Cox et Calder: JRS, XVI (1926), page 89, n° 220, avec une photographie de l'inscription, planche 13. Ajoutez ce que dit Buresch lui-même, *Aus Lydien*, page 172. Le texte est en deux fragments, détérrés jadis dans la forêt voisine de Tatar Köy. A la restitution ont contribué outre les savants déjà mentionnés, Th. Preger, K. Dieterich, L. Büchner. Donc, Anderson, Buresch, Körte, Papadopoulos, Preger, Dieterich, Büchner, Calder, Buckler, Cox et finalement Hondius avec tous ses savants conseillers, un véritable *consilium epigraphicum*. Et parmi ces érudits, la majorité connaissait bien le grec vulgaire, dans lequel, évidemment, notre texte est rédigé. Et, cependant, le résultat de tant de doctes efforts est déplorable. Voici le texte du *Supplementum*, que je défie aucun helléniste de me traduire :

+ Ἐγὼ Ἡοάνης ὑκοδομήσας τὸ ναὸ[ν] τοῦτον
 κέ' δῆδο τὸν κέ τὸ χοράφην το λάκ[α]νο ἔχον
 ἀναλῦσε τὸν λόγo μου, ἦνα π[ρ]όσοδον] πάρη
 τὴν ἐκκλησίαν ἢς τὴν ἡμέρα[ν κρείσεως ἐ]κκηνη
 5 ἦνα ἔχη τὴν δῆκην μετὰ τ[ὸν ἄγιον] Πρόδρομον.

Il faut noter que le fragment *b* (qui contient la fin des lignes), s'adapte au fragment *a* presque exactement d'abord : ligne 1, la lacune est d'une seule lettre, la lettre finale du mot *ναόν* ; l. 2, il manque un peu plus entre *λακ* (en réalité, il faut lire *λαχ* avec Körte) et *νο* ; ensuite, la fissure s'élargit. La lacune est de six lettres environ, l. 3 ; de sept ou plus, ligne 4, d'une dizaine à la ligne 5. Si l'on avait tenu compte de cette circonstance, on aurait probablement vu clair dans une dédicace toute simple, à condition, toutefois, de se rappeler la construction byzantine courante de *ἔχω* avec l'infinitif aoriste, au sens du futur, à condition aussi de chercher dans l'inscription la « désignation du

coupable » qui est promis à la damnation, non pas, il est vrai, après le Prodrome, mais, évidemment avec ceux qui ont tué le Prodrome, ou avec Judas — le Prodrome étant contre lui au jour du jugement.

Le coupable, le maudit, c'est celui qui enfreindra la volonté du défunt Jean, lequel, ayant bâti une église (de son patron le Précurseur, sûrement), lui a attribué un champ de légumes :

Ἐγὼ Ἰωάννης οἰκοδομήσας τὸ ναθ[ν] τοῦτον καὶ δίδω τον (lui donne aussi) καὶ τὸ χωράφιν τὸ λαχ[άνου]ν (c'est-à-dire λαχά-ρων)...

Ensuite, il faut lire, tout simplement :

Ὁ ἔχων

*ἀναλῦσαι τὸν λόγο(ν) μου, ἵνα τι[μωρὸν] πάρη
τὴν ἐκκλησίαν εἰς τὴν ἡμέρα[ν τῆς κρίσεως καὶ] κοινή(ν)
ἵνα ἔχη τὴν δίκη(ν) μετὰ τ[οῦ] Ἰούδα καὶ ἀντίδικον τὸν Προ-
δρομον.*

On pourrait écrire aussi à la ligne 4 *εἰς τὴν ἡμέραν τὴν φριζ-τὴν ἐκίνη(ν)*, mais je préfère ma leçon parce qu'il ne semble rien manquer après *κηνη* et qu'il faut que les deux malédictions soient liées par un *καί*. Au lieu d'*ἀντίδικον* on peut aussi écrire un autre composé de *δίκη*, de même sens, que nous avons dans une inscription de Calder (*Byzantion*, VI p. 426) : *τὸν Ἀρχιστρατήγον ἀτὸν (= αὐτὸν) ἔχει διάδικον*. C'est à la vengeance de S. Michel qu'est, dans ce texte, voué le violateur, comme, ici, à celle du Précurseur.

III

Inscriptions Montanistes et Novatiennes. L'Ascension avec les Saints et le Baptême des Morts.

Nous avons republié, dans cette *Revue* ⁽¹⁾ les deux premières inscriptions, phanéro-montanistes d'Asie-Mineure : l'une

(1) *Byzantion*, I (1924), p. 708, II (1925), p. 330.

de Dorylée, l'autre de Philadelphie. M. Calder a découvert à Pepouza même, ou dans les environs, deux courts textes appartenant sûrement à la secte (*Byzantion*, VI [1931], p. 423 et 424) :

Διογένους | καὶ | Ἀπφίας | Χρριστιανῶν et + Μοντάνου πρωτοδιακόνου +.

Il me semble qu'un cinquième texte épigraphique doit être considéré comme montanisme. C'est notre n° 398 (Khirka = Dioskome en Phrygie).

+ Ἀνελήμ-
φθη τὸ πε-
δίον Ἀντί-
πατρος +
5 ἰνδ(ικτιῶνος) ἰ καὶ
μηρὶ θ', ιζ'
ἡμ(έρα) κυρ(ιακῆ) +

Cette formule, en effet, est rarissime. En Asie Mineure, dans tous les cas, elle ne se rencontre que dans une seule inscription, et précisément c'est l'inscription dont nous avons démontré le montanisme :

† ἀνελήμφθη ὁ ἅγι[ος] Πραῦλι[ος] ὁ κοινωνὸς ὁ κατὰ τόπον
✠ ἐν ἔτει φμε' ἰνδ(ικτιῶνος) ἡ καὶ μηρὶ Ξανθικῶ ιε' ἡ[μ](έρα)
κυριακῆ τῆ συνόδω τῆ Μ[υλωνκ]ωμητῶν.

Le verbe ἀνελήφθη, dont l'emploi suppose une assimilation au Christ ou tout au moins un « traitement de faveur », suggère l'appartenance à une secte dont tous les membres se tenaient pour des purs et des saints. Ἀνελήφθη μετὰ τῶν ἁγίων ; c'est précisément ce qu'on lit dans une épitaphe, de Rome cette fois (De Rossi, p. cxvi), qui est sûrement montanisme, elle aussi ; Ἰουλείας Εὐαρέστας... ψυχῆ... εἰς οὐράνιον Χρ(ιστοῦ) βασιλείαν μετὰ τῶν ἁγίων ἀνελήφθη. Montanisme encore, l'épitaphe d'Aphrodisias ; ἀνάληψις Πέτρου (notre *Recueil*, n° 260) ?

M. Calder a publié plus d'une fois une épitaphe de Coetyaeum, par exemple dans JRS, XV (1925), p. 142, n° 128 :

[T]ὸν κλυτὸν ἐν ζωῶσι, τὸν ἔσοχον
[ἐ]ν μερόπεσσι, τὸν πρώτιστον βουλῆς
ἠδὲ πόλης ὄλης, τὸν πτωχὸς φιλέοντα

- [ε]ἵνεκεν εὐσεβείης, Εὐστοχίου φίλον υἷα
 5 τὸν ἀθάνατον φιλέεσκον (τοῦνεκα καὶ πηγαῖς
 λούσαμεν ἀθανάτοις) καὶ μακάρων νήσσοις
 ἐνβαλον ἀθανάτων. Δόμον, ζήσαντα
 τρὶς ἐτέων δεκάδας.

Je crois, comme M. Calder, que l'inscription est chrétienne. « The language in verse 6 was specially characteristic of Christian inscriptions of the later IVth century. E. g., bishop Macedonius of Apollonis in Lycia describes himself on his tomb (A.D. 375) as *ταύτη μακάρων ἀτραποὺς ἐλθῶν*, and the expression *μακάρων ἐνὶ χώρῳ* occurs in a Christian epitaph of Rome which probably belongs to the same period. For a fuller discussion of the language of such inscriptions see Cl. R., XXXVII, 1923, p. 56. On the hypothesis that the inscription is Christian, the first verse becomes intelligible at first sight. » Famous among the living, eminent among men » has a flavour of insipid repetition. But give *ζωοῖς* its Christian name, and *Famous among the Living Ones*, even as he was eminent among men, provides a pointed antithesis. The only significant phrase in the epitaph to which we have failed to find an exact parallel in inscriptions indubitably Christian is *τὸν ἀθάνατοι φιλέεσκον*. But, in view of an inscription of the Tembris valley which begins

Ἀκόλαν καθορᾶς κατέχ[ει] ἐνθ' οὗτος ὁ τύμβος
 λι[τ]ουργὸν Θεοῦ, ἀγγέλοις τε ποθητόν
 λαοῦ προστάμενον, νόμῳ τ[ε] δίκαια φρονῶν
 ἦρθε [κ]έλε[ν]μα Θεοῦ μετασταῖ[ν]αι εἰ[ς] ἀνάπαντιν,

we need scarcely hesitate to give *ἀθάνατοι* a sense which it can easily bear, that of Angels. If we are right, Domnos should be added (verse 2) to the list of Christian *βουλευταί* known from Phrygian inscriptions. To the list given n° 196 (Eumeneia) add also Julius Eugenius, bishop of Laodicea combusta. Domnos probably lived about the middle of the fourth century ».

M. Calder me convainc à peu près sur tous les points, mais l'argument le plus fort en faveur de la christianité se tire naturellement du vers 5 *τοῦνεκα καὶ πηγαῖς λούσαμεν ἀθανάτοις*, qui ne peut guère se rapporter qu'au baptême. Seulement ce baptême n'est probablement pas celui de la grande église.

Le dit baptême est présenté comme la récompense suprême d'une vie vertueuse, comme un rite funéraire. Il me semble probable que nous avons ici la première attestation épigraphique du « baptême des morts » (1).

Le sujet de *λοῦσαμεν* est « nous les membres de la communauté », de la *σύνδοκος*, — auteurs de l'inscripion, sans aucun doute.

Je remercie M. Isidore Lévy de m'avoir suggéré cette hypothèse que j'adopte, d'autant plus que notre texte est véhémentement suspect de montanisme, et que Philastre signale chez les Montanistes de son temps, ce rite singulier : « Hi mortuos baptizant » (2).

Il faut avouer que la ressemblance est grande entre cette inscription et la nouvelle inscription novatienne de Trophimos - Tatien - Ammia. V. Buckler - Calder - Cox, JRS. XVII (1927), 49-58, n° 230, fig. 1, photographie iv-v. Cf. Calder, *Bulletin of the John Rylands Library*, XIII (1929), 260-263 ; Hondius, *Supplementum epigraphicum graecum*, VI 137-140). Je ne copie que la dernière partie, sûrement chrétienne, de cette inscription.

Ἀμμία, θυγάτηρ πινυτή, πῶς | θάνες ἤδη ;

Τί σπεύδουσ' ἔθανες, ἢ τίς σ' ἐκίχησατο Μοι|ρῶν,

5 πρὶν σε νυνφικὸν ἰστέφα|ρον κοσμήσαμεν ἦν θαλά|μοισιν,
πάτρην σε λιπεῖν περ|θαλέους δὲ τοκῆας ; |

Κλήμ σε πατήρ κὲ πᾶσα πάτηρ | κὲ πότνια μήτηρ

10 τὴν σή[ν] || ἄωρότητα κὲ ἀθαλάμευ[τον] ἠλικίην.»

Τῆς δ' ἀναφθεγζαμ[έ]νη ψυχῆ[ν] Ἀμμίαο θανούση[ς] |

(1) A moins qu'il ne faille entendre dans ce sens le beau texte gnostique de Rome (CIG, 9595), si bien commenté et traduit par E. RENAN, *Marc-Aurèle*, 147 : *φῶς πατρικὸν ποθέουσα, σύναιμε, σύνευνε σοφή μου, λουτροῖς χρεισαμένη Χ(ριστο)ῦ μύρον ἄφθιτον ἀγνόν*. La phraséologie de cette inscription rappelle étonnamment les *tituli* étudiés ici. Cf. aussi *ibid.* ζῶει μὲν ζωῶσι.

(2) DE LABRIOLLE, *Les Sources de l'Histoire du Montanisme*, n° 100 ; *La Crise montaniste*, Paris, 1913, p. 521. Cf. W. HENRY, *Baptême des Morts*, dans le *Dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie*. Cette coutume n'était pas inconnue d'ailleurs des orthodoxes. V. MANSI, rééd. Welter III, 719 : *Codex Canonum Eccl. Afric. c. XVIII : Item placuit, ut corporibus defunctorum eucharistia non detur... et ne iam mortuos homines baptizari faciat presbyterorum ignavia.*

- δάκρυα θερμὰ χέουσα παρίσ|τατο πατρὶ αἰδὲ τεκούσῃ,
 15 τὴν οἷστρος θανάτιο λάβεν, ἐννήμαρ δὲ θανοῦσα
 λεξ[α]μένῃ καθ' ὕπνουσ παρηγο[ρ]ίην θανάτιο ·
 « μὴ κλῆε, πάτε[ρ] πολυώδυνρε (sic), μηδὲ σύ, μήτηρ (sic) ||
 20 ἐν τέλος ἐστὶν τὸ πᾶσιν ὀφιλ[ό]μενον.
 δῶρα πάτρης ἔλαβ[ον] | συνηλικίης τε ἀπάσης,
 δῶρ[ά] τ' ἀλεγινῶν κὲ πενθαλέου θαν[ά]τιο ·
 25 ἀλλ' ἔμ' ἐδικέ[ω]σε [οω]τῆ[ρ] ἐ||μ[ὸ]ς Ἰη[σοῦ]ς Χρ[ι]στ[ὸ]ς.
 [ἑώνιον] | ἤματι τοῦ[τ]ω [κ]ῦδος [ὄνηθεῖ]||σα διὰ πρ[ε]σβυ-
 τέρο[υ],
 [χει]ρ[ῶν] β[ά]πτισμα λαβοῦ[σα], ἔνδικον | τιμὴν παρθενίης
 30 ἀγνὴ παρθέ ||νος ἦλθον, πίστιν ἀγί[α]ν ὄ[μ]οσα (1)
 φῶς ἀέναον ἔχο[υ]σα, Νανά[των] ἀγίων δὲ [γ]ενοῦσα.
 Π[α]τ[ῆ]ρ | γὰρ ἐμ[ὸ]ς πολύοκνος αἰδὲ τ[ε] μήτηρ
 35 ἀργὴ μορμύξαντες || [ἀὔ]τῆν ἐμ[ὴ]ν ἐπ[ή]κ[ο]υσαν (2).
 Παρθενίην Χρισ[τῶ] γὰρ ἐκδ[οῦ]σα πένθ[ος] | ἄτλητον ἔθη-
 Κλαῦσέ με | κασιγνήτη Νόνα βαρυσπενθᾶς | ἐκίνη κ[α].
 ἦν χήραν ἐλέλιπτο γα||μβ[ρ]ὸς Κυριακὸς ἐμῖο,
 ζενοκτὸν γαμετ[ὴ]ν προλιπὸν κτλ.

Je ne puis accepter la restitution des précédents éditeurs : l. 30 : ἀπ[ι]νο[ῦ]σα (?) expliqué ainsi ; « κατὰ τὴν πίστιν ἀπινῆς οὔσα, cf. ἀπινοῦται = ἀπορροποῦται Hesychius ». A. Wilhelm écrit : « Statt mit Calder ein sonst nicht bekanntes Verbum ἀπινῶ, (« keeping ») *my faith* [unsullied] » oder ἀπινέω « being unsullied in my faith » anzunehmen, wird vielleicht, zumal ἀπινοῦσα « fits the traces, but is not certain », mit Annahme einer Auslassung ἀπ[ι]ν(ῆς) ο[ῦ]σα zu lesen sein » « Ἀπ[ο](δ)ο[ῦ]σα dub. Zingerle ». — J'avais songé à l'épithète ἀργνώεσσα, « candida », qui convient admirablement pour le sens, mais qui est peut-être trop pindarique, pour l'instituteur phrygien, auteur de ces vers. J'espère que ἀγί[α]ν ὄ[μ]οσα (ou ὄ[ρῶ]σα) sera adopté, mais ἀπινοῦσα ou ἀπ[ι]ν(ῆς) ο[ῦ]σα me semblent impossibles, de même que μένω avec le génitif à la ligne suivante : Νανάτων ἀγίων δὲ [μ]ένουσα. Pour justifier le génitif Νανάτων ἀγίων, même dans cette langue, il faut une préposition gouvernant le génitif (ἄσσον ἰούσα ?) ou un verbe

(1) Ou : ὄ[ρῶ]σα.

(2) Ou : ἐπ[ή]κ[ο]νον.

comme ἐγενόμην, γιγνομένην. Mon *Sprachgefühl*, je l'avoue, dans un texte de cette nature, est moins choqué par ἀγίων δὲ γενοῦσα (qui me semble sûr, bien que γενοῦσα soit un barbarisme, une contamination de γενομένη et de γεγῶσα), que par une phrase comme Ν. ἀγίων μένουσα que je ne comprends pas. Quant à la suite, M. Calder l'avait fortement romancée : « The situation is clear ; Telesphoros and Ammia were probably orthodox Christian and not Novatians, in any case they objected to their daughter taking vows, and chose a husband for her. It seems likely that Ammia II herself joined the Novatian church. The Novatians did not (like the Encratites and allied sects) proscribe marriage, but they honoured continence. Ammia's father and mother, who now, after the tragedy, reproach themselves with having been πολύοκνος and ἀργή, attempted to dragoon her into submission (cf. μορμούξαντες) but she persisted in espousing her virginity to Christ... Ammia had been betrothed. She fell under the influence of a presbyter and decided to be baptised into, and take vows in the Novatian sect. Her father and her mother tried to scare her (μορμούξαντες) ; a mad desire to die (οἴστρος θανάτοιο) came over her, and she hurried to her death (τί σπεύδουσ' ἔθανες ;). Her parents, who dedicate the epitaph, are now filled with remorse. She appears to them in their sleep to console them : and they represent her as saying the things which troubled their conscience (πατήρ πολύοκνος μήτηρ ἀργή) ».

Tout ce roman a été mis en latin par M. Hondius : « *Postremo in idem monumentum illata est Ammia filia, quae a parentibus quamquam et ipsis fidem christianam amplexis, quominus victam Novatianorum sequeretur monachaque fieret, impedita manus sibi attulisse videtur* ». Il n'en devient pas plus « historique » pour cela. M. Ad. Wilhelm en a fait justice : « Ein Klostergelübde Ammias ist also nicht erwiesen, das Verlassen eines Bräutigams ⁽¹⁾ irrig aus ihrem Grabge-

(1) M. CALDER lisait, l. 40 ζευκτὸν γαμ[ερὸν] πρόλιπον. Wilhelm rétablit ζευκτὸν γαμ[ετήν] προλιπόν (= ὦν) : « Meines Erachtens ist der Satz, l. 40 sq., gar nicht auf die Verstorbene zu beziehen. Denn diese beiden Zeilen bilden augenscheinlich einen Teil des Verzeichnisses der um Ammia trauernden nächsten Angehörigen. »

dichte herausgelesen worden ». Ni vœux, ni abandon volontaire d'un fiancé, ni suicide. Les choses sont beaucoup plus simples. Ammia avait un fiancé. Elle meurt prématurément, avant le mariage. Et elle apparaît en songe à ses parents, auxquels elle récite d'abord des lieux communs consolants. Elle leur annonce, ensuite, qu'elle a été justifiée par Jésus-Christ et qu'elle a reçu de la main d'un prêtre le baptême, « juste prix de sa virginité ». Elle continue : « Me voici vierge chaste ; j'ai juré la sainte foi ; ayant la lumière éternelle, et entrée parmi (devenue, *litt.*) les Saints Novatiens ». Ici devrait s'arrêter le petit discours d'Ammia, à la première personne. Mais, bien que ce qui suit ne puisse plus faire partie de « ces révélations aux parents », Ammia continue à parler — aux lecteurs, aux « passants ».

Personne ne semble avoir compris les lignes 32 sqq.

Calder, Hondius etc. lisent ainsi ;

Πατήρ γὰρ ἐμὸς πολύοκνος αἰδέ τ[ε] μήτηρ
ἀργή μορμύξαντες [ἄ]την ἐμ[ὴν νε]ικ[ο]ῦσι

M. Crönert roposait [μά]την ἐμ[ὴν νε]ικέουσι παρθενίην. Tout cela ne présente aucun sens, du moment que l'on oublie le « roman » (1). Ammia, tout simplement, décrit l'effet de ses « révélations » sur ses parents. Le père ni la mère ne semblent point traités de « paresseux » ; ils sont épouvantés, et l'épouvante les rend « stupides » et inertes. « Épouvantés, mon père plein de crainte, ma mère, sans mouvement, écoutaient ma voix ; car, en donnant ma virginité au Christ, je (leur) avais infligé une douleur intolérable ». Comme ce sont les parents d'Ammia eux-mêmes qui ont fait composer cette « poésie », il est difficile de croire qu'ils y blâment leur fille, ou qu'ils en soient blâmés. Ils sont seulement inconsolables, ce qui est humain, de sa mort prématurée, et la révélation de l'éternité bienheureuse d'Ammia, qui dans l'idée de celle-ci, devait être une *παρηγορίη θανάτιο*, ne

(1) M. CALDER traduisait ainsi : « For my slothful father and slug-gard mother sought to scare me and [upbraided ?] my [infatuation ?] ». Mais *δκνος* veut dire « crainte » au moins aussi souvent que « paresse » *Μορμύσσομαι* ne s'emploie jamais à l'actif. Déjà le moyen a le sens actif. Le péché, toutefois, est véniel pour un tel « poète ».

peut agir tout de suite sur leurs esprits consternés — d'autant plus que l'apparition les frappe de stupeur.

Que penser du baptême de la jeune morte? S'il a été un « juste honneur rendu à sa virginité », et si d'autre part cette virginité n'était pas « la conséquence d'un vœu », il s'agit évidemment d'un baptême *in extremis* ou même — comme dans l'inscription précédente — *post mortem*. On sait que, même dans les familles les plus chrétiennes, jusqu'aux v^e et vi^e siècles, on retardait le baptême, à cause de la gravité des péchés commis *après* ce sacrement. Le contexte, ici encore, suggérerait plutôt l'idée d'un baptême *post mortem*. La révélation d'Ammia n'est « intéressante » et nécessaire que si elle était morte sans avoir reçu le sacrement, et si ses parents sont dans l'inquiétude au sujet de sa destinée... Des deux restitutions que j'ai proposées, l. 30, *πίστιν ἁγίαν ὀρώσα* s'accorderait mieux que l'autre (*πίστιν ἁγίαν ὄμοσα*) avec cette hypothèse.

IV

Le « martyr » Gennadios.

« Das Grabgedicht aus Suverek bei Laodikeia Katakekau-mene, *Studies etc.*, p. 175, n^o 64, *Bulletin of the John Rylands Library*, Manchester, VIII (1924), p. 358 sqq, MAMA, I, p. xviii et 80 sq., n. 157, gibt sowohl W. M. Calder als auch H. Grégoire *Byzantion* I, p. 709, obgleich sie in der Lesung und Erklärung des wichtigen dritten Verses nicht einig sind, als das Denkmal eines christlichen Märtyrers aus der Zeit der grossen Verfolgung, und W. Peek hat ihnen kürzlich in seiner Anzeige *Gnomon*, VII, 527, zugestimmt » (1).

Cette inscription elle aussi, vient d'être reprise dans le *Supplementum epigraphicum graecum* (VI, p. 62, n^o 343) :

*Τόμβον Γενναδέλου πατήρ καὶ πότνια μήτηρ
ἐξετέλεσαν· ὁ γὰρ γένος πάτριον τ' ἀκάχησεν*

(1) Ad. WILHELM, *Griech. Grabinschriften aus Kleinasien*, Sonderausgabe aus den *Sitzungsber. der pr. Akad. der Wiss.*, phil.-hist. Kl., 1932, XXVII, p. 37 (= 826).

ποιμένον τ' ἐπ' ὄεσσι, θιροτραφείην γὰρ ἀνέτλη,
 οἴκτιστον θνήσκων καὶ δυσμερέων ἀνοσίω
 ἦπιος ὄν, ἔταίων μιννοθάδειος δ' ἔτελεύτα.

On s'est beaucoup querellé autour de ces mauvais vers ; mais, en dépit de M. Calder, de Sir W. Ramsay lui-même, et en dernier lieu de M. Hondius, la raison « épigraphique » finit par triompher. Je suis reconnaissant au « prince de l'art », Adolphe Wilhelm, d'avoir rejeté à tout jamais dans les ténèbres extérieures la monstrueuse leçon δ *ἱερογραφίην*. M. Hondius, en indiquant ma lecture, note dans son appareil critique : *at in imagine dilucide in fine vers. 5 leg. O*. Cet « argument » ne vaut rien. Le prétendu *gamma* est sûrement un *T* (cf. Adolf Wilhelm, *ibid.*, p. 39) : « wenn der erste Buchstabe des Wortes nach dem Lichtbilde deutlich *O*, nicht Θ ist, so kann der Steinmetz vergessen haben, den unterscheidenden Strich auszuführen. Ein anderer Stein von demselben Orte, MAMA, I, p. 125, n° 235, bietet in Z. 4 : *AOAΩN* der Herausgeber bemerkt : the *O* of *ἄλων* has no crossbar. Auch nr 199, p. 107 bietet, wie bereits Gr., *Byzantion*, IV, 695, bemerkt hat, in Z. 3 *O* statt Θ ».

Toutefois, M. Ad. Wilhelm, qui accepte ma leçon *θιροτραφίην* = *θηροτροφίην*, n'est pas — dit-il — tout à fait d'accord avec moi au sujet du sens de ce mot. *Θηροτραφίη* est le métier de *θηροτρόφος* (Judeich, *Altortümer von Hierapolis*, p. 179 = IGR, IV, 826 = G. Kaibel, *Epigr. gr.* 389), c'est-à-dire de « bestiarum custos quae venationibus circensibus destinatae erant ». « Aufgabe eines *θηροτρόφος* war das Fangen, Halten und Aufziehen wilder Tiere, die für die üblichen Tierhetzen, benötigt wurden, also von Bären, Wölfen, Wildschweinen ». (1) Wilhelm. J'avais traduit, pour ma part : « Lui, pasteur de brebis, il endura d'être donné en pâture aux bêtes ».

Au fond, M. Wilhelm pense que tel fut bien le sort final du pauvre Gennadius, qui mourut misérablement. « *Οἴκτιστον θνήσκων* wird wohl verständlich, wenn er in einem Kampf

(1) Ce sens de *θηροτρόφος* avait été indiqué, déjà, par M. PIO FRANCHI DE' CAVALIERI dans ses *Note Agiografiche*, fasc. 7 (1928), p. 121, 6. Ni M. Wilhelm ni les rédacteurs du *Supplementum* n'ont connu cet utile et savant mémoire.

mit wilden Tieren sein Leben verloren hat». Nous devons concéder à M. Wilhelm qu'en effet, le dangereux métier de *θηροτρόφος* est opposé, dans l'inscription, au métier plus doux de pasteur. Mais, le vers 4 reste à expliquer. *Οἰκτιστον θνήσκων καὶ δυσμενέων ἀνοσίων* est probablement mal copié (par le lapicide) au lieu de *οἰκτ. θν. γερὶ* (écrit p. e. *χαιρί*, comme *ἐταίων*) *δυσμ. ἀνοσ.*) ce qui ferait un hexamètre. Le génitif autrement, est impossible, quoi qu'on dise. D'ailleurs avec ou sans cette correction, le texte veut dire non seulement que G. a péri misérablement, mais qu'il a péri victime d'ennemis impies. Évidemment, comme le montre M. Wilhelm, *ἐνόσιος* ne s'applique pas nécessairement à des gens d'une autre foi ; tout assassin est un *ἀνόσιος*. Mais enfin, si l'on joint *θηροτροφίην* à *δυσμενέων ἀνοσίων* et à *οἰκτιστον θνήσκων*, il en résulte que Gennadios a été livré aux bêtes, et c'est ce qu'admet M. Wilhelm. Et, quant à l'opposition *Ποιμαίνων τ'ἐπ' ὕεσσι—θηροτροφίην ἀνέτλη*, elle ne s'explique bien que si tout cela est dit métaphoriquement ou semi-métaphoriquement. Je conclus que le plus probable est que nous avons affaire tout de même, à l'építaphe d'un prêtre chrétien martyr, livré aux bêtes. Pour un homme de basse condition, l'inscription, on le voit par la photographie, est un peu trop soignée. Et Calder a raison de dire : « The design of the panel, and the lettering are similar to those on the sarcophagus of Julius Eugenius » (1).

Je sais que même pour celui-ci, M. Wilhelm conteste qu'il ait été un « martyr » au sens technique du terme. Pourtant la phrase *πλείστας δὲ ὄσας βασάνους ὑπομείνας σπονδάσας τε ἀπαλλαγῆναι τῆς στρατίας τῆν τῶν Χριστιανῶν πίστιν φυλάσσω* est assez claire, et je ne vois pas pourquoi l'érudition de M. Wilhelm a accumulé les exemples de *βάσανος* au sens de « tortures morales, tracas, ennuis ». Dans toutes les langues, la signification des termes qui s'appliquent à la torture s'affaiblit vite (fr. gêne, tourment, all. behelligen, etc.). Mais ce n'est pas « gêne », « behelligen », le grec moderne *τὰ βάσανα τῆς ὑπάρξεως* qu'il aurait fallu alléguer ici. C'est

(1) CALDER, *Monumenta Asiae Minoris*, I, p. 89, n° 70, cf. notre *Recueil* (sous presse), n° 506, où l'on trouvera une bibliographie complète de l'inscription d'Eugène.

le concile d'Ancyre de 314. L'inscription de M. Julius Eugenius, on aurait bien dû s'en aviser, parle la langue de ce concile — et c'est naturel, je suppose. Or, nous lisons, au canon 3 (*Hist. des Conciles de HEFELE*, trad. LECLERCQ, I, p. 305 : *Τοὺς φεύγοντας καὶ συλληφθέντας ἢ ὑπὸ οἰκείων παραδοθέντας ἢ ἄλλως τὰ ὑπάρχοντα ἀφαιρεθέντας ἢ ὑπομείναντας βασάνους ἢ εἰς δεσμοκτήριον ἐμβληθέντας βοῶντάς τε ὅτι εἰσὶ Χριστιανοὶ καὶ περισχισθέντας (1. περισχεθέντας) ἤτοι εἰς τὰς χεῖρας πρὸς βίαν ἐμβαλλόντων τῶν βιαζομένων ἢ βρῶμά τι πρὸς ἀνάγκην δεξαμένουσ ὁμολογοῦντας δὲ διόλον ὅτι εἰσὶ Χριστιανοὶ καὶ τὸ πένθος τοῦ συμβάντος ἀεὶ ἐπιδεικνυμένους τῇ πάσῃ καταστολῇ καὶ τῷ σχήματι καὶ τῇ τοῦ βίον ταπεινότητι · τούτους ὡς ἔξω ἁμαρτήματος ὄντας τῆς κοινωνίας μὴ κωλύεσθαι, εἰ δὲ καὶ ἐκωλύθησαν ὑπὸ τινος περισσοτέρας ἀκριβείας ἐνεκεν ἢ καὶ τινων ἀγνοίᾳ εὐθὺς προσδεχθῆναι...* Tout le monde a toujours traduit, dans ce passage, *ὑπομείναντας βασάνους* par *subir la torture* ; c'est le cas des vieilles versions latines, de la syriaque, de l'arménienne (1). Mais le canon 3 du

(1) Trad. LECLERCQ : « Ceux qui se sont enfuis devant la persécution, mais qui ont été arrêtés, trahis peut-être par ceux de leur maison, qui ont souffert avec persévérance la confiscation de leurs biens les tortures et la prison, déclarant qu'ils étaient chrétiens, mais qui ensuite, ont été vaincus, soit que les oppresseurs leur aient mis de force de l'encens dans les mains, etc. Plus loin : *Προεξητάσθη δὲ κάκεινο, εἰ δύνανται καὶ λαϊκοὶ τῇ αὐτῇ ἀνάγκῃ ὑποπεσόντες προσάγεσθαι. εἰς τάξιν · ἔδοξεν οὖν καὶ τούτους ὡς μὴδὲν ἡμαρτηκότας, εἰ καὶ ἢ προλαβοῦσα εὐρίσκοιτο ὀρθὴ τοῦ βίον πολιτεία προχειρίζεσθαι.* On examine de même si les laïques à qui on avait fait violence (c'est-à-dire, qui avaient été physiquement contraints de sacrifier) pouvaient être promus dans le clergé (*τάξις, ordo*) ; et l'on décréta que, n'ayant pas commis de faute (curant ces sacrifices), ils pouvaient être élus, pourvu que leur vie antérieure ne pût pas être incriminée ». Eugène rappelle en somme dans son épitaphe le canon qu'il avait dû invoquer pour se faire élire évêque de Laodicée. J'imagine qu'il répond ainsi, péremptoirement d'ailleurs, à certaines critiques. Puisque nous parlons de lui, je profite de l'occasion pour noter que rien dans son inscription ne nous oblige à croire qu'il ait quitté le service immédiatement après ses *βάσανοι*. Au contraire, les mots *σπουδάσας ἀπαλλαγῆναι τῆς στρατίας* indiquent seulement que, comme c'était son devoir de chrétien, il a fait tout ses efforts pour cela. Rien ne permet de fixer la date à laquelle il a pris sa retraite. De même, on ne peut forcer l'expression *βραχὺν χρόνον διατείνας*

concile d'Ancyre n'éclaire pas seulement le sens peu douteux d'*ὀπομένειν βασάνους*, il explique toute l'építaphe d'Eugène. Eugène ayant été *officialis* sous Maximin avait été mis en demeure de sacrifier. L'avait-il fait ? En somme, l'inscription ne le dénie pas expressément, de même qu'elle n'affirme point du tout qu'Eugène quitta *immédiatement* le service. Au contraire, en disant : *l'ordre était de sacrifier et de ne pas quitter le service*, et *Eugène subit force tortures*, elle implique que le futur évêque resta attaché à son *officium*, et même, fut *contraint de sacrifier*. Une telle disgrâce, aux termes des canons d'Ancyre, ne retranchait pas sa victime de la communion, ne l'éloignait même point du sacerdoce, mais il fallait que la violence fût prouvée.

Eugène veut dire qu'il a souffert pour la foi, pendant la persécution de Maximin, et nous n'avons pas de motif de lui refuser créance. On ne lui donne pas le nom de « martyr » : mais ceux qui voient en lui un confesseur ont raison. Dans l'inscription d'Otourak, nous l'avons marqué plus haut, il reste probable que les *κακαὶ βασανοὶ* dont Ispatalè a préservé beaucoup d'hommes sont tout simplement la dernière persécution. Il ne faut pas multiplier les martyrs, soit. Et les théologiens qui ne veulent user de ce mot qu'au sens aujourd'hui canonique, sont dans leur droit (1). Mais dans un dossier épigraphique des persécutions, on ne saurait se priver de l'inscription de M. Julius Eugenius. Et, ne fût-ce que par l'élégance du cartouche inscrit, le *titulus* de Gennadius est apparenté à celui de Julius Eugenius. Il y a donc beaucoup de chances pour que, en style symbolique, dans une langue « abercienne », ce *titulus* nous dise qu'un pasteur des âmes a péri tout jeune, victime des bêtes et des païens.

V

Un patriarche phrygien ?

Voici encore un « revenant » épigraphique, un texte connu

ἐν τῇ Λαοδικέων πόλει. Il peut s'agir de plusieurs années. Ainsi s'expliquerait qu'il n'a pas assisté au concile de Nicée.

(1) Cf. H. DELEHAYE, *Analecta Bollandiana*, L (1932), p. 381,

depuis longtemps, qu'un très grand nombre de voyageurs et de touristes ont vu *in situ*, et qui pourtant n'a jamais été imprimé exactement. C'est notre n° 348. A Hiérapolis (du Lycus, en Phrygie Pacatienne), la voisine de Laodicée ; dans la grande église à l'Ouest des Thermes (cf. Humann, *Allertümer von Hierapolis*, pl. 11). La pierre est rongée par les eaux de pluie, les lettres à demi effacées sont d'une lecture fort difficile. Bibliographie : 1° *E cod. Askew. Append. II ex cod. Chish I*, 89 *exscripsit Muellerus* ; Kirchhoff CIG, 8769. 2° Copie de Cockerell, E. A. Gardiner, JHS, VI (1885), p. 346, n° 73. Observations de Fr. Cumont, *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, 1895, p. 290. 3° Judeich, *Allertümer von Hierapolis*, Berlin, 1898, p. 74-75, n° 22 (copie de Winter). [W. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, 2, p. 552, n° 418 (d'après CIG)]. 4° F. Uspenskij, *Izvēstija russk. arch. Inst. v Kpolě*, IX (1904), p. 403 (en minuscules, ignore les publications antérieures). — A. Papadopoulos-Kerameus, *Διορθωτικά εἰς χριστιανικὰς ἐπιγραφάς*, *Žurnal Ministerstva narodn. prosvěš.* (en russe), oct. 1907, section de philol. class., p. 483 (corrections). Comme dans le cas du n° II du présent article, ces efforts n'ont pas abouti à un déchiffrement satisfaisant. Voici mon texte :

+ Ἐπὶ τοῦ ἁγίου + (άτου) καὶ θεο[φ](ιλεστάτου) +
 ἀρχιεπισκόπου ἡμῶν καὶ π(ατ)ριάρχ(ου)
 Γενναίου ὁ [εὐ]λαβ(έστατος) πρεσ[β](έτερος)
 Κυριακὸς λόγῳ μου καὶ τ(ῶν)
 5 ἐκγόνων [μ(ου)] Ἰωάννης κ(αί)
 Κυριακῆς ἐκα[ρπ]ωφόρησ[α τὸ]
 κτίσμα τῆς [ἁγίω]τ(άτης) ἐκκλη(ησίας) Χρ(ιστοῦ).
 (iv)δ. ἡ' +

Je ne justifie pas dans le détail ma lecture, sauf sur deux points. L. 3. *Γενναίου* garanti par le triple témoignage de Chischull, Cockerell et Winter est certain. Ne plus lire *Γεννα(δ)ίου* (Cumont), ni *Ἰγνατίου* (c. 19). Cf. Ramsay, CB, p. 559. L. 4. *ΕΥΓΤΟΚΙΟΥΚ* texte épigraphique du CIG, *ΑΖΤΟΜΟΥΚ* ||| ||||| Winter, *τορουκ* Uspenskij. *Εἰστοκίου* est une forme impossible et les copies de Winter et d'Uspenskij sont fort loin d'*Εἰστοχίου* (restitution de CIG). Après le *καὶ* de la fin de la ligne il n'y a place que pour une ou deux lettres (Chischull).

Il ne peut s'agir que de l'article. Donc, le seul moyen de justifier le génitif c'est de trouver dans les lettres $\Lambda\text{---}\text{TO}$ une locution à valeur de préposition qui gouverne ce cas. Nous avons donc écrit $\lambda\acute{o}\gamma\omega$, que nous croyons certain. Dans notre inscription, les M sont difficiles à distinguer des N , et les Ω des O . Ces deux lettres paraissent ne différer que par une barre longitudinale sous la lettre ronde, et les deux voyelles semblent mises l'une pour l'autre : $\text{Ἰοάννης, ἐκα[ρπ]ωφόρησεν, ἐκγώνων}$ (du moins, d'après Chishull).

L. 5. ΕΚΓΟΝΩΝ.ΟΑ Winter, ΕΚΤΩΝΩΝΥ Chishull (probablement M surmonté d'un petit o).

— 6. ἐκα[ρπ]ωφόρησ[α] . Les anciens éditeurs (CIG, Ramsay, Cumont) lisaient ἐκ[τη]τορισ[σῶν] , forme qui s'est glissée dans plusieurs travaux sur la « langue byzantine », trompant jusqu'à Krumbacher dans un dernier mémoire (sur Κτίτωρ). Copie de Winter-Judeich : $\text{ΚΥΡΙΑΚΗΕΚΑ. . . ΟΦΟΡΗΕ}$. Le verbe a été reconnu par Uspenskiĭ — qui lisait à tort $\text{[καρπο]φορησ(άντων)}$ — et par Papadopoulos, *loc. cit.* Cf. Callinici *Vita Hypatii* p. 117 ; $\text{τὴν οὖν σορὸν αὐτοῦ ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ Οὐρβίκιος ἐκαρποφόρησεν}$ et une foule d'autres exemples dont on pourra trouver un relevé forcément bien incomplet dans notre *Recueil*.

Mais le principal intérêt de cette inscription, — surtout maintenant qu'elle est déchiffrée — c'est la titulature singulière qu'elle attribue à l'évêque d'Hiéropolis. Déjà M. Cumont avait cité des exemples de métropolitains qualifiés indûment de patriarches. « Les habitants d'Hiéropolis appelaient leur évêque patriarche, de même que ceux de Tyr [Hardouin, *Concilia*, II, p. 1356 sqq] acclamaient le leur en lui donnant ce titre de même aussi qu'on voit parfois, nommer patriarche l'archevêque de Thessalonique. [*Επιφανίου πατριάρχου*, au concile « sous Mennas, l'an 536]. Theoph. ed. de Boor, I, p. 162 (vingt-septième année d'Anastase) : $\text{τοῦ δὲ ἐπισκόπου Θεσσαλονίκης διὰ φόβον τοῦ βασιλέως κοινωνήσαντος Τιμοθέω τῷ Κωνσταντινουπόλεως ἐπισκόπῳ, μ' ἐπίσκοποι τοῦ Ἰλλυρικοῦ καὶ τῆς Ἑλλάδος συνελθόντες εἰς ἓν δι' ἐγγράφου ὁμολογίας ὡς ἀπὸ ἰδίου μητροπολίτου ἀπέστησαν ἀπ' αὐτοῦ, καὶ εἰς Ῥώμην πέμψαντες τῷ Ῥώμης κοινωνεῖν ἐγγράφως συνέθεντο. Τὸν δὲ Θεσσαλονίκης ἐπίσκοπον Θεόδωρος ὁ ἱστορικὸς πατριάρχην ὀνομάζει ἀλόγως, μὴ εἰδὼς τὸ διατί.$

Nous allons voir si, dans le cas d'Hiérapolis, il n'y a pas, à cette titulature extraordinaire, des raisons spéciales. Le terme *ἀρχιεπίσκοπος* est instructif à cet égard.

L'évêque d'Hiérapolis, en effet, n'était pas le métropolitain de la province de Phrygie Pacatienne. Le métropolitain était l'évêque de la cité voisine, Laodicée. Telle est précisément, selon nous, la véritable raison de l'apparition, dans notre texte, du titre extraordinaire d'archevêque. Il s'agit, pour ceux d'Hiérapolis, de marquer fortement la dignité de leur église, pour éviter qu'elle ne soit éclipsée par la gloire de Laodicée. Il s'est donc passé entre Laodicée et Hiérapolis ce qui s'est passé entre les diverses « métropoles » de la province d'Asie. Sur la longue dispute de préséance entre Éphèse et Smyrne, cf. notre bulletin épigraphique, *Byzantion* I (1924), p. 712 sqq. Cette querelle était fort ancienne, puisque l'empereur Antonin avait dû intervenir entre elles pour calmer leur amour-propre. Le proconsul d'Asie, dans une inscription curieuse, invective contre les « impies », Smyrnéens, qui sans doute s'étaient révoltés, et les acquitte à la suite des « acclamations » du peuple d'Éphèse : à cette occasion, le magistrat insiste sur la prééminence de la métropole éphésienne. A l'époque de Justinien, un édit publié par M. J. Keil « tâcha de réconcilier les parties en rappelant complaisamment les titres de chacune ». Éphèse a St Jean, le Théologue et le Fils du Tonnerre, Smyrne a Polycarpe. « Mais Polycarpe lui-même n'eût jamais consenti à accepter la gloire privilégiée des Apôtres et des Disciples, et si d'aucuns tentaient d'attribuer cette gloire à votre Timothée, qui fut pourtant de l'entourage des Apôtres (*ἀποστολικῶ*) les Smyrnéens (?) sans doute n'y consentiraient jamais ». La conclusion paraît être : Éphèse reste métropole, mais l'évêque de Smyrne est autocéphale. C'était sans doute le *statu quo* ; car, entre 451 et 457, l'évêque de Smyrne Aetherichos, émancipé d'Éphèse, était devenu *ἀρχιεπίσκοπος* (cf. notre *Recueil des Inscr. gr. chrét. d'A. M.*, n° 66).

D'après cette controverse, il est facile d'imaginer ce qui a dû se produire entre les deux voisins du Lycus. Laodicée était la capitale civile, mais Hiérapolis, dès l'époque païenne, son nom l'indique assez, était la ville sainte. Cette sainteté est confirmée par la religion nouvelle. On lit dans une

autre inscription d'Hiérapolis (notre n° 349) ; *Εὐγένιος ὁ ἐλ[ά]-
χιστος ἀρχιδιάκονος κ(αι) ἐφ(ε)σι(ᾶ)ς τοῦ ἀγίου | κ(αι) ἐιδέξεν
ἀποστέλλον κ(αι) Θεολόγον Φιλίππον. Α et Ω accostant un X.*
Nous ne nous aventurerons pas dans la question insoluble
ou du moins très embrouillée des deux Philippe : les titres
donnés à Philippe dans notre inscription (« apôtre et théologien »)
supposent une confusion entre Philippe de Bethsaïda, l'Apôtre, et
Philippe le Diacre et Evangéliste (*Actes*, VI, 5, VIII, XXI, 8).
Le témoignage le plus ancien et le plus éloquent est celui de
Polycarpe, *apud Eusebium*, III, 31 ; *Φίλιππον τῶν δώδεκα ἀποστέλων
ὃς κεκοίμηται ἐν Ἱεραπέλει καὶ δύο θυγατέρες αὐτοῦ
γενηρακῶναι παρθέναι, καὶ ἡ ἐτέρα αὐτοῦ
θυγάτηρ ἐν ἀγίῳ πνεύματι πολιτευσαμένη ἐν Ἐφέσῳ
ἀναπαύεται.* Dans l'inscription que nous venons de reproduire,
le titre de *θεολόγος* est choisi à dessein. Il ne se trouve pas,
dans la littérature ecclésiastique, appliqué à Philippe. Mais,
depuis que le tombeau du « Théologue Jean » avait servi d'argument
décisif pour trancher, en faveur d'Éphèse, la querelle des
métropoles d'Asie, il était naturel que les Hiérapolitains
qualifiassent de Théologue le personnage apostolique dont
ils possédaient la tombe.

Mais Hiérapolis ne s'est pas contentée, comme Smyrne,
d'avoir un archevêque. Elle a voulu un patriarche. Ceci est
beaucoup plus extraordinaire, du moins à première vue. Un évêque
qui n'est même pas métropolitain, usurper le titre de la dignité
ecclésiastique, quel sacrilège ! Certes, mais le scandale ne
commencerait qu'à une certaine date qu'il importerait de
déterminer. Il faut citer d'abord le texte fameux de St. Jérôme :
Épître à Marcella, datée de 382-85 (1). Saint Jérôme oppose
la simplicité de la hiérarchie catholique, qui ne connaît que
les évêques, à la pompe et à la complication de la hiérarchie
montaniste : « *Apud nos apostolorum locum episcopi tenent :
apud eos episcopus tertius est. Habent enim primos de Pepusa
Phrygiae patriarchae, secundos quos appellant cenonos (2),
atque ita in tertium, paene ultimum gradum episcopi devolvuntur...* ».
Il résulte de ce texte que, vers 382,

(1) Ep. xli, 3. DE LABRIOLLE, *Sources*, n° 113.

(2) C. à. d. *κοινωνούς* ; voyez notre article dans *Byzantion*, II (1925), p. 329 sqq.

personne dans la grande Église n'avait songé à qualifier officiellement de patriarche un évêque quelconque. Certes, l'organisation patriarcale était « en marche » (1). depuis Constantinople 381 et même Nicée 325. Mais le nom de patriarche n'était pas inventé, comme le dit si bien Suicer : *Aliter enim si sese res habuisset, qua, quaeso, fronte, qua conscientia Hieronymus superiora Montanistis exprobrare fuisset ausus?* On allègue parfois des textes de Grégoire de Nazianze et de Grégoire de Nysse, où il est question de patriarches ; mais ces textes confirment ce que nous avons dit : Grégoire de Nazianze appelle patriarche son excellent père, mais en même temps il le compare au vertueux Abraham. Grégoire de Nysse appelle patriarches les évêques réunis au Concile de 381 ; mais il ajoute : « tous sont fils de notre Jacob. » Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'un titre, mais d'une figure de style empruntée à l'Ancien Testament. Grégoire de Nazianze, vers la même date, en rappelant la mort d'Eusèbe de Samosate, tué par une Arienne, s'exprime ainsi : *οἱ πρεσβυτέρων ἐπισκόπων οἰκειότερον δὲ πατριαρχῶν εἰπεῖν σφαγὰς δημοσίας*. Qui ne voit que, pour rendre hommage aux martyrs, Grégoire fait usage d'une expression qui n'a rien d'officiel ? Il ne faut pas conclure non plus de ces trois textes, comme on le fait parfois, que « patriarche » était un titre d'honneur qui pouvait être donné à tout évêque. On risquait le nom dans un mouvement d'éloquence, ou en s'excusant, comme Grégoire le fait, par les mots *οἰκειότερον εἰπεῖν* ; mais il n'y a pas d'exemple qu'on interpelle ou qu'on acclame ainsi un évêque. En résumé, « patriarche », c'est de la littérature ; ce n'est encore ni une formule de politesse, ni surtout une expression protocolaire. C'est l'historien Socrate qui, pour la première fois, vers 440, en parlant du Concile de 381, emploiera le mot « patriarche » au sens byzantin (SOCRATE, V. 8, *in fine*).

(1) Dernier travail sur la question : l'article tout récemment paru du *Dictionnaire de Théologie catholique*. On n'y trouvera rien sur la question du titre qui nous occupe ici. Chose curieuse, cette question n'a jamais été examinée sérieusement depuis l'excellent *Thesaurus ecclesiasticus ex patribus graecis*, de SUICER, s. v. p. 640 sqq. Ce remarquable érudit à l'esprit si clair, a eu l'intuition, je pense, de l'origine hérétique dont notre texte semble apporter une confirmation.

Valesius remarquait : « *In secundo Canone Synodi Constantinopolitanae, quem hic designat Socrates, nulla fit mentio Patriarcharum* ». Même à Chalcédoine, le terme de « patriarche » n'est pas employé, mais seulement celui d'exarque, du moins dans les canons, car à la session du 8 octobre 451, à en croire Evagrius, le Concile acclama du nom de « patriarche » le Pape de Rome St. Léon (1). Il faut attendre le VI^e siècle pour rencontrer, surtout dans les *Novelles*, des exemples nombreux du mot au sens actuel. Mais, le titre une fois lancé, et il semble l'être, à en juger par le texte de Socrate, officieusement du moins, depuis 440, on l'applique non pas uniquement aux titulaires des sièges de Rome, d'Alexandrie, de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, mais à des vicaires patriarchaux et à de simples métropolitains. Les écrivains du IX^e siècle, lorsqu'ils rencontraient dans leurs sources cette appellation qui leur semblait abusive, se montraient fort scandalisés, comme on l'a vu par le texte de Théophane, que nous avons cité tout à l'heure. En 536 encore, on acclame ainsi l'archevêque de Tyr !

Toutefois, le seul exemple de l'emploi du mot « patriarche » dans une inscription officielle, à propos d'un simple évêque, est celui d'Hiérapolis. Sa date n'est malheureusement pas assurée, mais on ne se trompera guère en la mettant approximativement à la même époque que l'inscription d'Aetherichos de Smyrne (second quart du V^e siècle). La croix simple nous empêcherait déjà de remonter jusqu'à la fin du IV^e. Or, vers 430-450, l'attribution de ce titre à un simple évêque, même à un évêque qui se prétend égal à son métropolitain, est chose remarquable, et qui requiert une explication spéciale, locale. Cette explication, je crois l'avoir trouvée.

Si Hiérapolis ne s'est pas contentée, comme Smyrne, d'avoir un archevêque, et si elle a voulu un « patriarche », est-ce étonnant dans une province où ce titre existait déjà, usurpé depuis longtemps par des sectaires, les Montanistes de Pempouza ? Il devait être irritant pour l'église orthodoxe d'être éclipsée par la hiérarchie pompeuse d'une hérésie d'ailleurs pleine d'orgueil. Et si Hiérapolis, la « ville sainte », en vou-

(1) EVAGRIUS, ed. BIDEZ-PARMENTIER, II, 18 (p. 72).

lait à Laodicée, son chef-lieu, elle devait en vouloir aussi à Pepouza, cette infime bourgade qui se prétendait la Nouvelle Jérusalem (1). Ainsi s'expliquent les deux titres de l'évêque d'Hiérapolis : « archevêque », c'était pour Laodicée ; « patriarche », défi à Pepouza.

Ces prétentions d'Hiérapolis furent-elles « sanctionnées » ? officiellement, comme celles de Smyrne dont l'autocéphalie fut reconnue, et qui, plus tard, devint métropole ? Les Actes du Concile d'Éphèse nous permettent de l'affirmer. En effet, à ce concile, la question de préséance entre Laodicée et Hiérapolis ne paraît pas avoir été tranchée. Les deux évêques prennent *tous deux* le titre de métropolitites, et ceci est d'autant plus remarquable que par humilité sans doute, les évêques des chefs-lieux de province ne signent pour ainsi dire jamais qu'en qualité d'ἐπίσκοποι (2). La double exception que nous signalons pour Laodicée et Hiérapolis montrent que le conflit, en 431, était aigu, ou qu'on avait su trouver une solution « économique » en accordant, *honoris causa*, le titre de métropolitite au successeur de Saint Philippe.

VI

Prière byzantine.

Encore un texte fort simple, sur lequel on s'est acharné sans autre résultat que la production d'un grand nombre de barbarismes et autres monstruosité linguistiques. Bibliographie : Ramsay, *AM*, XIII (1888), p. 256, n° 72 ; Calder, *Monumenta Asiae Minoris* t. I, p. 135, n° 253 ; moi-même, *Byzantion*, IV, p. 697 ; *Supplementum epigraphicum graecum*,

(1) Il me semble évident que les Montanistes avaient eux-mêmes emprunté le titre de patriarche aux Juifs : le nom de « Nouvelle Jérusalem » est un argument très fort en faveur de cet emprunt. Sur les patriarches des Juifs, cf. JUSTER, *Les Juifs dans l'Empire romain*, I, p. 391-400.

(2) SCHWARTZ, *Conc. Ephes.*, VII, 112, 25 : Ἀριστόνικος ἐπίσκοπος τῆς Λαοδικέων ὑπέγραφα VII, 116, 163 Βενάντιος ἐπίσκοπος Ἱεραπόλεως μητροπόλεως ὑπέγραφα (3^e session). Ibid. (1^e session) : II, 151, Ἀριστόνικος ἐλάχιστος ἐπίσκοπος τῆς Λαοδικέων μητροπόλεως ὑπέγραφα.

VI p. 69, n° 389. Je croyais avoir montré la voie qui devait conduire à une restitution complète. Malheureusement, en matière d'épigraphie byzantine ou chrétienne, on a toujours à redouter le « dilettantisme des classiques ». Qu'on se rappelle les énormités de célèbres théologiens et d'illustres philologues, à propos de l'inscription d'Abercius. L'ignorance de la langue grecque et de la phraséologie byzantines, l'absence totale de *Sprachgefühl*, n'empêchent nullement certains « spécialistes » de faire des conjectures... comme celles de M. W. Peek, *Gnomon* VII (1931), 531, qui sont un vrai scandale (τῆς βίου !). La transcription de M. Hondius est à faire frémir :

Λέον ἀνάξιος [τῆς γῆς] | οἰπερπατᾶν
 α[ίνῶς] Θ(εο)ν παροργίσας [οὐ θ' ἰλασ] μὸν
 οὐδέν, εὐ[ρῶν περὶ] || τούτου πλὴν σ[οῦ] | Κ(ύρι)ε
 σ' ἰψῆν τι σίκ[ρον ἦρα], | Δόγε κ(ύρι)ε
 5 θ(ε)ίοι[ς ἦρει]σμε τῆς ἄνο κα[θάρασιν], |
 Δέξε με τῆ σὶ εὐσπ[λαγχνία?], || Κ(ύρι)ε·
 ἐνκαλίπτι λίθ[ος τοδ'] | ἔξαῦτις τεκθέν Vacat

Ces « restitutions » font penser aux essais de lecture (en grec) de l'inscription slave de la Sainte Face de Leon. M. Hondius qui fait suivre d'un point d'interrogation le seul complètement évident, imprime sans hésitation σ' ἰψῆν τι σίκ[ρον] avec les belles explications que voici ; ἰψῆν = ὄψῆεν, σίκνον = signum. Redonnons d'après l'estampage des *Monumenta Asiae Minoris*, le texte de la partie de gauche de l'inscription, seule conservée ;

Λέον ἀνάξιος
 ΟΙΠΕΡΠΑΤΑΑ
 Θ̄ΝΠΑΡΟΡΓΙΣΑΣ
 ΜΟΝΟΥΔΕΝΕΥ |
 5 ΤΟΥΤΟΥΠΛΗΝ
 ΚΕCΙΥΗΝΤΙΚ
 ΛΟΓΕΚΕΘ̄ΟΙ
 CΜΕΤΗCΑΝΟΚΑ
 ΔΕΞΕΜΕΤΙΚΕΥCΠ
 10 ΚΕCΝΚΑΛΙΠΤΙΛΙΘ
 ΕΞΑΥΤΙΚΤΕΚΘΕΝ

A partir de *λόγε* on voit que l'inscription est en décasyllabes ; *λόγε κ(ύρι)ε θ(εο)ῦ υ(ί)[έ . . . : (έ)μὲ τῆς ἄνο κλ. ; δέξαι με τῆ σῆ]* sont des débuts caractéristiques ; on reconnaît les césures. *OI* est souvent pour *Y*, ce qui est banal. L. 8 il est impossible de ne pas lire *κλ(ηρουχίας)* qui est exactement le mot qu'on attend : cf. *Byzantinische Zeitschrift*, XVI, p. 216 ; *πρὸς τὴν ἐκείθεν μεταστῆ κληρουχίαν*

D'autre part la leçon assurée *τῖ σῖ εὐσπ[λαγχνία]* ou *εὐσπ[λάγχνω προστασία]* nous donne la clé de la ligne 6 (fin) ; *ἦν τῖ σῖ* (pour *τῆ σῆ*). Le *ψ* est impossible : le lapicide a mal rendu le *compendium* *ας* de son modèle. Et il faut lire comme je l'avais proposé ou à peu près ; *οὐδὲν εἶ[ρον]* ou *εἶρηκα* ou *εὐράμενος]* *τούτου πλὴν τ[ῆσδε τῆς ἰ]κεσίας*. Léon « n'a rien trouvé de mieux qu'une supplication » une prière qu'il a sans doute composée et dont les lignes 7 et suivantes nous donnent la teneur. Ce Léon « a courroucé Dieu » : c'est donc un grand pécheur. Ainsi la mystérieuse ligne 2

ΟΙΠΕΡΙΑΤΑΑ . . .

s'éclaire. On se rappelle que *OI* est pour *Y*-même, ce qui est énorme, dans le *compendium* sacré *ΘΥ*. Il faut donc lire :

ὕπερ πά(ν)τα ἀ[μαρτωλὸν]
Θ(εὸ)ν παροργίσας.

« Ayant courroucé Dieu plus que tout pécheur ».

Bref, voici ma restitution :

- Λέον ἀνάξιος [πρεσβύτερος]*
ὕπερ πά(ν)τα ἀ[μαρτωλὸν]
Θ(εὸ)ν παροργίσας [εἰς ἐξίλασ-]
μὸν οὐδὲν εἶ[ρηκα...]
5 *τούτου πλὴν [τῆσδε τῆς ἰ]-*
κεσίας ἦν τῆ σῆ κ[ράζω χάριτι . .
« Λόγε Κ(ύρι)ε Θ(εο)ῦ υ(ί)[έ παντάναξ]
έμὲ τῆς ἄνου κλ[ηρουχίας ἀξίον]
δέξ(αι) με τῆ σῆ εὐσπ[λάγχνω προστασία]
10 *καὶ ὄν καλύπτει [λίθος ὄδε καὶ τάφος]*
ἐξ αὐτίς τεκθέν[τ' ἀνάδειξον ἐν φάει.]

VII

Melias le Magistre.

Le R. P. de Jerphanion vient de publier le second volume — impatientement attendu — de ses *Églises rupestres de Cappadoce*. Dans l'église qu'il appelle « Le Pigeonnier de Tchaouch In » où sont commémorés Nicéphore Phokas et Théophane, le César Bardas Phokas et le couropalate Léon, il signale le portrait de deux grands personnages « à la suite des dix derniers des Quarante Martyrs ». Deux cavaliers marchant vers la droite, la lance sur l'épaule. Ils sont nimbés et peuvent passer pour des Saints (pl. 142 n° 5) ; mais, à côté du premier on ne voit aucun nom, et on lit l'invocation ⁽¹⁾ :

*Κ(ύρι)ε βοήθι
τὸν δοῦλον σου
Μελίαν μά-
γιστρον.*

Quel est ce Melias ? Le moment est venu de répondre à cette question, car « les Melias » sont d'actualité. M. E. Honigmann vient d'en parler dans un mémoire, encore manuscrit, destiné à l'édition française de Vasiliev, *Byzance et les Arabes* ; j'y ai touché dans mes *Études sur l'Épopée byzantine*, qui paraissent dans la *Revue des Études grecques*, et M. St. P. Kyriakides vient à l'instant même de consacrer aux Mélias vingt-cinq pages ; *Βυζαντινὰ Μελέται* ; I. *Τὸ Μολυβδόβουλλον τοῦ στρατηγοῦ Μελίου (ἀνατόπωσις ἐκ τοῦ δευτέρου τόμου τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης)* ; il n'a pas connu l'inscription cappadocienne, pas plus d'ailleurs qu'Honigmann.

A première vue on serait tenté d'identifier le Mélias de Tchaouch In avec Melias le grand, le fondateur du thème de Lykandos. Le prédicat de *magistros* est fort rare et ne peut s'appliquer qu'à un très grand personnage, et le nombre des gens appelés Melias (Μελίης), qui furent en même temps

(1) G. DE JERPHANION, *Eglises rupestres de Cappadoce*, II, p. 529 ; voyez aussi, du même, *Chronologie des églises de Cappadoce*, *Echos d'Orient*, XXXIV, janvier-mars, 1931, page 17.

magistres, n'a pas dû être très considérable. Constantin Porphyrogénète, éd. Bonn, p. 228 : *ὁ δὲ αὐτὸς Μελίας διὰ τε τὴν συνοῦσαν αὐτῷ πρὸς τὸν βασιλέα τῶν Ῥωμαίων πίστιν καὶ τὰς πολλὰς καὶ ἀπίερους αὐτοῦ κατὰ Σαρακηνῶν ἀνδραγαθίας μετέπειτα μάγιστρος ἐτιμήθη* — bien qu'il ne fût que stratège du thème de Lykandos, et non pas *δομέστικος τῶν σχολῶν*. Mais ce Mélias, Mélias I^{er}, le « grand Mleh », est mort en 934 (Kyriakidès, p. 25). Comment pourrait-il être représenté — avec une inscription dont le type ne se réfère d'ordinaire qu'à des vivants — dans une église décorée sous Nicéphore Phokas? Il s'agit donc d'un autre Mleh, a dit très justement le P. de Jerphanion. Ce doit sûrement être le Mélias du sceau publié par Schlumberger ⁽¹⁾ (*Γεώργιος πρωτοσπαθάριος βασιλικὸς στρατηγὸς Μαμίστρας, Ἀναβάρζον, Τζαμανδοῦ ὁ Μελιάς*), que, pourtant, MM. Kyriakidès et Constantopoulos ⁽²⁾ déclarent à tort, postérieur et de beaucoup (au plus tôt du XI^e siècle).

Ce magistros Mélias du temps de Nicéphore Phokas n'est mentionné par aucune source grecque, et c'est pourquoi ni M. Kyriakidès, ni le P. de Jerphanion n'en parlent. Schlumberger lui-même n'en dit rien dans son *Nicéphore Phokas*. Mais il le retrouve dans le tome I^{er} de l'*Epopée Byzantine*. Car les sources orientales nous racontent, avec un certain détail, l'expédition du domestique Mleh vers Amida en 972-973. Je puis me dispenser ici de renvoyer aux Arabes et aux Arméniens (Ibn Khaldoun, Ibn-al-Athir, Asçlik, Mathieu d'Edesse) dont les témoignages sont réunis par Gustave Schlumberger ⁽³⁾. « Il y eut certainement dans la fin de cette année 972, plutôt encore dans le courant de 973, période qui correspond à peu près à l'an 362 de l'Hégire musulmane, une nouvelle campagne de divers contingents grecs sur le Haut Euphrate, et cette campagne malheureuse fut même, semble-t-il, une des causes principales qui hâtèrent celle de l'année suivante. De cette première expédition les chroniqueurs ara-

(1) *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 271.

(2) M. HONIGMANN croit « possible que le stratège de Mamistra soit le futur domestique et magistros de Nicéphore Phocas ». M. E. STEIN est très affirmatif; v. note complémentaire.

(3) G. SCHLUMBERGER, *L'Epopée byzantine à la fin du dixième siècle*; Jean Tzimiscès; les jeunes années de Basile II le Tueur de Bulgares, Paris, 1896 pp. 228 sq.

bes Aboul-Faradj entre autres, et les historiens nationaux d'Arménie, Étienne de Taron (Asoïik) et Mathieu d'Édesse, disent uniquement ceci : « Le grand domestique des forces impériales en Orient, Mleh (un Arménien certainement, ainsi que l'indique son nom, personnage sur lequel se taisent du reste entièrement les chroniqueurs byzantins et qui ne se trouve cité que dans une seule occasion) franchissant le Haut-Euphrate avec des forces considérables, pénétra, dans le cours de cette année 973 dans l'Al-Djezirah (c'est-à-dire la Mésopotamie) et mit une fois de plus à sac toutes ces régions infortunées ». Après avoir pris Nisibe, Malatya, il mit le siège devant Amida. Devant cette place, les Byzantins essayèrent une défaite complète. Le récit le plus détaillé, le plus légendaire aussi, est celui de Mathieu d'Édesse. En voici un passage : « Mleh et ses principaux officiers furent conduits enchaînés dans Amida. Ils étaient quarante, tous de rang élevé, tous patrices. Les chefs musulmans, voyant la défaite des chrétiens conçurent de grandes craintes et se dirent : « Le sang que nous avons versé ne nous profitera pas. Cette nation fondra sur nous et détruira la race des Musulmans. Eh bien, faisons alliance avec le général et ses officiers nos captifs, et, après avoir reçu leur serment, renvoyons les en paix chez eux ». Tandis qu'ils délibéraient sur ce sujet, la nouvelle du meurtre de Nicéphore Phocas leur arriva ».

Ceci, dit M. Schlumberger, est une erreur manifeste, puisque Nicéphore Phocas avait péri quatre années auparavant. « Alors ils envoyèrent les quarante à Bagdad, au Kha-life Mothi, et tous y moururent. Le grand domestique adressa à l'empereur, à Constantinople, une lettre dans laquelle il avait consigné de terribles malédictions : « Nous n'avons pas été jugés dignes, disait-il, d'être ensevelis suivant la coutume dans une terre consacrée, et nous n'avons obtenu pour nos ossements d'autre abri qu'une terre maudite et la sépulture des malfaiteurs. Non, nous ne vous reconnaissons pas pour le maître légitime du saint empire romain. Le trépas malheureux de tant de chrétiens, leur sang versé sous les murs d'Amida, et notre mort sur la terre étrangère, sont les griefs dont vous rendrez compte sur votre tête à Jésus-Christ notre Dieu, au jour du jugement, si vous ne tirez pas de cette ville une ven-

geance éclatante ». L'erreur chronologique de l'Arménien ⁽¹⁾ dénonce, à elle seule, le travail de la légende. Les Syriens et les Arabes se bornent à dire que Mleh périt du « cancer » (à Mozala, Aboul-Faradj), ou empoisonné par une potion que son vainqueur lui aurait fait prendre en guise de médecine.

Tous nos lecteurs auront remarqué, dans la version romancée de Mathieu, le chiffre « hagiographique » de quarante, qui fait de cette histoire une sorte de doublet de l'histoire des martyrs d'Amorium, lesquels, eux aussi, étaient tous des officiers supérieurs. On peut être sûr que, tout au moins, le chiffre aura été arrondi dans cette intention hagiographique. Tous nos lecteurs auront fait, aussi, un rapprochement, qui s'impose, entre le récit arménien et la fresque de Tchaouch In. Le magistros Mélias et son compagnon, dont le nom a péri, chevauchent à la suite du dernier peloton des XL martyrs de Sébaste. Si la fresque était postérieure à 973, et si le proscymène *κύριε βοήθει τῷ σῶ δούλῳ Μελίᾳ μαγίστρῳ*, ne se rapportait pas, avec une absolue évidence, à un personnage vivant, il est clair qu'on songerait tout de suite à l'hypothèse suivante : pour honorer le néo-martyr Mélias, on l'a représenté « à la suite » de la glorieuse phalange des Quarante de Sébaste. Mais cette hypothèse est impossible, puisque la fresque est datée de l'an 963-9 au plus tard. Il ne reste donc plus qu'à admettre le rapport inverse. *C'est la fresque de Tchaouch In, où le magistros Mélias figurait à la suite des Quarante de Sébaste, qui a inspiré à Mathieu d'Édesse, ou à son informateur, cette version de la catastrophe de 973, selon laquelle Mélias aurait fait partie d'un groupe de Quarante Martyrs.* Je suis autorisé à dire que le R. P. Peeters et M. Adontz approuvent tous deux cette hypothèse. Le P. de Jerphanion, qui insiste dans son livre, en plusieurs endroits, sur l'importance des influences arméniennes dans la Cappadoce troglodytique, trouvera sans doute, lui aussi, notre conjecture vraisemblable.

Pour lui, le « pigeonnier » de Tchaouch-In, précisément, est l'œuvre d'une population arménienne et connaissant à peine le grec. A cause du portrait d'un grand chef arménien, la dite église a dû avoir une certaine célébrité, dans l'« ar-

(1) Trad. DULAURIER, *Bibl. hist. univ.*, p. 12-14.

ménisme » d'alors, et il n'est pas du tout étonnant que cette célébrité se soit propagée jusqu'à Édesse. On peut aller plus loin encore, et mettre sur le compte de cette source « iconographique » l'erreur chronologique de Mathieu d'Édesse, qui date du règne de Nicéphore Phocas l'expédition du grand domestique Mleh.

La publication du P. de Jerphanion montre une fois de plus, mais cette fois d'une manière éclatante, combien regrettable est l'absence d'une *Prosopographie byzantine* — surtout quand un personnage n'est pas mentionné par les chroniqueurs grecs, mais seulement par les sources orientales.

Puisque, décidément, la famille des *Μελίας* est d'actualité, grâce aux publications récentes citées plus haut, profitons-en pour dire quelques mots de Mélias I^{er}, « fondateur de la dynastie ». M. Kyriakidès a cité *in extenso* les passages du *De Thematibus* et du *De Administrando Imperio* qui le concernent ; M. Honigmann y a joint les sources orientales, et M. Joseph Laurent avait, depuis longtemps, analysé les unes et les autres. Nous ne referons pas, après eux, l'histoire de Mélias le Grand, *ⲙⲗⲉⲗⲓⲁⲥ ⲙⲗⲉⲗⲓⲁⲥ* (vulgairement *ⲙⲗⲉⲗⲓⲁⲥ*), le *Μελεμέντζης* de Digénis Akritas. Mais nous essaierons de préciser un peu la situation et l'étendue de son domaine, et en même temps de rétablir la chronologie de sa carrière mouvementée.

Mleh arrive à Byzance, dans la suite de l'Arménien Ašot (*Ἀζῶτος*) (1). Il prend part à la malheureuse bataille de *Βουλγαρόφυγον* (893, dit M. Kyriakidès, mais la vraie date est 897). Puis, il va en Asie Mineure, où il s'associe étroitement à un héros épique, le patrice Eustathe Argyre, turmarque des Anatoliques, et grand ami d'Andronic Ducas.

Il est sûr qu'Eustathe et Mélias partagèrent la disgrâce d'Andronic (906). Ils furent tous deux exilés, et Melias, comme Andronic et son fils Constantin, se réfugia chez l'ennemi. Mais au lieu d'aller jusqu'à Bagdad, il resta chez l'émir de Mélitène.

(1) *De Thematibus*, Bonn, p. 32 : 'Εκείνος γὰρ ἐλθὼν πρὸς Λέοντα τὸν αἰοίδιμον βασιλέα, εἴτε ὡς πρόσφυξ εἴτε ὡς φίλος, οὐκ οἶδα, ἐκείνος εἶχε θεράποντα τὸν χθῆς καὶ πρὸ μικροῦ τελευτήσαντα, Μελίαν λέγω τὸν περιβόητον, ὃς καὶ συνεστράτευσεν αὐτῷ πρὸς τὸν δυστυχεστάτον πόλεμον, τὸν τοῦ Βουλγάρου λέγω.

Eustathe Argyre, rappelé de l'exil, fut ensuite nommé stratège de Charsianon. On peut supposer que cette mesure de clémence fut prise vers 908, lorsque Constantin, fils d'Andronic, étant rentré lui aussi à Constantinople, Léon s'adoucit un peu à l'égard des Ducas et de leurs partisans. Mais Mélias restait toujours à Mélitène (1). C'est alors que le groupe des Arméniens réfugiés à Mélitène s'adressa à l'empereur et à Argyros, demandant un sauf-conduit, sous la forme habituelle d'un chrysobulle, et en même temps des domaines et des fonctions en terre d'empire ; *τὸν μὲν Βαασάκιον καὶ τοὺς ἀδελφοὺς αὐτοῦ εἰς Λάρισσαν καθεσθῆναι, καὶ ὀνομασθῆναι τὸν μὲν Βαασάκιον Λαρίσσης κλεισουριάρχην — ὅπερ καὶ γέγονε — τὸν δὲ Ἰσμαῆλ κλεισουριάρχην εἰς τὸ Συμπόσιον — ὃ καὶ γέγονε — τὸν δὲ Μελίαν εἰς Εὐφράτειαν εἰς τὰ Τρυπία εἰς τὴν ἔρημίαν γενέσθαι τουρμάρχην, ὅπερ καὶ ἐγένετο* (*De Adm.*, p. 227). Ainsi Vassak avec ses frères Krikorikis et Pazounis s'installent à Larissa, dont Vassak devait devenir clisurarque : Ismaël était nommé clisurarque de *Συμπόσιον* : Mélias, lui, quittant Mélitène, devenait turmarque dans l'« Euphratie », dans la région des défilés et le désert.

Mais il ne peut garder longtemps ce poste trop avancé. Quand Constantin Ducas *προεβλήθη εἰς τὸ Χαρσιανόν*, c'est-à-dire, évidemment, devint stratège du Charsianon, où il succéda à Eustathe, Mélias quitta sa dangereuse position, trop « en flèche », et vint occuper des régions plus à l'ouest. C'est alors qu'il s'empara d'un vieux château qu'il rebâtit et fortifia, et dont Léon fit la capitale d'une clisure, Lykandos ; *κατήλθεν οὗτος ὁ προρρηθεις Μελίος καὶ τὸ παλαιὸν κάστρον, τὴν Λυκανδόν, ἐκράτησε, καὶ ἔκτισεν αὐτὸ καὶ ὠχυροποίησε, καὶ ἐκεῖσε ἐκαθέσθη, καὶ ὠνομάσθη παρὰ Λέοντος... κλεισοῦρα*.

Il semble que ces régions, occupées par Mélias, fussent proches des districts où s'étaient précédemment installés les autres Arméniens. Ceux-ci en effet, avaient eu des malheurs. Vassak, le clisurarque de Larissa, avait été exilé pour la seconde fois, et Larissa, rattachée au thème de Sébastée (Sivas) dont Léon Argyre devint stratège (c'était le

(1) *De Administrando Imperio*, p. 227 : *Καὶ ἐπὶ τῆς βασιλείας Λέοντος τοῦ φιλοχρίστου δεσπότητος Εὐστάθιος ὁ τοῦ Ἀργυροῦ ἀπὸ τῆς ἔξορίας ἀνακληθεὶς εἰς τὸ Χαρσιανὸν στρατηγὸς ἐχωρίσθη · ὁ δὲ Μελίος εἰς τὴν Μελιτηνὴν ἔτι πρόσφυγος ἦν*.

fils d'Eustathe). Ismaël, lui, avait été tué, et Symposion restait sans maître. Mélias le recueillit : mais d'abord il s'était arrondi du côté « de la montagne de Tzamandos » (*De adm. imp.*, p. 228 ; *καὶ μετὰ τοῦτο διεπέρασεν ἀπὸ Λυκανδοῦ εἰς τὸ ὄρος τῆς Τζαμανδοῦ, κάκεισε τὸ νῦν ὄν κάστρον ἔκτισεν καὶ ὡσαύτως κάκεινο κλεισοῦρα ἐκαλεῖτο, ποιήσας αὐτὸ τουρμαρχᾶτον*). J'aurais dû dire que le Porphyrogénète mentionne encore la turme τὸ *Κυμβαλαιός* du thème de Charsianon qui d'abord, sous Léon, dit-il, était une région frontière et touchait au désert (*ἐρημία*) de Symposion, aux environs de Lykandos (*De Adm. Imp.*, p. 227, 6-9).

On sait que Lykandos et ses dépendances furent érigées en thème, en faveur de Mélias, après 913. Mais, au lieu de poursuivre, nous essaierons de fixer la date de la construction du château de Lykandos — et la topographie de toute la région.

Mélias, abandonnant l'Euphratie, se replia vers l'Ouest et recueillit la succession de Vasak, *quand Constantin Ducas fut nommé stratège de Charsianon*. C'est donc assez tard dans le règne de Léon, me semble-t-il, qu'eut lieu ce repli — vers 908 ou 909, peut-être même 910 (invasions des Arabes sous Munis et Kasim ibn Sima).

Si, pour occuper Lykandos, Mélias a dû « descendre », quitter l'« Euphratie, le désert et les défilés », cela signifie évidemment que Lykandos est plus à l'Ouest que toutes ces régions. Il résulte du contexte du chapitre 50 du traité *De Administrando Imperio*, p. 227, que Kymbalaios, Larissa, Symposion étaient situés dans le même district, et que Symposion touchait même à Lykandos : τὸ δὲ Συμπόσιον ἦν ἐρημία πρὸς τὰ μέρη τῆς Λυκανδοῦ παρακείμενον.

Si nous arrivons donc à déterminer avec vraisemblance l'emplacement de l'une de ces localités, nous parviendrons à fixer assez aisément, du même coup, les autres.

Pour Larissa, elle ne peut être extrêmement éloignée de Sebasteia-Sivas, puisqu'on l'a rattachée finalement au thème de Sébastée : tout le monde la cherche approximativement sur la route de Sivas à Césarée. *Κυμβαλαιός* (sic) et *Συμπόσιον* (sic) sont évidemment des noms indigènes habillés à la grecque, ἐπὶ τὸ ἐλληνικώτερον, avec, dans les deux cas, une étymologie populaire « savante », s'il se peut dire. Je

pense qu'il n'y a pas de doute que τὸ *Κυμβαλαιός* ne soit une autre forme de *Καμουλιανά* ou *Καμουλιαναί*, un évêché fameux que M. Ramsay situe au S. du Halys, au N. de Césarée, au N. aussi d'Erkelet. Le nom de *Καμουλιανά* se présente aussi sous la forme *Καβουλιανά*, et l'accent très suspect de l'oxyton *Κυμβαλαιός* chez le Porphyrogénète, augmente encore la ressemblance. Si cette turme jusqu'à présent mystérieuse et proche de la région colonisée par les Arméniens sous Léon le Sage, est en réalité le diocèse d'un évêque suffragant de Césarée, *a fortiori* doit-on chercher, parmi les six évêchés nouveaux de la Notitia de Léon le Sage et du patriarche Nicolas, quelques-unes des localités occupées par Mleh et ses hommes. En effet, parmi les six évêchés se trouvent Tzemandos... et Sobeson (*ὁ Σοβέσου*) (1).

Σόβεσον a été identifié à coup sûr par le P. de Jerphanion ; c'est, naturellement, le Suveš d'aujourd'hui, dans la Cappadoce troglodytique. Or, déjà Gelzer avait vu clair en ce point ; *Σόβεσον* est la forme « naturelle » du nom de lieu élégamment travesti en *Συμπόσιον* par le Porphyrogénète. Le cas est tout à fait parallèle à celui de *Κυμβαλαιός* refait

(1) Pour la question des six nouveaux évêchés cappadociens, voyez surtout DE JERPHANION, *Églises rupestres de Cappadoce*, t. I, p. LVI, qui renvoie à toute la « littérature » antérieure. — Dans la notice arménienne (version de celle de Léon), Kamoulliana apparaît sous la forme *κωφιλιανών*, Kavoulianon. Gelzer identifie Sobesos avec *Συμπόσιον* dans ses *Ungedruckte... Notitiae Episcopatum*, p. 561. Pour *Suvesh* (graphie actuelle *Suveš*), cf. DE JERPHANION, *loc. cit.* *Suveš* est à une demi-heure de Damsa près de Sinasos. — Je profite de l'occasion pour rappeler que dans ces dernières années, une douzaine de noms de lieux de cette région, mentionnés soit par les Grecs, soit par les Arabes, ont fait l'objet d'identifications certaines. Le P. PEETERS (AA. SS., III Nov. 329-329, cf. DE JERPHANION, I, p. 22) a montré que le village de *Κόραμα* n'est autre que Göreme, près Matchan (*Ματιανή*). Le nom de Damsa rappelle *Ταμισός* (un évêché au XIV^e siècle). Je viens de retrouver ce même nom chez les Arabes : c'est le Wādī Tāmisa de Mas'ūdī. Cet auteur cite encore dans la même région (troglodytique) un Wādī Sālamūn. J'y reconnais sans hésiter la vallée encaissée de *Selme*, l'une des plus caractéristiques de la région (ROTT, *Kleinasiatische Denkmäler*, p. 263). On trouvera d'autres identifications dans mon article du BCH, XXXIII (1909), p. 139 : elles sont pour la plupart acceptées par HONIGMANN.

(d'après *κύμβαλον*) sur la forme cappadocienne primitive, mieux conservée par les *Notitiae episcopatum*.

Mais si *Σόβεσον* = *Symposion*, il en résulte que les Arméniens, du temps de Léon, se sont installés au cœur de la Cappadoce, fort près de Césarée. On imagine généralement un peu plus héroïque l'aventure de ces hommes : on se les figure occupant des régions dévastées à l'extrême limite des terres d'Empire. Gelzer, lui aussi, était victime de cette illusion d'optique à propos des « nouveaux évêchés », fondés, disait-il, dans la Cappadoce « orientale ». Je suis heureux de voir que M. Honigmann proteste contre cette épithète. Reprenons la liste des six créations nouvelles ; *ὁ Ἀραγένης ἤτοι Μάνδων* (Ayernas, Skupi) (1), *ὁ Σοβέσον* (Suveš, *Συμπόσιον*), *ὁ τοῦ ἁγίου Προκοπίου* (Urgub), *ὁ Δασμένδρον* (Semendere), *ὁ Τζαμανδῶν* (près Azizié sur le Zamanti Sou ?), *ὁ Σιριχᾶ*. Les quatre premiers sont tous dans la région de Césarée, le cinquième *probablement* au bord de Zamanti Sou, le sixième pose un problème topographique très ardu, dont je ne suis pas sûr d'avoir trouvé la solution. Mais ce qui est évident, c'est qu'il y a une relation de cause à effet entre les établissements et empiètements arméniens racontés par le *De Thematibus* et le *De Administrando Imperio*, et le renouveau ecclésiastique de la Cappadoce *occidentale*. Le P. de Jerphanion ne nous contredira pas, lui qui découvre dans la région « troglodytique » une forte influence arménienne proclamée à la fois par l'architecture et par la barbarie de l'orthographe.

Nous sera-t-il permis aujourd'hui, d'aller plus loin, et d'identifier la mystérieuse Lykandos, la capitale de la closure, puis du « thème » de Mélias ? Nous risquerons au moins une conjecture qui, après les précisions et corrections données ci-dessus, paraîtra moins audacieuse qu'elle n'eût semblé naguère. D'après nous, Lykandos aussi doit être cherchée plus à l'ouest qu'on n'a fait jusqu'à présent. Ne serait-ce pas tout simplement la forteresse la plus imposante, la plus « imprenable » de la Cappadoce actuelle, Zengibar Kalesi si fièrement juchée sur son double piton ? A vrai dire, si l'on

(1) Au N. E. de Césarée. Voyez ma démonstration dans *Βυζαντις*, I (1909), p. 51 sqq.

admet notre identification : *Σόβεσσον - Συμπόσιον*, Lykandos se trouve du coup fixé à Zengibar Kalesi. Le Porphyrogénète insiste sur la fertilité et la prospérité du canton de Lykandos. Aujourd'hui encore, les alentours du *Kalé* sont une véritable oasis de vignes et de jardins.

Mais je n'insisterai pas sur Lykandos-Zengibar. J'ai voulu seulement, à propos de l'inscription si curieuse publiée par le P. de Jerphanion, montrer par suite de quels événements la Cappadoce troglodytique s'était « remplie d'Arméniens » (1), et combien il est naturel que la fresque de Tchaouch In, avec le portrait du grand Mélias, ait été populaire dans toute la nation, au point d'enfanter la légende des « quarante martyrs d'Amida », dont Mathieu d'Édesse se fera l'écho.

Note complémentaire. — M. Stein, comme M. Honigmann, pense que Georges Mélias, stratège de Mamistra, Anazarbe et Tzamandos est un stratège de thème, et non le chef d'un *στρατηγᾶτον* comme il y en eut aux XI^e - XII^e siècles. Cela est prouvé par sa dignité de protospathaire. Cette dignité disparaît sous Alexis Comnène. Le thème en question serait postérieur au Porphyrogénète, créé vers 964-5 après les conquêtes ciliciennes de Nicéphore Phocas. Ce Mélias serait devenu ensuite magistre et domestique des Scholes.

Henri GRÉGOIRE.

(1) CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Thematibus*, I (III, p. 33, l. 16 Bonn) : *καὶ ταυτησὶ τῆς πόλεως τὴν ἄκραν κατοχυρώσας ὡς ἡδύνατο, καὶ κατὰ μικρὸν προϊὼν ὄλην ὡς εἰπεῖν τὴν πόλιν τοῦ πτώματος ἤγειρε, καὶ προβαίνουσα ἐπὶ τὸ πρόσθεν πᾶσα ἡ χώρα μεστὴ γέγονε τῶν Ἀρμενίων.*

ENCORE L'INSCRIPTION D'ABERCIOUS

Il ne semble pas qu'il soit trop tard pour parler encore d'elle, puisque M. Hondius lui fait une petite place dans le *Volumen sextum* de son *Supplementum Epigraphicum*. Il est de fait qu'en deux passages au moins, le texte de la « reine des inscriptions chrétiennes » est demeuré incertain jusqu'à ce jour. Le vers 11, par exemple, et le vers 12, semblent avoir été mutilés dès l'époque où l'hagiographe copia le texte *in situ*.

Examinons d'abord le vers 11.

Aujourd'hui le texte de la pierre s'arrête à ΣΥΝΟ.... Les manuscrits ont tous une forme douteuse, impossible pour le mètre (une syllabe de trop) : *συννομηγόρους*, ou bien une forme « rectifiée », dérivée de celle-là : *συννομηγόρους*. Les conjectures sont nombreuses et peu convaincantes (1). La vraie fin de vers reste à trouver. La pierre, lors de la copie de l'hagiographe, devait être endommagée déjà en cet endroit (d'où la faute), mais moins, cependant, qu'aujourd'hui. Outre ΣΥΝΟ, on lisait probablement ΜΗ et presque sûrement les trois dernières lettres ΟΥΣ.

Le mot qu'on attend, dans ce contexte, est évidemment « frères ». Abercius insiste sur la diffusion universelle de sa foi. Il est allé jusqu'aux limites de l'Empire, il a parcouru la Syrie et toutes ses villes. Les récentes découvertes de Doura confirment ses dires. « J'ai vu Nisibe, ayant franchi l'Euphrate : et partout, j'ai eu des ». Comment se fait-il qu'on n'ait pas songé à un mot qui précisément signifie « frère », qui est familier à l'épigraphie chrétienne, fréquent dans les inscriptions métriques et qui commence — et qui finit — comme l'impossible *συννομηγόρους*?

Je propose de lire *συννομαίμους*. Le dernier Μ, cassé,

(1) *Συνοπάδους, συννομήρεις, συννομίλους, συννομήθεις, συννομήρεις.*

séparé en deux par une fissure, est probablement l'origine de *γνρ* dans *σνονμηγύρους*. Voyez notre n° 445 (1). *Μήτηρ τήνδ' ἔτι καὶ νῦν στένει Τροφίμη πολύ[θρηνος] / [καὶ Πατ]ρίκις σνόμαιμος ἄμα δισσαί τε φίλαι τε κτλ.*

La corruption s'expliquerait mieux encore si le lapicide avait, par une faute fréquente en Phrygie, écrit un *H* pour un *AI*, comme c'est le cas dans notre n° 450 : *᾽Ομφακά τε Δόμναν νήπιον ἔτι πάντων μητέρα τ' εὔστοργον ᾽Επίκτησιω κέ γνηοίους σνονμήμους.*

Il n'est pas étonnant qu'un mot d'un aspect aussi barbare, surtout s'il était matériellement endommagé, ait gêné le copiste lettré du v^e siècle. Et *ΣΥΝΟΜΗ ΜΟΥΣ* pouvait très facilement devenir *σνονμηγύρους*.

*
* *

Voyons maintenant le vers 12.

v. 12 : ΠΑΥΛΟΝΕΧΩΝΕΠΙ
ΠΙΣΤΙΣΠΑ

C'est ce qu'on lit sur la pierre, à grand peine d'ailleurs, car la partie supérieure des lettres est seule visible, surtout au début. Ici encore, l'inscription était endommagée dès le v^e siècle. La *Vie* donne : *Παῦλον ἔσωθεν, Πίστις...* Ce qui ne présente guère de sens. Pour expliquer une leçon aussi absurde, il faut admettre un *bourdon* ou haplographie, aggravant les conséquences d'une détérioration ancienne de la pierre. Le vers a été rétabli, par une adroite combinaison des données de la pierre et de la *Vie*, sauf une syllabe longue : *Παῦλον ἔχων επο — Πίστις πάντη δὲ προήγε.*

Les suppléments ne manquent pas : *ἐπόμην, ἐπ' ὄχων*, sans compter les *monstra* et les absurdités. Je ne sache pas qu'on ait proposé le mot le plus simple, celui qui rend l'idée attendue. Abercius, accompagné de Paul, c'est-à-dire de ses écrits, a *circulé* par le monde, et partout la Foi l'avait précédé. Le vers est très ferme d'allure, bien bâti, avec des allitérations

(1) I. ANDERSON, *Studies*, p. 225-226 ; G. MENDEL, *Musée de Brousse*, p. 178, n° 429, épitaphe d'Altın-Taş (village d'Aikirikdji).

caractéristiques. On l'améliorerait encore, à cet égard, en écrivant :

Παῦλον ἔχων ἐπό[λων]
Πίστις πάντη δὲ προῆγε

Πολεῖν est poétique, mais très bien attesté. Il est chez Eschyle, et, employé intransitivement comme ici, chez Euripide. Si notre conjecture est juste, elle confirme une impression que nous laissent certains passages des Pères grecs. On a dû jouer plus d'une fois sur le nom de Paul, discrètement, sans risquer des étymologies qui auraient scandalisé. puisqu'on savait de qui (Sergius Paulus) l'Apôtre tenait son second nom. Mais on se plaît à rapprocher « allitérativement » de *Παῦλος* des mots comme *πολίτης*, *πολύς*, *πόλος*. Voyez J. Chrysostome *Hom.* CXLII, t. V, p. 890 (cité d'après le *Thesaurus* de Suicer), *ὁ τῶν οὐρανῶν πολίτης, ὁ τοῦ παραδείσου θεατής* : *Hom.* CXXII, *διδάσκαλος τῆς οἰκουμένης τοῦ παραδείσου πολίτης* ; Greg. Nazianz., PG, 36 c. 192 : *Παῦλος ... ὁ τὸν πολὺν κύκλον τοῦ εὐαγγελίου πληρώσας* ; cf. Photius, *Qu.* 200, p. 914A (1) : *Τὸ σκεῦος τῆς ἐκλογῆς, ὁ τὸν οὐράνιον πόλον ὡς ἐπίγειον στάδιον διατρέχων καὶ τὴν οἰκουμένην σταδιεῶν τῷ τοῦ κηρύγματος δρόμῳ* et PG 102B, p. 841 *ὁ μακάριος καὶ θεῖος Παῦλος ὁ τὸν γῦρον ἅπαντα τῆς γῆς περιλαβὼν τῷ κηρύγματι.* (2).

Même si la fin de la ligne n'était pas tout à fait détruite lorsque l'hagiographe la copia, la leçon *Παῦλον ἔσωθεν πίστις* s'explique donc d'une manière presque normale : la ressemblance entre le groupe *ΠΑΥΛΟΝ* et le groupe *ΠΟΛΟΥΝ* suffit à expliquer l'omission d'une syllabe dans le texte de l'hagiographe.

Henri GRÉGOIRE.

(1) MIGNE, PG, 101.

(2) Tous ces textes sont cités par SUICER, dans son *Thesaurus ecclesiasticus*, s. v. *Παῦλος*.

DIE GRUNDLAGEN DER BYZANTINISCHEN GESCHICHTSCHREIBUNG

K. Krumbacher hat in seiner Einleitung zur 2. Auflage der Byzantinischen Literaturgeschichte (S. 10, vgl. S. 230) mit Recht die Geschichtschreibung als die Literaturgattung bezeichnet, welche « in der byzantinischen Zeit alle anderen an Bedeutung und Umfang überragt » (1). Man könnte die Behauptung wagen, dass ohne die Historiker die byzantinische Literatur völlig der Vergessenheit anheimgefallen sein würde. Denn nur diese stattliche Reihe vorzüglicher und unter einander eng zusammenhängender Geschichtsquellen hat immer und immer wieder zur Beschäftigung mit der byzantinischen Welt getrieben. Das Kontinuierliche dieses Quellenmaterials hat denselben Krumbacher zu einem Vergleiche mit den chinesischen Geschichtsquellen (a. a. O. 219) veranlasst, doch ist er sich des Unterschiedes zwischen dem Charakter der chinesischen und der byzantinischen Geschichtschreibung durchaus bewusst gewesen (S. 228). Denn während man bei den Chinesen infolge des meist rein offiziellen Charakters dieser Geschichtschreibung eine gewisse Starrheit und Gleichförmigkeit, einen Mangel an Individualität wohl feststellen darf (2), fehlt dieses Merkmal bei den

(1) Der überragenden Bedeutung der Geschichtswissenschaft innerhalb ihrer literarischen Betätigung waren sich schon die Byzantiner selbst bewusst. Niketas Akominatos p. 768, 5 éd. Bonn. nennt die Geschichte τὸ βέλτιστον χρῆμα καὶ κάλλιστον εὖρημα τῶν Ἑλλήνων. Vgl. C. NEUMANN, *Griech. Geschichtschreiber* 3.

(2) Vgl. A. HERRMANN, *Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien I* [Quellen u. Forschungen zur alten Geschichte u. Geographie, hgb. W. Sieglin, Heft 21] Berlin 1919, 27-28. u. dazu E.

Byzantinern durchaus ⁽¹⁾. Hier haben wir nur Werke vor uns, die persönlichen Charakter tragen und die in Anbetracht der Verschiedenheit der Absichten und der von den Verfassern gewählten Vorbilder ⁽²⁾ ein buntes Bild schriftstellerischer Betätigung darbieten.

Es ist merkwürdig, dass Krumbacher, trotzdem er sich der Bedeutung der Geschichtschreibung für die byzantinische Literaturgeschichte so klar bewusst war, uns nichts Zusammenhängendes und Abgeschlossenes über die Entstehung dieser Literaturgattung geboten hat. Denn in der genannten Einleitung sowie in den §§ 95, 96 und 138 ist er über Anregungen und gelegentliche Bemerkungen nicht hinausgekommen. Der Grund liegt offenbar in der unglücklichen, von ihm selbst so tief beklagten Abgrenzung des Stoffes zwischen ihm und W. von Christ ⁽³⁾. Verlegt man, wie es geschehen ist, den Einschnitt zwischen der antiken und mittelalterlichen Periode der griechischen Literaturgeschichte in die Zeit Justinians I, so nimmt man dem Darstellenden jede Möglichkeit, die Entstehung der byzantinischen Geschichtschreibung zur Anschauung zu bringen.

GERLAND, *Berliner Philol. Wochenschrift* 1912, Sp. 1096-1097 sowie L. FRANKE, *Deutsche Literaturzeitung*, 1911, Sp. 2095.

(1) Damit ist natürlich nicht gesagt, dass nicht manches byzantinische Geschichtswerk vom Kaiser oder anderen hochgestellten Persönlichkeiten angeregt worden sei und so offiziellen oder offiziösen Charakter gewonnen habe. Allein amtlich bestellte Historiographie gab es nicht; vgl. W. FISCHER, *Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforsch.* 7 (1886), 353-377, besonders 374 ff. — Ganz anders liegen die Verhältnisse für die Konsularfasten, die, wie wir unten sehen werden, für die Bildung der byzantinischen Geschichtschreibung von Bedeutung waren. Ihren durchaus amtlichen Charakter will ich nicht leugnen; vgl. A. FREUND, *Beiträge zur antiochenischen u. konstantinopolitanischen Stadtchronik*, Diss. Jena 1882, S. 6 u. 46.

(2) Als Vorbilder kamen zunächst die altgriechischen Historiker in Betracht. Doch blieben sie nicht allein. In der Zeit der byzantinischen Renaissance erschienen auch die Meister der frühbyzantinischen Zeit als nachahmenswert; so hat Ioannes Kinnamos sich den Prokop zum Muster gewählt (vgl. C. NEUMANN, *Griech. Geschichtschreiber* 2. 5. 86). Selbstverständlich galten auch die frühchristlichen Schriftsteller als gute Vorbilder. — Dass man die Vorstellung von der Individualität der Schriftsteller nicht übertreiben darf, lehrt C. NEUMANN a. a. O. 5-6.

(3) Byz. LG². 20.

So müssen wir uns denn selbst einen Weg zu bahnen suchen. Es kann keinem Zweifel unterliegen, dass die Geschichtschreibung der Byzantiner wie ihre gesamte Kultur zunächst in der *hellenistischen Bildung* wurzelt. Die byzantinische Geschichtschreibung hat mit Eunapios (*ἡ μετὰ Δέξιππον ἱστορία*) zu beginnen und führt, um nur die Höhepunkte zu nennen, über Zosimos zu Prokop (1). E. Patzig, *Byz. Zs.* 3 (1894) 470 hat diesen Zweig der byzantinischen Historiographie die « *pragmatische Geschichtschreibung hellenischen Ursprungs* » genannt. Sie erlischt im 7. Jh. mit Theophylaktos Simokattes, tritt aber mit der Wiederbelebung der klassischen Studien von neuem hervor, um noch einmal zu glänzender Entfaltung zu kommen.

Die zweite Wurzel byzantinischen Wesens neben den heidnischen Klassikern und ihren hellenistischen Nachfolgern ist das *Christentum*. In zwei verschiedenen Richtungen hat dieses auf die Gestaltung der byzantinischen Geschichtschreibung eingewirkt. Zunächst schuf es die *christliche Chronik*. Aus dem Bestreben, das historische Wissen der Griechen und Römer mit dem der Orientalen, und vor allem der Juden zu verschmelzen, entstanden die Arbeiten des Sextus Julius Africanus (2), und diese führten über Eusebios und einige spätere, teils ganz verlorene, teils nur in Fragmenten erhaltene Vertreter dieser Gattung zu den griechisch gebildeten Syrern Malalas (6. Jh.) und Ioannes von Antiochien (7. Jh.); ersterer ist in einem späteren Auszug, letzterer überhaupt nur ganz fragmentarisch erhalten. Patzig a. a. O. nennt diesen Teil der byzantinischen Geschichtschreibung die « *volkstümliche Chronistik* ». Ich würde mich lieber mit dem einfachen Ausdruck « *Chronistik* » begnügen. Denn der Unterschied von der pragmatischen Geschicht-

(1) A. v. GUTSCHMID, *Kl. Schr.* V 412-414. H. PETER, *Die geschichtliche Literatur* II 160.

(2) A. v. GUTSCHMID, *Kl. Schr.* V 414 will die byz. Chronik von den Stadtchroniken herleiten. H. GELZERS Verdienst ist es, die überragende Bedeutung des Sextus Julius Africanus erkannt zu haben (*Sextus Julius Africanus u. die byz. Chronographie* I. II 1-2, Leipzig 1880, 1885 u. 1898; s. u. a. II 107). KRUMBACHER, *Byz. LG.*³ 321 äussert sich etwas schwankend.

schreibung ist eben der, dass sie nicht pragmatisch ist, dass es ihr nicht auf Verknüpfung und Begründung des Geschehenen (wobei manchmal, so schon von Eunapios⁽¹⁾, die Chronologie vernachlässigt wurde), sondern neben auf einfache Einschachtelung des historisch Wissenswertes in ein chronologisches Gebäude ankommt⁽²⁾. Diese Art der Geschichtsschreibung ist volkstümlich, insofern zu ihrem Betrieb ein geringerer Bildungsgrad auch genügt und darum mit Vorliebe in den Klöstern gepflegt, während sich der pragmatischen Geschichtsschreibung die hohen weltlichen und geistlichen Beamten annahmen —, allein es blieb nicht ausgeschlossen, dass sich ihr auch Geister höheren Ranges zuwandten⁽³⁾. Sie wurde während der ganzen byzantinischen Zeit gepflegt. Hier ist die Lücke in der geistigen Betätigung der Byzantiner (von der Mitte des 7. bis zur Mitte des 8. Jhs.) nur eine scheinbare (Patzig a. a. O.). Scheinen doch gerade in dieser Zeit die Quellen der späteren byzantinischen Chroniken entstanden zu sein⁽⁴⁾.

Wir sprachen eben von der einer doppelten Bedeutung des

(1) EUNAP. fig. 1, FHG IV 11-13=Exc. de sent. 71-75 Boissevain. Dazu H. PETER, *Die geschichtliche Literatur* II 164.

(2) Sie blieb getreu ihrem Vorbilde Sextus Julius Africanus, *Weltgeschichte*, während die pragmatischen Geschichtsschreiber *Zeitgeschichte* schrieben. Doch haben natürlich die Chronisten ihre Darstellung meist ebenfalls bis auf ihre Zeit durchgeführt, andererseits unter Umständen auch die Chronologie vernachlässigt. Die Byzantiner selbst waren sich des Unterschiedes dieser Gattungen nicht bewusst, wie es auch heute noch schwer ist, sie genau zu scheiden. Was Eustathios, Erzbischof von Thessalonike (s. C. NEUMANN, *Griech. Geschichtsschreiber* 6-7 über den Unterschied der *ιστορία* u. *συγγραφή*), sagt, geht nur vom Äusseren der Darstellung aus u. rührt nirgends an die sachlichen Wurzeln.

(3) So schon HESYCHIOS VON MILET. im 6 Jh. (KRUMBACHER, *Byz LG*² 321). Auch Johannes von Antiochien hat den Versuch gemacht, der Chronik eine Unterlage u. eine Form zu geben, die höheren Ansprüchen genügen konnte; s. PATZIG, *Johannes Ant. u. Johannes Malalas* 32; KRUMBACHER *Byz LG*² 334; dagegen GELZER, *S. Jul. Afric.* II 129.

(4) Es ist demnach falsch, wenn A. v. GUTSCHMID, *Kl. Schr.* V 416 dieser Zeit den historischen Sinn absprechen will. So auch KRUMBACHER, *Byz LG*² 12-13 u. 226.

Christentums für die Entstehung der byzantinischen Geschichtschreibung. Es handelt sich nunmehr um eine völlige Neuschöpfung, die *Geschichte der Kirche* selbst. Hier haben wir natürlich mit Eusebios zu beginnen und über das Dreigestirn Sokrates, Sozomenos und Theodoret, bzw. ihre Verarbeitung in ein Corpus durch Theodoros Anagnostes (Lector) — um 530 — zu dem Antiochener Euagrius (Ende des 6. Jhs.) vorzudringen. Es ist charakteristisch, dass dieser Zweig der Geschichtschreibung in der Zeit der byzantinischen Renaissance so wenig Beachtung gefunden hat, dass die Zwischenglieder zwischen Euagrius und Nikephoros Kallistos Xanthopoulos (Anfang des 14. Jhs.) anscheinend restlos verloren sind (s. vor allem C. DE BOOR *Historische Untersuchungen* Arnold Schaefer gewidmet, Bonn, 1882, S. 281-2; Ausgabe des Theophanes [1883], praef. p. VIII; Byz. Zs. 2 [1893], 196-7; ib. 5 [1896], 16-23). Auch hier klafft demnach wei bei der Chronistik nur eine scheinbare Lücke.

Wir haben uns nunmehr einer dritten Wurzel der byzantinischen Geschichtschreibung zuzuwenden. Es wäre wunderbar, wenn der eigentliche Schöpfer des byzantinischen Staates, das *Römertum*, in der byzantinischen Geschichtschreibung gar keine Spuren hinterlassen hätte. Tatsächlich sind diese sogar sehr stark. Es handelt sich zunächst um das Schema der von Sueton (1) begründeten und vor allem von Marius Maximus (2) sowie den *Scriptores historiae* Augus-

(1) Ueber die Biographie bei den Griechen s. W. v. CHRIST, *Geschichte der griechischen Literatur* I⁶ (1912) 573; III⁶ (1920), 71 u. 519. Ueber das biographische Schema des Sueton u. dessen griechische u. römische Vorgänger s. M. SCHANZ-HOSIUS, *Gesch. der römischen Literatur* III³ [*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* VIII 3] (1922) 51 u. 234; W. TEUFFEL, *Geschichte der römischen Literatur* III⁶, (1913) 58; FR. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form* (Leipzig 1901) passim; H. PETER, *Die geschichtliche Literatur* II 325-336. Ueber die Fortwirkung Suetons SCHANZ-HOSIUS III³ 65 PETER I 124 LEO 268-314.

(2) Ueber Marius Maximus s. SCHANZ III³ 81-85. Ueber das Schema bei diesem J. J. MÜLLER, *Der Geschichtschreiber Marius Maximus* [*Untersuchungen zur römischen Kaisergeschichte*, hgg. von Max BÜDINGER III] (1870) 122-129; H. PETER II 336-337. Ueber das Kaiserporträt bei Aelius Junius Cordus SCHANZ-HOSIUS III³ 85.

tae ⁽¹⁾ weitergepflegten *Kaiserbiographie*. Hier hat Krumbacher (S. 220) an sich wohl recht, wenn er « die genaue Beschreibung körperlicher und geistiger Eigenschaften hervorragender Personen » teils auf Varros Imagines, teils auf den griechischen Roman ⁽²⁾ und Schwindelbücher wie Dares und Sisyphos zurückführen will. Allein er hätte hier mehr auf das Spezielle eingehen sollen. Das Vorbild für das s. g. Kaiserporträt der byzantinischen Geschichtschreibung ist jedenfalls ein viel direkteres und von Patzig, Byz. Zs. (1894), 475 bereits richtig gekennzeichnet worden. Aus der römischen Kaiserbiographie sind diese und ähnliche Angaben, die, wie Patzig S. 574 und 479 sagt, bei den Byzantinern häufig zu mehrerern « aneinanderkleben » (Kaisername und Regierungszeit; Kaiserbild, bestehend aus Porträt [*forma*] und Charakteristik [*mores*]; Beisetzung, mit Angabe des Ortes, z. T. auch mit Beschreibung der Sarkophages; Namen der Kaiserinnen; Namen der unter dem betreffenden Kaiser amtierenden Patriarchen sowie eine Aufzählung der unter ihm abgehaltenen Synoden) in die byzantinische Geschichtschreibung gedrungen. Damit kommen wir auf einen zweiten Einfluss des Römertums, den ich in dem Fortleben der *römischen Chronologie* — Kaiserlisten ⁽³⁾ und Konsularfasten ⁽⁴⁾ — erkenne. Auch des Zusammenhanges der by-

(1) Ueber die *Scriptores historiae Augustae* s. SCHANZ III⁸ 81f.; IV¹² [*Handbuch* VIII, 4, 1] (1914) 51-62; TEUFFEL III² 185-192. Für das Schema bei diesen E. DIEHL. RE² VIII 2091-2096, s. v. *Historia Augusta*; H. PETER, *Die Scriptores historiae Augustae, sechs literar-geschichtliche Untersuchungen*, Leipzig 1892, 102-140; DERSELBE, *Die geschichtliche Literatur* II 338-340. Verzeichnis der Literatur zu den *Scriptores* h. Aug. bei N. H. BAYNES, *The Historia Augusta, its date and purpose*, Oxford, 1926, 7-16, sowie in der neuesten Ausgabe von E. HOHL, Leipzig 1927, I, p. XII-XV. Ueber die *Scriptores* hist. Aug. s. zuletzt ROSTOVITZEFF, *Gesellschaft u. Wirtschaft im röm. Kaiserreich* II, 144-148, 352-353.

(2) So schon A. v. GUTSCHMID, mit Rücksicht auf MALALAS, *Kl. Schr.* V 415.

(3) Ueber die Kaiserliste des Sextus Julius Africanus u. ihr Fortleben s. GELZER I 277-280; über die Kaiserliste in der Osterchronik *ib.* II 167-170; über die Kaiserlisten überhaupt W. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen* I⁷ (1904) 64.

(4) S. über die Konsularfasten überhaupt u. ihre Konstantinopler Gestaltung im besonderen W. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichts-*

zantinischen Chronistik mit *Stadt- und Provinzannalen* (Krumbacher 321) sei hier gedacht. Denn neben den einheimischen Chroniken — Antiochien und Konstantinopel kommen in erster Linie in Betracht (1) — hat auch die römische Stadtchronik ihre Bedeutung gehabt (2).

Nachdem wir so die Grundlagen der byzantinischen Geschichtschreibung kennen gelernt haben, werden wir einen Blick auf ihre Fortentwicklung werfen müssen. Dabei können wir die pragmatische Geschichtschreibung und die Kirchengeschichte ruhig beiseite lassen. Beide Quellengruppen bieten keine grösseren Schwierigkeiten, als sie auch sonst die Quellenkunde irgend eines geschichtlichen Gebietes gewährt. Dagegen handelt es sich bei der byzantinischen Chronistik um ein Gewebe, dessen Fäden so wirr durcheinander laufen, dass es durchaus geboten scheint, sich einige Hauptlinien möglichst fest einzuprägen. Hierbei handelt es sich wohlgernekt zunächst um eine rein didaktische Aufgabe. Die Probleme sind tatsächlich viel verwickelter, als sie hier dargestellt werden können, müssen aber in möglichst einfacher Form herausgeholt werden, um den Neuling vorläufig zu orientieren, selbst auf die Gefahr hin, dass

quellen I (1904) 61-64; O. HOLDER-EGGER, *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde I* (1876) 238-247. Ueber die Benutzung der *Consularia Constantinopolitana* durch MARCELLINUS COMES O. HOLDER-EGGER a. a. O. II (1877) 47-109; über den Verfasser der Osterchronik *ib.* u. GELZER, *S. Jul. Afric.* II 156 ff. sowie C. FRICK, *Byz Zs* 1 (1892) 283-292. Ausgabe der Konsularfasten durch Th. MOMMSEN, *MGH, Auct. antiquiss.* IX (1891) 197-339.

(1) Malalas oder einer seiner Vorgänger (Domninos?) hat eine antiochenische Stadtchronik mit Ereignissen der Weltgeschichte, soweit sie sich in seiner syrischen Heimat abspielten, verwoben; im Schlussteil des 18. Buches hat Malalas (oder sein Fortsetzer?) auch Ereignisse aus der Geschichte der Reichshauptstadt Konstantinopel berücksichtigt; vgl. H. GELZER, *S. Jul. Afric.* II 129-130; E. PATZIG, *Unerkannt u. unbekannt gebliebene Malalas-Fragmente, Programm der Thomasschule zu Leipzig* 1890-91, S. 26; DERSELBE, *Johannes Antiochenus u. Johannes Malalas, ib.* 1891-1892, S. 27-32. Vgl. auch A. v. GUTSCHMID, *Kl. Schr.* V 816; vor allem A. FRÉUND, *Beiträge zur antiochenischen u. konstantinopolitanischen Stadtchronik*, Diss. Jena 1882.

(2) Vgl. GELZER, *S. Jul. Afric.* II 161 über die römische Stadtchronik u. ihre orientalischen Zusätze.

er beim tieferen Eindringen in den Stoff hier und da Abweichungen von unseren — in der Hauptsache auf E. Patzig beruhenden — Anschauungen wird feststellen können.

Die Zeit der s. g. Lücke literarischer Betätigung der Byzantiner, die wir für das Fach der Geschichtschreibung leugnen zu müssen glaubten (Mitte des 7. bis Mitte des 9. Jhs.) hat Chroniken hervorgebracht, die uns zwar verloren sind, über die wir uns aber durchaus klar sein müssen, wenn wir die Entwicklung der späteren Chronistik verstehen wollen. Ich zähle die wichtigsten auf :

1) Der « *Grosse Chronograph* » (ὁ μέγας χρονολόγος). Der Name entstammt den Zusätzen zur Osterchronik, die eine jüngere Hand in die Haupthandschrift dieser Chronik (Vatic. gr. 1941, saec. X) eingetragen hat (¹). A. Freund, Beiträge zur antiochenischen und konstantinopolitanischen Stadtchronik S. 52-3 charakterisiert diese Quelle folgendermaßen : « Eine letzte Bearbeitung der <K/pler> Stadtchronik ist... die des μέγας χρονολόγος. Da die jüngsten Fragmente desselben der Zeit des Konstantin Kopronymos (741-775) angehören, wird diese Redaktion unter Leo dem Chazaren (775-780) oder der Regierung Konstantins (780-797) und seiner Mutter Irene (797-802) verfasst sein. Ihre Abfassung fällt also kurz vor die der erhaltenen Chronographien des Theophanes und Nicephorus ».

Der Grosse Chronograph ist mehrfach exzerpiert worden (²). Vor allem aber ist er als Quelle des Theophanes Con-

(1) Vgl. A. FREUND, *Beiträge zur antiochenischen u. konstantinopolitanischen Stadtchronik*, Diss. Jena 1882 S. 38; KRUMBACHER, *Byz. LG.*² 339.—Ueber den Grossen Chronographen überhaupt KRUMBACHER, *Byz. LG.*² 322. 323. 396.

(2) Von dem Grossen Chronographen sind uns Fragmente erhalten, die in der Hauptsache bei H. A. CRAMER, *Anecdota Graeca e codicibus manuscriptis Bibliothecae Regiae Parisiensis II* (Oxford 1839) 111, 32-114 nach cod. Paris. gr. 1555 A abgedruckt sind. Zwei weitere Fragmente — hier mit Nennung des Namens des Grossen Chronographen — hat eine zweite Hand in die eben genannte Handschrift des Chron. Pasch. (Vatic. gr. 1941) eingetragen; das eine ist bereits von DUCANGE (1688) publiziert (s. im Apparat zu p. 694, 16 ed. Bonn.), das andere, das DUCANGE nicht gegeben hatte, hat FREUND nach der Vaticanischen Hs abgedruckt in seiner oben genannten Schrift S. 38-42. Die beiden Fragmentgruppen (bei CRAMER

fessor sowie des Breviarium Nicephori wichtig ⁽¹⁾.

2) Die s. g. *Leo-Quelle*. Der Name stammt von E. Patzig ⁽²⁾ und ist deshalb gegeben worden, weil diese Quelle für Leon Grammatikos besondere Bedeutung hat. Sie ist anscheinend im 7. Jh. entstanden und vielleicht identisch mit einer Chronik, die ein Patrikios Traianos unter Kaiser Justinian II Rhinotmetos (685-695 und nochmals 705-711) verfasst haben soll ⁽³⁾. Von den Quellen dieser Leo-Quelle nenne ich hier nur Ioannes Antiochenus ⁽⁴⁾. Die Leo-Quelle ist die Hauptquelle für Zonaras ⁽⁵⁾. Aus ihr veranstaltete ein Unbekannter ⁽⁶⁾ wahrscheinlich im Anfang des 10. Jhs. ⁽⁷⁾ einen Auszug, eine « kurzgefasste Chronik », die von Patzig die « Epitome » getauft worden ist ⁽⁸⁾; in diese sind übrigens auch Materialien aus der s. g. Polydeukes-Quelle übergegangen ⁽⁹⁾. Von dieser Epitome lassen sich

bzw. DUCANGE u. FREUND berühren sich teilweise inhaltlich. FREUND 42-43 will zwei verschiedene Exzerptoren unterscheiden, der eine hatte mehr Interesse für kirchliche Dinge, der andere für bemerkenswerte Naturereignisse (*τέρατα*).

(1) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 470-472; KRUMBACHER, Byz. LG.² 350.

(2) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 471; 5 (1896) 26; s. auch PREGER, *Hermes* 36 (1901) 4.

(3) Den Namen des Patrikios Traianos gibt eine Suidas-Glosse, in der sein Werk als ein *χρονικὸν σύντομον* bezeichnet u. die Zeit seiner Blüte unter Kaiser Justinian II. verlegt wird. Ueber ihn u. einen zweiten, von ihm wohl zu scheidenden Patrikios Traianos aus der Zeit des Kaisers Valens, der die Geschichte seiner Zeit behandelt hat, s. C. de Boor, *Hermes* 17 (1882) 489-492; dazu PATZIG, Byz Zs 3 (1894), 371; D. SERRUYS, Byz Zs 16 (1907) 1 u. 47 (hier wird der Patrikios Traianos des Theophanes fälschlich mit dem unter Justinian II lebenden identifiziert).

(4) In der Gestalt der Salmasischen Exzerpte; vgl PATZIG, *Programm der Thomasschule* 1891-2 S. 22; Byz Zs 5 (1896) 26; dazu ib. 3 (1894) 473 u. 488-489, 5 (1896) 36 u. 38, 6 (1897) 328.

(5) PATZIG, Byz Zs 6 (1897) 322 ff.

(6) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 497.

(7) PATZIG, Byz Zs 6 (1897) 350.

(8) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 374 u. 489; 9 (1900) 206; PRAEGER Byz Zs 5 (1896) 485-496 u. 536-537; derselbe, Münch. Ak. Sbb. 1897 II 28, 32, 33; D. SERRUYS, *Recherches sur l'Epitomé*, Byz Zs 16 (1907) 1-51 (mit Vorsicht zu benutzen).

(9) PATZIG, 2 (1893) 592. Byz Zs 3 (1894) 488.

zwei Redaktionen unterscheiden ⁽¹⁾. Die Redaktion A hat einzelne Angaben und Erzählungen ihrer Vorlage (d. h. der Epitome) weggelassen, andere gekürzt; doch hat sie die ursprüngliche Anordnung beibehalten. Vertreter dieser Redaktion sind Leon Grammatikos im 1. Teil der Kaisergeschichte (Caesar bis Diokletian), Theodosios Melitenos und Symeon, der Magister und Logothet (in der Fassung des cod. Venet. Marcian. 608); zur Kompilation benutzt wurde die Redaktion A in der Moskauer Handschrift des Georgios Monachos (ed. Muralt).

Die Redaktion B unterscheidet sich von A dadurch, dass sie die Vorlage (d. h. die Epitome) vollständig übernommen hat. Es scheint, dass sie vor dem J. 988 bereits abgeschlossen war ⁽²⁾. Sie liegt uns in zwei Formen vor: a) Die vollständige Vorlage wird in der ursprünglichen Anordnung übernommen und am Rande mit Angaben aus einer anderen Quelle (von Patzig die « Zusatzquelle » ⁽³⁾ genannt) versehen. Vertreter dieser Form ist Leon Grammatikos im 2. Teile der Kaisergeschichte und in den Randnotizen des 1. Teiles. b) Die Angaben der vollständigen Vorlage werden chronologisch geordnet. Diese Form wurde zur Kompilation benutzt von Kedrenos und in der Wiener Handschrift des Georgios Monachos.

3) Die s.g. *Zwillingsquelle*. Auch dieser Name stammt von Patzig ⁽⁴⁾. Als Quellen dieses uns verlorenen Werkes kommen in Betracht gute Kirchen- und Profanhistori-

(1) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 470-494; über die Benennung 474, Zusammenfassung 494.

(2) PATZIG Byz Zs 3 (1894) 494-497.

(3) Es handelt sich um Verzeichnisse von Kaisern, Kaiserinnen, Patriarchen, Kaisergräbern, um Bautennotizen u. ähnliches; vgl. PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 478-480, 493; SERRUYS, Byz Zs 16 (1907) 43.

(4) « Da die verlorene Quelle wegen ihres inneren Wertes an die Seite der Leoquelle tritt u. mit dieser sogar durch eine gewisse Quellengemeinschaft verbunden ist, will ich sie » « die Zwillingsquelle » taufen. Auch der Umstand, dass nur zwei Byzantiner sie benutzt haben, kann die Wahl dieses Namens rechtfertigen » (PATZIG, Byz Zs 6 [1897] 332). S. auch PATZIG, Byz Zs 9 (1900) 207: « Diese Bezeichnung ist nicht gerade schön, aber sie ist unzweideutig u. deshalb in jeder Quellenstudie verwendbar ». PRAECHTER, Münch. Ak. Sbb. 1897 II (1898) 3-107 nannte sie die « Zonarasquelle ».

ker, u. a. Philostorgios, Sokrates, Candidus, Malchus, Ioannes Antiochenus oder ein von diesem abhängiger Autor, wahrscheinlich auch Prokop und Menander. Hierdurch besitzt die Zwillingsquelle einen gewissen Wert, doch war sie kein hervorragendes Geschichtswerk. In ihr herrschte die weltliche wie kirchliche Anekdote. Sie war also ein Werk wie die Verschronik des Konstantin Manasses oder die s. g. Synopsis Sathas. Wahrscheinlich begann sie mit Konstantin d. Gr. und reichte bis Phokas oder etwas weiter. Falls sie nicht mit Phokas geschlossen hat, wird sie alles weitere dem Theophanes entnommen haben. Sie kann nicht vor dem 10. Jh. verfasst sein. (1).

Die Zwillingsquelle erstreckt ihren Einfluss nur auf zwei byzantinische Chronisten (aus diesem Grunde und wegen der Verwandtschaft mit der Leo-Quelle der Name), auf Kedrenos und Zonaras. Beide müssen sie selbständig und unabhängig von einander ausgeschrieben haben (2).

4) Die *Manasses-Quelle*. Der Name stammt wiederum von Patzig und ist gegeben worden, weil dieses Werk als direkte Vorlage für Konstantinos Manasses gedient haben muss (3). Es handelt sich um eine umfangreiche, späte Weltchronik, die augenscheinlich mit Kaiser Nikephoros Botaneiates (1078-1081) schloss und deshalb nach 1081, vielleicht im 1. Drittel des 12. Jhs. abgefasst sein dürfte (4). Als Quelle für diese Weltchronik kommt vor allem Ioannes Antiochenus (in der Form der Salmasischen Exzerpte) in Betracht (5). Was sie von der Leo-Sippe scheidet, ist das Fehlen der kirchengeschichtlichen Notizen (6). Gewirkt hat sie, abgesehen von Konstantinos Manasses, auf die Synopsis Sathas (7).

5) Die *Polydeukes-Quelle*. Bei dieser von Patzig gewählten Benennung ist zu beachten, dass wir eigentlich nur Pseudo-Polydeukes sagen dürfen und dementsprechend auch die

(1) PATZIG, Byz Zs 6 (1897) 332, 350, 355-356.

(2) Patzig., Byz Zs 6 (1897) 330, 332, 348-9 u. sonst.

(3) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 471 ; 5 (1896) 31-32.

(4) PATZIG, Byz Zs 5 (1896) 32 u. 53 ; 6 (1897) 350.

(5) PATZIG, Byz Zs 2 (1893) 593 ; 3 (1894) 471 ; 5 (1896) 26 u. 35 ; 6 (1897) 351.

(6) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 488.

(7) PATZIG, Byz Zs 5 (1896) 31-32.

Quelle benennen sollten ⁽¹⁾. Es handelt sich hier um eine ganz eigenartige Ueberlieferung. Dass sie mit der s. g. Epitome und damit mit der Leo-Gruppe in Verbindung stehe, wurde oben betont. Was sie von der Leo-Sippe scheidet, ist das absolute Fehlen des aus Ioannes Antiochenus stammenden Stoffes ⁽²⁾.

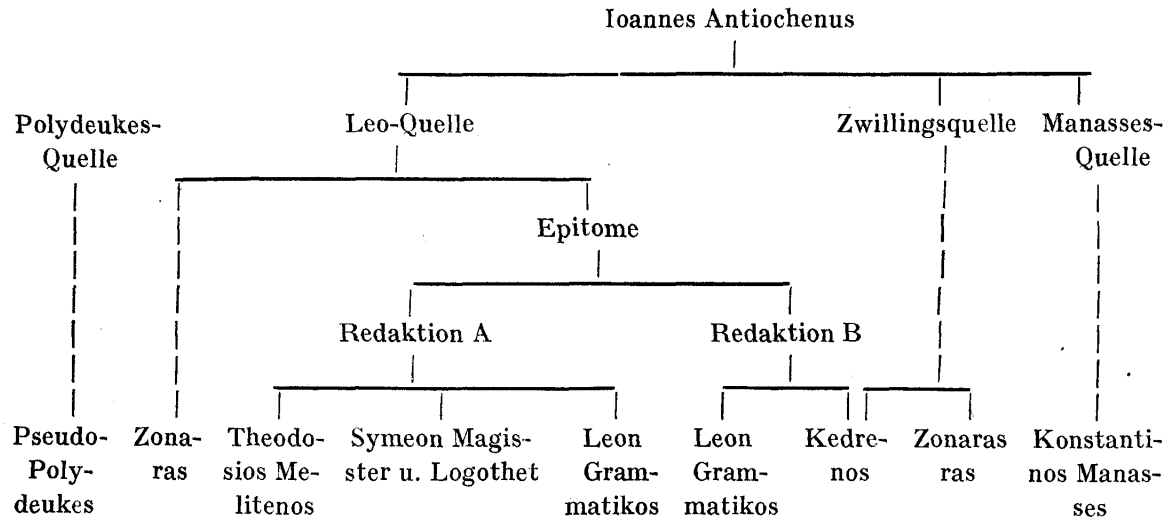
Ich halte hier ein. Eine Fortsetzung dieser Betrachtungen würde an dieser Stelle zu weit führen. Sie stellen das Notwendigste dar, was man bei einer quellenkritischen Behandlung der byzantinischen Chronistik wissen muss.

Bad Hamburg v. d. Höhe.

ERNST GERLAND.

(1) KRUMBACHER, Byz LG² 363-364 u. die daselbst genannte Literatur.

(2) PATZIG, Byz Zs 3 (1894) 487-489.



NOTE PROSOPOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

Dans son ouvrage consacré à la période la plus ancienne de l'histoire du monachisme à l'Athos, M. Kirsopp Lake (1) reproduit une pièce (pièce D, p. 82 ss.), relative aux discussions qui s'élevèrent entre les ermites de la sainte montagne et les gens d'Hiérissos. Il s'agissait pour les parties de fixer les limites de leurs terres respectives. A la suite d'un ordre reçu des βασιλεῖς, sous forme de *prostagma*, le stratège du thème de Thessalonique, Κατακαλῶν Κάσπαξ, assisté de l'archevêque de Thessalonique Grégoire et d'Euthyme, higoumène du monastère de St-André à Peristéra, établit définitivement les limites en question. Cet acte de bornage, faisant suite à un précédent acte (= pièce B, p. 77 ss.) de l'épopte Thomas Kaspax (κατὰ τὴν πράξιν Θωμᾶ Κάσπακος), et à un accord (ἔγγραφος ἀσφάλεια) entre les parties (= pièce C, p. 80 ss.), constitue la pièce D.

Le texte de cette pièce paraît peu sûr et soulève de nombreux problèmes. Nous nous bornerons ici à examiner les points suivants :

1° La date. La pièce D, seule datée d'après l'année, serait, selon le texte reproduit par M. K. Lake, du mois d'août, 1^{re} indiction, an du monde 6390 (= A. D. 882). Or, comme on l'a remarqué (2), le chiffre 1 de l'indiction ne correspond

(1) Kirsopp LAKE. *The early days of Monasticism on Mount Athos*, Oxford, Clarendon Press, 1909. La pièce est reproduite d'après une copie conservée à Lavra publiée par Alexandre E. LAURIÔTÈS dans *Vizantijskij Vremennik*, V, 1898, 485-486.

(2) F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, Reihe A, Abt. 1) n° 504* adopte l'année 883 correspondant à l'indiction 1.

pas avec celui de l'année. D'autre part, une copie de la pièce conservée à Lavra dans un registre du xviii^e siècle donne la date suivante : mois d'août, 1^{re} indiction, 6451 (= A. D. 943) (1).

2^o L'higoumène Euthyme, qui figure dans le texte et parmi les signataires de la pièce D, peut-il ou non être identifié avec S. Euthyme le fondateur du monastère de S. André à Peristera (2)?

3^o Le nom de famille *Κάσπαξ* est porté dans la pièce D non seulement par le stratège Katakalon et l'épopte Thomas mais aussi par cinq autres personnages : le juge du thème *Ζώητος, Παρίλος*, qui est *ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν*, un certain Anastase, dit *πρὸς τῆς πόρτης Θεσσαλονίκης* (?), le chartulaire du thème André, et un certain Étienne. Le fait que sept fonctionnaires du thème appartiennent tous à la famille des Kaspax serait évidemment explicable par les effets d'un népotisme quelque peu scandaleux ; il n'en est pas moins fort troublant. Or, un acte original photographié à Lavra par M. Gabriel Millet permet, croyons-nous, de résoudre ce petit problème prosopographique ; il apporte au surplus des données intéressantes pour la question de l'identification de l'higoumène Euthyme et celle de la date qu'il convient d'attribuer à la pièce D, partant aux pièces C et B reproduites par M. K. Lake et en général à la querelle entre les moines de l'Athos et les habitants d'Hiérissos.

Le stratège de Thessalonique Katakalon pourrait bien être le « stratélate » contemporain de Constantin VII Porphyrogénète 944/59 (3) en l'honneur de qui fut composé une

(1) Le texte nous en a été communiqué par M. Gabriel MILLET. Cf. S. EUSTRATIADÈS, *Ἱστορικά μνημεῖα τοῦ Ἄθω* (*Ἑλληνικά* II, 1929, 373, δ'). D'autre part, M. K. LAKE (*op. cit.*, p. 66, note 1) rappelle que USPENSKIJ place la querelle en question vers 934 (= 943?) (cf. *Vostok Christianskij*, III, p. 316 et que SMYRNAKIS suppose qu'il y eut deux querelles à propos desquelles reviennent les mêmes noms, l'une en 881, l'autre en 934 (= 943?) ; cf. *Τὸ Ἄγιον Ὄρος*, p. 23 et 25

(2) S. EUSTRATIADÈS, *op. cit.*, p. 373 δ' reproduit une note du copiste du xviii^e s. supposant qu'il s'agit de Saint Euthyme.

(3) *Νέος Ἑλληνομνήμων* XVI, 1922, 53, l. 10 ss. : *Θεσσαλῶν στρατηλάτης ... Κατακαλῶν δὲ πῦρ ἔρωτος ἐνθέου | καὶ πῦρ ἔρωτος Κωνσταντίνου δεσπότην | οὗ Ῥωμανὸς φῶς ἐκ σελήνης Ἑλήνης...*

épitaphe attribuée à tort ou à raison à Christophe de Mytilène (1) ; d'ailleurs, le nom du métropolite Grégoire (C et D) est suffisant pour nous faire adopter pour la pièce D la date de 943 au lieu de 882. On sait en effet que l'archevêque Grégoire, d'après la place qu'il occupe dans le synodicon de Thessalonique, était en fonction dans la seconde moitié du x^e siècle (2). La conclusion qui se dégage de ces deux observations est confirmée dans le détail par le document original dont nous disposons et qui est daté de la 14^e indiction, de l'an du monde 6449 (= A. D. 941). Il s'agit d'un acte d'après lequel Thomas (Kaspax?), *a secretis*, épopte et *anagrapheus* de Thessalonique, par ordre des empereurs Romain I Lécapène, Constantin VII Porphyrogénète, Etienne et Constantin, vend au monastère de Saint André à Péristéra représenté par l'higoumène Euthyme 1800 *modii* de terres de la catégorie dite *κλασματική* situées dans la péninsule de Pallène ou Cassandra. L'épopte Thomas qui est également l'auteur d'un acte de 941 tout à fait analogue au nôtre (3) figure dans les pièces C et D. Dans celles-ci et dans les deux actes de 941 il est question de terres de la catégorie dite *κλασματική*, c'est à dire de terres abandonnées depuis plus de 30 ans par leurs propriétaires, devenues improductives pour le fisc et retranchées des communautés fiscales dont elles

(1) Le stratège Katakalon étant en charge avant 959, si Christophe de Mytilène a écrit l'épitaphe entre 1028 et 1043 (KRUMBACHER, p. 737-738) il faut admettre, et cela paraît un peu difficile, que l'épitaphe a été composée bien après sa mort. Le Katakalon de D aurait pu être un fils de Léon Katakalon, domestique des scholes sous Léon le Sage (THÉOPH. CONT. 359 s. B. ; SYM. LOG., *Gecrg. Mon. cont.* 855 B.), et le successeur immédiat ou l'un des successeurs de Michel, patrice et stratège de Thessalonique, à qui est adressée une des lettres du patriarche Nicolas le mystique (P.G., CXI, col. 365 n° 140) mort en 925.

(2) L. PETIT, *Le synodicon de Thessalonique (Echos d'Orient XVIII, 1916-1919, 240-253)*. Ce texte capital nous a été signalé par le R. P. V. LAURENT qui a bien voulu attirer notre attention sur divers documents.

(3) Une copie de cette pièce est conservée à Lavra dans un registre du xviii^e s. déjà cité ; le texte nous en a été communiqué par M. Gabriel MILLET. Cf. S. EUSTRATIADÈS *op. cit.*, *Ἑλληνικά*, II, 1929, 372, β'). Il a été publié par le P. ALEXANDRE de Lavra dans *Vizantijskij Vremennik*, V, 1898, p. 484-485.

faisaient partie. Dans notre acte original et dans l'acte analogue publié par le Père Alexandre de Lavra, la *γῆ κλασματική* est vendue par l'épopte Thomas aux propriétaires du thème de Thessalonique qui en désirent ; d'autre part, les discussions qui divisent les gens d'Hiérissos et les moines de l'Athos portent précisément sur des terres de la catégorie *κλασματική* vendues récemment aux habitants d'Hiérissos. C'est à l'épopte Thomas que s'adressent les parties dans la pièce C, c'est à la *praxis* de l'épopte Thomas qu'il est fait allusion dans la pièce D, et dans la pièce B, qui nous donne de toute évidence le texte de cette *praxis*, nous voyons que l'épopte a procédé à la vente du *κλάσμα* qui n'avait pas encore été faite (1).

Ainsi il s'agit de la même opération fiscale dans notre acte original de 941 et dans les pièces B, C, D. Sans doute a-t-il été précédé alors dans tout le thème sur l'ordre du *basileus* à la vente des *κλάσματα*. Il se pourrait fort bien que le même événement, des incursions ennemies sans doute (2), eût amené dans la région d'Hiérissos et dans la presque île voisine de Cassandra l'abandon de terres tombées au rang de *κλάσμα* à un moment qu'on ne saurait d'ailleurs préciser (3). Il est à noter qu'on trouve dans les deux séries de pièces une même clause de détail : dans notre original (4) il est stipulé en effet, que

(1) K. LAKE, *op. cit.*, pièce B, p. 77, l. 11 ss. : ἀλλ' οὕτως συγκραχόμενη καὶ ἀδιάνγνωστος ὑπῆρχεν ἢ ἐκάστον δεσποτεία διὰ τὸ μὴ γενέσθαι μέχρι τοῦ νῦν ἐκεῖσε ἐποπτικὴν διάγνωσιν καὶ τὴν τοῦ κλάσματος διάπρασιν. Ταύτην οὖν τὴν... κλασματικὴν γῆν διέπρασα. *Id.*, p. 78 in fin. : πᾶσαν τὴν μεταξὺ οὖσαν γῆν, ὡς κλασματικὴν, διέπρασα τοῖς οἰκήτοσι τοῦ Κάστρου. *Id.*, pièce C, p. 81, l. 5 ss. : Ἐπειδὴ πρὸ χρόνου τιτὸς ἐπώλησαν εἰς τοὺς χωριάτας τὴν παρ' αὐτῶν κατεχομένην κλασματικὴν γῆν.

(2) C'est l'un des cas prévus pour l'abandon des terres imposables et qui peut les amener à tomber au rang de *κλάσμα* d'après le Traité fiscal de la Marcienne. Cf. F. DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung* (*Byzantinisches Archiv*, IX, 1927), p. 116 : τῆς χώρας ἐξαλιφείσης ἀπὸ τινος ἰσως ἐθνῶν ἐπιδρομῆς.

(3) K. LAKE, *op. cit.*, p. 86, l. 23 ss. : Il est déjà question des *κλάσματα* de Camena dans le chrysobulle de Léon VI le Sage, confirmant celui de Basile I^{er}.

(4) Τὴν δὲ παντοῖαν [παλαιὰν] texte p dans *Viz. Vrem.* V, 1898, 485] νομῆν τῆς νήσου, καθὼς εἴρηται εἶναι εἰς ἀμφοτέρους κοινῆν,

l'acheteur ne pourra revendiquer l'usage exclusif des pâturages compris dans son domaine étant donné que tous les pâturages de la presqu'île doivent demeurer communs à ceux qui ont acheté la terre et à ceux qui sans l'avoir achetée sont obligés de fuir devant les incursions ennemies. Or, dans la pièce B il est fait allusion aux discussions qui se sont élevées entre les parties précisément au sujet de cette clause : il s'agit pour les gens du *castrum* de ne pas être empêchés en cas d'incursion ennemie, malgré le partage des terres, de faire pénétrer leurs troupeaux sur les domaines de l'Athos afin de les y mettre à l'abri (1).

La vente des *κλάσματα* ayant eu lieu en 941 d'après notre pièce originale, les pièces B et C où il est parlé de cette vente pour la région d'Hiérisos comme d'un fait assez récent seraient un peu postérieures à cette date ; en fait, la pièce C est datée de la quinzième indiction en mai, ce qui correspondrait à l'année 942.

On adopterait donc pour les pièces C et D les dates de 942 et 943 et le chrysobulle de Léon VI le Sage reproduit dans l'ouvrage de M. K. Lake (2) leur serait antérieur.

Si nous admettons la date de 943 pour la pièce C, il en résulte que l'higoumène du monastère de Péristera Euthyme qui est nommé dans le texte (p. 83, l. 8-9) et parmi les signataires de l'acte (p. 84) ne saurait plus être identifié avec Saint Euthyme le fondateur du couvent de Saint André. On sait en effet d'après les données de la *Vie* rédigée par un des disciples du saint que celui-ci serait né en 823-4 ; la date de sa mort se placerait en 883-4 ou 898-9 au plus tard (3). Le moine

οὐ μόνον εἰς τοὺς ἐξωνησαμένους τὴν τοιαύτην γῆν, ἀλλὰ καὶ εἰς τοὺς μὴ ἐξωνησαμένους καὶ διὰ τὴν τῶν ἐθνῶν περίστασιν καὶ ἐπιδρομὴν καταφεύγοντας.

(1) K. LAKE, *op. cit.*, p. 79, l. 7 ss. : πλὴν τοῦτο μόνον καὶ παρὰ τῶν οἰκητόρων τοῦ κάστρου καὶ ἐτι ἐλογομάχητο περὶ τοῦ μὴ κωλύεσθαι τυχόν τὰ κτήνη αὐτῶν εἰς καιρὸν ἐθνικῆς ἐφόδου τῇ προφάσει τοῦ διαχωρισμοῦ τοῦ μὴ εἰσέρχεσθαι καὶ περισώζεσθαι εἰς τὸ τοιοῦτον ὄρος.

(2) P. 84-86.

(3) *Vie et office de saint Euthyme le Jeune*, texte grec publié par le R. P. L. PETIT p. 16, 48-51 (*Bibliothèque hagiographique orientale*, 1904). Cf. *Échos d'Orient*, IV, 1900-1901, 218-221 *passim* ; K. LAKE, *op. cit.*, p. 51-52.

Euthyme, higoumène de Péristera dans la pièce C, est le même personnage que l'acheteur de la *γη κλασματική* dans notre original de 941. C'est l'un des successeurs du saint fondateur du monastère de Saint André et son homonyme. Nous retrouvons d'ailleurs dans une pièce inédite de Lavra (1) un Euthyme moine et higoumène de Saint André à Péristera à qui une femme veuve Georgia et ses enfants vendent des champs situés à Thessalonique. La pièce est de l'année 897, et, cette fois encore, ce n'est pas, semble-t-il, de Saint Euthyme qu'il s'agit. D'après la *Vie* c'est vers 883 que le saint aurait confié à l'archevêque de Thessalonique Méthode la direction du monastère qu'il quitta pour reprendre la vie érémitique (2); en 897, Méthode étant mort en 889/90 (3), il aurait été remplacé par un higoumène portant comme le saint le nom d'Euthyme, celui dont les fonctions se seraient prolongées jusqu'en 941 d'après notre original et en 943 d'après la pièce D.

Pour ce qui est du nom de famille *Κάσπαξ* attribué à l'évoque de Thessalonique Thomas et à six autres fonctionnaires dans la pièce D, il paraît devoir être sérieusement mis en doute.

Voici comment l'évoque Thomas est désigné dans les divers textes :

Pièce C (p. 80-81) : *Θωμᾶ βασπαθάρη ἀσηκρήτη ἐπόπτη Θεσσαλονίκης.*

Pièce D (p. 82) : *Θωμᾶ Κάσπακος καὶ ἐπόπτον τοῦ μειροκοβόλου (?)*.

Vizant. Vrem. V, 1898, p. 484 : *Θωμᾶς Κάσπακας ἀσηκρήτης ἐπόπτης τε καὶ ἀπογραφεὺς (4) Θεσσαλονίκης*
pour la suscription.

Id. p. 485 : *Θωμᾶς Κάσπακας ἀσηκρήτης ἐπόπτης Θεσσαλονίκης* pour la signature.

(1) *Archives de Lavra* (mission MILLET).

(2) Cf. *Échos d'Orient*, IV, 1900-1901, p. 220.

(3) *Ibid.*, p. 220.

(4) Il faut sans doute lire ici aussi *ἀναγραφεὺς* étant donné que *ἀπογραφεὺς* a remplacé *ἀναγραφεὺς* seulement au 13^e ou 14^e s. Cf. F. DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung* (*Byzantisches Archiv*, IX, 1927), p. 88.

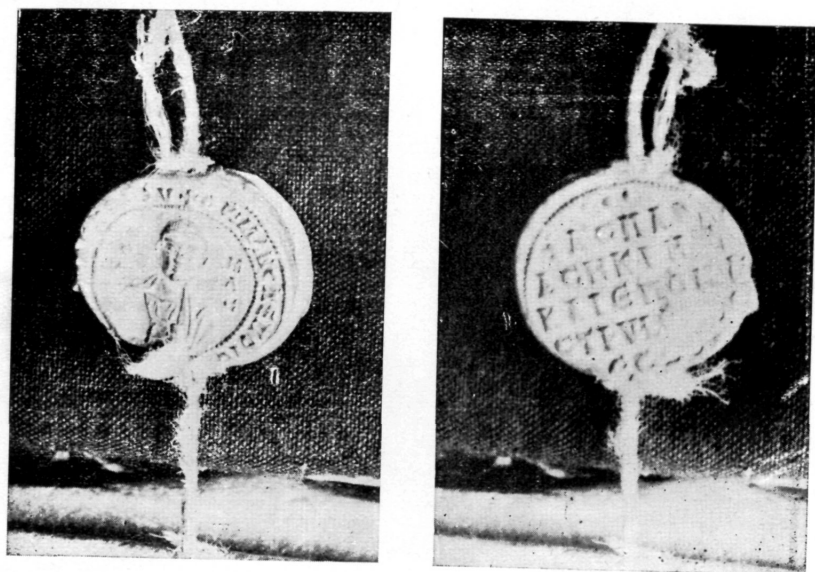


FIG. 1. — SCEAU DE L'ÉPOPTE THOMAS.

La copie de la pièce dont M. Millet a photographié l'original conservée dans un des registres du XVIII^e siècle de Lavra porte également pour la suscription :

Θωμᾶς Κάσπακας ἀσηκρίτης ἐπόπτης καὶ
ἀναγραφεὺς Θεσσαλονίκης.

Mais sur la photographie de l'original on lit

pour la suscription : Θωμας βας ασπαθ ασηκρητις εποπτης
τε και αναγραφευς τη[ς] Θεσσα-
λονικης.

pour la signature : Θωμας βας ασπαθα ασηκρητ και εποπ
Θεσσαλ (1).

Quant à la bulle de plomb annoncée parmi les signes de validation elle ne fait que confirmer la lecture βας ασπαθ : elle porte à l'avers un buste de Saint Thomas avec l'inscrip-

tion $\begin{matrix} \circ & M \\ \Theta & A \\ \omega & \Sigma \end{matrix}$ et la légende circulaire et + ΘΩΜΑΝ ΣΚΕΠΟΙΣ

[± 12 lettres] ΚΑΙ Υ qui devait exprimer une prière au Saint en faveur de Thomas.

Au revers — ΑΣΠΑΘ	+ (πρωτο)σπαθ(άριος)
ΑΣΗΚΡΗ	ἀσηκρη(τις)
ΚΑΙ ΕΠΟΠ	καὶ ἐπόπτης
ΣΤΡΥΜ	Στρυμ(όνος) [καὶ (?)]
ΘΕΣ	Θεσ[σ](αλονίκης) (Fig. 1)

L'épopte Thomas est donc protospathaire et ne porte pas le nom de Kaspax. Ainsi c'est la confusion facile entre le β et le κ minuscule compliquée d'une haplographie pour ασ qui a donné dans la copie du XVIII^e siècle Κασπακας pour βας ασπαθ, c'est à dire βας(ιλικῶς) (πρωτο)σπαθάριος. Cette même faute se retrouve dans la pièce D conservée par une copie du même registre où l'épopte Thomas est également appelé Κάσπαξ. Dans la pièce C conservée par une copie d'origine différente (2), il est qualifié

(1) Une main récente a reproduit ainsi la signature dans l'interligne : Θωμᾶς Κάσπακος ἀσηκρίτης δεσπότης Θεσσαλ. Au verso de l'original dans une notice moderne on trouve : Θωμᾶς ἀθθέντης τῆς Θεσσαλονίκης.

(2) Copie publiée par Porphyre USPENSKIJ, *Vostok Christianskij*, III, p. 318 ; cf. K. LAKE, *op. cit.*, p. 82.

de *βασπαθήρη* simple transcription ne tenant pas compte de l'abréviation *β*, ou *βας*, pour *βασιλικός* et de *α* pour *πρώτος*. La non-résolution de l'abréviation *α* pour *πρώτος* est d'ailleurs, on le sait, assez courante dans certaines copies pour les noms de fonctionnaires commençant par *πρωτο-*.

La lecture *Κάσπαξ* pour *βασπαθ* s'explique d'autant plus facilement que le patronyme *Κάσπαξ* porté à l'époque byzantine par un certain nombre de personnages ⁽¹⁾ se trouve dans un acte de bornage de l'Athos en l'an 1000 où figure un certain Nicolas Kaspax ⁽²⁾, fut aussi celui d'un moine de la sainte montagne Théoctiste, signataire de deux actes en 1017 et en 1141 ⁽³⁾, et que ce nom se rencontre également dans la toponymie à Lemnos ⁽⁴⁾ et à l'Athos même ⁽⁵⁾.

Ainsi nous proposons donc de remplacer par *βασιλικός πρωτοσπαθάριος* le nom de *Κάσπαξ* dans l'acte de vente de 941 analogue à notre pièce originale et dans la pièce D.

Le copiste de D attribue le patronyme *Κάσπαξ* encore à six autres personnes ;

- p. 82 : *Ζωήτω Κάσπακος ἐπὶ οἰκείου καὶ κριτοῦ τοῦ θέ-*
[ματος
p. 83 : *Παρίλου Κάσπακος καὶ ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν* ⁽⁶⁾.

(1) Nicéphore Kaspax est connu au XI^e siècle (ANNE COMN. XI, 5, p. 92-94 B.); au XII^e siècle : CINNAM. VI 6, p. 269 B. Cf. K. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις νομισματικοῦ μουσείου*, 1917, p. 131, n. 490 et Ὁρθοδοξία, V, 1931, p. 543. Au XV^e siècle le patronyme se retrouve encore (MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et diplomata medii aevi*, II, 391. 554).

(2) La copie est conservée à Lavra dans le registre du XVIII^e siècle cité plus haut. Cf. S. EUSTRATIADÈS, *op. cit.*, Ἑλληνικά, II, 1929, p. 340, ι'.

(3) Id. Cf. S. EUSTRATIADÈS, *op. cit.*, Ἑλληνικά, II, 1929, 342, ιγ' ; 343, ιε' ; s'agit-il de deux homonymes, ou y a-t-il lieu de rectifier les dates, ou l'une d'elles ?

(4) A l'ouest de l'île à une certaine distance de Kastro.

(5) Johannice higoimène de la *μονή τοῦ Κάσπακα* signe un acte en 1034 (*Actes d'Esphigmenou*, éd. L. PETIT et V. REGEL [Viz. Vrem., XII, 1906], I, 56). Cf. PH. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig, 1894, p. 162.

(6) *Παρίλου Κάσπακος καὶ ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν* : texte reproduit par K. LAKE. [Par ailleurs les *actes* ne mentionnent pas d'ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν avant l'an 1044 (DÖLGER, *Beiträge z. byz. Finanzverwal-*

Ἀναστασίον Κάσπακος καὶ πρὸς τῆς πόρτης Θεσσα-
[λονίκης

Ἀνδρέον Κάσπακος καὶ χαρτουλαρίον τοῦ θέματος
Στεφάνου Κάσπακος τοῦ Βαρδανοπούλου

p. 84 : Κατάκαλω Κάσπαξ στρατηλάτης (1) Θεσσαλονίκης.

On remarque tout d'abord l'emploi insolite de *καὶ* entre le nom patronymique et le mot désignant la fonction pour Parilos, Anastase et André. D'autre part, il est significatif que pour le juge du thème Zôitos qui figure également dans la pièce C conservée par une copie d'origine différente, le nom de Κάσπαξ soit précisément remplacé dans cette pièce par *βασπαθάριον*. Le même fait se produit, nous l'avons vu, pour l'épropte Thomas. On pourrait peut-être noter enfin que dans les suscriptions et signatures des pièces de la même époque les fonctionnaires du thème paraissent habituellement désignés par leurs noms, dignités et fonctions, sans indication de patronyme (2).

Il semble donc bien qu'on doive remplacer le nom de Κάσπαξ par *βασιλικὸς πρωτοσπαθάριος* pour Zôitos, Parilos, Anastase au moins ; il ne paraît pas impossible que cette dignité ait été conférée au juge du thème (3), à l'ἐπι τῶν οἰκειακῶν(4) sinon

tung, p. 43) ; sur la signification du terme au x^e siècle voir DÖLGER, *l. c.* p. 44, n. 3. - N. D. L. R.]

(1) [Ce mot pourrait peut-être encore avoir ici le sens de *τουρμάριος*, cf. LEON, *tact.* IV 43 ; en plein x^e siècle cet usage du terme serait cependant assez étrange. Ce pourquoi il est plus vraisemblable qu'il s'agit non pas d'une fonction mais de la dignité de *στρατηλάτης*, la dix-huitième et dernière d'après Philothée (voir BURY, *Imp. Admin. System*, p. 24) ; PHILOTHÉE l'appelle τοῦ στρατηλάτου ἐπι θεμάτων ἀξία (p. 133, 36 BURY = DE CAERIM, p. 708, 7 B.) ce qui cadre à merveille avec le déterminatif *Θεσσαλονίκης* dont le mot est suivi dans le document D. - N. D. L. R.]

(2) Un acte de la fin du ix^e siècle, dont la copie est conservée à Lavra dans le registre du xviii^e siècle déjà cité (Cf. S. EUSTRATIADÈS, *op. cit.*, Ἑλληνικά, II, 1929, 372, α') et publiée par Alexandre E. LAURIDÈS (*Viz. Vrem.* V, 1898, p. 483) est signé par Σαμωνᾶς (πρωτο-)σπαθάρης καὶ ἀσηκρίτης Θεσσαλονίκης. Un sigillion de l'année 990, dont l'original a été photographié par M. G. MILLET (Cf. *Viz. Vrem.* V, 1898, p. 488) porte la suscription de Syméon πρωτοσπαθ(αρίου) καὶ ἐκπροσώπου Θεσσαλονίκης καὶ Στρυμόνος.

(3) Cf. par exemple le sceau publié par G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 520, n^o 3.

(4) *Ibid.*, p. 556, n^o 3 ; 557, n^{os} 10. 11.

au chartulaire du thème ⁽¹⁾. Elle convient également au stratège Katakalon mais, si toutefois le texte donné par D est exact sur ce point, il n'y a pas de *καί* dans sa souscription et la lecture *Κάσπαξ* peut ici bénéficier d'un certain doute de même que pour Étienne et André. Seraient-ce les noms de ces trois personnages, ou l'un d'entre eux qui aurait inspiré au copiste la lecture du nom familial *Κάσπαξ* pour tous les autres? Quoiqu'il en soit le « scandale » causé par l'accaparement de multiples fonctions dans le thème de Thessalonique au profit de la famille des Kaspax au x^e siècle ne paraît pas aussi grave que pourrait le faire supposer la copie de la pièce D.

GERMAINE ROUILLARD.

(1) J. B. BURY, *Imp. Admin. System* (1911), p. 45 : le chartulaire a seulement le rang de spathaire ou de spatharocandidat d'après les exemples connus.

NOTE DE DIPLOMATIQUE BYZANTINE

Le χρυσόβουλλον σιγίλλιον et le χρυσόβουλλος λόγος.

On sait que dans ses beaux travaux sur la diplomatie byzantine M. F. Dölger ⁽¹⁾ classe les actes de la chancellerie impériale relatifs aux affaires intérieures selon trois types principaux : 1) Le χρυσόβουλλος λόγος le type le plus solennel, de dimension souvent considérable dans le sens de la longueur, est daté d'après l'an du monde, le mois et l'indiction ; il porte la signature autographe du *basileus* à l'encre pourpre et la bulle d'or. 2) Le πρόσταγμα a au contraire un caractère de grande simplicité et porte seulement la mention du mois et de l'indiction à l'encre pourpre de la main du *basileus*. 3) Entre ces deux types d'actes, le χρυσόβουλλον σιγίλλιον, dont les originaux offrent des exemples depuis le XII^e siècle, représente un type intermédiaire, une sorte de « privilège en petit » ; dans le texte même, le mot σιγίλλιον est écrit à l'encre pourpre et la pièce porte la bulle d'or mais elle est datée seulement par le mois et l'indiction.

Les actes impériaux conservés dans les archives de Lavra, à l'Athos, peuvent être ainsi classés suivant ces trois types. Toutefois les originaux les plus anciens, ceux du moins pour lesquels nous possédons des photographies et des notes prises à Lavra par M. Gabriel Millet, fournissent des données qui apportent, semble-t-il, certaines précisions et quelques compléments aux remarques de M. Dölger sur l'emploi des termes λόγος et σιγίλλιον.

Il s'agit de six pièces dont cinq sont inédites. Deux d'entre elles (n^{os} 4 et 5) ne figurent pas dans les *Kaiserregesten* de M. Dölger où elles seraient à insérer respectivement entre

(1) Franz DÖLGER. *Der Kodikellos des Christodoulos in Palermo* (Extrait de *Archiv für Urkundenforschung*, XI, 1929), p. 35 ss. — ID., *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, München, 1931, p. 4 ss.

les nos 1002 et 1003, 1043 et 1044 du fascicule 2. Toutes ces pièces sont datées non pas simplement par le mois et l'indiction comme le *prostagma* ou le *χρυσόβουλλον σιγίλλιον* mais d'après l'an du monde, le mois et l'indiction comme les pièces du type *χρυσόβουλλος λόγος*. Comme ces dernières également les pièces 1, 2, 3 et 6 sont revêtues de la signature autographe du *basileus* à l'encre pourpre et du *legimus* et portaient la bulle d'or. Les pièces 4 et 5 n'ont pas de signature impériale mais elles sont pourvues du *legimus* à l'encre pourpre et de la bulle ; ce sont des copies délivrées par la chancellerie impériale à l'époque même de la promulgation de l'acte (1). En résumé ces six pièces appartiennent toutes à la catégorie des actes les plus solennels.

N° 1 = Dölger, *Kaiserreg.* 907 (avec la mention *Orig. ? : Archiv Lavra*) (2). Inédit.

Constantin IX Monomaque A.M.65^e 0, ind. V, juin. A.D.1052.

Le *basileus* place le monastère de Lavra sous la tutelle de l'*ἐπι τοῦ κανικλείου* Jean, préposite et *ἐπι τοῦ κοιτώνος*, et accorde aux moines l'immunité de toute sportule à payer aux juges, catépans et stratèges. Papier. Long. : 2 m. 68 ; larg. : 0 m. 40.

La pièce est dépourvue du protocole solennel avec l'invocation, la suscription et l'adresse et l'écriture est plus proche de celle des mss. littéraires que de celle dite de la chancellerie impériale. Nulle part dans le document ne figure le mot *λόγος* ; la pièce est qualifiée (l. 69 et 78) de *χρυσόβουλλον σιγίλλιον* en grandes lettres. Elle porte avec le *legimus* et la bulle d'or attachée à un cordon de soie bleue la signature impériale, le seul exemplaire, connu de la signature de Constantin Monomaque, ainsi libellée : *Κωνσταντῖνος ἐν Χ(ριστῶ) τῷ θ(ε)ῶ πιστός βασιλ(εὺς) Ῥωμαίων ὁ Μονομάχος* (sans le titre d'*αὐτοκράτωρ*) (3) (Fig. 1).

(1) F. DÖLGER, *Der Kodikellos...*, p. 40 ; *Facsimiles*, p. 5 et n° 41.

(2) D'après le cod. 21 de Lavra contenant la copie (faite en 1803) du registre des actes de Lavra établi en 1761-1763 par le moine Cyrille (F. DÖLGER, *Der Kodikellos...*, p. 63) on avait lieu en effet de croire que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle l'original était perdu.

(3) On sait que, d'après M. E. STEIN (*Zum mittelalterlichen Titel « Kaiser der Römer »* dans *Forschungen u. Fortschritte*, VI, 1930, p.

N° 2 = Dölger, *Kaiserreg.* 932 ; *Facsimiles* n° 17. Inédit. Michel VI Stratiotique A. M. 6565, ind. X, janvier. A.D.1057.

Cette pièce a été minutieusement décrite par M. Dölger dans ses *Facsimiles* ; c'est le chrysobulle le plus ancien qu'il a eu le moyen d'examiner (*der älteste uns bekannte chryso-bullos logos*). Dépourvue de l'invocation et de la suscription impériale en lettres allongées et déformées elle est cependant précédée de l'adresse comportant le mélange habituel de minuscule grecque et de caractères latins : [+P]āsīn oīs τὸ paron ἡμῶν ε[usebe]s epideiknetai sigillion. Nulle part ne figure le mot λόγος mais à la ligne 58 : χρυσοβούλλον sigilliu à l'encre rouge.

N° 3 = Dölger, *Kaiserreg.* 946 ; *Facsimiles* n° 18. Constantin X Doucas A. M. 6568, ind. XIII, juin. A.D.1060.

Cf. la description de la pièce dans *Facsimiles* n° 18. Nulle part le mot λόγος ne figure dans le texte, désigné aux lignes 65-66 et 120 par χρυσοβούλλον sigilliu. On remarque qu'à la ligne 108 le mot σιγίλλιον ne désignant pas la pièce elle-même est en caractères grecs et non latins.

N° 4. Inédit. Michel VII Doucas A. M. 6582, ind. XII, avril. A. D. 1074.

Le *basileus* confirme des droits accordés à Lavra par Constantin VIII (?) Porphyrogénète et Constantin Monomaque ; il interdit au dicecète de Boleros, du Strymon et de Thessalonique de percevoir le *προσόδιον* sur le domaine de la *μονή*

182-183) l'addition de *Ῥωμαίων* dans l'*intitulatio* aurait des rapports avec l'usurpation du titre βασιλεὺς Βουλγάρων καὶ Ῥωμαίων par le tsar de Bulgarie en 925. M. F. DÖLGER (*B. Z.* XXXI, 1931, p. 170) pense que c'est sous Nicéphore Botaniate que la forme solennelle de la signature impériale des chrysobulles s'est fixée. En fait, on constate l'existence de la formule πιστὸς βασιλεὺς αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων sur les originaux des chrysobulles depuis Michel VI Stratiotique (n° 5) et cela d'une façon ininterrompue. Le mot αὐτοκράτωρ figure bien aussi dans la signature du chrysobulle de Constantin Monomaque publié par MIKLOSICH et MÜLLER (*Acta et diplomata...*, V, p. 5) et sur ses monnaies (cf. J. SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*, I, p. 158, n° 6) ; son absence ici est à expliquer.

dite τῆς Βράτζεβας, à l'évêque de Cassandria d'y lever le κανονικόν.

Papier? Long. : 1 m. 15 ; larg. : 0 m. 42. Le début de la pièce est mutilé. L'écriture n'est pas celle de la chancellerie impériale. Ne portant pas la signature impériale elle est revêtue du *legimus* à l'encre pourpre. Les trous par lesquels passaient les cordons de la bulle sont disposés ainsi : : .

Les mots λόγου l. 10 et σιγιλλίου l. 36 à l'encre pourpre, ainsi que le nom du mois et le chiffre de l'indiction, désignent la pièce.

N° 5.

Inédit.

Nicéphore Botaniate A. M. 6587, ind. II, juillet. A. D. 1079.

Le *basileus* renouvelle la donation de l'île τῶν Νέων au monastère τῶν Μελάνων ainsi que le dégrèvement (ἐκκοπή και συμπάθεια) accordé à ce monastère par un χρυσόβουλλος λόγος [de Romain III Argyre] daté de l'an 653[9] = 1031. Il donne au monastère cent parèques et douloparèques de plus en les exemptant de toute redevance.

Papier. Long. : 1 m. 97 ; larg. : 0 m. 38. Le début manque et le papier est troué par places. L'écriture est celle de la chancellerie impériale. Le document est revêtu du *legimus*, mais non de la signature du *basileus*. Le pli du bas est défait ce qui permet de voir une succession de trous à travers desquels passait le cordon de la bulle et ainsi disposés : : . La pièce porte encore la bulle (même technique que celle de la pièce n° 6), un cachet de cire à l'effigie du *basileus*. Elle s'intitule χρυσοβούλλον γρα(φῆς) l. 17-18, χρυσοβούλλ(ον) σιγιλλίου l. 69. L'acte de Romain Argyre dont elle accorde confirmation est appelé χρυσόβουλλον λόγον l. 3, χρυσοβούλλον δωρεᾶς l. 7 et 23.

N° 6 = Dölger, *Kaiserreg.* 1052 (avec la mention *Orig. ? : Lavra*).

Inédit.

Nicéphore Botaniate A. M. 6589, ind. IV, mars. A. D. 1081.

Le *basileus* confirme le jugement qu'il avait rendu comme duc de Thessalonique en faveur des moines de Lavra dans leur procès contre Théodore τοῦ Αἰχμαλώτου au sujet de terrains contestés.

Papier. Long. : 1 m. 52, larg. : 0 m. 38. La pièce a été collée

anciennement sur un papier, le haut collé plus récemment sur un second papier. Écriture de la chancellerie impériale. La pièce porte le *legimus*, la signature impériale et la bulle. Elle est désignée l. 18-19 par *χρυσό[βουλλον] γρα(φήν)*, l. 28 *χρυσόβουλλον λόγον*, l. 36 *χρυσοβούλλω λόγω* et l. 44 par *χρυσοβούλλ(ου) σιγίλλ(ιον)* écrits à l'encre rouge.

Ainsi on constate que dans les pièces 1, 2 et 3 qui entrent bien cependant dans la catégorie des privilèges les plus solennels, celle que M. Dölger désigne par la rubrique *χρυσόβουλλος λόγος*, seule l'expression *χρυσόβουλλον σιγίλλιον* (ou *sigillion*) désigne le document dans le texte lui-même (1).

Dans les pièces 4, 5 et 6 l'acte est aussi désigné par les termes *χρυσόβουλλος λόγος*, *χρυσόβουλλος γραφή* mais c'est toujours le mot *σιγίλλιον*, non plus en caractères latins mais en caractères grecs, qui est encore usité devant la formule finale : *τοῦ παρόντος εὐσεβοῦς χρυσοβούλλου σιγίλλιον γεγενημένον κ.τ.λ.* indiquant la date du document (2).

Nous remarquons d'autre part que dans des copies d'actes contemporains de nos pièces 1, 4, 5 et 6 promulgués par Constantin Monomaque (3) et Michel Doukas (4) et dans un acte original de Nicéphore Botaniate (5), l'expression *χρυσόβουλλος λόγος* seule désignait l'acte solennel. Dans les actes des Comnènes, on trouve encore parfois *γραφή* (6) employé avec *λόγος*, puis le mot *λόγος* finit par l'emporter et le ter-

(1) On constate le même fait dans des actes de Constantin Monomaque connus par des copies (MIKLOSICH et MÜLLER, V, p. 6 A.D. 1046 ; Id., p. 6 A.D. 1048) et dans une copie d'un acte de Nicéphore Botaniate (Id., V, p. 8 A.D. 1079).

(2) Cf. Id. V, p. 138-146, Nicéphore Botaniate A. D. 1079 ; VI, p. 19-21, Nicéphore Botaniate A.D. 1079.

(3) Id. V, p. 4, A. D. 1045.

(4) Id. VI, p. 1-3, A. D. 1073 ; V, p. 135-138, A. D. 1074.

(5) Id. VI, p. 21-23, A. D. 1079 (= *Kaiserreg.*, n° 1046).

(6) F. DÖLGER, *Facsimiles*, p. 27. Le fait constaté par M. DÖLGER jusqu'en 1087 (*Der Kodikellos*, p. 15, note 3) se présente encore dans un acte inédit de Lavra promulgué par Alexis Comnène en 1102 connu par 3 copies de la chancellerie impériale (G. ROUILLARD, *Les taxes maritimes et commerciales d'après les actes de Patmos et de Lavra (Mélanges Diehl, I, p. 277, note 1)* et dans une autre pièce inédite de Lavra de 1104. Cf. DÖLGER, *Kaiserreg.*, nos 1085, 1123, 1124, 1147.

me *σγιλλιον* qui disparaît du texte ne se retrouve plus que dans l'adresse du protocole initial en caractères latins (1). A l'époque des Paléologues, alors que le protocole initial est disparu, le mot *λόγος* seul est demeuré en usage dans le texte. Ainsi le flottement que l'on constate dans la terminologie de la chancellerie impériale à propos du terme technique désignant les privilèges les plus solennels munis de la signature autographe de l'empereur et de la bulle d'or paraît avoir cessé au cours de l'époque des Comnènes (2), la terminologie ayant adopté définitivement à l'exclusion de *γραφή* et de *σγιλλιον* le mot *λόγος* pour le garder jusqu'à la fin de la domination byzantine.

D'ailleurs cette disparition progressive de l'expression *χρυσόβουλλον σγιλλιον* paraît significative. En effet, le privilège intermédiaire entre le *χρυσόβουλλος λόγος* et le *prostagma*, portant aussi le nom de *χρυσόβουλλον σγιλλιον*, n'a pu exister sous cette appellation qu'au moment où le privilège le plus solennel s'appelait non plus *χρυσόβουλλον σγιλλιον* mais

(1) On constate le fait sur les originaux des pièces qui figurent dans F. DÖLGER, *Kaiserregesten*, nos 1118 (A. D. 1084) et 1134 (A. D. 1087) et peut être dans un acte inédit de Lavra A. D. 1104 dont le protocole est très peu lisible.

(2) Il ne semble pas que se soit fixé alors de la même façon l'usage de l'écriture dite de la chancellerie impériale (cf. F. DÖLGER, *Kodikellos*, p. 14, note 1 et *Facsimiles*, p. 27) pour les privilèges solennels. On constate son emploi pour les pièces promulguées sous Michel VI Stratiotique, Nicéphore Botaniate et Alexis Comnène. M. F. DÖLGER note (*Facsimiles*, p. 31) que le type d'écriture n'est pas obligatoire dans les chrysobulles et cite comme exemple un acte d'Alexis III et une copie de la chancellerie impériale pour un acte d'Alexis I^{er}. On peut ajouter d'après certaines pièces inédites de Lavra que pour tels chrysobulles originaux d'Alexis Comnène on s'est servi de la minuscule ordinaire alors que la copie d'un acte de Nicéphore Botaniate délivré par la chancellerie impériale sous le règne de cet empereur (n° 5) est écrite dans le style dit de la chancellerie. On remarque en outre que pour le règne d'Alexis Comnène c'est dans les pièces les plus récentes qu'on trouve la minuscule ordinaire bien que l'une d'elles (A. D. 1104 ; la seule pour laquelle le début est conservé) porte encore le protocole initial solennel avec l'invocation, l'*intitulatio* et l'adresse. Faut-il en conclure que l'écriture de la chancellerie que l'on ne retrouve plus dans les chrysobulles des Paléologues avait été abandonnée pour les actes impériaux dès avant 1204 ?

χρυσόβουλλος λόγος, c'est à dire au temps des Comnènes. Ceci expliquerait qu'en fait on n'ait pas trouvé jusqu'ici de sigille à bulle d'or ou petit privilège avant le XII^e siècle (1). Ne peut-on essayer de préciser cette date? Il semble que oui : nous avons vu en effet qu'on trouve encore le mot *σιγίλλιον* dans l'adresse d'un acte solennel en 1087 et peut être en 1104 (2) ; d'autre part le plus ancien *χρυσόβουλλον σιγίλλιον* que nous connaissons est un acte d'Alexis Comnène (Lavra) de la 15^e indiction, en juillet, donc de 1090 ou 1105. Ainsi, comme le suppose M. Dölger, la forme solennelle du chrysobulle s'opposant au simple *prostagma* semblant s'être constituée définitivement sous le règne de Léon VI le Sage (3), c'est seulement sous les Comnènes que la forme du privilège intermédiaire dit *χρυσόβουλλον σιγίλλιον* a été fixée.

On est amené à soulever une autre question. Est-ce par l'effet du hasard que dans les originaux les plus anciens que nous possédions (nos 1, 2 et 3), les privilèges les plus solennels sont désignés par *χρυσόβουλλον σιγίλλιον* et non par *χρυσόβουλλος λόγος*? Pour des actes contemporains de notre n° 1 (Constantin Monomaque) (4) et même des actes antérieurs, par exemple des bulles de Basile II et Constantin VIII (5) ou de Nicéphore Phocas (6), les copies donnent bien des textes où figure l'expression *χρυσόβουλλος λόγος* seule. Mais ce ne sont il est vrai que des copies.

Pour le chrysobulle de Basile II et Constantin VIII on dispose notamment d'une copie (7) portant le cachet de Lavra avec la date de 1616 ou 1674 ; le texte présente de nombreuses variantes avec celui qui fut édité par Smyrnakis et bien que cette copie soit qualifiée de *ἴσον ἀπαράλλακτον* elle présente une interpolation relative à une relique de la Croix, provenant vraisemblablement du chrysobulle de Nicéphore Phocas. Pour celui-ci nous possédons une copie (8) dans le

(1) F. DÖLGER, *Der Kodikellos...*, p. 35.

(2) Cf. plus haut, p. 118, note 1.

(3) F. DÖLGER, *op. cit.*, p. 15, note 3 et p. 35.

(4) MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et diplomata medii aevi* V, p. 4.

(5) F. DÖLGER, *Kaiserregesten*, n° 760.

(6) *Id.*, n° 706.

(7) Photographiée par la mission MILLET.

(8) *Id.*

genre des copies figurées : le scribe a écrit à l'encre rouge non seulement le mot *λόγος* aux divers cas mais aussi une sorte de ligature précédée d'une croix représentant sans doute le *legimus* qu'il ne lisait pas et même la signature impériale. Il faut naturellement user de ces copies avec quelque prudence, et, en l'absence d'originaux antérieurs à la pièce n° 1 du règne de Constantin Monomaque, on ne saurait donc préciser à quel moment on commença à se servir de *λόγος* à côté de *σιγίλλιον* dans les actes solennels. Notons seulement que notre n° 4 nous donne l'occasion de le lire pour la première fois sur un original en 1074 et que, d'autre part, les originaux examinés ci-dessus nous ont fourni des exemples de la décadence nettement progressive de *σιγίλλιον* cessant d'être employé seul, puis éliminé du texte (au profit de *γραφή* et de *λόγος*) et enfin de l'adresse qui disparaît.

Le mot *γραφή* employé parfois avec *λόγος* ou *σιγίλλιον* ne paraît pas avoir été usité seul dans une pièce ni dans la formule finale ; sans doute n'avait-il pas tout à fait la même valeur technique que ces deux termes dans les actes solennels revêtus de la signature impériale alors que le mot *λόγος* n'y était pas encore exclusivement adopté.

GERMAINE ROUILLARD.

LA GÉNÉALOGIE DES PREMIERS PALÉOLOGUES

A propos d'un sceau inédit du
despote Alexis († 1203).

Sp. Lambros publia naguère ⁽¹⁾ le texte d'une épitaphe où l'auteur présumé, Alexis Comnène ⁽²⁾, déplorait la mort d'un certain Alexis Paléologue-Comnène, *beau et roux comme David, fort et brave comme Samson, et la vertu même comme Joseph*. A ces lieux communs le poétastre ajoutait deux utiles précisions intéressant l'identité du défunt, qui nous est présenté comme gendre d'un empereur homonyme (*γαμβρόν ἀνακτος Ἀλεξίου*) et honoré, par suite, de la suprême dignité de despote. Malgré ces précieux détails, l'éditeur ne réussit pas à découvrir l'énigmatique personnage.

Le hasard d'une promenade à travers le vieux Stamboul vient de nous mettre en face du même sujet. Un antiquaire très serviable nous a présenté, perdu dans un lot très vaste, un sceau d'assez grandes dimensions, recouvert sur ses deux faces d'une longue légende inédite où réapparaît le même seigneur byzantin. L'occasion nous a semblé propice, en étudiant ce monument, d'examiner de près un problème qu'il évoque directement (la généalogie des premiers Paléologues) auquel on a donné dernièrement une solution erronée et susceptible d'égarer les recherches.

(1) *Nέος Ἑλληνομνήμων*, XII, 1915, 444.

(2) Qu'Alexis III soit vraiment l'auteur de l'épitaphe, comme le voulait Lambros, c'est ce qui me semble sujet à caution. La juste réserve, émise par l'éditeur au sujet de la pièce précédente, vaut également ici.

I

LE SCEAU DU DESPOTE ALEXIS.

Les circonstances où nous l'avons découvert ne nous permettent malheureusement pas de reproduire le sceau en question, aux dimensions assez considérables (environ 40 millimètres). En revanche, la légende a été soigneusement relevée et fut réexaminée dans la suite. En voici l'intéressante teneur :

<i>Au droit :</i>	<i>Au revers :</i>
+ΑΛΞΕΙΟΥ	+ΓΑΝΡΡΟΥ
ΣΦΡΑΓΙΣΜΑ	ΚΡΑΤΟΥΝΤΟΣ
ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΟΥ	ΤΗΣ ΠΑΧΗΡΩ
ΚΟΜΝΗΝΟΥ	ΜΑΙΛΟΣΕΙΣ ΠΡΟ
· ΣΑΕΣΠΟ	ΤΟ ΠΑΙΔΑΡΑ
ΤΟΥ ΤΗΣΑ	ΣΙΛΙΣΣΑΝ
ΕΙΑΣ	ΕΙΡΗΝΗΝ

Les caractères de l'inscription sont largement tracés, mais la frappe ayant été imparfaite, il n'y a guère de lettre, surtout à l'avant, qui ne soit mutilée ou partiellement effacée. Nulle part cependant la dégradation du champ est telle qu'elle eût pu gêner la lecture. En joignant les deux parties de cette longue signature, nous obtenons le quatrain suivant :

+ Ἀλεξίου σφράγισμα Παλαιολόγον
 Κομνηνοφ[οῦ]ς δεσπότην τῆς ἀξίας,
 γα(μ)βροῦ κρατοῦντος πάσης Ῥωμαϊδος
 εἰς πρωτόπαιδα βασιλίσσαν Εἰρήνην.

La confrontation des deux textes, de celui de l'épithaphe avec celui que nous venons de transcrire, prouve clairement qu'ils nous entretiennent du même personnage. Le signalement du document funéraire se retrouve même intégralement sur le plomb ; là comme ici, il est en effet parlé d'un Alexis Paléologue, issu de Comnènes, despote de sa dignité et gendre d'un empereur. A vrai dire, la pièce sigillographique tait le nom du souverain, mais elle ajoute, en revanche, un double élément nouveau qui nous permet d'identifier à coup sûr et

le père et le beau-fils, car une princesse Irène se trouve être, à la fois, la fille aînée (*πρωτόπαις*) d'Alexis III Ange et la femme du despote Alexis Paléologue, qui dès lors doit être le propriétaire de notre bulle, d'autant que l'appellation *βασίλισσα* se justifie pleinement en l'occurrence et va même nous permettre de dater avec une approximation inusitée le sceau que nous étudions.

La première mention certaine que les historiens ⁽¹⁾ consacrent à Alexis est assez tardive. Il était alors (en 1199-1200) marié et en pleines forces. Séduit par ses qualités, Alexis III, (8 avril 1195 - 18 août 1203), qui n'avait pas d'héritier mâle, décida d'en faire son gendre et son successeur au trône. Le nouveau favori dut, sur ordre, répudier son épouse légitime et prendre (1200) la fille aînée du basileus, Irène, veuve d'Andronic Contostéphanos ⁽²⁾. Ce dévouement, qui paraît n'avoir pas été sans mérite, fut aussitôt récompensé ; Irène chaussa, le jour même de ses secondes noces, les brodequins de pourpre, et fut proclamée basilissa, tandis que son mari obtenait, à la même occasion, la première dignité de l'Empire, celle de *despote*, réservée désormais à l'héritier présomptif ⁽³⁾. Mais les événements déjouèrent les projets impériaux ; Alexis mourut, dans des circonstances inconnues, avant d'avoir eu à assumer la lourde succession de son beau-père, d'ailleurs bientôt chassé par les Latins (été 1203).

Élevé si près du trône, Alexis ne cessa de témoigner à l'em-

(1) Sur le personnage DU CANGE, *Familiae Augustae Byzantinae*, ed. venet. 1729, p. 189 AB ; *Recueil des Historiens des Croisades, Hist. Grecs*, II, 1881, 511B. 551B. 567B ; M. TREU, *Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres*, Breslau, 1892, 44 ; *Μεγάλη ελληνική ἐγκυκλοπαιδεία*, XIX, 1932, 417-418.

(2) Cf. E. DE MURALT, *Essai de chronographie byzantine*, p. 259. Cf. NICETAE CHONIATAE *de Alexio Isaacii Angeli filio*, III, 2, PG., CXXIX, 888B ; THEODORI SCUTARIOTAE *σύνοψις χρονική*, ed. Sathas, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, VII, 450 ; GEORGIU PHRANTZAE *chronicon maius*, I, 1, PG., CLVI, 641.

(3) Le mot *δεσπότης* désigna parallèlement, dès la fin du XII^e s., une double catégorie de princes : le souverain lui-même (cf. L. BRÉHIER, dans la *Byz. Zeitschr.*, XV, 1906, 161-178 ; E. STEIN dans *Forschungen und Fortschritte*, VI, 1930, 182 suiv. ; G. OSTROGORSKY dans E. KORNEMANN, *Der Doppelprinzipat*, 1930, p. 172, n. 1) et son successeur éventuel.

pereur, son parent, une fidélité exemplaire, méritoire en ces temps troublés où les révolutions de palais étaient à la mode. Dans une série de graves affaires, sa bravoure et son habileté contribuèrent au salut de la couronne. Les fêtes qui avaient marqué son mariage n'étaient pas terminées qu'il lui fallut reprendre la vie des camps et réprimer, de conserve avec son beau-frère, Théodore Lascaris (1), une première révolte : celle d'Ivanko-Alexis, neveu par alliance du basileus et gouverneur, pour son compte, de Philippopoli (2). Après avoir combattu le rebelle, le général dut traiter avec lui et réussit par des promesses fallacieuses à l'amener à composition (3). Une sédition d'artisans, désireux de venger le supplice infamant infligé à l'un des leurs, avorta grâce à l'intervention de ses soldats (4). La révolte de l'usurpateur Jean Comnène, dit le Gros, s'avéra autrement puissante et dangereuse ; l'énergique offensive du despote amena l'arrestation du prétendant qui fut supplicié dans le Palais même (5). Au cours

(1) Alexis III eut en effet trois filles, *Irène*, l'aînée, qui échet à Alexis Paléologue, *Anne* que l'empereur maria à Théodore Lascaris et *Eudocie* qui fut reine de Serbie. Cf. GEORGH ACROPOLITAE *Χρονική συγγραφή*, 5, éd. Heisenberg p. 9, 1-6.

(2) Le personnage avait épousé une petite-fille (Théodora) de l'empereur et changé son nom bulgare d'Ivanko en celui d'Alexis. Sur sa révolte et sa répression, voir NICETAE CHONIATAE de *Alexio Isaacii Angeli fil.*, III, 2, PG., CXXXIX, 889B-893B ; *Recueil des Historiens des Croisades*, *loc. cit.*, 496-502 (discours de Nicétas Choniates sur l'événement). 587D. 721D-722A ; F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, II, München 1925, n. 1655.

(3) NICET. CHONIAT., *op. cit.*, III, 4, PG., *loc. cit.* 897 CD ; DÖLGER, *op. cit.*, n. 1657.

(4) NICET. CHONIAT., *op. cit.*, c. 6, PG, *loc. cit.*, 905 BD.

(5) *Ibid.*, c. 7, *loc. cit.*, 905D-908D ; EPHRAEM, *Caesares* vv. 6558-6584. THEOD. SCUTARIOTAE *Σύνοψις Χρονική*, éd. Sathas, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, VII, 428, 429. Nicéphore Chrysoberghès dit expressément que le mérite d'avoir réprimé la révolte revint à Alexis Paléologue. Cf. M. TREU, *op. cit.*, p. 4, 14 ; 41. Nicolas Mésarités dit à mots couverts équivalement la même chose. Cf. A. HEISENBERG, *Nikolaos Mesarites, Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, Würzburg, 1907, 41, 17 et 48, 12-28. Voir aussi E. DE MURALT, *op. cit.*, p. 262, n. 9 ; *Recueil des Hist. des Crois.*, *loc. cit.*, p. 502D.

de l'été 1202, c'est en province qu'éclata l'insurrection ; Alexis se porta à nouveau contre elle et obligea son chef, Jean Spyridonakès, gouverneur de Smoléna, à se réfugier en Bulgarie (1). Peu de temps auparavant, au début de mars, le vainqueur avait failli être victime d'un tremblement de terre : le sol s'étant entr'ouvert, il tomba, avec beaucoup d'autres, dans la crevasse et sentit son organisme tout ébranlé (2). Cette secousse et les fatigues de la campagne qui suivit bientôt hâtèrent sans doute la fin du prince qui ne dut pas survivre beaucoup plus d'un an au mystérieux accident. Quand Alexis III dut fuir la vindicte des Croisés (18 août 1203), son beau-fils n'était plus là pour le défendre (3).

Tels sont, relevés par le menu, les seuls renseignements, sporadiques et incomplets, que les sources nous aient conservés sur un personnage de premier plan. Ils suffisent pour justifier les titres et qualités donnés à Alexis par notre sceau, mais ne soufflent mot de son ascendance. A quel degré se rattachait-il aux Comnènes (*Κομνηνοφυνής = Κομνηνῶν ἄνθος*) ? Dans la lignée des Paléologues, quels furent ses parents ?

L'examen de cette double question nous introduit dans un problème plus vaste, la généalogie des premiers Paléologues. Avant de l'aborder séparément, il nous reste à faire un rapprochement d'un certain intérêt philologique. Les deux derniers vers de notre légende se retrouvent en effet, presque à la lettre sous la plume du chroniqueur Ephrem, pour qui Andronic Paléologue, le gendre de Théodore I Lascaris, est :

γαμβρός κρατοῦντος εἰς Εἰρήνην τογχάνων
τὴν πρωτόπαιδα φιλιτάτης θυγατέρων (4).

Point n'est besoin certes de crier au plagiaire, car ces for-

(1) NICET. CHON. *op. cit.*, c. 7 ; PG, *loc. cit.*, 916 BC ; EPHRAEM, *Caesares*, vv. 6596-6613, PG., CXLIII, 248AC ; THEOD. SCUTAR., *op. cit.*, ed. SATHAS, *loc. cit.*, 430 ; TREU, *op. cit.*, 44-46.

(2) NICET. CHON., *op. cit.*, c. 6, PG., CXXXIX, 912C ; E. DE MURALT, *op. cit.*, 263.

(3) Sa mort est en effet donnée comme antérieure à la prise de Constantinople par les Latins. Cf. GEORGH ACROPOL. *Χρονική συγγραφή*, 5, ed. Heisenberg p. 9, 2-3.

(4) EPHRAEM, *Caesares*, vv. 7426. 7427, PG., CXLIII, 276c.

mules stéréotypées, fruit normal d'une poésie indigente, étaient dans toutes les mémoires et sur tous les formulaires. Néanmoins ces répétitions de lieux communs, pour banales qu'elles soient, constituent un fait littéraire dont la fréquence doit être notée. A ce titre, le rapprochement était à faire.

II

L'ASCENDANCE DE MICHEL VIII PALÉOLOGUE.

Ainsi qu'en témoigne la grande signature qu'il apposait, tout comme ses prédécesseurs, au bas des chrysobulles, Michel VIII, le fondateur de la dynastie des Paléologues, était lié aux trois grandes familles impériales qui avaient successivement régné à Byzance avant l'occupation latine, aux Ducas, aux Comnènes, et aux Anges (1). Toutefois, cet étalage de noms illustres est ici, comme en vingt cas semblables, non point le signe d'une étroite parenté personnelle, mais l'indice d'alliances contractées par des ancêtres à des époques diverses et plus ou moins reculées. Il est en effet certain que les parents immédiats de l'usurpateur appartenait à deux branches de la même Maison, fait que Phrantzès a fort justement traduit en appliquant à ce souverain et à ses frères l'épithète, à première vue ambiguë, de *Διπλοπαλαιολόγοι*, c.-à-d., *deux fois Paléologues*, du côté du père et de la mère (2). Les deux rameaux homonymes remontaient par la ligne des hommes à une source commune ; le contact avec les maisons régnantes s'établit à plusieurs reprises par les femmes. Le premier souverain de la famille s'exprime ainsi dans ce que l'on a — fort improprement d'ailleurs —, appelé son *Autobiographie* (3) : « Pour ce qui est de

(1) Voici cette signature : *Μιχαήλ ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστός βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων Δούκας Ἄγγελος Κομνηνὸς ὁ Παλαιολόγος.*

(2) Cf. PHRANTZES, *loc. cit.* ; NICÉPHORE GRÉGORAS (*Byzantinae histor.* III, 4, PG., t. CXLVIII, 197A) donne cette explication, à la lettre : *Ἐκ τούτων ὁ Κομνηνὸς γεγένηται Μιχαήλ ὁ Παλαιολόγος διπλοῦς ὡς εἰπεῖν Παλαιολόγος ὢν, πατρόθεν ἄμα καὶ μητρόθεν.*

(3) L'opuscule ainsi dénommé n'est autre chose que le *typikon*

mes parents, voici : mon père faisait remonter ses origines à des ancêtres qui furent et filles et gendres d'empereurs ; ma mère, elle, à des empereurs eux-mêmes » (1). Le document en question insiste presque aussitôt sur l'extraction incontestablement royale de son ascendance maternelle ; assertion d'ailleurs aisément contrôlable, car, par trois fois, nous voyons des princesses impériales épouser des Paléologues. Mais avant d'indiquer l'époque et la nature de ces alliances, il nous faut préciser certaines données généalogiques.

Buonocore a récemment consacré au problème qui nous occupe une monographie spéciale (2). Ses conclusions sont très catégoriques et à l'opposé des nôtres. Selon lui, Michel VIII

rédigé par l'empereur pour les monastères réunis de Saint-Démétrius à Constantinople et de la Théotokos τῶν Κελλιβάρων au Latros. Le texte, mutilé de la fin, a été publié par J. G. ΤΡΟΙΤΖΚΙ dans la *Christ. Čtenije*, VI, 1885, 529-579. Nous citerons le tiré à part. La plus grande partie a été traduite, non sans de nombreux contre-sens, par C. CHAPMAN, *Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin*, Paris, 1926, p. 167-177. Comme beaucoup de grands mécènes byzantins, Michel VIII, avant d'en venir à l'objet même de la charte de fondation, se complait dans la description des bienfaits qu'il a reçus de la Providence. L'insistance, ici plus grande, que met l'auteur à rappeler les événements heureux de sa vie, a donné le change à l'éditeur et fait prendre pour une *autobiographie* ce qui est bel et bien un diplôme de chancellerie. Cf. F. DÖLGER, *op. cit.*, III, 1932, n. 2061.

(1) ΤΡΟΙΤΖΚΙ, *Imp. Michaelis de vita sua opusculum necnon regulae quam ipse monasterio S. Demetrii praescripsit fragmentum*, St.-Petersbourg, 1885, p. 2 : Ἀδτικά δὴ μοι τῶν γονέων, ὁ μὲν πατήρ εἰς βασιλίδας καὶ βασιλέων γαμβροὺς ἀναφέρει τὸ γένος προγόνους, ἡ δὲ <μήτηρ> εἰς βασιλέας αὐτούς. CHAPMAN, *op. cit.*, 167, interprète βασιλίδας par *impératrices*, à tort, car d'une part le terme signifie princesses impériales par opposition à leurs mères (βασιλίσσαι, δέσποινα), et d'autre part il ne se rencontre, dans l'ascendance directe de Michel VIII, aucune impératrice.

(2) R. BUONOCORE DE WIDMANN, *I Palaeologo Imperatori bizantini ed i loro discendenti*, Napoli 1925. Je dois dire qu'en dépit de nombreuses démarches auprès de librairies italiennes, il m'a été impossible d'atteindre cet ouvrage. Les conclusions résumées ci-dessus sont tirées d'un article plus récent (*I Nemagni - Palaeologo - Ducas - Angelo - Comneno*) donné par l'auteur aux *Studi Bizantini e neo-ellenici*, II, 1927, 243 suiv., voir spécialement p. 248 (où la femme de Georges Paléologue est appelée à tort *Irène* [l. Anne] Ducas, erreur reproduite de DU CANGE) et 249.

se rattacherait à l'antique lignée des Paléologues non par les hommes mais par les femmes ; ses aïeux les plus authentiques seraient même des rois serbes ; son propre père ne serait-il pas né d'Étienne Némania et d'Eudocie Comnène, une fille d'Alexis III Ange ? Répudiée et réfugiée à Byzance, la princesse aurait fait épouser à son fils une héritière des Paléologues qui lui aurait apporté et sa main et son nom. Le sang même des aïeux de sa femme coulait bien un peu dans ses veines, puisque le second chef de la dynastie des Némania, Constantin Bela Ouroch, aurait été marié à une fille de Georges Paléologue et d'Irène Ducas. Ainsi s'expliquerait d'une part l'insistance avec laquelle l'impérial écrivain parle de ses aïeux maternels et d'autre part le silence où il envelopperait intentionnellement ses ancêtres paternels (1).

Malheureusement, le système du savant italien est trop fragile pour résister à un sérieux examen. Relevons-y d'abord une grave anomalie. Si vraiment Andronic, le père de Michel VIII, se trouvait être le fils d'Étienne Némania, son mariage avec une Paléologine au début du XIII^e siècle était-il donc si honorable qu'il eût sacrifié le nom de sa mère, une Ange Comnène, à celui, encore secondaire, de sa femme ? Cette invraisemblable hypothèse, qui n'a l'appui d'aucune source contemporaine, fut inspirée à son auteur par la constatation que Michel, *d'abord donné pour descendant des Paléologues, puis dénommé Paléologue*, est le fondateur de la Maison d'où devait sortir au XIII^e siècle, son impérial homonyme (2). Ce prince serait en effet, lui aussi — nous l'avons

(1) Cf. *Studi Bizantini*, loc. cit., 249 n. 2 : *Forse perciò Michele VIII Palaeologo, memore del ripudio che espulse suo padre dalla famiglia agnatizia, nei suoi scritti mette in rilievo i suoi avi materni, ma non parla degli avi paterni o vi accenna con frasi generiche.*

(2) Le calcul de Buonocore, tel qu'il résulte de l'article précité, comporte deux hypothèses dont l'une est purement gratuite. En effet, l'auteur, constatant que la femme de Bela II de Hongrie (1131-1141), fille de Bela Ouroch, est dite nièce de l'empereur byzantin (Jean II Comnène) par sa sœur, en vient, par voie d'exclusion, à cette conclusion que cette princesse ne peut avoir été qu'une fille de Georges Paléologue et d'Anne Ducas. Quoi qu'il en soit de cette première partie de la démonstration dont le détail nous échappe et à laquelle il est difficile de supposer, dans l'état actuel de nos connaissances, une rigueur absolue, l'affirmation, qui fait de Michel à la fois le fils de

déjà relevé — de souche serbe. Mais le fait — serait-il avéré — autorise-t-il à croire que la descendance mâle des Paléologues s'éteignit dès le début du XII^e siècle? Si la transmission du sang s'est faite selon la seule ligne féminine, comment justifier le titre de *Διπλοκαλατολόγος* (1)? Il est en outre étrange de soutenir que Michel VIII ne fait allusion qu'en termes génériques à ses aïeux paternels, car, dans l'« *Autobiographie* » au moins, il n'est pour ainsi dire question que d'eux. Après la déclaration liminaire que nous avons rapportée plus haut, la source invoquée dit en effet expressément laisser de côté la branche maternelle qui est de souche vraiment impériale pour démontrer que du côté du père il y avait un égal poids de gloire sinon de noblesse (2). Or, que nous dépeint-il? Une très ancienne lignée perpétuellement entretenue et illustrée par la valeur héréditaire, le sens religieux et la générosité philanthropique; des livres entiers, aujourd'hui perdus,

Bela Ouroch et le fondateur de la lignée impériale des Paléologues, est énoncée sans la moindre preuve. Elle semble être née dans l'esprit de l'auteur de la double observation soulignée par nous: *Michele, prima ricordato come discendente dei Paleologo e poi citato col cognome dei Paleologo*. Cf. *Studi bizantini, loc. cit.*, 248. Malheureusement les textes ne comportent nullement cette nuance; le seul passage où on paraît bien l'avoir puisée (JOANNIS CINNAMUS *historiarum* l. II, 13, PG., t. CXXXIII, 392A: Ἦν μὲν ὁ αὐτῶν Μιχαὴλ σεβαστός ἐκ Παλαιολόγων) ne signifie en effet pas autre chose que les nombreux autres où le même personnage est appelé: *Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος* tout court, p. e. à deux pages de distance, dans le même CINNAMUS, *op. cit.*, II, 17, PG., *loc. cit.*, 405a: *Μιχαὴλ τε σεβαστὸν τὸν Παλαιολόγον*. Au contraire, si l'on pouvait attacher à l'expression précitée une signification spéciale, on devrait y voir, chez l'auteur, une intention bien marquée de souligner l'appartenance *directe* de Michel à la famille des Paléologues. En fait, cette manière de s'exprimer nous semble des plus ordinaires et sans portée particulière. L'emploi en est assez fréquent en épigraphie sigillographique.

(1) Le père de Michel serait en effet né, dans l'hypothèse de Buonocore, d'Étienne Némania et d'Eudocie Ange Comnène et n'aurait de commun avec les Paléologues qu'une lointaine parenté contractée par son trisaïeul. Une tradition orale faisait descendre ce même Andronic des Paléologues de Viterbe. On s'étonne de la voir accueillie par C. CHAPMAN, *op. cit.*, p. 168, d'autant que DU CANGE, *loc. cit.*, 189 en a depuis longtemps fait justice.

(2) Cf. ΤΡΟΙΤΖΚΙ, *op. cit.*, p. 2: *ἵνα τέως τὸ μητρικὸν καὶ σαφῶς βασιλικὸν παραδράμω...*

contenaient les « gestes » de cette famille dont les traditions de vaillance et de générosité se transmirent de père en fils, dès l'origine, avec de perpétuels accroissements, dont les membres avaient été les collaborateurs immédiats de la couronne (*τοῖς κρατοῦσιν παρεδονάστευον*) et qui enfin avaient multiplié depuis deux cents ans sur le sol byzantin couvents, églises et sanctuaires.

On conviendra que cet ambitieux tableau s'accorde mal avec l'hypothèse d'une ascendance dont les hommes, élément de continuité dans toute race, appartiendraient à un peuple et à une souche étrangère. Car c'est bien de l'ascendance masculine dont il est expressément question. Aussi bien Michel VIII la contredit-il nettement en se donnant pour ancêtres paternels d'authentiques Paléologues (*πλὴν τοῦ τῶν Παλαιολόγων γένους, τοῦ ἐμοῦ δὲ ἐκ πατρὸς γένους*). La supposition selon laquelle Andronic, son père, serait le fils d'Étienne Némania est donc à rejeter comme irréconciliable avec les textes et un témoignage aussi catégorique que celui de l'intéressé lui-même. Aussi gratuite nous paraît l'autre affirmation qui branche à nouveau l'arbre des Paléologues sur la maison de Serbie et fait du premier Michel, ancêtre, nous dit-on, des futurs empereurs, l'enfant d'un duc de Rascie (1). Le lecteur s'en convaincra, je pense, en examinant de près textes et faits.

Revenons en effet à l'*Autobiographie*. L'auteur nous y déclare tenir de ses ancêtres un lourd héritage de gloire dont les dépositaires furent avant lui son aïeul le grand duc et son père le grand domestique. Or il a eu soin, en fils reconnaissant, de nous communiquer ailleurs les noms de ces parents immédiats ; l'un s'appela Alexis et l'autre Andronic déjà cité (2).

(1) Sur l'obscurité qui enveloppe toute l'histoire de Béla Ouroch et la tradition légendaire qui lui donne pour femme Anne, une princesse *franque* (et non byzantine), voir F. CHALANDON, *Jean II et Manuel I^{er} Comnène*, Paris, 1912, 74. Il est même si peu évident que le duc de Rascie épousa une princesse byzantine que le livre, minutieusement documenté, de M. LASCARIS, *Princesses byzantines dans la Serbie du Moyen Age* (en serbe) n'en souffle mot.

(2) Le précieux détail nous est fourni par un second *Typikon* ou Règle monastique, rédigée par l'empereur pour le couvent de Saint Michel au Mont Saint-Auxence sis dans la banlieue bithynienne. Ed.

Nous sommes suffisamment renseignés sur le compte du dernier mais de l'autre les généalogistes n'ont encore rien dit ou plutôt ils l'ont confondu avec le prince dont nous étudions ci-dessus la légende sigillographique (1). La cause de cette erreur est assez surprenante. Les noms donnés comme étant ceux de ses grands parents paternels (Alexis et Irène), se trouvent en effet être exactement ceux de ses aïeux maternels. On a dès lors cru que Michel VIII a sans mot dire, mêlé les deux lignes de son ascendance, en nommant le père de sa mère après le sien propre. Cette rencontre de deux couples homonymes est à vrai dire insolite, mais reste possible ;

AL. DIMITRIEVSKIJ, *Opisanie liturgičeskich rukopisej, Tυπικά. I*, 1895, 769-794. Cf. p. 787 : *Οἱ μακαριστοὶ τοίνυν ὁ τε πάππος καὶ ἡ μάμμη τῆς βασιλείας μου, ἤγονν ὁ μέγας δοῦξ ἐκεῖνος κύρις Ἀλέξιος ὁ διὰ τοῦ θείου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθεὶς Ἀντώνιος μοναχὸς καὶ ἡ σύζυγος αὐτοῦ κυρὰ Εἰρήνη ἡ Κομνηνὴ, ἡ διὰ τοῦ μοναχικοῦ ἀμφίου κλήσιν μεταλλάξασα τὴν τῆς Εὐγενίας, καὶ οἱ ἀδελφοὶ γονεὶς τῆς βασιλείας μου, ὁ τε μέγας δομέστικος ἐκεῖνος κύρις Ἀνδρόνικος, ὁ διὰ τοῦ μεγάλου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθεὶς Ἀρσένιος μοναχός, καὶ ἡ μήτηρ τῆς βασιλείας μου ἡ Κομνηνὴ κυρὰ Θεοδώρα, ἡ μετὰ τὸ μοναχικὸν ἐπάγγελμα κληθεῖσα Θεοδοσία μοναχὴ.* Alexis Paléologue avait un droit d'autant plus strict au souvenir et aux prières des religieux qu'il était le premier fondateur de leur monastère. Cf. l'étude spéciale du P. J. PARGOIRE dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, VIII, 1903, 454-458, 560. Sur la charte de Michel VIII, voir F. DÖLGER, op. cit., III, 1932, n. 2065.

(1) Le P. PARGOIRE lui-même, *loc. cit.*, 456, 457, d'ailleurs bien conscient des difficultés que nous soulevons, a pris nettement parti contre la thèse soutenue dans cet article. Il ne voit aucune impossibilité à admettre que les grands pères paternel et maternel de Michel VIII s'appelassent tous les deux Alexis (ce qui pour nous est certain), mais il ne s'explique pas que ces deux personnages homonymes aient eu, en même temps, des femmes de même nom et *de même famille*. Nous soulignons nous-même ce phénomène, curieux mais non chimérique, des alliances matrimoniales, d'autant que les noms d'Alexis et d'Irène sont d'une très grande fréquence aux XII^e et XIII^e siècles. L'objection la plus grave, tirée du lien de parenté, est en fait imaginaire. La femme que l'histoire donne au despote Alexis avait bien nom *Irène Comnène* et c'est également (voir ci-dessus) au nom d'*Irène Comnène* que répondait la femme du grand duc Alexis. Et néanmoins il s'agit non seulement de deux familles mais de deux dynasties différentes, la première princesse étant fille d'Alexis Ange, dit Comnène par alliance, la seconde pouvant être une fille ou petite-fille des nombreux enfants de Jean II (1118-1143).

bien plus, en l'espèce la réalité en paraît indiscutable. En effet, combien plus étrange ne serait-il pas que Michel VIII, recommandant aux moines l'âme de cet aïeul présumé, n'eût pas mentionné sa qualité d'héritier présomptif? L'occasion, dans une charte monastique, était vraiment trop solennelle pour taire des droits réels à la couronne usurpée. Puis, à supposer même qu'on n'en eût point fait état, il est deux anomalies difficilement admissibles. Celui que notre sceau et les sources appellent *despote*, ce qui était en ce temps la première dignité de l'empire, n'obtient là que le titre bien inférieur de grand duc; or, non seulement le gendre d'Alexis III ne revêt nulle part cette qualité, mais tout fait croire qu'il est resté étranger à la Marine (1); de plus, eût-il jamais assumé la charge d'amiralissime, le rappeler n'en est rien moins que naturel, là où il s'agissait de qualifier un défunt qui connut les suprêmes honneurs de l'Empire. Même observation, encore plus pressante, au sujet de sa femme Irène. Dans l'hypothèse émise, celle-ci ne serait autre que la fille du souverain. Comment admettre qu'on n'ait pas d'un mot (*βασιλίσσα*) souligné cette flatteuse circonstance dans un texte où les fondateurs ont toujours soigneusement noté les qualités de leurs parents? En conséquence, dans l'état actuel de notre documentation, il est plus sage de retenir que les grands parents de Michel VIII avaient mêmes noms (Alexis et Irène) tant du côté paternel que maternel. Il semble d'ailleurs que toute trace de l'aïeul paternel ne soit pas perdue.

Il est en effet un ancêtre (*πρόγονος*) que Michel VIII désigne nommément: Georges Paléologue, homme de bien, favori des princes et général fameux (2). Le monastère (3) ur-

(1) Sur le titre de *μέγας δούξ* ou amiralissime, qui a ici comme partout ailleurs son sens technique (l'hypothèse émise par le P. PARGOIRE, *loc. cit.*, 456, n. 4, d'une désignation vague signifiant *grand chef militaire* ne s'est encore jamais vérifiée) voir, entre autres, ce que dit E. STEIN dans *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, II, 1923-1925, 57.

(2) Cf. ΤΡΟΙΤΖΚΙ, *op. cit.*, 11. Il y a lieu de relater ici l'étrange contre-sens d'après lequel, selon C. CHAPMAN (*op. cit.*, 168), les ouvrages auxquels renvoie Michel VIII « ne rapportent ni guerres, ni récits de commandements en chef, ni lettre de noblesse », là où le contraire est nettement affirmé.

(3) Il s'agit bien d'un monastère et non d'un simple sanctuaire,

bain de saint Démétrius, plusieurs fois mentionné dans les derniers temps de Byzance ⁽¹⁾, fut bâti par ses soins. Les Latins étant accusés d'avoir rasé l'édifice, le pieux fondateur dut donc vivre avant 1204. Or, deux officiers de ces noms et prénom rentrent ici en ligne de compte. Le plus ancien, lieutenant d'Alexis Comnène (1081-1118), doit être écarté, car rien ne nous dit qu'il ait eu des goûts de bâtisseur tandis que la chose est expressément affirmée du second ⁽²⁾, qui s'illustra d'ailleurs dans les guerres entreprises ou soutenues par Manuel I^{er} (1143-1180) ; on comprend aussi mieux que le souvenir de ce dernier fut, après trois quarts de siècle, encore assez vivace pour que son arrière-petit-fils pût évoquer avec quelque précision les principaux traits de sa physionomie ; enfin, si la fondation du couvent remontait, pour le moins, au début du XII^e siècle, on ne s'expliquerait guère, qu'il n'ait pas fait l'objet, au cours d'une existence séculaire, d'une seule mention dans les sources.

Nous disons *arrière-petit-fils*. En effet, le grand-père paternel, ainsi que nous l'avons fait observer, s'appelait précisément Alexis ; or, Georges, le grand hétériarque, dont il

ainsi que pourrait le donner à penser à première vue la lettre même de la charte : *τούτου δὴ φθάντος θεῖον οἶκον καὶ σεμνεῖον... ἐξ αὐτῶν κρηπίδων παντελῶς ἀνεγείραι*. Car Michel VIII, rappelant son propre travail de restauration, dit expressément : *καὶ εἰς τὴν ἐξ ἁρχῆς ἐπανάγει εὐπρέπειαν, μοναστήριον τε ἀναδείκνυσι καὶ μοναχὸς ἐγκατοικίζει*, et un peu plus bas : *ἀποκαθίστησι νέα νῆ βασιλεία μου τὴν μονήν*.

(1) DU CANGE, *Constantinopolis Christiana*, ed. venet. 1729, l. IV, p. 84, donne une notice globale et très incomplète des églises et du seul couvent connu dédiés à Saint Démétrius dans la capitale. Les sources désignent le monastère qui nous occupe tantôt par ces énoncés ambigus : *μονὴ τοῦ ἁγίου Δημητρίου* et *μονὴ τῶν Παλαιολόγων* (DU CANGE, *op. cit.*, IV, p. 112, qui en fait, à tort, un édifice distinct), ou cet autre, explicite : *μονὴ τοῦ ἁγίου Δημητρίου τῶν Παλαιολόγων*.

(2) Une de ses fondations dédiée à la Théotokos avait particulièrement grand air avec ses portraits d'empereurs et ses peintures triomphales rappelant les victoires de Manuel Comnène. Cf. *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, VIII, 1911, 148. Alexis, dont nous allons parler, eut à cœur de construire aussi son monastère (voir ci-dessus, p. 134 s., n. 2). On comprend ainsi mieux que l'exemple du père ait inspiré le fils, justifiant pleinement ce que Michel VIII nous dit de ses ancêtres bâtisseurs.

vient d'être question, eut pour fils un enfant de ce nom (1). A moins d'une coïncidence inouïe, la seule filiation possible paraît donc la suivante : *Georges - Alexis - Andronic - Michel*. Mais il semble que l'on puisse remonter encore plus haut.

Le poète dit du grand hétériarque qu'il était : *Κομνηροδοουκῶν βλαστὸς ἀνακτεγγόνων* (2), soit, rejeton de parents dont l'un était Ducas et l'autre Comnène, tous deux petits enfants d'empereurs. Cette précieuse indication est répétée ailleurs sous une forme encore plus parlante : *Κομνηροδοουκῶν αὐτοκρατορεγγόνων* (3), qui ne saurait laisser subsister le doute au sujet de notre exégèse.

Malheureusement, quelque sensationnel que put paraître aux contemporains cette première union de deux maisons régnantes, les sources n'en ont point, à notre connaissance du moins, gardé le souvenir. A vrai dire, un fort curieux épithalame célèbre bien un événement identique :

Γνώθι καὶ σκίρτησον καὶ σὺ, Ψυχὴ Παλαιολόγου.....
 Ὁ σκόμνος γὰρ τοῦ λέοντος καὶ λέων ἐκ τροπαίων...
 τῆ φοίνικι τῶν Κομνηνῶν τὸν Δουκι-
 [κόν σου κλάδον
 μετὰ τσσαύτης χάριτος καὶ δόξης συναρμόζει (4).

Mais tout l'honneur de cette alliance revint à une ligne collatérale. En effet, si l'identité de l'époux ne transparait nulle part sous les allusions d'ailleurs nombreuses prodiguées par la fantaisie du rédacteur, le nom de la femme est donnée par le lemme initial ; il s'agit sans doute possible d'Irène Com-

(1) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, *loc. cit.*, 143. Les portraits des deux parents se trouvaient peints aux côtés de saint Michel, dans le propylée d'une église de Triaditsa. Un poète y alla de neuf vers sur le groupe figuré et fait dire au père à l'adresse de l'Archange :

Σὸ δ' ἀλλὰ ταῖς πτέρυξι πατρὶ συσκέποις
 Ἀλέξιόν μου τὸ γλυκύτατον τέκνον.

(2) Cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, *loc. cit.*, 143.

(3) *Ibid.*, 148 :

Γεώργιος γὰρ μέγας ἐταιρειάρχης
 σεβαστὸς ἐκφὺς Παλαιολόγων γένους
 Κομνηροδοουκῶν αὐτοκρατορεγγόνων.

(4) *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Grecs*, II, 764-765.

nène, qui eut pour bisaïeul le basileus Jean II (1118-1143), pour aïeul le sébastocrator Andronic († en 1142), et pour père Jean Cantacuzène (toujours vivant en 1170). Comme le mariage de cette princesse ne put guère avoir lieu avant 1155 (1), il est évident qu'elle ne peut avoir été la mère de Georges le grand hétériarque dont nous avons parlé et que les sources montrent en pleine activité dès 1166 (2). D'autre part, le chef du nouveau ménage était fils unique (3) et nous savons que Georges eut au moins un frère, Constantin (4) ; il ne peut donc non plus avoir été le mari d'Irène. A prendre à la lettre l'épithète rapportée ci-dessus (*Κομνηνοδοκῶν αυτοκρατορεγγόνων*) on constate d'une part qu'elle se justifie imparfaitement dans le cas exposé (5) et d'autre part, que,

(1) Ceci est en effet une date minima, obtenue en supposant que tous les personnages mentionnés ci-dessus se seraient mariés, à quinze ans, et en ne laissant qu'un intervalle des plus réduits entre le mariage de leurs parents et leur propre naissance. Ainsi Jean II ayant épousé Irène de Hongrie vers 1108 (CHALANDON, *op. cit.*, 11), Andronic dut convoler au plutôt vers 1124 (1108 + 16), Marie, femme de ce Jean Cantacuzène, au plus tôt vers 1140 (1124 + 16) et Irène, sa fille, au plus tôt vers 1156 (1140 + 16).

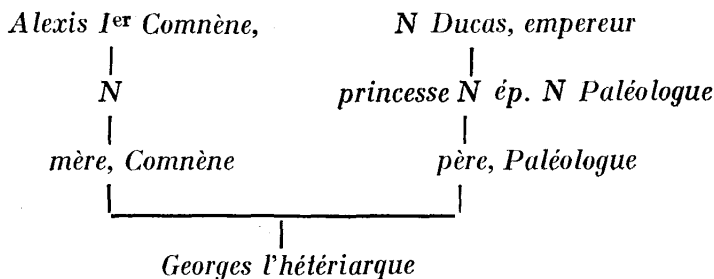
(2) Sur le personnage, voir la notice de DU CANGE, *Familiae Augustae Byzantinae*, edit. venet. 1729, 188 ; CHALANDON, *op. cit.*, 219. 225. 475-476. 536. 649 ; F. DÖLGER, *Regesten* II, 1925, n. 1147. On trouvera dans *Néος Ἑλληνομν.* VIII, 1911, 28. 143. 148. 151. 154 diverses épigrammes le concernant.

(3) Cf. *Recueil des Histor. des Croisades*, *loc. cit.*, 765, 25 : τὸν ἀπὸ τῆς ἀσφύος σου μονογενῆ σου παῖδα.

(4) Nommé en 1157. Cf. PG., t. 140, 177c : τοῦ πανσεβάστου σεβάστου καὶ μεγάλου ἐταιριάρχου κνροῦ Γεωργίου τοῦ Παλαιολόγου, τοῦ πανσεβάστου σεβαστοῦ καὶ αὐταδέλφου αὐτοῦ κνροῦ Κωνσταντίνου. Le personnage n'est guère connu d'autre part, puisque son nom ne revient que dans la suscription d'une lettre à lui adressée par Michel Glykas (cf. K. KRUMBACHER, *Michael Glykas*, dans *Sitzungsberichte der phil.-hist. Klasse der k. bayer. Akad. d. Wiss.* 1894, III, p. 421, n. 11. 440. 441) et en tête de deux homélies à lui dédiées par le même. Cf. S. EUSTRATIADIS, *Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας Γραφῆς κεφάλαια*, II, 1912, 8, 259.

(5) En effet, Irène n'est qu'*arrière-petite-fille* d'empereur ; ce sur quoi on doit cependant ne pas trop appuyer, car le terme *ἐγγων-ἐγγονος*, en dehors du sens précis de *petit-fils* ou *petite-fille*, désigne aussi parfois les descendants de n'importe quel degré.

pour lui garder son sens, il faut nécessairement voir dans le père de Georges un petit-fils par sa mère d'un empereur Ducas et dans sa mère une petite-fille d'Alexis I^{er} Comnène. Soit le graphique :



L'examen attentif de l'une des poésies déjà citées confirme pleinement cette généalogie. En décorant de portraits d'empereurs l'atrium de l'église de son monastère de la Théotokos, Georges se proposait de rendre hommage à ses souverains, à ses bienfaiteurs et à des princes de même origine que lui ⁽¹⁾. A ne s'en tenir qu'à cette déclaration on pourrait admettre que le mot *ἀδοκροατορεγγόνων*, dit simultanément des deux parents, interprète la situation dans son ensemble, de sorte que si la mère dut obligatoirement avoir pour aïeul un empereur, il put suffire à l'obséquieux poète que le père se rattachât directement à la maison régnante des Ducas. Et c'est bien sous ce jour que les rares données dont nous disposons semblent à prime abord le mieux se combiner.

Michel VIII, remontant à ses lointaines origines, se donne expressément pour ancêtres « des *gendres* et des filles d'empereurs » ⁽²⁾. Or ceci paraît, dans sa première partie, une allusion évidente au mariage de Georges Paléologue l'ancien ⁽³⁾ avec Anne Ducas, car Alexis I^{er} ayant épousé Irène,

(1) *Nέος Ἑλληνομνήμων*, *loc. cit.*, 149 :

*οὗς δεσπότης ἔσχηκεν, οὗς εὐεργέτας,
ὥς καὶ προελθὼν τῶνδε τῆς ἑλίζουχίας.*

(2) Texte ci-dessus, p. 131, n. 1.

(3) Le personnage est celui de cette première période qui nous soit le mieux connu. Voir les notices de DU CANGE, *op. cit.*, 188 et *Μεγάλη ἑλληνική ἐγκυκλοπαιδεία*, XIX, 1932, 417. Ce qu'en disent ces au-

la sœur d'Anne, le mari de cette dernière se trouvait bien être le gendre du souverain (1). Un de leurs enfants eût donc dû, en ce cas, non toutefois sans dispense, prendre pour femme une princesse née de l'un des nombreux descendants de sa grande tante.

Mais le document précité est d'une précision trop rigoureuse pour qu'il ne faille pas entendre à la lettre la formule par laquelle le poète désigne les parents de l'hétériarque. Les sept portraits, reproduits dans le vestibule dont il est parlé ci-dessus, se répartissent de fait en deux groupes très distincts. D'un côté figuraient les Ducas (Constantin X, Michel VII et leurs alliés Romain IV Diogène et Nicéphore Botaniatès) et de l'autre les Comnènes (Alexis I^{er}, Jean II et Manuel I^{er}). Or cette double série constitue ce que l'on nous dit être : *οἱ βασιλεῖς, ἐξ ὧν ἡ σειρὰ τοῦ γένους τούτου* (= de Georges) *κατάγεται* (2). Bien mieux, en commandant ces peintures, le fondateur a expressément voulu étaler devant les passants son illustre ascendance :

*Δηλῶν δὲ καὶ θέμεθλον αὐτῷ τοῦ γένους
ὄσοις γεναρχῶν ἀντεριέδεται στόλοις* (3).

Dès lors, on peut d'autant moins faire de Georges un petit-fils d'Anne Ducas, qu'aucun des ancêtres de cette princesse n'est ici représenté, aucun n'ayant d'ailleurs jamais eu part au trône. Dans ces conditions, il faut donc admettre deux alliances successives des Paléologues avec les Ducas, la première (celle de Georges l'ancien) contractée avec une branche latérale, remontant au César Jean, frère de Constantin X, et la

teurs est à compléter par F. CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*, Paris, 1900, 40. 45. 49. 54. 67. 74. 77-79. 111. 114. 116. 133. 193, et surtout G. BUCKLER, *Anna Comnena*, p. 549 s. v. *Palaeologus* (monographie à peu près complète mais dont les éléments sont éparés à travers tout le livre). Voir encore J. LAURENT, *Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081*, Nancy, 1914, p. 37, n. 5.

(1) C'est bien en effet le titre que lui décernent les sources, p.e. ANNAE COMNENAE *Alexiad.* III, 9; ed. REIFFERSCHIED I, 119, 25 : *μετακαλεσάμενος τὸν σύγγαμβρον αὐτοῦ Γεώργιον τὸν Παλαιολόγον.*

(2) Cf. *Néos Ἑλληνομν.* VIII, 1911, 148, n. 224 (suscription).

(3) *Ibid.*, 149, 20. 21.

seconde avec la Maison impériale elle-même, issue de ce dernier basileus. Mais on observera que cela ne va pas sans difficulté. D'une part en effet il est étrange que rien ne signale dans les sources un événement de nature, semble-t-il, à retenir l'attention d'une annaliste aussi curieuse de ces choses qu'Anne Comnène et d'autre part on s'explique à peine que le bénéficiaire d'une alliance aussi honorable, à coup sûr une célébrité du temps, ne nous ait pas légué son nom. Toutefois quelque réserve qu'autorisent ces observations, l'autorité du témoin allégué ci-dessus nous paraît telle que nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Nous sommes d'ailleurs peu ou point renseignés sur les Paléologues de la fin du XI^e et du début du XII^e siècle, en sorte que toute tentative de reconstituer leur généalogie ne peut être que conjecturale. Le plus ancien membre connu et vraisemblablement le chef de la famille fut ce Nicéphore (1) qui, dévoué aux Ducas au point de s'opposer d'abord à l'usurpation des Comnènes, est expressément donné pour le père de Georges, le mari d'Anne Ducas. C'est de ces deux derniers que, dans l'ordre du temps, durent naître les deux lignées qui au XIII^e siècle se réunirent dans la personne de Michel VIII et de ses frères. Les chefs de file furent, du côté du père, l'anonyme marié lui aussi à une Ducas, mais de sang royal, et, du côté de la mère, un frère du précédent. A la vérité, nous ne savons pas si Anne Ducas eut plusieurs enfants ; nous savons du moins que son union avec Georges Paléologue ne fut pas stérile ; un de leurs fils, mort nubile (2), dut les précéder dans la tombe et un autre, Romain (3), dut fournir

(1) Cf. DU CANGE, *op. cit.*, 188 ; CHALANDON, *op. cit.*, 49. 79.

(2) Un vrai hasard nous a conservé le texte d'une épitaphe composée pour la tombe de Georges Paléologue, d'Anne Ducas et de leur enfant à la chevelure dorée, évidemment un adolescent, mort avant ses parents. Texte dans D. FERON et F. BATTAGLINI, *Codices manuscripti graeci ottonoboniani Bibliothecae Vaticanae*, Romae, 1893, 123.

(3) Cf. PG., t. 127, 973A : *Ῥωμανοῦ κουροπαλάτου τοῦ υἱοῦ τοῦ Παλαιολόγου*. Deux remarques : 1. En 1086, date de cette mention, Romain, honoré du titre élevé de curopalate, devait déjà remplir quelque fonction importante. 2. Le personnage n'est pas dit expressément fils de Georges, mais comme le nom de ce dernier est le seul qui se rencontre dans le document cité, il est normal que le rédacteur

une carrière dont les étapes sont restées inconnues. On suppose aisément que ce dernier soit à l'origine de l'un des deux rameaux généalogiques, mais rien ne permet de le placer à droite ou à gauche. Certains auteurs ont avancé un autre nom : Michel, général fameux, qui, lui aussi (1), aurait Georges et Anne pour parents. A notre avis, cette hypothèse doit être abandonnée, car le stratège en question, étant mort en 1156 (2), au cours d'une campagne lointaine, d'une manière assez inopinée, ne pouvait être né qu'aux environs de l'an 1100. Or, si l'on observe que son père présumé est signalé pour la dernière fois en 1092 et qu'en 1080-81 il était l'un des premiers personnages de l'Empire (3), on admettra difficilement une telle filiation. Entre les deux parents s'interpose à coup sûr une tierce personne, fils de l'un et père de l'autre. Ce dernier serait ainsi le chef de la branche cadette des Paléologues à laquelle par conséquent appartiendrait Michel.

Et précisément le Paléologue, auquel s'adresse l'épithalame déjà cité, répond exactement au signalement qu'en ont laissé les chroniqueurs. C'était, en effet, aux dires de Théodore Prodrome l'un des plus fameux généraux de son époque dont l'empereur entendait récompenser les services excep-

l'ait eu en vue, d'autant que la place où il se rencontre (parmi les parents de l'empereur) et le titre qu'il porte (pansébasté sébasté), le mettent en évidence.

(1) Cf. DU CANGE, *op. cit.*, 188 ; *Recueil des Hist. des Crois., Histor. Grecs*, II, 211BD ; F. CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, II, Paris 1907, 190. 191. 198. 204-211. 215-217. 243. 248. Notice de HASE, *Introduction au dialogue de Timarion*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, IX, 2^e partie, p. 154 et suiv. ; *Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία* XIX, 1932, 417 ; ce dernier ouvrage cite, en 1092, un autre Paléologue, le protospathaire Thomas, dont nous n'avons nulle part trouvé trace.

(2) J. CHALANDON, *Jean II et Manuel I^{er} Comnène*, p. 364.

(3) La place qu'occupait alors Georges dans l'État était assez forte pour porter ombrage au basileus Nicéphore Botaniatès, lequel lui fit fermer l'entrée du Palais. Après l'accession au trône des Comnènes qu'il facilita (1081), c'est à lui qu'est confiée la haute direction de la guerre normande. Cf. J. CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*, 67. 74. 77-79 ; *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, 267. 269. 271.

tionnels en alliant son fils à la dynastie régnante (1). Or, si l'on excepte Georges l'hétériarque, qui, nous l'avons vu, se trouve exclu pour plusieurs raisons décisives, le seul Paléologue qui ait, à cette époque, commandé avec éclat les armées byzantines avait nom Michel. C'est lui à coup sûr que le poète félicite, car il paraît invraisemblable que la trace d'un aussi fameux capitaine n'ait pas marqué dans les annales militaires. De naissance illustre, puisque petit fils d'Anne Ducas, il se trouvait être cousin d'empereur (2); cette circonstance a même trompé un chroniqueur occidental, Otto de Freising, qui le dit à tort de sang royal (3). Le seul fils qu'il dut avoir, le héros de l'épithalame, est resté inconnu, mais on est enclin à penser que ce fut cet Alexis, cité avec Constantin en 1159 (4) et aux alentours. En effet, tandis que ce dernier est dit frère de Georges l'hétériarque (5), toute précision manque à l'adresse du premier, clair indice que celui-ci appartenait à une branche collatérale. Le propriétaire du plomb étudié au début de cet article ne peut en tout cas avoir été dans l'ordre du temps que le fruit de l'alliance si pompeusement célébrée par le poète de cour. Il y a d'ailleurs entre le texte de l'épithalame et celui de l'épithaphe de notre Alexis des similitudes d'expression qui, pour n'être nullement décisives, n'en permettent pas moins certains rapprochements. Ainsi au Paléologue, bisaïeul maternel de Michel VIII, Prodrome fait ce compliment :

παράδεισος ἠγοίχθη σοι Κομνηνικῶν ἀνθέων (6).

(1) *Recueil des Hist. des Crois.*, loc. cit., 765, 39-40 :

ἔνεκα τῶν ιδρώτων σου τῶν πάλαι κενομένων
ὑπὲρ εὐκλείας καὶ τιμῆς καὶ δόξης τῶν Αὐσόνων.

(2) De Jean II, fils d'Irène, femme d'Alexis I^{er} Comnène et sœur d'Anne Ducas, la mère de Michel.

(3) Cité par DU CANGE, *op. cit.*, 188 : *nobilissimum Graecorum regalisque sanguinis procerum*. BUONOCORE, prenant ce texte à la lettre, faisait de Michel un fils de roi serbe. Cf. ci-dessus.

(4) Cf. I. SAKKELION, *Πατριμακὴ βιβλιοθήκη*, Athènes, 1890, 316 ; PG., t. CXL, 277c. 253c.

(5) Voir ci-dessus, p. 139, n. 4.

(6) Cf. *Recueil des Hist. des Crois.*, loc. cit., 765, 55.

auquel fait justement écho ce que l'inscription funéraire applique à notre Alexis :

Ἄρθος Κομνηνῶν, Παλαιολόγων κλάδον (1).

Il y a là plus qu'un rapprochement verbal, car, suivant l'économie du dernier vers, la mère du despote fut évidemment une Comnène mariée à un Paléologue. Ce qui se vérifie rigoureusement en l'espèce.

Nous avons noté que le personnage, beau-fils d'Alexis III et son successeur éventuel, mourut sans avoir pu user des droits acquis. Une princesse, Théodora (2), naquit toutefois de ce mariage qui, fiancée à Andronic Paléologue, fut la mère de Michel VIII et de ses deux frères appelés dès lors à juste titre : *Διπλοπαλαιολόγοι*, issus qu'ils étaient de deux branches réunies du même arbre généalogique.

* * *

Au cours des deux premiers siècles de sa vie publique, la maison des Paléologues se montre assez pauvre en hommes illustres et la trame de leur ascendance apparaît très simple. Constituée dans le second quart du XI^e siècle, la nouvelle Maison se dédouble au début du suivant pour se multiplier dans des proportions et des directions inconnues. Ce que les historiens nous en ont rapporté permet de reconstituer les deux lignes maîtresses dont la rencontre, au début du XIII^e siècle, marque le point de départ d'une nouvelle dynastie impériale. Dès que l'audace usurpatrice de Michel VIII eût mis le pouvoir entre les mains des Paléologues, ceux-ci devinrent légion à la faveur d'alliances aux enchevêtrements inouïs. Nous nous en occuperons ailleurs. Qu'il nous suffise de concrétiser en fin d'article le résultat, tantôt certain,

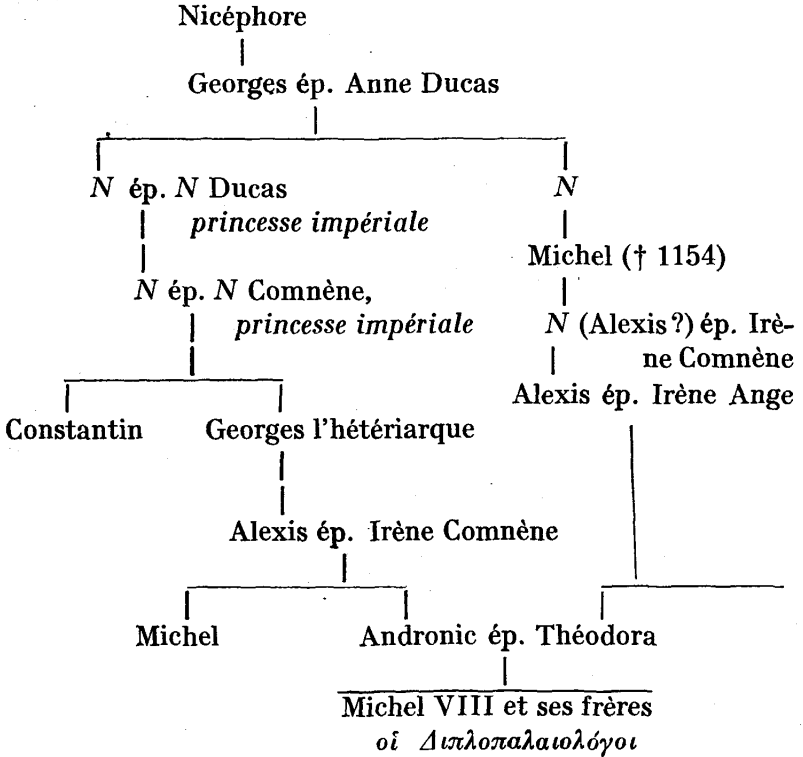
(1) Cf. *Néος Ἑλληνομνήμων*, VIII, 1911, 444, 5.

(2) Ce fut le seul enfant d'Alexis et d'Irène. Cf. NICEPH. GREG. *Byzantinae histor.* III, 2, PG., CXLVIII, 197B : *θυγατέρα μόνην κατελείπει*. Voir aussi PHRANTZES, *Chronicon maius*, PG., CLVI, 641. Ces auteurs taisent le nom de la princesse qui ne nous est connue que par une déclaration de Michel VIII lui-même. Texte ci-dessus, p. 131, en note. Elle dut prendre l'habit religieux *in extremis* et changea à cette occasion son nom de Théodora en celui de Théodosia.

tantôt probable, de cette enquête. Puisse-t-il avoir la faveur des érudits ou, du moins, servir de base à une étude définitive.

Stemma des Premiers Paléologues

(XI^e-XIII^e s.).



APPENDICE.

En dehors des Paléologues dont nous avons eu à nous occuper, il en est plusieurs autres auxquels les sources accordent des mentions, d'ailleurs fugitives ; la plupart ne peuvent, à cause de cela même, être introduits à coup sûr dans le graphique précédent. Mais, comme ils appartiennent à la période étudiée (1050-1250), leurs noms, que de futures recher-

ches y feront sans doute entrer, sont à consigner ici. Ce sont, dans l'ordre alphabétique :

1. *Andronic*. Ce prénom est porté par deux de ces Paléologues :

a. par un général dépêché en 1185 au secours de Thessalonique assiégé par les Normands (1), le même sans doute que ce fonctionnaire auquel écrivit Michel Glykas (2), et que ce haut dignitaire, appelé en 1191 *gendre* de l'empereur dans le protocole d'un acte patriarcal (3).

b. par un autre général apparemment distinct du précédent. Réfugié à Nicée après la catastrophe de 1204, il aurait été envoyé par Théodore Lascaris contre David Comnène (4) qui s'était emparé de la Paphlagonie. Il obtint pour ses services la main de la fille aînée du basileus, Irène, le titre de despote et conséquemment les droits d'héritier du trône (5).

(1) NICET. CHONIAT., *De Andronico Comneno*, II 1, PG., CXXXIX, 673B; EUSTATH. THESSALONIC., *De Thessalonica urbe a Latinis capta narratio*, ed. Th. TAFEL, 1832, p. 285, 20. THEOD. SCUTARIOTAE *Σύνοψις Χρονική*, ed. Sathas, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, VII, 348. Cf. F. CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, II, 1907, 412; O. TAFRALI, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*, Paris, 1919, 186.

(2) Cf. K. KRUMBACHER, *Michael Glykas*, *loc. cit.*, 425; 441, n. 2. L'épistolographe lui décerne l'épithète de *μεγαλοδοξότατος*.

(3) Cf. A. PΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς βιβλιοθήκης*, II, 1894, 362 : *τοῦ περιποθῆτου γαμβροῦ τοῦ ἐνθέου κράτους αὐτοῦ τοῦ πρωτοπανσεβαστοῦπερτάτου κυροῦ Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου*.

(4) Ce détail, vraisemblable, mais attesté par aucune source connue de nous, est donnée d'après la *Μεγάλη ἑλληνική ἐγκυκλοπαιδεία*, XIX, 1932, 418.

(5) GEORGH ACROPOLITAE, *Χρονική συγγραφή*, ed. Heisenberg 26,17; 29,6. Ce personnage ne nous est connu que par un autre passage du même chroniqueur (voir note suivante) et le discours de mariage que Nicolas Mézaritès, métropolitaine d'Éphèse, prononça aux noces des deux princes. Mais, tandis que là le mari a nom *Andronic*, il s'appelle ici *Constantin*, par erreur de copiste sans doute. Cf. A. HEISENBERG, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion*, III, *Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Klasse, Jahrgang 1923, 3. Abhdl.* 59. Th. SCUTARIOTES, *Σύνοψις Χρονική*, ed. Sathas, *loc. cit.*, 461, 462, l'appelle bien aussi *Andronic*, mais il n'est sur ce point que l'écho de l'Acropolitaine.

Mais il ne devait pas en jouir ; s'étant fait battre et prendre par l'empereur latin, Henri d'Angre, il mourut peu après sa libération (1).

2. *Georges*, prend part à la révolte de Kypsela qui renverse, en 1195, Isaac l'Ange au profit de son frère Alexis III (2), et meurt vers 1199 au siège de Kritzimos en Bulgarie (3).

3. *Michel*, grand chartulaire, emprisonné par Théodore II Lascaris (1254-1258) à la suite de propos trop libres. Il était oncle de Michel VIII et donc frère d'Andronic (4). Il dut avoir pour femme une fille d'Alexis V Mourtzouphlos (1204), dont, s'il faut en croire une note marginale, il était gendre (5).

4. *Nicéphore*, stratège de Trébizonde (6) sous Alexis II Comnène (1180-1183).

Nota. — Au tout dernier moment, je dois à l'inépuisable condescendance de M. Rodolphe Guiland, de Paris, connaissance du passage capital consacré par le *Timarion* aux premiers Paléologues (éd. Hase dans *Notices et extraits*, loc. cit., 177-178). Je compte reproduire et analyser ultérieurement ce texte essentiel. Il semble autoriser, non impérieusement toutefois, une légère simplification du stemma précédent, au cas, peu vraisemblable, où le prince gouverneur de Thessalonique, dont il est fait mention, serait Michel. Comme en effet sa mère est ici encore dite expressément de sang

(1) ACROPOL., *op. cit.*, c. 16, ed. Heisenberg 29, 5 ; THEOD. SCURTARIOTES, *ibid.*, 464,9. Cf. A. MILIARAKIS, *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας*, Athènes, 1898, 92 ; E. GERLAND, *Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel*, 1905, p. 219.

(2) NICET. CHON., *De Isaacio Angelo*, III, 8, PG., CXXXIX, 821c.

(3) NICET. CHON., *De Alexio Isaacii Angeli fr.* III, 2, *ibid.*, 892d.

(4) GEORG. PACHYMER., *De Michaele Palaeologo*, I, 9, PG., CXLIII, 458A.

(5) A. HEISENBERG, *Nikolaos Mesarites, Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, Würzburg, 1907, p. 24, n. 1.

(6) NICET. CHONIAT., *Alexius Manuelis filius* c. 2, PG., CXXXIX, 577B. C'est sans doute à lui que dut appartenir un plomb gravé au nom du sébaste Nicéphore Ducas Paléologue. Cf. V. LAURENT, *Les bulles métriques dans la Sigillographie Byzantine*, Athènes, 1932, p. 35, n. 95.

royal (*βασιλέων ἐξ αἵματος*), on serait en droit de l'identifier avec la propre grand' mère de Georges l'hétériarque dont il serait ainsi l'oncle. En cette hypothèse, l'union de Romain Paléologue et d'une Ducas, princesse impériale, serait la source commune d'où dériveraient les deux lignes de Paléologues réunies à nouveau au XIII^e s. dans la personne de Michel VIII et de ses frères. On ne peut cacher toutefois que si en l'espèce les données généalogiques de ce nouveau document s'harmonisent très bien avec les résultats acquis, ce qui est dit de l'ancêtre phrygien de la famille ne peut guère s'entendre que de Nicéphore. D'autre part, la date de composition du *Timarion* (moitié du XII^e s.), s'accommode assez mal de la présence dans son récit d'un personnage mort en 1156, ceci d'autant plus que les noms illustres donnés à la même occasion, Michel Psellos, Jean Italos, Théodore Smyrnaios, appartiennent tous à la génération précédente. Les trois personnages dont il y est parlé doivent donc être en toute vraisemblance : Nicéphore, Georges et l'anonyme père de Michel.

V. LAURENT

des Augustins de l'Assomption.

EXCAVATIONS AT BODRUM CAMII ⁽¹⁾ 1930.

THE MESSEL EXPEDITION

Excavations in the region of what was in Byzantine times the monastery of the Myrelaion were begun at the end of April, 1930, and were carried on, under the direction of the author and of Theodore Macridy Bey, formerly of the Ottoman Museum, until the last weeks of June ⁽²⁾. During this time three separate buildings were attacked and though our funds did not permit as full an investigation as might have been desirable, we were nevertheless able to throw light on several somewhat vexed questions regarding the topography of Constantinople. The entire costs of the work were borne by Mr. Rudolph Messel and we take this opportunity of expressing our most sincere thanks to him.

The three buildings we investigated will be considered in turn, but at the very outset one fact of general significance may be noted : it is the richness of the soil of Constantinople as far as excavations are concerned. In a modest season's work of two months we were able to disclose the existence of two entirely unknown buildings, one of the period of Justinian or thereabouts, the other of even earlier date, and both of them of considerable, if not of first importance. And we came upon them purely by chance. We found also that a well known church was originally of more imposing proportions than those who had studied it had ever imagined. This church will be discussed first ; then the building nearby which we term a « bath » ; then the cistern known as the Bodrum, and, finally, a few words will be devoted to the objects which were found during the course of the work.

(1) C'est-à-dire (orthographe turque actuelle), *Djami*. (N.D.L.R.)

(2) A brief account appeared in *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 1931, pp. 433 ff. Figs. 1-6.

I. The Church.

We set out to determine whether the Bodrum Camii (fig. 1), a Byzantine church already discussed by more than one authority (1) was actually the church of the Myrelaion, endowed by Romanus I, Lecapenus (919-945), in which the Emperor and various members of his family were buried (2). And we hoped that in the course of our work we might be lucky enough to find one of these tombs or, perhaps, to disclose a mosaic or painted decoration hidden beneath the plaster of the Moslem period that covered the walls. None of these sumptuous finds were forthcoming, and the absence, even of traces of any elaborate work, leads us to conclude, with Wulzinger (3), that the church of Romanus Lecapenus, though it doubtless stood near by, is not actually to be associated with the Bodrum Camii. This conclusion is supported by the evidence of architecture, for Millet, in his monumental work on the Greek School, concludes that our building is to be assigned to the early part of the eleventh century; and he presents such a wealth of comparative material that there can be no reason to question his conclusions (4).

A detailed examination of the structure provided little information of first importance. We removed the plaster of Moslem date from the walls, laying bare the brickwork. Any plaster of Byzantine times, bearing paintings or mosaic, must have been removed either when the church became a mosque or at one of the numerous fires which the building has undergone since that date (5). It is probable, in fact,

(1) EBERSOLT et THIERS, *Les Eglises de Constantinople*. VAN MILLINGEN, *Byzantine Churches*. WULZINGER, *Byzantinische Baudenkmäler zu Konstantinopel*, 1925. MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*. MAMBOURY, *Guide to Constantinople*, etc.

(2) THEOPHANES CONTINUATUS, ed. Bonn, VI. 9. p. 402; VI, II, p. 404; VI, 31, p. 420. CEDRENIUS, ed. Bonn, II pp. 330, 325. LEO THE GRAMMARIAN, ed. Bonn, p. 331.

(3) *Op. cit.*, pp. 107 ff. This contrary to Mordtmann, who considered the identification of Bodrum Camii with the church of the Myrelaion practically certain, p. 59.

(4) *L'Ecole grecque dans l'architecture byzantine*, pp. 56, 110, etc.

(5) The church became a mosque at the end of the xv century,

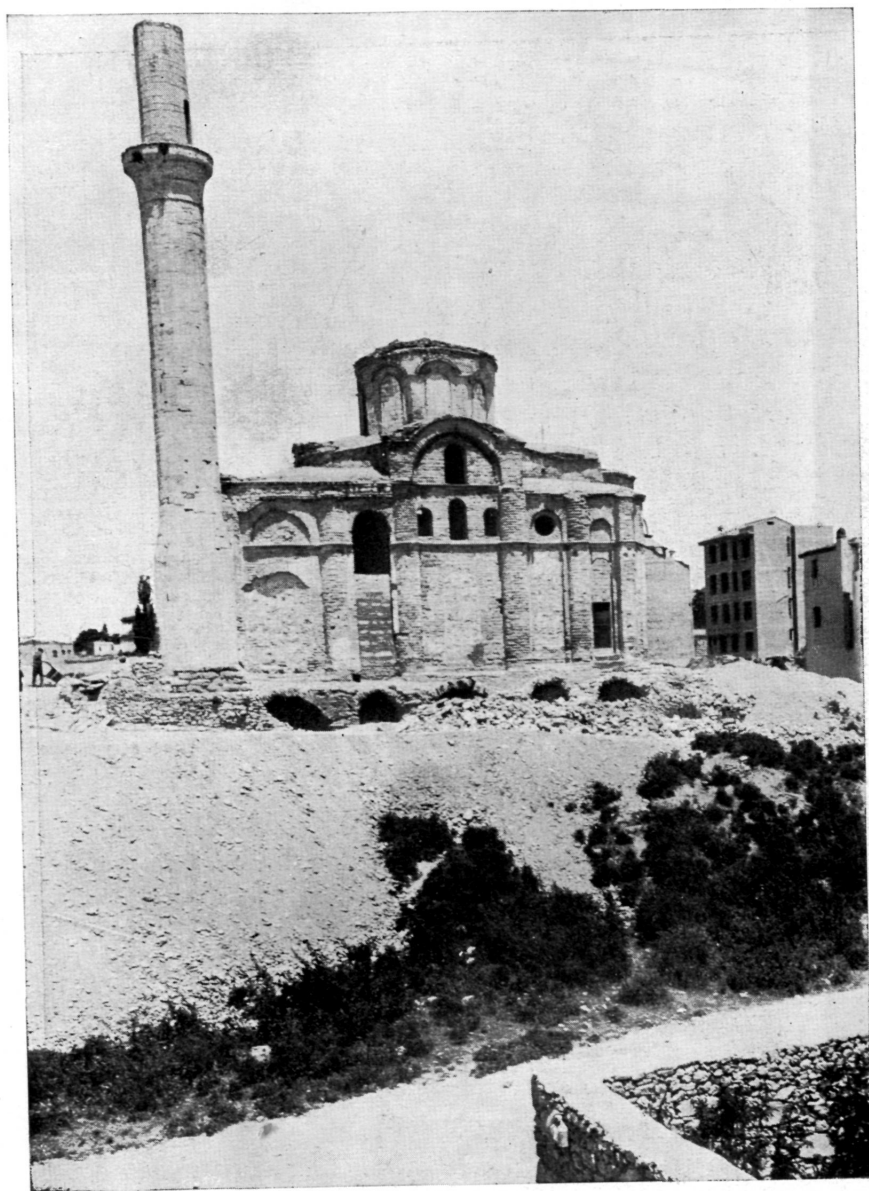


FIG. 1. — BODRUM CAMII FROM THE SOUTH.



FIG. 2. — VAULTING OF ARCADE TO EAST OF THE CHURCH.

that such plaster was taken down at the same time that the four original columns and their capitals, which supported the dome, were replaced by the present constructions of ashlar. Gurlitt noticed outside the western door a capital which may well have been one of those originally taken from the church (1); the others were doubtless reused elsewhere.

A thorough investigation of the floor of the upper building provided us with a few inscribed slabs, two of which (figs. 12, 1 and 3) may perhaps be assigned to the period of Romanus, though the absence of accents at this date seems unlikely. The third inscription is certainly much later. Our work showed that there could never have been any tombs below the floor, since it rests almost directly upon the upper side of the vaulting of the edifice below. This lower building is rather complicated and the detailed examination which we were able to give it, showed not only that it was definitely not a cistern, but also that it was originally something more than a crypt. An arcade surrounded it on the outside, the arches of which were supported by piers, standing out like buttresses from the walls of the building. The arches of this arcade can be clearly seen in figure 1. Above them was a passage, which ran all round the church, access to which was apparently gained at the eastern end, where an intermediary stage, with elaborate floor, made partly of marble mosaic, partly of square blocks, lay on the soil at a level of 3.5 metres above the floor of the lower church or nearly 4 metres below that of the upper. The arcade was carried on here above this, so that a low, vaulted chamber was formed, part of which survives today. It is shown in figure 2, the arch to the left being the eastern end of the lower church. The workman is standing on the marble floor of the chamber.

PASPATES, *Buζαντιναί Μελέται*, 1877, p. 334. J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, 1843, XVIII, p. 10. The minaret was probably added at this date. It was burnt more than once, and about 1785 the whole north side had to be reconstructed. LE CHEVALIER, *Voyage de la Propontide et du Pont Euxin*, Paris, 1800, p. 108, mentions this fire, which occurred just before his visit. The last fire was in 1912.

(1) *Die Baukunst Konstantinopels*, 1907, p. 36, Abb. 82.

This chamber may have been only a landing for the stairs but the large archway which connects it with the lower building suggests a rather more important function. It may, in fact, have been some sort of tomb chamber.

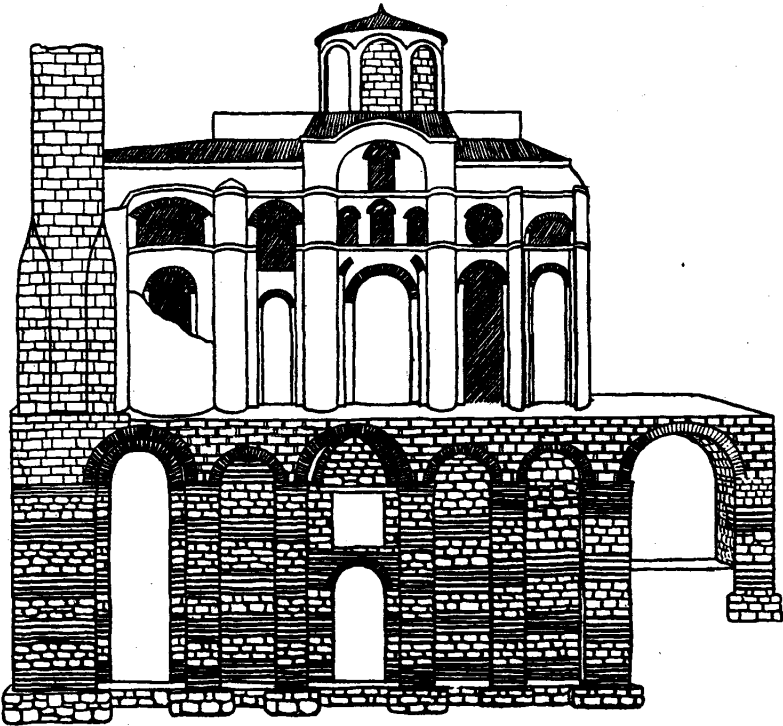


FIG. 3. — ELEVATION OF THE UPPER AND LOWER CHURCHES.
SOUTH SIDE.

This arcade and the piers that supported it must have originally been visible, in part at least, from the outside, and there can be little doubt that in the eleventh century the church stood above ground to its full height of two stories, anyhow on the southern side (fig 3). The deposit of earth which now obscures it was shown by excavation to belong in the main to Turkish times. We found fragments of pottery and other objects of Turkish date almost as deep as the foundations of the lower church and the fact that

so considerable a deposit could collect in a time so comparatively short is proved by practically any excavation in Constantinople (1).

The interior of the substructure or lower church was equally encumbered (2), but we were able to dig down to the floor in the north aisle and in the narthex. Some very fine fragments of Turkish pottery appeared in the course of the excavations and they are now on exhibition in the Turkish section of the Constantinople Museum. In the narthex a portion of the top of a small sarcophagus, bearing on the front the monogram shown in figure 4 a, and on the side that shown in figure 4 b, was found in the filling. It suggests that there were burials in the church, though it is the only



FIG. 4. — MONOGRAM FROM SMALL SARCOPHAGUS.

trace of them that we found in the course of our work. The bases of the columns in the main body of the lower church were reached at 4.2 metres below the summits, but no vestiges remained of the paved floor which must once have existed.

The scheme of the lower building is shown on the general plan. There are three aisles, separated at the eastern end by walls and to the west by columns with fine capitals, two on each side. The capitals have already been discussed and figured by Wulzinger. There were doors at the centres of the

(1) For instance on the line of the *Mέση*, as trenches dug in the last few years for draining purposes have shown.

(2) See figure in WULZINGER, *Byzantinische Substruktionsbauten Konstantinopels*, abb. 11, p. 387.

northern and southern walls, but they were apparently walled up at an early date, as we see the same type of masonry as in the walls themselves (fig 3). There were probably windows at a higher level, but their places are now occupied by masonry which is of a late, probably a Turkish date. The eastern wall of the central aisle has undergone several reconstructions and it is difficult to understand the original scheme. A large central arch above apparently served as a window, and below two smaller ones at either side served as doors, giving onto the chamber at the intermediary level already mentioned. The eastern walls of the aisles had no windows. The roof is composed of vaults, which intersect at the centre of the square formed by the four columns. They are of concrete, which was laid upon a centering of wood.

To the west a transverse wall, with arched doorway at its centre, separates the main body from the narthex, entrance to which was gained on the north and south sides. A passage from the former led to the Bodrum cistern (see p. 165). There was also a door at the centre of the western wall. The exterior of the western end is adorned by three arches which support the arcade described above; the most northerly of them is shown in figure 5 (1). To the left of the figure is the exterior wall of the Bodrum cistern; to the right part of a later wall running east to west, which bordered a flight of four steps, constructed probably shortly before the Turkish conquest, when a considerable amount of debris had already collected, to lead from the surrounding ground to the top of the arcade and so to the western doors of the upper church. The outline of these steps is indicated by a dotted line on the plan.

The masonry of our lower building is by no means the same as that of the upper one. In the latter all is of brick, though at the east end joints, and a rather different style of work, point to at least one restoration in Byzantine times. In the former the piers and the lower portions of the spaces

(1) The western arcade arch was cut through when the Turkish minaret was built. All the arches on the west were certainly below the surface at this time.



FIG. 5.— WEST END OF BODRUM CAMII, SHOWING THE LOWER AND UPPER CHURCHES. THE OUTER WALL OF THE CISTERN CAN BE SEEN TO THE LEFT, AT THE BOTTOM OF THE PICTURE.



FIG. 6. — DOUBLE COLUMNS AND IMPOST CAPITALS FROM «BATH» BUILDING.

between them are composed of five courses of brick which alternate with four of stone all along the south side, with the exception of one pier at the east end, where there are only four courses of brick (1). These can be clearly discerned on the right of figure 2. In other buildings the five courses of brick appear to be characteristic of the fifth and sixth centuries. The lower building can hardly be so early, and it seems that such work may well have been used later. We can only suggest tentatively that it is to be assigned to about the seventh century. We can, however, state with certainty that it is earlier than the upper church, which belongs to the eleventh century.

Exactly how much earlier it is and for what purpose it was intended it is hard to say, but the presence of the arcade and of a door in one of the recesses (see fig. 3) (2) and the lateness of the debris which obscures the south side prove that the whole structure was originally visible, in any case on this side. The plan of the lower building suggests that it was a church, but whether it was used as such only before the construction of the upper story or at the same time as well, it is impossible to say. Numerous instances of two storied churches can be cited in the west, Assisi for example, but in the Byzantine area they do not seem to have been very common. A small building at Salonica, which apparently belongs to the twelfth century, has a crypt beneath it, but this appears to be definitely in the nature of a cellar and not

(1) The upper portions of the walls between the piers have undergone repairs at various periods and different types of work are to be seen, stones and bricks interspersed, long stones set alternately with bricks on end, or stones alone, rather carelessly set. Some of this would appear to belong to Turkish times. The stone-work set in rather soft mortar and without any attention being paid to courses is certainly late, if not definitely Turkish, as the work of the British Academy in the Hippodrome proved. JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, 1928, pp. 191 ff., notes that the system of setting stones alternately with bricks on end is also characteristic of the Ottoman period.

(2) The square window in the third bay from the east on the south side is of the Turkish period; the door below is original, though it must have been walled up at a very early date, since the masonry is of exactly the same type as that of the walls.

a structure visible from without (1). Raised presbyteries, however, occur in churches in Syria, for instance at Kalb Lauzeh of the sixth century, where they are doubtless derived from examples of pagan date, such as that below the temple of Bacchus at Baalbeck (2). Our Constantinople example may thus represent an heritage from Syria; it may be due to western influence or it may be a freak development, occasioned by the presence nearby of the massive Bodrum cistern which served as a substructure for some more considerable edifice. A definite solution will only be forthcoming when more Byzantine buildings in Constantinople have been excavated and when it is possible to date the different types of masonry to within a century. There is reason to suppose, however, that even if the lower building was not the main church of the Myrelaion in the time of Romanus I, it formed a part at least of the famous monastery, which was dispersed with such scathing comments at an earlier date by Constantine Copronymos (741-775) and which was, in the tenth century, one of the most important foundations in Constantinople.

II. The « Bath ».

The contour lines on the general plan show that this building lies at a much lower level than the surface deposit around the church. But actually the foundation ledges of the walls of the lower church and of the great boundary wall of the cistern (see below) lie only about one metre above those of the walls of the detached building which we are about to discuss. The walls of this building stand at the southern side to a height of about six metres, or to at least four metres above the present surface around them. They were never completely buried and hence the building to which they belonged must have been standing while the

(1) Iki-shef Camii, perhaps to be identified with the church of the Archangels, DIEHL, SALADIN, LE TOURNEAU, *Monuments chrétiens de Salonique*, p. 216.

(2) RIVOIRA, *Lombardic Architecture*, I, p. 86.

church and its under structure were in use during Byzantine times. In addition, so little rubbish has accumulated here that it would seem that the structure can only have been destroyed at a fairly recent date. The large wall which bounded our excavations on the south and cut across the building near its western end (see plan) belonged to the garden of a house which was destroyed in the fire of 1912. This wall — it can be seen at the top of figure 7 — is Turkish work of no great age and we may hence conclude that the Byzantine building with which we are dealing was only finally destroyed when the Turkish house and its garden were made, presumably in the eighteenth century.

As far as it is possible to tell, our building had been utilised for two different purposes only and each of these must have lasted through a considerable period. The first apparently came to an end about the middle of the Palaeologue period, though this cannot be stated with absolute certainty. The second lasted until the building was finally destroyed. We can be sure of its nature, for the floor was covered with ashes to a depth of 60 centimetres, their character proving that the place was used as a forge or smelting house. Some walls, roughly built of unsquared stones, which were found on the northern side, were obviously associated with the « forge » though a well, with sides of neatly built stone work, which passed right through the layer of ashes and through the floor of our building, must have belonged to the Turkish garden. In the ashes, close to the south east corner, a rough unglazed pot, filled with bronze coins, was found. It represented, apparently, the private hoard of one of the workmen at the forge, and the fact that all the coins belonged to a period shortly before 1380 suggests that the pot was buried there about this time. It hence seems probable that the building became a forge in the first half of the fourteenth century, though here again it is impossible to state any date as certain.

Immediately below the ashes a portion of a very fine floor in « opus Alexandrinum » was found intact in the north-west corner and its appearance suggests that until the « forge » period the place must have been kept clean and in good

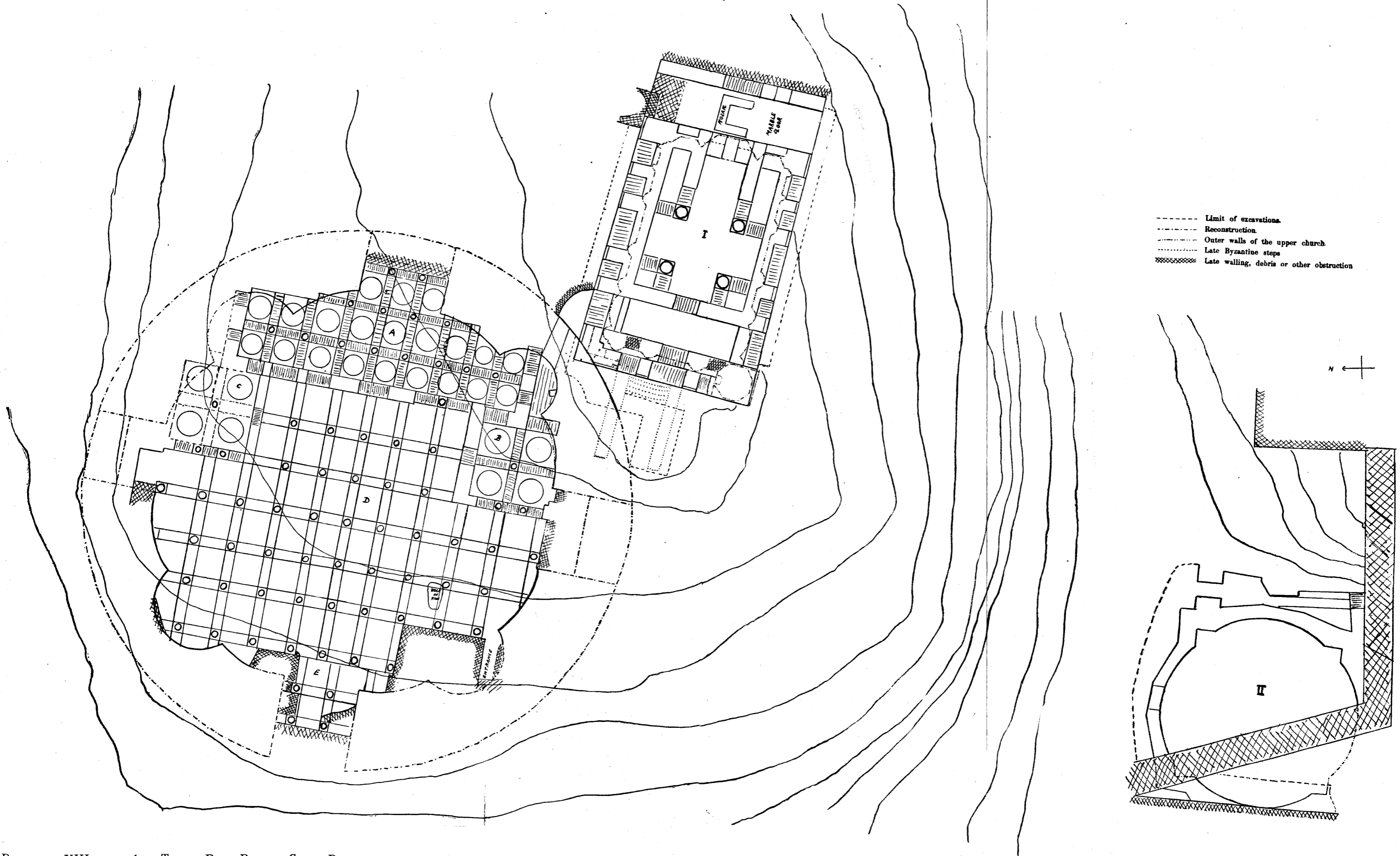
order (1). Above the ashes the filling consisted entirely of powdered mortar and brick fragments, obviously produced by pulling down the walls in order to obtain the brick. But lying in this debris just as they had fallen, some broken and some complete, were five large double columns, their impost capitals, and some portions of a moulded cornice. The portions of the cornice were all large, averaging about one metre in width, so that they must have been set in a very thick wall. The faces were all straight, so that they must have adorned the outside of our building which, though circular within, was polygonal without. The impost blocks were found close to the columns to which they belonged; the columns themselves were either unbroken or merely cracked, so that they could be easily restored. Figure 6 shows them as they are now arranged in the court-yard of the Ottoman Museum.

The columns measure 2.03 metres in total height, 69 cm. in width at the base and 36 cm. in thickness. They are composed of a base, capital, and shaft, the latter being semicircular on either face, the two sections being separated by a flat strip 19 cm. in width. The decoration of the bases is simple; the capitals are more elaborately carved, though in two cases the work has been left unfinished. The carving of the impost blocks is in the same low relief and the same style as that of the capitals attached to the columns. Similar double columns employed as a separation between the lights of windows or sometimes even in an arcade are common enough in Byzantine architecture. We see some which are closely akin in the early fifth century church of St. John the Evangelist at Ravenna (2), or in the churches of the Virgin Acheiropoietos (Eski Djuma) and of St. Sophia at Salonica (3), of much the same period. The carving of our examples would suggest that they are slightly later in date, though it

(1) A figure showing this floor is given in the preliminary notice on the excavations published in the *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 1931, p. 443, abb. 5.

(2) RIVOIRA, *Lombardic Architecture*, I, p. 27, fig. 35.

(3) DIEHL, SALADIN, LE TOURNEAU, *Monuments chrétiens de Salonique*, p. 52, fig. 20 and p. 125, fig. 51.



BYZANTION VIII, FASC. 1. — TALBOT RICE, BODRUM CAMII, PLAN.

would hardly be possible to place them later than the sixth century (1).

The plan of the building is very simple. It consists of a central area, bounded by four equal segments of a circle, approximately on the north, south, east, and west sides, with an angular niche at the junction of each segment (see plan). The door was probably on the western side, but the wall was unfortunately too destroyed here to permit the determination of this for certain. On the outside, at the eastern end, a wall ran from north to south, and between it and the wall of the main area was a water conduit in the form of a trench, 56 cm. wide and 65 cm. deep (see plan). It was made of brick and stone, covered with cement, and was filled with mud, the nature of which showed that it had at one time been used as a drain. But fragments of earthenware pipes found in the mud suggest that there was also a pipe for the conveyance of cleaner water. The fragments belong to pipes of the type shown in figure 10, no. 1, and are fairly early Byzantine in date. The conduit passes through a prolongation of the south wall by means of a half vault, built up against the eastern wall which we have just mentioned (see fig. 7).

The construction of this vault must be noted. The bricks of which the arch is built are gradually tilted from the horizontal course at the foot of the arch, till the centre is reached with a brick set vertically. This type of arch is quite distinct from one where the lowest brick of the arch is already tilted by continuing one of the horizontal courses underneath its extremity. An arch of this type was found on the site of the baths of Zeuxippos during the British Academy Excavations of 1928, where it would appear to be of sixth century date. It is, in fact, of much the same date as the arch with which we are dealing here, a fact which proves that it is not always possible to place too great a reliance on the difference of constructional methods for purposes of dating.

(1) Two rather less elaborate double columns built into the outer walls of the court of the citadel at Konia, of the early thirteenth century, are probably reused from some earlier building.

The date of our building is fixed fairly certainly in the sixth century by the marble columns already discussed, and the nature of the masonry, five courses of brick alternating with five of stone, bears out this conclusion (1). The fact that the building is founded on the yellow clay, which here, as at the Hippodrome, forms the natural soil of the city also supports the hypothesis of an early date — had the building been later one would undoubtedly have found beneath it traces of some other construction. Its nature is rather less easily determined, but the presence of water conduits suggest that it was either a bath or a baptistry. We know that in the ninth region of Constantinople there were, in addition to the large open baths of Anastasia, fifteen smaller private structures (2). Nothing in the nature of a baptistry is mentioned, though such an edifice may have passed notice if it was connected with a monastery, an unlikely thing. On the whole, until further evidence is forthcoming, it seems safest to regard the place as one of the fifteen private baths, for its size and the fact that it was undoubtedly roofed, preclude the possibility of its being associated with the bath of Anastasia.

III. The Cistern.

Some forty metres on the sea side of the modern street from Bayazid to Ak Serai, and about a quarter of a mile beyond the forum Tauri (3) in the direction of the Golden Gate, there stands a large cistern, now filled with debris to more than half its depth, which is usually known, for want of a better

(1) The number of brick courses would seem to be more reliable for dating purposes than the number of those of stone, though MILLET, *L'Ecole grecque dans l'architecture byzantine*, p. 226, notes the number of stone ones in the land walls. The subject is also discussed by Jerphanion, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 144.

(2) UNGER, *Quellen*, p. 106.

(3) The situations of the forum and of the great arch of Theodosius were determined by the British Academy excavations in 1928. See *Report on Excavations*, no 2, Oxford, 1929, p. 36.

name, as the Bodrum or « cistern ». But earlier travellers have sometimes been more definite in their attributions. Thus Le Chevalier (1) describes it as « the cistern of Asparis », situated near the Laleli Mosque (2), « supported by eighty columns of marble ». Both Hammer and Unger (p. 201) agree with this identification, their opinions being founded on Codinus and the *Chron. pasc.* (3), which attribute it to a the famous Aspar who lived under the Emperor Leo and built the cistern near the ancient walls. But the conclusion of Strzygowski (4), Mordtmann and Van Millingen that the cistern of Aspar is the large open structure near Kefeli Mescidii seems more probable, since there is no foundation for the assumption that the cistern of Aspar was actually within the ninth region of the city (5).

Konstantinos and Meyer (6), on the other hand, identify the Bodrum with the cistern of Modestus. This seems a more likely attribution, for we know that the cistern of Modestus lay within the eleventh region (7). Now Van Millingen places the Myrelaion at the very extremity of the ninth region on his plan (8) and it seems as if the boundary between the ninth and the eleventh regions passed quite close to the monastery of that name (9). But here again opinions are

(1) *Voyage de la Propontide et du Pont Euxin*, 1800, p. 107.

(2) The large mosque of the Ottoman period on the opposite side of the road.

(3) CODINUS, Bonn ed., 52. *Chronicon paschale*, 309, 4. J. VON HAMMER, *Constantinopolis und der Baporus*, 1822. I. p. 557.

(4) STRZYGOWSKI and FORCHEIMER, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel*, Wien, 1893, p. 158.

(5) SIDERIDES, *Proceedings of the Greek Syllagos of Constantinople*, XXVIII, p. 265, identifies the cistern of Aspar with the fine covered cistern of Pulcheria to the south-west of the mosque of Selim.

(6) See STRZYGOWSKI, *op. cit.*, p. 59.

(7) UNGER, p. 107, 200.

(8) *Churches*, facing p. 18.

(9) Djelal Essad seems somewhat confused, for he marks the boundary of region ix well to the west of the Myrelaion, yet places the cistern of Modestus close to the church. This suggests that he identifies it with the Bodrum. See plan at the beginning of his book *Constantinople de Byzance à Stamboul*, Paris, 1909.

not unanimous, for Mordtmann places the Myrelaion almost in the centre of the ninth region, while Strzygowski prefers to look for the cistern of Modestus in the neighbourhood of Sultan Selim ⁽¹⁾. Gyllius associates the two cisterns of Modestus and Arcadius with the church of the Holy Apostles ⁽²⁾, and at the same time gives a description of the Bodrum, though without assigning any name to it. It stood « on the inside of an eminence called Myreleos ». Within it he notes that there was a granary ⁽³⁾.

In the light of such conflicting evidence, it is impossible to come to any definite conclusion and it seems best to designate our cistern, with Strzygowski, by the non-committal name, « Bodrum »,

The cistern is divided into five separate parts, distinguished from one another by different types of roofing, and by columns of different height. The divisions can be clearly distinguished on the plan. Their nature and importance has already been discussed in full in two separate works, that of Forcheimer and Strzygowski and that of Wulzinger, and there seems no reason to question the conclusions of these authors as regards the cistern itself. A brief resumé may, however, be given. The body of the cistern contains much reused material and we see capitals of styles characteristic of Theodosius and of Justinian, which help us to establish the date with practical certainty in the fifth or sixth century. The domes of the eastern section Strzygowski notes as being of especial interest, for this is the first instance in which the dome built of courses arranged in a series of circles is used in a cistern at Constantinople. The plan of the building is equally instructive, for it shows that the place was intended as a substructure as well as a cistern. Wulzinger, who examines it in greater detail than Strzygowski, is of the same opinion, and he gives a reconstruction of the upper stories, which belonged, according to him, to a palace ⁽⁴⁾. This conclusion is a very probable one, for

(1) STRZYGOWSKI, *op. cit.*, p. 153.

(2) Latin edit., IV, 2. English edit., London 1792, p. 224.

(3) Latin., p. 254. Engl., p. 207.

(4) *Byzantinische Baudenkmäler*, Abb. 44.



FIG. 7. — «BATH» BUILDING, WATER CONDUIT AND SEMI-ARCH.

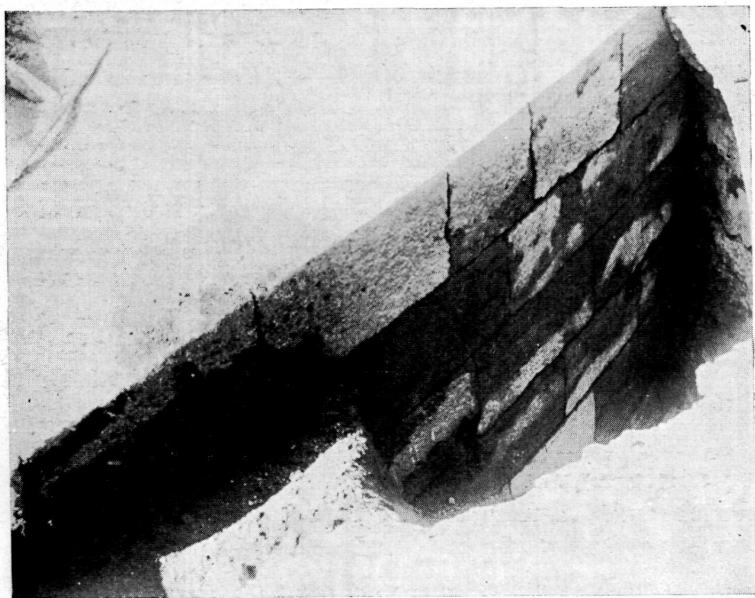


FIG. 8. — ASHLAR WORK ON EXTERIOR OF CISTERN.

we know that the palace called the Chrysocameron existed in the neighbourhood of the Myrelaion ⁽¹⁾, and up to now these are the only ruins found in the region which attest the existence of such a building.

In addition to this Wulzinger was able to make certain corrections in the plan of Forcheimer and Strzygowski and to add certain details to their material. But his observations were hampered by the fact that he, like Strzygowski before him, was not able to excavate. Had they been able to do so, they would have seen that the chief interest of the cistern lies, not in its inner construction, but in the walls that bound it. These are not, as Strzygowski suggested and as Wulzinger agreed, upstanding rock, but in reality massive constructions of huge blocks of stone. A glance at figure 8, taken from the exterior, where the cistern abuts onto the western end of the lower « church » of the Bodrum Camii (fig. 5, bottom left-hand corner) will prove this fact; a glance at the plan will show the nature of the construction to which this great wall belonged. It appears that the plan of the cistern, regular though it is, was adapted to this earlier construction, which was then well above ground level. The natural soil here is a yellow clay, which deep soundings made close to the cistern wall disclosed at a depth of more than a metre below the foundation of the wall. Actual rock does not appear at all in this part of Constantinople.

The plan which we give here was drawn up with the aid of a theodolite. There can thus be no doubt as to the main outline, though the difficulty of working in the dark and on very uneven ground may have occasioned certain inaccuracies of detail. Inside the cistern the greater part of the great outer wall can be traced. Outside we were unfortunately only able to establish its course over a small area, shown by a continuous line on the plan. But the projection of this line gives so regular a figure that there can be little doubt as to the true plan of the building. So interesting is it that a detailed description of the building as it exists today seems desirable.

(1) CEDRENUS, II, p. 649.

We begin with the semicircular niche at the south-eastern corner. The wall here stands to a height of 5.70 metres, the top being at a level of 2.12 m. below the stone platform of Turkish date at the foot of the minaret, a convenient place from which to measure. The foundation of the wall is thus at a depth of 9.82 m. From the middle of the corner niche a passage, about 1.10 m. in width, runs through the wall, its roof being at a depth of 3.62 m. It had no definite floor, the whole of it being filled with a sticky mud, in which a few fragments of Turkish pottery were found. There can be no doubt that this passage did not belong to the original building; it had simply been hacked through the wall and the hacking must have demanded considerable labour. At the outside the mouth is regular and the joints in the stone-work have been followed as closely as possible; inside the mouth is irregular and the joints have been totally disregarded. It seems therefore that the work was begun and continued from without. No fragments of stone were found around the mouth, so that it seems as if the work had been done at a fairly early date, perhaps even when the adjoining church was built. But the passage had without doubt been reused at a later date, and certain modifications were introduced, most notable of which was the construction of a rough stone wall, connecting the more northerly margin of the passage with the outer wall of the lower church, thus forming a sort of connecting chamber (see plan). Pottery fragments prove that this chamber was used, if it was not actually made, in Turkish times, and it may be that it served as a part of the granary which Gyllius mentions ⁽¹⁾. The passage was probably filled up when the north wall of the church was destroyed by fire about 1785 ⁽²⁾.

One and a half metres to the west of the western margin of the passage the lower church abuts onto the stone wall of the cistern and is in part built upon it. It was possible to examine the construction at this corner in detail. The blocks are of the usual rather rough but hard limestone

(1) Engl. edn., p. 207. Latin ed., p. 2547.

(2) J. B. LE CHEVALIER, *Voyage de la Propontide*, p. 108.

which is common in early buildings at Constantinople (1). They measure from 1.20 to 1.50 m. in length and from .40 to .50 m. in height. To the west again, about three metres beyond the west wall of the church, the blocks of stone give place to brickwork in the upper levels, but this brickwork appears to belong to a restoration, probably contemporary with the vaulting of the cistern. It would suggest that the stone construction had already fallen into ruin, in part at least, before the building of either the cistern or the lower « church » was begun.

Inside the cistern, 1.50 m. to the west of the western margin of the passage, a large consol projects from the wall very slightly below its present top. The consol has already been described and figured by Strzygowski and Wulzinger. The former (p. 223) notes that the ornament is of the type characteristic of the period of Justinian, but that it shows in some ways a reversion to the antique. The latter (p. 103) suggests the fifth century as a date. Consols of this type are by no means uncommon in the period preceding the fifth and sixth centuries, several for instance, which are strikingly akin appearing in the palace of Diocletian at Spalato. It would thus seem that Strzygowski's date is later than necessary and that our example may well be assigned to the fourth, if not to the third century. Its existence in its presents position would thus be explained, for it could then be definitely associated with the large building of which it still forms a part and not with the cistern, with the construction of which it has no relationship whatever.

The semicircular niche at the south-eastern corner ends 1.50 m. to the west of the consol. Beyond this point the wall is rather battered, but its line can be traced without difficulty to the next corner, where it makes a right-angle turn to the south. It reappears again 6.2 m. to the west, where a complete segment survives in an excellent state of preservation. Whether the rectangular space between these two segments is a niche, as in the mausoleum of Diocletian

(1) See *Second Report on Excavations carried out in and near the Hippodrome of Constantinople in 1928*, Oxford, 1929, p. 7.

at Spalato (fig. 9) or a doorway, it is impossible to say until further excavations have been undertaken.

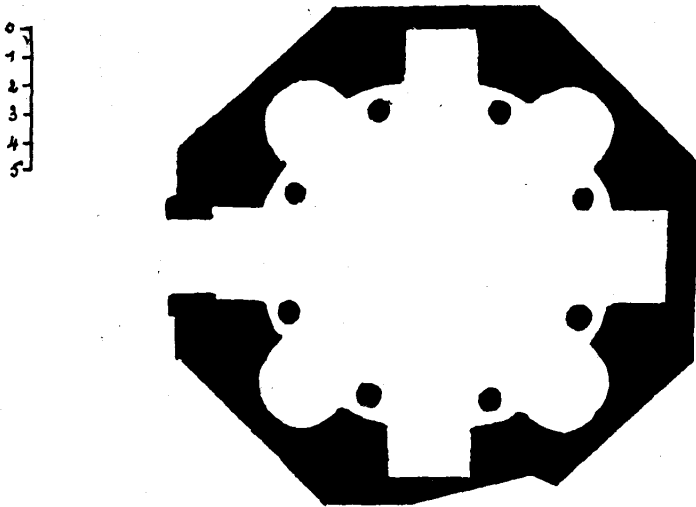


FIG. 9. — SPALATO, THE MAUSOLEUM OF DIOCLETIAN.
(FROM HÉBRARD, ZEILLER, DIEHL, SPALATO, *Le Palais de Dioclétien*).

At the south-western corner the wall has entirely disappeared in its upper levels. The lower portion is covered over by a deposit of rubbish or is hidden behind later masonry. But about 8 m. to the north the ashlar blocks appear again, giving us two metres of the south-eastern segment and the corner of the western door or niche. The northern margin of this is hidden behind late walling, but beyond this part of the north-western segment is again accessible, as is the major part of the interior of the north-western semicircular niche and the western segment of the north wall. The rectangular niche or door on the northern side and the eastern segment are hidden beneath a considerable accumulation of debris, which renders the small square chamber of the cistern (6) inaccessible.

The more southern portion of the north-eastern semicircular niche is visible for 3.5 m., the wall, which is well preserved, reaching to the roof of the cistern. Both the southern and the northern segments of the eastern wall are perfectly preserved and the rectangular niche or door can be followed for 2.60 m. Beyond this the wall is inaccessible owing to an accumulation of earth.

Such is the building with which we have to deal : a large and imposing structure which must in its day have been of the first importance. But that it fell into disuse at an early date is certain, for in the V-VI century we find not only that it was unimportant enough to serve as the boundary wall of a cistern or substructure, but also we find that in places the stone walling had to be repaired with brickwork. Some centuries must thus have elapsed between the construction of the ashlar work and that of the cistern. It may even be that the great circular building was never finished and that its half-built walls were made use of after the original plan had been given up, a supposition which is supported by the fact that no mention seems to be made of the construction in its early state by any of the writers. Had it been standing, complete with the dome that doubtless roofed it, it could hardly have escaped mention.

Our researches on the spot provided us with little material which aids us in dating the construction. The style of the consol mentioned above is not very helpful ; it presents at most negative evidence. The masonry is of a type which was not much used after the period of Constantine, but it may well be considerably earlier. Comparative material is somewhat more helpful.

A definite group of round buildings which are usually classed as grave-temples show plans which are strikingly similar to that of our building. The mausoleum of Diocletian at Spalato (fig. 9) of the early fourth century is, for instance, closely akin and the third century building known as the Torre degli Schiavi near Rome is of much the same form. The church of Santa Constanza, too, within that city, is closely allied⁽¹⁾. But in each case these buildings are preceded

(1) DURM, *Handbuch der Architektur*, II, Pt. II. *Die Baukunst der Römer*, Figs. 856 and 860.

by a rectangular hall and in each of them the central area is bounded by a circle of smaller diameter. In the case of Spalato, the exterior walls are straight, thus giving an octagonal and not a circular plan on the exterior. Closer perhaps in this respect is the mausoleum of Theodoric at Ravenna (sixth century), which is in plan circular above and decagonal below (1). But this building is in general of a more ornate type and obviously belongs to a much later date. The Pantheon at Rome, dating from between 120 and 124 A.D. with its circular plan, is again comparable (2). But the niches of the interior are more elaborate than those at Constantinople.

It seems at first sight that the most closely related of all these is the mausoleum of Diocletian at Spalato. But in spite of the fact that the authors of the most complete book on this monument expect to see that it had some effect on the architecture of Constantinople (3), we can hardly attribute our building to such an influence. Rather would it seem that both the Spalato and the Constantinople edifices show a similar adaption of a plan which had evolved in some other region, most probably Asia Minor or Northern Syria (4). And this hypothesis seems the more probable in view of recent discoveries in the Asklepieion at Pergamon (5). Dr. Wiegand, director of the excavations, was kind enough to send me a copy of the plan, showing the recent work there — my sincere thanks are due to him — and it shows two large circular buildings, one about 45 and the other about

(1) Reconstructions and plan are given by Bruno SCHULZ, *Das Grabmal des Theoderich zu Ravenna*, 1911.

(2) A plan is given by ANDERSON and SPIERS, *The Architecture of Greece and Rome*, 1907, p. 220.

(3) HÉBRARD, ZEILLER, DIEHL, *Spalato, Le palais de Dioclétien*, 1912, pp. 177 ff.

(4) DALTON, *East Christian Art*, p. 361, n.5, suggests that the Spalato palace was built by the same workmen who constructed the rather earlier palace at Antioch. The forthcoming American excavations there should prove most illuminating in this respect. A full discussion of the role played by Syria in the development of early architectural systems appears in Creswell, *Early Muslim Architecture*, Part I, Oxford, 1932.

(5) A preliminary note appeared in *Der Tag, Unterhaltungs-Rundschau*, Freitag, 13. März, 1931.

35 metres in diameter. The smaller has within four angular and three semicircular niches, with an entrance on the west side taking the place of the fourth semicircular niche. The plan is thus practically identical with that of our building at Constantinople. The large diameter in each case is surprising, but it seems that at Pergamon no attempt was made to diminish the span, and this being so in the one instance, there is no reason why the Constantinople edifice should not have been roofed in the same way. It would thus differ from the Spalato mausoleum in respect of the interior columns.

The Pergamon remains are definitely dated to the latter part of the second century, and unless further evidence to the contrary is forthcoming, it seems most satisfactory to assign the Constantinople building, which is so closely akin to the Pergamon one, not only in plan, but also in size, to a date which is only slightly later. Our building in fact would seem to take a place midway between the domed buildings of Pergamon and Spalato in date as well as in appearance.

The importance of these buildings is considerable in the history of architecture. Much discussion has raged as to the parentage of Byzantine domed buildings. The early development of the dome above square plan has, on the support of much evidence, been assigned to the east; the dome above a circular plan has seemed a feature more particularly Roman. But we know little of domed buildings in the Byzantine region in early times.

We are now confronted with unusually large domed buildings of an early date, not only in the Hellenistic region of Asia Minor, but also in the very heart of Byzantium, where they in all probability played an important role in the history of architectural development. The discoveries at Constantinople and Pergamon even suggest that an evolution from the dome above circular plan to that above the square might well have been arrived at in Byzantium without the aid of further assistance from outside, from Armenia, Persia, Syria or the West. But the magnificent researches of Captain Creswell have shown that, unless a very considerable amount of material lies hid, the honour of inventing the pendentive must unquestionably be assigned to Syria (1).

(1) *Early Muslim Architecture*, Part I., Oxford, 1932.

IV. Minor Objects.

A few minor « finds » may be noted. Some drain pipes of baked clay from the « bath » building would appear to be characteristic of quite an early Byzantine date (fig. 10, (1)). They are to be distinguished by the very wide diameter in comparison to the length. Another type, examples of which

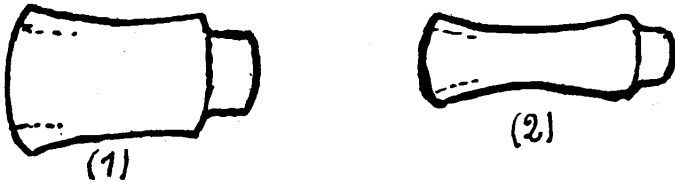


FIG. 10. — BYZANTINE EARTHENWARE DRAINING PIPES.

were also found in the Hippodrome excavations, has sides rather more bowed and a narrower diameter in comparison to the length (fig 10, (2), l. c.). This type is probably of late Byzantine date, though some examples may belong to the beginning of the Ottoman period.

A number of bricks bearing stamps were collected either from the debris or from standing walls (see fig 11). Numbers 1 to 9 are from the « bath » building, n^o 10 from the wall of the cistern, n^o 11 from a low depth to the west of the church, n^o 12 from the east end of the church and the remainder from general debris. Most of the stamps are imperial not private (1). Number 1 may be read: *Ἰν(δικτιῶνος) εἰ (=ε')* *βα(σιλικῶ) Δομ(εστίκου)*. No. 2. *Ἰν(δικτιῶνος) ἡ' βα(σιλέως) ῥ(ωμαίων)* or perhaps *Ἰν(δικτιῶνος) ἡ' βα(σιλέως) κροῦ...* — in this case the two last letters would be reversed; no very unusual practice. No. 3. *Ἰν(δικτιῶνος) α' Εῖ(τυχεσιάτη)*. No. 4. *Ἰν(δικτιῶνος) εἰ (=ε')* stop *βα(σιλέως) ??* stop. No. 5. *Ἰν(δικτιῶνος) Ι βα(σιλέως) ΙΗ??*. No. 6. *Ἰν(δικτιῶνος) Ζ(=seventh) βα(σιλέως) κροῦ Φι(λιππικῶ)*. This would give a date about 715 (?) Nos. 13 and 18 show one of the commonest of all the brickstamps, *Κωνσταντίνος*. No. 14. *Γεωργίου Ἰνδ(ικ-*

(1) See article in *Revue Archéologique*, 1876, p. 88.

τιῶνος) IB (= 12th year). No. 16. Ἰν(δικτιῶνος εἰ (= εἰς Μακεδονίον). [Ces lectures sont bien douteuses, N. D. L. R.]

ΙΝΕΙΒΑΔΟΜ

ΙΝΗΒΑΡΚ

ΙΝΑΞΥ

ΙΝΕΒΟΒΑΡΕΗΑ

ΙΝΔΙΒΑΗ

ΙΝΖΒΑΚΥΡΙΦΙ

ΙΝ-ΒΑΠΟΔ

ΝΣΒΑΑ

+ΙΝΔ

ΙΝΔΥΒΑΓΕΛΑ

ΙΝΙΓΑΚΙΔ

+Ι-Μ
ΙΝΔ-

+ΚΟC
ΤΑΝS

+ΓΕΩΡ+
ΙΝΔΙC+

-ΜΙΕΚΥ

ΙΝΕΙΔΑ~

ΙΝΔΙΕ

+ΚΟC+

+ΠΕ
ΝΑ

Separate finds in stone were not numerous. A fragment of the top of a very small sarcophagus from the filling of the narthex of the lower church has already been mentioned. A few fragments of closure slabs and of a stone iconostasis to which they probably belonged, of the eleventh or twelfth century, found both inside the upper church and on the outside of it, may well have belonged to the building before it became a mosque. Three fragmentary inscriptions are discussed in the appendix by Mr. Buckler.

With the exception of fourteen unglazed lamps of the usual shape (¹), very little Byzantine pottery appeared. Sherds of the Turkish period were more numerous and among them a few fine examples of Golden Horn ware and a Kuthaiah plate of the sixteenth century, almost complete, deserve separate mention. The latter bore a flower on a green scaled ground (²). Some fragments of graffiato ware, one of them bearing a bird and the others simple scrolls or similar designs, were found in the filling of the lower church.

FIG. 11. BRICK STAMPS. Most of them are of a type hitherto

(1) WULFF, *Altchristliche und mittelalterliche, byzantinische und italienische Bildwerke der Königlichen Museen zu Berlin*, Vol. III 1909, Pl. LXIII, ff.

(2) A jug bearing similar decoration is shown on plate 115, n^o 1484, *Meisterwerke Muhammedanischer Kunst*, vol. II, München, 1912. A similar but hardly so fine a plate in the Musée des Arts décoratifs is illustrated on Pl. 26, n^o 116, of Koechlin's *L'Art de*

regarded as Byzantine in date (1), but the fact that they were found in seventeenth or late sixteenth century strata proves that the manufacture of the more debased wares of this class continued for at least two centuries after the Turkish conquest. Other fragments belonged to a known fifteenth or sixteenth century type (2). Numerous specimens of unglazed pottery were found in the same place, many of them of the well known champagne glass form which is found in simple Byzantine and Turkish ware alike (3). Numismatic or other finds were unimportant.

1932.

D. TALBOT RICE.

l'Islam, La Céramique. Another, ever more closely akin, was exhibited at the Burlington Fine Arts Club in London in 1885. See catalogue, Pls. 10 and 11A, no. 561. It is there wrongly attributed to Damascus.

(1) D. TALBOT RICE, *Byzantine Glazed Pottery*, 1930, Group B 3, p. 40.

(2) RICE, *op. cit.*, Group B 8, p. 51 and Pl. XVI, b.

(3) RICE, *op. cit.*, Fig. 2, n° 3.



FIG. 12. (1)



FIG. 12. — (2).

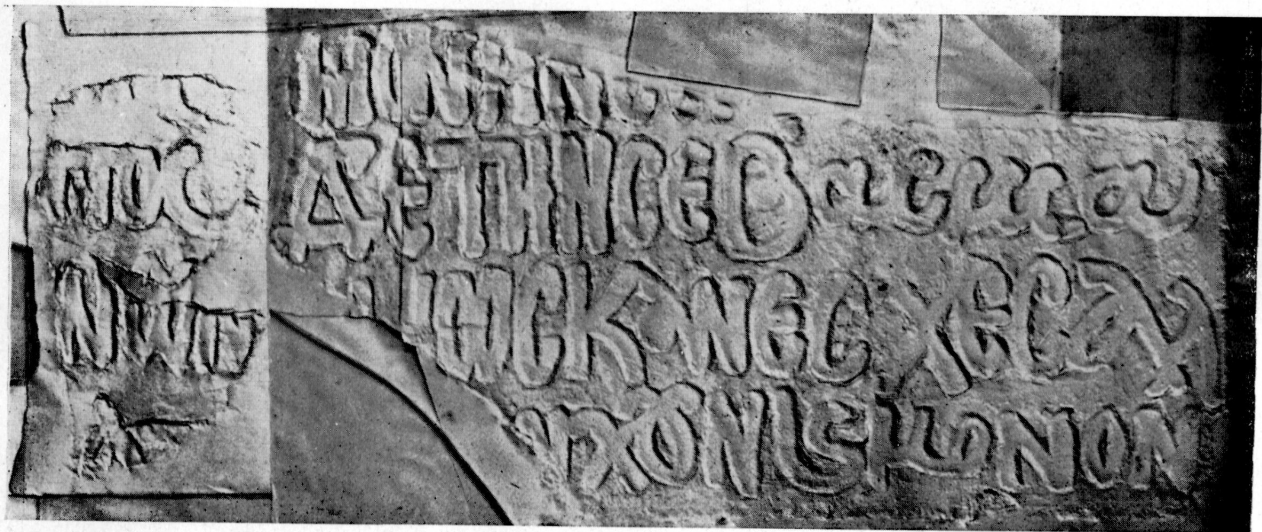


FIG. 12. (3).

. ποσ
 μηνι ιη' τοῦτο ι.ο
 Εὐφροσύνη Δούκαινα ἢ Βαλε[ανή](?) ἡ]
 μετονομασθεῖσα Εὐγενία κ...

The length of the lines is unknown; the last tall letter in l. 2 may be Γ, Ι or Τ. Record of some work, probably a tomb, ordered by a nun of the house of Doukas whose original name Euphrosyne was changed in religion to Eugenia; her second name may have been Βαλεανή, from Βαλέαι in Thessaly. The date is lost; the style of the lettering would seem to place it about the beginning of the 14th century; cf. *Mélanges Schlumberger* (1924), p. 523.

3. Three fragments of a white marble slab with dimensions as follows: (a) h. 0.14, w. 0.15.

(b) h. 0.14, w. 0.14.

(c) h. 0.33, w. 0.68; this preserves parts of the original edges on both sides and at bottom. Found below the floor of the upper church.

Letters in all three 0.04 to 0.09, projecting in low relief.

(a) (καί) (b) -ρων-
 πο (καί) -α-

.....

(c) μονήν ἐς [ἀεὶ τήν-] ... (preserve) for ever this re-
 δε τήν σεβασμίαν, | vered monastery
 [κεν]ῶς κἀν ἔσχεσ αλ-
 γ χοῦν (καί) μόνον |»

Iambics relative to some «revered monastery»; the restoration is of course uncertain. The poem may have praised some saint who was regarded as having preserved the monastery; it probably continued on another slab below ours. The date may be ninth or tenth century.

W. H. BUCKLER.

LA SUCCESSION DU CUROPALATE DAVID D'IBÉRIE, DYNASTE DE TAO

Dans l'histoire byzantine, le curopalate David de Tao, le « grand curopalate David » († 1001), est connu surtout par son intervention vigoureuse en faveur de la couronne de Basile II et de Constantin VIII, sérieusement menacée en 976-979, lors de la retentissante révolte de Bardas Scléros (1). Les contingents envoyés par le curopalate décidèrent, paraît-il, la victoire des impériaux dans la seconde bataille de Panakalia. Toutefois, en homme d'état avisé, le curopalate ibère exigea comme contre-partie de sa coopération certaines compensations territoriales dont nous reparlerons tout à l'heure. Elles lui furent accordées à titre viager seulement. De toute façon, son domaine s'en trouva singulièrement agrandi. Plus tard, le vieux curopalate aurait légué, dit-on, à Basile II la totalité de ses possessions, c'est-à-dire, son propre patrimoine aussi bien que ses récentes acquisitions. La mort de David étant survenue en 1001, l'empereur byzantin se rendit sur les lieux en personne, à la tête d'un corps d'armée, pour recueillir cet héritage. Des entrevues avec les dynastes caucasiens du voisinage eurent lieu à cette occasion. Un nouveau statut territorial aurait été fixé à cette frontière de l'État romain, statut dont la violation par le jeune roi abkhazo-géorgien Giorgi ou Georges I aurait déclenché plus tard, en 1021, une guerre byzantino-géorgienne. Cette guerre, victorieuse pour les armes de Basile II, aurait reculé, si nous en croyons certains auteurs, la frontière de l'empire jusqu'à la vallée du Kour (2).

(1) Voir surtout Gustave SCHLUMBERGER, *L'Épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, vol. I, réimprimé en 1925.

(2) SCHLUMBERGER, *o. c.*, vol. II, p. 531. D'après LAURENT, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale*, Nancy 1925

Or, du point de vue formel, cette guerre sanglante ne fut autre chose qu'une guerre de succession, un conflit armé des héritiers autour du « testament » de David de Tao (1).

Ces faits, si importants pour les pays caucasiens et aussi pour l'empire, à la veille de la grande poussée turque du onzième siècle, préambule de la domination seldjoucide en Asie Mineure, se dessinent à côté du courant politique qui, depuis un siècle déjà, amenait les dynastes arméniens à désertter, l'un après l'autre, leur terre natale, à céder, moyennant compensations, leurs États à l'empire byzantin ; en un mot, à abdiquer, soit pour se transplanter ailleurs, dans les limites de l'empire, les princes entraînant à leur suite des vassaux et une partie du peuple, soit pour se dissoudre finalement dans l'amalgame ethnique de Byzance.

Les mêmes facteurs jouèrent, peut-être, partiellement, un rôle dans l'affaire si compliquée de la succession du curopalate David : l'expansion impérialiste byzantine sous Basile II, l'attraction exercée par l'empire sur une partie de la féodalité géorgienne etc. Mais il serait entièrement faux de n'y voir, comme le fait, par exemple, encore Markwart, qu'un épisode de la « vente au rabais » de l'Arménie. (2) D'abord, en tant que cette affaire concernait les territoires arméniens, il s'agissait, nous allons le voir, en majeure partie d'une simple rétrocession de ce que David reçut de l'empire à titre viager. Quant aux domaines héréditaires du curopalate et ses autres possessions, et ils pouvaient comprendre des terres géorgiennes, arméniennes et mixtes, loin de les « ache-

p. 18, l'empire occupa en 1022 la vallée du Kour « jusqu'aux environs de Tiflis ».

(1) On sait le parti que Schlumberger a su tirer des événements que nous venons de résumer, pour la fresque si large de conception et si riche en couleur de son « Épopée byzantine ». Son exposé des faits est toujours le plus abondant et détaillé qui existe, mais sur bien des points il y a des réserves à faire. Du reste, nous n'avons pas à nous en occuper ici. Notons seulement que Schl. avait tort d'écrire Daik'h, Pakarat, Kéôrki, etc., comme s'il s'agissait des choses d'Arménie, en parlant de Tao, terre bien géorgienne à la fin du x^e siècle, et des rois de Géorgie qui s'appelaient Bagrat, Giorgi ou Georges, etc.

(2) JOS. MARKWART, *Südarmenien und Tigrisquellen*, etc. Wien 1930, p. 97 : der Ausverkauf von Armenien.

ter », l'empire les réclama en vertu du testament du curopalate ; et il dut faire une guerre pour s'y maintenir, celle de 1021-1022, contre Georges I, « roi des Aphkazés et des Ibères ».

C'est que, au seuil du XI^e siècle, à côté de celui que nous venons de mentionner, un autre courant se fait sentir dans la politique caucasienne, aux confins de l'État byzantin, affectant directement sa frontière de ce côté ; un courant plein d'avenir et assez vigoureux pour tenir tête à l'empire grec et, plus tard, aux Turcs ; tourné, en premier lieu, vers le rassemblement des différentes terres géorgiennes en un seul faisceau, mais nuancé d'une tendance pancaucasienne. Or, ce mouvement politique dont sortira la monarchie abkhazo-géorgienne, la seule formation politique autochtone puissante et durable que le Caucase ait produite jusqu'ici, se rattache, vers la fin du X^e siècle, au moins partiellement, à la personne et à l'activité du même curopalate David de Tao, et c'est surtout à ce titre-là que ce prince devrait figurer dans l'histoire parmi les grands politiques du Caucase.

Pour voir plus clair dans les démêlés byzantino-ibériens sous Basile II, il faut donc tenir compte de ces deux tendances, contradictoires et profondes, qui se heurtaient alors aux abords du Caucase — l'absorption graduelle des principautés et des royaumes arméniens par l'empire grec et la formation du royaume de Géorgie, noyau d'un vaste État caucasien. D'autre part, quand on connaît la grande réputation du curopalate auprès des Géorgiens aussi bien qu'auprès des Arméniens, et quand on pense à la considération dont il jouissait parmi les Byzantins, on se demande : comment se fit-il que de tant de vertus (il suffit de lire les éloges de lui, si sincères, dans la chronique géorgienne de Soumbat, dans l'Histoire d'Açolik et dans celle de Matthieu d'Edesse), de tant d'adresse et de réussites sortit finalement une guerre qui ensanglanta et ruina surtout son propre pays de Tao ? Il n'y fut probablement pour rien ; entre l'expansion renouvelée, au X^e siècle, de l'État byzantin et la naissance de la Géorgie unifiée, il servit de trait d'union tant qu'il vécut. Lui disparu, le choc se produisit.

Descendant en lignée directe du curopalate Achot († 826), David appartenait à cette famille des Bagratides géorgiens,

dont les branches, sans parler ici de leur situation antérieure, exerçaient, sous la vague et lointaine suzeraineté byzantine, une sorte de condominium sur les territoires du moyen Tchorokh et du haut Kour (1).

A leurs débuts dans cette région montagneuse, ils la trouvèrent, il ne faut pas l'oublier, dans un état quasi désert, dévastée par les guerres et les invasions. Des colons géorgiens fuyant les duretés du régime arabe à l'est de leur pays repeuplèrent ces terres. Ils se groupèrent autour de la famille régnante, installée alors avec le dit curopalate Achot à sa tête, à Artanoudj, dans le Clardjeth. Il se forma une tradition dynastique que Constantin Porphyrogénète enregistra soigneusement au x^e siècle (de adm. imp. cap. 45) et qui a trouvé, un siècle plus tard, son interprète et généalogiste en la personne de Soumbat, fils de David, peut-être un Bagratide lui même, auteur d'une chronique particulière de cette famille (2).

(1) Ducange fut le premier en Europe à noter le caractère héréditaire de la dignité de curopalate dans la maison des Bagratides géorgiens : *curopalatae dignitas*, dit-il, *collata Adranasae, Iberiae Principi a Leone Philosopho Imp. quae in successoribus postea transiit, ab Imperatoribus tamen iis subinde data, ita ut vulgo Κοροπαλάτης Ἰβηρίας indigitarentur* (gloss. graec. I p. 739). Mais il faut reculer d'un siècle entier l'origine de cet usage. On connaît trois curopalates, prédécesseurs et ascendants d'Adarnasé (881-923), contemporain de l'empereur Léon VI, le Philosophe : Achot († 826), Bagrat I († 876) et David († 881).

Le terme grec « curopalate d'Ibérie » et son équivalent géorgien « curopalate des Kharthvels » finit par désigner le pouvoir quasi-royal des ces dynastes.

Quant à la nature des liens qui les rattachaient à l'empire, tout en étant vagues, ils comportaient une ligne de conduite dans les affaires internationales, — conduite dont les formules sont consignées dans le *De adm. imp.* cap. 45, col. 353 et 356 (ed. Migne).

(2) Cette chronique porte le titre : « Histoire et avertissement sur les Bagratoniens, nos rois géorgiens ; d'où ils sont venus dans ce pays, et depuis quel temps ils détiennent la royauté de Kharthli ».

Certains éléments de cette chronique se trouvent intercalés dans le Kharthlis Tzkhovréba, connu par la traduction de BROSSET (*Histoire de la Géorgie*). On possède aussi le texte séparé de la dite chronique, dont on doit la publication ainsi qu'une version russe à M. Euthyme Takaïchvili. Voir pour les textes originaux son édition du

Sur cette terre qui n'en était pas à sa première ni à sa dernière transformation, des cathédrales, des églises, des couvents géorgiens s'élevèrent, souvent à la place des anciens établissements arméniens, créés jadis aussi par des colons, mais sur un sol qui n'était pas arménien.

A l'époque du curopalate David, cette partie du bassin du Tchorkh était géorgienne depuis deux siècles, géorgienne de langue et d'orientation confessionnelle et politique dominante (1).

Il est impossible de dire quelque chose de précis sur l'origine de la fortune politique du curopalate David ; cependant on devine que, maître d'un domaine héréditaire bien modique dans Tao, il se fit apprécier de bonne heure par les Byzantins comme un allié précieux dans leurs rapports politiques avec les nombreuses principautés chrétiennes et musulmanes qui se formèrent, à partir du lac de Van jusqu'au Caucase, sur les ruines de la domination arabe. Sa prééminence doit dater du temps de Romain II († 963), car c'est probablement à cette époque (2) qu'il reçut en bénéfice de l'empire certains territoires du pays « supérieur », dont parle en termes trop généraux la Vie géorgienne des célèbres Hagiorites, originaires de Tao, Ioané et Euthyme (3).

Kharthlis Tzkhovréba, dit de la reine Mariam, et pour la traduction *Sbornik materialov* consacré au Caucase, vol. 28, Tiflis, 1900.

(1) Malgré le nombre et la violence des bouleversements subis par cette région, les monuments littéraires, architecturaux, épigraphiques de l'histoire de Tao géorgien ne manquent point. Pour l'importance et la complexité de cette histoire voir surtout les aperçus et considérations de M. Nicolas Marr dans la préface à son édition du livre écrit au x^e siècle par Georges MERTCHUL, *La Vie de Saint Grégoire de Khandztha*, Saint-Pétersbourg, 1911 (vol. VII des *Teksty* etc. ; série consacrée à la philologie arméno-géorgienne), dont on trouve une traduction latine dans les *Histoires monastiques géorgiennes* du P. Paul PEETERS (*Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII). Cf. MARR, *Arkaun* etc. dans le *Vizant. Vremennik*, t. XII (1906).

(2) Et non sous Romain Lacapène (919-944), comme le dit SCHLUMBERGER (*Épopée*, I, p. 377), ni sous Jean Tzimiscès, comme d'autres l'ont cru. Cf. KÉKÉLIDZÉ dans le *Mimomkhillveli*, Tiflis, 1926, p. 276).

(3) Cf. dans la traduction du P. Peeters, o. l., *Vita Beati p. n. Iohannis atque Euthymii*, p. 17. Cum autem hoc tempore graecorum imperator a Davide curopalata, (cui) superiorem regionem concesserat, etc.

Mais l'importance du personnage fut surtout mise en relief, plus tard, par son intervention dans les luttes intérieures byzantines en 978-979 ; ensuite, par le rôle d'arbitre sage et bienveillant qu'il sut jouer dans les affaires de la Géorgie et de l'Arménie. Ici il était servi en premier lieu par ses qualités et ses ressources personnelles, mais aussi probablement par son prestige de grand dignitaire de Byzance, tandis que, aux yeux de l'empire, il dut valoir en raison de sa prépondérance parmi les dynastes ibériens et arméniens.

Ainsi, quand le roi arménien Smbat II dit le Conquérant (977-989) enleva une forteresse au roi de Kars Mouchel, son oncle, le curopalate David, accompagné de Mouchel, intervint avec une armée géorgienne. La forteresse fut rendue à Mouchel et la paix se rétablit parmi les princes arméniens. Cette action contre Smbat aurait pu s'exercer en 977-979 (1). Mais le principal titre de David à la reconnaissance des Arméniens, ce fut, à n'en pas douter, la libération de leurs territoires entre Erzeroum et le lac de Van. Nous y reviendrons ailleurs.

En Géorgie son rôle fut tout à fait éminent. Ce fut en quelque sorte celui d'accoucheur du royaume de Géorgie ou de la monarchie abkhazo-ibérienne. En voici les faits substantiels :

N'ayant pas d'enfants, le curopalate adopta et éleva, comme son héritier dans Tao, le jeune Bagrat, issu, par sa mère, des rois d'Abkhazie (2) et, par son père Gourgen, de la

(1) V. AÇOLIK, trad. par F. MACLER, p. 50, et la note du traducteur à la p. 49. Il s'agirait de la forteresse Ghatik. Quant à la date approximative de cette intervention, elle dut avoir lieu avant celle contre Bardas Scléros, mais évidemment après l'accession de Smbat au pouvoir, donc en 977-979.

(2) Il s'agit ici, bien entendu, du royaume géorgien d'Abkhazethi ou d'Abkhazie, dans l'acceptation large du mot, englobant les territoires de la Géorgie Occidentale, et non pas de l'Abasgie au sens étroit, de celle dont parle Constantin Porph. : τὸ δὲ παραθαλάσσιον ἀπὸ τῆς συμπληρώσεως τῆς Ζιχίας, ἦτοι Νικόφωος ποταμοῦ, ἔστιν ἡ τῆς Ἀβασγίας χώρα, μέχρι τοῦ κάστρου Σωτηριονπόλεως· εἰσὶ δὲ μίλια τ' (300). *De adm. imp.* c. 43, in fine. Pour l'évolution du terme « Abkhazie » dans le sens indiqué cf., par exemple, J. J. MARQUART (= Markwart), *Osteurop. und ostasiast. Streifzüge*, pp. 172-174 ; 185.

dynastie bagratide de Kharthli, — de celle à laquelle David lui-même appartenait.

Stimulé par la tendance unitaire qui se manifesta alors en Géorgie, le curopalate tâcha d'assurer à Bagrat les trois héritages : celui de Tao (par adoption) ; celui de l'Abkhazie, domaine de sa mère ; et celui de Kharthli, son propre patrimoine, administré par son père Gourgen. David se disait même n'être que l'intendant de Bagrat, appelé ainsi à cumuler ces trois successions.

C'est, bien entendu, un raccourci tout à fait sommaire des événements qui amenèrent, vers la fin du x^e s., l'absorption de la dynastie Abkhaze par celle des Bagratides d'Ibérie. Ajoutons seulement que, dans cette affaire, David agit en vrai arbitre, protecteur et chef des dynastes et de la féodalité géorgienne.

Tel fut, en termes dynastiques suggérés par le temps et les circonstances, le procédé appliqué pour atteindre le but et réunir les terres géorgiennes sous un seul monarque. Fils adoptif et héritier du curopalate de Tao, toujours guidé et soutenu par lui, Bagrat fut donc désigné d'abord, probablement en 974-975, comme héritier de Kharthli et, ensuite, devenu majeur, il fut proclamé, en 977-978, roi d'Abkhazie. En 1008 il succéda à son père dans Kharthli et resta à la tête du royaume uni jusqu'à sa mort en 1014 (1).

A la lumière de ces données élémentaires, on saisit la nature du conflit qui, d'abord latent, se manifesta immédiatement après la mort du curopalate, et qui, vingt ans après, mit aux prises Basile II, bénéficiaire supposé des dernières volontés de David, et Georges I, roi de Géorgie, fils de Bagrat III, héritier présomptif du curopalate de Tao. Ici deux thèses se heurtèrent de front : celle de l'empire byzantin, d'après laquelle David aurait légué à Basile II toutes ses possessions, en annulant ainsi ses dispositions antérieures, faites en faveur de Bagrat III ; et celle de la Géorgie reven-

(1) Voir dans le *Khartlis-Tzkhovréba* ed. Takaïchvili, pp. 236 et suiv. La formation du royaume de Géorgie a été retracée avec beaucoup de soin par M. Ivané Djavakhichvili dans son *Histoire du peuple géorgien*, vol. II (1913), Tiflis, ainsi que dans son *Histoire du droit géorgien*, vol. II, partie 2. Tiflis 1929.

diquant le Tao et ses dépendances, héritage de Bagrat III, comme un patrimoine de ses rois.

Tels sont les aspects formels du problème ; mais les documents manquent au procès. La seule chose qu'on puisse faire, c'est de glaner et de critiquer quelques témoignages. Mais cette dispute d'héritiers ne fait que revêtir une âpre lutte essentiellement territoriale et politique entre un « Empire » et un « petit Etat », lutte dont il serait intéressant de dégager tous les éléments. Tâchons donc d'en suivre les étapes et prenons comme point de départ cette intervention du curopalate David dans la guerre contre Bardas Scléros, que nous avons déjà mentionnée.

Redoutant la victoire du général insurgé, les jeunes empereurs Constantin et Basile et l'impératrice Théophano, leur mère, durent implorer l'aide du curopalate. Ici se greffe l'histoire, très géorgienne et en même temps très byzantine, de ce moine de l'Athos, ancien seigneur ibère, Thornikios, *persona grata* auprès du curopalate, qui, envoyé en mission diplomatique extraordinaire dans sa patrie, sut obtenir du dynaste géorgien le concours tant désiré et qui, redevenu guerrier, se mit à la tête des troupes fournies par David qu'il mena à la victoire (1).

(1) Comme le dit la *Vie géorgienne* de S. Euthyme (p. 22, 6-9) : *Eo igitur consilio curopalates duodecim milia lectorum equitum Thornicio tradidit, qui, Christo bene juvante, Sclerum fudit et usque in Persidem institit fugienti.*

Sur ce thème, le poète géorgien Akaki Tseretheli († 1915) a composé un poème historique très goûté des descendants de ces Ibères d'autrefois. Du reste, cet épisode est longuement raconté par SCHLUMBERGER, voir *Epopée*, t. I, ch. VII.

La source principale de toute cette histoire, la *Vie des SS. Ioané et Euthyme*, œuvre de Georges l'Hagiorite, dont les extraits furent publiés par Brosset en 1851 dans ses *Additions et éclaircissements à l'Histoire de la Géorgie*, est maintenant accessible aux byzantinistes, grâce à la version latine du P. PEETERS, *o. l.* Y sont énumérés en particulier les immenses profits tirés par la célèbre lauré géorgienne d'Athos de l'entreprise militaire de Thornikios.

Sur l'origine et les liens de parenté de ce Thornikios et de S. Euthyme (cf. BROSSET, *Additions*, etc., p. 187), Markwart a dernièrement réuni des éléments fort curieux mais nécessitant un examen approfondi. Voir *Südarmenien* etc., p. 516 suiv. *Die Herkunft der Fürsten von Sasunk im 11. und 12. Jahrh.* ; cf. p. 528 : *Stammtafel der Fürsten von Sasum* etc. Tout récemment, le P. PAUL PEETERS a consacré à la

Comme contre-partie de cette aide militaire, nous le savons déjà, une importante cession territoriale fut consentie à David. La *Vie des S. S. Ioané et Euthyme* parle en termes généraux des « contrées supérieures de la Grèce » (1). Mais l'auteur de l'« Histoire Universelle », Étienne de Taron, dit Açoïik, précise : il s'agirait de la clisure (κλεισοῦρα) de Khaltoyaritch, de Tchormayri, de Karin, de Basian, de la forteresse de Sevouk ou Mardaghi, et des districts ou cantons de Harkh et d'Apahounik (2).

Ces territoires s'étendent des vallées supérieures de l'Euphrate et de l'Araxe, jusqu'à la région voisine du lac de Van. En particulier, Haltoyaritch était situé, selon toute vraisemblance, à l'ouest d'Erzeroum, à l'endroit où nos cartes modernes placent les deux Kagdarich (3) ou Kjagdaritch (4). Un passage fortifié (clisure) devait se trouver là (5) facilitant aux maîtres de Karin le contrôle des communications soit avec Trébizonde soit avec l'intérieur de l'Asie Mineure.

Que la place de Karin, Théodosiopolis byzantine, Kalikala des Arabes, futur Erzeroum, forteresse et centre d'affaires turc, fût ainsi rendu temporairement au dynaste ibère, cela ne doit pas étonner, bien au contraire. Cette ville se trouvait dans le voisinage immédiat des possessions du

généalogie de ce personnage une étude spéciale, basée sur un document autobiographique très intéressant, qu'il a publié en même temps : *Un colophon géorgien de Thornik le Moine. Anal. Boll.*, t. L, pp. 358-371.

D'après Cédrenus (ed. MIGNE, II, col. 164) Bardas Phocas se serait aussi rendu en Ibérie pour obtenir l'aide de David : ... ἐκείθεν οὖν ὁ Φωκάς, ὡς εἶχε, διὰ ταχέων ἄνεισιν εἰς τὴν Ἰβηρίαν, καὶ Δαβὶδ τῷ τῶν Ἰβήρων ἀρχοντι προσελθὼν εἰς ἐπικουρίαν ἤτει στρατόν, etc.

(1) Tunc reges superiorem regionem graecae dicionis curopalatae concesserant, ut eam ad finem usque aetatis suae obtineret. (V. p. 22 de la version latine). Cf. le texte géorgien dans la *Chrestomathie géorgienne* de D. TCHOUBINOV (S. Pétersbourg, 1846), t. I, p. 245.

(2) *Des Stephanos von Taron armenische Geschichte*, übers. von H. GELZER und A. BURCKHARDT. Leipzig, 1907 p. 141-142. Cf., pour l'explication et la transcription de ces termes, H. HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 289 (Indogermanische Forschungen, t. XVI, Strasbourg, 1904).

(3) Voir la carte de LYNCH, *Armenia*, London 1901.

(4) Voir la carte de l'État-major russe.

(5) HÜBSCHMANN, *o. l.*.

curopalate et de ses prédécesseurs. Une barrière de montagnes aplaties sépare Tao de la vallée du haut-Euphrate (Karasou actuel), où Erzeroum est situé ; un défilé fend cette barrière, donnant passage, du bassin de l'Euphrate au bassin de la rivière d'Olthisi, tributaire du Tchorokh, à une voie d'accès qui mène à Olthisi, et qui s'appelle encore de nos jours Gourджи-Boghaz, la porte ou plutôt la « gorge » de Géorgie (1). Quoi de plus naturel, si, redevenue byzantine au x^e siècle grâce aux succès militaires des impériaux à l'époque de l'affaiblissement du Califat (2), cette ville attira de bonne heure la sollicitude intéressée des dynastes géorgiens, établis dans le bassin du Tchorokh ?

Tout n'est pas clair dans le récit que Constantin Porphyrogénète, consacre à cette question (*De adm. imp.* cap 45). Il est cependant hors de doute qu'en réglant les affaires de Théodosiopolis, l'empire tenait compte de certains droits et intérêts particuliers de ses alliés ibères. D'après l'exposé de Porphyrogénète, on voit leur opposition constante à la politique de dévastations (3) et de ruines accumulées, que l'empire, probablement guidé par des considérations militaires, pratiquait alors volontiers dans ces parages, ainsi que leur souci de favoriser et maintenir les relations commerciales avec les centres urbains musulmans, relations établies antérieurement, sous la domination arabe. On comprendra encore mieux cette attitude des dynastes géorgiens, en rapprochant le témoignage bien connu de Constantin Porphyrogénète sur le commerce florissant d'Artanoudj, véritable berceau des Bagratides Ibères (v. *De adm. imp.* cap 46 ; ed. Migne, col. 360), de ce que cet auteur nous dit de leurs rapports avec des communautés musulmanes de Karin, d'Avnik, de Manazkert (= Mélazgerd) et autres, dont ils étaient si portés à ménager les intérêts, évidemment

(1) LYNCH, *o. c.*, vol. II, 203.

(2) Sur ces succès ainsi que sur l'histoire très compliquée des émirats musulmans dans leurs rapports avec l'empire, v. A. A. VASILIEV. *Vizantija i Araby*, t. 2, Spb. 1912, et le livre déjà cité de MARKWART, *Südarmeni en*, etc.

(3) Voir un exemple concernant la région de Karin et la Phasiane dans le livre même de C. PORPH., *ibid.*

pour des raisons de politique commerciale (1). Il est bien probable que ces dynastes, grands bâtisseurs d'églises, retirèrent du commerce international et interurbain une portion notable de leurs revenus. Ainsi s'expliquerait leur conduite, pleine de réserve et de prudence, vis-à-vis de leurs voisins musulmans. On sait par exemple que Bagrat Magistros qui prit part à l'expédition de Jean Kurkuas contre Karin en 934, ayant obtenu Mastat, conquis sur l'ennemi, restitua plus tard cette acquisition aux musulmans de Karin (2).

Du reste les Ibères n'avaient pas que des visées sur Karin et les contrées avoisinantes : ils se croyaient en possession de titres et tenaient l'empire pour lié par des engagements formels (3).

En particulier, pour ce qui est de la Phasiane ou Basian, situé à l'est d'Erzeroum, au cours supérieur de l'Araxe, bien avant le curopalate David ses prédécesseurs exerçaient leur

(1) *De adm. imp.* (ed. MIGNE, col. 352) : *καὶ οἱ Ἰβήρες πάντοτε εἶχον ἀγάπην καὶ φιλίαν μετὰ τῶν Θεοδοσιουπολιτῶν, καὶ τῶν Ἀβνικιωτῶν, καὶ μετὰ τῶν Μαντζικιερωτῶν, καὶ μετὰ πᾶσαν τὴν Περσίδα.* Avnik = Ἀβνικὸν κάστρον, Djevan-Kalah des Turcs, se trouvait dans le Basian (Pasen). Cf. GFRÖRER, *Byzant. Geschichten*, Bd. III, Graz, 1877, p. 302.

(2) Cette restitution était contraire à ses engagements. V. *De adm. imp.*, col. 356 : *Ὁ δὲ μάγιστρος Παγκράτιος συνταξιδεύσας τῷ αὐτῷ μαγίστρῳ [Ἰωάννῃ] ἐν Θεοδοσιουπόλει, ἤνικα ἔμελλεν ἀναχωρεῖν, παρεκάλεσεν ἵνα δώσῃ αὐτῷ τὸ τοιοῦτον κάστρον [τὸ Μαστάτον], ποιήσας ἔγγραφον ὄρκον πρὸς αὐτὸν τοῦ ἐπικρατεῖν αὐτό, καὶ μηδέποτε τοῦτο τοῖς Σαρακηνοῖς ἐπιδοῦναι. Καὶ διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν καὶ Χριστιανὸν καὶ δοῦλον τῆς βασιλείας ἡμῶν, πιστεύσας τῷ ὄρκῳ αὐτοῦ δέδωκεν αὐτὸ τῷ εἰρημένῳ Παγκρατίῳ· ὁ δὲ πάλιν ἀπεχάρισται αὐτὸ τοῖς Θεοδοσιουπολίταις.*

Sur ce Bagrat Magistros, que les sources géorgiennes mentionnent également, cf. MARQUART, *Osteurop. und Ostasiat. Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 428 ; il fut le grand-père de David, le grand curopalate, d'après les généalogies de Soumbat.

(3) *De adm. imp.*, col. 353 : *... καίτοι καὶ ὄρκον ἔγγραφον δεχόμενοι, τοῦ μετὰ τὸ παραληφθῆναι τὴν Θεοδοσιούπολιν ἀποστραφῆναι αὐτοῖς τὸ τοιοῦτον κάστρον... Ὅτι καθὼς ἐνίσταται ὁ κουροπαλάτης περὶ τῶν χωρίων τῆς Φασιανῆς ἐπιζητῶν ὄλην τὴν Φασιανὴν καὶ τὸ κάστρον τοῦ Ἀβνικου, προφασιζόμενος χρυσοβούλλια ἔχειν τοῦ μακαρίου βασιλέως τοῦ κυροῦ Ῥωμανοῦ, καὶ τῆς ἡμετέρας βασιλείσης [lisez βασιλείας].*

influence dans ce pays et y faisaient valoir leurs revendications. N'y possédant d'abord rien (1), ils finirent par s'y tailler un morceau que l'Araxe séparait des possessions byzantines, au moment où Constantin VII écrivait son traité (env. 952) (2).

On voit donc que l'installation de David à Karin et dans la Phasiane, loin d'être paradoxale, fut conforme à la politique suivie par les Bagratides géorgiens. Il est même possible que la cession de 978-979 ne visait qu'une partie de la Phasiane, l'autre, située au nord de l'Araxe, devant se trouver déjà en possession de David.

Dans la liste des concessions territoriales faites par les Byzantins en faveur du curopalate, nous trouvons également les cantons de Harkh et d'Apahounikh. Cette expansion est nettement orientée vers le lac de Van et elle est très importante pour juger de l'aspect arménien de l'activité de David.

D'après Açoïik, les Grecs auraient en fait livrés au curopalate tous les territoires en question. Ce serait pourtant simplifier par trop les choses, si l'on prenait à la lettre ce témoignage et si l'on admettait avec Laurent que « l'Empire a payé son concours contre B. Scéros en 978 d'une grande partie du pays compris entre Erzeroum, Olti (= Olthisi) et le lac de Van. » (3). Se trouvait-il à ce moment-là en possession effective de ces territoires? Rien n'est moins sûr. Et leur occupation était-elle à la portée du curopalate de Tao? Dans une certaine mesure, oui. Ces terres cédées par l'empire, il fallait les conquérir en grande partie. Le droit reconnu au curopalate de les garder après les avoir conquises et l'obligation de les défendre, ce fut cela, cette

(1) *De adm. imp.* col. 352 : ἐν Φασιανῇ οὐδέποτε ἐπεκτήσαντο χωρία.

(2) D'après lui (col. 357-8) cette possession avait pour base plutôt la complaisance impériale que le droit strict : Τὸ μὲν γὰρ ἀκριβὲς δίκαιον οὐδεμίαν ἐξουσίαν παρέχει τῷ κουροπαλάτῃ, εἴτε εἰς τὰ ἔνθεν τοῦ ποταμοῦ, εἴτε εἰς τὰ ἐκείθεν διακράτησιν ἔχειν... Ἄλλ' ἡ βασιλεία ἡμῶν... διὰ τὴν πρὸς τὸν κουροπαλάτῃν ἀγάπην ἠθέλησε γενέσθαι τὸν ποταμὸν τὸν Ἐραξ, ἥτοι τὸν Φάσιν, σύνορον ἀμφοτέρων, etc.

(3) *O. l.*, p. 51.

cession byzantine, sauf retour à l'empire après la mort de David (1).

Le curopalate, nous le savons, sut faire une politique à larges vues. La principale province cédée dès 978, l'Apahounikh, resta soumise au pouvoir de Bad, l'émir d'Akhlat, un Merwanide, jusqu'à sa mort en 990-991. C'est alors, après un coup de main infructueux des Byzantins qui voulaient ainsi devancer le curopalate, contre les places fortes musulmanes, voisines du lac de Van-Manazkert, Akhlat, Ardjech et Berkri (2), que Manazkert fut prise, en 998-999, par les troupes alliées ibéro-arméniennes. Le curopalate y envoya, d'après Açolik, des habitants pour le peupler. D'autre part et à la même époque les Ibères subirent une défaite sous Akhlat le 17 avril 998. Manazkert fut ensuite victorieusement défendue par les Ibères et les Arméniens contre le Musafiride Mamlan, l'émir d'Adrabagan. Après la mort de David de Tao cette place échut aux Byzantins et leur servit de boulevard contre Togroul-beg en 1054. En libérant cette ville et en la rendant à l'empire les Géorgiens et les Arméniens lui rendirent donc un service notoire (3).

Honteusement livrée en 1070 au sultan Alp-Arslan, Manazkert fut reprise par l'empereur Romain Diogène l'année suivante, et, peu après, perdue finalement pour l'empire,

(1) Cette « cession » aussi, en tant qu'il s'agissait de terres à conquérir, fut en somme conforme à la tradition et aux précédents. D'après les bulles d'or en possession des curopalates ibères, dont parle Const. Porph. (col. 353-356), l'empire avait reconnu comme leur propre domaine toutes les conquêtes qu'ils auraient pu faire sur les Musulmans ; de sorte que la possession viagère, assurée à David, paraît être une innovation à l'avantage de l'empire.

(2) L'importance stratégique, pour la défense de l'empire, des places d'Akhlat, d'Ardjech et de Berkri est mise en relief dans *De adm. imp.* (cap. XLIV, col. 348) : *ὅτι τὰ τρία ταῦτα κάστρα, τό τε Χλιάτ, καί τὸ Ἀρζες, καί τὸ Περκρί, εἰ κρατεῖ ὁ βασιλεὺς, Περσικὸν φοσσάτον κατὰ Ῥωμανίας ἐξελεῖν οὐ δύναται, ἐπειδὴ μέσον τυχάνουσι τῆς τε Ῥωμανίας καὶ Ἀρμενίας, καὶ εἰσὶ φραγμὸς καὶ ἀπληκτὰ τῶν φοσσάτων.*

(3) Il est possible que des opérations militaires de cette envergure furent entreprises avec l'approbation du basileus. Cf. GFRÖRER, *o. l.* t. III p. 428 suiv. Mais cet auteur attribue trop de machiavélisme à Basile II.

après la grande défaite historique des Byzantins près de cette ville, le 19 août 1071.

Le grand curopalate, empêché par son âge très avancé de faire lui même la campagne contre Mamlan, trépassa la nuit de Pâques, le 31 mars 1001 (1). Sa mort fut-elle naturelle? Les chroniqueurs arméniens, postérieurs à l'événement, affirmèrent le contraire. Arisdaguès de Lastiverd, mort peu après 1071, accuse l'empereur Basile II d'avoir manigancé l'assassinat de David par les nobles de Tao : on aurait versé du poison dans le calice et on l'aurait offert au curopalate pendant la messe. Matthieu d'Edesse, écrivain du XI^e siècle, parle également d'un « exécrable complot ourdi contre ce prince vénérable ». Lui aussi, il mentionne « la messe homicide » et une tentative infructueuse d'empoisonnement au moyen des espèces eucharistiques, spécialement préparées. Enfin le curopalate aurait été étouffé avec un coussin par l'archevêque géorgien Hilarion, à l'instigation des « grands de sa cour » (2). En somme, Matthieu donne une forme dramatique qui n'aurait pas déplu à Shakespeare, au récit d'Arisdaguès. Mais celui-ci est-il véridique? En tous cas ni Açolik, ni Yahya d'Antioche, ni les chroniques géorgiennes ne gardent aucun souvenir de cet assassinat. On peut supposer que cette version fut forgée dans les milieux antigrecs et antiorthodoxes dont les auteurs arméniens reflètent souvent les sentiments. Notons néanmoins que dans le récit d'Arisdaguès le curopalate fut assassiné par ses nobles, évidemment de la faction probyzantine, séduits par Basile II. Chez Matthieu, au contraire, l'empereur venge la mort de David, en faisant infliger la peine capitale à ses meurtriers. Au fond, un complot de la faction probyzantine contre le curopalate ne se conçoit même pas : lui même ne fut-il pas un grand personnage byzantin et un soutien pour l'empire dans ces marches éloignées du centre?

S'il y avait dans l'entourage du curopalate David des personnes portées à ressentir la rancune contre lui, il serait

(1) Ou 1000.

(2) ARISDAGUÈS DE LASDIVERD (= ARISTAKÈS DE LASTIVERT) *Hist. de l'Arménie*, trad. Prudhomme, P. 1864, pp. 9-10. *Chronique de Matthieu d'Edesse* (962-1136), trad. E. DULAURIER, 1858, p. 33.

plus naturel de les chercher parmi les partisans de son fils adoptif, Bagrat III. Eux, ils devaient trouver la grécophilie du vieux curopalate plutôt exagérée ; et tel fut peut-être le sentiment de Bagrat III lui même et de ceux qui le soutenaient comme souverain du royaume uni d'Abkhazie et de Kharthli.

En général, l'entente fut loin d'être complète entre le maître du Tao et son fils adoptif. A un moment donné, ce dernier fut même accusé d'avoir nourri les pires desseins contre le curopalate. La source géorgienne n'y voit que l'œuvre des calomniateurs. De son récit, très retouché, et de la version d'Açolik, on a néanmoins l'impression que quelque chose de très sérieux fut tramé par Bagrat et son père. David riposta par une intervention rapide et efficace, à sa manière, en leur opposant une coalition des rois arméniens Smbat, Gagik et Abas et de Bagrat le Sot, roi de Kharthli, qui se crut menacé par son fils Gourgen. Après la déroute de ce dernier, le roi des Abkhazes, en mauvaise posture, renonça à la lutte, on sans avoir fait examiner au préalable les forces de ses adversaires. Il entra en pourparlers avec David, fut pardonné et se réconcilia avec lui au prix d'une humiliation (1).

Sachant se plier quand les circonstances l'exigeaient, Bagrat III ne dédaignait ni la manière forte ni l'astuce pour la raison d'État. On n'ignore pas par quel procédé sommaire il se débarrassa plus tard de quelques petits Bagratides qui obstruaient sa route.

Sa querelle avec David se place aux environs de l'an 988. Peut-être, montre-t-elle une divergence de vues assez prononcée, dès cette époque, entre celui qui se préparait à régner en autocrate sur divers pays caucasiens et le vieux curopalate qui, tout en favorisant l'avènement d'une Géorgie unifiée, la voulait plutôt liée à l'empire (2).

(1) Voir KHARTHILIS TZKHOVRÉBA, p. 240-241. Trad. par BROSSET t. I, pp. 296-297. AÇOLIK, trad. franç. pp. 134-135. L'explication que ces sources donnent du conflit est manifestement insuffisante.

(2) Il est clair que David, en prêtant son concours aux tendances unitaires des Géorgiens, servait du même coup les intérêts de l'empire dont il élargissait et consolidait ainsi la zone d'influence, et que la

De ce conflit entre Bagrat et le curopalate il n'y a, probablement, rien à déduire quant à la mort de David, survenue 12 ans après, mais c'est peut-être dans les événements de 988 qu'il faudrait chercher l'explication du changement de son attitude à l'égard de son fils adoptif, changement qui aurait pu se manifester, et ici nous touchons à la question de son testament, dans sa décision soit de léguer au basileus toutes ses possessions acquises ou héréditaires, comme les Grecs l'affirmèrent, soit de modifier ses dernières volontés au détriment de son héritier Bagrat, dans la mesure, où David disposait librement de ses domaines.

Il est vrai que seul Yahya d'Antioche parle de cette volonté du curopalate avec quelque précision (1). Mais, d'après son témoignage, David aurait été contraint de léguer à Basile II la totalité de ses domaines, en expiation d'une faute politique commise par lui, à savoir, de l'aide prêtée à Bardas Phocas, révolté en 987-988 (2). A la vérité cette aide se réduisit à l'envoi d'un millier de cavaliers contre Grégoire de Taron que l'empereur avait dépêché par mer pour couper, en avançant de Trébizonde, les communications à Bardas Phocas. Peut-être ne s'agissait-il là que d'une simple mesure défensive contre les ravages dont la guerre civile menaçait les domaines du curopalate. En tous cas, rien ne montre que sa situation et son prestige fussent diminués après 988. Bien au contraire, s'il en eût été ainsi, il est peu probable que le vieux maître du Tao pût obtenir, précisément dans la dernière décade du siècle et de sa vie, le concours des Géorgiens et des Arméniens pour sa grande entreprise militaire contre Manazkert et Akhlath, et qu'il

rupture était inévitable entre cette politique qui fut celle des rois-curopalates ibères, vassaux de l'empire, et les aspirations beaucoup plus ambitieuses des monarques abkhazo-géorgiens.

(1) BAR. V. R. ROSEN, *Imperator Vasilij Bolgarobojca. Izvlečeniija iz letopisi Yahji Antiokhijaskago*. Pétersbourg, 1883, p. 27.

(2) Cédrenus parle de leur amitié remontant à l'époque où B. Phocas était investi du commandement en Khaldie : *ἐπεφιλιώτο γὰρ τῷ Φωκᾷ ἐξ ὅδ' δούξ ἦν ἐν Χαλδίᾳ*. *Histor. comp.* ed. MIGNE, t. 2 col. 164. Sur la formation de cette division militaire en 793-4 v. H. GELZER : *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, 1899, S. 96.

s'y engageât jamais ; de sorte que, tout en trouvant plausible le témoignage de Yahya quant à la dernière volonté de David, il est difficile d'admettre l'exactitude de l'explication qu'il en donne. Peut-être serait-on plus près de la vérité en supposant que ce fut la conduite de Bagrat en 988 qui entraîna une modification du testament du curopalate ; d'autant plus que, du point de vue chronologique, cette explication s'accorderait assez bien avec la date du nouveau « testament » dans le récit de Yahya (990).

Le curopalate à peine disparu, Basil II accourut pour recueillir et visiter ce qu'il considérait comme son héritage (1). C'est alors qu'il fut reçu à Havatchitch, près d'Erzindjan, par le roi des Abkhazes, Bagrat, fils adoptif du défunt dynaste, et par son père Gourgen, roi des Ibères. Ce dernier fut promu magistros, tandis que son fils reçut la dignité plus élevée de curopalate. (2).

Cette entrevue de Basile II et de Bagrat III, amicale en

(1) Le point de vue byzantin est formulé par ZONARAS (épit. hist. lib. XVII, cap. VII. Teubner, v. IV, p. 117) : *ὁ δὲ βασιλεὺς... εἰς Ἰβηρίαν ἀπήει κληρονόμος καταλειφθεὶς παρὰ τοῦ κουροπαλάτου Δαβὶδ θανόντος τῆς ἐκείνῳ διαφεροῦσης ἀρχῆς.*

Mais il confond des événements séparés par une vingtaine d'années au moins, et, sautant par-dessus des générations, il fait de Georges I, un frère de David : *ἐνθαπερ γεγονῶς καὶ τῆς καταλειφθείσης αὐτῷ χώρας ἐπιλαβόμενος, καὶ τὸν τοῦ Δαβὶδ ἀδελφὸν τὸν Γεώργιον τῆς ἐνδοτέρας Ἰβηρίας ἡγεμονεύοντα παρασκευάσας ἡσυχίαν ἀγειν καὶ τοῖς ἰδίοις ἀρκεῖσθαι καὶ ὄμηρον τὸν ἐκείνου παῖδα λαβὼν, ἐπὶ Φοινίκην ἐχώρησε.*

D'après SCHLUMBERGER, *Eropée*, t. II, p. 179, il s'agirait ici de GOURGEN, père de Bagrat III, et de ce dernier, mais rien ne justifie cette interprétation qui est en contradiction avec ce qu'on sait de positif sur l'âge de Bagrat.

(2) A ce propos, le généalogiste des Bagratides géorgiens Soumbat parle de l'astuce de Basile semant la discorde entre le père et le fils (*op. laud.*, p. 352) ; il vante la vertu de Gourgen resté insensible à cette provocation. Açoïik, au contraire, mentionne l'offense ressentie par Gourgen, (*o. c.* p. 212) en ajoutant toutefois qu'il était simple d'esprit : l'historien arménien le confond probablement avec Bagrat Regvéni (le Sot), son père. Mais on ne voit pas en quoi l'empereur lésait Gourgen en le créant magistros, puisque, par exemple, le Bagratide arménien Jean Smbat, roi d'Ani, et son fils Gagik, le dernier souverain arménien de cette maison, reçurent plus tard la même dignité, le premier en 1021-22, le second en 1043 (Voir LAURENT, *o. c.*, p. 19-20). Du point de vue purement politique, le basileus avait raison en con-

apparence, cachait à peine l'acuité du différend séparant les deux héritiers. Une rencontre sanglante entre la garde Varègue de l'empereur et les guerriers nobles de Tao, qu'une circonstance futile provoqua lors de cette entrevue, révéla mieux que ne le fit le cérémonial déployé en la circonstance, la véritable nature des sentiments que les deux parties nourrissaient l'une vis à vis de l'autre (1). Mais on préféra se séparer en amis. Basile continua sa tournée de propriétaire, en parcourant ses nouvelles possessions et en se rendant de Havatchitch à Manazkert, et de là, par Bagrévant, à Olthisi.

Quelle fut au juste, à ce moment, l'attitude des dynastes géorgiens, déçus dans leurs plus chères espérances et lésés dans leurs intérêts et droits les plus importants? Rien n'indique qu'ils fissent jamais des difficultés au sujet des terres

férant le titre de curopalate précisément à Bagrat. Fils adoptif et, en quelque sorte, successeur tout indiqué de David, en cette dignité, et, en même temps, roi des Abkhazes et héritier présomptif de son père dans Karthli, Bagrat était probablement, pour un empereur réaliste comme Basile, personnage beaucoup plus important que son père. Peut-être, enfin, crut-on devoir au roi des Abkhazes, mis en vedette par les combinaisons des Géorgiens eux mêmes, cette compensation protocolaire au moment où on allait le dépouiller de son héritage dans Tao. Du reste, Sénakhérin Ardzrouni, dernier roi du Vaspourakan, fut également fait magistros par le même empereur: d'après le témoignage d'un auteur anonyme... *ἐτίμησεν αὐτὸν μάγιστρον καὶ πλείων οὐδὲν, καὶ τότε ἀρχαίων βασιλέων ἀπόγονον καὶ βασιλέα.* V. CEAUMENI *Strategicon* etc. éd. Wassiliewsky - Jernstedt. Petropoli, 1896, p. 96, 28-30. Cf. AKULIAN, *Einverleibung armen. Territorien durch Byzanz im XI. Jahrh.* 1912, p. 39.

Le déclin des princes arméniens et l'avènement des dynastes abchazo-géorgiens est illustré par le fait que la même dignité de magistros fut conférée à Bagrat IV, encore enfant. Il devint curopalate dans sa prime jeunesse, en 1032, et fut créé plus tard nobilissimos et sébastos.

On sait, d'après les formulaires consignés dans *De ceremoniis aulae byz.* lib. II, cap. 48 (ed. MIGNE, col. 1268-1269), que la chancellerie plaçait jadis les archontes d'Arménie un peu au dessus des curopalates d'Ibérie et des exousiastes d'Abasgie ou Abkhazie. Cf. RAMBAUD *L'Empire grec* etc. 1870, p. 705-08; A. VOGT, *Basile I^{er}, empereur de Byzance* (867-888), etc. Appendice *La chancellerie byzantine*.

(1) Feu V. G. VASILIEVSKIJ donnait une autre explication de ce sentiment. V. *Trudy V. G. Vasilievskago*, œuvres publiées par l'Académie de Saint-Petersbourg. Fasc. I, 1908, p. 200 et suiv.

conçédées au curopalate David en 978 à titre viager en récompense de son aide à l'empire en détresse. Mais, nous le savons déjà, le curopalate a légué la totalité de ses possessions à Basile II, et l'existence d'un pareil testament, dont parle Jean ou Yahya d'Antioche, est confirmée par Açolik (o. l. p. 210). Les chroniques géorgiennes, au contraire, semblent ignorer ces dispositions (1). Il est d'ailleurs fort douteux que les Bagratides géorgiens eussent admis la validité d'un tel testament, en tant qu'il visait la portion héréditaire du domaine de David dans Tao ou ailleurs. Mais, cette thèse d'une succession intégrale, avancée par les Grecs, servait très bien leur politique d'expansion territoriale. Plus tard, en 1021-1022, elle leur fournira un programme précis d'acquisitions à faire en Géorgie. Mais en 1001 les circonstances ne se prêtaient pas encore à son application totale. Basile II avait des graves préoccupations en Bulgarie, où il allait encore gagner sa renommée de Bulgaroctone. D'autre part, Bagrat III n'était pas de ceux qu'on malmenait aisément. Et si nous croyons le témoignage d'Aristaguès de Lastiverd (o. l. p. 12), Basile II aurait maintenu, après la mort du curopalate David, Bagrat III dans la possession de certains districts (ayant appartenu au curopalate) à titre viager. C'est là probablement l'écho d'une thèse supplémentaire avancée pour sauver en apparence la thèse principale de la succession intégrale, quelque peu compromise par la situation de fait, telle qu'elle durait du vivant de Bagrat III.

En réalité, les choses durent s'arranger autrement. Ayant inspecté les provinces, soit rétrocédées, soit échues à l'empire, provinces où il entendait organiser désormais l'administration impériale directe, Basile II procéda, avant son retour à Constantinople par Karin, à l'installation de nouvelles autorités : gouverneurs, juges, commandants etc.,

(1) SOUMBAT, o. l., p. 352, dit tout simplement que « le grand curopalate David, fils du curopalate Adarnasé, mourut en 1001 ; il n'avait pas de fils, et le Tao d'au-delà resta sans maître. Alors apparut Basile, empereur des Grecs, et les aзнаours dudit David lui livrèrent des citadelles, après quoi Basile occupa le patrimoine du curopalate David ». A noter dans ce résumé un réquisitoire discret contre les vassaux du défunt prince, et le silence quant à l'adoption de Bagrat et à la dernière volonté de David.

en particulier à Olthisi ⁽¹⁾. Pressé par d'autres soucis, il laissa, peut-être, en suspens la délimitation, ou il ne poussa pas jusqu'au bout le litige territorial avec les princes géorgiens au sujet de Tao. Le conflit éclata néanmoins peu après son départ. Bagrat III ne bougea pas ; son père Gourgen, plus fougueux et plus immédiatement lésé dans ses intérêts par ce voisinage des Grecs à Olthisi, ouvrit la campagne en s'emparant de la partie byzantine du Tao. Ayant manqué un coup de main sur la forteresse même d'Olthisi, il campa avec ses forces à Mamrouan, Nariman actuel, à l'entrée du défilé reliant Olthisi à la plaine d'Erzeroum. Une armée byzantine vint le combattre dans le Basian ; il se peut que les forces opposées prirent contact dans ce canton-là.

Après une longue attente et sans recourir aux armes, très sagement, on négocia un accord ⁽²⁾. Nous ne savons rien sur les termes de ce « *modus vivendi* », mais il n'est pas impossible d'y voir l'origine véritable de cette concession qu'on présenta plus tard comme une complaisance personnelle envers Bagrat III ⁽³⁾. En tous cas, il est hors de doute que, malgré son arrivée en personne sur les lieux en 1001, le basileus ne put entièrement imposer sa volonté aux dynastes géorgiens : une partie de l'héritage laissé par le curopalate leur fut abandonnée ; — probablement ses possessions dans la vallée supérieure du Kour et, peut-être, aussi quelque chose dans le Basian (Phasiane).

L'empereur byzantin dut s'accommoder à ce compromis, parce qu'il était occupé ailleurs, et la situation resta, semble-t-il, sans changement tant que vécut Bagrat III, monarque actif et vigoureux.

Ce *statu quo*, fut-ce son héritier Georges I qui, moins prudent que lui, voulut le modifier à son profit, en se précipitant sur quelque portion de l'héritage de David d'après lui indûment occupée par les Byzantins ⁽⁴⁾ ? Refusa-t-il de ren-

(1) ARISDAGUÈS, *o. c.*, p. 11. Cf. YAHYA, p. 42.

(2) AÇOIK, trad. H. GELZER, p. 212.

(3) Ces faits expliquent, sauf exagération, la mention, dans la chronique de Soumbat (p. 352), de la peur que Bagrat III aurait inspirée à Basile II. Cf. *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 301.

(4) Tel est l'avis de Yahya (ROSEN, *o. c.*, extraits, p. 61, 19-21).

dre à l'empereur les districts concédés à Bagrat III par le basileus à titre personnel (1)? Ou bien, au contraire, Basile II, libre enfin, depuis 1018, de sa rude besogne en Bulgarie, jugea-t-il opportun de mettre à l'épreuve la monarchie abkhazo-ibérienne, alors en pleine formation, en profitant de la jeunesse du roi de Géorgie et de l'orientation byzantine de certains de ses vassaux, pour imposer, cette fois par la force, sa volonté, et régler, à la convenance de l'empire, la question territoriale d'Ibérie? La tâche ne manquait pas d'importance au moment où se préparait l'annexion de l'Arménie.

Quoiqu'il en soit, une guerre, éclata, dont les péripéties militaires et diverses répercussions politiques, très intéressantes, ne peuvent être analysées ici (2). Elle projette cependant quelques lueurs rétrospectives sur le litige territorial, né du testament du curopalate David, et il faut en parler un peu.

Deux campagnes eurent lieu, celle de 1021 et celle de 1022, avec un séjour de Basile II qui commandait en personne, à Trébizonde, dans l'intervalle. C'est dans la Khaldie, sur le littoral de la Mer Noire, que les troupes byzantines furent obligées de prendre leurs quartiers d'hiver, après une première campagne plutôt décevante. En effet, la grande bataille, près du lac Palakatzio (Tchaldir göl des Turcs), resta indécise : elle fut, à la rigueur, gagnée par les Géorgiens qui ne surent pas l'exploiter (3).

(1) Voir ARISDAGUÈS, *o. c.*

(2) Les données relatives à cette guerre ont été réunies par SCHLUMBERGER, *Epopée*, t. II. Il ne dissimule pas son mécontentement de Georges I^{er}, « cet orgueilleux petit souverain de Géorgie qui avait tant de peine à s'humilier devant son suzerain » (p. 511), « le fourbe roitelet » (p. 520) « l'Aphkaze insensé » (p. 527). Une autre fois, plus indulgent et mieux inspiré, il écrit : « le belliqueux roi Kéôrki (sic), qui avait si vaillamment défendu ses États contre le grand Basile » (*o. l.*, III, p. 26).

Cette guerre marque la chute définitive du système politique qui fut si longtemps à la base de l'alliance ibéro-byzantine. Maintenant, l'épithète de Basile II mentionne les Abkhazo-Ibères parmi les adversaires de l'empire (V. Zonaras, *epit. hist.* vol. VI, p. 173, note 125 : ... και μαρτυροῦσι τούτο Σκόθαι και Πέρσαι, σὸν οἷς Ἰσμαήλ, Ἄβασκος, Ἰβήρ., Ἄραψ).

(3) KHARTHILIS TZKHOVRÉBA, p. 248.

La campagne de 1022 aboutit, au contraire, à un succès complet des armes byzantines. Le pays eut beaucoup à souffrir de l'invasion et des ravages systématiques.

Mais quel fut le résultat de ce conflit sanglant, dans l'ordre territorial?

Des auteurs réputés ont cru que, par suite du succès des Byzantins en 1022, la frontière fut reportée jusqu'aux environs de Tiflis, en tous cas jusqu'au pied des montagnes qui bordent la vallée du Kour en face du Grand Caucase (1). C'est là un malentendu évident. Pour reculer ses limites jusqu'à là, il aurait fallu tout d'abord à l'empire posséder le Tao (c'est-à-dire le Tao géorgien du début du xi^e siècle, et non le Taïk des anciens écrits arméniens (2), depuis longtemps un anachronisme) tout entier. Or, les Géorgiens distinguaient à cette époque deux parties de ce territoire : le Tao « d'au delà » et celui « d'en deçà » (3). La Chronique de Soumbat, par exemple, parlant de la mort du curopalate David, nous renseigne : « Il n'avait pas de fils et le Tao d'au delà (*imier Tao*) demeura sans maître ». Mais à qui appartenait le Tao inférieur, celui « d'en deçà » (d'une ligne de partage qu'il serait superflu de préciser ici)? Sans doute au « roi des Ibères » Gourgen, père de Bagrat III. La même chronique enregistrant la mort de ce Gourgen, survenue en 1008, ajoute que « son fils Bagrat, roi des Abkhazes, devint (alors) maître du Tao, son patrimoine ».

On voit bien qu'une portion de Tao, notamment celle « d'en deçà » ne faisait nullement partie de la succession du curopalate David : elle échut à Bagrat III en 1008 à titre de possession héréditaire et indisputée ; il passa même le dernier hiver de sa vie dans les vallées de Tao. D'après la chronique de Soumbat, le roi arriva au château de Phanaskert, localité bien connue à Tao, au printemps, et c'est là qu'il trépassa, en 1014 (p. 353).

Mais peut-être l'empire byzantin s'empara-t-il de la partie de Tao, restée sous Bagrat III géorgienne, après sa victoire de 1022 ? On trouve une preuve du contraire dans le récit

(1) SCHLUMBERGER, *o. l.*, t. II, p. 531 ; LAURENT, *o. l.*, p. 18.

(2) Cf. HÜBSCHMANN, *o. l.* S. 357 ff.

(3) Cf. DJAVAKHICHVILI, *o. c.*, vol. II, p. 331-332.

de la même chronique (p. p. 358-359), relatif au retour dans sa patrie du jeune prince Bagrat, futur Bagrat IV, emmené par Basile II comme otage à Constantinople en 1022, à l'âge de trois ans. L'empereur s'engagea à renvoyer l'enfant à ses parents trois ans après et il tint parole. Mais au dernier moment, quand Bagrat se trouvait déjà dans le domaine de son père, un fonctionnaire arriva de Constantinople porteur d'une lettre annonçant la mort de Basile II et ordonnant le retour immédiat du petit Bagrat à la cour byzantine. Devant un rassemblement du peuple et des vassaux du roi Georges I, en armes, venus à la rencontre du prince royal, le catépano jugea impossible l'exécution de l'ordre impérial. Or, la scène se déroula en plein pays de Tao, à Bana, localité connue surtout par son église ronde, bâtie sous le roi Adarnasé (887-923), monument splendide, depuis longtemps en ruines, de l'architecture géorgienne.

La partie inférieure de Tao n'appartenant pas à l'Empire même après 1022, comment put-il porter ses frontières dans la vallée du Kour, jusqu'aux environs de Tiflis? Evidemment, il n'en fut rien. Par leur victoire, les Byzantins s'assurèrent, en premier lieu, la possession d'Olthisi, d'Erzeroum et du Basian. Olthisi et le territoire environnant, la partie « supérieure » de Tao, celle qui avait appartenu au curopalate David, et peut-être aussi le Basian, voilà la portion de l'héritage du curopalate, âprement disputée aux Grecs par les Géorgiens en 1018-1022. Bagrat III ne fut-il pas élevé comme héritier des deux Tao, selon l'expression même de la chronique géorgienne (*ibid.* p. 239)?

D'autre part, l'importance d'Olthisi reliée avec Karin par la « gorge de Géorgie », vraie clé de leur maison, fut grande pour le royaume uni des Abkhazes et des Ibères. Pourtant il fallut renoncer, avec Olthisi, aussi à Karin-Erzeroum et au Basian, à toutes ces localités dominant les voies de pénétration dans les vallées du Tchorokh, du Kour et de l'Araxe, appréciées de bonne heure par les Bagratides ibères (V. plus haut). Et on peut bien mesurer l'étendue du désastre qu'ils subirent alors, désastre, du reste inévitable, car les conditions particulières qui rendaient possible et naturelle leur expansion de ce côté-là n'existaient plus, et, avec l'annexion de l'Arménie en perspective, l'importance

de ces localités, surtout de Karin et du Basian, devenait capitale pour l'empire.

Après la paix de 1022 la Géorgie se trouva donc rejetée derrière la ligne de démarcation qui coupait en deux, nous l'avons vu, le Tao, sans qu'il soit possible de la tracer exactement. Au contraire, les Byzantins s'assurèrent, à titre d'enclaves, la possession d'une série de forteresses dans la vallée du Haut Kour, plus exactement dans le Kola-Artaani, territoire de la place-forte d'Ardahan actuel, ainsi que plus bas, dans le Djavaketh, ce qui correspond à peu près au territoire moderne d'Akhalkalaki, et dans le Chavcheth qui est une vallée transversale du bassin de Tchorokh. Basile II aurait fait à son tour des concessions, en donnant au roi Georges I certaines terres, campagnes et églises dans les mêmes provinces. Il est impossible de deviner, s'il s'agit là d'un partage de cette fameuse succession ou d'une rétrocession aux Géorgiens de ce qui fut occupé militairement pendant la guerre (1).

On voit que la possession de Karin, du Basian etc. une fois assurée à l'empire, et ce fut là son intérêt le plus important, Basile II se contenta en 1022, pour ce qui est du reste des territoires contestés, d'un *modus vivendi* qui, tout en y procurant aux Byzantins des points d'appui, ne déplaça point les limites de l'empire jusqu'aux environs de Tiflis.

Les résultats positifs des campagnes de Basile II en Géorgie, ramenés à leur juste mesure, n'en constituaient pas moins pour l'empire un succès considérable. Son installation à Olthisi et dans les enclaves en pleine Géorgie lui facilitèrent singulièrement la pénétration politique et l'œuvre de désintégration à l'encontre de la Géorgie.

Possédant une grande force d'attraction et des moyens de persuasion fort divers, Byzance continua à les exercer sur la féodalité des provinces géorgiennes limitrophes. Et les protagonistes du conflit de 1018-1022 à peine disparus, Basile II en 1025 et Georges I en 1027, de nombreux vassaux

(1) Voir les indications des sources géorgiennes dans le KHARTHLIS TZKHOVRÉBA, pp. 251 et 358. ARISDAGUËS (*o. c.*, p. 36) parle d'un partage « maison par maison, village par village, champ par champ, comme par le passé. »

du roi Bagrat IV, alors encore mineur, passèrent au service de l'empire (Kharth. Tz. p. 359).

Une nouvelle phase des relations ibéro-byzantines commençait, phase où l'action militaire, interventions dans les disputes féodales à l'intérieur de la Géorgie et procédés de diplomatie trouveront également leur compte et où Liparit Orbéliani, le puissant vasal de Bagrat IV, apparaîtra comme un véritable allié et associé de l'empire (1).

Les acquisitions de Basile II, faites au détriment de la Géorgie et de l'Arménie, furent incorporées dans le thème byzantin d'Ibérie, avec Erzeroum et Ani comme principaux boulevards (2). Mais en nommant ces deux villes célèbres dans les annales de l'Orient chrétien et de l'Orient musulman, nous passons déjà des visées byzantines sur la Géorgie, qui, en somme, ne furent que des velléités, aux réalisations complètes, à l'absorption des états arméniens par l'empire grec. Au moment même où se terminait la guerre ibéro-byzantine, l'accord définitif fut signé par lequel Sénakhérin, dynaste de Vaspouracan et beau-père de Georges I, céda son beau domaine à l'est du lac de Van à l'empereur grec.

Plus tard, l'annexion des petits royaumes des Bagratides arméniens fut parachevée, pendant que se dressait, de plus en plus nettement, le danger turc.

Les princes arméniens commirent-ils le crime de lèse-patrie en livrant leurs couronnes et leurs sceptres aux empereurs byzantins, au lieu de rejoindre, par exemple, les Géorgiens dans leur lutte contre Basile?

L'empire grec, incapable, malgré ces conquêtes, d'assurer plus tard sa propre sécurité en Asie ainsi que celle de l'Arménie (ce que, en vérité, personne n'aurait pu prévoir en 1020-22), aurait-il mieux fait, s'il avait adopté une politique contraire et avait favorisé la création d'une Arménie forte et indépendante? On n'en peut rien savoir et il serait vain de suivre ceux qui discourent sur de pareils sujets.

(1) Dans le volume IV de *The Cambridge Medieval History*, consacré à l'histoire byzantine (*The Eastern Roman Empire*, Cambridge 1923), Bagrat IV devient Parakat IV (*sic* v. p. 100 ; cf. Index p. 968), A la page 167 il est question de « Liparid, King of Georgia ».

(2) Cf. LAURENT, *o. l.*, p. 30-33.

Il nous suffit de constater que, conscients de leur puissance restaurée, les Byzantins conçurent, vers la fin du x^e siècle, le plan d'une liquidation générale de ces royaumes et domaines, à peu près indépendants, qui garnissaient les frontières orientales de l'empire en Arménie et en Ibérie ; plan de longue haleine, du reste très favorisé par l'état de morcellement où se trouvait notamment l'Arménie. Ce fut surtout l'annexion des principautés arméniennes qui en résulta ; mais cette expansion entraîna, avec les parties arméniennes du domaine de David de Tao, aussi quelques territoires géorgiens.

Sous la pression byzantine, les Bagratides géorgiens, abandonnant leurs domaines en Arménie, se replieront sur leurs possessions abkhazo-géorgiennes. Plus heureux et mieux situés géographiquement que leurs congénères et devanciers d'Arménie, ils lutteront là ou d'autres abdiquaient, et ils arriveront plus tard à un degré considérable de prospérité et de puissance. Ils suivront l'exemple du curopalate David surtout en tâchant de toute leur force d'associer à leur œuvre de consolidation de la Géorgie les pays limitrophes d'Arménie ; et ils ajouteront, non sans raison, à leur titre principal des « rois des Abkhazes et des Kharthvels » celui des « rois des Arméniens ». Ils y réussirent mieux que dans leur troisième ambition, celle d'être aussi des « rois des Araniens » et de compter parmi leurs vassaux les Chirvanchahs, c'est-à-dire d'exercer une suzeraineté sur leurs voisins musulmans du Caucase de l'Est.

Quant à l'empire byzantin, son œuvre de destruction, si pleinement réussie en Arménie, s'y montrera en fin de compte bien stérile, malgré la réorganisation de la frontière en vue d'une défense plus efficace. Cette œuvre n'aura pas de lendemain en Géorgie ; elle sera reprise, il est vrai, plus tard et continuée, toujours dans les territoires du Haut Kour et du Tchorokh, par les Turcs. Et, sauf à rares intervalles, ce qui fut jadis le domaine du curopalate David, ne cessera pas d'être, au cours des siècles, un champ clos des rencontres militaires et un terrain choisi des fureurs dévastatrices et de savantes oppressions. Ne l'a-t-on pas vu, encore de nos jours, piétiné d'un bout à l'autre, et cela plusieurs fois, depuis 1914 ?

NICÉPHORE AU COL ROIDE

Οὐδὲ τὸν Βάρναν φόβουμαι, οὐδὲ τὸν Νικεφόρον
οὐδὲ τὸν Βαρντράχην...

(Chant de Porphyris)

Dans nos recherches sur les chants historiques de Byzance, nous nous sommes efforcés, avant tout, de dater les *tragoudia*, ou du moins, les prototypes auxquels remontent plus ou moins directement les fragments d'épopées populaires que la mémoire du peuple a conservés jusqu'aujourd'hui. On nous oppose souvent, en effet, un scepticisme à bon marché. On voudrait nous empêcher d'utiliser, pour l'histoire, ou même simplement pour l'histoire littéraire de Byzance, ces cantilènes « sans date ». Heureusement, grâce à un nombre impressionnant de « recoupements », nous avons réussi à convaincre des hommes comme M. F. Dölger de l'identité d'Andronic et de Constantin Ducas (début du x^e siècle), avec l'Andronic et le Constantin des *tragoudia*. Leur geste est attestée d'une manière très précise par l'auteur de la *Vie de Basile le Jeune* (milieu du x^e siècle). Voilà un point fixé : j'abandonne les autres pour l'instant. Mais allons *plus outre*.

Quelques mots sur la méthode à suivre dans ces études délicates. Il ne suffit pas, évidemment, que des personnages historiques figurent dans un *tragoudi* pour que ce *tragoudi* soit daté. S'il s'agit de noms célèbres, connus de tous, mettons Charlemagne ou Nicéphore Phocas, les productions épiques qui contiennent ces noms peuvent être relativement récentes. D'autre part, certains noms ont été portés par divers personnages. Il y a plus d'un Nicéphore dans l'histoire byzantine. Il y a même plus d'un Nicéphore Phocas. Mais si les vers d'un *tragoudi* citent, pour ainsi dire d'une haleine, deux ou trois noms historiques portés par des gens qui ont vécu à la même époque, la valeur chronologique d'une telle coïncidence devient assez forte. Si, par surcroît, l'un de ces noms

est peu connu, ou même ignoré de l'historiographie grecque, nous touchons à la certitude. Je suis en mesure aujourd'hui, grâce à la collaboration de M. Adontz ⁽¹⁾, qui a bien voulu signer cet article avec moi, et du R. P. Peeters, de dater des vers fameux entre tous dans la littérature épique byzantine, et du même coup, les *tragoudia* qui les contiennent.

Il s'agit de deux vers du « Fils d'Andronic ». Le jeune héros ne craint personne « ni Pierre Phocas, ni Nicéphore, ni Petrotrachilos, que terre et monde craignent ». Ces vers reviennent souvent dans les *tragoudia*, avec de nombreuses variantes. Ainsi Porphyrios ne craint personne, ni *Barnas* (sic) ni *Nicéphore*, ni *Barytrachilos* ⁽²⁾.

J'ai montré ailleurs que Porphyrios est un sobriquet de Constantin Ducas, mort en 913. Ces deux cantilènes sont donc fort anciennes, ce qui ne veut pas dire que les vers cités — formule plus ou moins stéréotypée, qui s'introduisit partout — appartiennent à la forme primitive des deux *tragoudia*. Et d'ailleurs, il resterait à déterminer la forme originale des dits vers. Est-ce « Pierre Phocas », ou « Bardas » ? Est-ce « Péetrotrachilos » ou « Barytrachilos » qu'il faut lire ou qui, plus exactement, figuraient dans la plus ancienne rédaction ?

Problème difficile, compliqué encore par les assonances Péetros Phocas - Petrotrachilos, Barnas - Barytrachilos. Je supposerai provisoirement que l'énumération Bardas-Nicéphore - Barytrachilos est la moins « corrompue ». Voyons s'il est possible d'identifier ces trois personnages. Le plus connu des Bardas est incontestablement l'usurpateur qui se souleva, avec une grande partie des troupes d'Asie-Mineure, contre les jeunes Empereurs Basile II et Constantin VIII, et qui fut vaincu et tué à Abydos, l'an 989. Ce Bardas, à coup sûr redoutable, doit être le nôtre. Il avait pour frère, en effet, un autre fameux héros, Nicéphore l'Aveugle. Mais la couple Bardas Phocas - Nicéphore se retrouve plus d'une fois. Par exemple, l'empereur Nicéphore Phocas était fils du César Bardas. La discrimination viendra de l'identification du troisième personnage, Barytrachilos, l'« homme au cou lourd ».

(1) En fait, c'est lui qui en est le véritable auteur.

(2) Il suffira de renvoyer à SATHAS-LEGRAND, *Les Exploits de Digénis Akritas*, pp. XLVII et CII.

Or, aucun chroniqueur byzantin ne connaît ni de Barytrachilos, ni d'ailleurs de Pétrotrachilos. Sathas et Legrand disaient : « Ce général n'est nulle part mentionné dans les annales byzantines ; et le silence de l'histoire a d'autant plus droit de nous surprendre que, si l'on ajoute foi aux poètes populaires, ce nom doit être porté par une célébrité militaire, puisqu'il est dit qu'il faisait trembler la terre et le monde ».

Mais les chroniqueurs arméniens et arabes suppléent heureusement au silence des chroniques byzantines. D'après eux, les Phocas révoltés contre l'Empire, en 989, étaient trois et non deux : Bardas Phocas, Nicéphore Phocas l'Aveugle, son frère, et Nicéphore Phocas au col tors, fils de Bardas.

* * *

Ce dernier personnage a une longue histoire. Mais pour l'écrire, il faut se servir presque uniquement de documents arabes et arméniens. Avant d'entreprendre d'esquisser cette romantique biographie, rappelons brièvement ce que nous savons de la famille des Phocas.

Le premier personnage de cette race illustre ⁽¹⁾ est Nicéphore Phocas, le grand général de Basile et de Léon le Sage. Il eut trois fils : Bardas, Léon (père de Syméon et de Manuel), et Michel qui se fit moine. De l'aîné Bardas I, qui mourut César, et centenaire, vers 964, naquirent 1^o le second Nicéphore Phocas, l'Empereur (963-969), 2^o Léon II, nommé curopalate par son frère, et 3^o Constantin, mort à Alep. Nicéphore Phocas avait eu un fils mort jeune, Bardas III Phocas.

Léon Phocas, le curopalate, dont le Père de Jerphanion vient de découvrir le portrait dans une église de Cappadoce, fut, en 970, après l'assassinat de son frère, écarté de la cour par Jean Tzimiscès, avec ses trois fils Nicéphore III, Bardas IV et Pierre ou Pétronas, — seul personnage de ce nom dans la famille. Tzimiscès avait raison de se méfier de cette nichée de féodaux, tous militaires consommés.

Bardas IV fut le premier à se révolter, dès 970. Mais il échoua et fut contraint de se retirer dans un monastère.

Un an après, son père, Léon le curopalate, complota

(1) Sur d'autres Phocas, voyez G. BUCKLER, *Byzantion* VI (1931), p. 409-410.

contre Tzimisès, avec son fils aîné, Nicéphore III. Ils furent pris et aveuglés.

Enfin Pierre, demeuré fidèle, se signala dans la guerre contre le rebelle Bardas Skléros, et resta sur un champ de bataille asiatique en 977.

On sait comment Basile II, effrayé des succès de Skléros, fit sortir Bardas IV du couvent, pour l'envoyer contre le « tyran ». Bardas vainquit Skléros, mais en 987, il leva de nouveau « l'étendard de la rébellion », et se fit proclamer Empereur. Il périt, comme nous l'avons dit et comme chacun sait, à la sanglante bataille d'Abydos, 989 (1).

Bardas IV, répétons-le, fut secondé par son frère Nicéphore III l'Aveugle, et par son fils Nicéphore IV.

C'est ce dernier personnage que les Orientaux sont seuls à signaler, à propos des événements de 989.

Nicéphore IV n'était pas à Abydos, ni même à Chrysopolis. Il avait été envoyé par son père en Géorgie, pour y recruter un corps de cavaliers.

M. Schlumberger écrit (*L'Épopée Byzantine*, tome I, page 746 sqq.) : « Bardas avait dépêché à son ancien allié, le Roi curopalate, David de Taik'h ou d'Ibérie, celui précisément qui lui avait fourni ces précieux auxiliaires géorgiens, son propre second fils, Nicéphore, surnommé le Col Tors, de quelque infirmité qu'il avait... Le puissant dynaste géorgien avait accueilli favorablement le fils de son ancien frère d'armes, et lui avait fourni un secours de mille cavaliers sous le commandement d'un de ses plus fidèles officiers. Mille autres avaient suivi presque aussitôt, sous celui des deux fils de Pagrate... ». Il s'agissait de combattre l'armée du magistros Taronite, que l'Empereur Basile avait dépêché à Trébizonde, pour faire une diversion sur les derrières de Bardas.

Citons à présent Yahya-Ibn-Sa'ïd d'Antioche, dans la traduction (qui vient de paraître) de MM. I. Kratchkovsky et A. Vasiliev (fasc. II, page 424-425). « Ils atteignirent le Taronite et le mirent en déroute. Mais à ce moment-là, leur parvint la nouvelle de la victoire remportée en mer par les

(1) Voyez *Byzantion*, IV (1927-1928), p. 698, une inscription commémorative de la bataille : ἡς τὴν σφαγὴν Βάρδα Φωκά.

troupes de l'empereur Basile sur Phocas à Chrysopolis ; aussitôt, le serviteur de David le Géorgien retourna dans son pays avec ses hommes, les deux fils de Baqrâth en firent autant. Ils s'excusèrent auprès de (Nicéphore), disant qu'ils avaient accompli ce qu'il avait réclamé d'eux, c'est-à-dire qu'ils avaient battu le Taronite. Les soldats qui étaient avec Nicéphore, fils de Phocas, s'étant dispersés, il se dirigea auprès de sa mère, qui était dans la forteresse où Sklêros se trouvait enfermé » (1).

Après la bataille d'Abydos (13 avril 989), la veuve de Bardas Phokas remit son époux en liberté. « Autour de Sklêros se groupèrent alors tous ceux qui s'étaient révoltés avec Phokas contre l'empereur Basile ; alors (Sklêros) chaussa le soulier rouge. Nicéphore au col tors (2), fils de Bardas Phocas, embrassa son parti. Sur ces entrefaites, Constantin envoya auprès de Bardas Sklêros un messenger, en lui promettant d'être l'intermédiaire entre lui et son frère Basile dans son retour à l'obéissance ».

Effectivement, Sklêros fit sa soumission (octobre 989). On sait qu'il reçut la dignité de curopalate. Ses partisans furent également graciés et gratifiés de toutes manières. Nicéphore « au col tors », reçut, dit Yahya, une propriété importante.

Pendant 31 ans, Nicéphore « au col tors » se tint tranquille. Mais son histoire n'est pas close. Il finit, comme il avait commencé, par la révolte. L'an 1022, tout à la fin du règne de Basile II, deux généraux, nous dit Cedrénus, Nicéphore Phocas et Nicéphore Xiphias, l'un fils du fameux Bardas Phocas, l'autre signalé dans la guerre contre les Bulgares, mécontents de n'avoir pas été désignés pour commander dans la campagne contre les Abasges, se soulevèrent. Le témoignage de Cédrenus, ou plutôt de Skylitzès, est intéressant, parce qu'il nous montre dans quelles régions les deux rebelles recrutèrent leurs adhérents (Cédrenus II, 477, éd. de Bonn, l. 5-6) : *Λαόν ὡς ἔτυχεν ἠθροικότες ἀπό τε Καππαδοκίας καὶ Ῥοδάντου καὶ τῶν πέριξ χωρίων*. Nous avons jadis identifié

(1) *Patrologia Orientalis*, tome XXIII, fasc. 3.

(2) A vrai dire, l'arabe ne le nomme pas tout à fait ainsi : voir plus loin, p. 210.

la forteresse de Rodandos ou Rodantos, assez rarement mentionnée par les Byzantins (1). C'est *Pharasa* ou *Farass*, sur le Zamanti Sou. *Pharasa* était restée jusqu'à l'échange des populations, l'un des centres helléniques les plus importants de la Cappadoce. Or, il est utile de savoir que Nicéphore « au col tors », fut, par excellence, le héros de ces Cappadociens, qui nous ont si bien conservé les chants épiques du moyen âge, où revient souvent le nom de *Πετροτράχηλος* ou *Βαρντράχηλος*.

L'historien arménien Aristakès (fin du XI^e s.) fait sur cette rébellion des réflexions historico-philosophiques. Il rappelle les précédentes insurrections des Bardas Sklèros, des Bardas Phocas et leur échec complet. « Cette fois aussi, continue-t-il, ce jeu d'enfant ne dura pas longtemps, et fut, comme un château de sable, emporté par le flot ». Aristakès ne nous donne pas le nom du fils de Phocas, qu'il désigne par le surnom de *δυναμῆς*, *craviz* (*tsra-viz*), c'est à dire, précisément, *cou tordu* (2).

Le sobriquet a passé dans la chronique de Géorgie, avec quelques détails qui manquent chez Aristakès : « Cependant, il s'éleva, en Grèce une révolte sérieuse. Le général des troupes de Basile, ayant conspiré avec Tsarviz, fils du rebelle Phocas, Xiphen devint empereur, et toutes les contrées de l'Orient embrassèrent son parti, ce qui inquiéta vivement Basile. Mais Dieu le protégea au milieu de ses cruelles alarmes. Tsarviz fut tué par Xiphen, et ses partisans se séparèrent. Pour Xiphen, il paya cher sa trahison envers

(1) *Bulletin de Correspondance hellénique*, XXXIII, (1909), p. 119 sqq.

(2) C'est de ce passage d'Aristakès que dérive la traduction « Nicéphore au col tors », popularisée par Schlumberger. Voici (trad. ADONTZ) le passage d'Aristakès : « Nombre de chefs byzantins qui avaient été destitués par l'empereur en divers temps et pour diverses raisons, et qui rugissaient comme des lions en cage, trouvant le moment opportun, s'assemblèrent et conçurent le mauvais dessein de se révolter contre l'empereur... Ils vinrent camper dans une vaste plaine. Une foule innombrable s'y réunit : on se disputa la dignité impériale. Tout le monde s'entendit pour la proposer au fils de Phocas qu'on appelait Tsarviz (*δυναμῆς*), qui était depuis longtemps relevé de toute charge à cause des méfaits commis par son père. Il refusa d'abord, mais, comme on ne cessait de le réclamer avec insistance, ils parvinrent à arracher son consentement ».

Tsarviz ; car tous ceux de ses partisans qui occupaient la citadelle des Dalassiens, pour venger le sang du fils de Phocas, s'entendirent entre eux, le saisirent, l'envoyèrent en avant, et le conduisirent à l'empereur ; ce prince l'exila dans une île et fit couper la tête à beaucoup de ses adhérents.

Il n'y a pas de doute que le géorgien (1) dérive ici d'une source arménienne. Cela est prouvé par le surnom arménien de *Tsarviz*, qui n'a point de sens en géorgien (2). On eût songé à Aristakès ; mais celui-ci ne connaît pas Xiphen, le Xiphias des Byzantins. Si l'historien arménien ne l'a pas nommé, c'est qu'il suit dans le récit de la mort de Nicéphore Phocas, une autre version que Skylitzès. Skylitzès, en effet, raconte que Xiphias attira son complice dans un guet-apens et le tua. Ὁ ἐδ βασιλεὺς γράμματα γράφας πρὸς τε τὸν Ξιφίαν καὶ τὸν Φωκᾶν ἐξέπεμψε, παραγγείλας τῷ λαβόντι σπουδάσαι πάντα τρόπον λαθεῖν καὶ ἐκάστῳ ἀσυγγνώστως δεδωκέναι τὸ γράμμα. Τοῦ δὲ ὡς ἐκελεύσθη ποιήσαντος καὶ τὰς ἐπιστολὰς ἐγχειρίσαντος λεληθότως, ὁ μὲν Φωκᾶς εὐθὺς ἐπανέγνω τὴν ἑαυτοῦ τῷ Ξιφίᾳ, ἐκείνος δὲ τὴν ἑαυτοῦ ἀποκρύφας καὶ γράμμα δέξασθαι ὄλως ἀπαρησησάμενος ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν καλεῖ τοῦτον ἐπὶ κοινολογίαν καὶ ἐλθόντα, λόχους ἔχων προευτρεπισμῆνους, ἀποκτίνουσι. Καὶ ἡ ἐπισύστασις τῶν ἀποστατῶν εὐθὺς διεσκεδάσθη. Τοῦ δὲ θανάτου τοῦ Φωκᾶ γνωσθέντος, τῷ βασιλεῖ πέμπεται Θεοφύλακτος ὁ ΔαμIANOῦ τοῦ Δαλασσηνοῦ υἱός, καὶ τὸν Ξιφίαν συλλαβῶν ἐκπέμπει δέσμιον πρὸς τὴν βασιλῖδα πρὸς Ἰωάννην, τὸν πρωτονοτάριον, ὃς ἐν τῇ νήσῳ τοῦ Ἀντιγόνου μοναχὸν αὐτὸν ἀποκείρει (p. 477). Aristakès raconte tout autre chose ; pour lui, ce serait non pas Xiphias, mais le roi arménien David-Senekerim, qui arait tué le général rebelle.

Aristakès prétend même que David-Senekerim aurait reçu, à cette occasion, de nombreux cadeaux de l'empereur.

Nous n'avons pas à choisir ici entre ces deux versions. Mais il est sûr que la source arménienne de la chronique géorgienne apparaît moins romancée que celle d'Aristakès, et sa concordance essentielle avec Skylitzès est une sorte de garantie

(1) *L'Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, 1^{re} partie, 1^{re} livraison, p. 307-308.

(2) Ni en arménien. Mais il est clair qu'il faut corriger, soit en *tsarviz* (arm. vulgaire *tsourviz*), soit, comme nous allons dire, en *tsarviz*.

d'historicité (1). Ces considérations recommandent à notre attention sérieuse la forme *Tsarviz*, peut-être plus proche de la forme originale que le *Tsraziz* d'Aristakès. Le Père Peeters, en même temps que nous, a songé à l'arménien *ժանր(ս)-վիդ* (*tsanrviz*), *au cou lourd*, c'est-à-dire exactement *βαρυστραχίλος*.

Or, cette conjecture devient une certitude, lorsqu'on pense à la cantilène. On peut donc tenir pour assuré que l'épithète de Nicéphore IV était bien *Βαρυστραχίλος*. L'équivalent arménien de cette épithète a été conservé, à une lettre près, par la chronique géorgienne, et, avec une déformation métathétique — métathèse due à l'étymologie populaire — par Aristakès, qui l'a changée en *Tsraziz*, c'est-à-dire *au cou tordu*.

Quant à Yahya, il nous donne une forme plus corrompue encore, mais qui remonte, par l'intermédiaire d'une source orale, à la forme enregistrée par Aristakès. Il ne faut pas se fier en effet à la traduction française de l'édition Vasiliev - Kratchkovskij. Celle-ci a été influencée par Schlumberger. Vasiliev traduit deux fois : *le fourbe au col tors*. Mais l'arabe n'a pas ces deux épithètes. Il n'en a qu'une, *تقفور العوج* *Niqfur al-mo'ağğ*, Nicéphore le Tors ou Retors. Pas l'ombre de *cou* là-dedans. Le mot arabe paraît être une interprétation du premier élément de *Tsraziz*.

Le P. Peeters, avec une extrême ingéniosité, a imaginé quelque chose de plus compliqué. Il a supposé qu'à l'origine de tout ceci, il y a une confusion venant d'une traduction trop littérale, attribuable à une source arménienne. Dans cette source, écrite ou orale, Nicéphore IV ne porterait pas de « surnom » du tout. Mais l'arménien, cédant à une manie nationale, aurait traduit... le nom de famille des Phocas.

Il faut savoir que *phoque*, en arménien, se dit *ժովեղն*, *covezn* (*tsovezn*) ! Et c'est ce mot qui se serait ensuite corrompu en *tsraziz* et *tsarviz*. S'il en est ainsi, toute la tradition historique et épique relative au personnage : — l'arménienne, la géorgienne, l'arabe et la grecque elle-même (du moins

(1) A moins qu'elle ne soit « contaminée » avec le récit byzantin. La chronique géorgienne est une compilation tardive, mais nous ne croyons pas que ses sources aient été sérieusement étudiées.

celle des *tragoudia*) — serait tributaire d'une traduction fantaisiste, faite par un Arménien. Ceci équivaldrait à admettre, pour la littérature épique de Byzance un *substratum* arménien. J'avoue que je n'oserais aller jusque là. M. Adontz doute que le mot *tsovezn*, c'est-à-dire *boeuf de mer*, pour « phoque », appartienne à l'arménien ancien, et considère comme fortuite la ressemblance incontestable entre *tsovezn* et *tsarviz* (1).

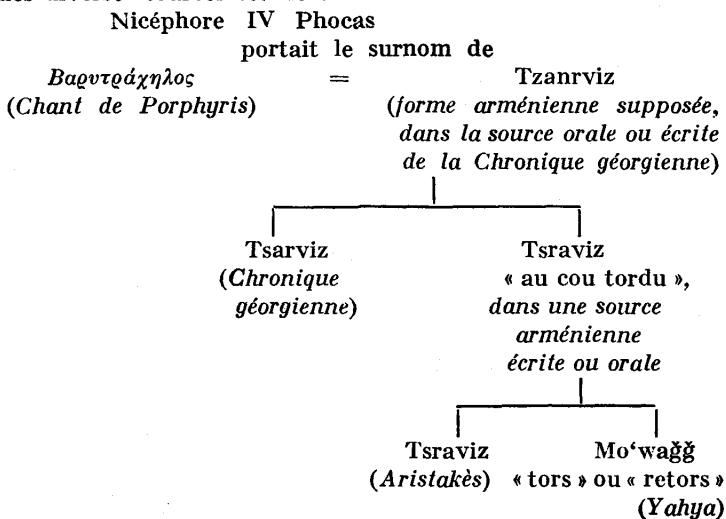
Je ne saurais, pour ma part, me résoudre à suivre le P. Peeters, que s'il était permis de supposer que les cantilènes grecques en question sont une sorte de traduction de chants épiques arméniens, où *tsarviz* « au col tors », remontant à une méprise savante, était devenu décidément l'épithète consacrée de l'aventureux Nicéphore. Nous n'avons pas ces cantilènes arméniennes, il est à peine besoin de le dire.

* * *

Quoi qu'il en soit, grâce à deux savants orientalistes, un nouveau problème épique grec est résolu (2). Le *Βαρυτόραχος*

(1) Le P. Peeters répond ceci : « Le terme explicatif qui rendrait en arménien le sens étymologique de Phokas ne peut être que *ծավեղն*, même si ce mot n'est pas d'une très bonne langue ».

(2) Voici un *stemma* qui rendra sensible, croyons-nous, les rapports des diverses sources étudiées.



du *tragoudi* est identifié. C'est Nicéphore IV Phocas, fils de l'usurpateur Bardas, mentionné à propos des révoltes de 989 et de 1022, mort cette année. Le vers qui le chante est daté, on peut le dire avec assurance, car la renommée du personnage, le « bruit de son nom » ... et surtout de son surnom, n'ont pas eu d'écho dans la « littérature » grecque proprement dite. Mais Trébizonde n'a pas oublié le *Βαρντοράχηλος* qui avait vaincu, non loin de là, le magistros Taronite. Car c'est à Trébizonde que fut copié, pour la première fois, le *Chant de Porphyris*...

Que faut-il penser de la variante : Pierre Phocas, Nicéphore, *Πετροτράχηλος*? A notre avis, ceci. Le nom de Pierre Phocas semble, lui aussi, valoir une date, puisque nous ne connaissons qu'un seul Pierre Phocas, tué en 977 dans une bataille contre Sklèros. (*L'Épopée byzantine*, tome I, p. 385). Je rappelle que ce Pierre était le troisième fils du curopalate Léon, le frère de Nicéphore l'Aveugle, et de Bardas. On dirait que le vers : *Ni Petros Phocas, ni Nicéphore*, a été d'abord une sorte de défi, chanté dans l'armée de Bardas Sklèros, à l'adresse des Impériaux. Pouvait-on, dès 977, mettre plus haut que Pierre et que son frère, Nicéphore IV, tout jeune encore? Je ne le pense pas. Le second vers, sur *Πετροτράχηλος*, doit être une intrusion, dans ce contexte, du second vers du distique sur les trois Phocas de 989. Et la variante *Πετροτράχηλος* semble bien due à l'allitération, attirée par le nom même de *Πέτρος*.

N. ADONTZ et H. GRÉGOIRE.

HISTOIRE DU MONASTÈRE RUSSE AU MONT-ATHOS

I

La vie des moines russes au Mont-Athos devient de plus en plus difficile. Avant la guerre de 1914 les monastères étaient comblés de dons, venant de tous les côtés de la terre russe. Des milliers de pèlerins russes visitaient le Mont-Athos en faisant leur chemin vers la Terre Sainte. Maintenant les grands hôtels du cloître russe restent vides, et les terres arables sont sequestrées et transmises aux réfugiés grecs, venus de l'Asie Mineure. Une économie sévère, une vie vraiment austère et laborieuse, soutiennent seules l'existence d'un millier de moines russes.

Il se trouverait en Russie Subcarpathique et en Pologne assez de jeunes gens, prêts à embrasser la vie monastique, mais ils ne peuvent parvenir au Mont-Athos. Le gouvernement grec a modifié le régime en rigueur sous l'Empire Turc et ne permet qu'aux sujets grecs de se faire moines au Mont-Athos. C'est pourquoi la jeune génération russe cesse d'y exister, et la position des moines âgés, obligés de s'occuper de travaux manuels, devient de plus en plus pénible.

Cette vie pénible est souvent assombrie par une « situation inférieure » dont souffrent les Russes. Il faut remarquer que, quoique les moines russes forment plus de la moitié de la population du Mont-Athos, ils ne disposent que d'une seule voix sur vingt dans le Protatos, la représentation étant fondée sur le nombre des monastères. Et seul le monastère de St Panteleïmon, appartenant aux Russes depuis des siècles, forme une personne juridique. Quelques grands couvents, comme ceux de St. André et du Prophète Élie, qui s'étaient développés au XIX^e siècle, ne reçurent pas le droit de voter et ne sont comptés que comme ermitages (skites), quoiqu'ils

soient habités par des centaines de moines russes. Mais pour avoir été fondé au *xvi*^e siècle, un couvent aussi insignifiant que Stavronikita (habité par une dizaine de moines Grecs) a tous les droits de participer au gouvernement central.

Cette inégalité de droits peut être encore admise, parce qu'elle est fondée sur une base historique. Le droit de gouverner le Mont-Athos n'appartient qu'aux 20 monastères qui existaient déjà au *xvi*^e siècle. Les monastères fondés plus tard ne sont que des skites.

Par conséquent, seul le monastère de St. Pantéléïmon peut envoyer un « antiprosopos » russe à l'administration centrale de Karyès, pour y siéger avec 17 Grecs, un Serbe (de Chilandar) et un Bulgare (de Zographou).

Cette inégalité a son explication historique ; mais ce qui est bien offensant, c'est qu'on essaye maintenant de violer même ce modeste droit historique, qu'on essaye de faire croire que les moines russes n'osent même posséder cette voix unique. On veut prouver que l'ancien « Roussikon » n'a jamais appartenu aux Russes et qu'il faut le leur enlever. Cette question fut déjà discutée dans les journaux grecs dans les années 1870-75 ; depuis on ne s'en occupa plus. Mais maintenant que la Russie orthodoxe n'existe plus et que le gouvernement grec a reconnu le pouvoir des Soviets à Moscou, le « phylétisme » hellénique se déploie en des formes souvent pénibles pour les Russes.

Ainsi, nous avons eu l'occasion de lire une édition semi-officielle, concernant le Mont-Athos : « Προσοχή εις τὸ Ἅγιον Ὄρος. Ἐν Ἀθήναις 1926 ». On y trouve le rapport présenté au Parlement par une commission spéciale qui s'occupait de la rédaction du nouveau statut du Mont-Athos (*Εἰσηγητικὴ ἐκθεσις περὶ κερῶσεως τοῦ Καταστατικοῦ Χάρτου τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἄθω*). Dans ce rapport (article 2 : « Les Russes au Mont-Athos ») on ne lit que ces lignes :

« Le monastère de St. Pantéléïmon, fondé par un riche habitant de Thessalonique, était habité depuis les anciens temps par des moines grecs et portait au commencement le nom de « Monastère du Thessalonicien. Plus tard (*quand donc?*) son nom fut changé en celui de « Monastère du Thessalonicien des Rosses », car des Slaves venus de la ville dalmate Rossa, s'y établirent comme moines. Le monastère subit

plusieurs destructions, dont il se releva grâce aux dons, venus surtout de Russie et de Roumanie » (1).

Ce n'est qu'en 1834-1839 que les moines russes « reçurent pour la première fois l'hospitalité dans ce monastère grec ». Et en 1875 ils le prirent en pleine possession.

Ce rapport, destiné à tous les membres du Gouvernement et du Parlement, est signé par les membres de la Commission (organisée par le Ministère des Affaires Etrangères), les professeurs Ham. Alivisatos, D. Petrakakos, J. Stephanidis, A. Papadopoulos et G. Grakas.

Il est bien sûr que les professeurs de théologie ou de byzantologie comme MM. Petrakakos et Alivizatos ont dû lire les actes du monastère St. Pantéléïmon, édités en 1873 (2), ou au moins le livre de Philalèthe, imprimé en 1874 et contenant des extraits de ces actes (3). Il n'y a pas de doute qu'ils les ont feuilletés, mais il se taisent là-dessus et donnent une explication fort naïve du nom de « Roussikon » que le monastère St. Panteleïmon portait depuis des siècles.

Aucune ville dalmate n'a pu donner son nom au monastère en question. La petite ville de « Rossa (Ρῶσσα, Ρῶσα) en Dalmatie n'est mentionnée qu'une seule fois par Constantin Porphyrogénète (4). En décrivant les événements de 867,

(1) Ἡ Μονὴ τοῦ Ἁγίου Παντελεήμονος ἰδρυθεῖσα ὑπὸ πλουσίου Θεσσαλονικέως, ἠρίθμει ἀνέκαθεν Ἑλληνας μοναχοὺς καὶ ἐκαλεῖτο ἐν ἀρχῇ Μονὴ τοῦ Θεσσαλονικέως. Βραδύτερον μετωνομάσθη αὐτῇ Μονὴ τοῦ Θεσσαλονικέως τῶν Ῥώσων, διότι ἐμόνασαν ἐν αὐτῇ Σλαῦοι προσερχόμενοι ἐκ τῆς Δαλματικῆς πόλεως Ῥώσας. Ἡ Μονὴ ὑπέστη ἐπανειλημμένας καταστροφὰς ἐξ ὧν ἀνέλαβε δι' εἰσφορῶν γινόμενων ἰδίως ἐν Ῥωσσίᾳ καὶ ἐν Μολδοβλαχίᾳ. Voy. Προσοχή..., σ. 28.

(2) *Acta, praesertim graeca, Rossici in monte Athos monasterii. Akty Russkago na Sviatom Athonie monastyria sv. velikomučenika i cělitelja Panteleimona*. Kiev, 1873, xxiv-618 p. Tous les actes grecs y sont imprimés en original et munis de traductions.

(3) *Opuscule sur la question du couvent de S. Pantéléïmon au Mont-Athos, par un ami de la vérité* (traduit du grec). Constantinople, 1874, p. 213.

(4) Κατέλαβον ἐν Δαλματίᾳ καὶ ἐπόρθησαν τὸ κάστρον τὰ Βούττοβα καὶ τὸ κάστρον τὴν Ῥῶσαν καὶ τὸ κάστρον τὰ Δεκάτερα τὸ κάτω. CONST. PORPH. *De Thematibus* (ed. Bonn. III, 61); la même phrase se répète dans *De Admin. Imp.* (ed. Bonn. III, 130; l'orthographe y est τὴν Ῥῶσσαν); cf. *Comm. ib.*, 338 et *Theoph. cont.*, 289.

il nomme Rosa parmi les cités détruites par les Arabes (1). Cette cité était située à l'entrée des Bouches de Cattaro, là où existe maintenant un tout petit village *Porto Rose*. Mais tandis que toutes les petites villes du voisinage : Budva, Cattaro, Perasto, Cavtat (Ragusavecchia) sont mentionnées des centaines de fois dans le Moyen Age, entre 867 et le xv^e siècle, Rosa n'est jamais plus citée comme une ville ayant existé après 867. On doit admettre que les Arabes l'ont totalement détruite. Si nous prenons l'édition des « *Acta Albaniae* » par Thalloczy et Jireček, nous voyons que Rosa n'est mentionnée que dans quelques bulles papales, calquées les unes sur les autres, toujours dans le même contexte. Les papes soumettent à l'archevêque de Raguse « *civitatem Catharinensem seu Rose atque Buduanensem, Avarorum, Liciniatensem atque Scodrensem* » (2). Cette expression « *seu Rose* » démontre que le titre de l'évêché de Rosa avait été adjoint à l'évêque de Cattaro après la destruction totale de Rosa en 867. Seulement en 1383 Rosa est encore une fois mentionnée dans un document ragusain, mais comme place déserte (3). Il est clair qu'aucun habitant de cette ville disparue au ix^e siècle, de ce hameau actuel n'a eu l'honneur de donner son nom au monastère de St Panteleïmon au xii^e siècle. Cette explication risible n'a aucun appui. Il est curieux qu'en 1874, lorsque les phylétistes grecs essayaient de nier l'existence de Russes au Mont-Athos dans les temps anciens, — il ne leur venait pas même l'idée de donner cette explication. Alors ils supposaient que le nom

(1) La date de 841 est soutenue par G. MANOJLOVIĆ, *Jadransko pómorje ix stoljeća u svijetlu istočno-rimske (vizantinske) povijesti. Rad Jugosl. Akademije*, Knj. 150 (Zagreb 1902), p. 66-67.

(2) Les *Acta Albaniae* édités par L. THALLOCY et C. JIREČEK en 1913 sont le meilleur recueil de regestes pour l'Albanie et la Dalmatie du Sud. *Rosa* y est mentionnée aux pages 50, 77, 82, 84, 87, 91, 94, 103, 104, 116, 162, 171, 214, 215. C'est une série de bulles papales (des années 743, 1102, 1120, 1142, 1153, 1158, 1166, 1167, 1187, 1188, 1199, 1227, 1238 et 1252), calquées les unes sur les autres ; les premières sont même fausses.

(3) In libro Ref. Rag. anno 1383, 14 febr. Ragusii quaestio est de rebus, quas « *Nichola Sachath violenter accepit ad Rosam in culfo Cathari, ubi tres scabae armatae Sachati ceperunt navem Ragusinam* ». *Acta Alb.* II, p. 92.

de « Roussikon » provenait du prénom du fondateur inconnu, venu de Thessalonique (1). C'était aussi mal fondé, mais l'idée fantastique de faire venir des Dalmates habiter le Mont-Athos n'appartient qu'à la commission scientifique de 1925, s'appuyant sur le livre de Mr Smirnakis (v. Appendice).

Cette hypothèse récente d'un organe officiel et scientifique nous oblige à discuter encore une fois cette question historique, en nous appuyant sur l'analyse des actes grecs médiévaux et sur les données des sources slaves.

II

La vérité historique est que les Russes ont commencé à fréquenter le Mont-Athos dès le XI^e siècle. Il est connu que le fondateur du monachisme russe, St Antoine de Kiev, se fit moine au Mont-Athos et revint à Kiev avant 1051. La chronique russe souligne qu'il avait rapporté en Russie « la bénédiction et les statuts de la Sainte Montagne » (2). Il n'y était pas seul. Des centaines de pèlerins russes visitaient les lieux saints, et l'hégoumène Daniel, qui nous a laissé une précieuse description de son pèlerinage à Jérusalem en 1106, dit que deux chemins mènent de Gallipoli « l'un à gauche, pour Jérusalem, l'autre à droite, pour la Montagne Sainte et pour Thessalonique ». Les deux chemins étaient connus des pèlerins russes. Il paraît que leur premier couvent au Mont-Athos surgit au XI^e siècle. Ce n'était pourtant pas St. Pantéléïmon, mais le couvent de Théotokos Xylourgou (3). « Τοῦ Ἐνλοργγοῦ » veut dire « du charpentier » ; il est bien possible que cette épithète soit due aux premiers moines russes qui se distinguaient des grecs par leur habileté en charpenterie (4). Le couvent de Xylourgou est mentionné

(1) Articles dans le journal *Ἡ Θράκη* n° 217 et 234 ; cf. *Opuscule*, p. 93.

(2) *Chronique dite de Nestor*, s. a. 1051.

(3) Le monastère de Xylourgou était dédié à l'Assomption de la Vierge (cette église est mentionnée en 1561 et existe encore). On peut se souvenir que la Laure de Kiev, fondée par St. Antoine après son arrivée du Mont Athos en 1051, est aussi dédiée à l'Assomption.

(4) La *Chronique de Nestor* nous dit aussi que les habitants de Kiev donnaient aux Russes du Nord le sobriquet de *charpentiers*.

trois fois au XI^e siècle, en 1030, 1048, et 1070 ; la nationalité de ses moines n'y est pas indiquée ; mais ce n'était pas l'usage de le faire toujours dans les actes officiels rédigés en grec (1). La mode officielle était de nommer les monastères d'après leurs saints, non d'après leur nationalité (2). Par exemple dans tous les actes grecs du XIII^e et XIV^e siècles le monastère Zographou est le plus souvent nommé τοῦ μεγαλομάρτυρος ἁγίου Γεωργίου, ἐπικεκλημένη δὲ τοῦ Ζωγράφου, le mon. Chilandar est nommé μονή εἰς ὄνομα τῆς πανυπεραγίου Θεομήτορος (τοῦ Χελανταρίου) ; nous ne serions pas renseignés sur la nationalité de leurs moines (3), si nous n'avions pas eu les sources slaves qui nous disent clairement que Zographou appartenait tout ce temps aux Bulgares, comme Chilandar aux Serbes. De même le monastère Xylourgou pouvait être habité par des Russes pendant tout le XI^e siècle, sans qu'il en soit fait mention dans les trois actes grecs cités.

Mais un acte authentique, 14 décembre 1142 (indiction VI) nous renseigne sur la véritable nationalité des moines du Xylourgou (4). C'est un acte officiel, par lequel le Protat du Mont-Athos remet à l'hégoumène Christophore le couvent de Xylourgou en dressant un inventaire exact de tous les

(1) En 1030, Théodule hégoumène de Xylourgou achète pour 22 hyperpères d'or les « cellies » de Démétrios Chalkaios, en présence du prote et des hégoumènes du Mont-Athos. En 1048, en présence du prote et de 30 hégoumènes, le préposé du couvent de Domète rend à Ioannikios, préposé de Xylourgou, un terrain au bord de la mer ; en novembre 1070, le prote et 10 hégoumènes assistent à la limitation des terrains entre Xylourgou et le couvent du Scorpion. *Akty*, n. 1, 3 et 5.

(2) La seule exception est faite pour la μονή τῶν Ἰβήρων.

(3) V. *Actes de Zographou*, dans *Vizant. Vremennik*, XIII (1907), et *Actes de Chilandar*, *ibid.*, XVII (1911). Tout de même dans un acte de l'évêque d'Hierissos de 1290 les deux monastères sont nommés τὰ δύο μοναστήρια, τό τε τῶν Βουλγάρων καὶ τῶν Σέρβων (*Zogr.* p. 31-32 ; encore p. 27 : μονή τῶν Βουλγάρων, et p. 43 : μονή τῶν Σέρβων). On voit que ce sont des appellations populaires, qui étaient rarement admises dans les actes officiels.

(4) C'est un acte authentique écrit sur parchemin, édité dans les *Akty*, n. 6 (p. 50-67) ; il y est daté par mégarde 1143 (6651).

(5) Acte authentique sur parchemin en deux exemplaires, *Akty*, n. 7 (p. 68-80).

meubles du couvent. On y remarque deux riches Évangiles aux reliures d'argent ornées de croix d'or, maintes icones garnies d'or ou d'argent. Des livres russes (βιβλία ρούσικα) y sont énumérés séparément. Il y en a 49 : 5 apôtres, 5 irmologes, 5 livres d'heures, 5 oktoichons, 12 ménées, 5 psautiers, 4 synaxaires, 2 patériques, même un nomocanon russe (ρομοκανών -α') Tous les livres du couvent étaient russes et étaient destinés à une confrérie nombreuse. C'est un argument sérieux pour prouver que Xylourgou avait été habité par les Russes dès sa fondation vers 1030. Si le couvent avait été fondé par des Grecs, il s'y serait conservé quelques livres grecs, vu le respect des Russes pour les livres d'église grecs. Mais l'inventaire de 1142 ne mentionne aucun livre grec !

Ensuite ce même acte note, parmi des effets et instruments divers, une étole russe dorée (ἐπιτραχήλιον χρυσοῦν ρούσικον), des pelisses lourdes (γουνναρικὰ βαρέα), une cape russe (κάπα ρούσικη μία), un essuie main brodé pour l'icône de la Vierge, en étoffe russe, brodé d'or avec deux coqs (ἐνχείριον ἐν τῆς Θεοτόκου βλαττίων ρούσικον ἔχον περιφέρια χρυσά, τροχίον ἐν μετὰ πετεινῶν δύο) et d'autres vieux objets russes (καὶ ἕτερα παλαιὰ ρούσικα). Ces lourdes pelisses, ces essuie-mains brodés de coqs nous mettent en évidence une parcelle de la vie russe, transportée sous l'ombre des lauriers et des cyprès de l'Archipel. Après avoir lu cet acte irréprochable, la tentative des professeurs grecs de trouver dans notre couvent des habitants de la cité dalmate disparue, nous paraît naïvement enfantine. Comment cette cité dalmate, qui appartenait dans ce temps à l'église catholique romaine, pourrait-elle avoir des livres russes ? comment pourrait-on former de Ρῶσσα l'adjectif ρούσικος, seul connu de l'inventaire de 1142 ?

Lisons l'acte suivant, daté du 15 août 1169. On voit que le couvent de Xylourgou s'enrichissait et se peuplait vite en ce XII^e siècle, si prospère pour la Russie des fils de Vladimir Monomachos. Les moines de Xylourgou demandent qu'il leur soit concédé un des couvents abandonnés, ce qui est fait par cet acte du Protat. L'hégoumène Laurent y est nommé deux fois καθηγούμενος τῆς τοῦ Ξυλουργοῦ μονῆς ἡτοιτῶν Ρούσων.. Il est clair que c'est un nom ethnique, et que Laurent est le supérieur de ces Russes qui prient Dieu d'après

les livres russes. Dans une réunion solennelle, le prote Jean et 27 hégoumènes du Mont-Athos concédèrent à l'hégoumène Laurent le couvent du Thessalonicien. Ce couvent « jadis très peuplé, et ayant figuré par son étendue et sa splendeur comme le premier parmi ceux du second ordre, est considéré en ce moment comme s'il n'existait pas, ses murs et ses habitations étant tombés en ruines ». Ce monastère abandonné est concédé « à l'hégoumène du couvent des Russes (*τῆς μονῆς τῶν Ῥούσων*) » (1) et à ses moines pour qu'il soit rebâti par eux et fortifié comme château (*καστελοειδῶς*), embelli, illustré et repeuplé par de nombreux habitants ». Il leur est cédé « avec toute sa circonférence et détentions, avec tous ses droits et privilèges et avec ses terres et autres meubles et immeubles, afin qu'ils en aient la possession et la jouissance authentique et autoritaire (*αὐθεντικῶς καὶ ἐξουσιαστικῶς*) continuellement dans tous les temps de l'avenir ».

En outre le couvent de Xylourgou fut laissé aux moines russes sur leur prière « parce que c'est là qu'ils ont reçu la tonsure, qu'ils y ont fait beaucoup d'améliorations et parce que leurs parents et compatriotes (*γονεῖς καὶ συγγενεῖς ἡμῶν*) y sont morts ». On voit donc que Xylourgou avait appartenu aux Russes depuis longtemps. Pour garder ce couvent ils firent abandon de trente hyperpères d'or que le Protat leur devait. Les Russes étaient donc assez riches en ce temps pour donner de l'argent au Protat et pour relever le monastère abandonné de S. Pantéléïmon (du Thessalonicien).

Depuis 1169 les Russes eurent donc deux couvents : celui de S. Pantéléïmon, qui devint leur siège principal et celui de Xylourgou qui leur reste comme sous-couvent (*ὡς παραμοναστήριον*). La nationalité de ces moines est bien attestée par les confirmations de l'acte de 1169, faites dans les années suivantes. Les éditeurs ne firent pas attention à ces lignes, parce qu'elles ne sont datées que par les indictions. Mais nous avons eu la chance de les dater avec précision. La quatrième confirmation est signée par le prote Gerasime au mois d'août de la XII^{me} ind. Le prote nous est connu par un acte du Protat, adressé à

(1) Il est évident que *μονῆ τῶν Ῥούσων* est une appellation ethnique, comme *μονῆ τῶν Ἰβήρων, τῶν Βουλγάρων, τῶν Σέρβων*.

l'empereur à propos de Chilandar en 1198, indiction I (1). On peut donc conclure que la XII^{me} indiction datera son avènement au pouvoir et sera l'année 1194. On trouve alors facilement les dates des autres confirmations : la première, signée par le prote Dorothee en juin de la X^{me} ind., doit être écrite en 1177 ; la seconde, signée par le prote Mitrophané en septembre de la I^{re} ind., tombe en 1182, et la troisième, datée par le prote Martinien de la VI^{me} ind., tombe en 1188.

Toutes les quatre appartiennent donc à la fin du XI^e siècle. Sans doute, les moines russes, ayant à peine reçu le couvent de S. Pantéléïmon, avaient peur du procès et apportaient leur précieux acte de propriété à chaque nouveau prote pour qu'il leur garantît leur droit de propriété. Trente ans passés (*prae-scriptio longi temporis*), ils cessèrent de le faire.

Le texte de ces quatre confirmations est très intéressant. (2)

En 1177 le prote écrit : τὸ παρῶν ἐκδοτύριον ἔγγραφον προκομισθὲν ἡμῖν παρὰ τοῦ τήμιωτάτου καθηγουμένου τῶν Ῥουσσῶν τῆς μονῆς τοῦ Θεσσαλονικαίου ; en 1182 le prote Mitrofané répète la phrase en écrivant : τῶν Ῥουσσῶν. En 1188 on trouve une nouvelle expression : παρὰ τῶν τιμιωτάτων μοναχῶν τῆς μονῆς τῶν Ῥῶς ; et une variante en 1194 : παρὰ τῶν τιμιωτάτων μοναχῶν τῶν Ῥῶς.

Il est significatif qu'en 1177 et 1182 on parle encore de l'hégoumène « des Russes du monastère du Thessalonicien », mais dans les années suivantes le nom de Thessalonicien se perd tout à fait et on ne parle plus que du « monastère des Rhos », des « moines des Rhos ».

Cette incertitude dans l'orthographe est aussi significative. Elle nous montre clairement que le monastère de S. Pantéléïmon se peupla très vite par des moines de cette grande nation, que les Grecs nommaient volontiers οἱ Ῥῶς (indecl.), mais souvent aussi οἱ Ῥούσοι, Ῥούσσοι (decl.) d'après la prononciation slave du *Ruotsi* scandinave (3). Il va sans dire que les

(1) L. PETIT, *Actes de Chilandar*, 1911, p. 34 (dans *Vizant. Vremennik*, t. XVII, suppl.)

(2) Ces confirmations se trouvent au verso du document cité : deux sur un exemplaire, et toutes les quatre sur l'autre exemplaire. *Akty*, p. 78-80.

(3) Ces variantes se trouvent chez Constantin Porphyrogénète,

formes *ῥουσικὸς*, *Ῥούσοι*, *Ῥούσσοι*, qui se répètent obstinément dans les actes cités de 1142 jusqu'à 1182, ne peuvent être dérivées de la cité *Ῥῶσα* : toutes ces formes désignent exactement le peuple russe.

Si nous joignons à ces actes grecs les données de l'ancienne littérature yougoslave, nous verrons bien que les Russes avaient au XII^e siècle leur siège au Mont-Athos. Nous disposons de deux biographies de S. Sabbas de Serbie : toutes les deux sont écrites à Chilandar dans la seconde moitié du XIII^e siècle et très bien documentées. Toutes les deux racontent comment des moines venus en Serbie du Mont-Athos persuadèrent le jeune prince Rastko d'abandonner la vie mondaine pour le couvent ; et Théodose nous dit, *expressis verbis*, que le rôle principal était dû à un moine russe, très éclairé et éloquent (1). Ce Russe emmena Rastko « au Mont-Athos à la maison de S. Panteleïmon, le couvent russe » (2). Théodose et Domentien content également le séjour de Rastko au monastère russe, et comment il y trompa, grâce au concours de l'hégoumène, les guerriers envoyés par son père et y prit l'habit monacal avec le nom de Sabbas. En 1193 Sabbas se transporta à Vatopedi pour y étudier le grec. Plus tard son père Néma-

qui se sert de la forme littéraire : *οἱ Ῥῶς* (*De cerim.* ed. Bonn, 598, 598, 654, 674), *Ῥωσία* (*ibid.* 595, 691), mais qui connaît aussi les formes : *οἱ Ῥούσιοι* (*ibid.* 664) et *ῥουσικὸς* (*ibid.* 673). Les deux formes sont connues dans le vieux russe : on écrit le plus souvent : *Rous'*, *rous'ski*, cependant un manuscrit du XII^e siècle présente la forme : *Pravda ros'kaja*.

(1) « Edin ot nih Rusin rodom ». THÉODOSE, *Život sv. Save*, Beograd, 1860, p. 6 et 10 « Rusin on čr'n'c otvel jego est v Svetuju Goru. »

(2) « I vseli jego Bog v dom svetago Panteleimona v Rouš'skij monastyr ». DOMENTIJAN, *Životi*, B. 1865, p. 27 et 124 ; v'sel jest v Rouš'skij monastyr... v Rousky monastyr v'nidoše... v cr'kov svetago Panteleimona », THÉODOSE, *ibid.*, p. 12 et 14. La forme « rouš'skij » comme « russe » est bien connue de la langue serbe médiévale. Cf. l'article du prof. P. A. LAVROV, *Evangelie i psaltir ruš-kimi pismeny pisannyje, Izvestija po russkomu jazyku Akad. Nauk.*, t. I (1928), p. 40-41, p. ex. un ms. serbe de 1330 mentionne sainte Olga de Russie comme « carica rouš'skaia Olga... v' Rouš'stěj zemli » ; Constantin le Philosophe, écrivain du XV^e siècle, fait l'éloge de la belle langue russe « krasn'jšij ruš'kij jazyk ».

nia renonça au pouvoir, arriva au Mont-Athos et en 1198 reçut, avec son fils Sabbas, un couvent abandonné où ils fondèrent le célèbre monastère serbe, Chilandar. Décrivant la mort de son père à Chilandar en 1200, St. Sabbas dit : « maintes nations (langues) vinrent saluer son corps et lui chanter avec grands honneurs, les Grecs ayant chanté les premiers, ensuite les Ibères, aussi les Russes, après les Russes les Bulgares, ensuite nous, son troupeau assemblé » (1). Ainsi St. Sabbas distingue nettement cinq nations au Mont-Athos vers 1200 : les Grecs, les Géorgiens (d'Iviron), les Russes (de S. Pantéléïmon), les Bulgares (de Zographou), et les Serbes, les nouvelles brebis assemblées à Chilandar.

Ces données serbes nous fournissent assez d'arguments pour affirmer qu'au XII^e et XIII^e siècles les moines russes étaient bien situés au Mont-Athos. Il est très regrettable que nous ne possédions pas de documents russes du Mont-Athos, mais ceci s'explique bien par les événements suivants.

III

L'invasion des Tartares, qui avaient détruit Kiev en 1240, dut affaiblir beaucoup l'afflux des Russes et de leurs dons au Mont-Athos. L'empire latin à Constantinople pouvait aussi empêcher les relations de la Russie avec le Mont-Athos.

Mais ce qui fut surtout calamiteux pour le couvent de St. Pantéléïmon, ce fut l'invasion des Catalans. Ces mercenaires rapaces dévastaient depuis 1305 les côtes de l'Archipel et pillèrent deux fois le Mont-Athos. Un contemporain, le chroniqueur serbe Daniel (alors hégoumène de Chilandar) nous décrit comment il s'était réfugié en 1307 « au monastère russe chez St Pantéléïmon » (2). Les Catalans as-

(1) « Mnozi jazyci togda pridoše pokloniti se jemu i s velikoju poč'stiju pënije odati, pëvše pr'vo Gr'ci, potom Iverije, taže Rusi, po Rusëh Bl'gare, potom paki my, jeho stado s'vokuplennoje. » P. I. ŠAFARIK, *Památky*, V Praze 1872, p. 12.

(2) « V' monastyr Rouš'skyi ko svetomu Panteleimonou », DANILO, *Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih*, Beograd, p. 350-351.

siégèrent le monastère russe, le prirent d'assaut, « sautèrent dedans comme des bêtes féroces et brûlèrent sur l'heure la sainte église et tous les bâtimens du cloître ». Il n'y eut que le donjon (pyrgos), où se réfugièrent Daniel et quelques moines qui resta intact. D'après cette description on voit que les moines russes accomplirent leur promesse de 1169 de fortifier le couvent *καστελοειδῶς*. C'est justement dans cet incendie de 1309 que brûlèrent toutes les antiquités de St. Panteléïmon — ses vieux livres russes, divers cadeaux et diplômes donnés par les princes russes et les empereurs de Byzance (1). Cette perte est attestée par un chrysobulle d'Andronic II, délivré en septembre 1311. L'empereur dit clairement que l'honorable couvent des Russes de St. Panteléïmon (*σεβασμία τῶν Ῥώσων μονή εἰς ὄνομα τιμωμένη τοῦ ἁγίου Παντελεήμονος*) perdit ses anciens chrysobulles et ses autres documents et que les moines russes (*οἱ τοιοῦτοι Ῥώσοι μοναχοί*) prièrent l'empereur de leur délivrer de nouveaux chrysobulles (2). Ils prirent comme intermédiaire et avocat le gendre d'Andronic, — le roi de Serbie Uroš Milutine. Notons ce lien cordial entre les Russes et les Serbes. C'était justement l'époque la plus sombre de l'histoire de Russie, quand Kiev gisait en ruines, quand la Russie occidentale et méridionale était la proie de la Lithuanie païenne, tandis que la Russie septentrionale était, sous le joug tartare, le théâtre de luttes intestines entre les princes de Tver et de Moscou. La Russie devint inaccessible pour les moines de l'Athos, et le monastère russe fut obligé de requérir l'aide du roi de Serbie. Pourtant ce couvent resta encore complètement russe, ce qui est confirmé par les expressions citées du chrysobulle de 1311 et autres comme *ἡ τοιαύτη σεβασμία τῶν Ῥώσων μονή* (*Akty*, p. 166).

Notons encore un document officiel de ce temps qui nous démontre la présence des Russes au Mont-Athos. C'est un chrysobulle du tsar de Bulgarie Jean Alexandre, délivré au monastère de Zographou en 1342. Dans le préambule de

(1) Seuls restèrent les cinq actes cités de 1030 à 1169, qui étaient peut-être conservés à Xylourgou.

(2) *Akty*, 20 (p. 162-166); le chrysobulle sur parchemin est conservé aux archives du vouvent.

cet acte le souverain donne une belle idée du Mont Athos. Il dit que des couvents nombreux y ont été construits, « pour commémorer les empereurs orthodoxes, les autres bien-fauteurs et chaque nation chrétienne. Parce qu'on ne trouve pas dans ce lieu saint des constructeurs d'une nation ou de deux seulement ; mais puisqu'on y trouve le salut commun pour tous qui le cherchent, c'est une place commune pour qui fait œuvre pie. C'est pourquoi on y trouve des édifices de chaque nation et de chaque langue orthodoxe, dont les premiers et les plus excellents sont les Grecs, les Bulgares, ensuite les Serbes, les Russes et les Ibères ; chacune a sa commémoration d'après ses labeurs et son zèle » (1). Le tsar bulgare distingue donc les même cinq nations que St Sava ; seulement les Bulgares et les Serbes ont acquis le rang, tandis que les Russes et les Ibères sont passés aux dernières places. Cela correspond parfaitement aux circonstances du xiv^e siècle.

Ayant perdu ses relations avec la Russie, le monastère Russe tombe rapidement en déclin. Quand le grand empereur serbe, Étienne Dušan, s'empara du Mont Athos. il combla de faveurs tous ses couvents. En janvier 1347 il fait le don de 4 villages au monastère russe (ἡ σεβασμία τῶν Ῥωσῶν μονή) qui a besoin de grands soins et d'aide » (2). En 1349 Dušan délivre au même monastère deux chrysobulles en *langue slave*. Il dit que les moines de St Pantéléïmon s'adressèrent à lui « voyant la dernière détresse du couvent, l'absence et le manque de toute sollicitude et curatelle, enfin le délaissement complet par la Russie » et prièrent l'empereur de devenir leur curateur (κλήτωρ) (3). Étienne Dušan

(1) « Togo radi i obrétajut se zdanja ot v'sékogo roda i jezika pravoslavnago, ježe sať pr'vėje i izređnějše Gr'ci, Bl'gare, potom že Sr'bie, Roussi, Ivere, v'sék že imet pamet protivu svojemu potruždeniu, pače že rveniu ». G. ILJINSKIJ, *Gramoty bolgarskih carej*. Moskva, 1911, 3. = *Actes de Zographou*, Vis. Vrem. XIII, p. 166.

(2) Chrysobulle sur parchemin en deux exemplaires, *Akty* n. 33. Dans son zèle de se montrer « empereur des Serbes et des Grecs », Douchan use volontiers de la langue grecque comme officielle et délivre en avril 1346 un chrysobulle grec au monastère *bulgare* de Zographou. *Viz. Vrem.* XIII, Suppl. p. 89.

(3) « Viděvše ubo inoci... niščetu poslědnju monastira i vsakogo
BYZANTION. VIII. — 15.

acquiesça et proclama que le monastère St Pantéléïmon devenait impérial, autonome et indépendant. Il donna de nouvelles métouchies et des revenus en monnaie (200 hyperp. par an) et confia les soins à son moine fidèle et bien-aimé Isaïa, qu'il fit hégoumène. On voit donc que jusque là le monastère Russe comptait sur la Russie et sur les faveurs de ses princes qui en étaient les curateurs. Ayant perdu toute espérance, ils s'adressent maintenant au souverain du peuple frère et le prient de se faire curateur. Or, puisque le Serbe Isaïa devint hégoumène de St. Panteleïmon, nous pouvons penser que les moines y étaient de deux nations, Serbes et Russes (1) ; mais le monastère garde son caractère slave et son nom russe. On le voit d'après de nombreux actes que les souverains serbes destinaient au xvi^e et xv^e siècle à ce monastère ; ils étaient toujours écrits en langue slave.

Le monastère conserve son nom de « Russe ». Il est vrai que maintenant on trouve parfois l'expression : « le monastère nommé Russe » (chrys. de 1348 cité ; *ἐπονομαζομένη τῶν Ῥωσῶν*, en 1363), « monastyr rekomi Rousi » (chrys. du despote Dragaš 1377 et 1380) (2).

Cette expression pourrait démontrer que les Russes ne sont plus en majorité et que le nom de « Russe » n'est conservé que par tradition. Tout de même, il est difficile d'insister sur cette conclusion, parce que dans le même acte du protat de 1363, où nous voyons une fois cette expression, nous voyons quatre fois « *μονή τῶν Ῥωσῶν* » tout court (3) ; de même dans un acte pareil de 1366, dans les chrysobulles de Jean Paléologue a. 1353 et de Manuel a. 1406, dans un document d'Alexis Paléologue a. 1375, dans les praktikoi de 1407 et

promy šljenija i popečenija t'šč' i pust', i ješče ot Rusije vsekon'čno ostavljenije ». *Akty*, N. 47, p. 353.

(1) Il paraît que l'hégoumène précédent, Joachim, était aussi un Serbe, car sa signature slave sur un acte de Chilandar trahit l'orthographe serbe : « Ruškago monastira stgo Panteleimona Ioa-kim ieromonach i igumen podpisah », a. 1347. *Actes de Chilandar*, dans *Viz. Vrem.*, XVII, n. 136 (mais l'acte lui-même est suspect).

(2) *Akty*, N. 33, 9, 10, 52 et 53.

(3) *Akty*, N. 9 et 11, p. 98, 100, 112 et 114.

de 1419 et dans un acte du protat de 1430 (1). Enfin le prince serbe Lazare, ayant dit en 1381 : « monastyr sv. Panteleimona rekomi Rusi » (nommé les Russes), dit dans le même chrysobulle : « que les Russes possèdent cette église » (2). Le nom de Russes englobe tous les moines slaves de St Panteleïmon. De même les apograpbes impériaux de 1407 disent qu'ils ont donné des terres *πρὸς τοὺς εἰρημένους μοναχοὺς τῶν Ῥωσῶν* ; et le protatos en 1430 parle tout simplement de *οἱ Ῥῶσοι* (les Russes) (3). Le monastère restait slave, son préposé signait *en slave* sur des actes officiels grecs (1366 — proigumen Roušky ieromonah Ievtimije ; 1483 — ot Rusi star'c Serapion) (4). L'orthographe de ces signatures nous semble serbe, mais nous pensons qu'il restait toujours des Russes à côté des Serbes à St Panteleïmon.

Les données de la littérature russe (souvent des notes sur les manuscrits) nous démontrent que les Russes continuaient à visiter et habiter le Mont Athos pendant ces deux siècles. Il est connu qu'un hégoumène de Novgorod, Hilarion, apporta en 1397 du Mont-Athos les « Pandectes de Nikon », l'archimandrite Dosithée apporta les « Règles de la Sainte Montagne ». Certains Eusèbe et Ephraïm « le Russe » (Rusin) reçurent en 1425 au Mont-Athos même les « Homélie de Maxime le Confesseur ». Un moine Athanase le Russe (Rusin) copia en 1430 au Mont-Athos la biographie d'Athanase le Grand. Le fondateur du monastère de Višera, Sava apporta ses « Règles » du Mont-Athos.

Il est sûr que les ascètes connus : Mitrophane, Jonas d'Ugrěši, Epiphane, Serge de Nourom, Arsène de Koneva, Nil Sorski habitèrent le Mont-Athos au xv^e siècle (5).

(1) *Akty*, N. 21, 23, 24, 25, 26 et 13.

(2) « da si imaju Rousi cr'kov tou-zi », *Akty*, N. 54, p. 379.

(3) *Ibid.*, N. 25, p. 192 : « Les Russes nous ont montré leurs documents... les Russes avaient en leur propriété... les uns, c'est à dire les Russes, nous ont dit », *ibid.* N. 13, p. 124-132. Dans cet acte du protat le couvent est cinq fois nommé : *μονή τῶν Ῥώσων* (sic).

(4) *Actes de Chil.* dans *Viz. Vrem.* XVII, n° 152 ; *Actes de Zogra-phou*, *ibid.*, XIII, n° 55.

(5) A. SOBOLEVSKI, *Perevodnaja literatura Moskovskoj Rusi*, p. 11, 32 seq. ; G. ILJINSKI, *Značenie Athona v istorii slavjanskoj pismernosti*, *Žurnal Min. Nar. Pr.* 1908, nov., p. 40.

Nous ne savons pas si les souverains russes de ce temps ont eu soin du couvent russe. Mais les souverains serbes lui font beaucoup de dons : c'est le cas du despote Dragaš, du prince Lazar et de sa veuve Milica, des despotes Stefan et Georges. L'empereur Manuel Paléologue fait cadeau de terres à Lemnos en 1406, sur la prière de sa femme Hélène, une Serbe, la nièce du despote Dragaš (1).

En 1453 leur fils Constantin XI Dragasès périt pendant la prise de Constantinople, en 1459 les Turcs prennent Smederevo (Semendrie), la dernière capitale de la Serbie. Le Mont Athos est soumis aux Turcs, jouissant d'une certaine autonomie. Le monastère St. Pantéléïmon trouve pour quelque temps de nouveaux défenseurs — les voïvodes de Valachie. En 1487 le voïvode Vlad fait vœu de donner chaque année 6000 aspres au « monastère nommé les Russes » ; en 1496 et 1502 son fils Radul ne donne que 3000 ou 4000 aspres au « monastère nommé Russe » (2). Le préposé du monastère était toujours un Slave, car en 1483 nous avons la signature « ot Rusi star'c Serapion » sur un acte officiel (3).

IV

Voici que les relations avec les souverains de la Russie se renouvellent peu à peu. Les chroniques russes ont noté qu'en 1497 l'hégoumène de St. Pantéléïmon, Paisios arriva avec trois moines à Moscou, à la cour de Jean III et de Sophie Paléologue (4).

Il est regrettable que les actes diplomatiques, traitant les relations avec les Proche Orient, ne soient conservés à Moscou

(1) *Akty*, NN^o, 51-61 (de 1372 à 1430) et N. 24. Un apographe dit en 1407 : « ce couvent est approprié (*οικειον*) à notre sainte et haute souveraine Hélène ». *Ibid.*, N. 25, p. 190.

(2) « Monastiru glagolemu Rusi », « monastir naricajemii Ruš-kij, naricajemi Rousi », *Akty*, N. 68, 69, 70 ; les diplômes sont en langue slave.

(3) Cette expression « ot Rusi » est remarquable. Elle veut dire « du peuple Russe, des Russes », τῶν Ῥώσ, car « Rus' » désigne « le peuple Russe » et aussi « la Russie ».

(4) N. KARAMZIN, *Istorija gosudarstva Rossijskago*, t. VI, n. 620.

qu'à partir de l'année 1509. Mais dès cette année nous voyons des relations très vives avec le Mont-Athos (1). Ainsi en 1509 les moines de St. Pantéléïmon font savoir à Moscou que l'archidiacre Pachomios et ses compagnons sont revenus à St. Pantéléïmon en apportant 160 monnaies d'or, le don de Jean III (décédé en 1505). En même temps, le 25 mars 1509 la dernière despine de Serbie, Angélique, écrit de Belgrade au souverain de Russie, en le priant d'aider le couvent de St. Pantéléïmon, parce que « les autres monastères ont leurs bienfaiteurs (κλήτορες), un — le roi d'Ibérie, un autre — le voïvode de Vlachie et ce monastère de St. Panteleïmon n'a d'autre défenseur que ta royauté ». Elle envoie au grand-duc Basile III l'armure de son fils le despote Jean († 1502) comme pour léguer à la Russie le devoir de faire la guerre contre les Turcs, et prie le grand-duc d'envoyer à St. Panteleïmon une coupe, pour boire à la santé du bienfaiteur, comme c'est l'usage dans les autres couvents. Il est émouvant de voir comment la dernière princesse de la Serbie agonisante transmet à la Russie renaissante les soins pour le couvent Russe « fondé par les aïeux » de Basile III (2). En ce temps ce couvent est habité principalement par les Serbes. On le voit d'après l'orthographe serbe du préposé Russe en 1513 sur deux actes grecs du Protat (3). En 1515 Basile III envoya directement au Mont-Athos 1000 roubles avec son courrier V. Korobov. L'année suivante, l'hégoumène de St. Pantéléïmon, Païsius adresse *en langue russe* une missive au « grand duc Basile, ktétor du couvent impérial de St. Pantéléïmon, nommé couvent Russe », en le priant d'avoir soin « de son patrimoine » (otčina) (4).

(1) Ces actes sont édités sous le titre : *Snošenija Rossii s Vostokom po delam cerkovnym* (Relations de la Russie avec l'Orient en affaires ecclésiastiques), St-Pétersbourg, 1858.

(2) Basile III envoya par la voie de Belgrade de riches dons à St-Pantéléïmon : 200 peaux de zibeline, 5000 peaux d'écureuil, et une coupe en argent ; en même temps il fit de dons pareils à la princesse et aux couvents serbes. *Snošenija*, p. 17-20.

(3) « ot Rusi starac Symeon », « ot Rusi star'c Simon Kovač », *Actes de Zographou*, dans *Viz. Vremennik*, XIII, N. 55 et 56.

(4) Les éditeurs de cet acte remarquent : « Quelques expressions petites-russiennes nous donnent le droit de supposer que cet hégou-

En 1541 le jeune Jean IV confère à l'hégoumène Gennadios et aux moines de St Pantéléïmon, venus à Moscou, le droit de visiter la Russie et d'y voyager et quêter sans payer octroi (1). En 1547 quatre moines de St Panteleïmon arrivent à Moscou. Après le couronnement de Jean IV arrivent deux moines envoyé par Paul « hégoumène du couvent nommé Russe, qui est la « ktétoria » du tsar très chrétien » en priant de payer les dettes de monastère. En même temps, l'hégoumène de Chilandar prie le tsar de payer ses dettes, en ces termes : « embellis ces deux couvents, de St Pantéléïmon et de St. Sava. Il nous est difficile de rivaliser avec les Grecs. Défends-nous contre les Grecs, — ils offensent nos couvents. Maintenant nos couvents *de langue slave* se trouvent comme entre étrangers dans la terre grecque. Aide-nous et tu seras récompensé de Dieu, de même que le furent le grand-duc Jaroslav, fondateur de St. Panteleïmon, et les saints Siméon et Sava, fondateurs de Chilandar » (2). Cette missive remarquable nous démontre clairement que St. Panteleïmon était aussi slave que Chilandar. La mention du grand-duc Jaroslav de Russie (1019-1054) peut être fondée : il pourrait bien avoir été le protecteur du premier couvent russe, Xylourgou, mentionné en 1030 (3).

Le tsar Jean IV envoya alors une missive au sultan, en le priant de défendre contre les Grecs ces deux couvents : Pantéléïmon et Chilandar (4). Il leur montrait sa préférence,

mène était natif de la Petite Russie ». Il est à regretter que cette missive ne soit pas éditée *in extenso*, *Snošenija*, p. 29.

(1) *Akty juridičeskago byta*, I, p. 128.

(2) *Snošenija*, p. 66-67. En 1541, l'hégoumène de St. Pantéléïmon était un Slave Gennadios ; en 1544, un Slave Sylvestre ; voir leurs signatures slaves sur des actes grecs, Σ μ ν ε ρ ά κ η ς, Τὸ Ἄγιον Ὄρος, 1903, p. 120 et 124.

(3) Le caractère slave du monastère St-Pantéléïmon au xvi^e siècle est encore attesté par la signature slave de son hégoumène sur un acte grec du protat en 1561 : + star'c Sava ot Rousi. *Actes de Chilandar*, dans *Viz. Vrem.* XVII, n^o 161.

(4) En même temps, en 1551, le tsar envoie avec l'ambassadeur turc, Adrien Chalkokondyle, un jeune homme russe étudier le grec « chez le patriarche, ou dans notre monastère de St.-Pantéléïmon ». *Snošenija*, p. 69.

en envoyant des dons au Mont-Athos en 1557, 1571 et 1583 (1). En 1591, le premier patriarche russe et le tsar Théodore donnèrent le droit de quêter dans toute la Russie au préposé de S. Pantéléïmon venu à Moscou avec 3 moines (2). La guerre civile en Russie (1605-1613) et la guerre avec la Pologne (1605-1619) coupèrent ces relations. Enfin l'hégoumène Mélétios vint à Moscou en 1626, en se plaignant que « notre monastère Russe a dû faire des dettes et engager tout son bien ». Les tsars apportèrent un certain aide au monastère (3), mais de nouvelles guerres avec la Pologne, les Tartares et les Turcs rendaient presque impossibles les voyages de Russie en Grèce.

C'était justement la cause de ce que la position du monastère devenait de plus en plus difficile (4). Pierre le Grand commença ses campagnes entre les Turcs, et les Turcs se mirent par contre-choc à persécuter les moines russes. Pendant quelques années le couvent russe resta abandonné. Mais après la paix de 1699 les Russes se réunirent dans leur vieux nid. Un acte de 1705, rédigé en russe par l'hégoumène Varlaam, nous montre que ce Petit-Russien énergique avait renouvelé le monastère de S. Pantéléïmon « pour servir d'abri aux pèlerins russes ». Varlaam fit deux fois de grands voyages en Russie (en 1712-14 et en 1721-22) pour faire la quête (5). En 1726 un pèlerin russe, Vasili Barski, visita le Mont-Athos : il nous

(1) En envoyant son ambassadeur A. Kuzminski à Constantinople en 1571, le tsar lui donna 605 roubles pour Chilandar, 350 r. et une coupe en argent pour St-Pantéléïmon, et 1100 r. pour tous les autres couvents, *ibid.*, p. 136. En 1582, le tsar envoya des dons très riches au Mont-Athos (presque 5000 r.) ; son envoyé Mécheninov revint à Moscou avec la nouvelle que « le monastère de St-Pantéléïmon est délaissé depuis une dizaine d'années », *ibid.*, p. 138. Tout de même, si on consulte les actes turcs, conservés au couvent, on voit qu'en 1569 il comptait 47 moines, et qu'en 1583 il fonctionnait de nouveau. *Opuscule*, p. 164 et 167.

(2) Après cela, le couvent russe rachète en 1592 ses propriétés du gouvernement turc pour 1400 florins. *Opuscule*, p. 167. *Akty*, n. 62 et 63.

(3) *Akty*, n. 64, 65 (diplômes de 1626, 1660 et 1690).

(4) Il paraît que vers 1693 le monastère Russe avait été abandonné par les moines. Une terre à Megalé Vigla avait été cédée au monastère Ivéron pour 100 ans pour la somme ridicule de 500 gros. *Akty*, n. 14.

(5) Livre de quête (pomjannik) en langue russe, *Akty*, n. 72.

raconte comment il avait été content de se trouver entre compatriotes à S. Pantéléïmon. Pourtant il n'y trouva que quatre « hieromonachoi » — deux Russes et deux Bulgares. Un de ces Bulgares, papa-Terentios, était hégoumène, ce qui se voit d'après l'orthographe bulgare de sa signature sur un acte de 1725 (1). Quand Vasili Barski revint au Mont-Athos en 1744, il ne trouva que des Grecs à S. Pantéléïmon, Il donne une explication logique de ce changement : « lorsqu'il fut impossible aux Russes de sortir de leur patrie (à cause de la guerre avec les Turcs en 1734-1739), les Grecs prirent ce couvent en leurs mains » (2). Les moines grecs cherchèrent le soutien des voïvodes moldo-valaques (diplômes de 1737, 1744, etc.) (3). Le plus généreux des tous fut le voïvode Scarlate Callimachos : grâce à ses dons les moines construisirent de nouveaux bâtiments au bord de la mer, en abandonnant à la ruine le vieux Roussikon. Tout de même les affaires du couvent allaient mal : il ne comptait que 12 moines. Au temps de l'insurrection grecque, quand les Turcs se mirent à persécuter les moines, St. Pantéléïmon fut complètement déserté pour quelques ans. Les moines n'y revinrent qu'en 1829. Mais toutes les terres et même les biens mobiles ont dû être vendus pour suffire aux dettes du couvent (4). Alors, en 1834, la confrérie grecque de S. Pantéléïmon eut l'heureuse idée d'inviter des moines russes, ayant justement calculé que ceux-ci feraient venir des dons de la Russie, qui était alors à l'apogée de sa force. En 1840, l'invitation fut répétée par l'hégoumène Gerasime. En effet, les affaires du couvent s'améliorèrent rapidement. On paya toutes les dettes et puis on racheta avec de l'argent russe toutes les terres vendues. De 1840 à 1866, le monastère paya ses dettes de 800 mille piastres. On éleva de beaux bâtiments, on attira de nombreux pèlerins. Vers 1874 le monastère comp-

(1) « Az papa Terentija etc. », sur un acte grec de 1725. *Akty*, n. 15.

(2) *Putešestvije ko svjatym mjestam...* Vasilija Grigoroviča BARSKAGO, St-Pétersbourg, 1778, p. 150 et 690 seq.

(3) Ce soutien n'est pas trop large : en 1744 le prince de Moldavie promet 100 piastres (1) par an, en 1750 le prince Constantin promet 150 piastres etc. ; le monastère est toujours nommé : *δνομαζομένη Ρούσσικον, Ρώσικο ἐπιλεγομένη, Akty*, n° 34-36.

(4) En 1832, le couvent russe n'était pas en état de payer 14 mille piastres de dette aux autres couvents. *Opuscule*, 195.

ta 500 moines, dont 300 Russes. Le vieux Gerasime nomme lui-même, pour son successeur un Russe — l'archimandrite Makarios, qui fut élu en 1875 (1). Depuis ce temps le couvent redevint russe, les Grecs le quittant peu à peu. Mais jusqu'à présent il s'y trouve 12 moines grecs pour lesquels on célèbre toujours l'office en langue grecque dans la grande église de Callimachos ; le nombre de moines russes, quoique bien tombé après la grande guerre, monte à 400.

L'assertion injuste de la Commission de 1925 nous obligea d'écrire cet article assez long pour démontrer que les Russes ont leur couvent historique au Mont Athos, de même que les Bulgares et les Serbes.

Nous voyons que depuis le xi^e siècle il existait un couvent habité par les Russes — c'était d'abord Xylourgou et depuis 1169 — S. Pantéléïmon, qui leur fut remis en pleine possession par un acte solennel du Protat. Depuis le xiv^e siècle, ce monastère devient de plus en plus serbe, mais il conserve toujours son caractère slave et son nom de « Russe ». Nous pouvons l'affirmer pour le xv^e, xvi^e et xvii^e siècle. Les guerres russo-turques firent que sa position devient très difficile ; et après une tentative de renaissance russe au début du xviii^e siècle, les Russes abandonnèrent le couvent vers 1735. C'est alors que les Grecs le prirent en leurs mains et le tinrent (sans trop de succès) jusqu'en 1840. Depuis cette date, les Russes reviennent peu à peu et le mettent dans un état florissant.

Il est remarquable que ce couvent passa par beaucoup de changements ; de périodes d'épanouissement sont suivies de périodes de détresse et même d'abandon complet (en 1583, 1693, 1735, 1825). Pendant plusieurs siècles, ce couvent éprouva une séparation complète de la mère Russie, et tout de même il renaissait chaque fois dans une nouvelle splendeur. Espérons donc que les mauvais jours actuels et « l'abandon complet par la Russie » passeront vite et que pendant les siècles encore les prières à Dieu et à la Sainte Vierge Protectrice s'élèveront, au Mont-Athos, en toutes les langues orthodoxes, comme il était aux temps de S. Sava et d'Andronic III.

(1) Deux actes de l'hégoûmène Gerasime, *Opuscule*, p, 124-127.

Cette union sacrée de nations diverses est la vraie mission de la Sainte Montagne

APPENDICE.

Il faut reconnaître que l'hypothèse erronée qui affirme que la ville dalmate de Rosa aurait donné son nom au monastère Russe, n'est pas forgée par MM. Alivisatos et Petrakakos ; elle a été énoncée pour la première fois par un écrivain russe assez fantaisiste, l'archimandrite Porphyre Uspenskij (1804-1885). Ce bibliophile connu fit un voyage au Mont-Athos en 1845 ; dans le journal de ce voyage il donne une description historique de presque tous les couvents. Des citations de documents intéressants y sont entremêlées avec des légendes et des ouï-dire admis sans aucune critique. L'histoire du monastère Russe y est traitée d'une manière bien confuse.

P. Uspenskij répète d'après une histoire manuscrite du moine Théodoret d'Esphigmène (écrite vers 1805) que les Russes se fixèrent au Mont-Athos entre 1060 et 1081 dans le monastère Xylourgou (1). Étant devenus très nombreux, les moines russes s'adressèrent à l'empereur Alexis Comnène en le priant de leur donner un couvent plus grand, ce qui fut fait par le prote Paul (vers 1089) qui donna aux Russes le monastère du Thessalonicien pour exaucer la volonté de l'empereur. Mais (continue Uspenskij) vers la fin du règne d'Alexis des Valaques peuplèrent le Mont-Athos et y introduisirent des mœurs relâchées. Tous les moines furent alors excommuniés par le patriarche Nicolas (vers 1101) et s'enfuirent de tous les couvents. Quand les monastères déserts furent repeuplés, le prote transmit en 1143 le monastère Xylourgou à certains Russes. Mais, comme explique P. Uspenskij, ce n'étaient plus des Russes de Russie, mais d'autres « venus de la capitale

(1) *Pervoje putešestvije v Athonskije monastyri i skity arhimandrita PORFIRIJA USPENSKAGO v 1845 godu. Čast' I-a, otdělenije 1-e.* Kiev, 1877, p. 74 seq.

(1) P. USPENSKIJ cite ici THEOPHANES CONTIN. p.289 (ed. Bonn).

serbe *Rasa* ou de la ville dalmate *Rausia* ou de la ville *Rosa* des Bouches de Cattaro. Ces Russes étaient de nation serbe. On leur donna les livres et les objets de *nos* Russes (1) ».

Dans un livre posthume, paru en 1892, les mêmes raisonnements sont répétés. Pour prouver que les moines qui occupèrent Xylourgou étaient des Serbes, P. Uspenskij y cite deux mots de l'acte grec de 1143 (plus exactement 1142) : *μάνδαλον* et *χάριζανον*, qui lui semblent être des mots serbes.

Cette hypothèse de P. Uspenskij montre seulement qu'il connaissait mal l'histoire du monastère en question et qu'il était bien ignorant en philologie. Détaillons ces arguments.

En 1845 les actes du monastère n'étaient pas encore publiés : P. Uspenskij prit à la hâte quelques notes sur les documents, mais les embrouilla. Il admet bien que les Russes ont habité Xylourgou au XI^e siècle, mais il suit une mauvaise source : le moine d'Esphigmène qui pense que les moines russes de Xylourgou reçurent St. Pantéléïmon sous Alexis Comnène (vers 1089). Il n'existe aucune trace d'un pareil acte et nous pensons que Théodoret s'est trompé en attribuant au règne d'Alexis la prise en possession de S. Pantéléïmon par les Russes de Xylourgou, qui n'a eu lieu qu'en 1169. C'est la première faute d'Uspenskij.

Ensuite il donna foi à une légende suspecte (qu'on lit dans un manuscrit du XV^e siècle), affirmant que tous les moines du Mont-Athos avaient été excommuniés par le patriarche pour leurs péchés immoraux et avaient déserté complètement la Sainte Montagne vers 1101. Tous les documents publiés maintenant contredisent cette légende et montrent qu'il n'y a eu aucune interruption dans la vie monacale de cette époque.

Justement cette source suspecte oblige P. Uspenskij à affirmer que les Russes, très nombreux au XI^e siècle, avaient aussi déserté leurs deux couvents vers 1101. Cependant il trouve dans les archives de S. Pantéléïmon les actes originaux de 1142 et 1169 qui parlent des livres russes de Xylourgou et de la prise en possession de S. Pantéléïmon par des Russes. Et voici qu'il commet une troisième faute. Obstiné dans l'idée que les Russes avaient déserté ces couvents, P. Uspenskij veut prouver

(1) P. USPENSKIJ, *Vostok hristianskij. Istorija Athona, čast III. Athon monašeskij*, otd. 2-e. St-Pétersbourg, 1892, p. 15 et 18-21.

que des Serbes les y remplacèrent. Fantaisiste et autodidacte, P. Uspenskij se plaisait à des étymologies stupéfiantes (1). Les moines russes de 1169 seraient des Serbes ou de la ville de *Ras* ou de *Rausion* (= *Raguse*) ou de *Rosa*. Trois explications à la fois, complètement fausses ! Rousoi = Ras = Rausion = Rosa. Les voyelles comptent pour rien (2). Cet amateur acharné de philologie croyait avoir trouvé dans l'acte de 1142 deux mots serbes. Mais justement ce point démontre la légèreté d'Uspenskij. Le mot *harzanon* est complètement inconnu chez les Serbes ; Uspenskij n'a trouvé que les mots *harzlak* (ce qui n'est pas la même chose) et *mandal*. Mais ces deux mots sont justement des mots étrangers très peu usités chez les Serbes (3). Ce sont des mots orientaux entrés dans le bas-grec et passés de là dans le serbe moderne. Donc cet argument d'Uspenskij repose sur une *petitio principii*.

En 1892, dans l'œuvre posthume d'Uspenskij, les mêmes raisonnements sont répétés ; l'auteur s'y rappelle le moine russe qui avait converti S. Sava à la vie monacale. Mais Uspenskij s'obstine à prendre pour un Serbe « parce qu'un Russe n'aurait

(1) Il suffit de rappeler que dans le même ouvrage P. Uspenskij fait dériver le mot slave *knez* d'un mot sémitique *nasî* « avec un préfixe aspiré pour les gorges nordiques -K. » Les Slaves, d'après le même auteur, auraient habité le mont Pamir (mot slave de *pa* + *mir* = paix !), et les Grecs s'appelleraient eux-mêmes *ἀνθρώποι μέγ-οπερς*, en souvenir du *Pa-mir* slave ! *Pervoje puteš*. I, 1, p. 135-136. Les Russes, d'après Uspenski, auraient déjà habité le Pamir aux temps préhistoriques ; leurs tribus auraient servi les rois d'Israël en 883 av. J.-C. sous le nom de *ΠΑΣΕΙΜ* et donné au fleuve Volga le nom de *ΠΑΣ* (*ibid.*, p. 153). Ces étymologies sont vraiment dans le goût de Voltaire, ayant dit que « la philologie est une science où les voyelles ne valent rien du tout et les consonnes très peu de chose ».

(2) La ville de *Ras* était insignifiante au XII^e siècle et son habitant s'appellerait *Rašanin*. Les habitants de *Raguse* étaient appelés *Ragusei* en latin, *Dubročani* en serbe et étaient toujours bons catholiques. La ville de *Rosa* n'existait point au XII^e siècle, comme nous l'avons démontré.

(3) Le célèbre dictionnaire serbe de VUK KARADŽIĆ donne le mot *mandal* = Thorriegel ; le mot *harzlak* n'est pas même expliqué comme inconnu. Les deux mots sont marqués d'un astérisque, ce qui veut dire que ce sont de mots étrangers. *Srpski rječnik*, B. 1898, p. 356 et 829.

pu s'expliquer avec le prince serbe ». Mais nous avons vu que les textes serbes parlent clairement d'un moine *russe* et d'un couvent *russe*. Les langues slaves étant bien proches, rien n'empêchait les saints Cyrille et Méthode de prêcher aux Moraves en dialecte macédonien, les prêtres bulgares de prêcher en Russie et un moine russe de s'expliquer avec un Serbe du XII^e siècle (1). Nous ne comprenons pas pourquoi P. Uspenskij s'acharne ainsi à prouver que les Russes de S. Panteleïmon étaient des Serbes ; sans doute parce qu'il connaissait mal l'histoire de Serbie. Il faut dire que cette idée n'est jamais venue aux historiens serbes. Ils sont tous d'accord que S. Sabbas est venu dans un couvent russe au Mont-Athos et qu'il ne fonda un monastère serbe qu'en 1198.

L'hypothèse erronée de P. Uspenskij n'a été répétée qu'en 1903 par M. Smyrnakis et développée à sa façon (2). M. Smyrnakis se tait complètement sur les Russes du XI^e siècle (qui étaient pourtant admis par Uspenskij ; il cite mal à propos Théophane continué pour montrer qu'il y avait en Dalmatie non seulement une ville *Ῥῶσα*, mais même un peuple *Ῥῶς*. (3).

Il faut dire que d'autres auteurs grecs plus sérieux comme M. Gedeon (*Μανονήλ Γεδεών, Ὁ Ἅθως. Κωνσταντινούπολις* 1885), M. Vlachos (*Κοσμάς Βλάχος, Ἡ Χερσόνησος τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἄθω. Ἐν Βόλω* 1930) et M. Sotiriou (*Γ. Σωτηρίου, Τὸ Ἅγιον Ὄρος. Ἱστορία καὶ τέχνη. Ἐν Ἀθήναις. Ἐκδ. β'. 1915*) se taisent sur la théorie ridicule de Rosa dalmate et admettent que le monastère de S. Panteleïmon doit son nom à des Russes venus de Russie au XI^e siècle (4). Il est bien regrettable que

(1) D'autant plus que le slavon d'église, usité par le clergé et les moines, était une véritable langue commune, comme le latin à l'Occident.

(2) *Σμυρνάκης. Τὸ Ἅγιον Ὄρος. Ἐν Ἀθήναις. 1903, σ. 658.*

(3) Cette citation de Théophane est tout à fait fautive ; M. Smirnakis cite sans interruption deux phrases différentes de Théoph. cont. : l'une qui parle de la conversion des Croates et Serbes (ed. Bonn, p. 291), et l'autre qui parle de la conversion des *Ῥῶς* belliqueux, c'est-à-dire des Russes de Russie qui n'ont rien à faire en Dalmatie (ed. Bonn, p. 342, cf. p. 196 et 423).

(4) D'autres auteurs grecs nient l'existence des Russes au Mont Athos au Moyen Age sans aucune preuve, tels Mgr Mel. ΜΕΤΑΧΑΚΙΣ (*Μελετίου Μεταξάκη, μητροπολίτου Κιτίου, Τὸ Ἅγιον Ὄρος καὶ ἡ Ῥωσικὴ πολιτικὴ ἐν Ἀνατολῇ. Ἐν Ἀθήναις, 1915,*

la Commission parlementaire de 1925, au lieu de partager l'opinion des MM. Vlachos et Sotiriou, ait accepté la théorie ridicule d'Uspenskij-Smirnakis sur Rosa dalmate, dont nous espérons d'avoir prouvé l'in vraisemblance dans cet essai historique (1).

Belgrade, octobre 1931.

A. SOLOVIEV.

p. 82-85) et le moine DANIEL (*Δανιήλ μοναχοῦ ἀγιογράφου. Ἱστορικὴ μελέτη περὶ τῆς ἀναφύσεως διαφορᾶς ἐν τῇ κατ' Ἄθω Ἱερᾷ Μονῇ τοῦ Ἁγίου Παντελεήμονος τῆς ἐπιλεγομένης Ῥωσσοκοῦ. Ἐν Πάτραις, 1927, p. 7 et 12).*

(1) [Nous avons accueilli l'intéressant article de M. A. Soloviev, qui nous paraît défendre une thèse historiquement incontestable. Nous n'avons pas voulu le « censurer » bien qu'on y aperçoive une tendance politique ou patriotique, assez naturelle peut-être chez un émigré russe, moins chez un savant qui dénonce le « phylétisme ». L'*Appendice*, d'ailleurs, est une manière de réparation. La fable de Rosa n'est pas d'invention grecque. — Je n'ai pu vérifier sur les *Actes* l'accentuation flottante du génitif *Ῥωσσοῶν* ou *Ῥώσσων*].

ÉTYMOLOGIES BYZANTINES

ET NÉO-HELLÉNIQUES

1. μνωψία.

Dans le troisième des *Poèmes prodromiques* dont M. Hessel-ling et moi avons donné une nouvelle édition, aux vers 8-17, l'auteur écrit, en s'adressant à l'empereur :

- Καὶ θαύμασον τοῦ μύρμηκος τὴν τηλικαύτην τόλμαν,
 πῶς ὄλως ἔξω γέγονε τῆς τούτου μνωξίας
- 10 καὶ τρέχειν ἴσως ᾤρμησε τοῖς ἰσχυροῖς θηρίοις
 ἀκολουθῶν τοῖς ἴχνεσιν ἀφόβως τῶν λεόντων,
 τὴν τῶν ὀνύχων δύναμιν ποσῶς μὴ κεκτημένος.
 Ἐμὲ γὰρ σκόπει μύρμηκα, δέσποτα στεφηφόρε,
- 15 λέοντας δὲ τοὺς ρήτορας μετὰ τῶν φιλοσόφων,
 οἰτινές εἰσι δόκιμοι στιχίζειν τε καὶ γράφειν
 καὶ συγγραφὰς βασιλικὰς, νικητικὰς ἐκπλάττειν.

Le sens général du passage est clair. Seul le mot *μνωξία* fait difficulté. Il a déjà arrêté Coray, qui, en se basant sur le manuscrit qu'il utilisait et où il lisait *μνιοπίας*, l'a ainsi annoté (*Ἄτακτα*, I, 230) : « *Μνιοπίας*. Γράφε μνωπίας. *Μνωπία* (ἀπὸ τὸ Μῦς καὶ Ὀπή) εἶναι ἡ κοινῶς λεγομένη *ποντικοφωλεά*, κατὰ λέξιν *ποντικότροπα*. »

Voici les leçons des divers manuscrits :

- 9 πῶς ὄλως ἔξω γέγονε τῆς τούτου μνωξίας H
 πῶς ὄλως ἔξω γέγονα τῆς τούτου μνωξίας SA
 πῶς ὄλως οὕτως γέγονε τῆς ὄλης μνωπίας G
 πῶς οὕτως γέγονε τῆς ὄλης βιωτίας¹ V

(1) Ce *βιωτία* a été probablement créé sur *βιωτή* « genre de vie » *ibid.*, IV, 5.

10 καὶ τρέχειν οὕτως ὄρμησε τῆν (et lacune) H
καὶ τρέχειν ἴσως ὄρμησα τοῖς ἰσχυροῖς θηρίοις SA
καὶ τρέχειν ἴσως ὄρμησεν τοῖς ἰσχυροῖς θηρίοις gV.

M. Hesseling et moi avons introduit dans le texte la leçon de H pour le vers 9, en ajoutant : « Aucune de ces leçons n'est compréhensible pour nous. La leçon primitive était peut-être *μυρμηκία*. » Cette conjecture était faite en désespoir de cause et sans grande conviction, car elle rendait bien mal compte des variantes manuscrites. Il faut lire *μυωψία*. *Μύωψ*, *ωπος*, signifie « taon, éperon, aiguillon ». L'auteur a substitué à *οἰστρηλασία* un de ces néologismes comiques dont il a l'habitude. Je préfère *μυωψία* à *μυωπία*, parce que le *ψ* rend compte du *ξ* de HSA. On conçoit que *μυωψία* ou *μυωξία* ait été changé par des copistes en *μυωπία*, mot connu dans d'autres sens ; l'inverse est plus difficilement explicable. Il est fort possible qu'en employant *-ψία* l'auteur ait voulu souligner le sens spécial de son néologisme.

Ce byzantinisme n'en est pas moins resté obscur et il paraît bien avoir causé au vers 9 un dommage irréparable. L'idée a dû être celle-ci : « Admire la hardiesse de la fourmi, qui, prise de frénésie, a entrepris de concourir avec les plus puissantes bêtes ». Mais des mots ont été supprimés, intervertis, transformés, remplacés par des chevilles. De la tradition primitive il ne reste guère que *πῶς*, *γένονε* et *μυωψίας*, qui était peut-être *μυωψία* et qu'on aura mis au génitif en le faisant dépendre de *ἔξω*. Les mots *ὄλως*, *ἔξω* peuvent cacher quelque chose comme « hors de sens ».

2. *κεντηνάριον*.

Aux vers 109-110 de ce même poème on lit la phrase suivante :

*Ἐρώτησε εἰς τὸ διάβα σου ἐπὶ τοῦς Βενετίκους
τὸ πῶς πωλεῖται τὸ τυρίν, τί ἔχει τὸ κεντηνάριον.*

En réalité l'étymologie de *κεντηνάριον* ne fait de doute pour personne et je ne mentionne ici ce mot que parce qu'il vient d'être question des *Poèmes prodromiques*. Il s'agit du latin

centenarium, G. MEYER, *Neugr. Stud.*, IV, s.v. *κιντηνάρι*. Cette forme en *ι* est celle des mss. SA.

MM. Jeanselme et Economos, dans leur traduction de ce poème (*Byzantion*, I, 326), ont traduit : « Demande sur ton passage, au quartier des Vénitiens, combien se vend le fromage, ce que coûtent les cent livres », et il arrive en effet couramment que le second hémistiche d'un vers grec exprime, en termes différents, la même idée que le premier. Je crois cependant que *κιντηνάριον* signifie ici autre chose. M. DEFFNER, *Lex. tsak.*, 357, donne *τζηντζηναρι*, τὸ = τὰ ἑκατὸν κομμάτια — das Hundert — la centaine. *Δίμι ἓνα τζηντζηνάρι σκοῦνδα*, δῶσε μου μιὰ ἑκατοστὴ σκόρδα. On dit à Céphalonie *ἓνα κιντηνάρι κεραμίδια*, une centaine de tuiles », *ἓνα κιντηνάρι* (ou *μιὰ πλέχτρα*) *σκόρδα* « un chapelet d'ails », la *πλέχτρα* se compose d'environ cent têtes d'ail. Tel me semble être le sens à notre vers 109. On charge le moine de mille petites commissions. Le *σκορδαῖον* est un plat mentionné *ibid.*, IV, 64, et l'ail serait ici tout à fait à sa place.

3. πηγουρός.

Je ne connais ce mot que dans la ballade populaire du Frère mort : *ποῦν' τὰ ξαθά σου τὰ μαλλιά, τὸ πηγουρό μουστάκι* ; Les gens qui disent cette chanson ne peuvent donner aucune explication précise ; c'est un terme poétique, comme chez nous « une barbe chenue ».

On trouve, *Il.*, IX, 124, *δώδεκα δ' ἵππους, πηγούς, ἀθλοφόρους*, expression qui se répète au v. 266. Elle est ainsi commentée par le scoliaste : *εὐτραφεῖς, εὐπαγεῖς. Od.*, V, 388, *κόματι πηγῶ πλάζετο*. Dans l'Odyssée (XXIII, 235) il est question d'une nef *ἐπειγομένην ἀνέμῳ καὶ κόματι πηγῶ* ; *Od.* III, 290, *κόματά τε τροφόντα, πελώρια, ἴσα ὄρεσσιν. Il.*, III, 197, *ἀρνεῖῳ μιν ἔγωγε ἔτοκω πηγεσιμάλλῳ*.

Les Anciens semblent bien n'avoir pas été d'accord sur le sens exact de ces termes. *Eusth.*, 1539, 40 : *κῶμα δὲ πηγόν, ἢ τὸ εὐτραφεὲς καὶ ὡς προερεθέθη τροφόν ἢ τροφόν, ἢ τὸ εὐπαγὲς καθ' ὁμοιότητα ὄρεινοῦ πάγον · ὡς πον καὶ ἵπποι πηγοί, οἱ στεροί. Πῶς γὰρ οὐκ εὐπαγὲς κῶμα, τὸ, ὡς ὁ ποιητὴς ἔφη, κατηφερές ; Ἡ καὶ ἄλλως κῶμα πηγόν τὸ μέλαν, κατὰ τινα*

γλώσσαν · ὄθεν καὶ κριὸς ἐν Ἰλιάδι πηγεσίμαλλος. *Eusth.*, 403, 43 : Τὸ δὲ πηγεσιμάλλω ἀντὶ τοῦ μελανομάλλω · ὁ γὰρ τοιοῦτος ἀρνεϊὸς ἐν μεγάλῳ λευκῷ ποιμνίῳ διάδηλος. Καὶ κῦμα γὰρ πηγὸν τὸ μέλαν. Οἱ δὲ πηγεσίμαλλον τὸν λευκόμαλλον φασιν, ὡς καὶ τοῦ Λυκόφρονος πλόκαμον πηγὸν εἰπόντος τὴν λευκὴν πολιάν.

Hésychius avait déjà résumé en une courte glose toutes ces contradictions : Πηγός · οἱ μὲν μέλαν, οἱ δὲ λευκόν, καὶ εὐτραφῆ ἢ μέγαν. Cf. CALLIMAQUE, *Artémis*, 90, δύο μὲν κύνας, ἡμῶν πηγούς, phrase astucieuse, dirait-on, où il s'agit manifestement de chiens en partie blancs et en partie noirs, sans qu'on sache à laquelle de ces deux couleurs répond le mot πηγός.

Nos dictionnaires donnent à ce mot un autre sens encore, celui de « sel », ceci chez le poète comique Straton, dans un fragment cité par Athénée (IX, 383). L'auteur a mis en scène un cuisinier qui parle à son patron en termes homériques. Il emploie *μέρορες* dans le sens de « personnes », *μῆλον* dans celui de « mouton » et *πηγός* pour « du sel ». Son patron lui reproche de ne pas dire *λευκά* (que désigne au juste ce pluriel ?), ce qui indique bien que le mot était connu dans le sens de « blanc », mais le contexte prouve que, pour le cuisinier, *πηγός*, épithète de la vague, représente le sel marin. C'est chez lui de l'argot homérique.

L'évolution sémantique de ce mot en grec ancien pose donc un problème. On peut se demander si elle n'est pas le résultat d'une tradition littéraire, en d'autres termes si le sens du *πηγός* homérique n'a pas été un sujet de discussion entre savants et si là n'est pas la raison pour laquelle on le trouve dans des acceptions qui vont du blanc au noir.

Le sens de *πηγός* et de *πηγεσίμαλλος* chez Homère ne paraît guère douteux. C'est, pour un cheval, « solide », pour une vague, « forte », pour une toison, « forte, épaisse ». Telle devait être l'opinion de Suidas, qui dit simplement : *πηγός · ὁ εὐτραφής. πηγεσίμαλλος · ὁ βαθύμαλλος*. Le rapport avec *πήγνυμι*, ordinairement admis, semble s'imposer.

En ce qui concerne le grec moderne, l'épithète élogieuse pour une moustache est habituellement « noire »; *μουντάκι μου καραμπογιά*, dit une chanson kleftique. Dans une des variantes de la ballade du Frère mort (POLITIS, *Τὸ δημοτικὸν ᾄσμα περὶ τοῦ Νεκροῦ ἀδελφοῦ*, p. 48, v. 29) on lit : *ποδ' ἄ*

ξανθά σου τὰ μαλλιά κ' ἢ μαύρη σου γενάδα ; mais il ne s'en suit pas que tel soit le sens de πηγουρό (ou de πηγορό, qui n'en est qu'une transformation phonétique). A ce passage on a simplement remplacé l'épithète traditionnelle par une autre plus compréhensible. Dans ses *Ἐκλογαί*, p. 140, v. 64, Politis, par une erreur qui surprend de sa part, a choisi une autre variante, ὄμορφο : καὶ τὰ ξανθά σου τὰ μαλλιά καὶ ὄμορφο μουστάκι. Le passage plaide nettement pour le sens de « moustache bien fournie ». Le frère mort, à cheval, va chercher sa sœur. Celle-ci s'étonne de son aspect, elle lui demande où sont ses cheveux blonds, son πηγουρό μουστάκι ; il répond, qu'il a été malade à la mort, que ses cheveux et sa moustache sont tombés. Dans ces conditions on est autorisé à tirer πηγουρός de πηγός, par un intermédiaire πηγηρός. Le changement de suffixe peut s'expliquer par l'influence de σγουρός « frisé », car le grec moderne foisonne d'influences de ce genre.

Si ce point de vue est juste, cette épithète, déjà rare chez Homère, aurait subsisté populairement dans quelque coin du monde hellénique. Il est curieux de la voir affleurer après un si long temps, de nouveau dans la langue poétique, et donner lieu, comme autrefois, à des interprétations divergentes.

On peut citer, dans un ordre d'idées voisin, le mot courant κάμνω, κάνω. Le sens moderne en est « faire ». Seule la langue homérique emploie cette forme transitivement : « fabriquer, faire ». Il est très peu probable que l'acception actuelle provienne de « se fatiguer, peiner ». Dans les *Poèmes prodromiques* le verbe à tout faire est ποιῶ. Κάμνω ne s'y rencontre que 7 fois, dont 6 avec le sens de « fabriquer » : I, 93, 95 (bis), 96, 97 (donc tout ceci au même passage ; type ἔχεις με κουρατόρισσαν καὶ κάμνω τὸ λινάρι), IV, 24, ἀπ' αὐτοὺς ὅπου κάμνονσι τὰ κλαπωτὰ καὶ ζῶσι. Le vers 400 q est une addition de date ultérieure : καὶ ἀπέκει τὰ τὸν πολεμεῖ καὶ ἀπέκει τὰ τὸν κάμνει (μόνος Θεὸς ἐπίσταται καὶ ὁ μοναχὸς ἐκείνος). Il est vrai que πολεμῶ, dans les dialectes modernes, signifie « faire » : εἶντα πολεμᾶτε = τί κάνετε ; mais au vers 400q le sens est plus fort : « ce qu'il lui fabrique, ce qu'il lui manigance ». Ces passages prouvent qu'au XII^e siècle, dans l'usage courant de la capitale, κάμνω avait le sens de « fabri-

quer » et pas encore celui de « faire ». L'exemple de *πηγουρός* et celui de *κάμνω* — on en pourrait trouver d'autres — attestent un courant linguistique qui va d'Homère à nos jours sans passer par le grec classique.

4. δρολάπια.

ARAVANTINOS, *Ἡπειρωτικὸν γλωσσάριον* (1909) : *δρολάπιας* (δ) et *δρολάπια* (τὰ) · οἱ ἀπὸ βορρᾶ πνέοντες ἄνεμοι, οἱ ψυχροὶ ἐκ τῶν ὀρέων ἐπερχόμενοι. Le mot existe aussi en Roumélie ; Palamas en fait usage et c'est lui, ou surtout lui, qui l'a mis en circulation comme terme poétique. L'étymologie en est si évidente qu'elle a peut-être déjà été donnée dans quelque publication qui m'échappe. Mais Aravantinos y voit une racine *δρίμη* = *ψύχρα* ; beaucoup de lecteurs de Palamas se trouvent embarrassés ; quelques lignes à ce sujet ne sont donc pas superflues.

Il s'agit de *ἔδρολαιλαψ*, plus exactement de *ἔδρολαιλάπιον* qu'exige le changement d'accent. *Δρόλαπας* est un augmentatif de *δρολάπι*. On est en présence du phénomène d'haplogie dont le grec offre de si nombreux exemples. Pour ne parler que du grec moderne, *δάσκαλος* en est un. On en trouve d'autres dans *καταβιβάζω*, *κατεβάζω*, *ἀναβιβάζω*, *ἀνεβάζω*, formes qui paraissent avoir entraîné *βγάζω*, *μπάζω*, *βάζω*, au lieu de *βγάλλω*, *μπάλλω*, *βάλλω*.

Ce mot rappelle Marc, 4, 37, *καὶ γίνεται λαῖλαψ μεγάλη ἀνέμου*. Au passage synoptique de Luc (8, 23) on lit *καὶ κατέβη λαῖλαψ μεγάλη ἀνέμου εἰς τὴν λίμνην*. Le fait que Luc a gardé l'expression prouve qu'elle appartenait à la bonne langue. On ne risque guère de se tromper en se basant sur *ἔδρολαιλαψ* pour supposer l'existence de *ἀνεμολαῖλαψ*.

5. περιζοίναρι.

PASSOW, *Pop. carm.*, p. 384, n° DCI, a reproduit une chanson publiée par Sanders et qui commence ainsi :

*Τσοπάνης ἐκοιμώτανε ἀπάνω στὸ ῥαβδί του
(χοῖ τσανῆ).*

*Τρεῖς χρόνους ἐκοιμώτανε (γιώ γιώ) ἀπάνω στο ῥαβδί του,
 σιδερένιο τὸ ῥαβδί του,
 (καὶ) τὸν μοῦργο του τὸν σκύλον,
 (καὶ) τὴν κούντουρη τὴν σκύλαν
 (χόϊ, χόϊ, περιζοῦνανι).*

Quand on se reporte à l'index où ce compilateur, à la fois téméraire et utile, a montré qu'il n'avait que de vagues connaissances en grec moderne, on y trouve : « *περιζοῦνανι*, quid significet, non liquet ; interi, t. aut alb. esse videtur. » C'est à peu près ce qu'avait déjà dit SANDERS, p. 141. La chanson est probablement épirote. Sanders l'a intitulée « berceuse ». On dirait plutôt une chanson de danse, assez alerte. Le refrain se répète. Il y a quatre fois *περιζοῦνανι*, qui représente, *περιζωοί νάνι* = *περίζωοι νὰ εἶναι*, avec changement normal de ε en ι ; donc *ζωή σὲ λόγον τους*.

On aurait beau jeu à corriger le vieux Passow. Cette émen-
 dation m'a paru mériter d'être faite, parce que le mot *περί-
 ζωος* est rare. Il a pour pendant le superlatif populaire *περί-
 καλος*. Tous deux se rattachent aux mots anciens analogues
 en *περι-*, dont beaucoup ont été conservés par la langue sa-
 vante, dont un est resté courant comme nom propre, *Περι-
 κλῆς*, et qui ont préparé de longue date la confusion bien con-
 nue de *ὑπέρ* et de *περί*.

Hubert PERNOT.

THE CRYPTO - CHRISTIANS OF TURKEY

All the lands, which were Greek either by race or by inherited culture, formed as Christian countries a part of the Roman empire in the east. When the empire broke up, they fell, sometimes after an interval of Latin domination, under the power of the Turks. This contact between two widely opposed cultures produced everywhere a long struggle, which has ended in recent years with the final triumph of one or the other party. Never has any real union resulted. The two sides, it is true, have often come together very closely in the externals of culture, yet in everything touching the essentials of life and thought they remained poles apart, and whenever roused to full consciousness, actively hostile. The initial difference between the Greek and the Turk, accentuated still further by the influences of Christianity and Islam, were too great, and the parties were too unequally yoked for their contact, however long and intimate, to be in any way fertile. It was, in fact, disastrous to both of them. The natural intelligence and astuteness of the Greek were by an inferior position deformed into servility and cunning. The Turk, whose qualities fit him for discipline and service, found himself, as the irresponsible master of a pliant people, in exactly the position to develop to the full the worst sides of his nature.

Into the general question of toleration in Islam I do not propose to enter: it is enough to say that in their conquest of the Eastern Empire the Turks have always, up to the disastrous days which followed the Great War, been able to make some sort of terms with their Christian subjects. The followers of the two religions managed to live side by side, always with the proviso that Islam took the first place, and that the Christian should be content with a position of

social and legal inferiority. Only one rule seems to have been absolute : to leave Islam, to pass from it to any other religion, was an offence to be punished by death. Unless for some special reason a massacre was ordered or allowed, the Christian was allowed to live, and under certain restrictions and not too obtrusively to practise his religion and to observe the social usages bound up with it ; but once such a man had accepted under whatever pressure the creed of the prophet, and had, even by lifting his finger, the so-called Finger of Attestation, accepted the unity of God and so acknowledged one of the two cardinal doctrines of Islam, he must then remain under pain of death always a Moslem : there was no room for repentance or backsliding ⁽¹⁾. The Moslems in fact have behaved exactly as certain Christians have done. We hear in the Chronicle of Makhairas that in 1425 the Saracens invading Cyprus came upon a Saracen slave who had been baptized and called Thomas ; no doubt to save his life. Thomas denied his baptism and joined his fellow Moslems. But he did not get off so easily. Four years afterwards he was taken again by the Cypriots and burned as a renegade ⁽²⁾.

But even the death penalty for conversion or relapse was not always effective. The Consul for Britain at Smyrna in the seventeenth century, Paul Ricaut, has some remarkable accounts of Greeks who turned Turk for worldly advantage, then repented and with courage faced the inevitable sentence ⁽³⁾. But we must carefully note that these martyrdoms, which have produced a whole series of modern saints, recorded in the *Νέον Μαρτυρολόγιον*, were not the result of the mere holding of the Christian faith, but a punishment for the crime of deserting Islam. ⁽⁴⁾ This was, as we shall see, how the

(1) For a note on the Finger of Attestation, v. *The Chronicle of Makhairas*, ed. DAWKINS, 1932, II, p. 52.

(2) For the passage in Makhairas, v. *ibid.*, I, p. 633.

(3) PAUL RICAUT, *The present State of the Greek and Armenian Churches*. London, 1679.

(4) In his *Christianity and Islam under the Sultans*, F. W. HASLUCK has a chapter (XXXV) on these neo-martyrs of the Orthodox Church, and on p. 452, note 1, he gives the sources for their lives. « As a general rule », he says, « the neo-martyrs seem to have been

Crypto-Christian was caught, whether he was detected from outside, or was for some reason led to declare his true religion. Having been ostensibly a Moslem, he could never within the bounds of the law be a Christian; if he was proved or proved himself to be one, he was at once obnoxious to the law as a renegade. The case of St. George of Jannina is interesting. He had always professed that he was a Christian, but all the same, when the Turks wanted him to Islamize with a number of other men in Turkish employ, and he refused, their ostensible reason for putting him to death was always the same: they insisted that he was a renegade. Some of these recent martyrs, however, lost their lives as a result of quarrels of various sorts, from which they could have extricated themselves by a profession of Islam: John the Cretan, who lost his life in 1811 at New Ephesus, is one of these. (1)

When any country fell under the Turkish power, a distinction was first made between places conquered by the sword and those which had surrendered upon terms. The latter were treated more favourably, and in particular it was not demanded by the sacred law that all the churches should be turned into mosques or destroyed (2). Again, Islam makes a distinction between mere idolaters and Peoples of a Book, religions, that is, which have had a divine revelation, and this operated in favour of Jews and Christians. But the conquests of Islam were for the most part by the sword, and the course of events seems to have been,

men who « turned Turk » for various motives, often in extreme youth, or were alleged by the Turks to have done so ». St. George of Jannina was, I think, one of these alleged converts to Islam. See also HASLUCK'S *Letters on Religion and Folklore*, p. 154. To Hasluck's sources I would add the detailed, though not very sympathetic, studies of some of these martyrs by L. ARNAUD, in *Échos d'Orient*, XVI (1903), entitled *Néo-martyrs orthodoxes: Michel d'Athènes et Angelis d'Argos*, pp. 396-408; *Les néo-martyrs de Jannina, George, Jean, et Anastase*, pp. 517-525.

(1) Γεράσιμος Λουκάκης, *Νέον Μαρτυρολόγιον*, 1895, p. 3.

(2) For which v. J. H. MORDTMANN, *Die Kapitulation von Konstantinopel im Jahre 1453* in *Byz. Zeitschr.*, XXI, pp. 128-144, and *Hist. patriarchica*, Bonn ed., pp. 158, ff.

first a general pillage and a certain amount of promiscuous slaughter, and then some sort of peaceful settlement. Among the rich especially there would probably be not a few apostasies. The position of those who remained Christian was a result of the theocratic constitution of a Moslem State. Non-Moslems had no rights before the sacred law and were always in a condition of inferiority, which in some places they were made to feel very acutely. One substantial advantage they had : they were not compelled to military service, but paid, when the Turks could force them to do so, a special military tax, the Haratch. Not that they did not contribute to the military strength of their conquerors ; their children were liable to be carried off to be made into Janissaries. On these terms the adherents of the two religions lived side by side.

But under these conditions the Christians enjoyed no security. They were outside the law, and the oppression of the Turks might even become so burdensome as to make apostasy almost inevitable. From time to time, too, the Turks were alarmed by Christian aggression from outside the empire, and popular prophecies were not lacking to produce an uneasy feeling that perhaps their domination was not entirely secure. In 1571 the battle of Lepanto, following so shortly on the repulse from Malta in 1566, was a shock. Again in the eighteenth century the Turks were filled with apprehension and the Christians with hope by the threatening attitude of Russia. And at this time the Russians were identified with the « Yellow Race » of a famous prophecy of a fresh conquest by the Christians, that was current already in the sixteenth century, and was supposed to have been found in the tomb of the last emperor, Constantine Palaiologos (1).

Thus the Turks grew alarmed and began to oppress the Christians, of whom they were afraid, to such an extent that the limit of patience was reached. Apostasies followed ;

(1) For all of which *v.* HASLUCK, *Christianity and Islam*, p. 471, and for the prophecy especially note 4 on the same page. Also in the same book, pp. 721-726 on *Superstition and Politics at Constantinople, 1570-1610*.

not of individuals, but of whole districts: more Christians gave up the struggle and embraced the religion of their conquerors.

But Greek ingenuity and Turkish stupidity, or rather perhaps Turkish indifference to what lay beneath the surface so long as appearances were more or less kept up, pointed out another way by which the Christians might escape from their troubles. This was openly to live as Moslems, but to remain at the same time inwardly Christian. Thus arose the bodies of so-called Crypto-Christians, to whom in their several homes, mainly in Pontos, in Crete, and in Cyprus, I devote the rest of this paper. I must begin with a short review of what we actually know of these people.

Of the Cretan Crypto-Christians we have an excellent account by Pashley (1). Robert Pashley was a Fellow of Trinity College, Cambridge, who was in Crete in 1834, and published his book in London three years later. I have here used his account, still in all its essentials to be heard in the island, and also my own notes and the *ἀκολουθία* composed in the honour of some martyred Crypto-Christians (2).

When the Turks took Crete, which they finally did in 1669 after a siege of Candia which had lasted for twenty-five years, there were naturally many apostasies: the rich people especially went over in order to save their lands (3). Many

(1) *Travels in Crete*, by Robert PASHLEY. Two volumes, London 1837, Vol. I, pp. 105-108.

(2) These are the Four Martyrs of Melabes of whom I speak below. Their feast is on October 28th, and the service in their honour is on pp. 247-263 of the book, *Νέα πλήρης ἱερά σύνοψις, Τεῦχος Α', ἐν Ἡρακλείῳ, Κρήτης*, 1914. I have seen the book in Crete. The martyrs are addressed as *οἱ τῶν Μελάμπων τῆς Λάμπης κλεινοὶ βλαστοὶ καὶ Πεθύμνης τὰ ἀρχήματα*.

(3) Such conversions were common; especially if, as F. W. HASLUCK said in a letter, « the right people led the way. » The letter goes on: « This has probably counted for a lot in places like Albania and Bosnia, where many chiefs converted to save their lands, I expect, and were followed by their peasantry — but not always; I believe there are Christian Orthodox peasants with Moslem con-

of these land-owners were Venetians, and it is said today that many of the Cretan Moslems are of Venetian descent: how far this is true it is not easy to be sure. But one very great family, the Kourmoulides, whose centre was in the Mesara plain, though openly renegades, in secret held to their old faith. Pashley's account of this family is of special interest, as he got it from the actual head of the family, then in exile at Nauplia. This man, as a Turk, was called Ibrahim; his name which he had received in Christian baptism was Yannis. The distinction is so strict between Christian and Moslem names, that this bearing of two names was an inevitable consequence of the position of a Crypto-Christian. We shall meet with it elsewhere.

This hidden Christianity of Crete was of the usual type and had the usual history. In Crete increased toleration was forced upon the Turks by the repeated insurrections of the Christians, until finally Crypto-Christianity entirely lost its *raison d'être* and disappeared. But so long as concealment was necessary there was always the danger of detection and a consequent charge of desertion of Islam. And any Crypto-Christian who declared himself for what he was, naturally became at once obnoxious to the law. It was in this way that four youths of the Kourmoulis family, now canonized as the Four Martyrs of Melabes, met with their death. Their story is of some interest. One version of it we have from Pashley, who gives it in his general account of the Cretan Crypto-Christians (1).

He tells us that in 1824 three members of the Kourmoulis family, two brothers and a cousin, were made prisoners at Melabes, of which place they were natives, and taken to Retimo. They refused to abandon their religion and were beheaded by the Turkish governor. The bishop of Retimo visited their tomb for three successive evenings and saw over it a mysterious light. Fragments of their clothes healed the sick. This then was the story as it was told about ten

verted landlords in Herzegovina now and that this is the rule there». The letter is printed in his *Letters on Religion and Folklore*, p. 154, with references.

(1) PASHLEY, *op. cit.*, p. 107.

years after the event, and the date is supported by that on the icon which I shall presently describe. This account differs a little from the official narrative in the *akolouthia* and from what I was told when I was at Melabes during the war. Melabes is a large village in an open situation on a hill-side a short way inland from the port of Ayia Galini on the south coast of the island, in the province of Amari. Here I was informed that the martyrs were four brothers, Angelis, George, Emmanuel and Nikolas; their surname was Vlatakis, but they were in some way connected with the Kourmoulides. These brothers were Crypto-Christians, living at Melabes. When the Greeks were struggling with the Turks in the war of liberation, the Crypto-Christians of Crete thought that the Turkish cause was lost in Crete as well as in Greece itself; they therefore felt that the time had come to declare themselves openly as Christians, just as Pashley tells us some thirty of the Kourmoulides were on the point of doing before the insurrection broke out. But the brothers of Melabes acted prematurely. The Turks were still able to punish them and they were arrested and executed, not strictly as Christians but as renegades: they had been officially Moslems and in them therefore a declaration of Christianity amounted to apostasy. Not that it therefore need be untrue that they could have saved their lives by recanting. The Turks have not very logical minds and had all along probably known quite well that their profession of Islam was from the lips only; also a recantation from these doubtful adherents would have been a triumph for Islam. But it was not forthcoming, and all the four were beheaded. We shall presently see that a similar premature declaration of the faith brought some of the Pontic Crypto-Christians into trouble.

According to another local version of the story the brothers of Melabes were recognized as being really Christians, because, when all the local Turks flocked into Retimo for safety, to take refuge behind the walls from the danger of living in the open villages at a time when all the Christians were in armed revolt, these four brothers did not go with their supposed co-religionists, but remained behind in the village with the Christians.

They met their death, I believe, outside the wall of Retimo

near the Turkish cemetery. In any case it is on this site, the wall having been how destroyed, that a very large, and I am sorry to say, extremely ugly church was being built during the war in their honour. In a painter's workshop in Retimo I saw a sketch for their icon : four youths standing in a row dressed in conventional flowing robes. The only touch of realism was in their shaven faces and moustaches. I may observe here that in the icons of the recent martyrs in general there is a struggle between the two methods of representation ; the actual fact of their dress tending to yield to the classical traditions of hagiography. St. George the Younger, a martyr of Yannina, is a good case. Sometimes he is shown in fez and fustanella or in the linen drawers in which he most likely met his death ; sometimes he wears the traditional dress of youthful warrior saints, the corslet and kilt of the Roman soldier. All of which is natural enough. I quote a note on this point in a letter written to me in 1916 by F. W. Hasluck. He says : « Did I ever tell you that curious thing about St. George of Yannina, how there are two types of the Saint hanging, one in dago drawers (local) and one in a loin-cloth (Athos?) ; similarly the vali (in one of the passion scenes) at Yannina wears uniform trousers, in the Athos copperplate he is quite classical. And in the Athos copperplate you can see that they have drawn in St. George's fez and then thought better of it and biffed it out again. It is really rather wonderful how the poor man managed to keep his fustanella, but it has evidently made his fortune » (1). So much did the fustanella maintain itself in this St. George's iconographic type, that he is commonly called *ὁ Φουστανελλᾶς*, and has been taken as the special patron of the Athenian Euzones.

Returning to the Crypto-Christians, we may now say something of those of Cyprus. I may here be brief as I have no personal knowledge of them. They were called, rather in derision, *Λινοβάμβακοι*, *Linen-cottons*, or as we might say, *Half-and-halves*. They have now ceased to exist, except perhaps for some faint traces, and for the same

(1) This is printed in HASLUCK'S *Letters*, p. 15.

cause, namely that there is happily no longer any reason for their existence. We owe a good account of them to R. L. N. Michell (1). In the period of Turkish domination these people, like other Crypto-Christians, were outwardly completely Moslem in religious observances and in dress; they also performed military service. Outwardly they used Moslem names; in secret they had names received at their baptism as Christians. But they were never very numerous and even under the Turks were decreasing. At the time of the British occupation in 1878 they were estimated at 1200 only. When Michell wrote in 1908 they were still fewer. The current edition of the *Handbook of Cyprus* still mentions them, but says that « at the present time the number of true Linobambakoi is very small, the majority of them having decided to declare definitely either for Christianity or for Islam (2) » It is possible, too, that some of these Cypriots are people who cling to both faiths from the idea of getting the best from both sides.

The sect began at the Turkish conquest of Cyprus in 1571, and some at least of the Linobambakoi were said to have, been Christians of the Roman obedience rather than of the Orthodox church. This is a point of some interest. The native Greek orthodox church had been much oppressed by the intruding Latins. The French Lusignans, and after them the Venetians, had pillaged the revenues of the native Christians for the benefit of their own co-religionists (3). The Latin church was naturally most unpopular in the island. Two consequences ensued: the Latin Christians were as a whole wealthier than the Greeks, and the Greek Orthodox, owing to their oppressed condition, were less hostile to the Turks, than the Latins were, and for this reason the Greek church alone had official recognition. Exactly as happened nearly a century later with the Venetians in Crete, apostasy or the next step to it, Crypto-Christianity, was a greater temptation to the wealthy Latins than to

(1) Published in a London Review, *The Nineteenth Century*, for May, 1908, pp. 751-762.

(2) Ninth issue, 1930, p. 54.

(3) *Chronicle of Makhairas*, ed. DAWKINS, note in II, p. 53.

their poorer Greek neighbours. It may therefore well be that in the rivalry which went on all through Turkish times between the Latin and the Greek churches as to who should minister to the Linobambakoi, the Latins were largely in the right, and had the better claim.

As everywhere in Turkey, there was a good deal of compromise with the authorities; wherever and whenever the Turks weakened, there the Linobambakoi were less careful in their outward conformity to Islam. Thus we are told that circumcision was often evaded, and attendance at Moslem schools and the performance of military service were subjects for compromise and bribery. They were buried in Turkish cemeteries, but, as elsewhere, at the time of the Moslem funeral the Christian service was being read in secret in some church or house. Both forms of marriage were observed, one public, the other private.

The usual jokes are recorded. The keeping of pigs presented of course a constant difficulty, and in the presence of Turks the pig of a Linobambakos family would be called *συμπένθερος*. Perhaps I may explain that the parents of a married couple are called *συμπένθεροι*, and that the name is used as a form of address in conversation, just like *father*, *uncle*, and so on. This use of a cant name to deceive any Turks who might be in earshot was not uncommon among the Greeks: their superior cleverness in outwitting the dull and heavy Turk consoled them for their subject condition. The Linobambakoi had occasionally other half grotesque names. They were called *μέσοι*, or *παραμέσοι*, *betwixt-and-betweens*; *πάσσαλοι*, *piebalds* (1); and finally by the very odd name, *ἀποστολικοί*, «apostolicals». The explanation of this is that in Cyprus, we are told, *ἀποστολικός* has two meanings. It means of course *apostolic*, but it also means for some reason a kind of inferior carob, half wild and half cultivated, and the Linobambakoi appeared to be like these carobs, half way between the completely wild and the properly grafted variety: they resembled real Christians just

(1) SAKELLARIOS, *Κυπριακά*, gives this word in his glossary as meaning a man who has rockmarks on his face, spotted.

as much or as little as the poor « apostolical » carobs resembled the genuine marketable article.

In a similar vein of humour is the Pontic story of the extraordinarily healthy village. The people of the highland districts, who were for the most part Christians, were very proud of the excellence of their mountain air, as compared with the damp and relaxing climate of the coast lands. One of these villages was inhabited by Crypto-Christians, and a Moslem hoja remarked that in it the people never seemed to die at all ; he was never sent for to carry out the funeral rites (1). And this brings us to the third great body of Crypto-Christians, and the most important : the Stavriotai of Pontos.

To these people Hasluck has devoted a chapter in his *Christianity and Islam under the Sultans*, and in this he has collected most of the references to books concerning them. Much too has been collected by Janin in a paper published in *Échos d'Orient* in 1912 (2) he had some Greek oral sources, and for the rest compiled from fairly accessible Greek books. I use all these sources, and add material which I gathered in the course of a visit to Kromni and the neighbouring villages in the summer of 1914.

The name of these people is derived, not from the word for a cross, but from a village called Stavra in the episcopal see of Argyropolis. At Kromni, however, I always heard them called κλωστοι or κλωσμένοι (3). Their number was at one time very great : Janin says that in 1912 there were as many as twenty thousand in the vilayets of Trebizond, Sivas, and Angora. Sir Edwin Pears has put the number as high as thirty thousand (4). In origin they were all from

(1) This story is told by JANIN, to whom I refer below. He says (p. 500) that imans and hojas never went to Crypto-Christian villages except during Ramazan.

(2) The paper is called *Musulmans malgré eux : les Stavriotes*, in *Échos d'Orient*, XV (1912), pp. 495-505.

(3) From κλώθω, which means in Pontic *to walk about, to take a turn*. These Crypto-Christians of Kromni are called Messo-messo by Eug. FLANDRIN and B. COSTE, in their *Voyage en Perse*, 1851, p. 38.

(4) *Turkey and its people*, 1911, p. 266.

the regions about Trebizond and Argyropolis, and from these centres there was a gradual process of dispersion. The reason for this is well known. South of Trebizond lies the mining district of Argyropolis (Gümüş-khane), and this, with the adjacent valley of Kromni or Krum, was the main centre of the Crypto-Christians. The skill in mining of all these people was such that wherever mines were discovered in Anatolia, Pontic colonies were sent to work them. They were protected by the sultans, and given certain privileges. Thus arose the numerous Pontic colonies, for the most part retaining their original episcopal allegiance. They were found notably in the Ak Dagh (1) and in the Taurus mountains; even at Keban Maden on the upper waters of the Euphrates Tozer in 1879 found a few families of Greek miners, a relic of a much larger colony. They came, he was told, from the mountains at the back of Trebizond (2). In these colonies the Greeks sometimes preserved their language; always their religion; and among them there were a certain number of Crypto-Christians.

But the home of the Stavriotai was the province of Trebizond, and of all of them the Crypto-Christians of Kromni were the most famous. They were held together by the fertility of their country, by their culture, and also by the support to local Christianity afforded by the great monasteries of that region, Soumela, Peristerona, and Vazelon. Their history is much the same as that of the other Crypto-Christians. After the conquest in 1460 there were some apostasies. Then followed two centuries of mild rule, when their religion was not interfered with. Then in the seventeenth century under the rule of the Dere Beys their troubles began. The men of the Of valley east of Trebizond apostatized by whole villages: individual waverers, we may suppose, allowed themselves to be carried away by what Hasluck has called the « Dutch courage of the mass » (3). The troubles con-

(1) JANIN (p. 501) says that the Ak Dagh colonies of Crypto-Christians went there in 1832, in the hope of finding better conditions. But even so they could not declare themselves.

(2) H. F. TOZER, *Turkish Armenia and Asia Minor*, 1881, p. 212.

(3) HASLUCK'S *Letters*, p. 154.

tinued, and Janin says that in 1829 two thousand families took refuge in Russia. Yet even in the Of valley there were still Christians right up to the time of the final banishment, though most of the inhabitants were descendants of these apostates, and Moslems. They were, however, still speaking Greek, and preserved, it is said, their Christian books, but in secret. How far, if at all, they kept any traces of Christian faith or practice, I do not know. The occasional use of the sign of the cross among the women is reported. I have been to Of, but was always among the Christians; these Moslems are not people with whom it is easy to get into contact. There was a report that after the New Turk revolution an attempt was made to spread Pan-Turanian ideas in the valley, and that in consequence the use of Greek was being officially discouraged. I cannot suppose that it will not survive for some time, at least among the women (1).

But in the Kromni district the solution to their troubles was found in a wholesale concealment of their true religion. Most of their important ceremonies were duplicated. Pears tells us that their marriages were celebrated first by a priest, often underground or in some rock-cut cave dwelling, and then openly with the Moslem rite (2). There was of course no polygamy. Janin tells us that they sometimes married girls who were from genuinely Moslem families, but when this took place the girl had to be secretly baptized before the wedding. They very seldom allowed their daughters to marry real Moslems. Like their marriages, their funerals

(1) There are two places in Asia Minor where Greek is still spoken. One is in these Of villages; the other is in the town of Adalia. When the Turkish government was put down in Crete at the end of the last century, a number of Cretan Moslems left the country rather than remain under any other rule. Some of them went to Adalia, and when I visited the town in 1929 I found them still speaking Greek; not only the older men who had been born in Crete, but the younger generation born in Adalia. They had of course brought their wives with them. The Turkish authorities, they told me, disliked them keeping to their old language, but they said that they could not give it up. They lived all near one another and had at least their own café.

(2) *Op cit.*, p. 266.

were duplicated, the two services being said simultaneously. All the Christian ceremonies were held at night. The church fasts were strictly observed. When they went to the mosque they salved their consciences by saying Christian prayers in secret under their breath (1). From prudential motives, says Hamilton, they submitted to circumcision (2).

But bowing down in the house of Rimmon is a miserable affair, and the life of the Crypto-Christian was at best an uneasy one. They were therefore always striving to induce the government to allow them to enrol openly as Christians. There were very few Turks in their district; even in 1914 there were only a few officials in one isolated house in Kromni, and these were much resented newcomers. In many ways the position of the concealed Christians was not as good as that of the open ones. Also as the Sultans from time to time published decrees of toleration and the position of the Christians improved, their desire to come out of their concealment increased (3). But there were always difficulties in the way. Legally they were Moslems, and to appear as Christians was to commit the crime of apostasy. Again if they were registered as Christians, they would be free from military service, and this, which was one of their main objects in declaring themselves, was naturally an excellent reason for the reluctance of the government to yield to their wishes. The struggle continued until finally in 1910, when the new Turkey was well started on its career, they were allowed to be recognized for what they were, and the old system came to an end (4). But by this time what they had been striving for was not worth having, for under the new régime the Christians were no longer excused from

(1) JANIN, *op. cit.*, pp. 499, 500.

(2) HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, 1842, p. 240.

(3) Notably under the nineteenth century Sultans Mahmud, Abd-ul-Medjid, and Abd-ul-Aziz; for which see RAMSAY, *Impressions of Turkey*, 1897, p. 242. But PEARS tell us (*op. cit.*, p. 266) that as late as 1904 a priest who buried a Crypto-Christian was imprisoned by the Turks, who claimed that the dead man had been a Moslem.

(4) Successive decrees of toleration, from 1839, and the difficulties of the Crypto-Christians until the liberation in 1910 are detailed by JANIN, *op. cit.*, pp. 500-505.

military service, and could in fact only escape by making enormous payments, and even so were never secure from fresh extortions, and from a possibility that the law might be enforced against them. In consequence of this all males of military age were leaving the country. It was no new thing for exile to be preferable to life under the Turk, and between 1910 and 1914, the conditions of 1829 were renewed : except that now it was individuals rather than families who went away, and they went not only to Russia but also to free Greece. When I first visited the Christians of Asia Minor, and in 1909 made my first journey among the Greek-speaking villages of Cappadocia, the storm was impending : the enumerators and recruiting agents were beginning their work. Then, when I went to Pontos in 1914, there were hardly any males left in the Christian villages between the ages of twenty and sixty, except a few priests and schoolmasters, who had paid the heavy bribes necessary. All the rest were away. The population had indeed only been kept going by the practice of contracting very early marriages ; so that these exiles would often have left a baby or two behind them, and the women were doing all the work and looking after the herds and crops in the hope of the better times which never came.

The end is only too well known. Such Christians as survived the removal from their homes and the hardships of every kind inflicted upon them have now settled as refugees in Greece, and the beautiful and venerable monasteries of Pontos, Panagia Soumela, St. George Peristerona and the rest, are now ruined and desecrated. A Greek population distinguished for their enterprise and relatively high culture has been scattered and must start life afresh ; a general disaster has taken place, which as a blow to the culture of the Middle East can only be compared to the fall of Constantinople.

We have seen that one of the principal centres of the Crypto-Christians was Kromni, a valley lying south of Trebizond and not far north of Argyropolis. Kromni is a bare but grassy and well watered basin surrounded by high pastures, the *παρχάρια*, for which the highlands of Pontos were famous. In this hollow there were some nine or ten hamlets, each

with the usual Pontic wooden houses (fig. 1). Here until the war the people lived more or less at peace, except for the departure of the men to avoid military service. But just before I was there in August 1914 the Turkish officials, of whom I have just spoken, had come to live in the place, an event which was causing the most lively apprehensions. Before this there had been no Turks resident in Kromni. Crypto-Christianity was a thing of the past, but of a past fully remembered. Most of the hamlets had a newly built and quite conspicuous church, even, I think, with bells. But in the old days such a thing would have been impossible, and the churches were all more or less concealed. But all these old churches had disappeared excepting one; no doubt when it was possible to build churches openly the little old hidden chapels were dismantled and gradually fell into ruin. I was fortunate to find one still surviving (fig. 2).

This interesting building was in the hamlet of Saranton, on the road from Kromni to Imera, a little to the right of the path. I write « was », for it is alas! safer all through to use the past tense in describing the remains of Christian life in Pontos. This church, then, stood a little below the knoll on which the new church of the village had been built, and to distinguish it from the new building the people called it the Palaia Panagia, the Old Church of the Virgin (1). All that the casual passer-by saw was a threshing floor of the usual kind. At the back of the floor was a low wall with a door towards the right, and at the back of this a low grass-covered mound of earth. This door led into an oblong room, which in the old days was used for storing straw and tools, and so ostensibly served as a barn. When I was there, it had been cleared out, and I saw in it an icon and a stand for candles. In the back wall of this room to the left was a small door, and this led into the church proper. The walls were concealed right up to the eaves by the mound of earth, and earth also had been heaped up over the flat roof. The building was lighted by a few very tiny windows just below the eaves; these and the line of the apses were the only

(1) But JANIN, *op. cit.*, p. 499, says that all these secret churches were dedicated to St. Theodore.



FIG. 1. — VIEW IN KROMNI.

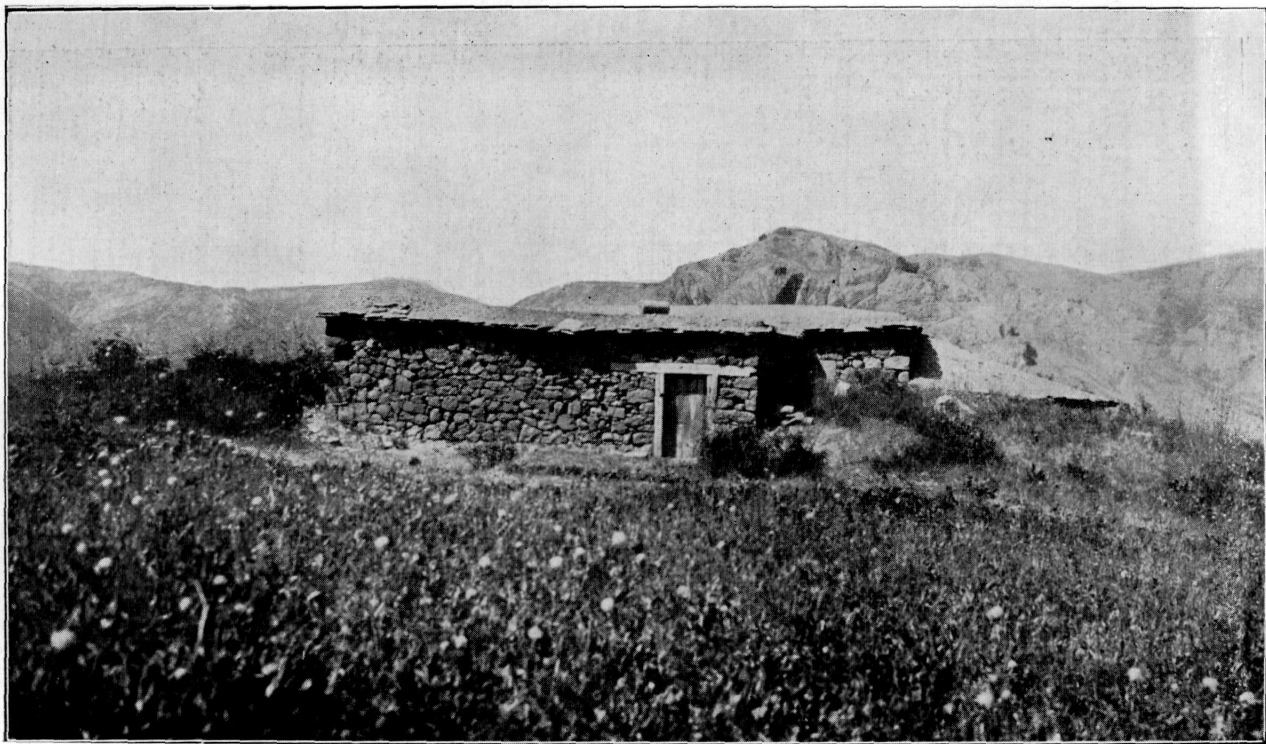


FIG. 2. — CRYPTO-CHRISTIAN CHURCH OF THE PALAIA PANAGIA IN KROMNI.

external signs of the church. It is said that in the old days the mound was higher and the concealment more efficient. If this were really so, the windows must have been at the bottom of holes, and the church extremely dark. There were two bigger windows with no attempt at concealment, but these were a recent addition. Inside the church was fitted up in the usual way. The roof was made of the trunks of very large trees, larger than any now to be seen in Kromni. Behind the screen were three apses. The icons on the screen looked rather new, but the row of small icons below the rood looked older, and there was a good deal of old carved work in the church. The door is on the south side of the church, near the west end. Over the west part of the church was a gallery with a lattice in front; this was for the use of the women, and was called the *καφές*, the cage. Such screened-off galleries were very common in churches in Turkey. An outstanding piece of the furniture of the church was a wooden chandelier, made in imitation of the great brass coronas used in the Athos churches. These consist of a ring of plates jointed to one another to make a horizontal ring of a considerable size; in Athos they are of the same diameter as the dome. The candles are fixed to the upper edge of the plates and on the plates themselves are small icons. This Kromni corona had, when I saw it, no icons, and the plates were of carved and fretted wood. My guides said that it had once had icons on the plates (1). The whole church had a humble home-made appearance. yet I think I have seldom been in a place more impressive or with such strange memories as the Old Church of the Virgin at Kromni.

Another notable sight at Kromni was a row of very fine houses that had belonged to the Crypto-Christians. These were in the hamlet called Phrankanton, and were regarded as making up a quarter of their own, to which was given the appropriate name of Sheikhanton, « the houses of the *Sheikhs* » (2).

(1) These Athos coronas (*χοροί*) are described by HASLUCK, *Athos and its monasteries*, p. 104.

(2) All these names are genitive plurals of proper names: e. g. *Φράγκος*, pl. nom. *Φραγκάντ'* and genitive *Φραγκάντων*.

Of one of these houses only a few ruined walls are preserved. The Turks destroyed it because the owner declared his Christianity. This he did at a time when there were hopes of the intervention of Russia. As so often happened, these hopes came to nothing, and any Crypto-Christian who prematurely declared himself was left in the lurch. We have seen the same disaster befalling the Four Martyrs of Melabes.

But of these fine houses at least three were remaining; they stood in a row with a common façade, showing two stories with two big bow-windows. These houses belonged originally to three brothers, whose descendants were still living in them, though owing to the absence of the men I saw very few people about. The houses were, however, well kept up and not at all deserted. The ground in front falls away, and one could walk out on to the flat roofs of the old stables; these were fitted with stone stalls for the horses. I visited the central house, which is the finest of the three, and is called the house of Ibrahim Effendi, a Crypto-Christian who died somewhere about the year 1894. His name as a Christian I did not learn. I also went to the house of the left, which is smaller (cf. fig. 3, 4).

I will now describe the house of Ibrahim Effendi.

It was entered by a wooden door adorned with chip carving. The hinges were of hammered iron and the door was secured by a great square wooden bolt which could be pulled forward out of the wall by a ring attached to its end. This door opened on a little lobby. On the left was the kitchen, and behind this a cellar, entered by a hole in the wall. This was built up, but it was said that it had been used for keeping treasure, and was of some depth. On the right of the lobby was a living room, dimly lit by three small windows, set near the ceiling in splayed recesses of the very thick wall. The room was carpeted and surrounded by low divans. The fireplace was, I think, on the left; that is to say in the wall facing the windows. The walls were marked out into a frieze and panels by wooden divisions, and were painted with flowers and similar ornaments in an entirely Turkish style. On each side of the fireplace was a small recess with an arched top; these were in white stone carved with flowers. The ceiling was of wood, carved and



FIG. 3. — FAÇADE OF HOUSES OF CRYPTO-CHRISTIANS IN KROMNI (RIGHT-HAND PART).



4. FAÇADE OF HOUSES OF CRYPTO-CHRISTIANS IN KROMNI (LEFT-HAND PART).

painted in geometrical patterns. The room was naturally rather dark, but the general effect was good, and even luxurious; it seemed a typical *oda* in a good Turkish house. The only picture I remember was an enlarged photograph of the late master, Ibrahim Effendi himself. On the floor above this was a room similarly furnished, but plainer, though it had a fine ceiling; the walls were not painted. The windows were bigger, and it had one of the bow-windows which I have already mentioned. The divans were being used as beds. In this front part of the house there are no other rooms. So far we have seen only a well appointed house in the Turkish style. But behind these two rooms was a large room fitted up exactly in the manner of a typical house of the Pontic Christians, what they call τ' δσπίτ', the house *par excellence*. It was of its kind fine, large, and lofty; perhaps twenty feet high. As an essential feature of such a room is a hole in the roof, there could be no upper story, as in the front part of the house. The room was roughly square. The roof was of wood, with a small opening in the centre. This is made by leaving a gap between the poles, out of which the roof is made, and the square hole so formed is further contracted to an octagon by laying a further set of poles crosswise over its corners. This hole is called τὸ ρδανί, and is the only source of light; there are no windows at all. The roof outside was of course quite flat and made of mud. The opening, τὸ ρδανί, is kept clear by being capped with a large stone with a neatly cut hole in the middle. This detail I observed in the village of Imera. Exactly below this hole in the roof a round stone is set in the floor. This is cupshaped above, and has a hole in the centre which leads into a drain, and in this way any rain falling into the house through the ρδανί is carried away. This drainage stone is called either ἡ χωνεύτρα or by the Turkish word τὸ τζιονκούρ', *tshouqour*. The door was at the left-hand corner of the room. On the left as one entered was an arched recess so large as to make almost another room. The floor of this was raised a little by a step and in the centre of this step is the arrangement for a fire. This consisted of a clay-lined hole in the floor sunk a little way back from the step, this hole being in fact just like a large

pithos sunk in the floor up to its lip. Inside this the fire is made. Ventilation is supplied in the following way. At the very bottom of the sunken receptacle there is an orifice, and from this a tube passes horizontally, and comes out at the foot of the step. Air can thus pass in to the bottom of the fire and create a draught by which the fire is kept going. This sort of fireplace is called a *ταρτούρ'*. Above the fire was a second hole in the roof, led up to by a dome-like construction built up against the back wall of the recess. This carries off the smoke, and the draught up the chimney is sufficient to keep the main part of the room quite clear. This arrangement for cooking was in 1914 already old fashioned, and the *tandour* in Ibrahim Effendi's house had been built up and the fire arranged elsewhere. But in the house next to his, it was still in working order.

This recess with the hearth occupied the lefthand side of the room. Round the other three sides there ran a gallery, *τὸ μεσεντέρ'*, made of wood adorned with patterns in chip carving. Access to this was by steps, approached through a door at the near right-hand corner of the house. Below the gallery on the wall facing the door were shelves, *τὰ ρέχια* (pronounced *réschä*), and on them plates, copper vessels, and jars containing stores of food. The long cold winters of these Pontic highlands, when the houses were often snowed up, required ample provision of food of all sorts. On the other two sides of the house were great bins, *ἀρμάρια*, opening by lids; these also contained stores. In the far right-hand corner of the house was a door exactly answering to the one opening on the staircase to the gallery. But behind this second door was a cupboard which contained the family collection of icons, thus kept well out of the way. No Turkish visitor would even be allowed to enter this inner part of the house; he would naturally be received in one of the two front rooms; fitted up, as I have said, in the Turkish manner. The whole of this inner part of the house was semi-secret; no passing Turk would ever suspect that, behind the *oda* in which he was drinking his coffee, there was, as it were, a second house, and that fitted up entirely in the Christian manner. I should add that on the rails of the balconies were little brackets for lamps or candles.

Lastly in case of trouble the owner had another resource. In the far right-hand corner of the gallery of this inner room there was said to be an entrance to a cave, in which refuge might be taken in case of need. The back of the house was built up against the slope of the hill, so that this was quite likely to be true. The house next to this one was similarly arranged, but the fittings were not so rich, and there was less of the chip carving which ornamented nearly all the woodwork in Ibrahim Effendi's house. In front of each of these two houses the word Mashallah was written up several times, and the date 1241 in Turkish letters. This date corresponds to 1825 A. D.

This is the type of house usual in this part of Pontos. The houses in Sourmena and in the Of valley are quite differently fitted up, and much more akin to the Turkish arrangement, with the door at one end and the hearth at the other and divans on each side.

In front of these houses I saw a woman, no longer young, who had formerly been a Crypto-Christian. She was then known by the Christian name of *Τριανταφυλλιώ*, *Rose*; as an outward Moslem she had been called Fatimeh. Cuinet, writing in 1890, tells us that though these people declared themselves in the middle of the nineteenth century, some of them were still using Moslem names (1).

As far as I can learn these three were the most important bodies of real Crypto-Christians. No doubt there were smaller groups in other places, and occasionally we hear of their existence. Thus a doctor from Kozani who had travelled all over Turkey told my friend F. W. Hasluck of Crypto-Christians in Constantinople. They were « a community of about 400 in a quarter between Santa Sophia and the old Serai. The convincing detail to me is that he knew their trade, which is making *κομπολόγια* (rosaries) (2). » Another body of Crypto-Christians are the Spathiotai of Epeiros: they are mentioned by Janin in his paper in *Échos d'Orient*, to which I have already referred (3).

(1) Vital CUINET, *La Turquie d'Asie*, 1890, I, p. 12.

(2) This I quote from a letter written to me in October 1916. See his *Christianity and Islam*, p. 474, note 2.

(3) JANIN, p. 496. These Spathiotai are referred to by K. X. Σκεν-

But we must be careful to distinguish real Crypto-Christians from certain other religious types, who have sometimes been confused with them. In some cases the conversion to Islam was imperfect, in the sense that the people retained at least traces of their previous religion. Such people have a mixed religion, but there is no evidence that they do not believe equally in both the elements of which it is composed. Nor do they practise that concealment which is of the very essence of Crypto-Christianity. Here we must class a number of people near Grevena, who were compelled to Islamize about a hundred years ago by Ali Pasha, the so-called Vallahades. These people are Greek in language and in customs, and though they still preserve certain Christian practices, they are not Crypto-Christians: they are Moslems, whose conversion has been incomplete. Of their curious name there are several explanations, fanciful rather than convincing. (1)

Another case of this sort of imperfect conversion is recorded by Walpole (2). On the slopes of Mount Ocha in Euboea he observed five Albanian villages, quite small places with between twenty and thirty families in each. They were of Christian origin, but made a profession of Islam. But in fact the men did not practise the precepts of Islam, and the women were still professing Christians. Bérard again tells us of some Albanian Moslems who never went to mosque, but frequented a deserted chapel of St. Nicholas. The sacred object of their reverence was a chasuble, left there by a priest when the place was sacked by Turkish soldiers. (3)

We hear of another case of imperfect conversion from Guinet (4). There were, perhaps there still are, in the Kaza of Rizeh, to the east of Trebizond, some people called Hamchounlis, inhabitants, that is to say, of a place called

δέρης in his *Ἱστορία τῆς ἀρχαίας καὶ συγχρόνου Μοσχοπόλεως*, Athens, 1928, a book which I know only from a review in *Ἑπειρωτικά Χρονικά*, III, p. 243.

(1) See WACE and THOMPSON, *The Nomads of the Balkans*, p. 29; V. BÉRARD, *La Macédoine*, (1897), p. 20; and especially Mrs. M.M. HASLUCK in the *Contemporary Review* for 1924, pp. 225-232.

(2) WALPOLE, *Travels in Greece*, p. 292.

(3) BÉRARD, *op. cit.*, p. 110.

(4) GUINET, *op. cit.*, I, p. 120.

Hamchoun. They were Armenian-speaking Moslems : that is to say, they were Armenian Christians who had gone over to Islam. But they had for all that preserved some of their Christian rites. In particular, they baptized their children with consecrated water, carefully preserved for this purpose. The font was never allowed to become dry, but as the water evaporated it was constantly replenished with ordinary water.

There is a curious story of a village near Nevshehir. Here the people went over to Islam at the beginning of the eighteenth century, but they were as late as 1899 keeping the church in repair in case they should ever be able or inclined to revert to Christianity (1). We are reminded of the people of the Of valley keeping their Christian books ; at the beginning of the apostasy many of them no doubt preserved the holy books with a hope that they might one day be able to use them once more. And in such a forced conversion the people may well have found it impossible to destroy what they had held so sacred. Whether we ascribe their action to a sense of spiritual loss, to a yearning for their old way of life, to a vague sentiment, or to nothing better than a superstitious clinging to the externals of their old religion, such stories, like that of the ever-renewed font of the people of Hamchoun, give us a most moving glimpse of the struggles and hesitations of all these unfortunate people (2).

Such people showed a real love of their old religion : they relinquished it only with difficulty. Quite different from

(1) The account is in R. OBERHUMMER and H. ZIMMERER'S *Durch Syrien und Kleinasien*, 1899, p. 143.

(2) I find a similar case of incomplete conversion, but from Judaism, in the inhabitants of the village of Trachalla near Pergamus, described by MACFARLANE (*Constantinople in 1828*, p. 170). These people, who kept very much to themselves, lived entirely as Mahometans, but in addition kept the Sabbath by abstaining from any manner of work. Macfarlane says that they were forcibly converted at the time of the early Turkish conquests. HASLUCK in his *Christianity and Islam*, p. 473, calls them Crypto-Jews ; I think he is wrong ; the observance of the Sabbath is not enough ; nor is there any sign that they made a secret of observing it ; their practice was quite well known. They are for me simply a case of incomplete conversion.

them, at least in principle, are those people of less strong feelings, who show themselves almost indifferent in religious matters. And these too have been, but should not be, confounded with the Crypto-Christians. For this indifferentism there is a certain amount of evidence among the Albanians. Ami Boué has spoken of their Crypto-Christianity (1), but the facts point much more to incomplete conversion, or even to sheer indifference, or to a desire to get the best from both sides. Such people go either to a church or to a mosque as their interest prompts. So far as they frequent either of their own will, they do so because they believe that there is something in both creeds, and are determined that they will not be, so to say, behind the door when either the Christian priest or the Moslem Hoja is handing out his particular brand of benefit. This was remarked some two hundred years ago by Lady Mary Wortley Montague (2), and is very different from the clinging to a few of the old rites by the imperfectly converted. It is likely that shrines and sanctuaries celebrated for works of healing would make their influence felt in the direction of this indifferentism. No one would want to give up the chance of being healed, simply because the means of healing were in the hands of clergy of an opposite camp, and it is in fact precisely to such places of healing that every one goes, irrespective of personal religion. And when a woman has a sick child to be cured, she is not, as Hasluck has said, likely to be very particular about theology (3).

Sometimes at a period of general apostasy a few families stood out, and this would give to a stranger the impression of a mixture of the two religions. Thus Hahn tells us that some thirty-five Albanian villages east of Premeti, the district called Karamatades, Islamized under pressure in 1760, but that some few families resisted (4).

(1) Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, 1840, vol. III, pp. 407, 8.

(2) *Letters*, XXVII, from Adrianople.

(3) HASLUCK, *Christianity and Islam*; chap. VI, *Christian Sanctuaries frequented by Moslems*, and chap. VII, *Moslem Sanctuaries frequented by Christians*.

(4) J. G. VON HAHN, *Albanesische Studien*, p. 36.

For people strong enough to carry it through, a foot in each camp had certain advantages. Moslems did not pay the military tax: Christians were not subject to military service. For these reasons there were, it has been said, certain villages in Albania, where the tax-collector had to report that all the people were Moslems, and the recruiting officers found that they were all Christians. Whichever religion they were for the moment professing, the Albanians were apt to be so well able to look after themselves, that the government officials had to take their word for it, and retire thankful that no worse happened to them.

But however sorely the Christians of Turkey may have been torn between their personal interests and their traditional religion, there was always an influence at work which tended to promote at least some degree of syncretism between the two religions. This was the work of the dervishes. Some of these orders preached more or less openly the equal claims of all religions, and among them were the Bektashi dervishes who were especially strong in Albania (1). A great deal of evidence for dervish doctrine tending towards indifferentism and the doctrine that salvation was to be won by faithfulness to a man's own religion, whatever it was, has been collected by Georg Jacob in his book on the Bektashi (2). He tells us for example that there was in

(1) HASLÜCK, *Christianity and Islam*; chapters XL-XLIV on the Bektashi.

(2) The book is Georg JACOB, *Die Bektaschijje in ihrem Verhältniss zu verwandten Erscheinungen*, in the *Abhandlungen der Philosoph.-philolog. Klasse d. k. bayer. Akademie d. Wissenschaften*, XXIX, 1909, Abt. III (pp. 1-52). In which see especially the section on p. 29 ff., called *Islamischer Kryptochristianismus*. On p. 32 he quotes, but as an anonymous book, the *Tractatus de moribus conditionibus ac nequicia Turcorum* by BARTHOLOMAEUS GEORGIEVITS, printed by Conrad Fyner at Urach in about 1481. The author was in Turkey between 1437 and 1458 and in Chap. XX describes the indifferentist doctrines of the fourth, the Hurufiye, sect of dervishes. He says: *Quarta autem generacio eorum lingua horife dicitur, quod heresim sonat; quorum opinio est quod unusquisque salvatur in lege sua et unicuique genti seu nationi lex data est a Deo in qua salvari debet, et equaliter omnes leges bone sunt eas observantibus, nec aliqua est proferenda quasi melior aliis*. But these views were

Chios in the fifteenth century a famous dervish who frequented churches and signed himself with the cross. And in the year 1416 there was a dervish rising in western Asia Minor, and the doctrine was preached that it was impious to make any distinction between the various messengers of God. Such teaching would produce people who would try to combine both religions, but could only be called Crypto-Christians so far as they would under pressure tend to conceal the Christian elements in their faith and practice.

Crypto-Christianity has also been claimed for some of the tribes in Asia Minor who profess more or less unorthodox forms of Islam. Against this tendency to exaggerate the number of Crypto-Christians in Asia Minor Hasluck has given a useful warning (1). In a paper on these tribes, which are supposed, but only supposed, to have originally professed Christianity, he has pointed out that whatever practices they have unorthodox to Islam are in fact to be referred either to a primitive (pre-Christian) stratum of religion, or to the Shia branch of Islam. These practices and beliefs are too often taken as Christian in origin, and even as a mark of the Crypto-Christianity of their professors.

We can thus distinguish on the fringes of genuine Crypto-Christianity several different attitudes towards the struggle between the two religions. Apart from « heterodox tribes »

regarded as heretical, and the dervishes sometimes even burned for holding them, which they generally did in secret only. Of the Hurufiye dervish in Chios the author says: *Cuius generacionis unum reperi dum essem in Chyo qui intrabat ecclesiam cristianorum et signabat se signo crucis, et aspergebat se aqua benedicta, et dicebat manifeste, vestra lex est ita bona sicut nostra, quod nullus alterius opinionis Turcus pro vita sua faceret.* For the dervish rising of 1416 Jacob quotes Ducas, (chap. XXI, in Bonn edition, p. 112) who tells us that the leader declared that *δστις τῶν Τούρκων εἶποι ὅτι Χριστιανοὶ οὐχ ὑπάρχονσι θεοσεβεῖς, οὗτος ἀσεβής ἐστι.* This man too preached in Chios and, though Ducas calls him *τις τῶν Τούρκων ιδιώτης καὶ ἄγροικος*, he might be the same as the Hurufiye dervish just mentioned. For syncretistic ideas in the thought of the dervishes, see HASLUCK, *Christianity and Islam*; p. 377 for the Mevlevi and p. 438 for the Bektashi.

(1) In the paper *Heterodox Tribes of Asia Minor*, published in the *Journal of the Royal Anthropological Society*, LI, 1921, pp. 311, ff.

found by Hasluck to have no connexion at all with Christianity, we have (a) the adherents under dervish influence of a mystical syncretism between the two religions; and these shade off into (b) the great class of indifferents: both types are markedly to be found among the Albanians. Then everywhere we find (c) the people on a relatively much lower religious level, who are anxious for all that can be got in the way of spiritual but especially material help from whatever holy man and holy places and rites may be at hand. Here we may place the imperfectly converted. Setting all these aside, we are left with the genuine Crypto-Christians; people who *ex animo* believe in Christianity and hate Islam, but who yielded to pressure and did their best to enjoy both worlds.

And even here we may discern certain differences. The three great bodies of Crypto-Christians, of whom I have been speaking, are by no means quite alike. Of them all the Cypriot Linobambakoi are the least interesting. I do not know the Cypriots well, but of all the three they seem to me to have had the mildest character: their submission was for the sake of peace, and had not much of the heroic about it: I have the impression that they were always rather a joke to their fellow Christians. Their very names point this way. Such nicknames, like the way in which their pigs were called *συμπένθεροι*, were just little evasions, by which life was made possible and even amusing. One is reminded of the way in which in Belgium during the German occupation a secret press was carried on under the noses of the less intelligent invaders. Of this sort of thing many examples can be found. In the publications of the *Φιλολογικὸς Σύλλογος* of Constantinople we find sometimes *ξένοι* written where the song should really have *Τοῦρκοι*, and a couple of asterisks serves to mark the forbidden name of *Ἁγία Σοφία*. The Greeks of Asia Minor too had derogatory names for the Turks; I cannot help quoting an amusing entry in a book on Ferteke near Nigde; the book was published in Athens (1). In the glossary we read *ποφῶ = ἀποθνήσκω · λέγεται περὶ ζώων καὶ ἀλλοθρήσκων*.

(1) *Τὰ Φερτάκαινα, ὑπὸ Σωκράτους Κρινοπούλου*, Athens, 1889, p. 69.

Far otherwise were the Kourmoulides of Crete. The Cretan Christians were in continual insurrection; nowhere else was the struggle against the Turk so continuous or so heroic. The Kourmoulides did not live an obscure life in the island; they were one of the leading families, feared and respected, and on occasion they were ready to risk the martyrdom which befell the four youths of Melabes.

The Stavriotai of Pontos are the most important of all. If the Linobambakoi represent the comedy of the Crypto-Christian way of life, the Stavriotai represent its tragedy. Most earnestly Christian, these people felt that they represented a remnant of the higher civilization of their country, and that only by concealment could they keep together, and avoid the danger of such a catastrophe as overwhelmed the Christianity of the Of valley in the wholesale apostasy of the seventeenth century. The problem of the Cypriots has been solved by a foreign rule, under which men of both creeds can live together. In Crete a complete Christian victory has involved the disappearance of the Moslems, who could perhaps have hardly understood the notion of equality. In Pontos the superior culture has perished: at first by the slow strangulation of the reformed Turkish government during the years between the New Turk revolution and the outbreak of the Great War, and after the war by the clean sweep of wholesale exile. What has survived of the population has now been settled under entirely fresh conditions in free Greece. With the old conditions which forced them into existence, the Crypto-Christians of Turkey have now disappeared for ever from the land.

In the most general terms, the phenomenon of Crypto-Christianity is a special and extreme example of the way in which the Greeks themselves survived, and brought their religion and culture triumphantly through the oppressive nightmare of Moslem rule, by judiciously yielding to the storm and using their wits to save their lives. I will end this paper by a Cretan story into which the Greek has put the feeling that it was only by outward compromise that he could hope to survive. God made all the trees of the wood. The wind blew and the trees yielded and bent; all but the fir tree, which remained rigidly upright. God said: « Why

will not you bow before my wind like the rest of the trees? Stand upright if you will, but if you do break, my sentence is that you shall never be able to send out a fresh shoot; a break shall be fatal». And so it is: a broken fir-tree dies; the other trees revive from their ruin. Crypto-Christianity was one of the ways discovered by the instinct of national self-preservation for avoiding the fate of the fir-tree.

R. M. DAWKINS.

CHRONIQUE

LA QUESTION DU PARISTRION

OU

CONCLUSION D'UN LONG DÉBAT (1).

M. V. N. Zlatarski, l'illustre historien de Sofia, nous a fait l'honneur de s'occuper dans trois études récentes, publiées en bulgare, des opinions que nous avons exposées à plusieurs reprises sur la situation politique de l'empire byzantin à la frontière du Bas-Danube, à partir du x^e siècle.

L'étude principale dans laquelle le savant bulgare combat ces opinions porte le titre : *Situation politique de la Bulgarie du Nord pendant les xi^e et xii^e siècles*, extr. de l'*Izvestija* de la Société historique, Sofia, 9 (1929). C'est surtout à celle-ci que répondent les considérations qui suivent. Les deux autres études seront analysées à leur tour, au cours de cet exposé. L'une est intitulée : *Le sceau de plomb de Simeon Vestes, catépan de Paristrion*, Šišicev Zbornik, Zagreb 1929, 143-148 ; l'autre : *Addition chronologique d'un manuscrit grec du milieu du xi^e siècle*, *Byzantinoslavica*, 1 (1929), 22-34.

I

Dans les premières pages de son travail principal, M. Zlatarski, partageant l'opinion surannée du savant russe Skabalanović, s'étonne de nous voir affirmer que la Bulgarie conquise par le Bulgaro-ctone a été divisée en deux thèmes, bien que Skabalanović en ait compté trois. Mais, comme nous l'avons déjà déclaré en 1926 (2), les opinions de ce savant sont de simples affirmations, dénuées

(1) Communication lue à l'Académie Roumaine, séance du 2 avril 1932.

(2) *A propos des duchés byzantins de Paristrion et de Bulgarie*, dans *Revue hist. du Sud-Est européen*, 3 (1926), 321-325.

de tout fondement scientifique. Skabalanović prétend (pp. 228-230) que, en dehors des thèmes de « Bulgarie » et de « Paristrion », il y en a encore eu un, celui de « Sirmium » ou « Belgrade », que Basile II aurait rétabli en 1024. Cette opinion s'appuie sur le passage de Cedrenus, d'après lequel Constantin Diogenes, après avoir tué Sermon, qui commandait à Sirmium, a été mis à la tête du territoire conquis (*καὶ ὁ Διογένης ἄρχειν ἐτάχθη τῆς νεοκτήτου χώρας*) (1). Il aurait été par conséquent le premier gouverneur de ce « thème ». Un autre serait Romanos Diogenes, et l'argument de Skabalanović appuyant cette assertion est tiré du passage d'Attaliates, qui nous informe que Diogenes, tramant une conspiration contre Constantin X Doucas, a cherché à gagner le concours des Petchénègues (chez Attaliates : *Sauromates*), car *il leur était connu de la stratégie voisine, du temps qu'il leur avait fait la guerre, en commandant aux villes d'auprès du Danube* (*διὰ τὸ ἐκ τῆς ἀγγιθόρου στρατηγίας προεπιγινώσκεσθαι τοῦτον αὐτοῖς, ὅποτε τῶν περὶ τὸν Ἰστρον ἄρχων πόλεων τούτοις ἀντεπολέμησε*) (2). Pour Skabalanović les « Sauromates » d'Attaliates étaient les Hongrois et, par conséquent, les villes danubiennes sur lesquelles s'était exercé le commandement de Romanos Diogenes ne pouvaient être que celles de Sirmium. En réalité, comme nous l'avons prouvé dans un article récent (3), les « Sauromates » étaient les Petchénègues et Diogenes avait commandé dans le Paristrion. En tombant dans cette confusion, le savant russe ne pouvait voir naturellement en Nicéphore Botaneiates, dont l'historien byzantin nous dit ailleurs (4) qu'il exerçait le commandement sur les villes danubiennes, qu'un gouverneur de Sirmium, et c'est là pour lui un autre argument en faveur de sa thèse. Mais Botaneiates a été de fait, comme nous l'avons démontré dans le susdit article, le commandant du thème de Bulgarie. L'expression d'Attaliates ne prouve qu'une chose : c'est que l'autorité du chef militaire du thème de Bulgarie s'étendait aussi sur les villes du bord du Danube du côté de la Serbie actuelle, ce qui confirme une fois de plus notre opinion que

(1) II, 476 Bonn.

(2) 97, 19 Bonn.

(3) *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien: Romanos Diogenes und Nikephoros Botaneiates*, « Festschrift A. Heisenberg », *Byzant. Zeitschr.*, 30 (1930), 439-444.

(4) 83, 10 sqq.

Sirmium, Niš, et d'autres villes étaient, au moins au xi^e siècle, sous l'autorité du commandant de Skoplje.

Quelques autres arguments de Skabalanović sont de la même valeur. Voilà pourquoi nous nous maintenons à notre opinion. Le territoire de la Bulgarie, intégralement conquise par Basile II, a été réellement séparé en deux unités militaires : l'une entre le Danube et les Balkans, connue sous le nom de Paristrion et dont le chef résidait à Dorostolon (Dristra), l'autre vers l'Ouest de la Péninsule Balkanique, ayant à sa tête le duc ou catépan de Skoplje. Si nous trouvons à Sirmium aussi un stratège, comme nous en rencontrons dans tant d'autres villes de la Péninsule, nous ne devons pas croire qu'à tous ces endroits il y ait eu des « thèmes » ; car, en ce cas, nous serions forcés d'admettre qu'il y en a eu aussi à Niš, à Serdica, à Philippopolis etc., parce que, dans les combats livrés par les Byzantins auprès du Danube, il est souvent fait mention des stratèges de ces villes. La Sigillographie les atteste aussi. Mais on sait bien que dans toutes les places fortes qu'il avait conquises, Basile II a eu soin d'établir ses généraux (1). Tous les chefs des régions qui gravitaient autour de la vallée du Vardar étaient subordonnés au commandant de Skoplje. Cela résulte d'une manière frappante du passage de Skylitzes où nous lisons que le duc de Skoplje, Nicéphore Karantenos, informé de la révolte des Bulgares et de la proclamation de Bodin comme empereur, à Prizren, rassembla les stratèges qu'il avait sous ses ordres, et se mit en marche vers Prizren (*ὄπερ ἀκούσας ὁ ἐν Σκοπίοις διέπων τὴν ἀρχὴν τοῦ δουκὸς Νικηφόρος ὁ Καραντηνός, τοὺς ὑφ' αὐτὸν στρατηγούς παραλαβὼν ἄπεισιν εἰς τὰ Πρισιδιὰνα*) (2). C'est ce qui nous explique son titre de *δουξ (κατεπάνω ou πραίτωρ) τῆς Βουλγαρίας*, parfaitement identique à celui de *δουξ Σκοπίων* qui apparaît parfois dans les sources ; c'est ce qui nous explique aussi le terme spécial dont les historiographes byzantins se servent pour désigner les armées commandées par lui : elles sont pour eux les *forces* (ou les *armées*) *bulgares*, c'est à dire du thème de Bulgarie, *αἱ Βουλγαρικὰ καὶ δυνάμεις, τὰ Βουλγαρικὰ στρατεύματα*, — les garnisons des cités du rayon de commandement de Skoplje. Le fait que Diogenes, bientôt après la mort de Basile II, fut transféré du Sirmium comme *δουξ τῆς Βουλγαρίας*, pour défendre la région contre les razzias

(1) Cf. Cedrenus, II, 452, 8 ; 453, 3 ; 453, 16 et 21 ; 454, 13 ; 467, 24 ; 468, 4.

(2) 715, 22.

des Petchénègues, pourrait être une indication de la subordination du poste de Sirmium à celui de Skoplje.

M. Zlatarski n'admet pas que le Paristrion soit une unité en soi tout à fait distincte du thème de Bulgarie et que, appuyé sur la place forte de Dristra, il ait déjà appartenu aux Byzantins du temps de sa conquête par Tzimiskes. Le savant historien nous objecte que nous ne tenons pas compte de la révolte des Bulgares en 976, qui avait soustrait à la domination byzantine la Bulgarie du Nord-Est et l'avait réunie au pays libre de l'Ouest. Mais on sait bien aujourd'hui ce que peut valoir cette hypothèse de la « Bulgarie occidentale », que l'article récent de M. Anastasijević a réduite à ses justes proportions (1). Quant à la révolte de 976, elle n'a jamais eu d'écho dans la contrée conquise par Tzimiskes. Les textes se taisent complètement là-dessus. Même plus tard, pendant les guerres atroces de Basile II, Dristra resta toujours en dehors de toute action militaire. M. Zlatarski est forcé de reconnaître lui-même qu'à l'occasion de l'expédition dirigée en 1001 par Nicéphore Xiphias vers les régions du Pont on ne parle guère de Dristra ; mais il ajoute que, si l'on n'en dit rien, c'est qu'évidemment Xiphias « n'a pu la soumettre ». Dristra aurait donc été réunie pendant 25 ans à la Bulgarie occidentale. Cette hypothèse est contredite par toute l'histoire des guerres soutenues par Basile II. Il n'y a pas eu de forteresse qui lui résistât jusqu'au bout. Toute les fois que ses armées étaient écrasées devant une place forte, il faisait venir d'autres armées, et la lutte ne cessait pas avant que la position ne tombât entre ses mains. Comment pourrait-on admettre que Dristra seule, d'une importance stratégique si considérable, fut attaquée sans succès et ensuite totalement négligée ? Les batailles livrées dans toute la Péninsule, ville par ville, sont si minutieusement décrites par les sources que leur silence serait inadmissible, si quelque attaque sans succès avait eu lieu contre Dristra. La seule explication possible est celle que nous avons donnée. Vers la fin des luttes du Bulgaroctone, un chef byzantin est attesté à Dristra : c'est Tzitzikios, fils de Théodat l'Ibérien. Cedrenus affirme que l'empereur, en revenant de Castoria (1017), reçut une lettre de la part de ce général, qui l'avertissait que l'un

(1) *L'hypothèse de la Bulgarie occidentale*, dans *L'Art byzantin chez les Slaves. Les Balkans, premier recueil dédié à la mémoire de Th. Uspenskij*, Paris, 1930, p. 30 sqq.

des chefs bulgares, Krakras, avait rassemblé une grande armée, s'était joint à Jean Vladislav et, ayant acquis le secours des Petchénègues, se préparait avec eux à l'attaque. L'empereur prit immédiatement les mesures dictées par les circonstances. Le fait est trop évident pour être contesté. M. Zlatarski essaie de l'évincer philologiquement. Cedrenus nous dit expressément : *ἔδέξατο γὰρ καὶ γράμμα τοῦ στρατηγοῦντος ἐν τῷ Δοροστόλῳ Τζιτζικίου* (1). Le savant bulgare estime que le participe *στρατηγῶν* ne peut signifier que « le commandant d'une armée se trouvant par hasard à Dorostolon, » qu'il ne pourrait donc s'agir d'un commandement permanent de la cité.

Mais le verbe *στρατηγεῖν* signifie : « exercer les fonctions de stratège » et désigne ici le chef (*στρατηγός*) de la garnison de Dorostolon. Les exemples en sont nombreux chez Cedrenus. Lorsque Jean Vladislav est tué au siège de Dyrrhachion, le stratège de la ville en avertit l'empereur. Nous trouvons chez le chroniqueur la même expression, et à Dyrrhachion, assiégée par les Bulgares, il devait y avoir un commandant : *μηνοθένης δὲ τῷ βασιλεῖ τοῦ θανάτου τοῦ Ἰωάννου διὰ τοῦ στρατηγοῦντος Δυρραχίου Νικῆτα πατρικίου τοῦ Πηγωνίτου* (2). Ailleurs, en parlant de Prouisien le bulgare, stratège du thème des Bucellaires, l'auteur se sert de la même forme verbale au lieu du nom : *ὁ δὲ τοῦ Σκληροῦ Ῥωμανοῦ υἱὸς Βασίλειος πατρικίος, προσκρούων τῷ μεγίστῳ Προυσιανῷ τῷ Βουλγάρῳ στρατηγοῦντι Βουκελλαρίων* etc. (3). La même expression revient quand il nous parle de Bardas, le duc de Chaldée : *ἐγένετο δὲ καὶ ἕτερα τις ἀποστασία κατὰ τοῦ βασιλέως ἐν Χαλδίᾳ, ὑποθήκη τοῦ στρατηγοῦντος αὐτῆς Βάρδα πατρικίου τοῦ Βοῖλα* (4). Il y a d'autres exemples, de la même construction syntaxique, ainsi : *καὶ Δαβίδ τοῦ ἀπὸ Ἀχριδῶν στρατηγοῦντος Σάμου καὶ Νικηφόρου τοῦ Καβασίλα δουκὸς ὄντος Θεσσαλονίκης* (5) ; *ἐν δὲ Φιλιππουπόλει τὸν πρωτοσπαθᾶριον Νικηφόρον τὸν Ζιφίαν στρατηγεῖν ἔταξε* (6) ; *Νικηφόρος ὁ Ζιφίας τῆς Φιλιππουπόλεως τότε στρατηγῶν* (7). Sous le règne de Romanos Argyros, Michel Spondyles, qui commandait à Antioche, subit une grande défaite de la part des Arabes, ce qui détermina l'empereur à conduire en personne une expédition contre eux. Cedrenus, en nous relatant

(1) II, 465, 16.

(2) II, 467.

(5) II, 479.

(3) II, 483.

(6) II, 454.

(4) II, 302.

(7) II, 457.

le fait, dit, en son style habituel : πτώσις οὐ μικρὰ γέγονε τοῦ Ῥωμαϊκοῦ στρατοῦ ἐν Συρίᾳ, στρατηγηοῦντος τῆς μεγάλης Ἀντιοχείας Μιχαὴλ τοῦ Σπονδύλη (1). Nous savons par le même auteur que Spondyles avait été promu, quelques années auparavant, duc d'Antioche : προεβάλετο δὲ καὶ δοῦκα Ἀντιοχείας ἐδνοῦχόν τινα Σπονδύλην λεγόμενον (2).

Nous pourrions multiplier les exemples, mais ceux que nous avons cités suffisent à constater l'erreur philologique de l'historien bulgare. Il est par conséquent hors de doute que Tzitzikios était à Dorostolon le commandant de la garnison qui occupait à ce moment-là la cité.

L'unité administrative politique de la Bulgarie, conservée même après la conquête réalisée par Basile II, est une opinion chère au savant de Sofia. Il la soutient dans l'histoire qu'il a consacrée au peuple bulgare aussi bien que dans ses différentes études. Pour produire un argument de plus en faveur de cette opinion, M. Zlatarski invoque l'unité de l'administration religieuse de la Bulgarie et essaie de la prouver par le fait que la métropole de Silistrie, même si elle fut sous la dépendance du patriarche de Constantinople, ne l'a été que pour peu de temps (3). L'historien donne pour cela aux chrysobulles de Basile II une interprétation forcée. La décision proclamée par l'empereur dans son second *σιγίλλιον* que tous les évêchés bulgares, appartenant autrefois à la domination des tzars Pierre et Samuel, soient réunis à l'Archevêché d'Ochride (4), milite justement contre l'opinion de notre historien. La liste publiée par Gelzer — B. Z. 1 (1892) — est à cet égard décisive ; bientôt après le rétablissement du diocèse de l'Archevêché bulgare, par le *σιγίλλιον* de Basile II, Dristra devient une métropole soumise au patriarcat œcuménique, comme Gelzer l'a nettement montré (5). Nous ne sommes d'ailleurs pas le seul à réfuter l'opinion de M. Zlatarski (6). L'unité administrative de l'État détruit par Basile II est démentie par l'existence irrécusable des deux duchés byzantins,

(1) II, 488.

(2) II, 481.

(3) P. 7 de l'article principal.

(4) GELZER, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche*, dans *Byz. Zeitschr.*, 2 (1893), 44.(5) *Ibid.*, p. 55.(6) Cf. le compte-rendu consacré par DÖLGER — *Byz. Zeitschr.*, 31 (1931), 443-445 — à l'article de M. ZLATARSKI sur la structure politique de la Bulgarie et la situation du peuple bulgare immédiatement après la conquête du pays par Basile II, publié en russe, dans *Seminarium Kondakovianum*, 4 (1931).

de Paristrion et de Bulgarie, que nous attestent sans réplique l'historiographie de même que la Sigillographie.

II

Le savant historien reconnaît bien l'existence du duché de Paristrion, mais il ne l'admet que vers la fin du XI^e siècle et non à partir du commencement de ce siècle, contrairement à ce que nous avons établi dans nos études antérieures. Nous avons cité toute une série de commandants du Paristrion, et M. Zlatarski se donne la peine de les écarter tous, pour arriver à Romanos Diogenes, le seul qu'il ne refuse pas d'admettre, pour la simple raison que celui-ci ne contredit pas sa thèse.

Afin de suivre systématiquement son argumentation, du moment que la question présente une importance de premier ordre en ce qui concerne la domination byzantine sur les régions du Bas-Danube, nous résumerons d'abord une à une toutes ses objections.

1. Pendant le règne de Basile II et de ses successeurs immédiats, il n'y a pas eu d'organisation propre du territoire Nord-Est de la Péninsule Balkanique, car ce territoire dépendait, prétend M. Zlatarski, du catépan ou duc de Skoplje. C'est ce que nous prouvent les titres des chefs de Dristra ; Tzitzikios, stratège de Dorostolon, était un simple chef d'armée de la Bulgarie.

2. Siméon Vestes, identifié par nous avec le dignitaire du même nom vivant vers 1030-1040, n'a pu être qu'un autre personnage, qui doit avoir vécu dans la seconde moitié du XI^e siècle.

3. Katakalon Kekaumenos, cité par nous comme chef du territoire paristrien, avait été un simple *archôn*, comme il y en avait d'autres, dans d'autres parties de la Bulgarie, subordonnés tous au stratège de ce thème.

4. Michel, « fils d'Anastasios », mentionné à Dorostolon, ne peut être, selon l'avis de notre historien, que Michel Akolouthos, qui, jouant un rôle dans la seconde moitié du XI^e siècle, se prête mieux à soutenir sa thèse.

5. Basile Apokapes, qui figure immédiatement après comme stratège de Paristrion, est supprimé aussi.

6. Romanos Diogenes, présenté par Attaliates comme *ἀρχων τῶν περὶ τὸν Ἰστρὸν πόλεων*, est, pour le savant bulgare, le premier *archon* du Paristrion. C'est seulement à ce moment-là,

à savoir au commencement du règne de Constantin X Doucas, que la région aurait été débarrassée des Petchénègues et transformée en une unité administrative indépendante (c. 1060). On ne sait plus qui lui succéda dans le thème, mais il est très probable, ajoute M. Zlatarski, qu'Apokapes, mentionné par Attaliates à côté de Nicéphore Botaneiates, a commandé dans le Paristrion. Quant à Botaneiates, il ne l'admet pas comme duc de Bulgarie, sous prétexte que c'était, à cette époque-là, Andronikos Philokales qui commandait le thème.

7. En conclusion, M. Zlatarski estime avoir prouvé : a) Que le titre de la région, entre les années 1017-1060, a été celui de *αἱ περὶ* (ou *κατὰ τὸν Ἰστρον πόλεις*, ou bien *αἱ ἐν τοῖς Ἰστρικοῖς χεῖλεσι πόλεις*, ou *αἱ παρίστριοι πόλεις*. C'est à peine à partir de 1060 qu'apparaît le terme de *ὁ Παρίστριοι*, ensuite, chez Anne Comnène, celui de *Ἡρίστριον* ou *Παραδοῦναβον*, « qui est une traduction du vieux terme bulgare Подунавие ». b) Il n'y a point de preuve que le siège permanent du chef byzantin ait été à Siliesie. Ce chef ne porte d'ailleurs pas le titre de *duc*, mais celui d'*archon*, « titre purement militaire ». Jusqu'en 1060, le commandant de Dristra a été soumis à l'autorité de celui de Bulgarie. c) Après 1075 les Petchénègues et les Coumans passent en masse le Danube, et le territoire paristrien reste perdu pour les Byzantins jusqu'à l'anéantissement des Petchénègues à Lebounion (en avril 1091). C'est alors seulement qu'un nouveau duc de Paristrion, Léon Nikerites, apparaît dans les sources.

Nous allons examiner de près toutes ces objections.

III

1. M. Zlatarski doute que la contrée située entre les Balkans et les bouches du Danube ait pu avoir sous Basile II et ses successeurs immédiats une organisation propre, parce qu'elle dépendait, à son avis, du catépan ou duc de Bulgarie. Cela résulterait même des titres des commandants de la contrée. Si, en 1017, Tzitzikios est mentionné comme stratège à Dorostolon, il ne peut être considéré que comme un chef d'armée qui s'y trouvait temporairement ou plutôt incidemment. L'historien bulgare n'avance, évidemment, pas le moindre argument à l'appui de son affirmation. Mais il n'existe pas de texte qui nous fasse voir que le territoire commandé par le stratège de Dristra ait été soumis au duc de Bulgarie. Ce

territoire constitua, au contraire, une unité militaire nettement distincte de l'organisation politique de l'Ouest de la Péninsule. Un passage de Cedrenus est tout à fait explicite à cet égard. En 1048, Kegen passe le Danube avec ses bandes de Petchénègues et entre au service de l'empire ; le chef légitime des barbares, Tyrāk, envoie une ambassade de protestation à Constantinople. L'empereur lui refusa toute satisfaction et, comme il s'attendait à une réaction du barbare, il expédia des lettres à Michel, le commandant de la région, et à Kegen, à qui il avait cédé quelques forteresses dans la même région, en leur ordonnant de bien surveiller les rives du fleuve ; si les barbares se ruiaient avec de grandes forces sur le pays, ils devaient l'en aviser sur le champ par des lettres, pour qu'il leur envoyât des troupes de l'Ouest, qui les aideraient à empêcher les Petchénègues de passer le fleuve : *ἵνα καὶ ἀπὸ τῶν δυτικῶν ταγμάτων ἐκπεμπόμενά τινα σὺν αὐτοῖς εἰργῶσι τοῖς Πατζινάκαις τὴν τοῦ ποταμοῦ διάβασιν* (1). L'empereur fait partir en même temps cent trirèmes pour monter la garde sur le Danube.

Les prévisions du basileus se réalisent. Le fleuve étant gelé, les Petchénègues passent en nombre considérable dans l'empire et les armées de la contrée sont incapables de les arrêter. Michel écrit à l'empereur, en demandant des renforts. Il les reçoit en effet, car le basileus mande au stratège d'Andrinople, Constantin Arianites, de même qu'au gouverneur de Bulgarie, Basile Monachos, de courir, le premier avec ses « troupes macédoniennes », le second avec ses « forces bulgares », au secours de Michel.

Il est donc évident que le stratège de Dristra n'était pas surbordonné à celui de Skoplje. Il communiquait directement avec l'empereur, comme le faisaient tous les chefs des thèmes-frontières de l'empire. Toutes les fois qu'on trouve, au cours des luttes acharnées livrées aux Petchénègues et aussitôt après aux Coumans, à côté du chef de Paristrion celui de Bulgarie — comme, par exemple, Basile Synkellos (Monachos) à côté de Romanos Diogenes (2), Nicéphore Botaneiates à côté de Basile Apokapes (3), — l'explication est toujours la même : vis-à-vis du nombre considérable des barbares, l'armée du thème n'était pas capable de leur résister à elle seule. Les premiers qui couraient au secours étaient naturellement

(1) II, 585.

(2) Attal., 97.

(3) SKYLITZES, 654.

les contingents voisins de Thrace et de Bulgarie. On leur ajoute parfois d'autres troupes, expédiées de Constantinople, et, pour assurer l'unité de commandement, l'empereur imposait à toutes ces forces un chef suprême, le *στρατηγὸς ἀποκράτωρ* ou *παντὸς στραποῦ ἡγεμών*, comme nous l'attestent d'une façon claire les textes.

En ce qui concerne le titre militaire de Tzitzikios, il a été suffisamment éclairci plus haut. Le participe du verbe *στρατηγῶ* ne peut signifier qu'une chose: le chef auquel ce participe se rapporte exerçait les fonctions d'un *στρατηγός*, d'un commandant militaire de la région. Cette opinion est partagée aussi par le collègue de M. Zlatarski, par M. Mutafčiev, qui n'est cependant pas un adepte de nos opinions. M. Mutafčiev considère, en vérité, le thème frontière du Paristrion comme une création du Bulgaroctone (c. 1000-1003) (1).

Un autre stratège de Dristra, indiqué par un sigille publié par Pančenko (2) — *Κύριε βοήθει Θεοδώρω πριμικηρίῳ καὶ στρατηγῶ Δίστρας*, — est purement et simplement supprimé par M. Zlatarski, qui l'identifie à Tzitzikios (3). Pančenko a daté le sigille du x^e-xi^e siècle; nous avons donc affaire à un contemporain de Tzitzikios, mais une identification de ces deux personnages est inadmissible. Leurs noms différents s'y opposent. Tzitzikios est le fils de Théodat l'Ibérien, cité par Cedrenus avec le rang de Vestes au temps de Constantin VIII (4). Deux de ses neveux, dont l'un, Barasbatze l'Ibérien, fut, sous Michel IV, stratège d'Édesse (5), sont aussi mentionnés par le même chroniqueur (6). L'identification proposée par M. Zlatarski est, je le répète, inacceptable.

2. *Siméon Vestes* qui, dans la légende d'un sceau publié par Mordtmann (7), porte le titre de *κατεπάνω τοῦ Παραδουνάβου*, a été certainement l'un des chefs du thème danubien. M. Zlatarski lui consacre un article spécial (Šišicev Zbornik, Zagreb 1929, 143-148), pour combattre l'identification proposée par nous pour ce personnage. A notre avis, il est très probable qu'il est le même

(1) Voy. son compte rendu concernant le sceau de Siméon Vestes, dans *Byz. Zeitschr.*, 31 (1931), 220.

(2) *L'Izvestija* de l'Inst. Archéol. russe de Constantinople, 8 (1903).

(3) Voy. la note de la page 5 de son travail.

(4) II, 483.

(5) II, 520.

(6) II, 488.

(7) *Ἑλληνικὸς φιλολ. σύλλογος* de Constantinople, suppl. au t. 17 (1886), 144.

que l'homonyme qui joua un rôle si important au temps des empereurs Constantin VIII, Romanos III Argyros et Michel IV le Paphlagonien. A l'avènement de Constantin VIII il fut promu au rang de *proedros* et exerça les fonctions de *δρογγάριος τῆς βίγλης*. Romanos Argyros (1028-1034) le mit à la tête des troupes de l'Orient, *δομέστικος τῶν σχολῶν*. Au commencement du règne de Michel IV le Paphlagonien, nous le rencontrons avec le rang de *πρωτοβεστιάριος* (1), obtenu, selon toute vraisemblance, pendant le règne d'Argyros, car le Paphlagonien le bannit et le remplaça dans cette dignité par son propre frère (2).

Le savant de Sofia n'admet pas cette identification ; mais ses arguments ne résistent pas à la critique.

Il prétend d'abord que non seulement notre personnage n'a pu être envoyé comme catépan de Paristrion, mais qu'encore *il n'a même pas quitté la capitale, car, nommé protovestiaris, il a fini sa carrière politique dans ces fonctions*. L'affirmation est un peu hasardée. Défait par les Arabes, dans sa première expédition en Syrie (1030), Romanos Argyros y laissa le commandement des troupes à Siméon, élevé au rang de domestique des scholes, et nomma duc d'Antioche Nicétas *ἐκ Μισθείας* ; il leur ordonna d'enlever aux Arabes le fort de Menikos. Mais les généraux sont défaits au siège de ce fort et l'empereur envoie en Syrie un généralissime, Theoktistos, le grand hétériarque (3). Siméon prit donc part aux expéditions et ses fonctions de domestique des scholes furent de courte durée. Favori d'Argyros, il a pu obtenir ensuite la dignité de Vestes, pour être quelque temps après élevé à celle de *πρωτοβεστιάριος*. Comme il avait participé à l'expédition de Syrie, il a pu être aussi envoyé commander à Dorostolon.

Une autre objection de M. Zlatarski contre cette opinion c'est que notre Vestes avait déjà été honoré par Constantin VIII du titre de *proedros*, « titre de beaucoup plus élevé que celui de Vestes ». Mais nous connaissons quantité de chefs militaires qui ont porté non seulement le titre de « *proedros* », mais celui de « *protoproedros* », de beaucoup supérieur au premier. L'ouvrage de Schlumberger nous en offre de nombreux exemples. Constantin Diogenes, investi des titres supérieurs de « *protoproedros*, *anthypatos* et pa-

(1) CEDRENIUS, II, 511.

(2) *Ibid.*, II, 512.

(3) CEDRENIUS, II, 495.

trikios », a été cependant un catépan de Thessalonique ; Léon « protoproedros » fut un simple catépan du thème des Optimates ; Jean Triakontaphyllos a été protoproèdre et pronote de Bulgarie » ; Joseph Tarchaniotes, « protoproedros » et duc d'Antioche. Nous ne parlons pas des généraux qui avaient le titre simple de « proedros » de beaucoup plus nombreux (1).

Le savant historien prétend aussi que le terme même de *κατεπάνω τοῦ Παραδονάβου* ne permet pas notre identification. Ce terme de *Παραδούναβον* ne serait, à son avis, que la traduction du terme populaire bulgare Подунавие, dont le correspondant grec serait le nom de *Παρίστριον*. Celui-ci, à son tour, ne se rencontre que chez Anne Comnène. Avant elle, on rencontre seulement les expressions : *αἱ περὶ τὸν Ἰστρον πόλεις καὶ χωρία* (sic), *αἱ παρίστριοι πόλεις* etc, ce qui prouverait, affirme M. Zlatarski, qu'avant la seconde moitié du XI^e siècle non seulement le terme de *Παρίστριον* n'a pas existé, mais l'administration même de cette contrée n'a pas été séparée du reste des régions bulgares. Elle n'aurait été organisée en thème frontière qu'après 1059, lorsque Isaac Comnène, vainqueur des Petchénègues, aurait « rétabli » la domination byzantine au Nord des Balkans.

D'abord, nous ne pouvons pas admettre que le terme de *Παραδούναβον* soit une traduction du bulgare Подунавие. Le nom du Danube était, depuis la fin du IV^e siècle déjà, chez les Goths d'auprès du fleuve, *Dúnavis* ou *Dunáuis*. Il est enregistré par Pseudo-Kaisareios de Nazianze (2), et cette forme a pu être, comme V. Pârvan l'a très bien montré (3), la prononciation dace adoptée par les Goths. C'est d'eux que vient aussi le terme slave. *Παραδούναβον* et *Παραδούναβις* sont par conséquent des formations purement byzantines, ayant à la base le vieux terme *Δούναβις*, de même que *Παρίστριον* dérive de l'autre forme, sud-thrace, *Ἰστρος*. Le terme était assez répandu : il se trouve sur les bulles et même chez Anne Comnène, malgré son langage savant, car, comme M. Kougéas l'a fait voir, la correction de Reifferscheid : *τοῦ Παραδανουβίου*

(1) Voy. Ch. DIEHL, *De la signification du titre de « proèdre » à Byzance*, dans *Mélanges G. Schlumberger*, Paris, 1924, 105-117.

(2) J. MARQUART, *Osteuropäische u. ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, 483 et 485.

(3) *Consideratii asupra unor nume de râuri daco-scitice*, Ac. Rom., Mem. sect. ist., s. III, t. I, Mem. 1, Bucuresti, 1923.

doit être rejetée ; on doit garder la forme originale du manuscrit de Florence, τοῦ Παραδουνάβου, dans le passage relatif à Léon Nikerites (II, 27, 1) (1). La langue connaît aussi d'autres formations du même type, à l'époque byzantine : Παραβαρδάριον, Παρεύρια, dérivant du nom des fleuves respectifs, formes signalées par M. C. Amantos (2).

Si avant Anne Comnène le stratège du territoire danubien est qualifié par les historiographes d'ἀρχων τῶν παριστρίων πόλεων καὶ χωρίων, le thème du Paristrion n'a pu exister à cette époque-là, affirme M. Zlatarski. Personne ne saurait, croyons-nous, partager cette opinion. Les termes sont parfaitement équivalents. Nous trouvons une expression analogue dans le titre de Georges Maniakes qui, promu, après la victoire de Telouch, au poste de κατεπάνω τῆς κάτω Μηδίας(3), est nommé par le chroniqueur même de qui nous tirons cette information « stratège des villes situées sur l'Euphrate », lors de la conquête d'Édesse : καὶ Γεώργιος πρωτοσπαθάριος ὁ Μανιάκης... τῶν παρενφρατιδίων στρατηγῶν πόλεων καὶ ἐν Σαμοσάτοις τὰς οἰκήσεις ἔχων etc.... (4).

Mais, outre cela, nous connaissons des textes trop catégoriques pour pouvoir douter de l'existence de la stratégie du Paristrion dans la première moitié du XI^e siècle. En 1043, Katakalon Kekau-
menos, ἀρχων ὦν τῶν περὶ τὸν Ἰστρον πόλεων καὶ χωρίων (5), anéantit auprès de Varna les débris des bandes russes défaites au Bosphore. Cedrenus ajoute qu'avant cet événement le même général, lorsque les Russes, se dirigeant vers Constantinople, avaient débarqué, pour se livrer au pillage, dans la contrée où il exerçait son commandement, ἐς τὴν λαχοῦσαν αὐτὸν ἀρχήν, avait rassemblé ses forces et s'était jeté sur eux, les forçant à se réfugier sur leurs barques ; et maintenant, continue le chroniqueur, surveillant les territoires maritimes placés sous son autorité — τὰ ἀγγιὰλα τῆς ὑπ' αὐτὸν ἀρχῆς φυλάττων χωρία — il a remporté la victoire.

(1) Ἐπὶ τοῦ βιβλιογραφικοῦ σημειώματος τοῦ ὑπ' ἀριθ. 263 Κοϊσ-
λινιανοῦ κώδικος, dans Ἑλληνικά, 3 (1930), 459.

(2) Παραδούναβον, Ἑλληνικά 4 (1931), sans pagination. M. Fr. DÖLGER
signale le mot (Byz. Zeitschr., 32 1932, 186) Παρέβριον τόπον chez GEORGES
AKROPOLITES, ed. Heisenberg, 25 ; 42, 9.

(3) CEDRENUS, II, 494.

(4) Ibidem, II, 500.

(5) Ibid., II, 555.

Un autre passage du même chroniqueur précise nettement la situation qu'a eue dans le Paristrion notre général. Les forces byzantines, commandées par Nicéphore le Recteur, ont été écrasées dans la bataille livrée aux Petchénègues près des « cent collines » (*Ἐκατὸν βουνοί*, Diakene); Kekaumenos, après avoir résisté avec une poignée de fidèles, tomba blessé à mort. Un Petchénègue le reconnaît et le sauve par ses soins, *car il le connaissait*, ajoute le chroniqueur, *depuis le temps où il commandait les forteresses du côté du Danube, où les races se mêlaient*: εἰδὼς τὸν Κεκαυμένον οἶός ἐστιν ἐξ ὅτου περ ἦρχε τῶν παρὰ τῷ Ἰστρω φρουρίων καὶ ἀνεμίγνοντο ἀλλήλοις τὰ γένη (1).

Tous ces passages si clairs attestent de façon irrécusable que la région comprise entre les bouches du Danube et la mer formait une unité militaire, commandée par un chef. M. Zlatarski se rend lui-même compte que les textes sont trop éloquents pour pouvoir être ignorés. Cependant il supprime Kekaumenos aussi de la liste des chefs du Paristrion, en le déclarant un simple *archon*, comme il y en avait tant d'autres, dans d'autres parties de la Bulgarie, subordonnés tous au stratège de Bulgarie.

La preuve de l'existence du thème de Paristrion avant 1059 est faite aussi par le passage de Cedrenus relatif aux luttes intestines des Petchénègues, qui amènent Kegen au service de l'empire. En s'arrêtant dans une île, aux environs de Dristra, il annonce ses intentions au *commandant* du territoire; quel autre sens pourraient, en effet, avoir les paroles du chroniqueur: διαμηνύεται τῷ τῆς χώρας ἄρχοντι (2)? En racontant les mêmes faits, Zonaras (3) nous parle aussi d'un ἄρχων τῆς χώρας, ce qui s'explique si nous pensons à la source commune, Skylitzes, utilisée par les deux chroniqueurs. Il y avait donc, dès l'année 1048, à Dorostolon, un ἄρχων τῆς χώρας, un chef militaire du territoire. L'expression qu'on trouve dans l'autre passage du chroniqueur, ἄρχων τῶν παριστριῶν πόλεων, a, sans doute, la même signification.

Pour en finir avec les objections du savant de Sofia concernant Siméon Vestes, rappelons qu'il soutient que ce fut seulement Isaac Comnène qui rétablit dans les régions danubiennes la do-

(1) CEDRENUS, II, 599.

(2) *Ibid.*, II, 583.

(3) III, 641 Bonn.

mination byzantine. En réalité, cet empereur n'a fait que rejeter une incursion, comme l'avaient fait et le feront tant d'autres encore, avant et après lui.

3. Les objections concernant la qualité de stratège du Paristrion de *Katakalon Kekaumenos* ont été suffisamment réfutées dans les pages qui précèdent. Les textes que nous avons reproduits nous le présentent comme complètement indépendant du duc de Bulgarie.

4. Après Kekaumenos, les sources mentionnent dans le Paristrion *Michel, fils d'Anastasios*. En dépit des textes, M. Zlatarski prétend que le véritable stratège du thème a été un autre Michel. Un copiste de la chronique ou l'auteur même, en lisant dans le texte le nom de Michel, aurait ajouté l'expression *ὁ τοῦ Ἀναστασίου υἱός*. C'est de là qu'aurait résulté la « confusion », parce que, à l'avis de notre savant, *ce Michel ne pourrait être que Michel Akolouthos*, qui apparaît plus tard dans les combats avec les Petchénègues auprès du Danube. Avec de tels jeux de l'imagination on pourrait transformer toutes les affirmations des historiographes.

Mais la prétendue confusion ne pourrait pas venir d'un Byzantin, et voici pourquoi.

M. Zlatarski oublie que l'autre Michel, nommé *Akolouthos*, ne porta ce nom que parce qu'il faisait fonction de commandant de la célèbre troupe des Varègues. Codinus définit bien ses attributions et fixe sa place (51^e) dans la hiérarchie de la cour byzantine : *ὁ Ἀκόλουθος εὐρίσκειται μὲν ἔνοχος τῶν Βαράγγων, ἀκολουθεῖ δὲ τῷ βασιλεῖ ἔμπροσθεν αὐτῶν· διὰ τοι τοῦτο καὶ ἀκόλουθος λέγεται* (1). Pour cette raison, ce haut chef militaire se trouvait toujours, à la tête de son corps de garde, auprès de l'empereur, lorsque celui-ci allait en procession, à l'occasion des différentes solennités, comme cela résulte de plusieurs passages de Codinus : *ἀκολουθοῦντων καὶ τῶν Βαράγγων. καὶ πάντοτε μὲν τοῦ βασιλέως καβαλλικεόντος ἀκολουθοῦσιν* — 8, 20 ; *ἀκολουθοῦντων κἀνταῦθα τῶν Βαράγγων μέχρι τῆς μονῆς* — 81, 9 ; *τῶν Βαράγγων ἀκολουθοῦντων ὡς καὶ τὸ πρότερον* — 81, 22. Il se tenait de même auprès du basileus lorsque celui-ci se trouvait sur le champ de bataille, comme nous l'apprend, dans une circonstance décisive, Anne Comnène. Après le siège infructueux de Dorostolon, Alexis I^{er} se décide à engager le combat avec les Petchénègues. Après qu'il eut rangé

(1) *De Off. palatii Constantinopolitani*, ed. Bonn, 110, 11 sqq.

ses troupes en ordre de bataille, il choisit six généraux qui devaient veiller à sa sûreté, et parmi eux se trouve mentionné aussi Nampites, le chef des Varègues : *καὶ τὸν ἀρχοντα Βαργαγίας Ναμπίτην* (1).

En d'autres circonstances, l'empereur lui confie des missions importantes, militaires ou diplomatiques.

Après le déchaînement des luttes avec les Petchénègues, Constantin IX Monomaque envoya Kegen pour tâcher de diviser les barbares et concentra toutes les troupes de mercenaires, Francs et Varègues, en chargeant du commandement suprême Nicéphore Bryennios. Mais Kegen fut massacré par les barbares, et l'empereur mit immédiatement à la tête des armées Michel Akolouthos, lui enjoignant d'éviter le combat et de se borner à empêcher les irruptions des Petchénègues (2). Une autre fois, pendant les luttes avec les Turcs en Ibérie, le même empereur mande de l'Occident Michel Akolouthos et l'envoie sur le champ de bataille, pour réunir les Francs et les Varègues, dispersés en Ibérie et Chaldée, et prévenir les incursions des Turcs : *διὸ καὶ κατὰ σπουδὴν ὁ βασιλεὺς τὸν Ἀκόλουθον Μιχαὴλ μεταπεμφάμενος ἐκ τῆς ἐσπέρας εἰς Ἰβηρίαν ἐκπέμπει, ὃς ἐκεῖ γενόμενος καὶ τοὺς διεσπαρμένους ἐν τε Χαλδίᾳ καὶ Ἰβηρίᾳ Φράγγους καὶ Βαράγγους ἀγηοχῶς, κωλύειν ἠπέλεγετο τὸν ἐνόητα τρόπον τὰς ἐκδρομὰς τοῦ σουλτάνου* (3). Les opérations finies à cette frontière, Akolouthos est envoyé de nouveau à la frontière du Danube, à la tête des forces réunies de toutes parts, de l'Orient et de l'Occident (4).

Tous ces épisodes nous montrent clairement que le chef des V. règues était investi de l'autorité suprême toutes les fois que ses troupes collaboraient aux opérations.

Le chef de ce corps d'élite était souvent employé aussi dans des missions diplomatiques. Lorsque Manuel Comnène voulut se marier pour la seconde fois, il envoya à Antioche, à ce que nous raconte Cinnamus, Basile Kamateros, qui remplissait alors les

(1) I, 236, éd. Teubner. Il est souvent mentionné dans les actions militaires d'Alexis, à côté de ses compatriotes : *ὁ τῶν Βαράγγων ἡγεμὼν Ναμπίτης* I, 141 ; *οἱ πελεκυφόροι καὶ αὐτὸς ὁ τούτων ἀρχηγὸς ὁ Ναμπίτης* I, 145.

(2) CEDRENIUS, II, 603.

(3) *Ibid.*, II, 606.

(4) *Ibid.*, II, 607.

fonctions d'akolouthos. Il avait la mission de voir les filles de Raimond, parmi lesquelles le basileus avait à choisir sa future compagne : *ταύτας ὀψόμενον Βασιλείον τινα ἐπίκλησιν Καματηρὸν ἀκόλουθον ὄντα τῷ τηρικὰδε βασιλεὺς ἔπεμψε* (1). A l'occasion de son passage par Constantinople, pour la croisade, Conrad demanda à Manuel de lui envoyer un homme qui lui montrât le chemin, et l'empereur lui envoya justement « celui qui exerçait alors les fonctions d'akolouthos » : *ἔσταλται τοίνυν ὁ τὸ τοῦ ἀκολούθου εἰς ἐκείνην τὴν ἡμέραν λειτούργημα ἐκπληρῶν* (2).

Par les fonctions spéciales qu'il exerçait, le chef des Varègues ne pouvait être envoyé comme stratège dans un thème. Nous ne connaissons pas un seul cas où l'akolouthos ait été mis à la tête d'une province. La sigillographie, si riche aujourd'hui, n'en fait, non plus que l'historiographie, aucune mention (3). Pour toutes ces raisons, l'hypothèse de M. Zlatarski est inacceptable. Michel Akolouthos a seulement combattu, à la tête des troupes parmi lesquelles se trouvaient aussi ses Varègues, contre les Petchénègues dans le Paristrion. Il n'a pu être le commandant de ce thème. Notre affirmation, concernant le véritable Michel, le « fils d'Anastasios », reste donc intacte.

Contre cette affirmation, le savant historien oppose aussi l'objection que le « fils d'Anastasios » avait déjà éprouvé (en 1042) comme stratège de Dyrrhachion une grande défaite de la part de Vojslav des Serbes et que, par conséquent, on ne pouvait plus lui confier de poste important pour la défense du Danube. Mais le cas de ce général n'est pas unique dans l'histoire de l'époque. Michel Iasites, duc d'Ibérie, destitué par Monomaque, à la suite de sa défaite par l'Emir de Tovin, a été toutefois mis à la tête des forces asiatiques rappelées en Europe contre le rebelle Tornikios, qui menaçait le trône de l'empereur (4). Les circonstances étaient donc de beaucoup plus graves. Quant au fils d'Anastasios, il obtint non seulement le commandement du Paristrion, mais, quelques

(1) 210, 7, Bonn.

(2) CINNAMUS, 80-81.

(3) SCHLUMBERGER, *Sigillogr. de l'empire byzantin*, 323, reproduit le sceau d'un ἀκόλουθος, dont la légende métrique est celle-ci : *Γραφὰς σφραγίδω ἀκολούθου Στεφάνου*.

(4) CEDRENIUS, II, 565.

années après, le titre important de *magistros*, qu'il portait au temps de la révolte qui mit fin au règne de Michel VI (1).

5. Dans la série des chefs du Paristrion que nous avons établie, nous avons placé après Michel, fils d'Anastasios, *Basile Apokapes*, investi du titre de *magistros*.

Nous avons trouvé l'indication de ce fait dans une notice, datée de 1059, et ajoutée par le copiste d'un écrit religieux à la fin de cet écrit. Il nous est conservé dans le *Cod. Paris. Coisl.* 263. Après Omont, Sp. Lambros a publié la notice dans son recueil des notes manuscrites (2). S'étant procuré une copie de la notice, M. Zlatarski l'a rééditée, en l'accompagnant d'une analyse historique détaillée (3). Ce qu'il essaie de prouver dans ce long article, c'est que Basile, mentionné dans la notice comme *duc de Paradounabis* et identifié par nous avec Apokapes, ne saurait figurer comme tel en 1059. Les arguments sur lesquels cette opinion s'appuie ne résistent pas à un examen sérieux. Quelques savants les ont déjà réfutés en partie avant notre réplique.

Pour mieux suivre ces arguments, il est nécessaire de reproduire d'abord la partie de la notice qui se rapporte à Basile le *magistros*.

Le moine Théodule remarque qu'il a fini d'écrire sous le règne d'Isaac Comnène, Constantin le proèdre et protovestiaire (Lichoudes) étant patriarche de la ville impériale, Théodose patriarche d'Antioche, en 1059, le 5 avril, Jean Doukitzes étant catépan d'Edesse. Le moine continue textuellement : *δουκῶντος Ἀδριανοῦ Ἀντιοχείας, Ἀαρῶν προέδρον καὶ ἀδελφόν τῆς αὐγουστής Μεσοποταμίας, Βασιλείου μαγίστρον τοῦ Παραδούναβι* etc. M. Zlatarski cherche d'abord à prouver que la notice ne dit pas la vérité en ce qui concerne Aaron, qui n'a pu être en 1059 duc de Mésopotamie, pour la simple raison qu'à la tête de ce thème-là se trouvait déjà du temps du Monomaque *Gregorios magistros*, fils de Vaçag. Il avait été nommé, écrit-il, avec droit de transmission ; « c'est pourquoi, ajoute notre historien, à la mort de Gregorios magistros, à ce que nous dit Mathieu d'Édesse, ses domaines de Mésopotamie

(1) *Ibidem*, II, 634.

(2) *Ἐνθουμήσεων ἤτοι Χρονικῶν σημειωμάτων συλλογὴ πρώτη, Νέος Ἑλληνομνήμων*, 7 (1910).

(3) *Byzantinoslavica*, 1 (1929).

et le titre de duc passèrent à son fils âgé Vahram. Dans cet état de choses, il est évident qu'Aaron ne pouvait pas être en 1059 duc de Mésopotamie, car à ce moment-là c'était Gregorios magistros le duc de ce thème. En conséquence, le mot *δουκῶντος* de notre notice ne saurait s'appliquer en aucune façon à Aaron » (1). Le savant bulgare croit donc que l'empereur Isaac Comnène a élevé son beau-frère au rang de proedros et, pour l'écartier de Constantinople, l'a envoyé en Mésopotamie commander les troupes, peut-être parce que Gregorios était incapable de résister aux irruptions répétées des Turcs. Enfin, pour arriver à la conclusion qui le préoccupe, M. Zlatarski affirme que, du moment que le verbe *δουκῶντος* ne peut pas être rapporté à Aaron, il peut encore moins concerner Basile magistros. Nous allons voir pourquoi.

Un philologue n'aurait pas fait, certainement, la faute élémentaire de supprimer le participe dans la construction du génitif absolu. Le sujet seul peut être omis, lorsque le sens permet de le sous-entendre. Au point de vue formel la chose est indiscutable. En ce qui concerne le fond, la notice de notre moine est d'une exactitude parfaite.

Dans un article publié récemment, *Sceau de Radomir Aaron* (2), M. Lascaris, de l'Université de Salonique, a prouvé que le savant bulgare a été la victime d'une faute de Skabalanović, en affirmant que Gregorios magistros est mort en 1066. En réalité, celui-ci était déjà mort en 1058, et ce n'est pas Mathieu d'Edesse qui nous parle de sa succession, mais Dulaurier, le traducteur de Mathieu. Mais Skabalanović, en lisant avec une regrettable légèreté les notes de Dulaurier, a embrouillé les dates. M. Zlatarski n'est pas allé directement aux sources arméniennes et a été induit en erreur.

Cela prouve par conséquent que l'hypothèse de l'historien bulgare est bâtie sur des bases fausses. Si Gregorios est mort en 1058, Aaron a pu lui succéder l'année suivante au commandement de Mésopotamie, comme M. Lascaris l'a très bien montré. L'exactitude de la notice de Théodule ne peut donc plus être contestée.

M. Zlatarski commet une autre faute aussi grave lorsque, parlant de l'idée que le participe *δουκῶντος* ne peut pas non plus se rapporter à Basile, il estime que le génitif *τοῦ Παράδούναβι* n'est

(1) Article principal, p. 26.

(2) *Byzantinoslavica*, 3 (1931).

pas ici un terme géographique, mais le patronyme de Basile. Au point de vue syntaxique, si l'on supprime le verbe, ce génitif reste en l'air, car il dépend du participe *δουκῶντος*. Pour tout philologue le terme ne peut désigner ici que la contrée sur laquelle Basile exerçait ses fonctions de duc. M. S. Kougéas, qui a le mérite d'avoir rétabli le texte publié défectueusement par tous ses éditeurs (1), a montré, dans son article des *Ἑλληνικά* (2), l'impossibilité de prendre dans cette phrase le terme comme un patronyme. On le rencontre non seulement dans les sceaux, mais encore, comme M. Kougéas l'a montré, chez Anne Comnène.

Une autre objection contre l'identification faite par nous c'est qu'Apokapes apparaît avec le titre de *magistros* vers 1064-5 seulement, à l'occasion de la grande incursion des Ouzes, sous Constantin X Doucas. Il est mentionné auparavant (en 1053, à Mantzikiert) comme *patrikios*. Cette objection aurait été fondée si l'on avait déterminé que l'avancement d'Apokapes au rang de *magistros* avait eu lieu *après* 1059. En tout cas, il est évident que cet avancement eut lieu entre 1053 et 1064, ce qui n'empêche pas d'admettre sa qualité de *magistros* en 1059. Il est même probable qu'il ait reçu cet avancement en récompense du talent et de la bravoure dont il fit preuve à la défense de Mantzikiert contre les assauts furieux des Turcs.

6. Les autres arguments de M. Zlatarski sont également inadmissibles. Avant 1059 — il est même plus précis que cela : avant le mois d'avril 1059 — l'administration byzantine n'existait pas dans les villes du Paristrion, où, depuis 1049, affirme notre savant, s'étaient établis les Petchénègues, en expulsant les Byzantins. C'est seulement l'expédition conduite en 1059 par Isaac Comnène qui aurait récupéré ce territoire. Il aurait été alors pour la première fois détaché de la Bulgarie et transformé, pour les nécessités de la défense, en unité administrative indépendante. Le fait principal qu'il invoque à l'appui de cette opinion est la mention

(1) Nous ne voyons pas pourquoi il nous attribue aussi la fausse lecture *βασιλέως Ἀσπρακανίας* au lieu de *Βασπρακανίας*, a nous n'avons jamais vu l'original, mais nous avons usé de la notice de Théodoule telle qu'elle a été publiée par Lambros, qui l'a transcrite littéralement : *Πακρατίου βασιλέως Ἀσπρακανίας*, sans aucune indication d'abréviation.

(2) 3 (1930) : *Ἐπὶ τοῦ βιβλιογραφικοῦ σημειώματος τοῦ ὑπ' ἀριθ. 263 Κοϊσλινιανοῦ κώδικος.*

faite par Attaliates de Romanos Diogenes comme *ἀρχων* de cette contrée vers 1060 (la date est donnée par M. Zlatarski). Il serait, à l'avis de notre savant, *le premier archon véritable du Paristrion*.

Mais nous devons faire cette fois aussi une rectification. M. Zlatarski fait une confusion. Il prend la date à laquelle Attaliates mentionne Diogenes pour la date de son commandement dans le Paristrion, et ce sont deux choses tout à fait différentes. Attaliates nous dit, en effet, que vers 1060 Diogenes, commandant à Srdica, tramait une conspiration contre Constantin X Doucas ; il tâchait dans ce but d'attirer à lui les Petchénègues, *car il leur était connu de la stratégie voisine, depuis l'époque où, en qualité de chef des villes paristriennes, il leur avait fait la guerre et failli perdre la vie, si l'énergie invincible de Nicéphore Botaneiates le magistros ne l'avait pas sauvé* (1). L'historien fait allusion au grand combat livré en 1053, dans lequel Basile Monachos, le chef du thème de Bulgarie, perdit la vie, tandis que Botaneiates, d'après le récit d'Attaliates, se conduisit en héros, ramenant celles de ses troupes échappées au désastre, en escarmouches de onze jours, jusqu'à Andrinople. C'est à ce combat que Diogenes avait participé, en qualité de chef du Paristrion, comme nous l'avons montré autrefois (2). Pour cette raison, si M. Zlatarski l'accepte comme « le premier archon du Paristrion » (quoi qu'il porte le titre, toujours contesté par lui, de *τῶν περὶ τὸν Ἰστρὸν ἀρχὼν πόλεων*), il se trompe en lui fixant la date de 1060. Il a eu le commandement du thème en 1053, donc avant 1059, date si chère à la théorie du savant bulgare.

Naturellement, nous sommes en droit de nous étonner que M. Zlatarski voit en Diogenes le premier commandant du territoire danubien, du moment où tant d'autres, avant lui, sont mentionnés avec le même titre d'*archon*. L'expression de Cedrenus, à l'égard de Kekaumenos, est, nous l'avons vu, exactement la même.

On ne sait, écrit M. Zlatarski, qui a succédé à Diogenes dans le Paristrion. Attaliates fait mention, quelques années plus tard, de deux *ἀρχοντες* en ces territoires : l'un est Basile Apokapes, l'autre Nicéphore Botaneiates. Il est probable, dit notre savant,

(1) 97, 19 sqq.

(2) *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien*, Festschrift Heisenberg, *Byz. Zeitschr.*, 30 (1930), 439 sqq. Pour la description de la lutte, cfr. CEDRENUS (II, 608), qui mentionne aussi la mort du chef du thème de Bulgarie.

qu'Apokapes ait commandé dans le Paristrion ; mais Botaneiates n'a pas pu figurer comme duc de Bulgarie, parce que, à cette époque-là, c'est Andronikos Philokales qui était le duc. Il n'y a pas de doute que Basile Apokapes ait succédé à Diogenes à Silistrie. Nous le retrouvons à l'occasion des combats livrés en ces parages en 1065 et mentionnés aussi par d'autres qu'Attaliates ; il est donc demeuré assez longtemps à la tête du thème danubien. Après lui, le duc du Paristrion a été Nestor, le Vestarque, que M. Zlatarski même ne conteste plus ; il servit sous le règne de Michel VII Doucas (c. 1072).

Quant à Botaneiates, il est aussi sûr qu'il a été, au temps de l'invasion des Ouzes (1065), duc de Bulgarie. Nous l'avons prouvé dans notre dernier article (1). Le texte de Skylitzes est là-dessus catégorique. Les barbares, dit-il, ont vaincu les forces qui ont essayé de leur barrer le passage du fleuve, — *Βουλγάρους τέ φημι καὶ Ῥωμαίους* —, ils ont fait prisonniers les deux chefs byzantins, Basile Apokapes et Nicéphore Botaneiates : *καὶ τοὺς ἡγεμόνας αὐτῶν τὸν τε Ἀποκάπην Βασίλειον καὶ τὸν Βοτανειάτην Νικηφόρον αἰχμαλώτους ἀπήγαγον* (2). Les « Bulgares », en opposition avec les « Rhomées », représentent ici *les troupes du thème de Bulgarie*, comme nous l'avons prouvé ailleurs (3). Botaneiates, le duc de Skoplje, avait participé à ce combat avec les forces de son duché. C'est dans ce sens qu'on doit prendre la première phrase de la relation de notre historiographe *ἀρχόντων τῶν περὶ τὸν Ἴστρον ποταμὸν τοῦ μαγίστρον Βασιλείου τοῦ Ἀποκάπου καὶ τοῦ μαγίστρον Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου* (4). Andronikos Philokales est cité par Kekaumenos (*Strategicon*) comme *κατεπάνω Βουλγαρίας*, à l'occasion de la révolte des Vlaques des Balkans (1066-1067) (5). Sa nomination aussitôt après Botaneiates s'explique parfaitement, quand nous savons que celui-ci était tombé entre les mains des barbares. Le commandement du thème si exposé aux irruptions d'au-delà du Danube a dû être assuré sans retard.

(1) *Byz. Zeitschr.* 30, 443.

(2) Page 654.

(3) *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare de Samuel*, Ac. Roum., Bull. de la sect. hist., t. X (1923), p. 11 de l'Extrait.

(4) SKYLITZES, 654.

(5) Voy. notre article : *Ein neuer katapanō Βουλγαρίας*, *Byz. Zeitschr.*, 25 (1925), 331.

7. Nous arrivons enfin aux conclusions du savant de Sofia (p. 33 sqq.).

Il croit d'abord avoir prouvé qu'il ne s'agit en réalité du « Paristrion » qu'à partir d'Anne Comnène. Avant cet auteur, dans la première moitié du XI^e siècle, la contrée apparaît chez les historio-graphes sous l'expression de « villes (ou territoires) d'auprès du Danube ». Mais, comme nous l'avons déjà montré, ces expressions sont parfaitement identiques au premier terme ; elles ne permettent de faire aucune distinction concernant l'organisation de la contrée. Chez les historiographes byzantins de telles expressions ne sont qu'une paraphrase du terme géographique, une variation de style. C'est de la même manière que Cedrenus, en racontant les luttes des Byzantins avec l'émir Aboul-Sewar, dira que le chef suprême des forces byzantines, défait par l'ennemi, a été remplacé par Constantin *ὁ τῆς μεγάλης εταιρείας ἄρχων*, au lieu de dire tout simplement *ὁ μέγας εταιρειάρχης*⁽¹⁾. En dehors de cela, lorsque nous savons que les termes de *Παραδούναβον*, *Παραδούναβις* se rencontrent avant Anne Comnène, on ne saurait affirmer que la région ait été appelée pour la première fois du nom de Paristrion par celle-ci.

M. Zlatarski affirme plus loin que rien ne prouve que la résidence permanente du chef byzantin ait été fixée à Dristra. Cette affirmation est contredite par les sources et, après tout ce que nous en avons dit plus haut, il n'est plus besoin d'insister. Où aurait pu, en vérité, résider le commandant de cette contrée danubienne, sinon dans la place-forte la plus importante, où tant de fois l'effort suprême de la défense s'était concentré ? Bien caractéristique est à cet égard l'épithète qui accompagne le nom de la cité dans l'inscription gravée sur la tombe d'un chef militaire de la Thrace : *στρατηλάτης Θράκης ἀπὸ χώρας μεγάλης Δωροστόλου* ⁽²⁾. Attaliates, si bien informé, mentionne Nestor (p. 204), avec le titre de *κατεπάνω τῆς Δρίστρας*. S'il appartient à la seconde moitié du XI^e siècle, on ne doit pas oublier que nous avons déjà rencontré deux stratèges

(1) II, 560.

(2) S. ARISTARCHIS, *Ἀνέκδοτοι ἐπιγραφαὶ Βυζαντίου*, dans *Ἑλλην. φιλολ. σύλλογος* de Constantinople, Suppl. au t. VI (1885). L'auteur date cette inscription du X^e siècle.

de Dristra, dont l'un enregistré par la sigillographie, qui désigne souvent le chef d'un thème d'après sa résidence (1).

Le commandant du territoire — observe encore M. Zlatarski — ne porte pas le titre de *duc*, dans la première moitié du XI^e siècle, mais celui d'*archon*, « titre purement militaire. » L'auteur se trompe en considérant qu'il faut faire une distinction entre ces deux termes, à l'époque dont nous nous occupons : ils sont absolument identiques. Même à l'origine, après que Dioclétien eut séparé le commandement militaire d'avec le pouvoir civil, le *dux limitis* était un commandant purement militaire, ce qui n'exclut point toutefois que les deux pouvoirs, en certains endroits, fussent réunis entre ses mains (2). A partir du VII^e siècle, une fois l'organisation des thèmes accomplie, cela a été ordinairement la règle (3).

En ce qui concerne le thème frontière proche du Danube, nous ne devons pas croire qu'il y ait une différence entre les termes de *dux*, *archon* et *strategos*. Même avant le X^e siècle, les titres donnés au duc ont été, comme Grosse l'a bien montré, assez variés. Il s'appelle d'ordinaire en grec *δούξ* ; ce sont seulement les puristes, comme Prokopios, qui l'appellent *στρατηγός* ou *ἄρχων*. A notre époque — XI^e-XII^e siècle — tous ces termes sont équivalents. Les écrivains s'en servent indifféremment, pour indiquer le même commandement. Hiérarchiquement, selon l'importance de la province ou la valeur du commandant, un duc ou stratège pouvait être supérieur à un autre. Rappelons-nous, par ex., les thèmes des Anatoliques, des Arméniques, la place forte d'une importance exceptionnelle d'Antioche, dont les commandants jouissaient d'une haute situation (4). On peut dire la même chose du titre de *κατεπάνω* porté aussi par quelques chefs du Paristrion. C'est pourquoi la distinction faite par l'historien bulgare, qui croit que vers le commencement du XI^e siècle la région danubienne était un simple « catépanat » et non pas un duché, est dénuée de tout fondement. Dans le langage courant de l'époque le terme de *catépan* indiquait pure-

(1) Schlumberger donne les sceaux de trois catépans de Bari, d'un stratège de Chio et d'un d'Andrinople.

(2) MOMMSEN, *Das römische Militärwesen seit Diocletian*, Ges. Schriften, V I. Bd., 276 sqq.

(3) R. GROSSE, *Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byz. Themenverfassung*, Berlin, 1920, chap. IV.

(4) Cf. la liste des chefs militaires du temps de Léon le Sage, *De caerim.*, I, 696, et l'ordre des invités à table, *ib idem*, 727.

ment et simplement celui qui commandait une région, une ville forte, dans le sens étymologique du terme. C'est dans cette acception que nous le trouvons chez le Porphyrogenète aussi, *De adm. Imp.*, 121, 17 : *ἰστέον διτι μαστρομήλης ἐρμηνεύεται τη Ῥωμαίων διαλέκτῳ κατεπάνω τοῦ στρατοῦ.*

Les textes sont très concluants à cet égard. Iasites, commandant de l'Ibérie, vaincu par le prince d'Abasgie, pendant le règne de Michel IV le Paphlagonien, est mentionné par Cedrenus avec le titre de « catépan » : *Παγκρατίου δὲ τοῦ ἐξουσιαστοῦ Ἀβασγίας σφοδρῶς ἐπικειμένον τῷ κατεπάνω Ἰβηρίας τῷ Ἰασίτῃ* etc. (1). Lorsque, un peu plus tard, il est défait par l'émir de Tovin, on le remplace immédiatement par Kékaumenos, qui est appelé par le même chroniqueur *δοῦξ Ἰβηρίας* (2). Les deux termes indiquent par conséquent le même commandement.

Pendant ses luttes contre les Bulgares, Basile II, s'approchant de Strumitza, enjoignit à Théophylacte Botaneiates, *duc* de Thessalonique, de passer les montagnes, afin de faciliter son attaque. Deux pages plus loin, le chroniqueur nous dit que l'empereur envoya contre Moglena, avec Nicéphore Xiphias, Constantin Diogenes qui avait remplacé Botaneiates comme *stratège* de Thessalonique (3). Mais, sur le plomb qui nous a été conservé, Diogenes apparaît avec le titre de *catépan* de Thessalonique (4). Cedrenus nous le présente encore une fois, sous l'empereur Romanos Argyros, en l'appelant cette fois *duc* de Thessalonique (5). Les auteurs emploient donc indifféremment ces titres, qui indiquent tous le commandement militaire du thème. La sigillographie, par son caractère personnel, garde naturellement la précision des termes. Nous n'avons pas encore un travail qui, sur la base des matériaux connus jusqu'à présent, éclaire cette terminologie multiple. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que le titre de « catépan » n'était pas, à l'époque qui nous préoccupe, inférieur à celui de « duc ». Le chef du thème assez important de Thessalonique porte, nous l'avons vu, dans la légende de son sigille, ce titre de catépan. Nous ne saurions, en outre, ignorer l'importance du *κατεπάνω Ἰταλίας*, résidant à Bari,

(1) II, 519.

(2) II, 560.

(3) II, 459.

(4) SCHLUMBERGER, *Sigillogr. de l'empire byzantin*, 104 : *Κύριε βοήθει τῷ σῶ δουλῷ πρωτοπροέδρῳ ἀνθυπάτῳ Κων. πατρικίῳ κατεπάνω Θεσσαλονίκης ὁ Διογένης.*

(5) II, 487.

à partir de l'organisation donnée à l'Italie sous Léon le Sage (1). Il avait de fait les fonctions qu'avait exercées jadis l'*exarque*. C'est pour cette raison que nous disions qu'il est hasardé de contester l'organisation du thème danubien, sous prétexte qu'il n'était qu'un simple « catépanat ». Il faut, peut-être, faire aussi place aux distinctions hiérarchiques, selon l'importance des lieux : la situation d'un catépan de Bari ou d'Antioche était toute autre que celle d'un catépan de Thessalonique ou d'Amasée.

Le savant de Sofia affirme enfin qu'après 1075 les Petchénègues et les Coumans font irruption dans le Paristrion et que la région reste perdue pour les Byzantins jusqu'à la victoire de Lebounion (avril 1091) ; c'est alors seulement qu'un nouveau duc apparaît. Mais nous savons quels âpres combats livra Alexis I^{er} à la frontière du Danube ; l'irruption des barbares dans l'empire, l'occupation temporaire par eux d'un territoire ne signifie pas la disparition de la domination byzantine. Les barbares pénétraient souvent dans d'autres régions aussi : qu'on pense seulement à l'Arménie, tant de fois disputée par Byzance aux Perses et aux Arabes. C'est en vain que M. Zlatarski cite les guerres faites par les Comnènes aux barbares aux environs du Danube, pour nous convaincre que la domination de l'empire n'a pas été « ininterrompue » dans ces endroits-là. Nous avons exposé autrefois la persistance avec laquelle Jean et Manuel Comnène ont défendu la ligne du Danube contre les barbares (2).

IV

Un fait nouveau vient confirmer notre opinion. Un grand nombre de sceaux byzantins, trouvés à Silistrie, ont été récemment signalés par M. Pericle Papahagi (3). Cette collection ratifie les résultats de nos recherches. L'auteur a eu l'obligeance de la mettre à notre disposition ; il avait omis de dater les sceaux, chose essentielle pour pouvoir en tirer tout le profit historique. Si quelques uns

(1) Jules GAY, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile I^{er} etc.*, p. 343 sqq.

(2) *La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube*, Ac. Roum., Bull. de la sect. historique, t. XIII (1927).

(3) *Sceaux de plomb byzantins inédits trouvés à Silistrie*, dans *Revue hist. du Sud-Est européen*, 8 (1931), 299-311.

sont totalement détériorés et si rien ne peut plus être déchiffré de leurs légendes, il y en a cependant une dizaine très lisibles.

A l'exception d'un exemplaire, tous ces plombs proviennent du XI^e et XII^e siècle ; ils intéressent donc justement l'époque à laquelle nous avons fixé la domination byzantine dans le Paristrion. Les images des saints qui ornent l'une des faces sont d'une exécution soignée qui nous rappelle la fine iconographie de l'époque des Comnènes. Les légendes nous révèlent un courrier impérial (*βασιλικός*), un protospathaire du nom de Skaranos, relevé pour la première fois dans la sigillographie par M. V. Laurent, un comte de la flotte de la famille de *Probatas*, bien connue par les sources du XI^e siècle : son sigille se distingue par ses dimensions particulières et par la splendide gravure iconographique et épigraphique. Elles nous révèlent aussi un stratège autocrator, chef suprême des forces qui collaboraient à l'action militaire ; Théodoule, ayant le rang de vestes et les fonctions de stratège ; un asicritis, secrétaire impérial, du nom de Basile, enfin deux noms sans indication de fonction. L'un des sceaux, anonyme, en très mauvais état de conservation, est le sceau d'un empereur, ayant le buste du Christ sur l'une des faces, l'image de l'empereur sur l'autre, portant la couronne et un vêtement dont la broderie est encore visible. Nous avons décrit tous ces sceaux, en reproduisant leurs phototypies, dans l'article publié dans *Byzantion* (1).

Les vastes collections sigillographiques publiées jusqu'à présent ne contenaient aucun sigille provenant de Silistrie. C'est ce qui augmente la valeur de la récente trouvaille. Pour que tant de sceaux — il y en a encore une dizaine d'indéchiffrables — puissent se trouver au chef-lieu de l'ancien thème paristrien, il a fallu que l'autorité de l'empire s'y fût exercée, à l'époque d'où ils proviennent. Au dernier moment, M. Papahagi nous communique la découverte d'un nouveau sceau, qui fait mention d'un stratège de Preslav. Daté de la même époque, ce sceau prouve une fois de plus combien était bien organisé le territoire de l'ancienne Bulgarie sous les Byzantins : de même qu'à Philippopolis il y avait un stratège, en dehors de celui d'Andrinople, il se trouvait aussi un stratège byzantin dans l'ancienne capitale de l'État bulgare, établi là, selon toute vraisemblance, par Basile II. Schlumberger a fait voir, en effet, qu'en certains thèmes, un commandant

(1) *Les sceaux byzantins trouvés à Silistrie*, tome VII (1932), 321-331.

spécial était établi dans des villes fortes notables par leur position.

Un dernier mot, pour dissiper un malentendu de M. Zlatarski, malentendu dont il nous faut nous avouer responsables.

Parlant de l'expédition entreprise en 1166 par Manuel Comnène contre les Hongrois, lorsque Léon Vatatzes fut envoyé lever une armée « en d'autres endroits et même une grande foule de Vlaques, qu'on dit être les descendants des anciens colons d'Italie », pour se jeter du côté du Pont contre les Hongrois, nous n'avons pas cru qu'il s'agit d'une armée *recrutée*. A cela s'oppose le terme même de *δμιλον*, employé par Cinnamus. Quand nous avons écrit : « L'armée levée *ἐτέρωθεν* devait être nécessairement recrutée dans ces parages (du Paristrion) » (1), nous nous sommes, par mégarde, mal exprimés ; au lieu de « recrutée » nous entendions « rassemblée ». Mais cela ne veut pas dire, comme l'historien bulgare le prétend, que ces Vlaques ne pouvaient être levés qu'au Nord du Danube, parce que, en ce cas, on ne saurait comprendre comment l'attaque a pu se produire du côté du Pont. Dans la Scythie mineure, si profondément romanisée avant Trajan, il y a eu aussi des colons d'Italie et l'on sait que la romanité de cette province est toujours attestée par les sources byzantines, au temps des Comnènes.

Cluj.

N. BĂNESCU.

POST-SCRIPTUM. Ces pages étaient déjà imprimées, pour paraître dans le dernier fascicule du t. VII de *Byzantion*, quand nous avons pris connaissance du livre de M. Mutafčiev : *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia 1932. Nous avons naturellement ajourné notre article, pour y ajouter la réponse due à notre collègue de Sofia. Après avoir lu son livre, nous le regrettons. A l'occasion du congrès de Belgrade, nous avons fait connaissance pour la première fois avec le ton du polémiste bulgare. Nous nous convainquons aujourd'hui une seconde fois de la façon originale dont l'auteur entend discuter les opinions des autres.

Publié il y a quelques années en bulgare, cet ouvrage était dirigé contre M. Iorga. Désirant toucher un public plus large, l'auteur

(1) *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, dans les *Byzantinisch-neugr. Jahrbücher*, 3 (1922), p. 305.

le présente maintenant en français, en y ajoutant un *Post-Scriptum* dans lequel il s'occupe du compte-rendu critique de M. P. P. Pannaitescu et, sous le titre : *Encore au sujet de Paristrion* (pages 333-366), de nos propres opinions concernant ce duché byzantin.

Pour caractériser l'esprit de ce livre d'une étendue respectable, il suffit de remarquer que M. Mutafčiev croit pouvoir reprendre aujourd'hui la question de la continuité de l'élément romain dans la Dacie Trajane, en soutenant la thèse surannée de Rösler. Il fouille ensuite presque tous les ouvrages de M. Iorga, pour convaincre le monde de l'hérésie scientifique de l'historien roumain qui se permet de croire à l'existence des « Romaniae » populaires du moyen-âge, dont on ne doute guère aujourd'hui. Poussé par un patriotisme qui ne le quitte jamais dans ses préoccupations de savant, M. M. dénonce toutes les recherches des historiens roumains concernant les problèmes des Balkans comme tendancieuses et s'efforce d'en anéantir les résultats. L'auteur emploie pour cela une méthode à lui : il prend un peu partout des phrases qui lui conviennent, les soumet à son jugement particulier, les discute à sa manière, prononce du haut de son érudition des sentences péremptoires, pour aboutir à proclamer nos contradictions permanentes et notre ignorance.

Nous ne pouvons pas le suivre dans cette voie. L'impétueux critique pourrait apprendre beaucoup à cet égard de son maître Zlatarski. Mais, pour rétablir la vérité, nous allons répondre rapidement aux objections qu'on peut découvrir à travers ce fatras de déclarations insolites.

1^o M. M. s'indigne (p. 334) que nous affirmions quelque part, en parlant de la pénétration romaine dans la Scythia Minor : « Le même procès de pénétration de l'élément romain a transformé la province de la rive gauche du Danube *déjà avant la colonisation de Trajan* » (souligné par le critique). Laissons M. M. croire le contraire. C'est une question qu'on ne discute plus.

2^o L'auteur s'étonne que nous attribuions une sorte d'autonomie aux villes du Sud de Danube dont les habitants se défendent, eux-mêmes, comme Simokattes le prouve, contre les Avars : « ce serait le sens des expressions *ἡ πόλις, οἱ τῆς πόλεως*, employées par l'auteur byzantin ! » — exclame notre critique. Nous laissons au profond helléniste le soin de trouver un autre sens à ces expressions-là.

3^o Le critique ne veut pas admettre que la flotte byzantine

était maîtresse du Danube : « J'ai expliqué, dit-il, qu'à l'époque du premier royaume bulgare des navires de guerre byzantins n'apparaissent que quatre fois dans les eaux danubiennes et pas une fois pendant le second royaume bulgare » (p. 336). La flotte des Bulgares n'apparaît *pas une seule fois* dans ces eaux, toujours dominées par l'empire, depuis le VII^e siècle jusqu'à la fin de l'époque des Comnènes. (Voy. les faits dans notre *Domination byzantine sur les régions du Bas-Danube.*)

4^o Nous disions quelque part : « Dans les guerres sanglantes de Basile II, les Roumains se tenaient résolument du côté des défenseurs de l'indépendance bulgare », ce qui équivaut, à l'avis du critique, à « répéter les inventions de Iorga » (p. 337). Nous lui rappelons le nom de Nicoulitza dont l'origine, d'après Vasilievskij, pour lequel M. M. a une admiration sans réserve, le rapproche des Vlaques (*Cecaumeni strategicon*, p. 5). On connaît le rôle important du chef de ce nom au milieu des Vlaques ; il fut un allié précieux de Samuel.

5^o M. M. s'obstine à déclarer que la conquête byzantine de l'État de Samuel « ne représente aucun changement *politique*, mais uniquement un fait d'ordre *administratif* ». Il se croit en droit de nous servir à cette occasion une banale leçon sur l'administration byzantine, nous apprend que Paristrion n'était qu'une province-frontière, quoiqu'on puisse trouver dix fois ce terme dans notre exposé. Si, pour notre savant, l'anéantissement complet d'un État, à la suite des guerres qui ont duré plus de trente ans, l'installation de l'autorité impériale à la place de cet État ne signifient point de transformation politique, mais un simple acte d'administration, toute discussion est inutile.

Seulement, il y a ici un dessous. Ce qui pousse notre critique à nier l'évidence se dévoile quelques lignes plus loin, quand il écrit : « B. parle de changements *politiques* parce que c'est là une condition indispensable pour sa thèse fondamentale : l'existence des organisations politiques *roumaines* dans le Paristrion à cette époque » (p. 340).

Voilà l'idée fixe de l'auteur. Il dépense ses efforts sur des dizaines de pages, pour combattre l'opinion de M. Iorga, reprise par nous, en ce qui concerne les quelques formations politiques signalées par Anne Comnène, vers la fin de XI^e siècle, dans le Paristrion. L'auteur veut à tout prix que la population mêlée à cet événement soit petchéneque, bulgare, russe, mais aucunement roumaine. Il

ne comprend pas comment de telles formations avaient été possibles dans le thème qui était au pouvoir des Byzantins, oubliant qu'elles étaient à ce moment-là rebelles à l'empire ; il nie l'existence des autonomies locales dont je citais comme exemple les Vlaques de Thessalie : « Toujours des Roumains ! » s'exclame notre savant, effaré. Mais tout le monde connaît de telles autonomies sous la domination de l'empire.

6° Que répondre à ce pêle-mêle d'idées étalées dans les pages 344-346 ? Si nous disons que les ducs de Serdica, de Niš etc. étaient soumis au duc de « Bulgarie », cela veut dire, d'après M. M. que « chacune de ces villes était le centre d'un thème distinct ». L'auteur ne comprend pas qu'un duc pouvait être subordonné à un autre (voy. plus haut, pages 305-306). Plus loin, Botaneiates aurait été « stratège du thème de Srêm » (M. M. tient à tout prix à l'existence de ce troisième thème bulgare, parce qu'il figure dans l'énumération de Skabalanović), mais nous avons prouvé que Botaneiates était alors duc de « Bulgarie » (voy. *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien*, B. Z. 30). Loin de confirmer son opinion, l'expression d'Attaliates (« archon des villes danubiennes ») l'infirmes : elle nous fait voir que l'autorité du duc de Skoplje s'étendait aussi sur les villes danubiennes du côté de la Serbie actuelle — autre preuve que le thème de Srêm n'existait pas alors.

7° Les dernières pages de la critique, dans lesquelles le savant de Sofia s'efforce de prouver que la romanité avait disparu à jamais des régions de la Mésie et du Paristrion, se distinguent particulièrement par la confusion des idées et l'interprétation erronée des textes. M. M. ne comprend pas que nous rapportions le terme de « Scythes » chez Anne Comnène à la population du Paristrion ; en citant les passages respectifs d'Attaliates et d'Anne Comnène notre savant croit qu'ils racontent le même événement, pour la simple raison que l'un et l'autre nous parlent des « Scythes », quoique en réalité ces passages se rapportent à des événements différents. M. M. comprend de la même façon les textes grecs quand, dans la phrase d'Attaliates : *πρὸς αἷς [πόλεσι] οἱ περιωθέντες Σκύθαι τὸ πρότερον τὸν Σκυθικὸν ἐπιφέρουσι βίον*, il rattache *τὸ πρότερον*, adverbe, au mot *βίον* et traduit textuellement : *τὸ πρότερον τὸν Σκυθικὸν ἐπιφέρουσι βίον* « ces Scythes, même après s'être établis dans le Paristrion, continuaient à mener

leur vie antérieure de Scythes » (p. 353), ce qui le conduit à des conclusions à sa façon.

Même interprétation à l'égard des passages dans lesquels Anne Comnène et Cinnamus font mention des Vlaques. Il n'y voit que *des nomades, dispersés par petits groupes* dans toutes les montagnes de la Péninsule (p. 356), et se complait là-dessus à une longue digression inutile. Il croit toujours à l'existence des Russes dans le Paristrion, le livre de Peretz n'a pour lui aucune importance. Nous avons déjà assez clairement expliqué ce qu'il faut entendre par les « Scythes », expressément opposés aux Petchénègues chez Attaliates, pour nous croire obligés d'y revenir. Ce serait d'ailleurs peine perdue.

Les préoccupations qui dominent avant tout chez M. M. s'entrevoient à chaque page de son lourd travail. Il n'hésite pas à les proclamer à haute voix, en conclusion : « Personne ne peut empêcher les Roumains — écrit-il — d'aimer la Dobroudja et ils doivent la défendre surtout à cause de la manière dont ils se sont approprié cette province ». La « critique » dirigée contre les opinions de M. Iorga finit aussi par ces mots charmants : « On connaît l'histoire de celui qui, pour ne pas être pris, criait : Tenez le voleur ! »

Le patriotisme, en matière de science, est un mauvais conseiller.

N. BĂNESCU.

COMPTES RENDUS

Une Introduction à l'Histoire du Bas Empire

Einleitung in die Altertumswissenschaft, herausgegeben von Alfred GERCKE † und Eduard NORDEN. III. Band, 2. Heft: *Römische Geschichte*. Dritte Auflage von J. VOGT und E. KORNE-MANN. Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, 1933, II-186 pp. gr. in-8°.

Ce fut un grand événement pour l'enseignement universitaire de l'histoire romaine, que la publication, en 1912, du troisième volume du Gercke-Norden, contenant entre autre l'histoire romaine pré-impériale traitée par Beloch et celle de l'Empire de la main de Kornemann. La deuxième édition, parue déjà en 1914, ne différait pas essentiellement de la première ; il en est autrement de la troisième, qui vient de paraître presque deux décades après la seconde.

Beloch étant mort depuis 1927, une inspiration des plus heureuses amena M. Norden, seul éditeur depuis la mort de Gercke, à le remplacer par M. Joseph Vogt. Au lieu du précis de Beloch, par trop sec et trahissant cependant une certaine bizarrerie peu apte à initier des novices aux études, M. Vogt donne en 34 pages un résumé clair et bien pondéré des faits, suivi de 20 pages plus précieuses encore, qui contiennent une excellente introduction à l'étude critique des sources accompagnées d'une bibliographie raisonnée mais raisonnablement succincte. Cette introduction rendra de grands services aussi aux lecteurs du beau volume consacré, l'année passée, à la Rome royale et républicaine par le même auteur, et qui est, parmi les ouvrages de ce genre, et concernant cette matière, le meilleur de langue allemande, et, après celui de M. André Piganiol, le meilleur de tous. Bornons-nous ici à signaler la justesse et la circonspection du jugement porté par M. V. sur l'épineuse question étrusque (p. 236) et la force persuasive avec laquelle il s'élève contre ceux qui croyaient pouvoir prouver la non-valeur

presque absolue des sources littéraires au sujet de l'histoire romaine antérieure à l'an 300 avant J.-C. (cf. pp. 5-9. 43-44. 52-53). Le seul reproche qu'il nous faut faire à M. V. (ainsi d'ailleurs qu'à tous les savants qui, depuis 1920, se sont occupés des premiers temps républicains), c'est de négliger entièrement le seul parmi les résultats acquis dans ce domaine qu'on ait pu prouver avec une exactitude tout à fait mathématique, résultat d'une importance capitale du point de vue de la méthode en tant qu'il est une admirable pierre de touche pour la vérification de la conception générale dont s'inspire M. V. lui-même. Ce résultat consiste en la réponse donnée en 1920 par M. Paul Wittek, *Vierteljahrschr. f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch.* XVI 1-38, à la question comment il se fait que le nombre des Fabiens tombés, d'après la tradition, en 477 dans la fameuse bataille du Crémère, est, d'après la même tradition, exactement celui de 306 hommes : M. Wittek a parfaitement prouvé qu'à cette époque ne participaient au service militaire que les citoyens des 17 *tribus rusticae* alors existantes, et que le premier ban était composé de 40 turmes équestres et 40 centuries de fantassin, c'est-à-dire de $1200 + 4000 = 5200$ guerriers ; que, par conséquent, le premier ban de chacune de 17 *tribus rusticae* se montait à 306 hommes ($5200 : 17 = 305,88$), de sorte que les 306 Fabiens du Crémère représentent la force militaire de la *tribus Fabia*, faisant pour son compte la guerre aux Veïentins.

S'il est utile, pour bien comprendre l'empire byzantin, de ne pas ignorer entièrement la république romaine, les byzantinistes ont bien plus besoin encore de connaître le mieux possible l'histoire de l'empire romain. Mais la raison principale pour laquelle il nous faut leur recommander avec insistance de lire et d'étudier de près l'ouvrage de M. Kornemann, c'est que plus que la moitié de celui-ci est consacrée au premier tiers de l'histoire byzantine ; car M. K. (dont je suis en cela l'exemple dans mon *Histoire du Bas-Empire*) fixe les limites chronologiques du Bas-Empire aux mêmes années que je crois avoir prouvées être les vraies limites de l'époque proto-byzantine, c'est-à-dire à l'avènement de Dioclétien et à la mort d'Héraclius. La nouvelle édition est à ce point augmentée et corrigée qu'en pratique il n'y aura dorénavant plus lieu de recourir aux précédentes ; fait en partie regrettable, parce qu'il faut avouer que si l'ouvrage a gagné sous sa forme actuelle en ampleur et en richesse de détails, il a, par contre, perdu quelque peu de la clarté sug-

gestive et de la fraîcheur attrayante qui faisaient jadis une de ses beautés.

Tout en rappelant encore une fois l'insigne utilité de cet ouvrage qui facilitera singulièrement non seulement les efforts réceptifs de l'étudiant, mais aussi des recherches du savant mûri, nous tenons à indiquer certains points importants sur lesquels notre avis est différent de celui de l'auteur. Ainsi l'analogie que cherche à établir M. K. entre le Christ et Arminius le Chérusque en dit long sur la genèse d'un état de choses qui s'est révélé récemment en Allemagne au monde étonné ; en dehors de l'Allemagne, ceux-même dont le sentiment religieux ne sera pas blessé par ce rapprochement étrange, conviendront certainement qu'il est de mauvais goût. Ici comme ailleurs, M. K. — inutile de dire que cet illustre savant n'en a pas conscience — s'inspire du pseudo-christianisme hypocrite et onctueux dans lequel a dégénéré le protestantisme allemand ; l'introduction de M. K. se termine par la citation approbative d'une phrase de M. Schubart reflétant exactement cette mentalité : *Von einem einzigen unvergleichlichen Menschen* (il est question du Christ) *gehen Ströme des Lebens und der Kraft in Raum und Zeit, die wir nicht messen, nur erleben können.* En parlant ensuite d'Auguste, M. K. attache une importance exagérée au fait qu'à un passage des *Res gestae divi Augusti*, l'empereur se dit avoir précédé tous ses concitoyens *auctoritate* et non pas, comme suppléa Mommsen, *dignitate*. En réalité, cette correction, due au Monument d'Antioche, édité par Ramsay et Premierstein, n'entraîne aucun progrès essentiel de nos connaissances historiques : le mot *auctoritas* n'est certainement pas employé ici comme terme de droit public, mais l'empereur dit tout simplement — et très explicitement — qu'il jouissait d'une autorité plus grande que tout autre Romain, mais que juridiquement ses pouvoirs ne dépassaient pas ceux d'un magistrat républicain — le sens du passage reste le même qu'il était toujours.

Si M. K. fait peut-être une place trop grande à sa théorie, cependant très fragile, du *Doppelprinzipat*, il trace par contre sur deux pages d'une façon vraiment admirable l'évolution sociale et politique de l'époque nommée celle du Principat ; il nous faut toutefois regretter qu'il n'hésite pas à utiliser, en acceptant aveuglément une opinion téméraire, la première épître de S. Pierre comme un texte pseudépigraphe se rapportant au temps de Domitien (p. 79). Les règnes d'Hadrien et des Antonins sont abordés de façon irrépro-

chable, sauf deux erreurs légères à la p. 85 : la guerre britannique d'Antonin le Pieux ne se place pas en 142-143 (voir, en dernier lieu, mes *Kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im römischen Deutschland* [1932], p. 246) et il n'est pas permis de dire qu'au temps des *divi fratres* l'Orient ait été défendu par Vêrus, l'Occident par tous les deux. L'appréciation des Sévères s'inspire un peu trop de l'hostilité implacable avec laquelle feu Domaszewski persécuta le souvenir de cette dynastie : étant donné l'inflation monétaire de cette époque, il est inexact de dire que les soldats étaient payés royalement ; d'autre part, M. K. admet, lui aussi, le fait que la protection des pauvres de la part de l'état pré-chrétien atteint son plus haut degré précisément au temps des Sévères. Une erreur incompréhensible est l'assertion que la garde des prétoriens fut portée à son quadruple par Septime Sévère (p. 88) : même depuis cet empereur elle ne comprenait certainement pas plus de 15.000 hommes, et peut-être même pas autant. La grande œuvre de réforme militaire accomplie par Gallien est très bien mise en lumière d'après les travaux surtout de Ritterling et d'Alföldi ; notons cependant que M. K. ne fait qu'une allusion tout à fait insuffisante aux recherches magistrales de Babut sur les *protecteurs* (p. 95). L'excurus « *Aegypten und das Reich* », intercalé maintenant à la fin du chapitre concernant le Principat, reste toujours la meilleure initiation à l'étude des problèmes que présente l'administration provinciale et municipale de l'empire romain.

Le tableau que trace M. K. du Bas-Empire utilise largement mes propres ouvrages, mais pas assez, à mon avis, en ce qu'ils contiennent de relativement le plus important. C'est ainsi que l'auteur parle encore du « *Dominat* » de Dioclétien (p. 106), et qu'il ne tient nullement compte du rôle prépondérant joué dans le Bas-Empire par la préfecture du prétoire, de sa concurrence constitutionnelle avec le pouvoir impérial lui-même, de son importance, en vérité de tout premier ordre, comme facteur de décentralisation et, plus tard, de désagrégation. Il s'ensuit que les pages consacrées au droit public de cette époque — à la constitution préfectoriale, comme je l'ai appelée, intermédiaire entre celle du Principat et celle des thèmes — manquent sous plusieurs rapports d'exactitude et de clarté ; notons aussi les définitions erronées des *protectores domestici* et de l'*annona* (p. 109). L'excurus « *Heer und Staat* » (p. 111-114) n'a pas été suffisamment mis à jour ; si l'on ne peut pas reprocher à M. K. de ne pas tenir compte, en parlant des *numeri* du Princi-

pat, de ce que j'en ai dit dans mes *Kais. Beamten u. Truppenk.* 233-244, on peut s'étonner, par contre, qu'il paraît admettre comme possible que Dioclétien ait quadruplé les effectifs de l'armée ; il est certain que Dioclétien ne les a augmentés tout au plus que de la moitié. M. K. fait remonter les fédérés de type nouveau jusqu'au temps d'Honorius en se basant sans doute sur un passage d'Olympiodore qui, à mon sens, supporte une interprétation différente et d'autant plus nécessaire qu'un passage de Malalas (*Exc. de insidiis* p. 161, l. 3 de Boor), semble indiquer qu'il ne furent institués que par Aspar, le *κόμης φοιδεράτων* chez Malalas 364 B. n'étant assurément qu'un anachronisme.

L'histoire de Constantin le Grand a été l'objet de diverses études récentes qui ont vivifié la discussion en attirant l'attention sur des points précédemment négligés et en préparant ainsi vigoureusement des solutions à espérer de l'avenir. On lira donc avec un intérêt particulier les trois pages consacrées par M. K. au règne de Constantin.

Pour la date de sa victoire finale sur Licinius, M. K. reconnaît que la question a été définitivement tranchée en faveur de l'an 324 ; comme il ne se réfère qu'à mon article paru dans la *Zeitschr. f. d. neutestamentl. Wiss.* XXX (1931) 177 ss., je m'empresse d'ajouter que mon argumentation a été reprise et complétée en 1932 par M. Piganiol dans la *Revue. d'Hist. et de Philos. religieuses*, qui a porté le nombre des indications chronologiques servant de base à mon argumentation à 21, tandis que je n'en connaissais que 18. J'ai déjà relevé ailleurs l'erreur de Caspar (que M. K. fait sienne) que Constantin aurait signé lui aussi l'édit de tolérance de 311 ; j'insiste là-dessus parce qu'il n'est pas sans importance que le premier acte législatif de Constantin en faveur du christianisme est bien cette constitution promulguée à Milan en janvier ou février 313 dont je crois avoir définitivement établi l'historicité. Contre Seeck et moi, M. K. prend avec énergie la défense de l'opinion courante d'après laquelle la fondation de Constantinople serait un haut fait historique de premier ordre ; en reparlant plus tard (à la p. 138) de cet événement, M. K. va jusqu'à dire que depuis le VII^e siècle, dans le moyen empire byzantin, Constantinople signifiait tout, les provinces rien, de sorte qu'il croit voir se réaliser de nouveau l'antique conception de la *polis*, de la ville-état. Espérons que cet excès de bizarrerie aidera à détruire le préjugé que je m'efforce de combattre et que l'histoire

de l'empire de Nicée seule suffirait à réfuter. En tout cas, les lyrismes par lesquels on a coutume d'exalter les avantages du site, la splendeur artistique, l'intensité de la vie économique, la densité de la population de Constantinople, lyrismes dont M. K. a subi l'influence, ne prouvent rien du tout, et avant de rejeter mon point de vue (voir, en dernier lieu, *Gnomon* IV [1928] 411 s.) cf. 413 s.), il faudrait réfuter mes arguments.

Dans les pages suivantes, nous remarquons un penchant de M. K. à montrer sa documentation en citant parfois des articles très récents, mais, à vrai dire, sans importance scientifique; entre autres, les naïvetés confuses et arbitraires débitées par M. V. Grecu au congrès d'Athènes, ne méritent pas d'être tirés de l'oubli, comme elles le sont par M. K. à la p. 132. L'assertion, à la p. 125, que Stilicon n'ait pas eu de collègue en sa qualité de Maître des Milices d'Occident, prête à confusion (cf. Ensslin, *Klio* XXIV [1931] 467-471). A la même page M. K. fait sienne l'opinion traditionnelle des archéologues anglais d'après laquelle les Romains auraient évacué l'île de Bretagne dès avant 410. Cet avis est en contradiction flagrante avec les principaux résultats d'un ouvrage de feu Bury que M. K. lui-même qualifie à bon droit de *grundlegend* (p. 166), et sera définitivement réfuté par un article de mon élève H. Stefan Schultz, article dont le *Journal of Roman Studies* diffère, à mon plus vif regret, depuis plus de deux ans la publication: ce n'est que vers 442 que les dernières troupes romaines quittèrent le sol de l'Angleterre actuelle. Je préférerais ne pas voir appeler les Circumcellions des « bolchévistes » (p. 126), et ne pas voir citer avec satisfaction une phrase grandiloquente de Caspar d'après laquelle S. Augustin serait « un pilier soutenant les arches du pont qui se tend de S. Paul à Luther » (p. 130). — Il est inexact d'appeler l'empereur Justin un analphabète (voir, contre ce malentendu traditionnel, *Pauly-Wissowa* X 1328); Sévère d'Antioche dut abandonner son siège le 29 septembre 518 et non pas en 519; la guerre de Justinien contre les Ostrogoths commença en 535 et non pas en 534 et se termina en 552 par la bataille du Mont Lactaire ou bien, si l'on préfère cette date, par la prise de Compsa en 555, mais nullement en 553, comme le dit M. K. (p. 134). Le premier empereur d'expression grecque fut Anastase I^{er}, et Tibère Constantin que M. K. appelle à tort « le premier vrai grec sur le trône » (p. 136) est au contraire le dernier empereur d'expression latine. Les Perses ne s'emparèrent de l'Égypte qu'en 619 et non

pas en 616, la conquête de l'Afrique latine par les Arabes fut loin d'être achevée en 670, et l'affirmation que la doctrine de la primauté papale ait été inventée par S. Cyprien est un raccourci quelque peu ingénu d'une hypothèse aventureuse que M. Caspar s'est en vain efforcé de prouver (p. 137).

L'excellent excursus « *Neurom und Neupersien* » (p. 139-147) montre de façon très intéressante les progrès réalisés en ce domaine au cours des dernières décades ; notons par exemple l'utilisation des recherches de R. Delbrueck sur le costume impérial (p. 142 s.). La restauration du Mithraeum de Carnuntum, attestée par l'inscription CIL III 4413 = Dessau 659, que M. K. continue à dater de 307 (p. 141), remonte cependant probablement aux années 293-305.

M. K. termine son ouvrage comme dans les éditions précédentes par une bibliographie raisonnée des sources (p. 147-174) et de la littérature moderne (p. 174-186). En ce qui regarde les sources cette bibliographie est un vrai trésor et je ne connais rien qui soit, en cette matière, plus lucide, plus exacte, plus riche en données importantes, plus dépourvu de fatras inutile ; le résumé de l'histoire de l'Histoire Auguste par exemple (à peine deux pages), contient tout ce qu'il faut savoir au sujet de cette question difficile. Les erreurs sont rares : le nom principal de Sir J. Fotheringham est Fotheringham et pas son titre de *Knight*, et c'est lui auquel nous devons la meilleure édition de la *Chronique* de S. Jérôme, parue en 1924, mais omise par M. K. (p. 158) ; il est préférable de dire *Cassiodorus* et non pas *Cassiodorius*, le panégyrique de Corippe, ainsi que celui de Priscien, mériteraient d'être mentionnés, le *Registre* de S. Grégoire le Grand a été édité en deux volumes en grande partie par Hartmann et non seulement par Ewald (p. 163) ; M. K. ne connaît ni l'édition anglaise ni l'édition française de l'histoire de Vasiliev qu'il cite d'après l'édition russe parue en 1917 (p. 164) ; au lieu de mentionner Denys de Tell-Mahré (M. K. n'indique ni qu'il faut recourir encore, pour cet auteur, à la *Bibliotheca Orientalis* d'Assemani, ni à l'édition de la quatrième partie publiée par Chabot en 1895) il aurait mieux valu citer Pseudo-Zacharie le Rhéteur et donner des indications sur le *Corpus scriptorum christianorum Orientalium* et sur la *Patrologia Orientalis* desquels il ne souffle mot (p. 165) ; une autre lacune, peut-être encore plus grave, me paraît être l'omission de toute référence aux *Acta Sanctorum* et aux principales collections de documents conciliaires

grecs et latins, c'est-à-dire au Mansi, aux *Acta conciliorum* de Schwartz (dont une partie seulement est citée incidemment à la p. 131) et aux *Ecclesiae Occidentalis monumenta iuris antiquissimi* de Turner. En s'occupant des sources épigraphiques, M. K. paraît ignorer complètement l'ouvrage fondamental, capital et modèle de l'épigraphie grecque-chrétienne, le Grégoire ; il est vrai que l'on peut invoquer à son excuse le fait que le premier fascicule de ce recueil est presque introuvable en Allemagne, et qu'il est impossible de remédier à ce mal, l'édition étant épuisée par suite d'un tirage beaucoup trop restreint.

Bien moins brillante me paraît être la bibliographie des sources modernes. L'appréciation des ouvrages d'ensemble contient des jugements à vrai dire surprenants. L'auteur blâme l'inégalité de l'histoire de Seeck sans la moindre révérence envers cette œuvre, grandiose malgré ses défauts et tout à fait indispensable ; par contre il croit sérieusement qu'il n'est possible de traiter scientifiquement l'histoire du Bas-Empire que depuis les travaux de Krumbacher (dont l'histoire de la littérature byzantine est en réalité à peu près inutile pour les temps antérieurs au VII^e siècle). L'abrégé médiocre et depuis longtemps surannée de Gelzer, publié en 1897 (et non en 1907) dans la deuxième édition du Krumbacher, est qualifié de *vorzüglich*, la deuxième édition de Bury, *History of the Later Roman Empire* est, par erreur, présentée comme un raccourci de la première. M. K. recommande à ceux qui désirent se familiariser avec le Bas-Empire, avant tout le volume que j'ai fait paraître moi-même en 1928 ; si ce jugement bienveillant me réjouit parce qu'il est certain que M. K. consulte souvent mon ouvrage, j'ai d'autre part plus d'une raison de croire que l'auteur n'a pas lu la synthèse de M. F. Lot, parue en 1927, mais écrite en substance avant 1914. Étant donnés les buts très différents poursuivis, bien que nous traitions en partie la même matière, par M. Lot et par moi, je suppose que le grand médiéviste français trouvera comme moi saugrenue toute appréciation comparative de nos deux livres ; néanmoins M. K. s'approprie en partie celle à laquelle s'est livré M. Rostovtzeff qui, ne se gênant jamais pour porter des jugements sur des travaux qu'il ne connaît pas assez, ne paraît avoir lu le mien que d'une façon par trop superficielle. M. K. ne paraît pas se douter que l'excellent petit livre de C. Neumann ne s'occupe que des X^e et XI^e siècles et n'a par suite rien à voir dans la bibliographie présente ; j'espère qu'il ne citerait pas non plus, tout au moins

parmi les ouvrages d'ensemble, l'étude de Veeck sur les Alamans en Wurtemberg, d'une insignifiance complète au point de vue historique, s'il la connaissait. — Très utile est par contre l'énumération des ouvrages ayant pour sujet les différents règnes. Ce n'est que par une faute d'impression sans doute que les *Regesten* de Seeck sont cités comme s'ils avaient trait au règne de Dioclétien. M. K. ne tient pas compte du désir exprimé par MM. Baynes et Grégoire et par moi, désir certainement conforme à la pensée de M. Maurice lui-même, de laisser sombrer dans l'oubli le *Constantin le Grand* de l'auteur de la *Numismatique constantinienne*; étant donnés les sentiments qui ont inspiré ce livre, il est à parier que M. K. ne le connaît pas et ne le cite que pour l'avoir trouvé cité par Rostovtzeff, qui, probablement, ne l'a pas lu davantage. Il aurait mieux valu citer au lieu du livre arbitraire et aujourd'hui suranné de Schwartz sur Constantin, les recherches, toujours de grande valeur, qui lui ont servi de base et que le même auteur a publiées dans les *Nachrichten der Göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften* 1904, 1905, 1908 et 1911. Pour Julien l'Apostat il suffirait aujourd'hui de citer le livre magistral et de tous points définitif de M. Bidez (1930); il est presque incroyable que M. K. ne le mentionne même pas, lui qui renvoie, au contraire, à une demi-douzaine d'études parues en allemand et désormais à peu près inutiles. Ceci est peut-être la preuve la plus saisissante d'un défaut organique de l'ouvrage, défaut dont on ne saurait surestimer la portée symptomatique: la place beaucoup trop grande qui est accordée, dans l'ensemble des références, à des travaux écrits en allemand, même si leur mérite est douteux, au détriment d'autres ouvrages, souvent de première ordre, mais écrits en une autre langue. Ainsi, à la même page où l'on cherche en vain le nom de M. Bidez, on trouve cités les livres tout à fait *out of date* de Guldenpenning et Iffland sur Théodose le Grand (1878) et de Guldenpenning sur Arcadius et Théodose II (1885); c'est ainsi que nulle part mention n'est faite de l'excellent manuel d'Albertini (1929), le meilleur que nous ayons sur l'histoire générale de l'empire romain; bien qu'il y ait un paragraphe spécial concernant l'histoire des provinces (p. 183 s.), le lecteur n'apprend rien sur l'importance capitale de l'œuvre énorme et indispensable de Camille Jullian, pas plus qu'il n'apprend qu'il existe sur l'administration de l'Égypte byzantine le livre également indispensable de M^{lle} Rouillard, dont je crois cependant avoir signalé dans mon long compte

rendu (*Gnomon* VI [1930] 401-420) non seulement les erreurs mais aussi l'indiscutable utilité et la valeur réelle. Le lecteur qui, sans s'être renseigné ailleurs, lira le paragraphe consacré à la bibliographie de l'histoire religieuse et ecclésiastique, ne se doutera pas que notre connaissance actuelle des six premiers siècles de l'église repose en majeure partie sur des résultats acquis par Duchesne et l'école de Louvain, par les Bollandistes et Jean Maspero, qui tous sont passés sous silence. La faute générale que je viens de reprocher à M. K. n'est pas proprement dite une particularité allemande ; plusieurs des articles parus dans *Byzantion* même témoignent d'une façon déplorable à quel point par exemple Seeck est ignoré par des savants d'expression française et italienne. Si, d'autre part, la faute en question s'est de beaucoup aggravée en comparaison avec les premières éditions de l'ouvrage, la raison en est en même temps une espèce d'excuse partielle : ce n'est qu'à partir de la mort de Mommsen que la prédominance, inaugurée par Niebuhr et Boeckh, de la science allemande en matière d'histoire ancienne commence à déchoir, et cette décadence ne s'est poursuivie que lentement, quoique sans relâche, jusqu'à présent ; si je l'ai déjà signalé dans la *Historische Zeitschrift* CXLIV (1931) 123, il n'en est pas moins naturel que M. K. hésite à s'en apercevoir et à en tirer pour ses propres renseignements bibliographiques les conséquences qu'elle impose.

Notons encore que la bibliographie de l'histoire intérieure du Bas-Empire (p. 181-183) n'est pas non plus sans tares. A ce sujet aussi on a l'impression que l'auteur ne connaît pas suffisamment la *Fachliteratur*. La conférence de J. B. Bury, *The Constitution of the Later Roman Empire*, n'offre presque aucun intérêt pour l'époque proto-byzantine ; elle est cependant mentionnée tandis que le premier volume de la *Römische Rechtsgeschichte* de Karlowa (1885) et *Le droit public romain* de Willems (7^e édit. 1910), ne le sont pas, en dépit du fait que ce sont les seuls manuels dans lesquels une part suffisante est assignée à l'administration du Bas-Empire. Un des mes articles sur ce sujet et mes *Untersuchungen über das Officium der Prätorianerpräfektur* ne sont pas cités en ce contexte, mais, par une étrange méprise, à la p. 181 comme faisant partie de la bibliographie spéciale concernant l'empereur Majorien qu'ils nomment à peine. Enfin, M. K. renvoie dans la bibliographie de l'histoire militaire (p. 183) ainsi qu'ailleurs (p. 109. 114), à l'ouvrage de Nischer sur l'organisation militaire de l'empire ro-

main, paru en 1928 dans le *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*. Ce que cette élucubration contient de raisonnable est pour la plupart servilement reproduit du vieux manuel de Marquardt (2^e édit. 1884); ce qui appartient à l'auteur sont essentiellement des idées développées par lui déjà dans le *Journal of Roman Studies* XIII (1923) 1-55, article exalté par M. Rostovtzeff dans l'édition anglaise et blâmé dans l'édition allemande de son *Histoire sociale et économique de l'empire romain* : en réalité, l'incompatibilité qui existe entre les idées de M. Nischer sur l'organisation militaire du Bas-Empire et les règles rigoureuses de la méthode saine, incompatibilité qui enlève aux premières toute valeur scientifique, a été dénoncée simultanément par M. Baynes et moi dans le même fascicule de la *Byzantinische Zeitschrift* (XXV [1925] 387, note 1 ; 455) et suffisamment démontrée par M. Baynes dans le *Journal of Roman Studies* XV (1925) 201-204. Feu Ritterling, qui fut de beaucoup le meilleur connaisseur des institutions militaires romaines — quoi qu'en dise M. K. qui persiste (p. 111) injustement à décerner ce titre à Domaszewski — a annoté son exemplaire de l'article de Nischer par des appréciations bien plus sévères encore ; qu'aurait-il dit en voyant même un savant, tel que M. K., prendre les fantaisies de M. Nischer au sérieux ? Les ravages qu'elles pourraient causer par suite de l'accueil favorable qui leur a été fait dans plusieurs comptes rendus, incompetents sans exception, et en dernier lieu par M. K. me détermine à insister sur ce point. Cela est même d'autant plus nécessaire que M. Nischer vient d'étendre la publicité de ses vues par une étude parue dans le *American Journal of Philology* LIII (1932) 21-40. 97-121.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur la portée et l'intention des objections que je viens de faire à M. K. : plus je désire voir son ouvrage entre les mains de tous les lecteurs de *Byzantion*, et plus j'affirme qu'ils en tireront, tous, le plus grand profit, d'autant plus me faut-il tâcher de parer aux dangers qu'ils pourraient encourir incidemment lorsqu'ils suivront ma recommandation de ce merveilleux instrument de travail.

Université de Bruxelles.

Ernest STEIN.

Géographie et Histoire de la Syrie.

E. HONIGMANN. *Syria*, dans W. KROLL et K. MITTELHAUS, *Paulys Real Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 2^e série t. VIII, 1932, col. 1549-1727.

L'article *Syria*, dans la seconde série du PAULY-WISSOWA a l'importance d'un solide volume, qui déborde de partout le cadre de la *klassische Altertumswissenschaft*. Nous ne pouvons que signaler sans commentaires, les notions générales qui remplissent les premiers paragraphes. 1. Nom ; 2. Territoire et frontières ; 3. Relief du sol ; 4. Hydrographie ; 5. Climat ; 6. Flore ; 7. Faune et minéraux ; 8. Ethnographie. Dans le § 9 « Religions » (entendez : cultes antérieurs au christianisme). l'hagiographie fait une première apparition, qui n'est point particulièrement heureuse. Zeus-Casios (héritier lui-même de Ba'al Saphon ou de Typhon) aurait eu pour successeur S. Barlaam du Mont Casios (col. 1576-77 ; cf. *BHO.* 140). Le dieu 'Azîz, vénéré chez les Arabes de Syrie, se serait survécu dans la personne de S. Serge (col. 1581-82). Cette idée empruntée à É. Lucius, reviendra plus loin (col. 1707). 10. Altorientalische Geschichte ; 11. Perserzeit und Hellenismus ; 12. Von Pompeius bis Trajan.

Jusqu'à ce point l'exposé se recommande surtout par les qualités qui sont celles des répertoires encyclopédiques les plus sérieux : information sûre, bien à jour et récapitulant au complet, en ordre clair, les résultats acquis ou considérés comme tels, par les chercheurs qualifiés. A partir du § 13, on a tout de suite l'impression que l'auteur est entré dans un sujet qu'il connaît d'original. La géographie historique passe au premier plan et introduit son point de vue spécial dans les aperçus qui ne la concernent pas *ex professo*. La suite des sous-titres est déjà caractéristique 13. Strabon. Plinius. Ptolemaios. 14. Itinerarien und Römerstrassen. 15. Von Hadrian bis Diocletian. Von Theodosius II bis Herakleios. Hierarchie, Mönchstum und Heiligenverehrung.

Sur la topographie historique de la Syrie, d'importantes études ont paru depuis le grand ouvrage de M. R. Dussaud, qui ne date que de 1927. M. Honigmann, auteur lui-même d'un remarquable lexique de toponymie syrienne (*Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XLVI, 1923, pp. 149-93 ; t. XLVII, 1924, p. 1-64), n'ignore aucune des découvertes récentes. Mais

nulle part, il ne se borne au rôle de rapporteur ; et sur nombre de points demeurés douteux ou obscurs, il apporte des solutions personnelles ou du moins des hypothèses plausibles. Les unes et les autres portent la marque d'un savoir clair, solide et supérieurement bien coordonné. Il est étonnant qu'un esprit aussi exact en soit resté aux affirmations gratuites des mythologues attardés à la théorie des saints successeurs des dieux. Col. 1711, M. H. y ajoute l'erreur, plus facilement évitable, de confondre S. Barlaam, martyr d'Antioche, avec son homonyme Barlaam, ermite du Casios. Ceci pourrait expliquer cela. Semblable méprise est celle où ce philologue au jugement sûr ne tombe jamais, quand il a lui-même examiné les textes originaux.

Son précis de géographie syrienne et les cartes qui le complètent fort heureusement sont un ouvrage fondamental que l'on ne saurait assez recommander aux historiens de la Syrie chrétienne.

Bruzelles.

P. P.

Le Schisme du XI^e siècle.

A. MICHEL, *Humbert und Kerullarios. Quellen und Studien zum Schisma des XI. Jahrhunderts.* T. II, in-8°, XII-496 p. Paderborn, F. Schöning, 1930 (XXIII^e volume des *Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte* de la Görresgesellschaft). Prix : 29 Mk.

Du premier volume de M. Michel sur le cardinal Humbert et Cérulaire les lecteurs de *Byzantion* ont eu une recension détaillée et très judicieuse du R. P. M. Viller (cf. t. II, p. 615-619). Il nous reste à leur présenter le tome second, de beaucoup plus considérable que le premier. L'auteur le divise en neuf sections, qu'on peut facilement ramener à trois parties.

Nous appelons « première partie » les deux dissertations historiques qui ouvrent le volume (p. 1-40). La première dissertation traite de l'origine du *Synodicon* du dimanche de l'*Orthodoxie* et de la nouvelle recension qui en fut faite sous le patriarche de Constantinople Sergius II (999-1019). Elle a pour but de confirmer la thèse soutenue par l'auteur dans le tome I, à savoir que l'état de schisme entre Rome et Byzance a existé bien avant le patriarche

Michel Cérulaire et a pris naissance sous le patriarche Sergius II, quelque temps après l'an 1009, par l'exclusion du nom du pape des diptyques de Sainte-Sophie. L'indice de ce schisme, A. Michel le voit dans le fait que c'est sous Sergius II qu'apparaît pour la première fois, d'après le témoignage des plus anciens manuscrits du *Synodicon*, l'addition ainsi conçue : *Τὰ λαληθέντα καὶ γραφέντα κατὰ Ἰγνατίου καὶ Φωτίου, τῶν ἀγιωτάτων πατριαρχῶν, ἀνάθεμα*. On trouve déjà cette formule dans le manuscrit de Madrid qui remonte à 1025-1028 ; puis dans le *Monacensis* 380, qu'il faut placer entre 1025 et 1050. Elle implique, d'après M. Michel, une abrogation formelle du VIII^e concile œcuménique et, par suite, le schisme avec l'Église romaine. On avouera que la conclusion ne s'impose pas nécessairement, surtout pour ce qui regarde la date de la séparation, que l'auteur veut placer sous Sergius II. Elle confirme plutôt l'hypothèse de ceux qui disent que la rupture se produisit après l'ambassade de l'empereur Basile II et du patriarche Eustathe (1020-1025) auprès du pape Jean XIX. Cette hypothèse, nous l'avons émise nous-même dans le tome I^{er} de la *Theologia dissidentium orientalium*, p. 267. Quand nous disons « rupture », nous entendons moins un schisme formel et définitif qu'une simple interruption de relations (1).

C'est, au fond, tout ce que prouvent les autres témoignages soigneusement catalogués par M. Michel dans sa seconde dissertation, intitulée : *Bestand eine Trennung der griechischen und römischen Kirche schon vor Kerullarios?*, pour établir qu'au moment où s'ouvrirent les négociations unionistes entre le pape Léon IX et la cour byzantine, en 1053, les relations officielles entre Rome et Byzance étaient rompues, depuis un temps difficile à déterminer.

La seconde partie, la partie centrale et capitale de l'ouvrage de M. Michel, est constitué par tout ce qui a rapport à ce qu'il appelle la *Panoplie* de Michel Cérulaire (p. 41-281). Il s'agit d'une étrange compilation anonyme et sans titre, trouvée dans le *cod. Vindob. graec.* 306, de caractère violemment polémique, bourrée de textes de l'Écriture, de citations patristiques souvent apocryphes, dirigée

(1) M. A. Michel place la fête de l'Orthodoxie en 842, le 19 février. C'est une erreur. Le P. Pargoire a établi que ce mémorable événement eut lieu en 843, le premier dimanche de Carême, c'est-à-dire le 11 mars. Cf. *L'Église byzantine de 527 à 847*, p. 270.

contre les principales innovations latines et surtout contre l'empereur hérétique qui est entré en communion avec les Latins, persécute les orthodoxes et veut les forcer à faire mémoire du pape et à lui reconnaître le droit d'appel. Elle se termine par vingt anathématismes à l'adresse de divers hérétiques, parmi lesquels les Latins tiennent une place de choix. Malgré les apparences, ce pot-pourri a l'allure d'une véritable thèse. Il s'agit de démontrer par l'Écriture et la Tradition qu'il n'est pas permis de communiquer *in sacris* avec les hérétiques, de faire mémoire, à la messe, d'un pape hérétique, ou d'un empereur hérétique et persécuteur, d'obéir à cet empereur, lorsqu'il commande quelque chose de contraire à la foi et à la loi divine. On commence par établir que les Latins sont de vrais hérétiques. On tire ensuite la conclusion par rapport à l'empereur qui a accepté la communion avec eux et veut obliger par la force ses sujets à en faire autant. Telle est l'unité latente de cette *Panoplie*, à travers laquelle circule un souffle d'exaltation aiguë, qui donne vie à toute cette masse de textes morts, semblables au champ d'ossements de la vision prophétique.

De cette compilation, M. Michel étudie successivement le texte tel qu'il se présente dans le manuscrit viennois, les sources multiples, l'auteur. Il en analyse longuement les divers tronçons et en donne, à la fin, le texte original avec, en regard, une traduction latine, due au D^r Friedrich Weissenbach. A ce travail il déploie une érudition étonnante qui soulève l'admiration. L'admiration serait sans réserve, si l'apparat critique était moins touffu et moins rébarbatif, et si l'établissement du texte ainsi que la traduction n'étaient déparés çà et là par de fausses lectures, qui ont parfois entraîné le traducteur à des contresens. Parmi ces fausses lectures, celle qui se voit au c. 36, § 1, p. 254-255 est particulièrement importante. Au lieu de lire : ἔχειν δὲ αὐτὸν (= τὸν πάπαν) τὴν ἔκκλητον, M. Michel a lu : ἔχειν δὲ αὐτὸν τὸν ἔγκλητον, ce que le traducteur a rendu par : *eumdem tamen putemus reum*. Il s'agit ici du droit d'appel, ἡ ἔκκλητος, à reconnaître au pape, alors que celui-ci refuse de renoncer aux *usages hérétiques*, tels que le jeûne du samedi, l'emploi du pain azyme, l'interdiction du mariage des clercs, etc. L'auteur de la *Panoplie* déclare une pareille « économie » inacceptable : on ne peut faire mémoire d'un pape hérétique ni lui reconnaître le droit d'appel. Nous disons que ce passage est important. Nous y trouvons, en effet, l'un des nombreux indices qui prouvent d'une manière irréfutable que cette *Panoplie* n'est pas

de Michel Cérulaire, mais d'un adversaire décidé de l'union des Églises conclue à Lyon en 1274. L'ensemble de la thèse, que nous avons énoncée plus haut, nous amenait déjà à cette conclusion. L'empereur hérétique contre qui est dirigé presque toute la pièce n'est autre que Michel Paléologue. Impossible d'y voir, comme l'a cru M. Michel, Constantin IX Monomaque. Impossible, dès lors, d'attribuer comme il le fait, la paternité du document à Michel Cérulaire lui-même. Nous sommes, sur ce point, pleinement de l'avis de notre confrère, le P. V. Laurent, qui, le premier, dans les *Echos d'Orient*, t. XXXI (1932), p. 106, a signalé la grosse méprise de M. Michel, et qui a annoncé une dissertation spéciale pour une démonstration complète. Cette démonstration, nous ne voulons point l'entreprendre ici pour notre propre compte. Qu'il nous suffise d'attirer l'attention du lecteur sur les points suivants :

1^o Tout d'abord, la courte brouille qui a existé entre Constantin IX et Cérulaire, au moment de l'ambassade du cardinal Humbert à Byzance, n'a pas donné lieu, de la part de l'empereur, à ces persécutions contre les Orthodoxes, à ces exils lointains auxquels fait allusion notre document. Elle a été trop éphémère pour surexciter les esprits intransigeants au point qui se remarque dans ces pages ; pour donner naissance à cette longue thèse contre l'autorité d'un basileus hérétique.

2^o A l'époque de Cérulaire, on n'avait point contre les Latins cette haine vigoureuse que respire la *Panoplie*, où l'on va jusqu'à dire que les *Latins n'ont pas de dieu, parce qu'ils falsifient la théologie du Seigneur et y font des additions* : θεὸν οὐκ ἔχουσι, διότι παραβαίνοσι τὴν θεολογίαν τοῦ Κυρίου καὶ προστιθέασιν ἕτερα (p. 212, l. 40). On les traite couramment d'hérétiques, et le pape avec eux. Or, l'on sait que Cérulaire, au cours des démêlés avec les légats romains, s'est toujours abstenu d'attaquer directement le pape. Sa tactique a été de considérer le cardinal Humbert et ses compagnons comme de faux légats pontificaux, comme de simples émissaires d'Argyros. C'est contre eux et contre leurs coopérateurs, non contre le pape et les Latins en général, qu'est dirigé l'Édit synodal du 20 juillet 1054.

3^o A l'époque de Cérulaire, il n'est pas question de proclamer officiellement la primauté du pape, d'insérer son nom dans les diptyques, de lui reconnaître le droit d'appel pour les causes majeures. Or, de cela il est expressément question dans la *Panoplie*, et l'on sait, par ailleurs, qu'au cours des négociations unionistes

au XII^e siècle, sous les Comnènes, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, sous Michel Paléologue, c'était là le minimum exigé par le Souverain Pontife pour une union officielle avec les Grecs. C'est ce minimum que ne veut pas accepter l'anonyme intransigeant qui s'insurge si fort contre le basileus persécuteur, c'est-à-dire contre Michel Paléologue.

4^o On lit, à la page 262, l. 30, un passage de Germain II, patriarche de Constantinople (1222-1240). M. Michel nous présente ce texte comme une glose postérieure. Est-ce bien sûr? L'idée préconçue n'a-t-elle pas, ici, influé sur le sens critique? Il y a lieu aussi de s'étonner de citations textuelles d'écrits de Léon d'Ochrida, de Nicéas Stéthatos, qui venaient à peine d'être composés, si la *Panoplie* appartient à Cérulaire. Et qui nous dira à quelle époque précise le Pseudo-Épiphane de Constantinople a bataillé contre la procession du Saint-Esprit, et en quel siècle a vécu le pseudo-Épiphane de Chypre, auteur d'une Vie de S. Jean Chrysostome?

Est-ce à dire que l'immense labeur auquel s'est livré M. Michel autour de cette pièce, sur l'origine de laquelle il s'est trompé, doit être considéré comme inutile? Loin de là. Les notes érudites sur les nombreuses citations qui constituent la majeure partie du document ne perdent rien de leur valeur. La dissertation sur les points de controverse entre Grecs et Latins sera lue avec grand profit par les amateurs de théologie byzantine. De toute manière, le texte publié constitue par lui-même une contribution précieuse à l'histoire de la polémique antilatine, non pas au XI^e, mais au XIII^e siècle.

Arrivons maintenant au groupe de pièces et de dissertations qui forment la dernière partie de l'ouvrage de M. Michel. Ici, peut-on dire, l'auteur ne mérite que des éloges. Nous avons tout d'abord une courte étude sur l'auteur de l'*Encyclique contre les Azymes*, le fameux manifeste signé par Léon d'Ochrida. M. Michel conclut avec raison que la responsabilité de ce factum pèse sur Michel Cérulaire.

On nous donne ensuite : 1^o le texte, avec préface explicative, d'un opuscule du pape S. Léon IX contre les Grecs. C'est un recueil de passages des Épîtres de S. Paul, trouvé dans le *cod. Bruxell.* 1360, du XII^e siècle. 2^o Trois écrits polémiques, totalement ou partiellement inédits, de Nicéas Stéthatos : introductions et texte grec de chaque document. Une traduction latine manque. On le regrette, et l'on est un peu étonné de ce déficit, vu que les autres

textes édités ont été traduits. Le premier écrit est intitulé : *Διάλεξις πρὸς Φράγγουσι ἡγούσι Λατίνουσι*. C'est une réponse au dialogue du cardinal Humbert sur le pain azyme et le pain fermenté. Le second, que M. Michel qualifie d'*Antidialogue*, est la réponse aux légats romains. Il roule sur les azymes, le jeûne du sabbat et le mariage des clercs. Le troisième, plus important, complètement inédit, est un traité sur la procession du Saint-Esprit d'une quarantaine de pages. L'éditeur montre avec quelle désinvolture Nicolas de Méthone a pillé le travail de son prédécesseur du XI^e siècle. Cela n'est pas fait pour augmenter la renommée de ce théologien et cela est fort instructif pour nous initier aux procédés de composition des polémistes antilatins du Moyen Age. 3^o Une note, pour nous signaler, en la collection anonyme du V^e siècle qui a pour titre *Praedestinatus*, une des sources utilisées par le cardinal Humbert, spécialement dans la rédaction de la formule d'excommunication de Cérulaire et de ses partisans. 4^o *Les lettres synodiques de Pierre d'Antioche aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem et au pape de Rome* : introduction, texte grec et traduction latine. On y ajoute la réponse de S. Léon IX à Pierre : texte latin original, traduction grecque et version latine de la traduction grecque. Ce luxe de traductions pour ce dernier document contraste avec l'absence de traduction latine pour les écrits de Nicéas. 5^o Enfin, le court récit de Michel Psellos, sur les événements de 1054, dans le *Panégyrique de Michel Cérulaire*, avec commentaire.

L'ensemble du travail d'A. Michel dans ses deux volumes, avec les textes nouveaux qu'il a apportés au dossier déjà connu, constitue une belle contribution à l'histoire du schisme byzantin dans sa phase définitive. S'il faut exclure de ce dossier une pièce que l'auteur a attribuée par erreur à Michel Cérulaire, cela n'enlève rien à la valeur du reste. La publication même de la *Panoplie* anonyme n'aura pas été inutile, grâce aux savantes recherches auxquelles M. Michel s'est livré à son sujet sur les questions controversées entre les deux Églises.

Rome.

M. JUGIE.

Théologie byzantine.

† L. PETIT - † X. A. SIDÉRIDÈS - M. JUGIE. *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*. Tome VI : *Résumés, traductions et commentaires thomistes* : I. *Résumé de la I^a II^{ae} de la Somme théologique*. II. *Traduction et commentaire du « De ente et essentia »*. III. *Traduction du commentaire du « De anima » d'Aristote*. Paris, Bonne Presse, 1933, xii-582 pp. gr. in-8°.

Tout comme le tome V, ce tome VI des Œuvres de Gennade Scholarios se rapporte en entier à l'œuvre philosophique et théologique de saint Thomas d'Aquin. Le contenu en était jusqu'ici complètement inédit. Plusieurs manuscrits autographes nous en ont conservé toutes les pièces.

Le premier morceau est un résumé de la *Prima Secundae* de la Somme théologique de l'Ange de l'École (p. 1-153), semblable au résumé de la première partie du même ouvrage, publié dans le tome V. Dans l'un comme dans l'autre, on remarque le même souci d'unir la clarté à la concision, la même recherche de la propriété des termes philosophiques et théologiques ; le même soin à relever toutes les références scripturaires portées dans l'original. Sauf quelques exceptions, tous les articles sont signalés plus ou moins longuement. Les réponses aux objections ne sont pas négligées et attirent parfois davantage l'attention de l'abréviateur que le corps de l'article lui-même.

L'unique manuscrit qui nous a conservé ce consciencieux travail est le *Vaticanus graec.* 433, qui est, pour une bonne partie, de la main de Scholarios. Sur les viii-267 ff. qui le composent, les ff. 1, 81-179, 260-267, ainsi que quatre gloses aux lettres de S. Basile appartiennent à notre Byzantin. Le contenu se répartit ainsi :

1. (f. 1) : Notes du comput ecclésiastique.
2. (f. 1^v) : Mémoire de Scholarios sur ses luttes contre le latinisme, depuis l'arrivée dans la capitale du légat pontifical Isidore. Inc. *Μετὰ πολλὰ ἃ ἐλάλησα καὶ διεμαρτυράμην*. Suit la copie également autographe du manifeste affiché par lui à la porte de sa cellule, le 1^{er} novembre 1452. Inc. *Ἔπιτοχὸι πολῖται* (1).
3. (f. 1-80) : Lettres de S. Basile ;

(1) Ces pièces ont été publiées dans le tome III, p. 165-166.

4. (f. 81-179^v) : Résumé de la I^a II^{ae} de la Somme théologique de S. Thomas d'Aquin publié ici. Scholarios laisse échapper, dans une note, son admiration mêlée de regret à l'adresse du docteur latin : *Plût au ciel, dit-il, ô excellent Thomas, que tu ne fusses pas né en Occident ! Tu n'aurais pas été dans la nécessité de prendre la défense des déviations de l'Église de là-bas, entre autres de celle qu'elle a subie au sujet de la procession du Saint-Esprit, et de celle qui regarde la distinction entre l'essence de Dieu et son opération ; et tu serais maître impeccable en dogmatique, comme tu l'es dans ce traité de morale.*

5. (f. 260-267) : Notes prises par Scholarios sur l'opuscule du Pseudo-Dorothee sur la vie des apôtres et des prophètes.

Ce résumé a dû être exécuté à la même époque et pour le même motif que les deux autres, qui remplissent le tome précédent (1).

La traduction et le commentaire de l'opuscule de S. Thomas : *De ente et essentia*, qui viennent ensuite (p. 154-326), sont antérieurs aux résumés dont nous venons de parler. Une note autographe du *Parisinus Supplem.* 618 nous apprend qu'au moment où il s'occupait de ce travail, Georges Scholarios n'était pas encore devenu le moine Gennade : ce qui arriva, comme on sait, en 1450. Par ailleurs, il ressort de cette même note et aussi de la lettre-dédicace à Matthieu Camariotès que Georges n'était plus alors l'heureux professeur de philosophie tout entier à ses leçons et à ses élèves. Il était déjà devenu un homme public avec les titres de *πρωτοασκηρήτης*, de *καθολικός κριτής τῶν Ῥωμαίων*, et de maître en théologie au palais impérial. C'est à ce dernier titre qu'il prononçait de temps en temps des sermons et des homélies devant la cour. La note autographe ajoute une dernière précision : il était aussi le chef de l'assemblée des Orthodoxes, entendez : du groupe des antiunionistes opposés à la promulgation du décret de Florence : *καὶ τῆς τῶν ὀρθοδόξων συνάξεως ἐξάρχων*. Cela nous transporte après la mort de Marc d'Éphèse, c'est-à-dire après 1444. C'est donc entre cette date et l'année 1450 que, pour répondre au désir de son meilleur et de son plus cher élève, Matthieu Camariotès, Scholarios entreprit de traduire et de commenter ce petit chef-d'œuvre de métaphysique qui a pour titre : *De ente et essentia*.

(1) Voir l'Introduction au tome V, p. vi.

L'épître dédicatoire, qui précède le commentaire dans les manuscrits autographes (voir p. 178-180), est des plus intéressantes. Elle renferme un magnifique éloge de S. Thomas et nous montre Scholarios aussi bien renseigné sur les théories de l'École franciscaine que sur les doctrines de saint Thomas et de l'École dominicaine. Malgré sa sympathie pour certaines opinions professées par ceux « de l'habit de François », il ne peut s'empêcher d'accorder la palme à Thomas d'Aquin, « le meilleur et le plus grand des docteurs latins ». Je ne sais, dit-il, si Thomas a plus fervent disciple que moi. Pour qui s'attache à lui toute autre Muse est inutile, et qui arriverait à le bien comprendre pourrait s'estimer heureux. Quelques professeurs italiens, il est vrai, spécialement ceux de l'habit de François, ne lui trouvent pas assez de subtilité, parlent de son *épaisseur* et lui préfèrent des docteurs plus récents. Cela vient de ce qu'ils le comprennent mal ; car Thomas est incontestablement le chef de tous et le plus précis. Aussi bien a-t-il reçu l'approbation de l'Église romaine, tandis que les autres ne sont honorés que dans les écoles. C'est pour montrer à son disciple qu'il n'exagère pas dans l'éloge, qu'il a entrepris de traduire et de commenter l'opuscule en question, sans y mêler rien des subtilités des docteurs postérieurs.

L'admiration pour S. Thomas ne diminue pas dans l'avant-propos dont, sur le tard de sa vie, Scholarios fit précéder son commentaire (1). L'Ange de l'École est toujours pour lui le philosophe et le théologien incomparable, dont les multiples écrits exégétiques, théologiques et philosophiques sont d'une grande utilité pour quiconque veut approfondir les sciences sacrées. C'est pourquoi, lui, Scholarios, en a traduit en grec un grand nombre. Mais il a soin d'avertir ses lecteurs qu'il n'a pas suivi Thomas en tout. Là où le docteur latin s'écarte de la doctrine de l'Église orientale, en particulier sur la procession du Saint-Esprit, il n'a pas craint de le contredire. Et il rappelle, à ce propos, sa campagne polémique contre la doctrine du *Filioque* et ses nombreux écrits sur ce sujet, « dont la terre presque entière est pleine » (2). Au demeurant, il

(1) Cet avant-propos nous a été conservé dans le *Paris. Suppl.* 618. Cf. p. 177-178.

(2) « ὁν πλήρης ἐστὶ σχεδὸν πᾶσα ἡ γῆ. Cf. p. 177, l. 20. Dans ses écrits polémiques sur la procession du Saint-Esprit, Scholarios, en effet, ne se fait pas faute d'attaquer S. Thomas. Il lui reproche, en particulier, d'avoir osé af-

reconnaît que les points de divergence entre les deux Églises sont peu nombreux, et se réduisent, en fait, à la question du *Filioque* et à celle de la distinction entre l'essence de Dieu et son opération.

La traduction de l'opuscule thomiste est contenue dans quatre manuscrits autographes, dont les caractéristiques sont indiquées à la page 154. Deux de ces manuscrits, le *Scorialensis* Y. III. 13 et le *Palatinus Vatic.* 235 représentent une première rédaction, qui est corrigée dans les deux autres, le *Miscellaneus Oxon.* 275 et le *Paris. Suppl.* 618. C'est d'après cette rédaction définitive que le texte a été établi. Les variantes entre les deux rédactions sont, du reste, de peu d'importance, et portent principalement sur la manière de rendre les deux mots du texte latin *esse* et *essentia*. *Esse* est traduit, en général, par τὸ εἶναι, quelquefois par τὸ ὄν. *Essentia* est traduit soit par οὐσία, soit par τὸ τί ἦν εἶναι, soit par ὑπαρξις. Cette traduction est très soignée, et les hellénistes seront portés à la trouver plus claire que l'original latin.

Le long commentaire de Scholarios (140 pages), divisé en 135 petits chapitres, ne manquera pas d'attirer l'attention des philosophes de profession. Ils admireront l'aisance avec laquelle notre Byzantin se meut parmi les problèmes les plus subtils de la métaphysique, la clarté de sa pensée, sa connaissance profonde d'Aristote, son érudition dans le domaine de la philosophie antique. Le chapitre xciv (p. 281-285) touche à la question du palamisme. Scholarios y prend parti assez ouvertement pour Palamas, et cela se comprend aisément, quand on songe qu'au moment où il écrit son commentaire, il est en pleine lutte contre les Latins. Comme les Antipalamites en appelaient à l'autorité de S. Thomas, Scholarios cherche à l'expliquer dans un sens favorable à sa thèse. Il ne triomphe du reste, de Barlaam, d'Acindyne et de leurs disciples qu'en leur prêtant la pure doctrine nominaliste, tandis qu'il découvre un accord à peu près complet entre Grégoire Palamas et les Scotistes. Il déclare, en terminant, qu'il n'a examiné ici cette question que superficiellement et qu'il se propose d'en traiter

firmer que S. Jean Damascène avait erré sur la procession du Saint-Esprit et était tombé dans l'erreur de Nestorius. Cf. *S. Theol.*, I, q. xxxvi, a. 2 ad 3. On sait, en effet, que S. Thomas et plusieurs autres théologiens latins du Moyen âge se sont mépris sur la vraie pensée du Damascène, parce qu'ils n'ont pas saisi les nuances de sens des prépositions ἐκ et διὰ ainsi que la signification technique du verbe ἐκπορεύεσθαι chez certains théologiens byzantins.

ex professo dans une dissertation à part. Il a tenu parole, et le lecteur a vu, dans le tome III, ses deux opuscules sur l'essence de Dieu et ses opérations (p. 204-239).

Trois manuscrits autographes nous ont conservé le texte de ce commentaire : le *Paris Suppl.* 618, le *Scorialensis* Y. III. 13 et le *Laurentianus plut.* 86, *cod.* 27. Ce dernier, qui est tout entier de la main de Scholarios, ne compte que 93 feuillets. Outre le commentaire du *De ente et essentia* (f. 1-91), il renferme le petit opuscule de Scholarios intitulé : *Περὶ ἀνθρωπίνης εὐδαιμονίας Ἰ. Ἀριστοτέλους καὶ Πλωτίνου συμβιβαστικόν*. Inc. *Ἐν πρώτῳ τῶν ἠθικῶν Ἀριστοτέλης*. (f. 91^v-93^v). Les variantes sont rares et insignifiantes. La copie la plus récente est le *Paris. Suppl.* 618. La plus ancienne paraît être le *Scorialensis* Y. III. 13, où les renvois au texte de S. Thomas sont indiqués plus longuement, quelquefois par une phrase entière, tandis que dans les autres copies ce renvoi n'est marqué que par le premier mot de la péricope commentée.

Un des meilleurs commentaires thomistes d'Aristote est certainement celui du *De anima*, et il n'est pas étonnant que Scholarios l'ait trouvé digne d'être traduit en grec. Quand il exécuta ce travail, Georges avait déjà le titre de *καθολικὸς κριτὴς τῶν Ῥωμαίων*, comme on le voit par la suscription de la pièce dans le *Palatinus, Vatic.* 235. Cette traduction est particulièrement soignée. On peut soutenir sans paradoxe qu'elle est supérieure à l'original, par le fait que Scholarios a ajouté au texte de S. Thomas les références du texte d'Aristote. Ces références, il les a multipliées si bien qu'on peut suivre presque ligne par ligne le texte grec d'Aristote accompagné de son commentaire thomiste. Ici encore, il arrivera aux hellénistes de trouver plus limpide la traduction grecque que le texte latin. A peine surprendront-ils dans cette traduction deux ou trois légers contresens. Pour la division du texte, les éditeurs ont suivi celle de l'édition récente de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain : *Divi Thomae Aquinatis, Doctoris angelici, commentarii in tres libros Aristotelis de anima*, Louvain, 1901, in-8° de 258 pages. La traduction grecque concorde, du reste, avec cette édition, sauf en quelques rares passages. Quant aux citations d'Aristote ajoutées par le traducteur, elles reproduisent en général le texte de l'édition de Barthélémy Saint-Hilaire dans la collection Firmin Didot : *Aristotelis opera omnia, graece et latine*, t. III, Paris, 1854, p. 431-475. C'est à peine si l'on peut noter trois ou quatre variantes sans importance.

Les deux manuscrits autographes qui nous ont conservé cette traduction sont le *Laurentianus plut.* 86, *cod.* 19 et le *Palatinus Vatic.* 235. Autographe, le *Laurent. plut.* 86, *cod.* 19, l'est sûrement et en entier. Pour le *Palatinus* 235, la question est moins claire. Si Mgr. Giovanni Mercati croit y reconnaître la main de Georges (cf. son article : *Appunti Scolariani*, dans le *Bessarione*, t. XXXVI [1920], p. 124), Mgr. L. Petit est d'un avis contraire, et opine pour une copie d'un des élèves de Scholarios. Il base sa conclusion sur des différences dans la façon de former certaines lettres qu'il a remarquées entre le *Laurent.* 86, 19, qui est sûrement autographe et le *Palatinus* 235. Le texte même de la traduction du *De Anima* dans les deux manuscrits ne fournit aucun argument décisif en faveur de l'une ou de l'autre opinion, car on constate, dans l'un comme dans l'autre, des cas de distraction. Les variantes démontrent simplement que le *Palatinus* représente une première rédaction légèrement retouchée dans le manuscrit de la Laurentienne.

Une note autographe contenue dans ce dernier manuscrit mérite d'attirer notre attention. Elle se lit en tête de la traduction, f. 269^r, à la marge supérieure, et est ainsi conçue : *Remarquez que ce commentaire, Thomas l'a pris à Jean Philopone, et ce Thomas se l'est approprié vraisemblablement comme s'il l'avait tiré de son propre fonds. Le seigneur Gennade (n'oublions pas que c'est lui-même qui parle) le trouva écrit en latin, et ignorant sa véritable origine, en fit la traduction : Σημείωσαι ὅτι ταύτην τὴν ἐξήγησιν ἤρπαξεν ὁ Θωμᾶς ἐκ τοῦ κῆρ Ἰωάννου τοῦ Φιλοπόνου καὶ ἰδιοποιήσατο ταύτην οὗτος ὁ Θωμᾶς ὡς τάχα οἰκοθεν φιλοπονήσας · εἶρε δὲ ταύτην λατινικῶς γεγραμμένην ὁ κῆρ Γεννάδιος ἀγνοῶν καὶ ἐμετεγλώττισεν.* » Cette note est vraiment étrange. Scholarios prétend que S. Thomas s'est approprié le commentaire de Jean Philoponos, le philosophe aristotélicien bien connu du vi^e siècle ; qu'il n'a pas fait œuvre personnelle mais qu'il a commis un véritable plagiat. Scholarios a fait cette découverte bien après qu'il avait exécuté sa traduction, alors qu'il ne s'appelait plus Georges mais Gennade, c'est-à-dire après 1450, et vraisemblablement dans les dernières années de sa vie. L'accusation est grave. Est-elle fondée ? Si l'on confronte le texte de saint Thomas avec celui de Jean Philoponos, qui a eu au moins deux éditions ⁽¹⁾, il ressort clairement que le

(1) La première de ces éditions, celle de V. Trincavelli, parut à Venise en

commentaire thomiste est totalement différent de celui du philosophe grec. Non seulement, il est beaucoup plus court — celui de Philoponos couvre plus de 600 pages in-8° —, mais il est totalement indépendant, pour le fond, du commentateur grec. Comment Scholarios a-t-il pu se tromper à ce point? Cela ne peut s'expliquer que par une collation superficielle des deux textes à un endroit où la pensée des commentateurs se rencontre, par exemple au début du livre II (1). De telles ressemblances entre commentateurs du même texte sont inévitables, mais, dans le cas, elles sont tout à fait fortuites. Notre Byzantin s'est donc fourvoyé ici, et il faut reconnaître qu'il a été trop prompt à porter contre S. Thomas une accusation grave sur des indices aussi légers que trompeurs.

Rome.

M. JUGIE.

JEAN RIVIÈRE. *Le dogme de la Rédemption. Études critiques et documents.* Louvain, 1931, x-441 pp. in-8°. (Fascicule 5 de la *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique.*)

Le présent ouvrage se présente à nous comme une sorte de complément du premier travail, aujourd'hui épuisé, publié par M. l'abbé Rivière en 1905, sous le titre : *Le dogme de la Rédemption. Essai d'étude historique.* Pour en dire brièvement le conte-

1535 sous le titre : *Joannis Grammatici Philoponi commentarii in libros Aristotelis de anima.* La seconde est l'édition critique de Michel Hayduck : *Joannis Philoponi in Aristotelis libros « De Anima » commentaria,* Berlin, 1887 (t. XV des *Commentaria in Aristotelem graeca*, éditées par l'Académie royale des Lettres de Prusse).

(1) Au début du livre II, le commentaire de Jean Philoponos (éd. Hayduck, p. 203) est ainsi conçu : « *Εκθέμενος ἐν τῷ πρὸ τούτου βιβλίῳ, ὡσπερ ὑπέσχετο, τὰς τῶν παλαιότερων δόξας καὶ διελέγξας, εἴ τι μὴ καλῶς εἴρηται, κατὰ τὰς ἐν προοιμίῳ ὑποσχέσεις, ἐν τούτῳ λοιπὸν τὰ αὐτῷ δοκοῦντα περὶ ψυχῆς ἐκτίθεται, καὶ ἐν τῷ δευτέρῳ τούτῳ βιβλίῳ διαλέγεται περὶ τῶν ἀλόγων τῆς ψυχῆς δυνάμεων.* » Comparer avec le texte thomiste traduit par Scholarios, p. 395 : « *Θεὸς ὁ Φιλόσοφος τὰς τῶν ἄλλων δόξας ἐν τῷ πρώτῳ βιβλίῳ, ἐρχεται νῦν ἐν τῷ παρόντι δευτέρῳ πρὸς τὸ διορίσασθαι περὶ τῆς ψυχῆς κατὰ τὴν ἰδίαν δόξαν καὶ τὴν ἀλήθειαν.* »

nu, nous ne saurions mieux faire que de transcrire ce passage de l'Avant-Propos :

« On trouvera ici, avec des mémoires de tous points neufs, le commentaire ou, suivant les cas, la discussion, le complément et, au besoin, le correctif des études critiques provoquées par l'histoire ou la théologie du dogme de la Rédemption dans les derniers temps. Quelques-unes de ces dissertations ont été d'abord publiées dans l'un ou l'autre des grands organes de la science ecclésiastique. Elles sont alors accompagnées de leur date et de leur référence. Plusieurs, la question n'ayant pas avancé dans l'intervalle, ont pu être reproduites telles quelles, sauf à recevoir, quand il y avait lieu, les retouches de style ou les indications bibliographiques nécessaires pour les mettre au point. D'autres appelaient des modifications ou des suppléments qu'on s'est fait un devoir d'y introduire soit par des remaniements de détail, soit, pour les plus considérables, sous la forme de notes additionnelles surajoutées au texte primitif. Les six chapitres sur l'Évangile, sur Origène et les derniers témoins de la théorie de la rançon, sur Nicolas de Méthone et Nicolas Cabasilas, sur le protestantisme allemand contemporain sont complètement inédits. Sans prétendre à une stricte unité ces *disjecta membra* ne laissent d'ailleurs pas de former un ensemble suffisamment continu. Car non seulement ils sont reliés entre eux par la communauté du sujet, mais ils se groupent et s'échelonnent de manière à l'étudier tour à tour sous ses différents aspects ».

Des quatre parties sous lesquelles l'auteur a groupé ses études fragmentaires : *Fondements scripturaires - Tradition patristique - Systématisation médiévale - Variations modernes*, trois chapitres seulement de la troisième partie, soit 70 pages, rentrent directement dans le cadre de la revue *Byzantion*, et le lecteur ne sera pas étonné que notre attention se soit portée spécialement sur ces chapitres, consacrés respectivement à Théodore Abû Qurra, à Nicolas de Méthone et à Nicolas Cabasilas.

Il faut tout d'abord féliciter l'auteur de l'heureuse initiative qu'il a eue de faire une place, dans son enquête, à la théologie byzantine. C'est presque une innovation dans le domaine des monographies de théologie historique parue jusqu'ici en Occident. Ce premier essai n'est sans doute pas exhaustif sur le point particulier dont il s'agit, mais il est intéressant, et il faut souhaiter que M. Rivière ait beaucoup d'imitateurs. Pas mal de textes byzan-

tins, publiés depuis un siècle en diverses collections ou revues, attendent encore d'être utilisés par les théologiens.

Dans le chapitre sur Théodore Abû Qurra, M. Rivière établit une comparaison entre la doctrine de cet auteur et la théorie de saint Anselme sur la satisfaction. Il trouve entre les deux des ressemblances dans le cadre général, mais une différence radicale dans le point de vue fondamental : « Chez Théodore, la satisfaction consiste à subir la peine imposée par la justice. Anselme, au contraire, conçoit la satisfaction comme un hommage substitué au châtiement et qui en dispense » (p. 254). Il est vrai que dans le premier des opuscules grecs attribués à Théodore (*P.G.*, t. XCVII, 1461-1470), se rencontrent des conceptions de la Rédemption sensiblement différentes de la satisfaction pénale, développée dans les œuvres arabes publiées par G. Graf en traduction allemande (*Die arabischen Schriften des Theodor Abu Qurra*, Paderborn, 1910), notamment dans le cinquième *mimar*. M. Rivière conclut de cette différence de doctrine à une différence d'auteur, et, à la suite de Graf, déclare inauthentiques tous les opuscules grecs mis sous le nom de Théodore (*P.G.*, *ibid.*, col. 1462-1610), sauf les opuscules II et IV. Nous ne saurions, sur ce point, être de son avis. En faveur de l'authenticité des opuscules grecs, il y a d'abord le témoignage unanime des manuscrits grecs, dont plusieurs remontent à une bonne antiquité. Il y a aussi la marque interne de composition : Théodore est un Arabe, qui excelle à proposer les vérités les plus hautes et les plus abstraites par des comparaisons et des paraboles à la portée des plus humbles intelligences, surtout lorsqu'il s'adresse à des infidèles et à des hérétiques. De ce procédé il use aussi bien dans les œuvres arabes que dans les opuscules grecs. Ceux-ci sont sans doute une traduction de l'arabe. Il n'est pas impossible qu'ils soient un simple résumé d'un original plus développé. Mais tout nous convainc de l'authenticité du fond. La différence de concepts entre le *mimar* V et le premier opuscule grec est, d'après nous, une raison tout à fait insuffisante pour se prononcer contre l'identité d'auteur. Un commerce assidu avec les théologiens byzantins nous a convaincu qu'ils étaient totalement dépourvus de l'esprit de système, et quelquefois même de logique. On les voit embrasser tour à tour, quelquefois dans le même ouvrage, les points de vue les plus divergents, les concepts les plus hétérogènes. Malheur à qui voudra leur appliquer un diagnostic interne trop rigide ! Il sera amené à multiplier les auteurs au-delà

de toute mesure, d'autant plus qu'il arrive souvent qu'au lieu de se trouver devant un penseur original — phénomène rare à Byzance —, on a seulement affaire à un compilateur ou à un vulgaire plagiaire.

Le chapitre sur Nicolas de Méthone est justement là pour convaincre M. Rivière de la vérité de ce que nous avançons. Que n'ont pas écrit les Allemands, depuis J.-Th. Voemel jusqu'à J. Draeseke, sur ce médiocre théologien pour essayer de l'égaliser à saint Anselme ? M. Rivière lui-même, après avoir attribué à ce plagiaire une importance qu'il ne mérite pas, dans une première étude qu'on est étonné de voir reproduite telle quelle dans son recueil, est obligé de reconnaître, dans un appendice, que le passage principal où s'affirmait la théorie de Nicolas sur la Rédemption n'est ni plus ni moins qu'un extrait *ad litteram* du quatrième discours de S. Anastase I^{er}, patriarche d'Antioche, († 599). Cf. *P.G.*, t. LXXXIX, col. 1309-1362.

Dans le chapitre sur Nicolas Cabasilas, le plus intéressant des trois, M. Rivière constate aussi que le théologien byzantin n'est rien moins que systématique. On découvre dans son œuvre plusieurs conceptions différentes de la Rédemption, y compris le concept de réparation morale, tel que le développe S. Anselme dans le *Cur Deus homo*. Faut-il conclure à une dépendance du théologien grec par rapport au théologien latin ? Après W. Gass, M. Rivière répond à cette question par l'affirmative, et il a raison ; mais, pas plus que Gass, il n'apporte les preuves positives de son assertion. Un article paru dans le tome XVII des *Échos d'Orient* (1914-1915), p. 97-103 sous le titre : *Le Discours de Démétrius Cydonès sur l'Annonciation et sa doctrine sur l'Immaculée Conception*, lui aurait indiqué la voie par laquelle Nicolas Cabasilas a pu entrer en contact avec la pensée anselmienne. Démétrius Cydonès, en effet, qui était l'ami de Cabasilas, résume dans son *Discours sur l'Annonciation* le *Traité De Verbo Incarnato* de S. Thomas d'Aquin dans la troisième partie de la *Somme théologique*, qu'il n'a pas eu le temps de traduire. La théorie anselmienne de la réparation morale y est brièvement résumée. C'est là que Cabasilas l'aura prise, à moins que ce ne soit dans la traduction grecque de la *Somme contre les Gentils* (l. IV, c. LIV et LV), que Démétrius termina la veille de Noël de l'an 1354. Quant aux œuvres même de S. Anselme, le même Démétrius les connaissait bien, et il en a traduit plusieurs. Ce n'est pas lui pourtant qui a traduit le *Cur Deus homo*. L'honneur

de ce travail revient à son disciple et ami, le Dominicain Manuel Calecas († 1410), comme vient de nous l'apprendre Mgr. G. Mercati dans son récent ouvrage : *Notizie di Prochoro e Demetrio Cidone*, etc., Rome, 1932, p. 80. 90. L'autographe de Manuel est contenu dans le *Vatic. graec.* 614. Il n'est pas impossible, mais peu probable, que Nicolas Cabasilas, mort en 1371, ait connu cette traduction.

Théodore Abû Qurra, Nicolas de Méthone, Nicolas Cabasilas sont loin de représenter toute la théologie byzantine de la Rédemption. Les homélies de Grégoire Palamas, en particulier, renferment des aperçus intéressants, présentés du reste sans cohésion systématique. Dans un opuscule encore inédit Marc d'Éphèse a renouvelé à sa façon la théorie des droits du démon. On en trouvera un résumé dans le tome II de notre *Theologia dissidentium Orientalium*.

M. Rivière termine son exposé de la théologie byzantine par un appendice intitulé : *État général de la théologie grecque*. Ces quelques pages, pour ce qui regarde l'histoire de la théologie grecorusse sur la Rédemption dans la période moderne, sont loin d'être au point. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur, qui, à côté de la bonne monographie du P. A. Bukovvski sur la théologie russe en particulier, n'a pu utiliser que les maigres études du P. Placide de Meester parues dans le *Bessarione* et les *Ephemerides theologicae Lovanienses*. Ces études sont malheureusement conçues en dehors de tout cadre historique et présentent comme *théologie orthodoxe* des éléments puisés à des sources fort diverses, depuis nos manuels de théologie scolastique jusqu'aux théologiens protestants du xvii^e siècle ou du xix^e. Notons, pour terminer une petite inexactitude, qui s'est glissée à la page 306 : Pierre Moghila est qualifié de patriarche. Il n'a été que métropolitite de Kiev. De son temps le patriarche russe siégeait à Moscou.

Rome

M. JUGIE.

L'Épopée Yougoslave.

ANDRÉ VAILLANT, *Les chants épiques des Slaves du Sud*. (Extrait de la *Revue des Cours et Conférences*.) Paris, Boivin et Cie, 1932.

Der vortreffliche Kenner der serbokroatischen Sprache und Literatur André Vaillant veröffentlicht drei in Brüssel gehaltene Vorträge über die Volksepik der *Serben und Kroaten*, die im Zeitalter der Romantik ein grosses Aufsehen in der ganzen gebildeten Welt erregte und mit ihren hohen künstlerischen Qualitäten noch heute fortlebt. In diesem Sinne muss der Titel *Les chants épiques des Slaves du Sud* eingeschränkt werden, denn die heute ausgestorbene, aber in der kritischen Sammlung von K. Štrelkelj zugängliche Volksepik der Slovenen (*Slovenske narodne pesmi*, Bd.1) wird gar nicht berücksichtigt, die der Bulgaren nur teilweise. Die Volksepik der Bulgaren, die namentlich in älteren Zeiten mit der serbokroatischen identisch ist, wurde verhältnismässig spät ausgezeichnet, fand keinen so klassischen Sammler wie Vuk Karadžić, kann sich in Bezug auf Schönheit mit der serbo-kroatischen nicht messen, und ihr heutiger Stand wurde auch weniger studiert, obwohl auch in dieser Hinsicht bemerkenswerte Leistungen vorliegen, namentlich von M. Arnaudov, *Folklore von Elena im Kreise Trnovo*, *Sbornik za narodni umotvorenija* 27. Bd. (1913).

Für das historisch-vergleichende Studium der Volksepik der Balkanvölker, besonders für die Frage der Abhängigkeit der südslavischen Volksepik von der byzantinischen und für die Frage der Beziehungen zwischen südslavischen und neugriechischen Volksliedern ist die bulgarische Volksepik natürlich von grosser Wichtigkeit, da die Bulgaren den byzantinischen Einflüssen immer viel stärker ausgesetzt waren als die Serben, die lange zwischen Ost- und Westrom hin und her pendelten und auch später starke Zusammenhänge mit dem Westen beibehielten. Auch die vom Verfasser und mir öfters angewendete Bezeichnung « jugoslavisch » ist nicht präzise, da in Jugoslavien auch Slovenen vorhanden sind, und die Volksepik in Mazedonien, so weit sie noch wirklich fortlebt, sich von der « dinarischen » der Serben und Kroaten unterscheidet; dieser Name stammt daher, dass die Volksepik sich überwiegend unter der künstlerisch hoch veranlagten dinarischen Rasse in den westlichen Gebieten entwickelt und erhalten hat.

Vaillants Vorträge bieten ein gelungenes Bild der serbokroati-

schen Volksepik nach ihrem heutigen Stande und ihrer historischen Entwicklung ; der Verfasser ist mit der einschlägigen Litteratur wohl vertraut und bringt auch gute kritische Bemerkungen und selbständige Betrachtungen. Allerdings musste er sich der grössten Kürze befleissigen und konnte daher seine Ausführungen nicht näher begründen. Immerhin wären manchmal nähere Angaben erwünscht ; z. B. möchte man wissen, welchem Liede von Kačić *Le chant sur Musa l'Albanais* von V. Karadžić II. N^o 67) entnommen ist.

Zum ersten Kapitel *Historique de la question* wäre zu bemerken, dass nicht bloss die angeführten dalmatinisch-ragusianischen Dichter, sondern *alle* Kenntnis der Volksepik verraten, indem sie ihre poetischen Ausdrucksmittel verwenden, sie nachahmen oder persiflieren, und ihre Helden, Kampfplätze wie Kosovo und kriegerischen Ereignisse öfters nennen. Zum Beweis führe ich nur einige Stellen aus dem von Vaillant erwähnten Baraković aus Zara (S. 2) an : Počeh bugariti pir despota Vuka (Stari pisci hrvatski XVII, S. 17, V. 57). Ebendort S. 206-208 werden erwähnt dessen Sohn Juraj (Djuradj) von Smederevo, Janko (Sibinjanin = Hunyadi János), Mihal Svilajević (erinnert mehr an den ursprünglichen Namen des Ungarn Szilagyí als die übliche Form Svilojević), und sein treuer Gefährte Stipan Musijević (mit diesem Beinamen in der erhaltenen Volksepik unbekannt, wahrscheinlich Stefan Lazarević, ein treuer Anhänger des Sultans Musa), König Vladislav von Ungarn und Polen, die zwei geblendeten Söhne des Djuradj Branković, auf S. 229 « unsere Gesänge » (petja našinska) über einen Kriegshelden von Šibenik, einen treuen Diener von Venedig, und Lički-beg, das ist Mustajbeg von der Lika, die Zentralgestalt auf türkischer Seite in den Kleinkämpfen auf der kroatisch-venezianisch-türkischen Grenze.

Das zweite Kapitel *L'épopée populaire moderne* behandelt den gegenwärtigen Stand der serbo-kroatischen Volksepik und die Technik der Sänger. Da sich der Verfasser dabei hauptsächlich auf meine Angaben stützt, muss ich erwähnen, dass mein Werk « La poésie populaire épique en Yougoslavie au début du xx^e siècle » (Paris 1929) nur auf Grund der Beobachtungen in den nordwestlichen jugoslawischen Gebieten, die ich bis dahin kannte, geschrieben ist, während ich dies üdöstlichen, Montenegro, Altserbien, den östlichen Teil des Sandschak Novi Pazar, Serbien, südöstliches Bosnien, und ausserdem Teile Dalmatiens, namentlich die Inseln, erst in den

Jahren 1930, 1931, 1932 bereiste. Ein gedrängter Bericht darüber liegt in der Revue des études slaves (Bd. XIII, 1-2) vor. Das Gesamtbild wird dadurch nicht verändert, im Gegenteil bestärkt, aber manche Einzelheiten erfahren Modifikationen und Ergänzungen. So ist die Volksepik in Serbien selbst viel mehr erhalten, als man nach den vorliegenden Angaben meinen könnte, ebenso in Altserbien, wo sie unter türkischer Herrschaft den Blicken der Reisenden entging, heute aber schnell verfällt. Auffällig ist auch die inhaltliche Einheit der älteren Volksepik auf dem ganzen epischen Gebiet der Serben und Kroaten, deren ethnische Zusammengehörigkeit dadurch besonders bekräftigt wird. Dabei müssen die Grenzen der Volksepik viel mehr nach dem kroatischen Westen, bis auf die Inseln Dalmatiens, verlegt werden; schon auf dem Festlande und auf den Inseln werden epische Heldenlieder ohne ein Instrument (Gusle mit ein oder zwei Saiten oder Tambura mit zwei Metallsaiten) von Männern und Frauen gesungen, die schönen lyrisch-epischen Balladen meist von Frauen. Auch diese Balladen bewegen sich häufig im mohammedanischen Milieu, wie die herrliche Ballade « Klaggesang von der edlen Frauen des Asan Aga », die durch Goethes Uebersetzung in viele Literaturen der Welt Eingang gefunden hat, von Vuk Karadžić und anderen Sammlern im Volke aber nicht mehr aufgefunden werden konnte, weil sie sich einem übertriebenen Kultus der Gusle hingaben und die epischen Volkslieder im Frauenmunde nicht beachteten. Auch ich beging diesen Fehler, wurde erst 1931 und namentlich 1932 eines Bessern belehrt und hatte auf meiner letzten Reise auch das Glück, diese verschollen geglaubte Ballade aus dem Munde einer 84jährigen Frau auf der Insel Šipan bei Ragusa aufzeichnen und phonographieren zu können.

Beachtenswert ist auch die Tatsache, dass die des Lesens und Schreibens unkundigen Albanesen in Altserbien (« Wer eine Dummheit macht, kommt ins Lied », erklärte mir ein Gendarmerie-Wachtmeister) und in Nordalbanien noch ganz im epischen Zeitalter stecken und vielfach dieselben Lieder haben wie die Serben und Kroaten; ja sogar die Lieder über Kämpfe an der kroatisch-türkischen Grenze des siebzehnten Jahrhunderts sind über Montenegro zu ihnen vorgedrungen (Haupthelden Mustajbeg von der Lika, Mujo und Halil, Tale der Tor, usw.) und werden direkt « Lieder der Krajina » (nordwestliches Bosnien) genannt.

Nach diesen Ausführungen wird es nicht überraschen, wenn ich

nur mit Einschränkungen Vaillants (S. 5) Behauptung hinnehmen kann : « A l'heure actuelle, on peut considérer l'enquête comme pratiquement close, la poésie épique étant moribonde et les progrès de l'instruction ne permettant plus le développement d'une littérature populaire spontanée ». Die Sammlungstätigkeit ist noch nicht abgeschlossen, namentlich ist aber die Veröffentlichung kritisch ausgewählter Schätze der zahlreichen in Zagreb, Belgrad und Montenegro aufbewahrten Liedersammlungen erwünscht. Die Volksepik ist allerdings im Absterben, aber noch viel mehr lebendig, als man glaubt, und hat durch die Balkankriege und den Weltkrieg sogar eine Wiederbelebung der älteren Lieder und eine Bereicherung durch neue Lieder erfahren.

Besonders wertvoll ist Kap. III *L'évolution de l'épopée populaire*, das die Entstehung der Volksepik, die nicht vor das vierzehnte Jahrhundert verlegt wird, und ihre weitere Entwicklung nach dem gegenwärtigen Stand der Forschung schildert. Dabei wird besonders auf Grund der Lieder über die Kosovoschlacht und die des Kraljević Marko hervorgehoben, dass diese Epik von der Kunstliteratur beeinflusst wurde und viele westeuropäische Elemente aufweist. Der Verfasser bringt viele Parallelen aus der altfranzösischen Epik, denkt aber nicht immer an direkte Einflüsse, sondern betont allgemein den chevaleresken Geist der serbo-kroatischen Volksepik. Das ist richtig und begreiflich, denn der mittelalterliche serbische Staat erinnert stark an die feudalen Zustände von Mittel- und Westeuropa (vgl. K. Jireček, Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien, im Auszug in seiner « Geschichte der Serben » II 2), von Bosnien, Dalmatien und Kroatien gar nicht zu reden. Auch französische Ritterromane sind über Oberitalien an die Adria gekommen und wanderten durch die hier gemachten Uebersetzungen weiter nach dem Osten und selbst nach Russland (vgl. M. Murko, Geschichte der älteren südslavischen Literaturen 181-184). Ueberhaupt machte die Volksepik verschiedene Veränderungen im Laufe der Jahrhunderte durch, welche der Verfasser mit folgenden Worten sehr richtig charakterisiert (S. 46) : « En résumé, l'étude de la poésie épique yougoslave nous apprend, non seulement ce qu'est une épopée populaire à un moment déterminé, mais encore comment elle vit dans le temps. C'est un genre littéraire, qui évolue, et parallèlement à l'évolution de la littérature savante : né à une date sans doute assez récente, vers le XIV^e siècle, il subit vers le XV^e siècle l'influence des romans de chevalerie,

puis celle du panslavisme, du rationalisme, du romantisme, pour négliger l'époque actuelle et l'action de la littérature patriotique et politique». Auf die Einflüsse des Romantismus und der patriotischen und politischen Literatur möchte ich besonderes Gewicht legen, die patriotischen und politischen aber in weit frühere Jahrzehnte hinaufrücken.

Mit direkter Berufung auf M. Bédier (S. 40) schreibt Vaillant die Entwicklung mancher Liederzyklen, speziell über Kraljevič Marko, dem Einfluss der Klöster zu, was übrigens schon der Russe Hilferding und andere slavischen Historiker getan hatten ; z. B. der Begründer der kritischen serbischen Historiographie, Archimandrit Ilarion Ruvarac, Vorsteher eines Klosters in Syrmien, erklärte mir 1904 über die Volkslieder : « Das alles stammt von uns ». Ich muss jedoch heute solche Behauptungen mindestens sehr stark einschränken, denn meine letzten Reisen brachten mir eine grosse Enttäuschung bezüglich dieser Rolle der orthodoxen und katholischen Klöster und der Wallfahrten. Uebrigens kann der Beweis auch *a contrario* geführt werden : die grossen Liederzyklen über die « türkischen » Helden Gjerzeles Alija und Mustajbeg von der Lika sind gewiss ohne Einfluss der Klöster entstanden, und ebenso hat auch die christlichen Lieder, namentlich die über die Taten der Uskokken und Hajduken, welche den grössten Bestandteil der Volksepik bilden, das bewegte kriegerische Leben geschaffen.

Dass die Heldenlieder aus den höheren und kriegerischen Kreisen, welche sie verherrlichen, stammen, kann man auch aus den jüngsten Zeiten beweisen. So wurden in Montenegro epische Lieder, wie ich in Erfahrung gebracht habe, vom Fürsten-König Nikola und seiner Regierung zensuriert und geradezu « bestätigt ». Besonders lehrreich sind die Memoiren des montenegrinischen Volksdichters Maksim Šobajić (veröffentlicht in Zapisi 1932 und 1933, Cetinje, Separatabdruck in Belgrad), der die von Sängern viel benützten Sammlungen Kosovska Osveta und Slavenska Sloga geschaffen hat. Er wurde 1876 vom Brigadier Bajo Bošković, Mitglied des Senates und Schwiegersohn des regierenden Hauses Petrović, wegen seiner schwachen Gesundheit und als Dichter vom Militärdienst befreit, damit er die Heldentaten *aller* Montenegriner, nicht blos die der alten (westlichen) Gebiete, besinge. Er hatte auch keine Angst vor dem « bestehenden montenegrinischen Brauch, dass Heldenlieder der Landesfürst in Cetinje verfasse, wie das Petar II. (Dichter des « Bergkranzes »), und Vojvode Mirko

Petrović, der Bruder des Fürsten Danilo (Junački Spomenik), taten ». Die Lieder wurden einzeln gleich nach ihrer Vollendung den Verwandten des Fürsten, Vojvoden, Kriegeren, Stammesältesten und gelehrten Leuten zur Kritik vorgelegt, von ihnen ziemlich verbessert und ergänzt. So entstanden die 40 Lieder der Kosovska Osveta, welche 1879 in zweitausend Exemplaren in Novi Sad gedruckt wurde. Der Verfasser und Verleger hätten gleich noch mindestens fünftausend Exemplare anbringen können, aber eine neue Auflage wurde erst 1890 bewilligt, der zweite Teil ist überhaupt nicht erschienen. Trotz der Protektion des regierenden Hauses und ursprünglich auch des Fürsten Nikola wurde der Liedersänger von sieben Kommandanten (komandiri) und 7 Unterkommandanten (podkomandiri), die nicht erwähnt oder nicht genügend gerühmt wurden, angefeindet, verfolgt, mit dem Tode bedroht, mit seinen Brüdern, die als erfolgreiche Kaufleute den Neid der Mitbürger erregten, in ihrem Hause belagert und sollte ausgewiesen werden, was allerdings durch einen patriarchalischen Rechtsspruch des Fürsten Nikola unter offenem Himmel verhindert wurde. Immerhin beschuldigt M. Šobajić auch den Fürsten Nikola einer zweideutigen Haltung und berichtet, dass dieser den zweiten Band der Kosovska Osveta, der 1896 fertig wurde und die Helden des Aufstandes in der Herzegovina nach Zeitungskorrespondenzen und Berichten der am Aufstand beteiligten Montenegriner und Herzegowiner besang, vor dem bereits im amtlichen « Glas Crnogorca » angekündigten Druck von Šobajić zur Einsicht abverlangte und trotz gegenteiligen Versprechens nie zurückgab. Erst aus dem Nachlass von M. Šobajić wurden 19 dieser Lieder, die sich von 30 erhalten hatten, 1925 unter dem Titel « Nevesinjski ustanak » von dem Volksliedersammler Lehrer Andrija Luburić und dem Buchhändler A. Kavaja mit Bildern der Insurgentenführer herausgegeben. So erntete der Sänger, dessen Lieder stark ins Volk gedrungen sind, sogar in seinem Vaterlande schnöden Undank, in der Herzegovina wurde aber sein Liederbuch, wie ich schon 1913 in Erfahrung gebracht habe, von Volksgerichten verurteilt und sogar verbrannt.

Andererseits lüften solche Erfahrungen wenigstens zum Teil das Geheimnis, warum einzelne minder bedeutende oder sogar unbedeutende Helden im Liede verewigt wurden. Sie hatten oder fanden sofort gute Sänger, deren Lieder später auch einen Kristallisationspunkt für ganze Zyklen bilden konnten. So dichteten

die Sänger dem Marko Kraljević allmählich alle guten und schlechten Eigenschaften ihres Volkes an, und die Lieder wurden auch im Geiste dieses Volkes geändert (vgl. Vaillant 36-39). So wird nicht beachtet, dass das erste 1568 gedruckte epische Volkslied über Kraljević Marko und den von ihm getöteten Bruder Andrijaš schon zur Hajdukenepik gehört, denn die beiden Brüder gingen auf Beute aus und gerieten bei deren Teilung in den verhängnisvollen Streit. Besonders lehrreich ist in dieser Hinsicht auch die jüngste montenegrinische Volksliedersammlung von Novica Šaulić (Srpske narodne pjesme, Beograd 1929), weil sie zeigt, wie auch andere ältere Helden verbauert und in die Hajdukensphäre herabgesetzt werden, was in einem Lande, wo kleine Geplänkel und Beutezüge bis in die neueste Zeit an der Tagesordnung waren, ganz begreiflich ist.

Hängt nun diese Volksepik, die so stark mit westlichen Elementen durchsetzt ist, in den westlichen Gebieten zu besonderer Blüte gelangte und zum grossen Teil auch aus dem Leben späterer Jahrhunderte stammt, mit Byzanz zusammen? Vaillant selber glaubt daran und erwartet eine Aufklärung besonders von den Forschungen der Prager Schule über « les procédés matériels d'exécution du chant » und « surtout d'une comparaison systématique avec le chant épique des Grecs, qui reste la source la plus vraisemblable de l'épopée des Slaves du Sud, et de la poésie épique des Slaves en général » (S. 46). Sonst erwähnt Vaillant nur gelegentlich den Einfluss der griechischen Kirche, der hagiographischen (als besonders wichtig wäre auch die apokryphe Literatur zu nennen) und der älteren Erzählliteratur, welche direkt aus Byzanz stammte oder durch Byzanz aus dem Orient vermittelt wurde. Nur in zwei Fällen begründet er seine Ansicht näher, indem er den epischen Langvers von 15 Silben der älteren epischen Lieder (bugarštice) auf « le vers politique de la poésie épique grecque » (S. 30-32) zurückführt, den später allgemein üblichen zehnsilbigen Vers auf den griechischen kirchlichen Vers von zwölf Silben, der in den ältesten slavischen Kirchendichtungen vorkommt, und dann durch phonetische Vorgänge auf zehn Silben verkürzt worden sei (S. 32-33). Gegen diese Ausführungen hat aber ein Mitglied des Prager Cercle linguistique Roman Jakobson, der die russische Volksepik genau kennt und den Vers der südslavischen besonders studiert, sofort Stellung genommen (Byzantinoslavica IV 195-202). Ich kann hier nicht näher darauf eingehen und erwähne nur

kurz, dass Jakobson und seine Vorgänger, der Russe Chalanskij und der Bulgare Šišmanov, die an den mittelalterlichen lateinischen Vers (4+6) und den romanischen Zehnsilber dachten, bezüglich des zehnsilbigen Verses Recht behalten dürften. Ich möchte noch darauf verweisen, dass Sörensen und ich (Archiv f. slav. Phil. 28, 377. 381-384) die Entstehung des Zehnsilbers in spätere Zeiten und in die westlichen Gebiete, die in regem Kulturverkehr mit dem Abendlande standen, verlegen. Dagegen kam auch ich im Laufe der Jahre ebenfalls aus kulturhistorischen Gründen immer mehr zur Ueberzeugung, dass der Langvers aus dem politischen Vers der Byzantiner hervorgegangen ist. Die «bugarštice» stammen entschieden aus dem Südosten, denn ihnen wird von dem Dalmatiner Hektorović und dem Kroaten Križanić serbische Herkunft zugeschrieben, ihr Name aber weist unbedingt auf Gebiete, die bulgarisch waren oder damals wenigstens dafür galten. In diesen Gebieten sind auch die ältesten Lieder, soweit wir sie kennen, entstanden und in einigen werden speziell Zusammenhänge mit dem Athos erwähnt. Vor kurzem veröffentlichte L. Miletič ein 15-16 silbiges Lied, welches beweist, dass sich die «burgarštica» bis auf den heutigen Tag unter den Bulgaren in Leskovec bei Veliko-Trnovo erhalten hat (Blgarski Pregled I, 1930, 328-330), Miletičs Schüler N. Ivanov, der ihm das Lied mitgeteilt hat, zeichnete noch mehr solche Lieder aus dem Munde seiner Mutter auf (S. 327). Uebrigens ist auch auf serbokroatischem Sprachgebiet ein solches Lied aus Sarajevo noch konstatiert worden (Nikola Andrić, Hrvatske narodne pjesme. Izd. Matica Hrvatska, V. 165). Bekanntlich sind die «burgarštice» charakteristisch durch ihren lyrisch-epischen Gehalt. Dazu würde die Tatsache stimmen, dass mir der mehr lyrische Charakter der Volksepik in Altserbien und im östlichen epischen Gebiet von Serbien auffiel. Noch mehr lyrisch ist die Volksepik in Mazedonien⁽¹⁾ und Bulgarien, wie Gesemann und Becking festgestellt haben und auch an einem bulgarischen Sänger, A. Mitev, der aus den Bergen der Umgebung von Sofia nach Prag gebracht wurde, konstatieren konnten. Griechische epische Lieder

(1) Ein derartiges lyrisches Lied im Versmass der bugarštice ist von D. und K. Miladinovci, *Blgarski narodni pesni* (Zagreb, 1861) N. 494 (nicht 499, wie Miletič l. c. 326 angibt) gedruckt worden. Bis zum J. 1896, als N. Načov seine Abhandlung über den Volksvers der Bulgaren schrieb (*Periodičesko spisanie* 52-53), stand das Versmass dieses Liedes ganz vereinzelt da.

in fünfzehnsilbigem Vers sind genügend bekannt. Die griechische Herkunft mancher südslavischen epischen Volkslieder oder zum mindesten ihrer Motive ist nachgewiesen, z. B. das Motiv vom wiederkehrenden Toten, als welcher nicht der Geliebte (Lenorenstoff), sondern der Tote Bruder erscheint (I. Šišmanov, Sbornik za narodni umotvorenija XIII. XV). Vereinzelte Fälle würden allerdings nicht viel beweisen, Vaillant verlangt daher mit Recht einen systematischen Vergleich der griechischen und südslavischen Volksepik.

Besondere Bedeutung hätte ein vergleichendes Studium der byzantinischen Epopöe von Digenis Akritas aus dem X. Jahrhundert, denn die Grenzkämpfe der Byzantiner mit den Sarazenen und Apelaten (Räubern) sind ähnlich denen der Südslaven mit den Türken, unter denen häufig auch « ein schwarzer Araber » auftritt. Diese « Türken » sind namentlich in späterer Zeit meist Slaven, die ihrerseits eine ganz gleiche Volksepik hervorgebracht haben. Dieser Parallelismus auf südslavischem Boden ist daher besonders interessant, weil wir hier die Lieder der beiderseitigen Gegner in derselben Sprache vor uns haben, während in Asien die Volksepik der Byzantiner und Araber auch sprachlich verschieden war.

Leider ist eine südslavische Uebersetzung des Digenis Akritas nicht vorhanden, sondern nur eine spätere stark umgearbeitete russische Fassung (Devgenievo Dĕjanie), die aber nach Speranskijs Untersuchungen immerhin auf einer russischen Uebersetzung aus der Kijever Periode des 12. bis 13. Jahnhunderts beruhen soll. Eine südslavische Uebersetzung, die wie so viele andere nach Russland gekommen wäre, wird im Gegensatz zu älteren Forschern von Speranskij abgelehnt; ein endgiltiger Beweis ist auf Grund von Bearbeitungen des 17. und 18. Jahrhunderts schwer zu führen (1).

Neues Licht dürften in der Tat die musikgeschichtlichen Forschungen Beckings (Professors an der Prager Deutschen Universität) bringen, der die üblichen Instrumente zur Begleitung epischer Gesänge, die einsaitigen «gusle» und eine dreisaitige Fiedel, wie sie bei den Bulgaren und auch bei den Kroaten an der Adria (hier für lyrische Lieder und für Tänze, wie in der Umgebung von Dubrovnik) erhalten ist, aus dem byzantinischen Reich herleitet und

(1) Für Byzantinisten möchte ich noch bemerken, dass die Weglassung von griechischen Namen nicht viel bedeutet, denn sie gehört zu den üblichen Merkmalen slavischer Uebersetzungen aus dem Griechischen und ihrer Bearbeitungen,

den Uebergang der « gusle » ungefähr ins 9. Jahrhundert verlegt, den der Fiedel mit spätestens dem 13. Jahrhundert begrenzt. Die Wissenschaft kann auf seine Ausführungen, die ich vorläufig nur aus seinen Vorträgen kenne, gespannt sein, denn auf diese Weise würde das Alter der südslavischen Volksepik viel höher hinaufgerückt werden.

Ich schloss meine Vorträge über die südslavische Epik an der Sorbonne im J. 1928 mit dem Wunsche, die französische Wissenschaft möge wie der Sprache so auch der Volksepik der Südslaven ihre Aufmerksamkeit zuwenden « apportant à cette étude l'expérience de ses brillants travaux sur ses chansons de geste et sa poésie épique du Moyen âge ». Es ist mir eine wahre Freude, dass dieser Wunsch durch Vaillant so schnell erfüllt wurde, ebenso durch André Mazons Vorträge und Schrift « Les bylines russes » (erschieden in derselben Sammlung wie Vaillants Vorträge und separat) und durch seine Monographien über Helden der russischen Bylinen in der Revue des études slaves (XI. XII). Vaillants und Mazons zusammenfassende Darstellungen der südslavischen und russischen Volksepik kommen zur rechten Zeit, da ein Aufschwung ihres Studiums in den slavischen Ländern und in der romanisch-germanischen Gelehrtenwelt zu erwarten ist.

Prag.

M. MURKO.

L'Iconographie de la Présentation au Temple.

ANDRÉ XYNGOPOULOS. Ὑπαπαντή, ἐπιτηροῖς τῆς ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν. Tome VI. Athènes, 1927, p. 328 et suiv.

C'est un problème très important pour les byzantinistes de savoir si, à l'époque chrétienne primitive, il a existé une illustration suivie des Évangiles, pareille à celle de l'Ancien Testament, dont le rouleau de Josué est un remarquable exemple? Les travaux bien connus de M. Gabriel Millet (1), ont jeté une vive lumière sur cette question difficile à résoudre. D'après lui, les Évangiles auraient

(1) Voir surtout : *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile au XIV^e siècle*.... Paris, 1916.

été illustrés d'une manière continue pendant le iv^e et le v^e siècle, et ses arguments sont nombreux. M. Xyngopoulos vient d'y ajouter un nouveau témoignage en étudiant l'iconographie de la Présentation au temple. Vu l'intérêt du problème auquel touchent les recherches de M. Xyngopoulos, son travail sur la Purification ne doit pas passer inaperçu et mérite d'être examiné de plus près.

En s'appuyant sur la place qu'occupe Jésus par rapport à la Sainte Vierge et à saint Siméon, il distingue cinq types principaux du thème de la Présentation au temple.

Type A. La sainte Vierge tient dans ses bras l'Enfant Jésus et vient au devant de saint Siméon qui se précipite, les mains tendues et recouvertes d'une étoffe, pour recevoir l'enfant. Ce type est très fréquent pendant l'époque proprement byzantine. Il se rencontre également dans l'art chrétien primitif. Voyez les mosaïques de Sainte Marie Majeure et la croix du Sancta Sanctorum.

Type B. Ce n'est qu'une variante du type précédent, Jésus étant supporté en même temps par la sainte Vierge et par saint Siméon.

Type F. Saint Siméon, tourné presque de face, presse dans ses bras l'Enfant Jésus. Ce type est très rare. M. Xyngopoulos n'en connaît que deux exemples : l'un appartenant aux peintures de Bačkovo en Bulgarie et l'autre à celles du Petropolitanus 105.

Type Δ. Nous voyons ici Jésus dans les bras de saint Siméon qui s'apprête à le poser sur l'autel. Aucun exemple byzantin de ce type ne s'est conservé. Mais les œuvres d'art qui se rattachent à l'art byzantin nous le font connaître. M. Xyngopoulos donne deux exemples : le fol. 6 du codex Laurentianus Med. Pal. 386 et une sculpture de Moissac étroitement apparentée à l'image précédente.

Type E. Très répandu avant et après la chute de Constantinople. Saint Siméon remet l'Enfant à la sainte Vierge qui tend ses mains pour le recevoir.

Avant de rechercher l'origine de ces différentes manières de représenter le thème iconographique, voire d'en donner l'explication, il est nécessaire de considérer la place qu'occupent saint Joseph et la prophétesse Anne par rapport aux personnages principaux. Nous ne nous arrêterons que sur deux combinaisons principales : l'une symétrique, l'autre asymétrique.

La composition symétrique de la Purification est la plus fréquente, surtout pendant l'époque proprement byzantine. Le ciboire occupe le centre, devant se tiennent la sainte Vierge et saint Siméon, entre lesquels se trouve l'Enfant Jésus. Derrière la Vierge, saint

Joseph porte deux colombes, derrière saint Siméon, la prophétesse Anne montre d'habitude le ciel de la main droite tandis que de l'autre main, elle tient un rouleau avec l'inscription : « *Τοῦτο τὸ βρέφος οὐρανὸν καὶ γῆν ἔστειρέωσε.* »

La composition asymétrique apparaît en particulier avant et après la chute de Constantinople. C'est celle où saint Siméon, Jésus et la Vierge occupent un côté de la composition, la prophétesse Anne et saint Joseph, l'autre côté. Ordinairement, saint Siméon se trouve du côté droit. Il ne manque cependant pas d'exemples avec une disposition inverse.

Les personnages secondaires ne sont pas toujours représentés. Il n'est pas rare que l'on omette la prophétesse Anne. Parfois c'est saint Joseph qui fait défaut. Il arrive que la composition se réduise aux personnages principaux. La disposition des personnages secondaires par rapport à ces derniers ne constitue pas un type particulier de notre thème iconographique. Ainsi est-on amené à s'en tenir aux cinq types indiqués plus haut. Quelle en est l'origine?

En partant de l'hypothèse que M. Millet a suggérée et soutenue, M. Xyngopoulos restitue comme suit l'ancienne illustration de l'événement raconté par saint Luc :

I. La Vierge avec l'Enfant et saint Joseph, portant deux jeunes colombes, entrent dans le Temple.

Luc II, 22-25.

II. Le portrait de saint Siméon.

Luc II, 25-27.

III. La Vierge avec l'Enfant et saint Joseph entrent dans le sanctuaire où saint Siméon les reçoit.

Type *a.* — Luc II, 27.

IV. La Vierge remet l'Enfant à saint Siméon.

Type *β.* — Luc II, 28.

V. Saint Siméon presse dans ses bras l'Enfant Jésus.

Type *γ.* — Luc II, 28-32.

VI. Saint Siméon place l'Enfant sur l'autel.

Type *δ.*

VII. Saint Siméon adresse la parole à la Vierge et à saint Joseph.

Luc II, 33-35. Cfr Laurentianus VI-23, fol. 105^v.

VIII. Le portrait de la prophétesse Anne.

Luc II, 36-38.

IX. Saint Siméon rend l'Enfant à la Vierge.

Type *ε.* — Luc II, 39.

Après l'époque iconoclaste, on abrège l'illustration du texte sacré en représentant non pas l'action tout entière du récit concernant la Présentation de Jésus au temple, mais tel ou tel autre épisode de cette action. Ainsi se constituent les types variés du thème de la Présentation qui remplacent le récit continu de cet événement de la vie de notre Sauveur.

Pour finir, nous citerons, à titre d'explication, quelques passages d'une lettre de M. Xyngopoulos.

« Mon but principal, en écrivant cet article, fut seulement d'expliquer la diversité des types et non pas les types eux-mêmes, encore moins de trouver leur signification dogmatique et liturgique. Je pensais, et je pense encore, faire un second article où j'examinerais la Présentation comme sujet eucharistique. Heureusement, il y a en Grèce quelques peintures murales encore inédites qui pourraient nourrir un tel travail et expliquer certaines images, dont l'origine et la signification ne sont pas très claires.

« Si, dans mon article, l'idée directrice est juste, c'est-à-dire, que toute la diversité des types provient d'une illustration détaillée de l'Évangile, il faut admettre que les textes, vers, sermons et autres, qui sont tous postérieurs au ^ve siècle, ont été adaptés aux images existantes : on choisit tantôt un type, tantôt un autre suivant les idées dogmatiques en honneur. La miniature du Rossicon II, que je connaissais seulement par une très brève description de Lambros dans son Catalogue des Mss du Mont-Athos, vient parfaitement à l'appui de mon idée sur l'illustration détaillée, comme la scène après la présentation dans le Laurent. VI. 23 ».

C. OSIECZKOWSKA.

L'ouvrage posthume de Markwart.

† J. MARWKART. *Die Entstehung der armenischen Bistümer. Kritische Untersuchung der armenischen Ueberlieferung. Orientalia Christiana*, vol. XXVII, 2, n° 80 (sept. 1932), p. 1-236.

L'ouvrage posthume du regretté orientaliste Markwart fait preuve, une fois de plus, de sa remarquable érudition. Nous retrouvons le style de l'auteur dans son étude sur l'origine des évêchés arméniens ; de fréquentes digressions plus ou moins suggestives expliquent la thèse principale. Avant l'exposition de son sujet,

Markwart examine l'état de l'Église en Arménie et en Albanie au XI^e siècle. Il se sert de renseignements fournis par l'historien arménien Matthieu d'Édesse. D'après ce dernier, l'Église arménienne avait sous le catholicos Pierre Getadardz (Potamotropos), 1019-1069, cinq cents évêques ; l'Église albanienne, vers le milieu du même siècle, en comptait deux cents. Ces chiffres, tout imaginaires, n'ont aucune valeur historique, émanant d'un auteur au style parfois épique et légendaire. Aussi y a-t-il lieu de s'étonner qu'un esprit aussi critique que Markwart leur ait prêté la moindre attention. Abordant sa thèse, Markwart analyse des informations puisées, soit dans la *Vie de Nersès*, soit chez l'historien Oukhtanès. La *Vie de Nersès* n'est qu'un extrait de l'histoire de Fauste, fait en 967⁽¹⁾, alourdi d'interprétations postérieures. Ce document nous offre une liste des évêques ayant probablement accompagné Nersès à Césarée. Mais nous négligerons cette liste, privée d'ailleurs de crédit historique, car l'historien arménien Fauste n'en fait même pas mention. Il y a un malentendu fâcheux à propos du témoignage d'Oukhtanès, relatant l'institution par S. Grégoire de trente évêchés (ou trente-six, suivant Étienne Orbélian). Il est regrettable que Markwart n'ait pas consulté notre travail, où depuis longtemps nous avons démontré que la liste d'Oukhtanès n'est autre que celle des partisans du concile convoqué en 726 par le catholicos Jean d'Odzoun. C'est donc par erreur qu'on a attribué cette liste à S. Grégoire, erreur explicable, peut-être, à cause de l'importance attachée par l'Église arménienne au concile de 726 (voir N. ADONTZ, *L'Arménie à l'époque de Justinien* (en russe), pp. 336 et suiv.), Agathange et surtout Fauste sont les seules autorités compétentes pour traiter la question de l'origine des premiers évêchés en Arménie. Dans l'ouvrage d'Agathange, nous trouvons les noms de douze évêques ordonnés par S. Grégoire. Avec raison, Markwart pense que cinq d'entre eux ne sont pas authentiques, notamment : Moïse, Artithes, Tirikes, Arsuks et Kyrakos. D'après Fauste, ces évêques vivaient dans la seconde moitié du IV^e siècle et seraient donc postérieurs à S. Grégoire. Pourtant, ce même savant admet que la liste d'Agathange comptait à l'origine sept noms au lieu de douze, qu'ils n'étaient pas évêques, mais simples diacres ordonnés par le fondateur de l'Église arménienne, en souvenir de ce qui est dit dans les Actes des Apôtres (VI, 1-6).

(1) Par le prêtre Maštots.

Cette conjecture si ingénieuse est pourtant loin d'être justifiée par le texte d'Agathange ; suivant ce dernier, 400 évêques auraient été ordonnés par S. Grégoire (l'auteur mentionne les noms de douze d'entre eux), ainsi qu'une foule de prêtres, de diacres et d'*anagnos* (sc. *anagnostes*) (Aga'hange, § 856, ed. Edjmiatsin). On voit que l'historien distingue bien les évêques, des prêtres et des diacres. La conjecture de Markwart rend plus acceptable la théorie fabuleuse d'Agathange sur les premiers évêques d'Arménie. Pourtant, à part quelques extraits empruntés directement de Fauste, le reste de la théorie n'est pas digne de foi.

Markwart conclut que l'Église arménienne n'avait au début que trois évêques, S. Grégoire lui-même, son fils Aristakès et l'évêque de Taron, Daniel.

En 325, au Concile de Nicée, l'Arménie était représentée par deux évêques, Aristakès et un certain *Akritès*. Le premier est le fils bien connu du fondateur de l'Église arménienne ; le second, un personnage énigmatique, inconnu de la tradition arménienne. (Markwart croit reconnaître en lui l'évêque Daniel). Il a essayé de prouver que son nom indigène serait Vahrič.

Cette identification est tout à fait erronée. Il serait plus naturel de corriger *Akritès* en *Artithes*, et de l'identifier à l'élève de Daniel mentionné dans la liste d'Agathange. Fauste parle d'*Artithes*, ainsi que de son maître Daniel, tous deux fort avancés en âge sous le règne de Khosrow (vers 390).

Précisant quelques points de la chronologie de Fauste, Markwart, ensuite, retrace la vie des évêques arméniens du iv^e siècle. Grigoris, petit-fils de S. Grégoire, apôtre et chef des églises d'Ibérie et d'Albanie, fut martyrisé pendant sa mission apostolique dans le camp de Sanesan, roi des Massagètes. Après quoi, les barbares envahirent l'Arménie, et ravagèrent les pays depuis l'Atropatène jusqu'à l'Arménie Mineure. La date de ces événements n'est pas connue. Markwart rappelle qu'en 335 Constantin avait nommé son gendre Hannibalianus *rex regum* en Orient à Césarée de Capadoce. L'Arménie et les nations voisines étaient soumises à son autorité. Cette nomination, d'après Markwart, fut un des résultats de l'invasion des Massagètes. En effet, Hannibalien avait reçu la mission de chasser les envahisseurs barbares. Sans doute, l'invasion de Sanesan, comme la mort de Grigoris, dateraient de 335.

Au moment de l'invasion, le général arménien Vatché Mamikonien était absent. Au dire de Fauste, « il était allé faire un long

voyage en pays grec ». Selon Markwart, le général arménien était allé demander à Hannibalianus du secours pour combattre les Massagètes. Tout cela paraît vraisemblable ; mais Fauste lui-même ne dit rien du secours grec, lorsqu'il raconte le retour de Vatché et sa victoire sur les Massagètes. Le partage de l'empire par Constantin coïncide avec le nomination de son gendre Hannibalien, auquel il avait donné, pour l'honorer, le gouvernement des pays pontiques. Aucun des historiens ⁽¹⁾ relatant ces faits, ne rattache une mission quelconque à cette nomination. Toutefois, il est probable que Constantin, enlevant à Constance quelques pays d'Orient et les confiant à un gouverneur spécial, eut une préoccupation, une raison importante d'agir ainsi.

Nous avons une autre hypothèse. La création du royaume d'Hannibalien serait commandée par le souci de la défense des frontières menacées par les Perses. En effet, en 333, une ambassade perse arriva à Constantinople. Son but est incertain. Suivant Libanius, les Perses négocièrent l'achat de fer pour la fabrication d'armes avec lesquelles ils désolèrent ensuite la Mésopotamie. Il y a lieu de douter de ce motif et de l'attribuer à l'imagination du rhéteur d'Antioche (v. LEBEAU, *Bas-Empire*, I, p. 335, note 1). Les événements qui suivirent font plutôt croire que l'ambassade perse fut chargée d'une mission politique de grande importance, car une seconde ambassade fut envoyée en 337 : les émissaires du roi Sapor réclamaient pour leur maître la restitution des cinq provinces Trans-tigritanes cédées autrefois à Galère (EUSÈBE, *Vita Const.*, IV, 56). Pour appuyer sa demande et intimider l'empereur, Sapor ne tarda pas à faire une descente militaire en Mésopotamie. Il campa devant Nisibe ⁽²⁾. En même temps, des troubles provoqués évidemment par des agents perses, agitèrent l'Arménie. L'invasion des Massagètes n'est-elle pas survenue au milieu des préparatifs perses de guerre ? N'est-ce pas la diplomatie perse qui a lancé les barbares pour inquiéter les Arméniens ? Le général arménien Vatché serait allé à Césarée chez Hannibalien, non pour demander du secours, comme le prétend Markwart, mais plutôt pour saluer le nouveau

(1) Anonymus Valerii, Aur. Victor, Chron. Paschale et Zosime.

(2) D'après la *Chron. Pasch.* le premier siège de Nisibe fut en l'an 337. La Chronique Paschale fixe l'avènement d'Hannibalianus au 23 sept. 335. Le voyage de Vatché doit être reporté au printemps de l'année suivante, et l'invasion des Massagètes quelques mois après en été. A cette époque, le trône arménien était encore occupé par Khosrov, fils de Tridate.

rex regum de la part du roi d'Arménie. L'invasion des barbares doit être postérieure au voyage de Vatché, car il est presque inadmissible que, pour chercher un secours si problématique, le général en chef ait laissé son pays en proie aux envahisseurs. C'est à son retour qu'il les trouva ravageant la contrée, qu'il les combattit et les chassa de son pays. L'historien Fauste à qui nous devons ces renseignements ne mentionne pas de secours grecs.

Revenant sur son opinion précédente (voir : *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*), Markwart place en 356 ou 355 l'ordination de Nersès et l'avènement d'Arsace. Sa documentation peu convaincante se base sur l'existence d'une lettre écrite en 358 par S. Athanase, contenant un allusion non dissimulée au mariage d'Arsace avec la princesse byzantine Olympias. Anciennement Markwart avait fixé l'an 360 comme date de cette alliance ; à cause de cette lettre, il remonte la date et propose l'an 357.

L'historien Fauste nous raconte qu'Arsace envoya à l'empereur une ambassade afin de conclure un traité d'alliance. Cette mission délicate fut confiée à Nersès le patriarche et à dix satrapes arméniens. Le traité fut conclu et consolidé, d'après Markwart, par le mariage d'Olympias avec le roi arménien. Il suppose que l'ambassade eut lieu au début du règne d'Arsace, en 356. A cette même époque, Nersès aurait occupé le trône patriarcal. Fauste nous apprend que Nersès avait pris part, pendant son ambassade, aux controverses ariennes et qu'il fut même banni pour son orthodoxie par l'empereur arien. Markwart pense que Nersès, ancien militaire, a plutôt adopté, pour ces questions dogmatiques, l'opinion d'évêques compétents. Parmi ces évêques se trouvait Eustathe de Sébaste qui fonda le monachisme dans la Petite Arménie et le Pont. Il était renommé par ses œuvres de bienfaisance ; Nersès, suivant son exemple, se distingua par la fondation des premiers établissements d'assistance publique.

Eustathe pourtant était arien et fut dépossédé de son siège par le concile de Mélitène. Peu après, il adhéra au parti des semi-ariens et c'est pour cette raison qu'un rapprochement entre Nersès et lui nous paraît peu probable.

Markwart rejette les considérations de Fauste et place l'avènement d'Arsace en 356. Si Arsace, en 357, avait pris pour épouse Olympias, son mariage avec Pharandzem doit être remis à un temps postérieur. Markwart le rapporte à 360. Cependant nous savons par Fauste que Pharandzem était la première femme d'Ar-

sace et qu'il eut d'elle un fils, nommé Pap, qui, en 367, était assez âgé pour prendre parti pour son père. Donc, il devait être né longtemps avant 360, date supposée du mariage de sa mère Pharandzem. Markwart, au lieu de s'incliner devant un fait si convaincant, met en doute la paternité d'Arsace au profit de Gnel, le premier mari de Pharandzem (1).

Le successeur de Pap fut son cousin paternel Varazdat. Ce dernier était probablement petit-fils par son père d'Arsace et d'Olympias. C'est pour cela que Manuel Mamikonien s'adressant à Varazdate, dit entre autre, pour l'offenser : « Tu n'est point un Arsacide, mais un enfant né du libertinage » (Fauste, V, 37).

Autre correction malheureuse. Nous lisons dans Fauste que, pendant 8 ans après sa fuite du camp perse, Arsace ne fut pas inquiété par Sapor. Markwart propose de lire « cinq ans », afin de compter ces années de 359 à 363 et de faire valoir en 359 devant Nisibe assiégée l'alliance d'Arsace et de Sapor. Nous croyons, au contraire, qu'il s'agit du siège de l'an 350. La conjoncture politique amenant l'avènement d'Arshak doit probablement dater de 346 (en opposition avec Markwart, 356 et Saint-Martin, 338). L'incident de Phisak, qui causa la perte du roi Tiran et mit sur le trône son fils Arshak, est bien distinct de celui que nous raconte Julien dans son panégyrique dédié à Constance. Celui-ci date de 338, l'autre de 346. Ce panégyrique au style trop fleuri a pourtant un sens très clair. Voici ce qu'il dit.

Une révolte éclata en Arménie et le roi Tiran fut obligé de chercher un refuge auprès du roi Sapor. Les révoltés s'emparèrent du trône, mais, grâce à l'intervention de Sapor, le trône fut restitué à Tiran.

Alors, les usurpateurs s'enfuient chez l'empereur Constance, qui n'avait qu'à approuver ce changement. Néanmoins, c'est Constance

(1) Pour prouver que Pharandzem était non la femme légitime d'Arsace, mais sa concubine, Markwart reprend le texte de Fauste, où il est question de l'outrage infligé par Cylaces à Pharandzem « en la traitant de fille publique ». Mais Markwart oublie que la même référence peu flatteuse a été appliquée à Olympias. Markwart se trouve en contradiction avec Fauste au sujet de la destruction d'Arshakavan. D'après ce dernier la ville d'Arshakavan fondée en l'absence de Nersès fut détruite à son retour par une espèce de peste. Afin de justifier sa date de 358, assignée au retour de Nersès, Markwart n'hésite pas à faire périr la ville non par une épidémie, mais par un tremblement de terre, le même qui aurait détruit Nicodémée en 358.

que loue Julien en lui attribuant le mérite d'avoir restauré Tiran sur son trône et rappelé chez lui les instigateurs de la révolte. Tout cela s'est passé en 338, la première année du règne de Constance. Fauste ignore cet incident, mais conte une autre histoire, sur la fin de Tiran : Tiran, poursuivi par Sapor, est protégé par Constance. Son chambellan, Phisak, l'avait dénoncé aux Perses, l'accusant d'être en relation secrète avec l'empereur pour renverser la dynastie sassanide. Les Perses prirent Tiran, mais l'empereur intervint, les battit et fit prisonnière la famille du roi des Perses, Narseh. Une paix fut conclue : l'empereur renvoya les prisonniers perses et demanda à Sapor le rétablissement de Tiran. Mais Tiran ayant été aveuglé, ce fut son fils Arshak qui lui succéda. L'historien arménien a confondu deux événements : la captivité du roi Narseh en 297 et celle du prince Narseh en 344. L'intronisation d'Arshak ne peut être contemporaine que de la captivité de 344. Cela est arrivé à la bataille de Singare en 344. Avant de reprendre les hostilités, les deux partis essayèrent de s'assurer le concours de l'Arménie. La calomnie de Phisak semble fondée, car Tiran, protégé du roi des Perses, se tourna tout-à-coup vers l'empereur en vue des préparatifs romains et de l'arrivée de Constance à Nisibe. Le roi perse, craignant une trahison de Tiran, le fit prisonnier et l'emmena en Perse. Bientôt, la guerre reprit entre Perses et Romains ; Nisibe fut assiégée pour la seconde fois. Une grande bataille eut lieu près de Singare, et Narsès, le fils de Sapor, y fut pris et tué. Julien place cette bataille en 344, six ans avant la révolte de Magnence (1).

Ce dernier fait doit dater de l'an 345, à en juger d'après Narsès dont le souvenir est allié, dans la tradition arménienne, au retour de Tiran et à l'avènement d'Arshak.

Arshak, protégé de Sapor, lui fut d'abord fidèle et lui porta secours pendant une expédition contre les Romains dans la région de Nisibe. C'était sans doute en 350, au siège de Nisibe. Fauste, on le voit, se souvient de cette campagne et de l'aide apportée par Arshak aux Perses (IV, 20). Le roi arménien indécis, après avoir pris le parti de Sapor, l'abandonne subitement et rentre dans son

(1) La bataille de Singare eut lieu d'après Julien en 344 et non pas en 348 comme le prétendent les Chroniqueurs. Bury a démontré que l'indication de Julien est préférable et plus exacte (*Byz. Zeitschr.* V 302). Cf. P. PEETERS, *L'intervention de Constance II etc.* (v. *Byzantion* VI, 877).

pays. Une prudence ultime semble lui avoir dicté la neutralité entre deux rivaux également dangereux.

Après l'échec du siège de Nisibe, une trêve de neuf ans fut conclue entre les belligérants. En 359, les hostilités recommencèrent (*Chron. Pasch.*). Fauste, qui connaît bien les détours de la politique d'Arshak, nous apprend que le roi arménien a lutté six ans contre l'empereur et que, après sa fuite de chez les Perses, pendant huit ans, il n'avait pas été inquiété par Sapor.

Il est de toute évidence que les six ans comprennent l'intervalle entre le combat de Singare et le siège de Nisibe, de 344 à 350. A cette époque, ses sympathies allaient à la Perse. Fauste, en style épique, le montre en lutte avec l'empereur, pour venger l'exil du patriarche Nersès. Quant aux huit ans, ils coïncident admirablement avec la trêve de 350 à 359. Fauste n'est que trop exact.

Ayant reçu, en 358, une réponse négative, au sujet de l'Arménie et de la Mésopotamie, Sapor reprit les hostilités en 359. Auparavant l'empereur et Sapor avaient chacun recherché l'alliance d'Arshak. Sapor, malgré ses menaces et artifices, n'avait pas réussi, et Arshak, détaché des Perses, se tourne vers Constance. En 358 déjà, son mariage avec Olympias avait resserré l'alliance entre Constance et lui (1).

C'est donc de 350 et non, comme le croit Markwart, en 359 (4^e siège de Nisibe) que datent la fuite d'Arshak du camp perse et la rupture d'amitié entre Sapor et lui.

Dans son expédition de 359, Sapor avait pour alliés le roi d'Albanie et Grumbates, roi des Chionites. D'Arshak il n'est pas question ; aussi la campagne dont parle Fauste, où Arshak et les Perses étaient alliés, est sans aucun doute celle de 350 et non de 359. Markwart identifie donc à tort les deux campagnes ; il identifie de même l'expédition de Sapor contre les Romains en 359 et la campagne entreprise par les Perses pour châtier Arshak après la paix de 363. Markwart, bien que croyant la vie de Nersès calquée sur celle de Basile de Césarée, prête à cette Vie plus d'attention qu'elle n'en mérite. L'histoire d'Arshak a été altérée, par Fauste, dans le désir de grandir le rôle politique de Nersès, ainsi que son activité charitable. Ce dernier n'est pas monté sur le trône patriarcal en 356, comme le prétend Markwart. De source certaine

(1) S. ATHANASE, *Historia Arianorum ad monachos*, Migne, PG, 25, 776 b.

nous savons que le trône était occupé en 363 par un certain Isakokis (probablement Shahak, prédécesseur de Nersès) et qu'en 372 Yousik (d'après Fauste) avait succédé à Nersès. Donc le patriarchat de Nersès se place entre 363 et 372.

L'identification de Baugonia de la Tab. Peut. et de Vagabanta d'Ammien à Bagavan est plausible.

L'opinion de Markwart, qui voit dans la station de Chadas le nom de l'évêque Khad est bien sujette à caution. Fauste nous parle d'un lieu nommé Khow, où s'étaient cantonnées les troupes romaines lors de l'assassinat du roi Pap en 374. Il faut peut-être corriger Chadas en Chavas, pour l'identifier à Khow (1).

Coloceia, plutôt Zolocet du *Ravennas*, semble reproduire Zolkert, ainsi que Paracata serait probablement Pharakhot, deux forteresses connues d'Élisée et de Moïse de Khorène (2).

Situer Hawčič dans la région d'Oghnout est aussi inadmissible, car on peut voir sur la carte de Kiepert que Hawčič est un village à l'est de Satala. Markwart nous propose aussi quelques étymologies. Le mot *panduxt* « étranger » est d'après lui une altération du grec *πανδοχείον*, *πάνδοκος*. Ce qui correspond à ce mot en arménien, c'est *pandoki* ou *pandok* « auberge », mais « *panduxt* » a un aspect tout à fait iranien et on ne peut manquer d'y voir le mot iranien *panta*, *pand*. De même le nom « Asruk » n'a rien à voir avec *asr* « laine », ainsi que Čunak ou plutôt Čonak avec l'arménien *unel* « avoir ». Il est aussi d'origine iranienne. Avec persistance Markwart cherche l'étymologie de Massagète dans « mangeurs de poissons » ou « ichthyophages », mais il ne nous convainc pas, car les ichthyophages, tribu misérable, n'avaient aucune prétention de renommée guerrière, dont s'enorgueillissaient les Massagètes et aussi les Thyrsagètes (3).

A. ADONTZ.

(1) Colchion, la station près de Baugonia (Bagavan), n'est pas connue. S'il est permis de corriger en Colthion, on reconnaîtra Klthni, bourgade en Bagrevand d'après Sébéos (p. 34, il faut lire Klthni au lieu de Kethni).

(2) Il est impossible d'identifier Bastavena et Ostan comme le fait Markwart. La prononciation vulgaire Vostan (au lieu du Ostan classique) est inadmissible à une époque où fut composé l'Itinéraire (IV^e siècle). C'est *Ostan* qui figure dans la *Notitia Episcopatum* (ouvrage bien postérieur), qu'on lit chez MIGNE, V. q. 107, p. 330 et suiv.

(3) Voyez, sur l'ouvrage de Markwart, l'excellent compte rendu du P. Peeters dans *Analecta Bollandiana*, 1933, p. 149-151 (N. d. l. R.).

Les Vies grecques de S. Pachôme.

Sancti Pachomii Vitae graecae, ediderunt hagiographi Bollandiani ex recensione FRANCISCI HALKIN, S.I. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1932. In-8°, 111*-474 pp. (*Subsidia hagiographica*, 19).

Dans l'histoire du monachisme, S. Pachôme occupe une place éminente : c'est à lui, en effet, que remonte la fondation du cénobitisme. Aussi existe-t-il, en plusieurs langues, de nombreux documents relatifs à sa vie.

Le P. Fr. Halkin, aidé par plusieurs membres de la savante compagnie des Bollandistes, vient de nous donner une édition du dossier grec de S. Pachôme. Les trois premiers textes compris dans son ouvrage, la *Vita prima*, la *lettre d'Ammon* et les Paralipomènes avaient déjà été édités par Papebroch dans les *Acta Sanctorum* (*Mai*, t. III), mais ils avaient été reproduits d'après une mauvaise copie du *codex* XI, 9 de la Bibliothèque Laurentienne à Florence. Le P. Halkin s'est surtout appuyé sur ce même manuscrit qu'il a revu avec le plus grand soin, et il nous a donné une édition scrupuleuse qui dispensera désormais de recourir à celle de Papebroch.

Un manuscrit qui est sans doute une copie de la *Vita prima* a seulement été signalé au dernier moment par Mgr Ehrard ; il s'agit du *codex* 1015 de la Bibliothèque Nationale d'Athènes. Quand le P. Halkin apprit son existence, les Vies de S. Pachôme étaient déjà à l'impression. Ce *codex* reste donc à examiner.

Aux textes déjà édités par Papebroch, le P. Halkin a ajouté trois nouvelles Vies de Pachôme.

1°) La *Vita altera* qui n'était connue que par une traduction latine de Gentien Hervet, dont M. H. Mertel avait donné en 1917 une traduction allemande. Œuvre très supérieure à la *Vita prima* au point de vue littéraire, elle ne fournit aucun élément nouveau sur S. Pachôme. Les récits contenus dans les 43 premiers chapitres nous étaient déjà racontés dans la *Vita prima*, les derniers semblent empruntés aux Paralipomènes.

2°) La *Vita tertia*, qui ne se trouve en entier que dans un manuscrit du XII^e siècle (le n° 9 du monastère de St-Jean à Patmos), nous donne la Vie la plus complète, résultat d'une compilation. Les récits y sont groupés dans un ordre différent de celui des textes précédemment cités.

3°) La *Vita quarta*, dont deux ou trois chapitres ont été traduits

par M. H. Mertel, d'après le manuscrit grec de Munich 3, est écrite dans une forme très littéraire et le plus grand soin a été apporté à sa composition. C'est une sorte de panégyrique qui n'ajoute rien de nouveau à la connaissance de la vie de S. Pachôme. Le fond de ce document est emprunté à la *Vita prima*.

Enfin le P. Halkin signale encore une *Vita quinta*, œuvre composite sans aucune originalité, et une *Vita sexta* qui a été éditée par l'abbé Nau et n'a guère plus de valeur que la précédente.

Le P. Halkin a collationné et classé les manuscrits renfermant les différentes Vies. Il suffit de jeter un coup d'œil sur son apparat critique pour se rendre compte du soin avec lequel ce travail a été effectué.

L'édition des Vies grecques de S. Pachôme n'est pas destinée à former « un tout indépendant et complet en lui-même » (p. 8*). Il existe, en effet, de nombreux autres documents pachômiens, en copte, en arabe, en syriaque et en latin.

Les belles études de M. Lefort et de Dom A. Boon ont déjà contribué à éclaircir plus d'un problème.

Espérons que le P. Peeters et M. Lefort nous donneront bientôt l'édition des textes arabes et coptes qui viendront jeter un jour nouveau sur cette question si complexe. Car seul, l'examen de tous ces témoins pourra donner une vue d'ensemble du problème pachômien.

Mettre de l'ordre dans tous ces documents ne sera, d'ailleurs, pas tâche aisée, si l'on en doit juger par les difficultés auxquelles on se heurte en essayant de classer les seules pièces du dossier grec.

Car, après avoir, dans une copieuse préface, passé en revue les différents textes édités, après avoir étudié la tradition manuscrite et analysé avec soin les documents, en les comparant entre eux, les savants éditeurs, au dernier chapitre de l'introduction (p. 88*-105*), se sont demandé s'il serait possible « non seulement de classer, selon leurs degrés respectifs d'ancienneté, les pièces du dossier pachômien, mais de débrouiller leur genèse et de déterminer leurs rapports de dépendance » (p. 89*).

Malheureusement, cette tâche était irréalisable, parce qu'il n'était point possible de reconstituer les textes grecs dans leur forme originale. La première Vie de S. Pachôme a été écrite à la demande de Théodore, son disciple préféré, assez longtemps après la mort du saint. Elle était destinée à perpétuer la mémoire du moine égyptien. Cette première Vie, semble-t-il, aurait été rédigée

en grec, mais il est impossible de la reconstituer en se basant sur les textes actuellement connus. En effet, toutes les Vies grecques de S. Pachôme qui nous sont parvenues ont été profondément altérées. C'est ainsi que dans le document principal, la *Vita prima*, l'on trouve plusieurs passages qui, de toute évidence, ont été ajoutés après coup et dont certains ont été empruntés aux Paralipomènes œuvre destinée primitivement à compléter la biographie de Pachôme. « Si aujourd'hui, ils [= les Paralipomènes] font, jusqu'à un certain point, double emploi avec la *Vita prima*, c'est que celle-ci a résorbé en partie le contenu des Paralipomènes » (p. 93*). Cette *Vita* se composerait donc d'un fonds primitif sur lequel sont venus se greffer divers autres éléments. Quant à la *Vita altera* qui, dans la première partie, suit la *Vita prima*, et dans la seconde, les Paralipomènes, elle pourrait bien dériver directement de la véritable Vie de Pachôme.

Après avoir essayé de déterminer la relation qui existe entre les diverses Vies grecques, les éditeurs se sont efforcés de débrouiller les liens qui unissent la *Vita* primitive aux documents coptes, et ils ont suggéré une solution ingénieuse. Les rédacteurs de la première Vie, écrite en grec, auraient « puisé dans un fonds de souvenirs et de traditions, qui était copte exclusivement » (p. 101*). Peu après, une version copte aurait été rédigée : les auteurs se seraient inspiré de la Vie grecque qu'ils auraient remaniée en y ajoutant des anecdotes. Enfin, cette nouvelle version, indépendante en certains points, pourrait à son tour avoir exercé une influence sur l'hagiographie grecque.

En terminant l'introduction, les éditeurs se sont demandé quels rapports unissaient les biographies de Pachôme et l'*Histoire Lausique*. Palladius, en effet, avait été exilé en Haute-Égypte, parce qu'il était origéniste. Là, il avait été en contact avec les moines disciples de Pachôme, lequel tenait les origénistes en si grande haine qu'il les reconnaissait, dit-on, à leur odeur fétide. Or Palladius ne tarit pas d'éloges sur les moines de Tabennesi ; on peut donc « se demander si, au moment où l'auteur de l'*Histoire Lausique* écrivait ses chapitres sur les Tabennesiotes, la *Vie* de Pachôme contenait déjà les passages où Origène et ses disciples sont couverts des plus basses vitupérations » (p. 105*).

L'on voit que les membres de l'érudite Société bollandienne n'ont négligé aucun des problèmes soulevés par les Vies de S. Pachôme. « Notre étude, disent-ils en terminant, aboutit donc à une

conclusion dilatoire. Dans l'état présent des recherches, quand on a expliqué la formation des textes tardifs qui ne sont manifestement que des remaniements littéraires, on est à peu près au bout des résultats positifs que l'on peut regarder comme acquis, sans crainte d'erreur. Pour remonter sensiblement plus haut, il faudrait avoir sous les yeux tout l'ensemble des données qui ont chance d'appartenir à la tradition primitive » (p. 105*). Cette conclusion est trop modeste, car si les savants hagiographes ne sont pas arrivés à des résultats définitifs — ce qui était impossible — ils ont cependant suggéré bon nombre d'hypothèses ingénieuses qui pourront être mises à profit.

Bruxelles.

Alice LEROY-MOLINGHEN.

La Chronique de Machéras, éd. Dawkins.

LEONTIOS MAKHAIRAS. *Recital concerning the Sweet Land of Cyprus entitled « Chronicle »* edited with a translation and notes by R. M. DAWKINS, Oxford, Clarendon Press, 1932, 2 vol. in-8° : xvi-685 pp. et une carte ; 333 pp. et un tableau.

Découverte en 1841 à la *Marciana* par Emm. Bekker, la *Chronique de Chypre* de Léonce Machéras fut éditée en 1873 par C. Sathas dans sa *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη* (t. II) ; l'éditeur se bornait à reproduire — de façon assez fautive d'ailleurs — ce manuscrit de Venise, en négligeant un second manuscrit qui avait été signalé à Oxford. L'édition de 1882 par E. Miller et C. Sathas — avec traduction française (1) — utilisa cette fois les deux sources, mais sans beaucoup de méthode ; le texte de Venise était pris comme base, mais les éditeurs n'avaient pas revu le manuscrit ; aussi, aux nombreuses erreurs et fautes de copie de la première édition, s'ajoutait un nouveau lot d'incorrections ; entre crochets, on avait ajouté les suppléments donnés par le manuscrit d'Oxford, et en notes, des variantes choisies de façon arbitraire ; enfin, certains passages de la traduction italienne de la *Chronique*, faite au xvi^e s. par le Vénitien Strambaldi, étaient également reproduits en notes « quand

(1) *Publications de l'École des langues orientales vivantes*, II^e série, vol. II (texte) et III (traduction).

cela paraissait utile ». On le voit, cette édition, établie de façon peu rigoureuse et, semble-t-il, hâtive, était loin de donner satisfaction aux philologues et aux historiens les moins exigeants ; il était temps que la *Chronique* de Machéras, qui, avec les *Assises*, est la source grecque la plus importante sur la Chypre médiévale, fût enfin présentée avec un texte scientifiquement établi et — ce qui manquait totalement à l'édition Miller-Sathas — accompagné du commentaire abondant que réclame ce genre d'ouvrages. Cette lacune, M. Dawkins — que ses travaux y destinaient depuis longtemps — s'est chargé de la combler et il l'a fait de main de maître : un texte sûr, une traduction qui suit de près l'original sans trahir l'effort, une documentation touffue mais sans surcharges et toujours claire, voilà les mérites d'une édition qui ne sera pas de longtemps remplacée.

Les deux manuscrits V et O — revus soigneusement par M. Dawkins — offrent des divergences telles qu'ils nous apparaissent comme deux recensions d'un même texte. Pour Miller et Sathas, V et O sont deux versions extrêmement fautives de l'original ⁽¹⁾, mais le copiste de O aurait aggravé ses mauvaises lectures d'un « malicieux » dessein de dénigrement en effaçant partout le nom « du pauvre Machéras » et en mettant à la troisième personne ce que l'auteur racontait de lui-même à la première. M. Dawkins, pour d'excellentes raisons, conteste cette thèse : s'il eût agi par jalousie, un copiste aurait au moins substitué son nom à celui de Machéras ; de plus, la famille de notre chroniqueur n'est nullement exclue de la recension O ; son nom y revient moins fréquemment sans doute, mais il apparaît chaque fois qu'il offre une importance historique, tandis que la version V a plaisir à le signaler. Aussi M. Dawkins s'en tient-il à une position plus prudente : V et O sont des textes parallèles, mais V semble plus proche de l'original : il est donc possible de le prendre pour base. Un texte qui présente une tradition manuscrite

(1) « Les copistes [des deux manuscrits] ne suivant que leur propre caprice, ont estropié l'original d'une manière déplorable, soit en ajoutant des mots qui n'ont pas de sens, soit en omettant des phrases qui ne leur convenaient pas ou qu'ils ne comprenaient pas » (p. vi de leur introduction au texte grec), ce qui n'implique pas que le texte de O soit dérivé de celui de V, comme l'écrit M. Dawkins (vol. II, p. 17) : « Miller and Sathas hold that it [= O] is an abridged version of V » et plus bas, même page : « Miller and Sathas' view involves the derivation of the text of I from V ».

de ce genre est toujours d'une présentation peu aisée ; M. Dawkins a résolu le problème de façon très simple et très claire : le texte adopté est celui de V (dont l'orthographe et l'accentuation sont unifiées) ; les variantes de O ne sont données en note que lorsqu'elles offrent une différence de sens ; le texte de O n'est plus introduit dans le récit que pour combler une lacune de V. Notons enfin que la traduction italienne de Strambaldi — qui s'apparente à la version de O — a pu être utile en plus d'un endroit pour l'établissement du texte.

Le vol. I contient le texte grec avec, en regard, la traduction anglaise dont nous avons déjà dit les mérites. Pour la commodité du lecteur et la facilité des recherches, le texte (qui se présentait dans l'édition Miller-Sathas en 384 p. sans un seul point de repère !) a été divisé en 6 livres (correspondant aux périodes historiques) et 713 paragraphes. Machéras a raconté en détail l'histoire de quatre rois de la dynastie des Lusignan : Pierre I, Pierre II, Jacques I et Janus (1359 à 1432) [livres II à V] ; la chronique débute par un résumé de l'histoire de Chypre depuis Constantin [livre I] ; elle se termine par quelques mots sur le règne de Jean II (1432-1458) ; le dernier événement mentionné est la mort de sa fille Charlotte en 1487 [livre VI].

Le tome II débute par l'introduction au texte où M. Dawkins examine longuement la question des manuscrits, des sources du récit et de la personnalité de l'auteur. Une « bibliographical note » donne ensuite en 6 pages la liste des principaux ouvrages parmi l'énorme « littérature » consacrée à Chypre. A ce propos, nous devons signaler ici la réédition de la *Bibliographie* de Cobham ; citant la dernière édition (1908) de cette brochure, M. Dawkins nous dit (p. 24, n. a : « a much enlarged edition is now being prepared by the Government of the island ». Cette nouvelle édition (la sixième) a cependant paru en 1929 [CL. D. COBHAM] († 1915) *An attempt to a Bibliography of Cyprus, a new edition...* by C. JEFFERY, Government Printing Office, Nicosie, 1929, un vol. in-8° de VIII-76 pp. Disons tout de suite que cet ouvrage n'est pas parfait ; déparé par de nombreuses fautes d'impression, il présente en outre des erreurs et des omissions regrettables.

Les pages 31 à 40 sont consacrées à quelques remarques sur le langage de la chronique. On regrettera sans doute qu'à côté d'un commentaire qui occupe près de deux cents pages, l'auteur ait jugé bon de n'en consacrer que dix à l'étude d'une langue aussi prodigieuse.

gieusement variée et disparate que celle de Machéras. Par crainte d'être trop long : « any full treatment of this subject... would in fact demand a whole book » (p. 31), M. Dawkins a peut-être été trop sommaire. Car, avec Georges Boustrone, Machéras nous offre les premiers documents du dialecte chypriote moderne ; en effet, la langue des *Assises*, compilation antérieure de deux siècles, n'est pas encore à proprement parler chypriote, leur sujet cadrant d'ailleurs mal avec l'emploi sans réserve de la langue vulgaire. Chez Machéras au contraire, c'est la langue vivante de son temps que nous avons sous les yeux, l'ancêtre direct du parler d'aujourd'hui. Lorsque l'on commença, au milieu du siècle dernier, à s'intéresser aux dialectes helléniques, le chypriote fut un des premiers à être étudié. Il est vrai qu'en 1732 déjà, Mercado avait publié à Rome, à l'intention des missionnaires, une grammaire chypriote avec glossaire (1) ; mais l'ouvrage de Mercado resta isolé en son genre et il fallut attendre plus d'un siècle pour que les travaux de Kind (2), de Sakellarios (3) et surtout de Gust. Meyer (4) rappelassent l'attention sur la langue de Chypre. C'est en 1884 que parut l'ouvrage de Mondry Baudouin qui, par sa clarté et son souci du détail, est resté le travail fondamental sur le dialecte chypriote (5). Depuis lors, les études sur la phonétique, la grammaire et le vocabulaire de Chypre se sont multipliées ; les articles de Menardos, de Cobham, de Pandelidis, de Dendias et d'autres ont contribué à éclairer plus d'un problème ; la question du vocabulaire de Machéras a été résumée par M. Dawkins dans une communication faite à la Société anglaise de Philologie : *The Vocabulary of the Mediaeval Cypriot Chronicle of Leontios Makhairas* (6) ; de lui encore, sur le même sujet, nous citerons un important article auquel il ne renvoie pas dans son bref

(1) PIERRE MERCADO. *Nova encyclopaedia missionis apostolicae in regno Cypri seu institutiones linguae Graecae vulgaris*, Rome, 1732.

(2) T. KIND, *Mémoire sur le dialecte chypriote* dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XV (1866).

(3) SAKELLARIOS, *Κυπριακά*. Athènes, 1868.

(4) G. MEYER, *Il dialetto delle Cronache di Cipro*, dans *Rivista di filologia*, t. IV (1875), p. 255-286 ; Id., *Romanische Wörter in Kyprischen Mittelgriechisch*, dans *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur*, t. XV (= Neue Folge, t. III) (1876), p. 33 sqq.

(5) MONDRY BEAUDOUIN. *Étude du dialecte chypriote moderne et médiéval*, Paris, 1884 (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 36).

(6) *Philological Society's Transactions*. 1925-1930, p. 300-330.

aperçu grammatical : *Notes on the Vocabulary of the Cypriote Chronicle of Leontios Makhairas*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, t. III (1922), p. 137 à 155.

Le vocabulaire chypriote reflète l'histoire de l'île elle-même, et M. Dawkins a raison de citer quelque part le dicton de Grimm : « Unsere Sprache ist auch unsere Geschichte ». Aux mots latins déjà fréquents dans la langue byzantine, vinrent s'en ajouter d'autres importés directement d'Europe, où le latin était la langue de l'enseignement et du gouvernement ; les courants commerciaux introduisirent des termes italiens (beaucoup de marchands venaient de Gênes ou de Venise) ou sémitiques (n'oublions pas non plus que la correspondance avec le patriarcat d'Antioche se faisait en syriaque) ; enfin — et surtout — la conquête franque amena dans le langage une véritable invasion de mots français. Cette influence française fut évidemment la plus forte, mais c'est exagérer que d'appeler avec Krumbacher la langue de Machéras un « franko-griechisches Mischidiom » ; il est cependant curieux de lire chez notre chroniqueur des phrases comme celle-ci : *εἰ δὲ οἱ ἀδελφοὶ τῆς Ρόδου, τουτῆστιν οἱ φρερίδες, ἦτον εἰς μέγαν φόβον διὰ τοὺς Γενουβίους* (§ 537, p. 528, 30-32) où le grec *ἀδελφοί* est expliqué par le français *φρερίδες*, et l'on comprend alors la réflexion quelque peu amère que se faisait Machéras devant un tel mélange : *καὶ γράφομεν φράγγικα καὶ ρωμαῖκα, ὅτι εἰς τὸν κόσμον δὲν ἤξεύρουσιν ἴντα συντυχάνομεν* (§ 158, p. 142, 11-13).

Les notes, qui occupent la plus grande partie du deuxième volume, sont une mine inépuisable de renseignements ; M. Dawkins y a consigné, souvent en peu de mots, le résultat de recherches très étendues, faites dans les domaines les plus variés ; il n'a négligé aucun détail pour résoudre les problèmes difficiles ; c'est ainsi qu'en se basant sur les phases de la lune en l'année 1368, il arrive à dater avec précision une lettre reproduite par Machéras et à montrer que l'abréviation *ἦς* doit se lire (*δ*) *ἦ(λιος)* et non pas *ἦ σ(ελήνη)* (commentaire du § 243, vol. II, p. 129-130).

L'ouvrage se termine par le glossaire (où l'explication de certains mots donne lieu à tout un article), et par trois tables : un index des noms de personnes, un index des noms géographiques et enfin un « general index » tellement général qu'on y trouve même les noms des érudits aux travaux desquels il a été renvoyé dans le commentaire.

La correction de ces deux gros volumes montre quel soin l'éditeur

a apporté à leur présentation. Quelques rares omissions dans le glossaire (qui ne renvoie pas pour *ἀβικάρης* à 298, 29 ; pour *ποῦντος* à 460, 27 ; pour *χαντάκιν* à 460, 15, etc...) ; sont les seules « fautes » que nous trouvions à relever dans ce travail vraiment impeccable et exemplaire.

Signalons enfin que la carte de Chypre et le tableau généalogique de la famille des Lusignan rendront souvent service aux lecteurs de la « Chronique du doux pays de Chypre ».

Bruxelles

Maurice LEROY

Au moment de tirer la dernière feuille de Byzantion, VIII, 1, nous recevons, du magistral ouvrage de M. Dawkins, ce second compte rendu, dû au meilleur connaisseur de la grécité chypriote, Simos Menardos. Nous sommes heureux de pouvoir l'imprimer à la suite de celui de M. Leroy.

Cette nouvelle édition du chronographe chypriote de la domination franque, en deux volumes (édités par la fameuse Clarendon Press), dont le premier contient le texte et le second des *indices* et des notes très détaillées, est vraiment une œuvre capitale. Le texte est bien plus soigné que celui de la première édition de Sathas (Vienne 1873) et même que celui de la seconde, celle de E. Miller (Paris 1881). Il est débarrassé des erreurs typographiques de ces éditions et offre des observations et corrections pénétrantes de M. Dawkins, qui compare sans cesse les deux recensions, V. (ms. écrit après la conquête turque) et O (1555), et les versions : celle de Strambaldi (d'après O) et celle de Fl. Boustrone.

Ainsi l'éditeur donne toutes précisions (tome II, 49) sur la lacune des § 10 et 11. Il a bien raison d'écrire, p. 10, 28, *τεβόνταν* pour *τεκόντων* ; p. 12, 18, *ἐτζετίασεν* pour *ἐτίσπασεν το* ; ailleurs *πήσσει* pour *πήσει*, etc.

Mais nous ne devons pas oublier que le copiste de V ignore, non seulement l'accentuation, mais encore, et complètement, l'orthographe. Par exemple, p. 58, 3, il écrit *ἀμπέξω* au lieu de : *ἀππέξω* ; p. 25, 9 : *φρένιμοι* au lieu de : *φρένιμοι (φρόνιμοι)* ; p. 400, 23 : *ξύστερα* au lieu de : *ύστερα* ; ailleurs, *λυγχαπία* au lieu de *λυγναπία*, etc.

De là vient qu'on trouve encore dans l'édition quelques fautes, par exemple p. 6, 34, *Ὀλυμπία* au lieu de : *Ὀλύμπια*, et aujourd'hui *Λύμπια*. De même. p. 30, 15, il faut écrire : *Περιστερωῶναν* et *Βᾶσαν* et, p. 34, 8, *Ἀθηνέου*, car le nom vient d'un génitif *Ἀθη(νογ)ένου(ς)* (1).

Aussi n'y a-t-il que bien peu de remarques à faire sur le glossaire. Par exemple, il faut écrire *ἀγγρίζομαι* (= *ἀγρίζομαι*, *ἀγρίδι-νω*) ; *ἀγκωμένη* (= *ἀγκώνω* c'est-à-dire (*ἐξ*) *ὄγκῳ*), donc, « tout gonflé d'indignation ». Le mot *ἄτσαλος* (p. 220, 18) est une ~~ἀτ~~ formation, due à la prononciation de l'ancien *ἀτάσθαλος* ; *ἄφθ* (p. 318, 15) = *ὑπορῶμαι* « soupçonner » ; *βρουθῶ* ou *βρουθίζω*, c'est proprement *γροθθίζω* (à Symé *βροθθίζω*) ; *κελεφός*, connu depuis le III^e siècle de notre ère, signifiait « lépreux », mais le mot a fini par prendre le sens de « délicat, maigre ». Cf. *Assises*, p. 13 et 291, 19). *Μάστρος* n'est pas le mot français *maître*, mais bien le byzantin *μά(γ)ιστρος*, donc le latin *magister* ; *ξηστικός* (p. 382, 7) n'est pas *ἐκστατικός*, mais *ἐξεσθηκός* (*Ἀθηνᾶ t. AZ'* (1925), 65). *Ἐξητίμασε* (p. 574, 13) est l'aoriste de *ἐξατιμάζω*. *Ὀξύς*, *ὄξύν* (p. 224, 32) désignant la couleur est ancien (Aristophane, *Paix*, 1175). Dans l'*Ἐπετηρὶς Πανεπιστημίου*, 1912-1913, p. 150, j'ai parlé de *χολιάζομαι* (p. 34, 7) qui se trouve aussi chez Malalas.

Mais combien l'étude de la domination franque à Chypre ne doit-elle pas à M. Dawkins ! L'étendue des recherches qu'il a faites, apparaît à chaque page du volume II. L'introduction, qui traite des sources de Makhairas, est fort détaillée et sûre. Les conclusions linguistiques qu'on tire des manuscrits sont très importantes. Et les notes historiques, généalogiques, typographiques, hagiographiques, sont extrêmement riches, avec une foule de références aux différentes monographies. Surtout, les arbres généalogiques des Francs prouvent la très grande patience du commentateur. Rien que pour dresser la liste des évêchés et des évêques chypriotes, il faudrait encore bien des travaux d'approche. Nous ne savons pas si les fautes concernant les évêchés sont dues à la source de Makhaira, au chronographe ou au copiste. Mais les mots *ἀρχιεπίσκο-*

(1) Je note de simples *lapsus* : *ἐκτισα*, p. 32, 29 au lieu de *ἐκτισαν ναόν*, p. 340, 21 : *περιβόλαια* l. *περιβόλαια*, p. 10, 3 : *ἐπαγγελίας*, p. 34, 24 : *ἀναγαστοί*, p. 94, 34 : *ἀγγάλεμαν* et *ἀγγαλίω* au lieu de *ἀγκαλιῶ*, p. 616, 10 : *ἀστόχησεν* l. *ἀστόχησεν*, car *ἀστοχῆ* (au lieu de *ἀστοχεῖ*) est connu. Cf. *Ἀθηνᾶ AZ'* (1925) page 62.

ποι Δαμασίας » doivent être lus comme : ἐπίσκοποι (τῆς) Ταμασίας. Ὁ Δαμασίας n'existe pas. Quant à Ἡρακλειδίων, il faut écrire : Ἡρακλειδίων. Et c'est avec raison que l'éditeur (p. 28, 21) a emprunté à Fl. Boustrone, au lieu de Κιρωναίων, la forme Κουρίων. C'est-à-dire que le Zénon qui assista avec l'archevêque Rhiginos au concile d'Éphèse (431) était évêque de Kourion (Κουρίων).

Il est vrai que Hackett (*Church of Cyprus*, p. 16) n'a pas reconnu l'erreur ; mais il a observé (p. 326) que ce Zénon, évêque de Kyrenia, qu'on trouve chez Makhairas, et deux autres évêques « ne se rencontrent nulle part ailleurs ». Au lieu de Κυθηραίων, c'est Κυθρέων qui est correct. Sur les évêques de Κύθροι, cf. H. Grégoire, *Byzantinische Zeitschrift*, 16 (1907), 208, qui en cite plusieurs à propos de S. Démétrianos. L'hagiographie exige beaucoup de prudence. Mon *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου* le prouve par quelques exemples. Le P. Delehaye (*Saints de Chypre*) a traité le sujet avec plus d'ampleur, mais bien des difficultés subsistent. Par exemple : pour S. Georges (p. 34, 35) la leçon Ἀχλιόντα de V, corrigée par O en Ἀναλιόντα, donne le nom actuel du village (au sud de Politikon, district de Tamasia), qui signifie Ἄνω Ἐλαιῶντα (= ἐλαιῶνα), c'est-à-dire, tout simplement, la Haute-Olivette (pour la distinguer de la Basse-Olivette ou Κάτω Ἐλαιῶντα). S. Léon (t. II, p. 65). n'a rien à faire ici (1).

Nous n'avons pas grand' chose à dire des autres toponymes. Achéra, où S. Panteleémon est en honneur, est un petit village tout près d'Orounta (Orious) du district de Chrysochos. Kalamoulli doit être cherché près de Tokhni et n'a aucun rapport avec Karamoullides de Chrysochos (on appelle encore Kalamoullia un mouillage au N. de Karpasion près Pachys Ammos). Il n'y a pas de Palamida (§ 620, 14), mais bien Paramytha, peut-être un métaplasme d'un mot plus ancien. Palodia a l'air d'être en réalité Parodia plutôt que Palatia qui, à Paphos, signifie « chambres ».

Mais M. Dawkins en ces matières étymologiques comme en tout le reste, a montré la voie ou, si l'on veut, jeté les bases. Honneur à lui !

Athènes.

SIMOS MENARDOS.

(1) Quant au traducteur de Makhairas, le Grec catholique Pitzipios, cf. *Μεγάλη Ἐγκυκλοπαιδεία*, s. v.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

LE GRAND OUVRAGE DE M. F. DVORNIK SUR CONSTANTIN ET MÉTHODE.

FR. DVORNIK. *Les Légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance* (= *Byzantinoslavica Supplementa I.*). Prague, Orbis, 1933. Un vol. de x-444 pages, gr. in-8°.

Nonum prematur in annum. Le jeune abbé Dvorník n'a pas eu besoin de suivre jusqu'au bout le conseil du vieil Horace. Sept ans à peine après le grand ouvrage qui a fondé sa réputation ⁽¹⁾, il nous donne de nouveau un beau livre, riche, neuf et clair. Livre impatientement attendu, que les spécialistes dévorent, toutes affaires cessantes, et Dieu sait quelles affaires les byzantinistes ont en ce moment sur les bras ! Livre dont l'apparition est un événement scientifique, le cliché est d'un emploi trop rare pour que je songe à m'en excuser. Événement trop récent d'ailleurs pour que, dans cette note de la dernière heure, nous puissions le commenter en détail. Nous avions prédit une œuvre définitive. A vrai dire, l'auteur y était prédestiné. Slave, il s'est fait byzantin ; il a vécu longtemps par la pensée dans le milieu natal des deux apôtres. Il connaît les monuments et les textes qui nous parlent de Constantinople et de Thessalonique médiévales. Il est l'historiographe et le géographe des colonies slaves de la péninsule balcanique. En des études minutieuses, ingénieuses, érudites, il a su faire parler les textes lapidaires et les Vies de saints qui complètent, là-dessus, les informations si maigres des chroniqueurs. Et surtout il est bon Européen. Ni occidentaliste, ni *východník*, mais paneuropéen. Fidèle à la Rome aînée et admirateur de Photius, exactement comme les frères de Salonique, il était fait vraiment pour les comprendre, et il les a compris. Que l'on compare son exposé, intelligent, sympathique, pragmatique, à la fable convenue des auteurs précédents, que leur point de vue soit latino-germanique ou pravo-

(1) *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle.* Paris, 1926.

slave, et l'on admirera la force de la vérité qui, dans le livre de Dvorník, de chapitre en chapitre, dissipe toutes les obscurités. Toutes ses discussions critiques, ou presque toutes, finissent en pleine lumière. Un compte rendu digne de ce nom devrait partir du chapitre VII, le centre du livre, celui qui importe le plus à l'histoire générale. C'est celui-là que liront d'abord des hommes comme Henri Pirenne, et ce n'est point par hasard qu'il avait été dédié, d'abord, au maître de Dvorník et au nôtre, Charles Diehl, en ses *Mélanges*. Il s'agit de la question de l'Illyricum, ces « pays d'entre-deux » disputés entre Rome et Byzance dès la séparation de deux empires. Toute la tragédie de Cyrille et Méthode s'explique par ce conflit séculaire dont elle n'est qu'un épisode. Personne ne l'a mieux vu, ne l'a mieux dit que Dvorník. Et ce chapitre « culmine » dans un témoignage d'authenticité en faveur de la Vie « pannonienne » de S. Méthode, puisque ce texte est le seul qui (*Vita*, chap. VIII) fasse mention de la restauration de l'évêché de Sirmium — coup hardi de la papauté faisant un double échec, à Byzance et à Salzbourg. Ce chapitre VII, si lumineux, suffit pour illustrer la méthode de l'auteur, préoccupé de démontrer l'historicité foncière des légendes de Constantin et Méthode (dont il nous donne une excellente traduction française), et qui prouve sa thèse en nous faisant voir combien les dites légendes s'insèrent naturellement dans un cadre historique. Il fallait, pour procéder ainsi, une connaissance encyclopédique, présente et vivante, des choses de Byzance. Heureusement, M. Dvorník possède cette érudition. Il y puise sans effort, et grâce à elle, fait trouvaille sur trouvaille. Tous les chapitres nous apportent ainsi des surprises, dont quelques-unes sont bien jolies, à commencer par la Vision de Constantin, inspirée des « concours de beauté » qui révélaient, au ix^e siècle, comme au viii^e, la future impératrice de Byzance. La carrière administrative de Méthode, qui explique si bien sa vocation d'apôtre des Slaves, fait l'objet, elle aussi, d'un brillant *excursus* dont le résultat nous paraît « acquis » : Méthode a dû gouverner, en qualité d'« archonte », cette région peuplée de Slaves qui deviendra, à la fin du siècle, le « thème du Strymon ». Je regrette vivement de ne pouvoir discuter avec l'auteur les questions qui personnellement m'intéressent le plus (chapitre III, page 85-112, la Mission arabe). M. Armand Abel, un de nos élèves, traitera prochainement, avec toute l'ampleur désirable (il publiera quelques textes inédits) le beau sujet, fort bien esquissé par Dvorník,

de la guerre théologique arabo-byzantine aux IX^e-X^e siècles. Je sais gré à l'auteur d'avoir, à son tour, proclamé la vérité historique sur Michel III, qui était, non pas un triste sire, mais un vaillant guerrier, un jeune héros, un brillant *agouros*. Espérons que la légende, deux fois tuée, est bien morte. Mais avec les légendes, on ne sait jamais.

Quel dommage de devoir signaler d'un mot des chapitres intéressants et nouveaux comme les ch. IV, *Au mont Olympe*, (page 112-147), V, *Byzance et les Chazars*, (page 148-211), et surtout VI, *Byzance et la Grande Moravie* ! La méthode, d'ailleurs, est toujours pareille à elle-même, c'est à dire excellente. Le fond historique des Vies pannoniennes résiste à la critique. La « constellation » sous le signe de laquelle eut lieu l'ambassade de Rastislav à Byzance est décrite pour la première fois avec un sens politique très sûr. Ici, le progrès est considérable sur les recherches et les opinions antérieures du savant tchèque. Il suffit de rapprocher la page 229 de son nouveau livre, des pages 147 et suivantes du livre intitulé : *Les Slaves, Byzance et Rome*, pour mesurer l'avance. Dvorník a bien vu « que l'ambassade de Rostislav à Byzance avait surtout un but politique, la conclusion d'une alliance militaire contre les Bulgares eux-mêmes, alliés aux Francs ». C'est une révélation.

Plus neuves encore, et en vérité sensationnelles, sont les conclusions du dernier chapitre, le plus « délicat », sur *L'Orthodoxie de Constantin et Méthode*. Le loyal effort de l'auteur vers la vérité trouve ici sa récompense, sous la forme d'une grande découverte historique à laquelle son nom restera attaché. Si la solution paraît toute simple, presque trop simple, la faute en est à l'exposé, d'une limpidité toute française. Constantin et Méthode étaient-ils Photiens ou catholiques ? Les deux termes paraissant s'exclure à des historiens qui s'en tiennent, sur ces choses, à l'histoire conventionnelle ; on les avait imaginés Ignatiens... ou quasi-schismatiques. Tirant profit d'observations récentes des PP. Grumel et V. Laurent, M. Dvorník nous montre qu'en 880, Jean VIII est sincèrement réconcilié avec Photius. Quoi qu'en disent les actes grecs altérés (car le dossier de cette triste affaire est bourré de faux), Photius a fait amende honorable, il a renoncé à la Bulgarie *pro bono pacis*. Jean VIII, du point de vue catholique-romain, ne peut être taxé de faiblesse, et Méthode a pu, sans rompre avec Rome, faire à ce moment le voyage de Constantinople.

On le voit assez, l'honneur appartient au savant tchèque d'avoir

entièrement renouvelé (1), par l'emploi d'une méthode exemplaire, et grâce à sa faculté maîtresse, cette imagination dirigée que nous avons déjà louée en lui, l'histoire des apôtres des Slaves et en général, l'histoire religieuse et politique du neuvième siècle byzantin.

Mais nous reviendrons sur ce livre capital.

Henri GRÉGOIRE.

(1) Même après les admirables travaux de LAPÔTRE.

NOTES ET INFORMATIONS

DÉCOUVERTES RÉCENTES

La synagogue de Doura et ses peintures.

La découverte, faite en 1932, de peintures chrétiennes à Doura, dont nous avons dit un mot dans *Byzantion*, VII, p. 511, a été suivie cette année d'une trouvaille encore plus inattendue, celle d'une synagogue que des Juifs hellénisés, bravant la défense de représenter la figure humaine, ont entièrement décorée de sujets bibliques.

Dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions, le comte du Mesnil du Buisson a fait, au nom de M. Hopkins, une communication sur cette surprenante décoration ; et cette communication a été suivie d'intéressantes observations de M. Millet sur les relations de ces compositions avec l'art byzantin. La synagogue est datée exactement par une inscription grecque et une inscription araméenne en caractères hébraïques de l'an 244 ap. J.-C. Doura a été prise par les Perses en 256 et, avant le dernier siège, les peintures avaient été mises à l'abri derrière toute l'épaisseur d'un mur de briques crues. Elles venaient donc d'être terminées lorsqu'elles ont été cachées ; et elles sont restées dérobées aux regards des hommes pendant près de dix-sept cents ans.

Cette circonstance explique leur merveilleux état de conservation, et la fraîcheur inaltérée de leur coloris. La surface peinte ne couvre pas moins de cent mètres carrés. Trois registres superposés occupent les parois des murailles. A la partie inférieure, une frise d'animaux purement ornementale, où l'on s'étonne de trouver des centaures mythologiques et la panthère de Dionysos. Au-dessus se dressent des figures de prophètes et s'alignent des représentations d'épisodes saillants des récits bibliques : par exemple, la sortie d'Égypte, le passage de la Mer Rouge, Moïse devant le Buisson Ardent, la fondation du culte par Aaron, l'institution de la Fête des Tabernacles.

Un cycle de tableaux rappelle la vénération pour l'Arche d'Al-

liance, qui y apparaît, par exemple, ramenée de chez les Philistins, tandis que la statue de Dagon brisée gît sur le sol. La présence d'une image d'Orphée charmant les animaux, au milieu de ces sujets tirés de l'Ancien Testament, s'explique par ce fait que des écrits apocryphes le représentaient comme le prédicateur du monothéisme et le disciple de Moïse.

Les peintures offrent dans leurs procédés techniques des divergences notables, et l'on a voulu y reconnaître trois mains différentes, dont une serait perse. Certainement, on y trouve à la fois, comme l'a fait observer M. Millet, le type de l'icône byzantine avec les personnages de face et sans profondeur et celui de la peinture hellénistique, scènes animées dont les acteurs sont saisis en plein mouvement et disposés sur plusieurs plans. Pour trouver l'équivalent d'une telle illustration de l'Ancien Testament, il faut descendre jusqu'aux mosaïques de Ste-Marie Majeure ou aux miniatures du rouleau de Josué au Vatican. Mais on a observé des ressemblances avec des manuscrits beaucoup plus tardifs ; et l'origine de motifs qu'on ne connaissait que par des œuvres du moyen âge est reportée jusqu'au temps des Sévères. Un nouveau chapitre s'ouvre dans le grand livre de l'histoire de l'art, celui de la peinture juive qui a précédé — et sans doute inspiré — la peinture chrétienne.

Franz CUMONT.

ERNEST STEIN A BRUXELLES.

Notre collaborateur, M. Ernest Stein, a renoncé, de son propre mouvement, à l'enseignement dont il était chargé à l'Université de Berlin, et en général à toutes les missions scientifiques qu'il remplissait en Allemagne, afin de protester contre des événements que notre Revue doit déplorer, en tant qu'ils menacent l'avenir de nos études dans le pays de Krumbacher.

L'Institut de Philologie et d'Histoire orientales de l'Université de Bruxelles a été assez heureux pour pouvoir associer à l'œuvre du *Corpus Bruxellense* l'illustre historien qui lui avait rendu les plus précieux services pendant le semestre d'hiver 1932-1933.

NÉCROLOGIE

Jules De Meester

Jules De Meester naquit à Roulers le 4 janvier 1857. Il fit ses études d'humanités anciennes au Petit Séminaire de sa ville natale. En 1886, il épousa M^{lle} Léonie Van Nieuwenhuysse ; de cette union naquirent huit enfants.

Dès l'année 1877, il se consacra au métier d'imprimeur. Grâce à son grand esprit d'initiative et à son labeur incessant, ses affaires prirent une rapide extension, et le renom de son imprimerie et de sa maison d'édition ne tarda pas à franchir les limites de la Belgique.

A Roulers, il édita, entre autres, toutes les œuvres littéraires de Guido Gezelle et de Hugo Verriest, ainsi que divers recueils de poèmes d'Albert Rodenbach, Pol De Mont et Aloïs Walgraeve ; il a contribué par là à la renaissance de la littérature flamande.

Son entreprise fut anéantie pendant la Guerre ; il fut déporté, lui-même et sa famille, puis vint se fixer à Wetteren.

Après l'armistice, malgré des circonstances défavorables, il se mit aussitôt à la réorganisation de son imprimerie. Il rencontra bien des contrariétés et des déceptions ; jamais cependant il ne recula. Il réussit finalement à remettre sur pied des installations qui répondent pleinement aux exigences de la technique moderne.

Il est sorti de ses presses un grand nombre de revues et d'ouvrages scientifiques, entre autres : les *Analecta Bollandiana*, les *Subsidia Hagiographica*, la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, les *Analecta Vaticano-Belgica*, le *Bulletin de l'Institut Historique belge de Rome*, etc.

Il se spécialisa dans l'édition de textes grecs et dans l'impression d'ouvrages en langues orientales. Il publia la revue *Byzantion*, la collection des *Codices Astrologicorum Graecorum*, des éditions pour la Bibliothèque Vaticane, et les deux derniers volumes des

Acta Sanctorum des Bollandistes : cette dernière publication suffirait à la gloire d'un éditeur.

Voulant s'affranchir de la composition à la main des langues orientales, il n'hésita pas à adapter celles-ci à la composition mécanique. Successivement furent mis au point : l'hébreu, le copte et le syriaque ; la mort l'a surpris au moment où il appliquait le même système aux autres langues.

Il est décédé à Wetteren, le 6 février 1933 en plein labeur.

La direction de *Byzantion*, et, nous en sommes certains, les byzantinistes du monde entier, s'associeront au deuil de la famille De Meester, qui poursuit vaillamment l'œuvre commencée. Cette œuvre honore le pays. Elle est, nous pouvons le dire, l'un des signes visibles du magnifique essor intellectuel et scientifique que connaît la Belgique sous le règne d'Albert 1^{er}. Jules De Meester fut, et ses fils demeurent pour nous, de précieux collaborateurs. Nous tenons à proclamer l'admiration et la gratitude que nous avons pour le défunt, l'amitié et la confiance que nous gardons à ses héritiers.

H. GRÉGOIRE & M. HENDRICKX.